

193

ARCHIVES HÉRALDIQUES

SUISSES

Schweizerisches Archiv

für Heraldik

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

1909-10

→ Mit XV Tafeln und 29 Textbildern ←



ZURICH
IMPRIMERIE SCHULTHESS & Co.
1909

Inhaltsverzeichnis.

TABLE DES MATIÈRES.

Verzeichnis der Tafeln.

TABLE DES PLANCHES.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1909 Jahrgang / Année XXIII Heft 1/2.

Ein Nürnberger Wappenblatt.

Von L. Gerster.

Das Blatt, das wir heute zum Abdruck bringen, fand ich kürzlich in einem Ex-libris-Kataloge des Münchener Antiquars Rosenthal, ausgeboten unter dem Namen Kötzel von Nürnberg, alt bemalt zu 800 Mark. Der Clichéabdruck war beigefügt. Ich erwarb für unser Organ das Cliché und begann nun meine Nachforschungen. Und warum? Nur wegen dieser merkwürdigen Wulst am untern Helmrand, die mir sofort auffiel. Ich hatte sie sonst noch nicht getroffen. Ich wandte mich in erster Linie an Herrn Prof. E. A. Stückelberg, der mir schrieb, er hätte diese Wulst bislang auch nur an Nürnberger Helmen gefunden. Ich nehme auch Ganz, Geschichte der schweizerischen Heraldik, zur Hand, aber er erwähnt diese Wulst, die offenbar dazu diente, um den schweren Druck des Kübelhelmes auf die Schultern, namentlich auf die Schlüsselbeine, die am ehesten durch Schlag von oben gebrochen werden konnten, zu mildern, nicht. Ob sie bei uns in der Tat nicht vorgekommen, oder ob bloss die Künstler sie nicht zur Darstellung gebracht, wir wissen es nicht. Aber sicher ist, dass man wohl auch ausserhalb Nürnberg daran gedacht hat, den schweren Druck des Helmes zu mildern. Interessant ist jedoch, was Ganz uns über Hersenier, Basinet und Halsberc sagt. Aber alles dies hat mit unserm Wulste am untern Helmrand nichts zu tun.

Darum auf nach Nürnberg und zwar dort direkt in das germanische Museum. Wir bekommen freundlichen, eingehenden Bescheid. — Der Konservator teilte mit, dass das Original unseres Clichéabdruckes aus dem Geschlechterbuch der Reichsstadt Nürnberg stammt, dessen Originale, Holzstöcke, als Eigentum der Stadt im germanischen Museum aufbewahrt werden. Nur ein einziges Exemplar des mit diesen Holzstöcken gedruckten Geschlechterbuches ist genanntem Museum bekannt geworden. Eine neue Herausgabe unterblieb. Es mögen die Holzstöcke wohl im Auftrage des Rates der Stadt ausgefertigt worden sein. Sie sind heute noch Eigentum der Stadt. Vorhanden sind 175 unvermehrte Wappen Nürnberger Geschlechter und Familien. Sie haben meist den Topfhelm mit drapierter Decke (wie unser Blatt), seltener den Stechhelm mit der ausgeschnittenen fliegenden Decke.



Fig. 1

Herr Konservator Dr. Schulz schreibt ferner: „Tatsächlich scheint man in dem tauartigen Rand einen Lederwulst sehen zu müssen. Näheres bringt hierüber Wendelin Böheim in seinem Handbuch der Wappenkunde, Leipzig 1899. Pag. 33".

Die Stelle lautet folgendermassen:

„Da gabs viele und zumal ältere, welche über der Beckenhaube einen Topfhelm aus Leder trugen, der mit Spangen von Eisen und Metall verstärkt war. Aber auch die mannhaftesten litten unsäglich unter dem Druck des riesigen Topfhelms und trachteten, sein Auflager auf einen andern Punkt als den Scheitel zu übertragen. Damit entstanden die Lederwülste rings um die Beckenhaube, auf welchen der Helm nun aufruhte. Die Kunst bemächtigte sich auch dieser simplen Beigabe und stattete sie in schöner Zeichnung mit reichen Stickereien aus. Sie wurde zur Helmbinde, die später nur noch eine dekorative Bedeutung hatte".

Wir glauben, es gelte dies ebensogut auch vom Kübel-, wie vom Topfhelme, es war derselbe kaum viel leichter als die ältere Form, und unser Blatt zeigt uns eben dieses „Linderungsmittel“ auch.

Wie der Helm oft bemalt wurde, so sind, so gut als Liedelbinde und Kleinot, wohl auch diese Wulste in den Wappenfarben entweder bemalt, oder mit 2—3 farbigen Lederstreifen gedreht oder geflochten worden.

Die Ketzel, auch Kötzel geheissen, ein altes Nürnberger Geschlecht, führten ohne Zweifel ein redendes Wappen, denn bis zu Kätzel oder Katze ist kein weiter Weg. — Der Affe soll denn tatsächlich eine Meerkatze sein; silbern auf goldenem Dreiberge sitzend, in blauem Felde.

Über die Familie Kötzel ist nach gütigen Mitteilungen des Nürnberger Stadtsekretärs, Herr Mavent Schüssler, noch folgendes beizufügen: „Von dieser Familie pilgerten nach damaliger Sitte viele zum hl. Grabe, so 1389 Heinrich, 1453 Georg, 1462 Ulrich, 1468 und 1472 Martin, 1493 Wolf, 1498 Georg.

Der letztere stiftete die kleine Grabkapelle im Hofe des hl. Geist-Spitales in Nürnberg, während Martin nach seiner zweiten Reise die schönen Leidensstationen nach der Vorstadt St. Johannis von dem berühmten Bildhauer Adam Kraft fertigen liess. Unser abgedrucktes Blatt hat besonders Bezug auf Heinrich (1438). Das Geschlecht starb am 11. August 1588 mit Paulus Kötzel aus“.[1]

Les familles Seigneux et Sugnaux.

Par A. de Seigneux.

Au cours de recherches généalogiques nous avons été appelés à examiner la question de savoir si les familles Sugnaux de Billens et Seigneux de Romont avaient eu autrefois quelque parenté entre elles ou tout au moins une origine commune. De nos investigations il ressort que ces deux familles sont bien différentes et n'ont jamais eu rien de commun entre elles si ce n'est une grande ressemblance de noms qui a pu donner lieu à des confusions surtout au cours du XVe siècle. Cette différence s'établit d'abord par l'étude étymologique de ces deux noms de famille.

La famille «Sugnaux» de Billens qui s'ecrit aussi «Sugnaud» et qui existe encore, se disait au XIVe siècle «Signaul», «Signault» et «Signaut». L'origine de ce nom de Signault n'est pas autre chose que le prénom germanique «Siginold» ou «Siginald» qui signifie «victorieux». C'est de même que le nom de famille analogue «Renaud» qui a donné actuellement «de Reynold» vient du prénom germanique «Reginald» ou «Réginold».

L'étymologie du nom de «Seigneux» donne une toute autre origine. En effet on sent de prime abord que ce nom n'est pas germanique mais romand. La terminaison «eux» indique à l'origine une terminaison «us» ou «ius».

[1] Schöne Kötzelwappen sind abgebildet bei Alwin Schulz: Deutsches Leben.

Si l'on procède à la décomposition étymologique de ce nom on arrive fatalement en remontant aux formes suivantes:

«Signeux» (ei=i) et «Signux» (eu=u) et finalement «Signus» et plus simplement encore «Sinus». Il est intéressant de constater ici que dans le cartulaire de Lausanne le village de «Seigneux» y apparaît sous la forme de «Sinins» ce qui justifie la décomposition étymologique. Le «g» qui se trouve dans le nom de «Seigneux» n'est pas autre chose qu'une lettre intermédiaire germanique qui s'est glissée plus tard dans le nom romand vu les deux dialectes qui se parlaient à la frontière des pays de Vaud et de Fribourg. Ainsi donc, d'un côté le nom de «Sugnaux» est un ***prénom*** germanique, de l'autre le nom de «Seigneux» est un nom romand et de plus un nom ***local.*** Cette constatation nous permet d'établir une origine toute différente pour ces deux familles. Enfin comme complément, au cours de nos recherches, nous n'avons jamais pu établir de parenté à propos d'héritages, partages de terres etc. entre des membres de ces deux familles. La famille Sugnaux est franchement originaire de Billens où on la trouve de tous temps, elle était fort nombreuse et ses membres, probablement pour se distinguer les uns des autres, ont porté successivement les surnoms «alias Milliard», «alias Joly», «alias Consandéry». On trouve des membres de la famille Sugnaux de Billens à Ennens, Bossens, Arruffens, Villariaz, Arconciel et même à Vevey, venus de Billens, et s'écrivant alors là «Seignaulx» ou «Soignaulx».

La famille Seigneux n'est pas originaire de Romont à proprement parler; elle vint s'établir dans cette ville vers 1360 environ. Avant cette date on ne trouve aucun Seigneux dans les listes d'habitants de Romont. Logiquement les Seigneux portant un nom local devaient occuper primitivement le village de ce nom proche de Romont. *Un acte de 1316 nous a prouvé qu'il en était bien ainsi.* Dans cet acte chose curieuse, le village de «Seigneux» y est dit «villa de Siniez versus Suprapetram». Nous voyons par là que la forme «Siniez» ou Sinuez est l'ancienne forme du nom de «Seigneux» après la forme Sinius, et en effet Siniez n'est pas autre chose que le bas latin de «Sinius» ayant donné aussi Siniouz et par corruption Sinioux, les formes germaniques ayant donné Signiouz et Signioux. Normalement le village de Seigneux aurait du s'appeler «Villarsiniez». Le village voisin de «Henniez» a gardé son ancienne forme. Dans l'acte de 1316 on voit figuré Henniez sous la forme «Ennez» ou «Ennez». C'est ainsi que nous voyons que les familles Sugnaux de Billens et Seigneux de Romont *sont nettement à différencier.* C'est surtout au XVe siècle que l'une habitant Romont, l'autre Billens, des confusions de noms eurent lieu. En effet à cette èpoque on trouve les Sugnaux sous la forme «Signyaudi» écrit avec *au* et les Seigneux sous la forme «Senyodi» écrit avec *o*. Cette différence d'écriture *au* et *o* reste du reste constante à travers les siècles, elle est même si constante dans toutes les formes successives qu'elle peut servir à reconnaître les membres de ces deux familles distinctes. La famille «de Senèdes» qui se disait au XVe siècle «Senaydi» pouvait encore donner lieu à une troisième confusion.

Ainsi donc «Signyaudi», «Senyodi ou Seignyodi» et «Senaydi» représentaient à cette époque *trois* familles *bien différentes*. Par cette petite étude critique nous voyons le secours que peut apporter l'étymologie dans des questions de généalogie.

A. de Seigneux
Septembre 1908.

Acte qui prouve que la famille de Seigneux était à Seigneux avant de venir à Romont.

Nota. Fragment de l'acte de 1316 daté de Granges:

„ . . . . . Item novem solidos censuales quos debent liberi Bertoldi de Ennez pro quondam campo et prato eidem campo contiguo qui campus et pratum sita sunt juxta carrieram publicam et juxta rivulum qui descendit a villa de Siniez versus Suprapetram et juxta terram Borcardi et Rudulphi de Siniez fratrum“ [1].

Traduction: . . . de même 9 sols de cense que doivent les enfants de Berthold d'Henniez pour le champ et le pré contigus au même champ, champ et pré qui sont situés jouxte la charrière publique et près du ruisseau qui descend de Seigneux du côté de Surpierre et proche de la terre de Borcard et Rodolphe de Seigneux frères.

La chapelle du village de Seigneux (capella di Signiodo) était dédiée à Saint-Jacques.

Le village de Seigneux relevait très anciennement de la famille d'Ecublens. Guillaume de Dompierre acquit ce village. — En 1226 Guillaume d'Ecublens, ayant été nomme évêque de Lausanne, racheta les hommes de Seigneux (homines de Sinius) à Guillaume de Dompierre. Ce village passe dès lors sous l'évêcché de Lausanne [2].

Les origines de l'Ordre du Collier de Savoie dit de l'Annonciade

par le Prof. Dr. Dino Muratore.

Introduction.

L'Ordre du Collier de Savoie est sans contredit un des plus nobles et des plus anciens Ordres de chevalerie que nous ait laissé le moyen-âge. Connu sous le nom de l'Annonciade, il est actuellement l'Ordre suprême du Royaume d'Italie. Il est bien un des plus anciens, puisqu'il fut fondé quelques années à peine après celui de la Jarretière, et plus de cinquante ans avant celui de la Toison d'Or.

Il doit sa renommée à la célébrité de son fondateur, le glorieux Amédée VI de Savoie, dit le Comte Vert, qui fut la personnification de la chevalerie de son époque, et au grand rôle historique que celui-ci joua, ainsi que ses successeurs.

[1] Régistre des copies, Archives cantonales, Lausanne.
[2] Tiré du Cartulaire de Lausanne.

Ce qui ajoute surtout à la renommée de l'Ordre du Collier de Savoie, c'est le nombre restreint de ses chevaliers, puis la double sanction accordée à leur valeur et à leur mérite par le choix du souverain et la ratification de leurs compagnons d'armes.

En étudiant l'histoire d'Amédée VI et plus specialement sa fameuse expédition d'Orient (1366-1367), dont je prépare une étude approfondie, j'ai été amené à connaître dans tous ses détails les circonstances de cet évènement mémorable, les raisons qui l'ont provoqué, et la date exacte qui doit lui être assignée.

C'est à ce travail que je me suis consacré, sans cependant m'en dissimuler les difficultés, sans prétendre y avoir réussi entièrement, mais heureux cependant d'avoir pu y jeter une lumière nouvelle.

En septembre 1906 j'ai lu dans une des séances du Xe Congrès historique Subalpin à Turin une esquisse de cette étude. Mes recherches terminées, je publiai mon travail, en italien, aux premiers jours de 1909, en en faisant un tirage de luxe restreint.

Plusieurs de mes amis, historiens de la Suisse romande, ayant trouvé que ce travail présentait un intérêt pour leur pays, puisque le Pays de Vaud faisait partie des anciens Etats de Savoie, et surtout que l'un des 15 premiers chevaliers de l'Ordre fut le preux Guillaume de Grandson, m'ont demandé de permettre la traduction de cette étude.

C'est avec plaisir que j'y ai consenti, en les remerciant de l'honneur qu'il me font ainsi.

Voici donc ce travail achevé. Je vais le republier ici, après l'avoir revu, et en y ajoutant de nouvelles illustrations documentaires et des renseignements nouveaux.

En terminant, je tiens à remercier ici M. M. les archivistes des Archives d'Etat de Turin, M. le chevalier L. Pezzi, de la Bibliothèque de S. M. le Roi, l'illustre historien piemontais, M. le baron A. Manno, notre maître dans ce champ d'investigation, M. le chevalier Jean Gorrini, directeur du Secrétariat de l'Université de Turin, qui dans son aimable préface à bien voulu présenter mon étude aux historiens de mon pays, et enfin mon ami, M. Fréd. Th. Dubois, à Fribourg, qui m'a aimablement communiqué les documents qui ont servi à l'illustration de ce travail, avec des renseignements nouveaux.

Date de fondation d'après les chroniqueurs et les historiens.

L'Ordre du Collier de Savoie a été fondé en janvier 1364, par Amédée VI, à l'occasion de la prestation du serment de Croisade générale contre les Turcs, prestation faite entre les mains du pape Urbain V à Avignon.

Notre assertion pourra paraître à quelques-uns hardie et étrange, vu qu'il est universellement admis que l'Ordre du Collier de Savoie — désigné plus tard sous le nom de l'Annonciade — fut institué par le Comte Vert, en 1362, à l'occasion de la guerre contre le marquis rebelle de Saluces, Frédéric II.

Mais — pour commencer la discussion à ce sujet — sur quelles bases repose, avant tout, cette tradition actuellement universelle, et que personne n'a jusqu'ici mise en doute?

Etant donné qu'aucun document contemporain d'un acte aussi important n'est arrivé jusqu'à nous, par la force des choses, nous devons recourir à des chroniques postérieures.

Le premier chroniqueur savoisien, Jean d'Orville dit Cabaret, qui terminait en 1419 sa *Chronique de Savoie*, écrite par ordre du duc Amédée VIII, nous en donne une brève relation sans aucune indication chronologique: en effet, après avoir décrit les félonies du Marquis de Saluces, la colère du Comte, et le rassemblement, autour de lui, de nombreux seigneurs de toutes les terres transalpines, il écrit, dans cet ancien français si caractéristique: «Eulx assembles, eslut le Conte XIIII chevaliers et luy fut le XVme. Si fist ung ordre dung colier comme dung levrier, ou avoit escript par dessus en lettres dor, fert, fert, fert, et a lanel du colier estoient neufz lasses ensemble lung asses pres de lautre. Et en donna a chascun des XIIII chevaliers le sien, et luy mesmes en eut ung et ceulx furent en nombre de XV en lonneur des XV joyes notre Dames. Et ordonna le Conte a fouder une religion de Chartreux a prier Dieu pour la salut des XV chevaliers qui portoient celuy colier. Voulut aussi que quant lung des XV chevaliers mouroit, que en son lieu en fust mis ung aultre. Dont le premier chevalier de celuy ordre fut le conte Ame de Savoie, le second le comte Ame de Geneve, le tiers missire Authoine de Beaujeu, le quart missire Hugue de Charlieu seigneur d'Arlay, le Ve missire Ame de Geneve seigneur d'Anton, le VIe missire Jehan de Vienne amiral de France, la VIIe missire Guillaume de Granson, le VIIIe missire Guillaume de Chalamon, le IXe missire Rolant de Veyssi de Bourgoigne, le Xe missire Etienne bastard de la Baume, le XIe missire Gaspard de Montmeou, le XIIe missire Barle de Foras, le XIIIe missire Chevart de Monton, le XIIIIe missire Ayme Bonivard, et le XVe, Richard Musart ung chevalier d'Angleterre, bon hardi et vaillant chevalier»; puis, ajoute-t-il, Amédée dirigea l'armée sur le Piémont.[1]

La *Chronique*, à ce sujet, fit loi fort longtemps, comme aussi pour tous les autres faits de l'histoire des Comtes de Savoie. Désormais la tradition est formée, et ceux qui suivront ne feront que la modifier et l'embellir, sans y ajouter rien d'important.

[1] *Chronique de Savoie*, anonyme: copie sur parchemin du Musée historique des Archives royales à Turin, fol. VIII xx V, et autre copie sur papier dans la Bibliothèque de S. M. le Roi à Turin, *Manoscritti di Storia Patria*, nº 161, fol. CXXVII. — Pour ce qui concerne l'auteur et la valeur de cette précieuse chronique, dont j'ai l'intention de donner prochainement une édition critique, voir MENABREA, *De la marche des études historiques en Savoie et en Piémont*, dans les *Mémoires de l'Académie de Savoie*, 1re série, t. IX, Chambéry, 1839, p. 551; la préface de D. Promis, à l'édition des *Chroniques de Savoie de* JEAN SERVION, dont il sera question plus bas; SAULI, *Sulla condizione degli studii nella Monarchia di Savoia fino all'età di Emanuele Filiberto*, dans les *Memorie R. Accademia delle Scienze di Torino*, 2e série, t. VI, 1841, pp. 128-30; GAUILLIER, *Les Chroniques de Savoie dans leurs rapports avec l'histoire de l'Helvétie occidentale*, dans les «Archives de la Société générale d'histoire suisse» t. X, Zurich, 1854, et *Mémoire sur la composition des Chroniques de Savoie et sur leurs rapports avec l'histoire de Genève et de la Suisse . . . .*, dans les «Mémoires de l'Institut Genevois» t. II, 1854; CIBRARIO, dans une note de l'Arbre généalogique du volume *Origine e progressi delle Istituzioni della monarchia di Savoia*, 2e édition, Florence, 1869. — Voir encore, les notices publiées dans la préface de E. BOLLATI à la nouvelle édition des

Ainsi fit, outre une brève allusion de la *Chronica Abbatiae Altaecombae*[2], Jean Servion, dans ses *Chroniques de Savoie*, qui, achevées en 1466, n'en sont qu'un remaniement, infidèle souvent et erroné[3]; ainsi également, en quelques paroles, la *Chronica latina Sabaudiæ*, de la fin du XVe siècle[4], et plus tard, aussi Symphorien Champier[5], Guillaume Paradin[6] et Van der Burch[7], jusqu'à Jean Botero, contemporain de Charles-Emmanuel Ier, qui prétend qu'Amédée aurait créé l'Ordre pendant le siège de Saluces «et pour éviter le désœuvrement et l'ennui, . . . et pour se divertir et pour honorer ses partisans»[8]; ainsi également les écrivains les plus anciens et les plus experts en héraldique et en chevalerie, comme Sansovino, qui fixe la création de l'Ordre de l'Annonciade à l'époque de celle de l'*Ordre de l'Etoile*[9], Calefati[10], Hospiniani[11], Pierre de Belloy[12], Soranzo, qui se base sur des dates à lui fournies par le ministre de Charles-Emmanuel Ier à Milan[13], Mireus[14], Daviti[15], Megiseri[16], Mennenius[17], Linnée[18],

---

dites *Chroniques*, Turin, 1879; par CLARETTA, *Sui principali storici piemontesi e particolarmente sugli storiografi della R. Casa di Savoia*, dans les *Mem. Accad. Scienze Torino*, 2e série, tome XXX, 1878, p. 272; et par VAYRA, *Il Museo storico della Casa di Savoia*, Torino 1880, pp. 121 et suiv., et *Del grado di attendibilità delle Cronache di Savoia*, dans la *Rivista Storica Italiana*, t. IV, Torino, 1887, pp. 524—30; un point précieux dans le no 677 de l'*Inventaire de Trésor des Chartes de Chambéry*, publié par M. BRUCHET dans les *Mémoires et documents publiés par la Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie*, t. XXXIX, Chambéry, 1900; les mémoires de J. CAMUS, *La Cour du Duc Amédée VIII à Rumilly en Albanais* (1418-1419), dans la *Revue Savoisienne*, t. XLII, Annecy, 1901, pp. 234-35; et de M. BRUCHET: *Le château de Ripaille*, Paris, 1907, pp. 138-39; et l'introduction de mon étude: *L'imperatore Carlo IV nelle terre sabaude nel 1365, e il Vicariato imperiale del Conte Verde*, dans les *Mem. Accad. Scienze Torino*, série 2e, t. LVI, 1906, dans lequel, le premier, je m'en suis servi pour la critique.

[2] Dans les *Monumenta Historiæ Patriæ*, Scriptorum t. I, Torino, 1840, col. 676: «Hic Collarium Sabaudie creavit ac ordinavit».

[3] Edition PROMIS, dans le tome cité, col. 294-96; edit. BOLLATI, t. II, pp. 113-16.

[4] *M. H. P.* tome cit. col. 611-12.

[5] *Les grans Chroniques des gestes et vertueux faictz des tresexcellens catholiques et victorieux Ducz et Princes des pays de Savoye et Piemont*, Paris, 1515, fol. XCIV.

[6] *Chronique de Savoie*, Lyon 1552, pp. 293-94.

[7] *Sabaudorum ducum principumque historiæ gentilitiæ*, Lugduni Batavorum, 1599, pp. 80-81.

[8] *De' Prencepi cristiani*, Turin, 1601-1603, t. II, p. 371-72.

[9] *Origine de' cavalieri, nella quale si tratta l'inventione, l'ordine e la dichiaratione della cavaleria di collana, di croce e di sprone*. In Venetia, 1566, pp. 32 et 135.

[10] *Tractatus aureus equestris dignitatis et de principibus*, Mediolani, 1581.

[11] *De Origine et progressu Ordinum monasticorum, equitumque militarium*, Tiguri, 1588.

[12] *De l'origine et institution des divers Ordres de Chevalerie tant ecclésiastiques que profanes*, Montauban, 1604.

[13] *L'idea del Cavaliero. Dialogo*, Milano, 1609, pp. 142-46.

[14] *Origines equestrium sive militarium Ordinum*, Antuerpiæ, 1609.

[15] *Lisle et origine de tous les ordres de Chevalerie militaires et civils* . . édit. de *J. Gay*, Turin 1876, tiré de l'ouvrage: *Les Estâts, Empires et Principautez du monde*, Paris, 1615.

[16] *Deliciæ Ordinum equestrium*, Lipsiae, 1617.

[17] *Militarium Ordinum origines, statuta, simbola et insignia*, Coloniæ Aggripinæ et denno Maceratæ, 1623, pp. 57-58.

[18] *Equestrium sive militarium ordinum symbola insignia et origines*, Coloniæ Agrippinæ, 1638, p. 131.

Michieli y Marquez[19], Mendo[20], Burgermeister[21], Basnage de Beauval[22] et G. C. Wolf[23].

Les premiers historiens de Saluces eux-mêmes, appartenant à l'illustre maison des Della Chiesa, ne diffèrent pas de la *Chronique:* cependant le plus ancien d'entre eux, Geoffroy, dans sa *Chronica di Saluzzo,* commencée en 1430, tentait la première critique, en écrivant à propos du refus de soumission de Frédéric II: «Mais nous ne trouvons pas bien le vrai en ceci, c'est à dire en quelle année cet événement eut lieu, en 1360 ou en 1361 ou en 1362. Mais dit leur Chronique que le marquis lui ayant refusé la fidélité, le comte décida de créer un ordre . . . . puis l'ayant créé, se mit à faire la guerre . . . il y en a qui disent en 1360 et d'autres en 1363»[24]; et Louis, au commencement du XVII[e] siècle, fixait définitivement la guerre de Savoie contre le Marquis de Saluces en 1363[25].

Etrange nous paraît par contre l'assertion du savant bien connu, Philibert Pingon, qui (si ce n'est pourtant une faute d'impression) écrivait incidemment, dans un de ses travaux de 1577, à propos de l'Ordre, «usque ab anno MCCCXLIV inceptum»[26]. Non moins étrange est celle d'un des plus anciens écrivains français sur cette matière, qui vécut au XVII[e] siècle, Moreau: celui-ci, voulant ignorer la *Chronique,* donnait une origine toute profane à l'Ordre, en faisant provenir l'insigne d'un bracelet d'amour appartenant à une dame, rencontrée par hasard[27]. Un autre Français, Favyn, alla plus loin; il avança qu'Amédée fonda l'Ordre en 1355, pour en tenir le premier chapitre le jour de la S[t] Maurice[28]: assertion tout à fait arbitraire et erronée, qui cependant fut admise de confiance par certains héraldistes[29], jusqu'à Hermant[30], Honoré de Sainte Marie[31] et Ménestrier[32].

[19] *Thesoro militar de Cavaleria antiguo y moderno,* Madrid, 1642.

[20] *De Ordinibus militaribus disquisitiones,* 2[e] édition, Lugduni, 1668 p. 14.

[21] *Bibliotheca equestris,* Ulmæ, *1720.*

[22] *Histoire des Ordres militaires, contenant leur origine, fondation, etc.,* Amsterdam, 1721.

[23] *Dissertatio de sacris Ordinibus equestribus,* Gottingæ, 1736.

[24] Dans *M. H. P.,* Script. t. III, 1848, col. 1005-06.

[25] *Historie di Piemonte,* Torino, 1608, pp. 161-62.

[26] *Augustæ Taurinorum,* Torino, 1577, pp. 85-86.

[27] *Tableau des armoiries de France.* Paris 1619, p. 277.

[28] *Le theatre d'Honneur et de Chevalerie,* Paris 1620, p. 1483.

[29] Voir les ouvrages de HIEROSME DE BARA, p. 44; LOUVANT GELIOT, p. 344; PÈRE DE VARENNES, p. 595; VULSON DE LA COLOMBIÈRE. *Le vrai theatre d'onneur et de la Chevalerie,* Paris 1648. — *Les noms, qualitéz, armes et blasons des illustres chevaliers de l'Ordre de Savoie dit de l'Annonciade.* Paris 1657: en supplément au *Promptuaire armorial et général de* BOISSEAU; P. ANSELME, *Le Palais de l'honneur,* Paris, 1664, p. 166; ZENTGRAVII, *De equitibus et equestribus Ordinibus,* Argentorati, 1693; N. DE BLEGNY, *Projet de l'histoire générale des religions militaires,* Paris, 1694.

[30] *Histoires des religions ou ordres militaires de l'église et des ordres de Chevalerie,* Rouen, 1698, pp. 306-09.

[31] *Dissertations historiques et critiques sur la Chevalerie ancienne et moderne, séculière et régulière,* Paris 1729, vers. ital., Brescia, 1761, pp. 156-57.

[32] *Nouvelle méthode du Blason ou de l'art héraldique,* 2[e] édit. Lyon, 1770, p. 357.

Mais c'était à un historien du milieu du XVII[e] siècle qu'il était réservé de fixer une date précise, semblant se rapprocher le plus de la réalité: je veux dire François Capré, qui, en 1654, dans l'Introduction d'un «Catalogue des chevaliers de l'Ordre», suivant la *Chronique,* et relatant d'après Louis Della Chiesa en 1363 la guerre de Savoie-Saluces, écrivait: «L'ordre du Collier très noble et très ancien fut institué par Amédée VI, comte de Savoye, surnommé le Comte Verd, en l'Année mille trois cens soixante deux»[33]: sans prendre garde que, de toute manière, la Chronique fixait le fait à la veille de la descente du Comte en Piémont, et que, par conséquent, il aurait dû le placer en cette même année 1363.

L'opinion erronée de Capré, fait autorité aujourd'hui encore.

François Augustin Della Chiesa l'admit immédiatement après[34], et le fondateur des études historiques de la Savoie, Samuel Guichenon, dans son histoire généalogique de la Maison de Savoie, travail qui pourtant a encore sa valeur, le suivit[35]; Helyot et Bullot[36] l'adoptèrent encore, ainsi que Bonanni[37] et plus tard, Giucci[38], tandis que, par erreur ou par caprice, Guarini[39] et Giustiniani[40] fixaient cette date en 1360. D'autres historiens l'admirent encore, dans le siècle suivant, pendant lequel les chroniques de l'Ordre, privées de tout caractère d'originalité, se conservent manuscrites[41]. Après les historiens savoisiens peu remarquables du XVIII[e] siècle et du commencement du XIX[e] [42], et après M. Ferrero della Marmora[43], Delfino Muletti, qui nous a donné la première histoire critique de Saluces[44], Felix Carrone marquis de S. Tommaso[45] et le génealogiste Litta[46] ne s'en écartèrent point.

---

[33] François Capré, *Catalogue des Chevaliers de l'Ordre du Collier de Savoie dict de l'Annonciade etc.,* Turin, MDCLIV, introduction.

[34] *Corona Reale di Savoia,* Cuneo, 1655, t. I, pp. 511-13.

[35] *Histoire généalogique de la Royale Maison de Savoie,* Lyon, 1660, t. I, pp. 111-12 e 413: autre idée dans l'*Histoire de Bresse et de Bugey,* Lyon, 1650, partie I, p. 69.

[36] *Histoire des Ordres monastiques, religieux et militaires,* Paris, 1721, t. VIII, pp. 322-23.

[37] *Ordinum equestrium et militarium catalogus etc.,* Romæ, 1711, t. IV n.

[38] *Iconografia storica degli Ordini cavallereschi,* Roma, 1836-1847, t. I, pp. 52—53.

[39] *Origine e fondatione di tutte le religioni e militie di cavalieri,* Venezia, 1666, p. 34.

[40] *Historia cronologica dell' origine degli Ordini militari e di tutte le Religioni cavalleresche,* Venezia, 1692, pp. 679-80.

[41] Aubel, *Mémoire sur l'Ordre de l'Annonciade, jusqu'à 1674,* (1737 ou 1767). — Anonyme, *Mémoire des créations des Chevaliers de l'Ordre de l'Annonciade depuis 1362, tems de son institution, jusques à ce jourd'hui* (1737). — *Cronologia de' Cavalieri dell' Ordine dell Annunziata* (fino al 1742): aux Archives d'Etat à Turin, Ordres militaires, *Santissima Annunziata,* liasse I, N. 1, 2, 3. — Boccard, *Histoire généalogique et chronologique des Chevaliers de l'Ordre du Collier (1740):* Bibliothèque de S. M. à Turin.

[42] Comme aussi M. Costa de Beauregard, *Mémoires historiques sur la Maison royale de Savoie,* Turin, 1806, t. I, p. 172.

[43] *Cronologia de' Sovrani capi e de' Cavatieri, Ufficiali ed Araldi del Supremo Ordine del Collare . . .* Carmagnola, 1822.

[44] *Memorie storico-diplomatiche appartenenti alta ciltà e ai Marchesi di Saluzzo,* t. IV, Saluzzo, 1830, pp. 59-60.

[45] *Tavole genealogiche della Real Casa di Savoia,* Torino, 1837, p. 31.

[46] *Famiglie celebri italiane — Savoia,* Milano, 1839.

Seul, l'historiographe officiel de l'Ordre, Victor Amédée Cigna-Santi, dans une histoire très remarquable, encore inédite, terminée en 1784 et dédiée au roi Victor Amédée III, obligé par le manque de toute source contemporaine, émettait l'opinion que la date à accepter était celle de 1361, cela bien à tort, parce qu'il disait qu'en cette année-là eut lieu la guerre la plus active contre Saluces, avec la prise de Barge et de Revello[47]: opinion, qui, bien que suivie par l'érudit Galli[48], ne tarda pas à tomber dans l'oubli.

Plus d'un demi-siècle après, en 1840, le vrai restaurateur de l'histoire critique de la Maison de Savoie, le comte L. Cibrario — comme déjà il en avait fait mention dans un de ses premiers travaux, rédigé en collaboration avec D. Promis[49] — dédiait une remarquable étude à l'histoire de l'Ordre, gardant et confirmant la date de 1362, n'ayant pas su se servir de précieux documents, dont il avait cependant connaissance[50]; il en est de même dans ses nombreux travaux postérieurs[51].

C'est ainsi, enfin, que se basaient sur Cibrario et par le fait même sur Capré, soit le petit nombre d'écrivains qui eurent de quelque manière que ce soit à s'occuper de l'histoire de l'Ordre, comme Chianale et Nicolini[52], Humana[53], Crollalanza[54], Puca[55], de Foras[56] et, avec un rigoureux sens critique sur différentes questions connexes, l'illustre numismate D. Promis[57], le vaillant historien

---

[47] *Dell' Ordine Supremo di Savoia, dello prima del Collare indi della Santissima Annunziata. Memorie istoriche.* Manuscrit autographe, avec de splendides dessins, dans la Bibliothèque de S. M. le Roi à Turin, *Manoscritti di Storia Patria*, No. 759, pp. 29—32. Nous trouvons la même opinion, dans la seule partie publiée de l'ouvrage: *Serie cronologica de' Cavalieri dell' Ordine Supremo di Savoia, detto prima del Collare indi della Santissima Annunziata,* Torino, 1786, p. 4.

[48] *Cariche del Piemonte e paesi uniti,* Torino, 1798, t. III, Appendice, 4e partie, p. 29.

[49] CIBRARIO E PROMIS, *Sigilli de' Principi di Savoia*, Torino, 1834, p. 64.

[50] *Statuts et Ordonnances du très-noble Ordre de l'Annonciade, précédés d'une notice historique du même Ordre et suivies du catalogue des Chevaliers,* Turin, MDCCCXL, pp. V-VI; edit. ital. dans les *Opuscoli storici,* Torino, 1841.

[51] *Degli ordini cavallereschi della Monarchia di Savoia,* Torino, 1844 — *Storia della Monarchia di Savoia,* t. III, Torino, 1844, p. 187. — *Storia e descrizione della R. Badia di Altacomba . . . ,* Torino, 1845, p. 47. — *Descrizione storica degli Ordini cavallereschi,* Torino, 1846, t. I, p. 5. — *Origine e progressi delle Istituzioni della Monarchia di Savoia,* 2a ediz. Firenze, 1869, p. 74, e *Specchio cronologico,* al 1362.

[52] *Serie dei Cavalieri ed Uffiziali dell' Ordine supremo della Santissima Annunziata dal MCCCLXII ai nostri tempi,* Torino, 1842.

[53] *Saggio degli Ordini militari della Reale Casa di Savoia,* Cagliari, 1850.

[54] *L'Ordine Supremo della Santissima Annunziata:* dans le *Giornale Araldico,* t. I, Fermo, 1873, pp. 93-94.

[55] *Gli Ordini cavallereschi del Regno d'Italia,* Napoli, 1878.

[56] *Chevaliers de l'Ordre du Collier de Savoie dit de l'Annonciade, appartenant au Duché de Savoie:* dans le t. I de l'«Armorial et Nobiliaire de l'ancien Duché de Savoie», Grenoble, 1893, pp. 105 et suivantes.

[57] *Illustrazione di una medaglia di Claudio de Seyssel, e nuove ricerche sull' Ordine del Collare di Savoia:* dans *Miscellanea di Storia Italiana* della R. Deputazione di Storia Patria, série 1re, t. XIII, Torino, 1871, p. 82. — Et aussi déjà dans *Monete dei Reali di Savoia,* t. I, Torino, 1841, p. 90.

Gaudenzio Claretta[58] et l'érudit baron Antonio Manno[59]; soit les historiens des Ordres de chevalerie, comme Biedenfeld, Bresson, Burke, d'Ambreville, Floriot, Gelbke, Gourdon de Genouillac, Gritzner, Laurence, Mignan, Perrot, Ruhl, Schulze, Van Hollebeke, Von der Aue, Wahlen, Wippel, parmi les étrangers; Bossi[60], Gamberini[61], Cuomo[62], Pietramellara[63], Cappelletti[64], Pullé[65] parmi les italiens; aussi bien que ceux qui, se recopiant l'un l'autre, étudièrent l'histoire du Comte Vert, parmi lesquels il suffit de rappeler Scarabelli[66], Stefani[67], Garoni[68], Predari[69], Saint-Genix[70] et Riva-Sanseverino[71]; tandis que l'historien piémontais F. Gabotto racontait d'après de nouveaux documents l'expédition contre Saluces en 1363[72], que l'on a cru jusqu'à aujourd'hui en étroite relation avec l'institution de l'Ordre que nous étudions.

Conclusion: l'opinion générale est que cette création eut lieu en 1362; mais chacun peut constater sur quelles bases fragiles elle repose, et quelle utilité il y aura à faire un peu de lumière sur cette intéressante question.

(à suivre).

---

[58] *Statuti antichi inediti e statuti recenti dell' Ordine Supremo della Santissima Annunziata, con memorie storiche relative al medesimo,* Torino, 1881, p. 9; et *Memorie risguardanti l'Ordine cavalleresco del Collare di Savoia nel primo secolo della sua fondazione* dans les *Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino,* t. XVIII, 1883, p. 806.

[59] Manno e Promis. *Bibliografia storica degli Stati della Monarchia di Savoia:* dans la *Biblioteca Storica Italiana* della R. Deputazione di Storia Patria, t. I, Torino, 1884, p. 182. — *Les roses et la médaille au Collier de l'Ordre de Savoie,* par le baron Manno: communication faite au «Congrès des Sociétés savantes de la Savoie» Thonon, août 1886.

[60] *Storia popolare illustrata degli Ordini equestri italiani,* Roma, 1893.

[61] *Storia degli Ordini cavallereschi di tutte le Nazioni,* Milano, 1893.

[62] *Ordini cavallereschi antichi e moderni,* Napoli, 1894.

[63] *Elenco degli Ordini equestri. Loro origine e storia,* Roma, 1901.

[64] *Storia degli Ordini cavallereschi,* Livorno, 1904.

[65] *Dalle Crociate ad oggi. Rassegna degli Ordini militari, ospitalieri, religiosi e di cavalleria,* Milano, 1905.

[66] *Paralipomeni di Storia Piemontese dal 1285 al 1617:* dans l'*Archivio Storico Italiano,* t. XIII, Firenze, 1847, p. 76.

[67] *Il Conte Verde (Amedeo VI). Ricordi storici,* Torino, 1853, p. 23.

[68] *Amedeo VI detto il Conte Verde. Narrazione storica,* Torino, 1857, p. 31.

[69] *Storia politica, civile, militare della Monarchia di Savoia,* 2e edit., Torino, 1869, pp. 209-210.

[70] *Histoire de Savoie,* Chambéry, 1868, t. I, p. 356.

[71] *Il concetto politico del Conte Verde:* dans la *Rassegna Nationale,* 1887, t. XXXV, p. 178.

[72] *L'Età del Conte Verde in Piemonte* (1350-1383): dans *Miscellanea di Storia Italiana,* série III, t. II, 1894, pp. 129-33; *La guerra del Conte Verde contro i Marchesi di Saluzzo e di Monferrato nel 1363:* dans *Piccolo Archivio Storico dell' antico Marchesato di Saluzzo,* t. I, Saluzzo, 1901.

Wappen der lebenden Geschlechter Luzerns.

(Hiezu Tafeln I—V).

(Fortsetzung).

Mayr von Baldegg. — Meyer genannt Schwytzer. Bgb. III. 16 v. Vff Frytag nach S. Lucyentag Anno 1581 Hand M. G. H. Schultheiß Räth vnnd Hundertt Junkh. Bernhardten Meyer, Herrn houptmann Josephen Am Ryns Dochtermann zu irem Burger vff vnd angenommen. Vnd diewyl dann syn Vatter zu Willisow yngesessen, Auch er J. Bernhardt jnn der Grafschaft Willisow jn der statt erzogen vnd erboren. Auch sich jeder zyttwol erzeiget gehalten vnd getragen, So habend M. G. H. Schulth. Räth vnd Hundertt jme J. Bernhardten söllich jr Burgrecht geschenckt, hat geschworen oder Eydtspflicht than. Vff Frytag vor dem heiligen Wienachttag. Anno 1581.

R. P. XXXVII; 426 v. — 1581 Freitag nach Luciä et Otiliä (15. XII.) Vff hüt hannd M. G. H. Räth vnnd H. Jr. Bernhardten Meyer genannt Schwytzer von Willisow erboren herren Herren Houbtman Am Ryns Tochtermon zu jrem Burger vff vnd angnommen vnd jmme das Burgrecht gschenkt.

Wir haben hier eine Bürgerrechtserneuerung, finden aber an Hand der Jahrzeitbücher St. Leodegar, im Hof fol. 10 v.; der Pfarrkirche, der Kapelle zum hl. Blut und der Ratsbücher von Willisau und Luzern folgende Abstammung:

Bernhard (I.) Schwytzer d. R. zu Willisau 1546—59, † 1561
ux. Apollonia Buttenbergerin. — Die Witwe ehelicht den Batt Trübler, Schultheiss zu Willisau

Batt Meyer genannt Schwytzer d. R. zu Willisau 1561, † 1564 — ux. 1) Barbara Scherrer (Kappeler?), 2) Anna Keller (?)

ex 1 **Bernhard (II.) Meyer** genannt Schwytzer erneuert das Burgerrecht 1581, G. R. 1581, K. R. 1596, † 1609 — ux. Anna am Rhyn

Für den Zeitpunkt der Rückkehr nach Luzern gibt folgende Stelle Aufschluss. R. P. XXIX; 296 — 1572 IV. 18. Batt Schwyzers sel. Kinder. Der Vogt Johann Kraft Stadtschriber soll die Güter in Willisow verkaufen bis an die Wirtschaft.

Der Bürgerrechtserwerber ist also unbekannt. Dagegen erzählt die ältere Tradition, nach einem handschriftlichen Familienbuche mit gemalten Wappen aus der Zeit von 1660—70, resp. Leu, dass ein Johann am Anfange des 15. Jahrhunderts von Murbach ins Thurgau gekommen und ein Vater des Bernhard (I.) gewesen sei, der 1531 ein Banner in der Schlacht von Kappel trug und das Bürgerrecht von Luzern erhalten habe.

Ruskoni setzt richtiger bei diesem Johann, verehelicht mit „Margaretha de Schwarzenbach", die Jahrzahl 1480 [1], und bei Bernhard (I.), Mann der Apollonia de Bottenberg-Surlacensis, 1531.

---

[1] An andern Orten heisst sie „de Schwarzach" (daher das Wappen der v. Schwarzach aus Konstanz im Familienbuche). Die Jahrzahl erwähnt schon Cysat, Collect. B/76 „die Meyer 1480 Pl(ebeyer)". — Wir halten übrigens die durch die Familientradition gegebenen Daten von

Das Bgb. u. R. P. weiss von diesem nichts. Dagegen ist Johann in Luzern nachweisbar. R. P. IX; 238 v. — 1506 IV. 1. Zwischen Hans Wirtz, Schultheiss [1] vnd Hans Meyer genant Schwitzer. 1510 (R. P. X; 2) wird ein Hans Meyer am Graben G. R. und (61 v.) Neuner von den Hundert, bekleidet das gleiche Amt 1515 (196) und 1516 (201). R. P. XI; 2. — 1517 wird derselbe K. R., ist 1518 ebenfalls als solcher aufgeführt. Er fehlt aber in dem nächsten Verzeichnis von 1523, ist also vermutlich um diese Zeit gestorben. Nach G. XVI; 216 ist derselbe von 1515—20 Sentimeister. Hier hätten wir auch die Erklärung des Junkertitels bei der Erneuerung von 1581, denn die Ratsstellen in der von Luzern abhängigen Stadt Willisau berechtigten nicht dazu.

Seine Frau, eine „Margareta v. Schwarzenbach oder v. Schwarzach", lässt sich nicht nachweisen. Die Schwarzenbach sind ein luzernisches Geschlecht; Steuerrodel 1352 G. LXII Swarzenbach, Bgb. I; 25 — 1385 Jenni von Swarzenbach als Zeuge. 1416 Bürgi Schwarzenbach Bürger zu Luzern (G. XXVII; 108) und nach dem Steuerrodel von 1456 wohnt die „Schwarzbachin vnd ihr tochterman Hans Höchli vnd sin wib am Weggis". Die Buttenberg stammen aus Sursee (G.) und kommen übrigens auch im Jahrzeitbuche der Franziskaner zu Luzern vor.

Zu beachten wäre noch folgende Erneuerung im Bgb. II; 6 — Item Hans Meyer von Surse ist burger worden mit v gl. hat die bezalt. Act. montag nach corporis a° 1501.[2]

Vielleicht die gleiche Person ist ein Hans, der 1490 (G. II; 134) den Zug nach Rorschach mitmacht und nach R. P. VII; 23 (1491); 344; 392 und 400 (1494), sowie VIII; 186 (1500) verschiedene Anstände vor Rat mit seiner Frau und andern Personen hat; 178 v. (1500) des Rats.[3]

Der Wohnsitz des Hans M. „am Graben" erlaubt uns aber noch weiter zurückzugehen, und wir finden folgende Persönlichkeit, die möglicherweise Vater

---

1404, 1430 (vgl. Einbürgerung des Hans Meyer genannt Muni pag. 16) und 1480 für um ca. 100 Jahre vorgesetzte Jahrzahlen des 16. Jahrhunderts.

[1] zu Willisau. Über die Familie Wirz vergleiche Archiv f. Heraldik XIX pag. 103.

[2] Nach einem modernen Abdrucke eines alten Stempels aus dem 15. Jahrhundert führt ein Heinrich Meyer von Sursee Tafel II Nr. e.

[3] Im Brünner Taschenbuch Bd. XVI; 419 und darnach im schweiz. Arch. f. Herald. Bd. XIII; 36, wird darauf hingewiesen, dass die Meyer v. Siggingen oder Baden ein gleiches (I) im W. führen und dass möglicherweise zwischen beiden Geschlechtern ein Zusammenhang bestehe. Hiezu folgendes. Die einzigen M. v. S., die mit dem (I) siegeln, sind Konrad, Schultheiss zu Baden, 1356 u. 58, sowie dessen Bruder Heinrich 1358. Es sind dies, wie bei der vorliegenden Familie, Monogrammwappen, die ganz unabhängig voneinander entstanden sind. Mit dem bekanntern W., der *w* Mannsbüste mit gleichem Hut in *s*, siegeln 1355 u. 58 Rudolf, sowie 1396 u. 99 Rüdiger, Untervogt zu Baden. Die auch im Kanton Luzern vorkommenden Götz „der ältere", 1371 als Untervogt zu Baden, 1374 als Vogt zu Wolhusen und 1379 (tot vor 1386), sowie Götz „der jüngere" (vielleicht Vater und Sohn) 1379, siegeln mit einem rückwärts schauenden Löwen oder Fuchs. Götz „der jüngere" urkundet 1395 in der Stadt Willisau, als Amtmann des Klosters Einsiedeln zu Dagmersellen (S. nicht erhalten) und ist mit seinem Bruder Johann 1399 Besitzer der halben Veste Rümlang. Beide Brüder werden 1407 Bürger zu Zürich. 1440 wird das Geschlecht als erloschen bezeichnet. — Die angeführten S. befinden sich im Stadtarchiv Baden und Luzern. Vgl. Dr. W. Merz: Mittelalterliche Burganlagen etc. des Aargaus, pag. 509 und Zeller-Werdmüller: Das Wasserhaus „im Rohr" bei Rümlang, Anzeiger für schweiz. Altertumskunde 1892 pag. 134. Sowie G. XXVII; 323.

des vorgenannten sein kann. Bgb. I; 65 — 1452 Joh. Bap. Hans Meyer der Müller fl. j mr. ij gelt Hans Gerwer. Parallelstelle R. P. V b 160, 1452 XI. 4. Text gleich. Derselbe soll schon 1455 G. R. geworden sein. Er ist es sicher 1470 R. P. V a; 229. Nach Steuerrodel 1456 versteuert Hans Meyer der Müller vnd sin wib am Graben 1800 ℔. — 1457 Joh. Bap. ist derselbe Bürge bei der Bürgerrechtserwerbung seines Bruders Welti Meier. Bgb. I; 66. Er wird ferner erwähnt R. P. V a; 206 und 207 (1468); 503 v. (1480 Neuner). — R. P. V b; 329 v. (1479); R. P. VI; 100 v. (1486 der Müller) 124 gleiches Jahr; 220 v. (1488 der Müller). Laut Steuerrodel 1487 versteuert der gleiche „an der mülligassen“ 1000 Gulden.

Bernhard (II.) wird 1581 Joh. Evang. G. R., 1596 K. R., dessen Sohn Lorenz G. R. 1612, K. R. 1616, Statthalter 1647. Das Geschlecht ist seither fortwährend im Rate vertreten.

Propst Karl Joseph Bessler von Wattingen zu Zurzach stiftete laut Testament vom 3. III. 1763 für die ihm verwandte Familie der Mayr von Baldegg ein Fideikommiss, Majorat.

V. W. M. M. 1597 R. Sch. 1598 Bernhard Nr. 16.

Dessen Sohn, Hauptmann Laurenz Mayr, kauft 1630 III. 1. durch Hans Rudolf von Meggen etc. aus der Erbschaft des Jost Segesser Schloss und Herrschaft Baldegg, und erhält von Kaiser Ferdinand II. eine Adelsbestätigung mit Zufügung des Wappens der ausgestorbenen Familie „von Baldegg“. Datiert Wien, den 18. IV. 1633. Dieses Wappen wird schon auf einem Siegelstempel des gleichen Jahres geführt und bleibt seither unverändert. Nr. 17.

Gleichzeitig wird auch der Beiname „von Baldegg“ gebräuchlich.

G. R. Johann Rudolf verkauft 1719 V. 16. Baldegg an den Marchese Ferdinand Lunati-Visconti, Oberst und Bürger zu Luzern.

Der spätere päpstliche Gardehauptmann Johann Kaspar kauft 1688 (Ratsgenehmigung vom 17. III. 1689) das Schloss Tannenfels[1] und führt nach St. K. 1692 - 1704 Nr. 18.

Das Schloss wird schon 1706 wieder verkauft.

Hans, gewesener Vogt zu Rotenburg siegelt 1696 mit Nr. 19.

Alfons Anton Mayr von Baldegg erwirbt 1750 durch Heirat mit der Freiin Karolina von Hausen und Gleichenstorf die Gerichtsherrschaft Mammertshofen im Thurgau, welche aber schon 1792 durch dessen Sohn Lorenz wieder veräussert wird.

Meyer v. Schauensee. Schwieriger gestaltet sich die Untersuchung über das Herkommen dieser Familie, da sich eine sichere Abstammung nur auf Andreas Meyer 1520, † 1546 zurückführen lässt.

Betrachten wir zuerst die Familientraditionen, deren zwei vorhanden sind:

1. Nach Ruskoni ist anfangs des 15. Jahrhunderts ein Hans Meyer als K. R. bezeichnet und verehelicht mit einer Margaretha Kalchtharer (aus Willisau),

---

[1] Über das Wappen „Tannenfels“ siehe die Anmerkung beim Artikel „Balthasar“.

Stammvater[1]. Dem entspricht die Eintragung Bgb. I; 35 — 1406 Joh. Bapt. Hans Meyer von Ebersol f. ij mr. iiij gelt Jenni Stubi der elter. Dieser Hans führt nun nach dem Rodel der Pfisternzunft 1408 ein W., das Ähnlichkeit mit demjenigen der vorliegenden Familie hat, Tafel II Nr. d. Dann ist auch noch zu beachten, dass Andreas Meyer ebenfalls Bäcker ist.

2. Eine andere Ansicht geht dahin, dass ein Junker Wilhelm Meyer, der den Verkauf der Grafschaft Willisau durch die Grafen von Arberg-Vallengin 1406/7 an Luzern vermittelte, als Stammvater anzunehmen ist (Vogt zu Willisau 1407/9). Hier spricht aber von vornherein das W. dagegen. Dieser Wilhelm siegelt als Vogt von Rothenburg 1400 mit Tafel II Nr. c.

Dieses W. erinnert vielmehr an die Siegel des Burkhard Hofmeyger von 1328 und 1330, welcher die Gabel im rechten Obereck von einem Sterne begleiten lässt[2].

„Leu" schrieb diese Handlung dem in der ersten Tradition erwähnten Johann zu, und da dies nun absolut nicht geht, änderte man einfach den Namen des Stammvaters in Wilhelm. Meines Wissens kommt dies zuerst im „Brünner Taschenbuch" Band XVII pag. 251 vor.

Aber auch die G.- u. K. R. der Familientradition lassen sich für die ersten Generationen nicht nachweisen.

Bei Cysat Collect. B/75 steht die „Meyer 1429 Er"; erbar vel plebejer. Die nächste diesbezügliche Eintragung, die wir finden, lautet: Bgb. I; 42 — 1431 post. nat. Hans Meyer genampt Muni fl. j mr. ij gelt Eglolf Etterly.

Über den vorerwähnten Andres Meyer, auf welchem sich die Abstammung führen lässt, wissen wir folgendes: R. P. XI 122 — 1520 I. 16. Andres Meyer und die Schöuberin. Ist erkennt das die Schöberin jro vordrigen mans, des Zürichers seligen Kleider vorhin dannen sel nehmen.

Dieser Prozess zieht sich weiter pag. 149: 1520 X. 17. wird die Schöuberin als Stiefmutter des Andres bezeichnet; pag. 161 wird er als Pfister (Bäcker) angeführt; pag. 181 u. 181 v. — 1521 VIII. 26. u. IX. 4. — Er ist 1523 G. R. (R. P. XII; 3), soll es schon 1522 geworden sein und bleibt es bis 1546 Joh. Bapt., wo er das letzte Mal erscheint. Er stirbt das gleiche Jahr und wird wahrscheinlich 1547 Joh. Bap. durch Töngi Haas ersetzt. Der nächste Meyer, der im G. R. erscheint, heisst Uly, von 1550 Joh. Bap., bis 1554 Joh. Bap. und hierauf folgt erst 1563 Leodegar, Sohn des Andres.

Im Jahrzeitbuche der Franziskaner ist unterm 14. III. 1618 F/30 pag. 44 die Jahrzeit des Ehrenfesten Herren Andres Meyer, gewesener Silberkrämer, und der Marie Scheiterberg, seines Ehegemahls, eingetragen. Das gleiche ist der Fall, aber ohne Jahrzahl, in den zugehörenden sog. Verkündbüchern F/6

[1] Dr. v. Liebenau sagt dagegen G. LIX pag. 42 „Geschichte der Stadt Willisau", Wirz 1400, die Familie teilt sich schon im 15. Jahrhundert in mehrere Zweige, so die W. im Mettenberg; die Kalchtarer; eine dieses Zweiges ist die Stamm-Mutter der Meyer von Schauensee in Luzern ca. 1480.

[2] Vgl. übrigens über diese beiden Geschlechter G. IV, 237 Jahrzeitbuch im Hof unterm 1. September.

pag. 84 und F/8 pag. 84. Dieselben beginnen schon im 16. Jahrhundert und werden weitergeführt. In F/6 pag. 84 ist der Name Marie Scheitterberg durchgestrichen und an dessen Stelle Barbara Scheuber gesetzt. Um Übereinstimmung mit der spätern Jahrzeitstiftung des Statthalters Ludwig Meyer, † 1663, mit seinen 6 Frauen, dessen Vater Leodegar mit 4 Frauen und Grossvaters Andres Meyer mit der Barbara Scheuber (!) herzustellen, siehe F/6 pag. 83 v.; F/7 pag. 162 und F/8 pag. 83 v.

Dieser Andreas Meyer fehlt im Stammbaume der Meyer von Ruskoni. Derselbe ist Nachfolger des Jakob (Bruder des Leodegar), 1599 G. R., † 1614, und vermutlich ein weiterer Bruder des vorgenannten.

Durch den Prozess mit seiner Stiefmutter, „der Schöuberin", sowie den Eintragungen im Jahrzeitbuche, resp. den Verkündbüchern, wird die Tradition der Abstammung von Niklaus von der Flüe, die durch neuere Biographen verbreitet wurde, illusorisch. Das erste Mal tritt diese Legende auf in „Wunderbarliches Leben & Wandel des recht frommen etc. Conrad Scheubers etc. von Franz Jakob an der Matt Dr. med. gedruckt bei Gottfried Hautt Luzern 1679". Darin heisst es pag. 14: „Sonst hatte Konrad Scheuber noch mehr Geschwüsterte wie aus einem ..... seind aber unbekandt ohn daß Frau Barbara Scheuberin sein Schwester H. Andres Meyer von Luzern vermählet gewesen so Herr Statthalter Ludwig Meyers sel. Groß Mutter ware von welcher eine grosse Anzahl Menschen herstammen[1] (gütige Mitteilung von Dr. Robert Durrer).

Ein anderer Andres Meyer, der etwas früher lebt, kann unmöglich mit dem oben erwähnten identifiziert werden, wie sich aus folgenden Stellen ergibt.

R. P. VI; 26 v. — 1484 Zwischen Andres Meyer und seinem Lehenmann Wilhelm Wolf; 89 (1485) Vertröstung Andres Meyers mit Rudolf Hasen.

Bgb. II; 4 — 1495 Vff fritag nach galli ist Andres Meyer vnnser burger worden, dedit v gulden vij f. vnd die bar bezalt vdel ij mr vnd ist burg für das vdel Clewy Meyer.

R. P. VIII; 144 — 1499 Mittwoch vor Hilary ist Andres Meyer der Sattler Neuner von den Hundert, also G. R.

Er macht auch den Schwabenkrieg mit G. II; 145.

Vater desselben ist vielleicht der oben angeführte Clewy Meyer, der Bürge für den Udel. Es leben aber gleichzeitig in Luzern zwei verschiedene „Clewi Meyer am Graben", welche bei den spärlichen Nachrichten kaum auseinander zu halten sind. Was wir über diese beiden wissen, ist folgendes: Steuerrodel

---

[1] Diese Scheuber brauchen auch sonst nicht Nachkömmlinge des Eremiten im Ranft zu sein. Wir finden folgendes: Bgb. I; 70 v. — 1477 Hans Schöiber ist burger worden dedit j fl. üdel ij m. gelt für dz üdel Hans Schürpf. — Ferner: R. P. VI; 137 (1486); VIII; 59 (1497); 165 v. (1500). Jahrzeitbuch der Franziskaner pag. 49: Hans Schöuber vnd Barbel Subel sine hussfrow 1505; pag. 45: Magdalena Schöuberin die man nempt die Husherin 1501. Es gab also Ende 15. Jahrhundert in Luzern eine Familie Scheuber. Bei „Leu" ist es eine Tochter des Niklaus von Flüe, die den Andres heiratet, natürlich ohne alle Begründung. Ferner ist verdächtig, dass in allen diesen Biographien Andres mit dem Titel „Junker" vorkommt. Andres war ja Handwerker, wie auch noch sein Sohn Leodegar, und kann daher nie diesen Titel geführt haben. (Vgl. auch R. P. XXVI; 409 v. 1564 für Leodegar).

1456 Clewy Meyer „am Graben“ versteuert 200 ℔ und „Clewy Meyer der Gerber am Graben“ 100 ℔.

Bgb. I; 68 v. — 1468 post. nat. Item Clewy Meyer der gerwer von Mellingen ist burger worden dedit j f. vdel ij mr. gelt für das ůdel Hans von Wil der gerwer. Steuerrodel 1488 Clewy Meyer der Gerber und sein Weib versteuern 100 Gulden. Er soll 1489 G. R. geworden sein; wenigstens ist er es 1501 (R. P. IX; 32), sowie Sentimeister von 1500—1505 (G. XVI; 216).

R. P. VIII; 131 v. — 1498 Zwischen Cuntzmann Stiger und Clewy Meyers sun. Im Jahrzeitbuche im Hof ist die Frau des Clewy Meyer des Gerbers eine Barbara von Wyl, wohl die Tochter des obgenannten Hans von Wil.

Ob nun alle diese Personen in irgend welchem verwandtschaftlichen Verhältnis zu dem spätern Andres Meyer stehen, ist unbekannt.

Das Geschlecht kommt in die Räte mit Andres, G. R. 1523 (22?) — 1546; Leodegar G. R. 1563, K. R. 1581, † 1606; Jakob G. R. 1581, † 1599, Andres G. R. 1599, † 1614, Niklaus G. R. 1619, Wilhelm G. R. 1643, K. R. 1645, (spezieller Stammvater der noch lebenden Linie).

V. W. M. M. 1597; R. Sch. 1598 Leodegar; W. im „Stutz“ Jakob 1624, Ludwig 1625, Adam 1626. Nr. 20.

Der Schild bleibt sich gleich, hingegen haben wir folgende K. Varianten. St. K. 1650 Wilhelm und Ludwig. Nr. 21. R. Sch. 1665 Plazidus. Nr. 22. St. K. 1685 bis 1713 Johann Ludwig, 1685—1737 Franz Leonz, 1686—1708 Georg etc. Nr. 23.

Durch Heirat der Ma. Barbara an der Allmend mit K. R. Franz Josef kommt 1709 das Schlösschen Schauensee in die Familie. Wir finden daher später: V. W. St. K. 1750—64 Josef Leonz; 1765—85 Franz Josef Rudolf M. von Schauensee Nr. 24.

Bei modernen Darstellungen wird der Stern von „Schauensee“ zuweilen fünfstrahlig dargestellt. Ferner kommt noch vor: V. W. St. K. 1774—85, sowie nach Siegeln Josef Rudolf Valentin, M. Herr zu Oberstad Nr. 25.

Seit Anfang des 19. Jahrhunderts wird ein mehrfeldriges Wappen geführt. Grund dazu soll die Usurpation des Wappens der Meyer v. Sch. durch eine andere, vollständig fremde Familie gleichen Namens gegeben haben. (Vermehrung um Feld 3 Obernau und 4 Griesigen). V. W. auf dem Epitaphium im Hof zu Luzern Nr. 26. Variante hiezu nach einem Siegel des Niklaus vom Jahre 1818 — Feld 2 fünfstrahliger Stern und den Kleinotvarianten *a* und *b* für die Helme 1 und 2 des vorgenannten Wappens Nr. 26.

Anzuführen bleibt noch eine Variante auf der Stubenherrentafel der „Gesellschaft zu Schützen“ für Niklaus Meyer von Schauensee und Obernau 1818 bis 1824 Nr. 27.

Nach dem Aussterben der Familie von Fleckenstein wurde auf dessen Ansuchen dem Franz Bernhard Meyer von Schauensee 1835 erlaubt, das von der Familie Feer herrührende Fideikommiss mit Gütern in Weggis etc. auf das Haus am Sternenplatz, Schloss Schauensee und einen Kapitalfond zu übertragen.

General Friedrich Fridolin Meyer von Schauensee erhielt von Kaiser Napoleon 1810 als Ritter der Ehrenlegion Nr. 103. Den 24. Januar 1812 wurde

er von dem gleichen zum Baron militaire ernannt mit dem W. Nr. 104. Diese Linie ist seit 1904 wieder erloschen. Es bilden dies typische Muster napoleonischer Heraldik.

Mohr. — Rappenstein. Bgb. I; 44 — 1436 Joh. Bapt. Heintz Rappenstein von Zug fl. j mar ij gelt Hensli Vrsimann [1]. R. P. Va; 93 — 1436 X. 22. Text gleichlautend.

Bgb. II; 2 v. — 1484 (ohne nähere Bezeichnung) Hanns Mor so man nempt Rappenstein der weber dedit j. fl. ůdel ij m. gelt Hans Fasbind.

R. P. VI; 51 v. — 1484 XII. 23. Hans Mor genannt Rappenstein der weber vnd Kunrat Kamp der vischer sind burger jeglicher mit j gld. vij ß burg für dz vdel Hans Vaßbind pfister vnd Hans Schilling. Actum Donstag post Thome. Sint nit gnoßen.

Bgb. II; 21 v. — 1546 Item vff menttag nach Jubilate haben min g. Herren Rätt vnd hundertt zu jrem burger angenommen Philip Mör von Lidolltz vnd sine zwen Sün Rudollff vnd Mouritz juravit [2].

Bgb. II; 34 v. — Rudolff Mör hatt sin burgkrecht wiederumb ernüwertt vnd sampt sinem Son Philipp Mören das burgkrecht wider empfangen. Vff mittwochen vor trium regum Anno 1572. Hat zallt L ß vnd gschworen wie brüchlich ist.

Bgb. III; 10 — 1578 Joh. Bapt. Sigmund Mör der gerwer von Bieln, jst zum Burger angnommen hatt zallt viij gl. vnd geschworen.

Heinz Rappenstein ist ferner nachweisbar: R. P. V b; 33 (1442); 62 (1445); Steuerrodel 1443 Rappenstein jnr. depon pro se et ancilla lxx R. gl. Steuerrodel 1456 Rappenstein der weber sin wib, Hans sin knab „am Graben" versteuern 100 ₶.

Die Einbürgerung vom Jahre 1484 ist nach dem Texte des R. P. eine blosse Erneuerung. Auf die gleiche Person wird sich auch die Stelle des Steuerrodels von 1487 „Rappenstein genannt Mor vnd sin wib (in der Ledergassen)", mit 145 Gulden steuerbar, beziehen.

Der genealogische Zusammenhang mit der bündnerischen Familie gleichen Namens scheint mir fraglich zu sein und geht auf alle Fälle nicht den Stammvater Johann an. Sie ist vielleicht erst durch die Bürgerrechtsschenkung von 1615 Joh. Bapt. Bgb. III; 43 „an Maximilian Mohr auß Pündten" in Diensten des spanischen Ambassadors Casale (! Casati) entstanden [3].

---

[1] Rappenstein, ein „Howa Hans" erneuert das Bürgerrecht (in Zug) 1431. (Wikart Paul Ant. Pfarrhelfer. G. XXIII; 328. Die Geschlechter der Stadt Zug nach ihrem Ursprunge oder Herkommen).

[2] Es ist mir bis jetzt nicht gelungen, den Herkunftsort „Lidoltz" aufzufinden. Sicher ist es nur, dass derselbe nicht in der Schweiz zu suchen ist.

[3] Bucelin, der einen Stammbaum der bündnerischen Familie bringt, weiss noch nichts von diesem Zusammenhang, trotzdem er als erste Frau dieses Maximilian eine Jakobea von Mettenwyl aus Luzern aufführt. In dem gleichen Stammbaum wandert der „angebliche Stammvater" der luzernischen Linie nach dem Tirol aus.

Hans Rappenstein ist 1493 G. R. R. P. I; 433 v.; 451 v. (1497); 453 v. (1499); 454 (1501) — R. P. IX; 32 v. (1501); X; 124 (1512) Hans Mor, Neuner; 201 (1516 gleich) Hans Mor ist K. R. 1518 (R. P. XI; 41) und ist noch nachweisbar 157 v. (1521) 187 (1522 Fürsprech); R. P. XII; 2 (1523); 60 (1524).

Ferner Rudolf 1575 G. R., 1583 K. R. — Schultheiss: Johann Rudolf 1696—1700 d. g. J.

V. W. Mitte 16. Jahrhundert Stempel u. Wb. Nr. 86/4 M. Nr. 28.

V. W. S. 1586 Johann Rudolf (Köpfe wie Nr. 31 gestellt, aber K. Nr. 29). Ebenso Schb. im Kloster Bruch (jetzt Gerlisberg). Caspar Mör des Rats 1623. V. W. S. 1593 Rudolf, des Rats zu Luzern, Nr. 29.

V. W. St. K. 1650 und 1685 bis 1697 Rudolf. Nr. 30.

Schultheiss Rudolf Mohr erhielt von Ludwig XIV. ein verloren gegangenes Diplom. Daher wird gewöhnlich eine französische Baronenkrone auf dem Helme und der charakteristische Federbusch geführt. V. W. St. K. 1698—1701 Rudolf; 1702—42 Jost Josef, Ritter etc. Nr. 31.

Es lässt sich noch die Frage aufwerfen, ob nicht durch das W. der Mettenwyl die Führung der 3 Mohrenköpfe beeinflusst wurde.

Pfyffer. Bgb. II; 2 v. Nach Überschrift 1470—76. Nach Randbemerkung 1480—84 (nicht inbegriffen). Die zweitletzte Eintragung — Hans Pfiffer ist burger worden dedit j fl. ůdel ij m. gelt Ůlrich Feis.

Bgb. II; 24. — 1550 Item vff Zinstag Johannis baptiste hand min g./ h./ Rät vnnd hundert zum burger vff vnd angnommen, Hannsen Pfyffer vß Meinthall, hand bzallt vnd gschworen.

Bgb. II; 33 — 1569 St. Johann Evangelista. — Jost Pfyffer von Grünningen.

Nach der Familientradition wird Hans 1483 Bürger, aber es erscheint im R. P. I; 403 v. ein Hans Pfyffer 1473 nach Joh. Bap. als „Fürgschauer am Fischmarkt“. Über den Ursprung der Familie wissen wir folgendes: Bei Anlass eines Injurienhandels reichte 1566 Kaspar Pfyffer (n. 1524, † 1611) unter Mitwirkung des damaligen Unterschreibers Renward Cysat, und von ihm geschrieben, dem Stadtschreiber Zacharias Bletz eine Schrift über das Herkommen der Familie ein, von der sich eine Abschrift auf der Bürgerbibliothek bei Balthasar, Collect. M/71 pag. 117 befindet. Der für uns interessante Teil dieses Schriftstückes lautet nach der Kopie:

„Harnach volget Meinen Caspar Pfyfferß vnd Meiner frommen Elteren Er„lichen Harkommen. Vnd erstlich so ist Clewi Pfyffer Min Ene gsin, vnd in „seinem Leben ein Lechen Man der freyherren zu Eschenbach gsin, Nachgehnß „die Mülli in der Barthallen zuo Rothenburg kaufft, wie durch die beyligenden „Lechenbrieff zuo sechen. Nach sim absterben hatt Hans Pfyffer sein sun, der „Min großvatter war, diß Lechen bekommen. Der hat min Vatter auch Hanß „Pfyffer gezüget der ist in seinen jungen Tagen in Frankrich zogen vnd Künig „Ludwig [1] Gardiknecht worden, daß domahlen ein Erlicher dienst war, da Er „etliche Jahr dienet.“

[1] Gemeint ist Ludwig XI., König von Frankreich, von 1461—1483.

„Alß nun Min Vatter sellig in obgemeldtem dienst gewesen, do ist in „Seinem abwessen sein Vatter seelig gestorben, vnd der alt Herman über daß „guot Vogt worden, der hat die Mülli zuo Rohtenburg verkaufft, vnd über die „beschwärt 250 Gulden glöst, da nun Min Vatter seelig seineß Vatterß seligen „Todt vernommen, ist er heim kommen, vnd hat sein Vogt der Herman Ihme „sein halbes Hauß vff der Rüßbruggen vm die 250 Gulden, so er Empfangen „geben, vnd sich domalen Min Vatter selig mit einer Zur Thannen verehliget, „vnd den bruder Ludigari bey derselbigen Frauwen überkommen daher kombt „die fründtschafft so bruder Ludigari kinder mit den Ratzenhoffern haben."

Schon Philipp Anton v. Segesser machte in seinem „Ludwig Pfyffer und seine Zeit" darauf aufmerksam, dass die Belehnung des Clewi Pfyffers mit der Mühle in der Bachtalen zu Rothenburg durch die Freien von Eschenbach auf einem Irrtum beruhe, weil dieses Geschlecht schon mindestens 100 Jahre früher erloschen und dessen Besitz infolge des Blutrachekrieges an das Haus Österreich gefallen war. Aber auch die neueste Verschlimmbesserung, die meines Wissens zuerst im „Brünner Taschenbuch, Band XVII, Jahrgang 1892" erscheint, ist falsch. Rothenburg wurde von den Luzernern noch vor Beginn des Sempacherkrieges 1385 überfallen und erobert; kam infolge des Sempacherfriedens 1394 pfandweise und 1412 definitiv samt dem gleichnamigen Amte etc. von den Herzogen von Österreich an Luzern. Der 1430 nicht mehr existierende Vogt der Herzoge kann daher in Rothenburg keine Lehen verleihen. Auch im Mannlehensbuche des Staatsarchives ist nichts verzeichnet. Die Eingabe Kaspar Pfyffers von 1566 gibt uns keinen Aufschluss über das Bürgerrecht, aber die Beamtung von 1473 lässt uns sicher annehmen, dass die Eintragung im Bgb. eine blosse Erneuerung ist. Es haben auch wirklich in Luzern schon früher Pfyffer gelebt, wie folgende Angaben zeigen:

Bgb. I; 14 — 1381 post nat. Ůlli Phiffer (in einer Masseneinbürgerung aus Udligenschwil).

Bgb. I; 35 v. — 1408 post. nat. Heini Phiffer von Richensee f. v mr xx gelt Hans Pfiffer sin vatter.

Dieser Hans oder Jenni ist weiter nachweisbar: R. P. I; 116 (1396); 199 v. (1402); 212 v. (1407); 232 (1411); II; 6 (1411, Wirt); III; 88 (1416); I; 392 v. (1418). In den Steuerrödeln kommen vor: 1443 in der mehrern Statt. Andres Pfiffer; Vlrich Pfiffer. Vgl. auch R. P. III; 3 (1416 Fürgschauer vor dem Tor der mindern Statt), IV; 3 (1423 gleiches Amt); 174 v. (1432 Burgerzinseinnehmer), ebenso V a; 6 v. (1433); IV; 183 v. (1434), V a; 111 (1437), 123 (1438), I; 425 v. (1441 G. R.) Andres Pf., welcher auch 1438 post nat. Bürge bei der Aufnahme des Uli von Homberg ist Bgb. I; 44, R. P. II; 39 v. (1414), V a; 10 v. (1431), V b; 55 v. (1444); 83 (1446), 96 (1447) Ůli Pf.

Steuerrodel 1456 — am Graben Toman Pfiffer. in der Kleinstadt Willi Pfiffer und sin Vatter — Hans Pfiffer und sin wib. Hans Pfiffers mutter.[1]

[1] Dieser Hans Pf. ist Freitag vor Otmar 1462 tot. R. P. V b; 193 v. — Nach dem gleichen Steuerrodel von 1456 lebt in Rothenburg Gret Pfyffer, sowie im Amte Rothenburg Rudi Pfyffer, am Berg.

Steuerrodel 1487 am Fischmarkt Hans Pfiffer und sin wib. In den R. P. kommen sonst noch vor: I; 128 v. Welti (1396); II; 4 v. (1410); 27 (1411); III; 5 (1414) Cunz oder Cünzli Pf. Winziecher. Es steht nichts dagegen, unter diesen Personen Verwandte Johanns (II.) zu suchen.

Die zweite Tradition jüngern Datums ist diejenige des „Familienbuches" und geht ungefähr auf das Jahr 1695 zurück. (Segesser, L. Pfyffer und seine Zeit). Nach M/278 ist diese sogar älter: „Radix stirpis Pfifferorum. Beschrieben Erstlichen durch Jr. Niclauß Schweitzer ist aber wiederumb erneuwerdt durch Ludigary Pfyffern Burgern zue Lucern anno 1677." Hier wird 1479 als Jahr der Burgerrechtserwerbung bezeichnet, das auch Leu bringt, aber nicht nachzuweisen ist[1].

Nach derselben zieht Johann (II.) von Triengen nach Luzern. Diese nirgends belegte Angabe mag so entstanden sein, dass der Bericht Kaspar Pf. in Vergessenheit geraten war und im vorgenannten Orte wirklich Pfyffer während des 14. und 15. Jahrhunderts lebten[2]. Einer derselben, Kuno, erscheint 1447 im Prozesse der Unholdin Anna Vögtli. Dieser Prozess war im alten Luzern eine Haupt- und Staatsaktion, welche schon der Chronist Diebold Schilling illustrierte. Es ist also nicht verwunderlich, wenn die Genealogen früherer Zeit, nach ihrer Art, gleiche Namen zusammenzuschweissen, es auch in diesem Falle taten. Einen Anklang hieran bildet vielleicht schon die Vergabung eines Bildes auf die Kapellbrücke mit der Darstellung dieser Handlung durch Leodegar Pf., Herr zu Altishofen (bis 1619, n. 1562, † 1628).

Wir halten diese „Trienger" Pfyffer für eine andere Familie, eher gleichen Stammes mit derjenigen in Sursee, die nach S. u. Wb. einen *s* Brackenkopf mit *r* Zunge in *w* führt. K. Wiederholung der Schildfigur.

Hans (II.) wird 1489 G. R. (R. P. I; 432 v), ist 1509 K. R. (R. P. X; 1). Schultheissen: Jost (Ringli) 1559—69 d. u. J.; Ludwig (Altishofen) 1571—79 d. u. J. und 1582—86 d. g. J., sowie 1591 u. 93; Jost (später Wyher) 1595; 97; 1601—07 d. u. J.; Christof (Altishofen) 1649—73 d. u. J.; Josef Ignaz Xaver (Heidegg) 1782—96 d. g. J.

Die ältesten Darstellungen des Wappens geben uns die Sch. S. des Leodegar von 1547, sowie eines Hans, der 1591 mit einem gotischen Stempel siegelt, der derjenige seines Urgrossvaters sein kann. Beide wie Nr. 35.

Ferner eine Malerei von 1550 auf der Deckelinnenseite einer kolorierten Fabelsammlung von 1542, mit Nameneintragungen verschiedener damals lebender Familienglieder in den Schrifttafeln der Randverzierungen. Nr. 32.

Es finden sich gleichen Orts noch zwei weitere Eintragungen und zwar charakteristisch auf dem Sacke des am Boden liegenden Esels bei der Fabel

[1] Niklaus Schwytzer, geb. 1599, † 1661, G. R. 1620, K. R. 1633, ist der erste K. R. dieses Geschlechtes. Ist er vielleicht der luzernische Genealoge dieser Zeit? Verschiedenes würde passen.

[2] Ein in meinem Besitze befindlicher Stammbaum der Pf. mit gemalten W. aus dem 17. Jahrhundert, ebenso Ruskoni wissen nichts von dieser Tradition und gehen überhaupt nur auf Johann (II.) zurück. „Leu" ist der erste, der sie bringt, und in neuester Zeit sind sogar Kombinationen beider Traditionen aufgetaucht. (Vgl. Brünner Taschenbuch, Band XVII pag. 287 und Schweiz. Geschlechterbuch, Jahrg. 1904 und 1906).

vom „Pferde und Esel", zwischen dem „Nr. und dem 2" der Sackbezeichnung. Nr. 33. Diese Darstellung ist ebenfalls in dem sich auf der Kantonsbibliothek in Lausanne befindlichen II. Bande des Aurelian zur Gilgenschen Wb. mit Eintragungen von 1675—1715: „Wappen der ältisten Geschlächter so theils vor theils nach der Sempacher Schlacht Bürger und sässhaft zu Luzern gesessen". Der I. Band dieses Wb. ist noch in Luzern.

Ferner ist es auf sämtlichen, verschiedenfarbig bemalten Kartouschen der Randverzierungen der vorerwähnten Fabelsammlung Nr. 34 eingetragen und findet sich gleichfalls im vorerwähnten Wb. mit der Unterschrift Christof Pfyffer, Wendel der Letzte.

Die Darstellungen zeigen auch, dass die Ansicht, die Farben des Wappens seien ursprünglich *s* und *r* gewesen, eine unrichtige ist. In Luzern wurde eben alles, was ein Mühleisen führte, ohne weiteres als „Pfyffer" angesprochen. Nun führt ein Franz Schwendimann 1770 auf einem Hofbrückenbilde ein *s* Mühleisen in *r*, überhöht von einem *w* Stern, im Schildfusse ein gleiches Kreuz. Flug mit Wiederholung. Für einen H. Schwendimann ist aus dem 16. Jahrhundert ein ähnliches Sch. S. bekannt, wobei das Mühleisen von 3 (1; 2) Sternen begleitet ist. Aus der Ähnlichkeit dieser Wappen wird diese Ansicht entstanden sein.

A. Als eigentliches Stammwappen ist anzusehen Nr. 35, wie es Leodegar auf einem Sch. S. von 1547 führt, ebenso noch später seine beiden Söhne Ludwig 1567 und Rudolf 1582 als V. W. Die Wappen seiner Nachkommen folgen später. Auch für die andern Söhne Johanns (II.) lassen sich Wappen nachweisen.

B. Jost „der ältere", Schultheiss zu Luzern, Stammvater der sogenannten „Ringlipfyffer", erhält im Juli 1563 zu Fécamp durch König Karl IX. von Frankreich einen Adelsbrief für sich und seine Nachkommen. Nr. 36.

Darstellungen vor diesem Akte zeigen nur geringe Abweichungen, indem das Mühleisen spitz auslaufend, wie bei Nr. 53 gezeichnet ist. Ebenso ist das Kl. nur *s* und *g* gepfählt. So V. W. 1561 Jost. Malerei von Moser in der „Historischen Sammlung zu Luzern". Allianzwappen Josts mit seiner zweiten Frau Anna Cloos. Sein Sohn Niklaus führt: Sch. S. 1539; V. W. M. M. 1597; R. Schb. 1598. Nach Diplom Nr. 36. Kleinotvarianten. Schb. aus Rathausen. J. Hans Wyssing vnd Fro: Catharina Pfifferin sin Ehgemachel 1601 Nr. 37; Wb. Nr. 86/4 M. Nr. 38. Bei Tschupp sind die Farben vertauscht. Diese Linie erlischt im 18. Jahrhundert.

C. Christof Pfyffer führt nach Wb. zur Gilgen in Lausanne, wie oben angeführt, und sein Sohn Wendel K. R., Sch S. 1577; V. W. M. M. 1597 R. Schb. und Siegel 1598. Nr. 34. Er ist der letzte dieses Zweiges und † 1616.

D. Beat nach Sch. S. 1575 Nr. 39. Ebenso nach Wb. zur Gilgen in Lausanne, wo aber der Geck einen *w* und *b* gespaltenen Rock trägt.

Von seinen Söhnen besitzen wir ein Sch. S. 1582, des Josef, Stadtschreibers zu Willisau und V. W. M. M. 1597; R. Schb. 1598 des Balthasar. Der letzte dieser Linie † 1630. Die Lilien kommen auf Scheiben zuweilen *w* vor, weil die *b* Farbe abgesprungen ist.

E. Der jüngste Sohn des Johann (II.), Kaspar, erhält im Februar 1559 zu Marchenonveau von König Franz II. von Frankreich einen Adelsbrief. Nr. 40. Ebenso V. W. M. M. 1597. R. Schb. 1598 Kaspar; Kreuzgang zu Werthenstein Mitte 17. Jahrhundert, Leutnant Kaspar.

Kaspar erwirbt Ende des 16. Jahrhunderts Mauensee und führt Nr. 41, nach Mayr v. Baldeggscher Ahnentafel in Valsainte. Tschupp gibt der Lilie Staubfäden. Gemäss der irrigen Ansicht, dass diese Lilie identisch sei mit derjenigen im Wappen der Ritzi. Abgesehen davon, dass die Ritzi zur Zeit des Adelsbriefes noch nicht ausgestorben waren, führten dieselben nach dem Wappenbriefe des Königs Mathias von Ungarn, datiert Wien, den 12. VIII. 1488, an Schultheiss Niklaus Rizze, sowie vorhandenen Siegeln, in *s* eine halbe *g* Florentinerlilie. Kleinot: das Schildbild.

Diese Linie, die sogenannten „schwarzen Pfyffer", „Ilgen-Pfyffer", auch „mit der grossen Lilie" genannt, erlosch 1703.

Wir kommen nun zu den Nachkommen des Leodegar, welcher, wie man schon oben gesehen hat, Nr. 35 führt. Ebenso sein ältester Sohn Ludwig, noch nach einem S. V. W. 1567. Derselbe erhält in Augsburg 1566 V. 4. von Kaiser Maximilian II. einen Adelsbrief. Nr. 42. Er erwirbt 1571 Altishofen von dem deutschen Orden und 1594 Wyher von der Familie Feer. Er selbst führte, soviel bekannt, kein geviertes Wappen. Dagegen werden ihm nach dem Familienbuche Nr. 43 und 44 zugeschrieben. Letzteres findet sich wirklich oberhalb des Hauptportales der Kirche zu Werthenstein in Stein ausgehauen. Stiftung ca. 1621 seiner Söhne, der Junker Christof und Hans Ludwig Pfyffer, für ihre Eltern, Ludwig und Salome Bodmer. Beim K. der Pfyffer ist aber das Mühleisen durch das Abzeichen des St. Michaelsordens ersetzt.

Wie schon angeführt erwarb Ludwig das Schloss Wyher. Als Wappen dieser Besitzung zu welcher keine Herrschaftsrechte gehörten, wurde dasjenige der breisgauischen Familie Weier aus dem Geschlechte der Sneweli usurpiert, mit Verschlimmbesserung des K. Von Ludwig Pfyffer stammen sämtliche noch lebenden Zweige der Familie ab.

Beginnen wir mit seinem ältesten Sohne Leodegar. Derselbe war bis 1619 Herr zu Altishofen, welches er genanntes Jahr seinem Bruder Christof, nachmals Schultheiss, verkaufte. V. W. M. M. 1597, R. Schb. 1598, Leodegar, Nr. 43.

Die Herrschaft „Heidegg"[1] erwarb ungefähr 1664 dessen Enkel Heinrich Franz von den Erben des Schultheissen Heinrich Fleckenstein, und es nannte sich seither diese Linie „Pfyffer v. Heydegg". Johann Kuonradt Göldlin von Tyeffenau, Bürge als Vogt sämtlicher Erben des Frantz Heinrich Pfyffer sel., Herr zu Heydegg und des innern Rats, verkaufte 1700 März 15. die Herrschaft

[1] Heidegg war nie Freiherrschaft, wie behauptet wird, noch die v. Heidegg, Freiherren. Vielmehr waren diese Ministerialen der Freien von Wolhusen (v. Liebenau), sowie Truchsessen der Grafen von Kiburg, deren Farben sie auch führen. Sie wird im Tagsatzungsbeschlusse vom 27. September 1661 ausdrücklich nur als „Herrschaft" bezeichnet (siehe Eidg. Abschiede, Band VI Abt. 1; II pag. 1315). Ferner über die Familie v. Heidegg Dr. W. Merz: Die mittelalterlichen Burganlagen etc., Band 1, Art. Aarau pag. 44/45.

Heydegg an die Stadt und Republik Luzern. In dem Verkaufsakte steht nichts von dem Vorbehalte den Zunamen „v. Heydegg“ auch fernerhin führen zu dürfen. Ebensowenig in dem Tagsatzungsbeschlusse von 1664 von einer Namensübertragung.

V. W. St. K. 1693—1716. Jakob Ludwig Nr. 45.

V. W. St. K. 1760—85. Josef Ignaz Franz Xaver, Nr. 46.

Die letztere Form bleibt, nur wird ein gräulicher S Damast in neuerer Zeit wieder weggelassen. Die Hörner des Heidegger Kleinotes dagegen werden zuweilen geviert wie bei Nr. 45 geführt.

Der zweite Sohn Ludwigs, gleichen Namens, ist der Stammvater einer zweiten noch lebenden Linie. Er führt nach dem Familienbuche und sein Sohn ebenfalls Ludwig nach S. . V. W. 1638 Ludwig Pf. Herr zum Wyher des Rats der Stadt Luzern, Nr. 49.

Er war der letzte der Linie „Wyher aus dem Hause Altishofen“ † 1643 und durch die Heirat seiner Tochter Barbara mit Jost Pfyffer geht Wyher an die Nachkommen des letztern über, das neue Haus „Pfyffer v. Wyher“ (siehe weiter unten).

Der vorgenannte Ludwig († 1643) hatte noch einen weitern Bruder „Jakob“ der den Stamm fortsetzte.

Die Gebrüder Franz Bernhard und Leopold Christof die Feeren zu Emmen und Buttisholz errichteten 1757, VII. 18. mit obrigkeitlicher Genehmigung 3 Fideikommisse zu gunsten der Familie Pfyffer, Balthasar und Fleckenstein.

Der vorstehende Zweig der Familie erhielt: Buttisholz mit allem was dazu gehört, Kollatur, Zehnten, Bodenzins, Soppensee samt allen zugehörigen Rechten und Gerechtigkeiten, ferner der Verpflichtung, dass der jeweilige Inhaber von Buttisholz, Namen und Wappen der „Feer“ mit dem Seinigen zu verbinden habe. Hieher gehören folgende Darstellungen: V. W. St. K. 1777—85. Jakob Pfyffer-Feer zu Buttisholz, Gardehauptmann zu Peraro Nr. 50.[1]

V. W. 1880. Nach dem Grabstein im Hofe zu Luzern des Franz Pfyffer-Feer, Nr. 51.

Ein weiterer Sohn „Heinrich“, dessen Nachkommenschaft schon mit seinem Sohn Alexander wieder erlosch, führte nach einer Stickerei von 1616, Allianzwappen mit demjenigen seiner Frau Elisabet Püntiner, Nr. 43.

Christof der zweitjüngste Sohn des Ludwig Pfyffer kauft 1619 wie oben angeführt von seinem ältesten Stiefbruder Leodegar die Herrschaft Altishofen und ist der Stammvater der speziellen Linie „Pfyffer von Altishofen“.[2]

Er führt zirka 1621 nach einem Wappenrelief über dem Hauptportal der Kirche zu Werthenstein (Allianz mit Meienberg), Nr. 43 und lässt sein Wappen nochmals im Kreuzgange gleichenorts abmalen, aber mit der Kleinotvariante Nr. a, Tafel III für Altishofen.

[1] Feld 2 Feer, 3 Buttisholz, 4 Altishofen.

[2] Die Herrschaft Altishofen war Fideikommiss, bis sie 1839 V. 22. durch den Grossen Rat dieses Charakters entkleidet wurde.

Stammtafel der Pfyffer

mit Berücksichtigung der Wappen

Clewi Pfyffer ?

Johann (I.)

Johann (II.) n. 1438 (?), † 1540
ux.: 1) Anna zur Tannen. 2) Dorothea Kündig. 3) Margaretha Kiel. Nr. 35.

- 1 **Kaspar** † 1522
- 1 **Leodegar** † 1550 ux.: Elisabeth Kiel Nr. 35 — **A.**
  - Rudolf, † 1630, ux.: 1) Katharina Feer, 2) Katharina Clauser, 3) Barbara v. Hertenstein, 5) Salome Hessi, 5) Beatrix Segesser Nr. 35, 60, 61
    - Peter, † 1619, ux.: Anna Zimmermann
      - Rudolf, † 1638 Nr. 60 ux.: A. Klara v. Kageneck
      - Balthassar Nr. 35 ux.: 1) A. M. Honegger, 2) A. Dorrer
      - † Mitte 18. Jahrhundert
  - Dietrich †
  - Jost d. jüngere, n. 1531, † 1610, Schultheiss, ux.: 1) Anna Fleckenstein, 2) Elisabeth Bodmer aus Baden *Diplom* 1577 Nr. 53
    - Pfyffer von Wyher Nr. 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59 † 1845
  - Johann, † 1582, ux.: 1) Klara Ziegler, 2) Dorothea Martin Nr. 35
    - Johann, † 1618, Nr. 35, ux.: 1) Margareta Meier, 2) M. v. Waldkirch
      - Leodegar Nr. 62 ux.: 1) Barbara an der Allmend, 2) Jakobea v. Mandach
        - Johann Burkhard Chorherr zu Münster † 1688
  - Ludwig, n. 1524, † 1594, Oberst, Schultheiss, ux.: 1) Anna von Wyl, 2) Jakobea Segesser, 3) Salome Bodmer aus Baden *Diplom* 1566 Nr. 35, 42, 43, 44
    - 3 Johann Ludwig, Posth. n. 1594, † 1626 ux.: Anna Maria Sonnenberg, Nr. 42, 43, 52 †
    - 3 Christof, 1593, † 1673, Schultheiss, Nr. 42, 43, ux.: 1) Ma. Meienberg, 2) Jakobea Cloos
      - (Johann Ludwig, Christof:) Pfyffer von Altishofen Nr. 42, 43, 47, 48
    - 2 Heinrich, † 1616, Nr. 43 ux.: Elisabeth Püntiner
    - 2 Ludwig, † 1594, Nr. 42, 49 ux.: Elisabetha Sonnenberg
      - (Heinrich, Ludwig:) Pfyffer-Feer Nr. 42, 43, 50, 51
    - 2 Alexander, † 1575
    - 2 Peter, ux.: A. Tamman
    - 2 Leodegar, † 1628, Nr. 43 ux.: 1) A. Faber v. Randegg, 2) A. Fleckenstein, 3) Judith v. Hertenstein, 4) Barbara Fegeli aus Freiburg
    - 1 Kaspar, † 1570, ux.: Anna v. Meggen
      - (Leodegar, Kaspar:) Pfyffer von Heydegg Nr. 42, 45, 46
  - Moritz, Dr. jur., † nach 1542
- 1 **Moritz** † 1530
- 3 **Jost** d. ältere Schultheiss † 1589 ux.: 1) M. Dorothea Sonnenberg, 2) A. Cloos. 3) N. Heinserli, 4) Margaretha Adolf (von Moos). *Diplom* 1563. Nr. 36 — **B.**
  - 2 Johann, † 1580
  - 2 Heinrich, † 1615, ux.: Marta Heinserli
  - 1 Dorothea, mar.: Peter Feer
  - 1 Niklaus, † 1616, ux.: 1) Helena Feer, 2) Margaretha Bircher → Ringli-Pfyffer Nr. 36 † im 18. Jahrh.
  - 1 Margaretha, mar.: Ulrich Heinserli
- 3 **Christof** † 1564 ux. Margaretha Schufelbühl Nr. 34 — **C.**
  - Margaretha, † 1566, mar.: Albrecht Segesser, † 1606, Ritter.
  - Wendel, † 1616, ux.: 1) Elisabet Ratzenhofer, 2) Anna Egglin Nr. 34
- 3 **Beat** † 1561 ux.: Elisabeth Hünenberg Nr. 39 — **D.**
  - Balthassar, † 1630, ux.: 1) Marta Hartmann, 2) Anna Sonnenberg, 3) Margareta Richard, 4) Veronika Haas, 5) Anna Bletz Nr. 39
  - Josef, † 1575, ux.: Eufemia Knobler Nr. 39
- 3 **Kaspar** n. 1524, † 1616 ux.: Kath. Fleckenstein *Diplom* 1559 Nr. 40 und 41 — **E.**
  - Anna, mar.: 1581 Hans Peter Sury, Schulth. zu Solothurn
  - Christof, † 1611, ux.: Aa. Theresia am Rhyn
  - Kaspar, † 1632, ux.: 1) 1591 Maria Wetzer, 2) 1617 Verena Wellenberg, 3) 1621 Beatrix Heinserlin
  - Katharina, mar.: 1) Jost Grebel?, 2) 1600 Michel Schnyder
  - Mauritz, † 1583
  - Barbara, mar.: N. Frenler aus Glarus
  - Margaretha, mar.: Niklaus v. Hertenstein
  - Johann, † 1592, ux.: Anna Dulliker → „Ilgen-“ oder Schwarze Pfyffer. Nr. 40 und 41 † 1703

Kompliziertere Wappen werden von den spätern Fideikommissherren dieser Linie geführt. V. W. St. K. 1750—56. Johann Karl Christof Pfyffer Herr zu Altishofen und Altbüron. 1784 u. 85. Cölestin Ignaz Pfyffer Herr zu Altishofen und Altbüron, Nr. 47.[1]

V. W. St. K. 1769—83. Karl Josef Xaver Pfyffer Herr zu Altishofen und Altbüron, Twingherr zu Buttisholz, Nr. 48.

Selbst die Kleinotvariante Nr. a, Tafel III für Altishofen tritt im 18. Jahrhundert wieder auf, mit vertauschten Farben für Altishofen. V. W. St K. 1763—85 Johann Baptist Karl Martin, 1767—77 Johann Kaspar Leonz, 1775—85 Ulrich Alois Josef Anton.

Der jüngste Sohn Ludwigs, Johann Ludwig † 1626 führt nach dem Wappenrelief über dem Kirchenportale zu Werthenstein Nr. 42, bei welchem aber das Mühleisen des Kleinots durch den Namen Jesu ersetzt ist. Er erwirbt Mauensee und führt auf seinem Portrait Nr. 52.

Durch seine einzige Tochter Anna Maria verehlicht mit Karl Hieronimus Cloos geht Mauensee auf diese Familie über.

Für die Abstämmlinge Ludwig Pfyffer's ist als allgemein beizufügen, dass die meisten derselben, das gevierte W. mit Altishofen und auch den Beinamen führen. Die einfache Darstellung nach Diplom ist seltener. Ebenso wird gewöhnlich der Hut des Pfyffer K. falsch *s* statt *g* gemalt. Auf weitere unrichtige Farbenzusammenstellungen einzutreten ist unnötig. Einzig führe ich noch an ein V. W. nach der R. Schb. 1671, Heinrich Pfyffer v. Altishofen, welcher sogar 4 Lilien bekommen hat.

Gehen wir nun wieder auf Leodegar Sohn des Johann (II) zurück. Ein weiterer Sohn desselben ist Johann † 1582. Von demselben ist mir kein Wappen bekannt. Dagegen siegelt dessen Sohn gleichen Namens 1591 mit einem Stempel, welcher derjenige seines Urgrossvaters Hans sein kann; fernere Darstellungen für den gleichen: V. W. M. M. 1597 R. Schb. 1598. Nr. 35.

Leodegar, Sohn des vorgenannten Johann († 1618) führt nach R. Sch. 1665, Nr. 62.

Dessen einziger Sohn Burkhard, Chorherr, mit dem 1688 diese Linie erlischt, ändert nochmals das Kleinot, indem er nach einem Exlibris einen *g* Flug mit einer *b* Linie belegt.

Der zweitjüngste Sohn Leodegar's, Jost „der jüngere", erhält zu Blois im März 1577 von König Heinrich III. von Frankreich einen Adelsbrief, Nr. 53. An demselben werden eine Menge sogenannter Verschönerungen vorgenommen. Schon Jost gibt dem Greifen nach M. M. 1597 ein leeres Schriftband in die Klauen und in seinen S. von 1597 u. 98 werden die Schwungfedern mit Quasten besteckt. Sein Sohn Jost führt nach St. K. 1650, Nr. 54.

Der Greif wird von dieser Zeit an in allen möglichen Farbenzusammenstellungen, möglichst bunt, mit und ohne Schriftband dargestellt.

[1] Feld 3 Altbüron.

Durch die Heirat des gleichen Jost mit Barbara Pfyffer v. Altishofen-Wyher kommt 1643 Wyher in diese Linie, welche sich seither „Pfyffer von Wyher“ nannte und auch das Wappen mit dem ihrigen vereinigte. V. W. 1645 Zinnteller, Nr. 55.

Um diese Zeit mag auch im Adelsbrief die Marke durch radieren und übermalen in die Form von Nr. 56 übergeführt worden sein. V. W. St. K. 1688 bis 1708, Jost Leonz und Nr. 56.

Zusammengesetzte Darstellungen V. W. R. Schb. 1671, St. K. 1685—89 Marschall Franz, 1690—1717 Christof Ludwig, 1717—28 Jost Franz etc. Nr. 57.

Des letztern Sohn, der Marschall Franz Ludwig änderte vielfach sein Wappen. Er führt nach: St. K. 1753—67, Nr. 57 änderte dagegen das Kleinot „Wyher“ wie bei Nr. 58. V. W. St. K. 1768—77, Nr. 58, V. W. St. K. 1777—85, Nr. 59.

Diese Linie erlosch 1845 mit Oberst Ludwig Pfyffer von Wyher.

Der jüngste Sohn Leodegars, Rudolf führt noch 1583 (1592) das Stammwappen, Nr. 35.

Nach einer Schb. aus dem Kloster Muri „Oberster Rudolff Pfiffer Ritter Pannerhauptman Der Stadt Lucern Fürstlicher Durchleucht von Luthringen Guardi Oberster Der Eidgenossen 1616“. Kleinotvariante Nr. 60, wobei auf der Schb. der Geck originellerweise den Schild umgehängt trägt.

Ferner mit dem Wappen seiner 5 Frauen kommt Kleinotvariante Nr. 61 auf der Kapellbrücke vor, sowie nach einer Rathauserschb. 1618, Nr. 61 a. Von seinen Enkeln führt Rudolf Nr. 60, hingegen Balthasar nach R. Schb. 1671. Nr. 35. Diese Linie erlischt ungefähr Mitte 18. Jahrhunderts.

Eines weitern Wappens gedenkt zur Gilgen in seinem Wb. in Lausanne. In *g* ein *s* Mühleisen überhöht von einem liegenden aufwärtsgekehrten *s* Halbmonde. Kleinot *s* Mühleisen zwischen offenem *g* und *s* Fluge.

am Rhyn. R. P. XI; 55 — 1518 III 22. Item min Hern hannd Michel Rin den gerber zů einem jrem burger vffgenomen vm x gulden hatt ij gulden bar geben, dem nach soll er all fronfasten ij gulden geben biß er bezalltt hat, mittsampt sinen Kinden.

Bgb. II; 10. Vff Samstag vor Trinitatis Anno D^e^ 1518 hannd min Heren Michel am Rin den gerwer mittsampt sinem sun genant Jost zů jren burgern vffgenomen vmm zechen gulden vnd sol all fronfasten zween gulden geben biß er bezalltt. Daran hatt er bar vier gulden bezalltt hatt er hat gar zalt dem seckelmeister Razenhofer a° x x iij.

Auch hier haben wir eine blosse Erneuerung des Bürgerrechts. Die Familie muss also schon vorher, warscheinlich unter einem andern Namen in Luzern existieren, aber alle Nachrichten fehlen. Die schon von Bucelin gebrachte Tradition nimmt eine Herkunft von Strassburg an, aber diesbezügliche Nachforschungen, welche vor ungefähr 60 Jahren gemacht wurden, führten zu keinem Resultat. Vgl. Leu; Brünner Taschenbuch XVII, pag. 331. Hingegen lässt sich die Entstehung dieser Sage folgendermassen erklären.

Die folgende Eintragung im Bgb. betrifft einen „Caspar von Wil den Sattler von Strassburg". Ferner ist die erste Frau Ludwig Pfyffers eine Strassburgerin Namens Anna von Wil, welche nach meinem Stammbaume, dem Pfyfferischen Familienbuche etc. ein dem am Rhynschen ähnliches Wappen führt. Nämlich: In *b* ein nach rechts gekehrter *g* Halbmond begleitet von 4 *g* kreuzweis gestellten Sternen. Die Kombination dieser beiden Fakta mag die Grundlage für obige Erzählung gegeben haben.

Anderseits würde sowohl der Name Michel wie Jost nach Münster weisen. Dort heisst sogar die „Wynon" beim Durchflusse durch den Flecken der „Rin". Aber auch hier ist eine Familie am Rhyn für die in Frage kommende Zeit nicht nachweisbar[1]. Als dritte Ansicht könnte die folgende gelten. Sind die Vorfahren nicht unter den vielen „am Rein" oder „von Wyl", welch letztere ebenfalls Gerber waren, und im 15. Jahrhundert Bürger werden, zu suchen. Diese „von Wyl" wären aber auf keinen Fall mit den früher behandelten identisch. Wappen der am Rein in Luzern und Münster gibt es verschiedene. Alle enthalten einen Halbmond und Sterne.

Renward Cysat, der in seinen Collectaneen B/75 v. eine Genealogie der ihm bekannten Familienglieder gibt, sagt: „Michel am Ryn der erst diß gschlächts obijt 1548". Er weiss also auch nicht mehr.

Jost wird 1553 G. R., 1564 K. R. Schultheissen: Walter, Ritter, 1624—28 d. g. J. 1631; Josef 1673—87 d. u. J.; Karl Anton, Oberst 1713; Walter Leonz Ludwig 1773—93 d. u. J.

Sch. S. Jost 1567, Nr. 63, sowie dessen Bruder Kaspar 1585, Nr. 65 & 1587, Nr. 66.

V. W. R. T. 1573. Josef Nr. 67. V. W. S. 1579, Josef am Rin, Landvogt im Amte Meienberg, Nr. 64. Schb. aus dem Kloster Muri-Gries (Tirol) „Hauptma Joseph Am Ryn Der Zytt Landt Vogtt. In Freige Emteren" 1579, Nr. 67. V. W. M. M. 1579, R. Schb. 1598. Beat und Walter, Nr. 67.[2]

Den 22. II. 1599 erhält Hauptmann Walter am Rhyn von Herzog Karl Emanuel von Savoyen einen Adelsbrief. Das W. bleibt das gleiche wie Nr. 67, nur wird die Innenseite des Fluges *g*. Zugleich wird der Familie die Devise „Omnia cum tempore" verliehen. Das W. bleibt von jetzt an ohne Veränderungen; dagegen kommt es häufig vor, dass Familienglieder das Kreuz des Mauriz- und Lazarusordens in den Sch. aufnehmen, so die beiden Obersten Josef und Walter im Kreuzgange zu Werthenstein. Es existiert sogar noch folgende Darstellung. V. W. S. Josef, Landvogt in den freien Ämtern 1621, Nr. 68.

Propst Ignaz am Rhyn in Münster stiftete 1722 III. 4. ein Fideikommiss zu gunsten der männlichen Nachkommen seiner Brüder des Schultheissen Karl Anton und Obersten Jost am Rhyn, bestehend in dem Landgute „Buholz" Gemeinde Ruswyl. Dieses Fideikommiss wurde 1788 geteilt und zwar: für die

[1] Immerhin hat Jost am Rin 1547 einen Prozess mit dem Ammann Herznach (jetzt Herzog) von Münster. R. P. XVII; 269.

[2] Bei allen diesen Darstellungen ist aber die Innenseite des Fluges nicht *g* wie nach dem Diplom.

Linie des erstern, vertreten durch Schultheiss Walter Ludwig, 1788 II. 18., auf das Landgut „Tribschen“ übertragen. Die zweite Linie vertreten durch Josef Martin Leodegar, übertrug ihren Teil 1788 VII. 2. auf das Landgut „Lützelmatt“. Dieses wurde während der Revolutionszeit verkauft, und es trat an dessen Stelle ein Kapitalfonds von 16,500 Gulden. Beide Fideikommisse wurden 1794 VI. 24. vom kleinen Rate ratifiziert.

Schnyder von Wartensee — zur Sonnen. Bgb. II; 3. — 1492 ohne nähere Bezeichnung. Jörg zur Sunnen (sonst Schnyder)[1] der Schulthess zu Surse ist burger worden mit allen sinen sünen, er habe jetz oder überkomme noch dedit v guldin vdel ij m. bürg H. Schulth. Seiler.

Bgb. II; 24 — Vff Mittwochen vor sannt Jacobstag anno 1550 hannd min Herren bed Rät zu jren burgeren vff vnd angnomen Schulthess Simon Schnyder von Sursee ouch syne sün Batten, Jörgen, Pettern vnd Ludwigen, ouch jre nachkommen, allso wan sy in die statt Lucern ziechen, sonts ghallten werden alls jngsessen burger, aber wyl sy vsserhalb woneut sonts alls vnser vssburger ghallten werden, hat zwen gulden gen.

Bgb. III; 38 v. — 1600 Joh. Evang. Michael Schnyder, der Schultheiss zu Sursee der sich nüwlich mit J. Casparn Pfyffers dessen Elltesten Tochter vermächlet von dessen vnnd siner Erlichen Aldtvordern willen so M. g. H. wie ouch Er alle Zytt wol gedient, dem hand sy Ir Burgkrecht gschenkt sampt seinem Eelichen Son Hieronimo.

Erneuerungen die aber nicht in Bgb. eingetragen sind fanden noch statt 1596, 1628, 1682, 1750 & 1765.

Die Identität der „zur Sonnen“ und der „Schnyder“ ergibt sich leicht aus folgenden Stellen. Der nämliche Jörg zer Sunnen, Schwiegersohn des Schultheissen Seiler, heisst nach G. VI, 90 — 1480; VI, 92 — 1491 Jörg Schnider zur Sunnen. III, 273 — 1492 Schultheiss Schnider III, 103 — 1496 Schultheiss Jörg zur Sunnen etc.

Die „Sonne“ zu Sursee kam durch die Heirat des Johann Ulrich Schnider mit Gertrud Hunziker, Tochter des Jenni, Wirts zur „Sonne“ und der Elisabet an die Familie (siehe Jahrzeitb. Sursee G. XVIII 148 & 158). Die Doppelbezeichnung kommt schon 1465 vor. Hans zur Sunnen, Schultheiss G. XXII; 304 und 1466 — III; 97 — 1471 Hans Schnider zur Sunnen alt Schultheiss VI; 87 & 1463 Hans Schnider alt Schultheiss XVIII; 181.

Abgesehen von den teilweise phantastischen Traditionen, die niemand glaubt, ist das älteste bekannte Glied der Familie nach dem Jahrzeitbuche zu Sursee „Werner Sartor“ vor 1350, wahrscheinlich Grossvater des Heinrich Schnider, Schultheiss zu Sursee 1423 & 35 (G. VI, 84; XVIII, 110 & 158; XXII, 213; XXIV, 307 & 311). Das Geschlecht kam sehr spät in den Rat, weil es nicht in der Stadt Luzern wohnte. Jost Franz Anton Leonz wird 1705 G. R. 1712 K. R. Übrigens war schon Wilhelm zur Sunnen, Sohn Georgs, 1502 G. R. † 1508.

[1] Das Eingeklammerte ist von etwas neuerer Hand darüber geschrieben.

Folgen die Wappendarstellungen Sch. S. 1434 Heinrich, Schultheiss zu Sursee, Nr. 69.

Sch. S. 1447 Hans, Schultheiss zu Sursee, Nr. 70 (Schultheiss Hans von Kottwil siegelt 1414 mit dem gleichen Schildbilde).

Sch. S. 1477 & 1502, Jörg Schultheiss zu Sursee, Nr. 71.

V. W. 1570 — Beat Sch., Schultheiss und 1590 Michel Sch., Schultheiss zu Sursee, Nr. 72.

Nun kommt der Übergang zum neuen Wappen. Sch. S. 1615, Michel Amtmann des Klosters St Urban[1] Nr. 73. Das Wappen mit dem fliegenden Fisch scheint sich auf Mauensee oder irgend eine Besitzung in der Umgegend von Sursee zu beziehen und verdrängte nach und nach das Stammwappen mit der Hausmarke.

Michel wird durch seine Heirat mit Katharina Pfyffer und Kauf, Besitzer von Mauensee von 1600—12, wo er 1605 das neue Schloss bauen lässt. Er scheint aber auch nach 1612, in welchem Jahre Mauensee von neuem an seinen Schwiegervater Ritter Kaspar Pfyffer (Ilgen) übergeht, noch gewisse Rechte auf diesen Besitz behalten zu haben. Mauensee war übrigens schon früher im Besitze der Familie Schnyder, indem Hans Ulrich, Sohn des Heinrich dasselbe 1455 u. 57 von Luzern kaufte. Erst dessen Enkel Schultheiss Simon verkaufte Mauensee 1547.

An einem Kreuze vor der Kapuzinerkirche in Sursee findet man ein geviertes bronzenes Allianz-W. des vorgenannten Michel Schnyder und seiner Frau Katharina Pfyffer, V. W. 1618, Nr. 74.[2]

Im Kapuzinerkloster selbst ist ein Porträt von 1633 (renoviert 1705) des gleichen als Stifter vorhanden. Das aufgemalte Allianz-W. zeigt Sch. halbgeteilt und gespalten. Rechte Hälfte oben *w* fliegender Fisch in *s*; unten *s* fliegender Fisch in *w*. Linke Hälfte *g* Lilie in *s* (Pfiffer). Die Inschrift lautet: Herr Michael Schnyder Schulteiss und Pannerherr; Herr zu Mausee, Zwingherr zu Kottwyl und Seewag. Amt. des Lobw. Gottshaus Muri. Und dieses Gotthaus Fundator und Fr. Katharina Pfiferin sein Ehgemahl a. 1633, praetor fuit 40 annos. In diesen Titeln liegt wahrscheinlich die Erklärung zu den verschiedenen fliegenden Fischen. Der Twing Kottwyl, Seewagen und Oberkirch waren schon vor 1547 durch Erbschaft an Schultheiss Simon Schnyder gekommen.

---

[1] Hier wird aber der fliegende Fisch wohl „Mauensee" bedeuten.

[2] Etwas älter ist eine Schb. im Museum zu Dijon 1614, mit bloss zur Hälfte erhaltener Inschrift (Anzeiger für schweiz. Altertumskunde 1906, Bd. VII, 309). Dagegen ist die dortige Ergänzung der Inschrift falsch. Ein Beat Jakob Schnyder existiert nicht, und Barbara Singisen ist die Frau eines Johann Kaspar Schnyder, der 1603 geboren, 1614 zu jung zum heiraten und Stadtschreiber ist. — Stadtschreiber in Sursee war vom 16. II. 1587 bis IX. 1615 Zacharias Tschupp, der Schultheiss wurde. Auf ihn folgte sofort Michel Schnyder, Amtmann von St. Urban, als Stadtschreiber. Dessen 3. Gattin ist eine Barbara Marbach, die er freilich, nach der Familiengeschichte, erst 1628 heiraten soll. — 1621 ist Ambros Tschupp Stadtschreiber. (Gütige Mitteilung von hochw. Vierherr Beck in Sursee). Wir würden die Inschrift dahin ergänzen: „Michel Schnider Schultheiß Stattschryber zu Sursee Vnd Barbara Marbach sin Ehgmahel 1614". Die Jahrzahl bedeutet vielleicht das Ehejahr und die Scheibe selbst ist jüngern Datums, wie angegeben.

V. W. S. 1662, Johann Jost, Stadtschreiber zu Sursee. Nr. 74.

V. W. Schb. im Museum zu Frankfurt a./M. „Herr Ludwig Schnider, Schultheiss zu Sursee wie auch Amptmann ihm Murihoff anno 1667 — Ferner Herr Johann Jost Schnider Schultheiss der Stadt Surse, Zwinghere zu Kottwil und Seewagen und Frau Maria Sybilla Pfifferin von Altishoffen sin Ehegemahlin 1683. Mit der Devise „Pinis natat, Pennis volat", Nr. 75. Bei Tschupp kommt bei letzterm Wappen noch folgende Kleinotvariante vor. *s* Flug mit Wiederholung des Schildbildes.

Wernher (vor 1350), ux.: Ita

Johann, ca. 1380, ux.: Anna von Saffaton?

?

Heinrich, 1388—1435 Schultheiss Nr. 69
ux.: 1) Margaritha, 2) Elisabet Treyer

Johann, 1421—47 Schultheiss Nr. 70
ux.: Guta

Johann Ulrich, 1435—79, genannt zur Sunnen, Schultheiss, Besitzer v. Mauensee 1457
ux.: Gertrud Huntziger

Georg, genannt zur Sunnen, 1465, † 1531, Schultheiss, Bürger zu Luzern 1492
ux.: Elisabeth Seiler

Wilhelm, genannt zur Sunnen, G. R. zu Luzern 1502, † 1508
ux.: 1) Anna von Meggen, † 1504
2) N. N. lebt noch 1522

Georg, 1528 Schultheiss
ux.: N. von Meran, † 1502

Simon, 1540, † vor 1555, Schultheiss, Bürger zu Luzern 1550, verkauft Mauensee 1547 Nr. 71
ux.: Dorothea von Mettenwyl 1541,
heiratet 1555 Schultheiss Hans Rüttimann von Sursee

Beat, 1549, † 1580
Schultheiss Nr. 72
ux.: Ma. Barbara Wüöst 1554

Georg Balthassar
1550—1603 Stadtschreiber und K. R.
ux.: Barbara Gull

Peter, 1550—79
Sonnenwirt, K. R.
ux.: Agatha Übersax 1596
als Hexe verbrannt

Ludwig, 1550 G. R.
ux.: Elisabet von der Tannen

Michel, 1570, † 1639, Schultheiss 1570, Stadtschreiber, Herr zu Mauensee, das er 1605 baut. Nr. 72, 73 und 74
ux.: 1) N. N. 2) Katharina Pfyffer 1600, 3) 1628 (?) Barbara Marbach

Linie Wartensee in Luzern und Sursee

[Linien in Sursee]

1647 XI. 20 kauft Pannerherr Ludwig Schnyder Seckelmeister zu Sursee, durch Fridolin Helfenstein von Karl Christof Fleckenstein und Konsorten das Schlösslein Wartensee am Sempachersee. Es wird nun der Zuname angenommen und das vom Bodensee her übertragene Wappen (siehe Zürcher Wappenrolle Nr. 92) mit dem eigenen geviert. V. W. Schb. Museum in Frankfurt a./M. „Herr Ireneus Schnider, Herr zu Warthisee, Burger zu Lucern vnd Sursee Und Fr. Maria Jacobe Schuemacherin sein Ehegemahlin Anno 1697. — St. K. 1712—49.

Jost Franz Anton Schnider zu Wartensee (hier Wartensee Kl. wie beim folgenden), Nr. 76.[1]

V. W. St. K. 1750—59. Jost Franz Anton (vorgenannt) 1760—82 Johann Martin; 1782—85 Ulrich Anton Johann Baptist, Nr. 77.

Wartensee wurde 1820 durch den Komponisten Franz Xaver Sch. v. W. ohne Vorwissen der Familie verkauft.

Dass auch das schöne Wappen mit der Hausmarke nicht ganz vergessen wurde, zeigt ein Siegelstempel mit welchem der Kanzler Jost Felix Schnyder nach 1802 wieder siegelt.

Zur bessern Übersicht nebenstehende, reduzierte Stammtafel nach Dr. v. Liebenau „Familie Schnyder v. Wartensee in Sursee und Luzern", etc.[2]

Schumacher. — Bgb. II; 8 v. — 1508 Vff obgemellten Tag (Montag nach Cantate) hannd min Hern Jacob Schůmacher zu einem jrem burger vffgenommen vnnd sol fünnff gulden geben. hatt bezallt.

R. P. IX; 318 — 1508 V. 22. Item vff disen Tag hand min herren Jacob Schůmacher vnnd Hanns Hengeller ze burger vffgenommen vnnd soll jeder fünff guldin geben.

R. P. X; 138 — 1513 III. 4. Vff hütt hand min herrn Heini Schůmacher zu einem jrem burger vffgenommen vmm v gulden soverr er sich bescheidenlich halltt. soverr dz nitt beschech mag jm dz abkunden vnd dz gellt nitt wider geben, soluit j gulden min herren.

Bgb. II; 9 v. — 1516. Vff fritag vor Simonis vnnd Jude hand min Herren im x v ᶜ vnd x v j Jar, Heinrich Schůmacher von Meyenberg zů einem jrem burger vffgnomen vnnd hatt bezalltt.

Wir haben auch hier nur Bürgerrechtserwerbungen und sind die Nachrichten über den Ursprung der Familie äusserst spärlich. Die Familientradition respektive Leu nennen 1423 und 1460 oder „gleich nachher"; Cysat in seinen Collect. B/75 — 1430. Die Schumacher Er (bar) und als Jahr der Einbürgerung oder erstes Vorkommen 1423 oder 1425[3]. Man findet aber im ganzen I. Bande des Bgb. nichts darauf bezügliches, wenn vielleicht nicht folgende Stellen die Veranlassung dazu gaben. Bgb. I; 39 v. — 1423 post. Joh. Bapt. Hermann Suter von Grifense fl. j mr ij Silber gelt Hensli Zschutte. Bgb I; 39 v. — 1423 post. Joh. Bapt. Ruf Moser von Wallis fl. j mr ij Silbers gelt Heini Meier der schumacher. Bgb. I; 40 v. — 1425 post. nat. Peter Studer von Wallis fl. j mr ij gelt Heinrich Wiss der schůmacher. Bgb. I; 45 v. — 1460 (nicht genauer bezeichnet) Hans Schönre der schumacher ist burger worden dedit flore. j, ij marg Hans Margstaller. Bgb. I; 66 v. — 1461 post. nat. Hans Scherer der schůmacher Knecht dedit j fl. ůdel ij mark gelt Rotlieb der schůmacher.

---

[1] Die K. von Nr. 74, 75 und 76 werden sehr oft als „fliegender Fisch", wie bei Nr. 77, ohne Krone dargestellt.

[2] Diese Arbeit des Herrn Dr. v. Liebenau diente auch sonst mehrfach als Quelle für diesen Artikel.

[3] Die letzte Zahl ist korrigiert, sie kann ein 3 oder 5 sein.

Die Jahrzeitbücher verzeichnen als älteste Familienglieder nur solche die um die Mitte des 16. Jahrhunderts herum gelebt haben. Die Steuerrödel des 15. Jahrhunderts geben ebenfalls nicht viel Aufschluss.

Folgendes sind die ersten Spuren über das Vorkommen bis zur Erneuerung des Bürgerrechtes 1508. R. P. IV; 358 v. 1431. Peter Schůchmacher hat gewärt v lib. Die vnd sin wip von fürs wegen geuallen warent. R. P. V. a. 25 — 1434. Hans Schumacher Richter von den Hundert (G. R.). Vogtkinderrechnungsbuch 1; 207 v. — 1454 — Rechner Hans Schumacher. Steuerrodel 1456. Herr Hans Schumacher vnd sin můtter „vor dem Hof“ und Anna Schumacherin „am Weggis“. Reissrodel 1467. Heinrich Sch. am Weggis macht den Feldzug nach Schaffhausen mit. R. P. V. a.; 352 — 1472. Hans Sch. an der St. Katarinen Kaplanei ist gestorben. R. P. V. a; 356 — 1472. Kaspar Sch., der Zöllner auf der Gisikoner Brücke ist todt und hinterlässt ein Kind. R. P. VI; 18 — 1484. Zwischen Jakob Sch. und Gretli von Schwitz. R. P. VII; 377 — 1494. Zwischen Cristians Sch. wib und Henslin Vischer von Rot. R. P. VIII; 176 v. — 1500. Zwischen Hans Sch. und Cuntzy Bachmann. R. P. IX; 11 v. — 1501. Ehestreit zwischen Rudolf Sch. und seiner Frau. R. P. IX; 118 v. & 184 v. — 1503 & 1505. Zwischen Hans Rotter, Ůli Leimer und Erhart Sch.

Nun ist noch folgendes anzuführen. 1470 VII. 26. siegelt Hans Wiser, des R. zu Luzern als Vogt im St. Michaelsamte eine Urkunde mit dem gleichen Sch. S. wie Nr. 80. Auch dieses Geschlecht lässt sich im Bgb. nicht finden. Dagegen wissen wir folgendes: Reissrodel 1438. Hans Wiser. — Steuerrodel 1443. Heini Wisers sel. wib wohnt in der mehrern Stadt.[1] Hans Wiss der minder und Grosshans Wiss wohnen in der mindern Stadt. R. P. V. b; 80 — 1446. Hans Wiser Richter von den Hundert (G. R.) 1449; 1452 K. R. Spitalmeister und Pfleger (G. VII; 101 — Streuerrodel 1456. Hans Wiser sin tochter sin jungfrau an der Kapellgasse versteuern 2600 Gulden; R. P. V. b; 218 v.[2] Reissrodel 1458 Hans Wiser, Armbrest. — 1463. Umgeltner etc. 1462 Kirchenvogt zu Ruswil (G. XXVI. 187); 1466 Vogt zu Ruswil (G. XLIX. 170); R. P. V. a 1471 Schiedsrichter zwischen Stadt und Stift St. Leodegar. Das letzte Mal erscheint er 1474 Joh. Bapt. als Neuner von den Räten. R. P. V. a 393.[3] Wiesers Frau ist eine Berta Kessler. Er besitzt ein Haus an der Mülligassen. (Jahrzeitbuch im Hofe. G. IV.; 224). Ferner ist eine Els Wyserin Frau des Eglof Fry und eine Barbara diejenige des Hans Ratzenhofer und im Steuerrodel 1389 wird eine Jta Wissin und Hensli jr sun erwähnt. Ob nun diese Persönlichkeit in irgend welchem Zusammenhange mit der vorliegenden Familie steht oder ob das W. als „Hauszeichen“ übernommen wurde ist zur Zeit unbekannt. Der Zeit nach ist sehr wahrscheinlich, dass der oben angeführte G. R. Hans Sch. 1434 & Rechner 1454

[1] Vgl. oben die Einbürgerung von 1425 des Peter Studer.

[2] An der Kapellgasse wohnt 1456 auch eine Greti Sch., die nichts versteuert. Ebenso verschiedene Leute mit dem Berufe des Schuhmachers.

[3] Die spätern Regimentsbücher kennen keinen „Hans Wiser“, sondern nur einen Hans Wiß. Daher haben wir aus dem Steuerrodel 1443, in welchem er fehlt, die beiden „Wiß“ aufgeführt.

identisch mit dem Hans Wiser von 1438 etc. ist. Möglicherweise hat auch die komische Namenserklärung vom „Schaumacker", welche Leu bringt hierauf Bezug.

Für das 16. Jahrhundert erlaubt die grosse Zahl der Stellen nicht mehr sämtliche anzuführen und wir beschränken uns auf diejenigen, welche für die Genealogie von Wichtigkeit sind: Also 1508. Die oben angeführte Bürgerrechtserneuerung für Jakob Sch. R. P. X; 114 v. — 1512. Zwischen Jakob Sch. und dem Spitalmeister wegen des Hauses. R. P. X; 138 — 1513 u. Bgb. II; 9 v. — 1516. Die ebenfalls oben angeführten Bürgerrechtserneuerungen für Heinrich Sch. R. P. XI; 48 v. — 1518. Zwischen Jakob Sch. und Peter Franzoss. R. P. XI; 143 v. — 1520. Jakob Sch. G. R. ernannt. R. P. XII; 60 v. — 1524. Jakob Sch. G. R. der 12 letzte. R. P. XII; 98 v. — 1524. Zwischen Jakob zur Laterne und Dr. Hannsen. R. P. XII; 174 v. — 1526. Zwischen Heini Sch. und seiner Frau gegen ihre alte Jungfrau die den Schumacher Knecht genommen. R. P. XIII; 7 v. — 1529 IX. 20. — Vff hüttigen tag hand min herrn Rätt vnd hundert Jakob Schumacher von ettlichen worten wegen vom ratt entsetzt vnd Heini Schumacher sin bruder an sin statt gesetzt. R. P. XIII; 193 v. — 1532 X. 21. — Jacob Schumachers des württs zur Laternen halb haben min heren Rätt vnd hundert vff die red so er vssgestossen, angsächen vnd geratten, dass er des Rats stillsten solle biss dass man wytter nach jme schickt, vnd vff wyttere gred dessgelijchen das er minen heren x x gl. ze straf vssrichte vnd bezale. R. P. XIII; 2 v. — 1533. Jakob Sch. ist wieder als G. R. aufgeführt. R. P. XIV; 25 — 1534. Zwischen Jost Holdermeyer als Vogt der Eva Russ mit Ludwig zur Laterne und seiner Frau, Schwester der Eva. R. P. XIII; 265 — 1536. Injurienhandel zwischen Heini Sch., welcher 5 Gulden zahlen muss und Wilhelm Goldschmid (Adolf?). R. P. XIV; 259 v. — 1536. Zwischen Jakob zur Laterne und seinem Sohne Ludwig. R. P. XV; 194 — 1540. Zwischen Gabriel zur Laterne und seinem Vater Jakob. R. P. XVI; 113 v. — 1543. Ehestreit zwischen Ludwig Sch. me genempt zur Laterne und seiner Frau. R. P. XVI; 385 v. — 1545. Zwischen Gabriel Sch. megnempt zur Laterne und Hauptmann Fläckenstein. R. P. XVII; 242 — 1546. Zwischen Gabriel zur Laterne oder Schumacher und Jörg Schumacher. R. P. XIX; 2 — 1547. Joh. Evang. Jakob Sch. zum letzten Male als G. R. aufgeführt. R. P. XIX; 141 — 1548 XII. 17. Ernennung des Niklaus Sch. Sohn Ludwigs als Wartner nach Münster. R. P. XIX; 359 — 1550 Joh. Bapt. Heini Sch. G. R. R. P. XXI; 9 v. — 1551 I. 9. Zwischen Heini Sch. sel. Söhnen und den Tochtermännern. R. P. XXI; 329 v. — 1553 V. 12. Zwischen Herrn Hans Heinrich Schumacher und Ludwig zur Laterne. Vogtkinderrechnungsbuch pag. 231 u. folg. 1553; 54 u. 57. Jakob Sch. G. R. legt Rechnung ab im Namen seiner Brüder Leodegar und Niklaus Sch. Niklaus Sch. besitzt das Haus am Turm und Leodegar Haus und Garten im Weggis. R. P. XXII; 309 — 1556 X. 7. Vff hüt ist Jakoben Schumacher bevolchen, das er vngert sins veter Ludwigs seligen Kinder . . . (Vogtbestellung). R. P. XXVI; 199 — 1563. Jakob Sch. Sohn Gabriels, Chorherr zu Münster. Jahrzeitbuch der Franziskaner F/30 pag. 61. Elsbet Hasin so des Ludigari Schumachers ehliche Hausfrau ist gsin starb 1564.

Heinrich Schumacher, 1467 am Weggis
?

Jakob Schumacher, 1484
Bürgerrechtserneuerung 1508

Jakob Sch., auch gen. zur Laterne. † vor Joh. Bapt. 1548, G. R. 1520—47, des Rats entsetzt 1529. ebenso 1532 kaltgestellt	Heinrich Sch., † vor 1551 Bürgerrechtserneuerung 1513/16, G. R. 1529 an Stelle seines Bruders, sowie 1550

Johann Heinrich n. 1517, † 1570 Propst zu Münster, gen. „Laternenpropst“ [1]	Ludwig. auch gen. zur Laterne G. R. 1548–56 † 1556 nach Joh. Bap. ux.: . . . . Ruß Nr. 80	Gabriel. auch gen. zur Laterne 1544, † 1579, G. R. 1558–79 ux.: Anna Buchmann. Stammvater des nicht patrizischen Zweiges siehe unten [2]	Jakob, † 1559 G. R. 1553—59	Leodegar, 1553 † 1571, G. R. 1559, K. R. 1568 ux.: Elisabet Haas † 1564	Niklaus, 1553, † 1599 G. R. 1569, K. R. 1571 ux.: 1) Barbara am Rhyn 2) Jakobea Hankrat Nr. 79 und 80
	Niklaus, † 1583 Chorherr in Münster Nr. 80			Jost, † 1621 G. R. 1581, K. R. 1589 ux.: Anna Haas	Niklaus, † 1612 G. R. 1582, K. R. 1600 ux.: Elisabet Krebsinger

Leodegar, Seckelmeister † 1650, G. R. 1603, K. R. 1623 ux.: Anna Binder Nr. 80/81	Melchior, † 1661, G. R. 1624, K. R. 1650 ux.: 1) N. Marbacher, 2) Barbara an der Allmend, 3) Ma. Jakob. Segesser, 4) Anna Petermann Nr. 80 K. 2 Sicheln auf einem Wulste	Ludwig, Schultheiss, † 1639 G. R. 1612, K. R. 1618 ux.: 1) Beatrix Dulliker, 2) Beatrix Heinserlin Nr. 80/81 und 82/83

Beat, Seckelmeister, † 1685, G. R. 1633, K. R. 1653 ux.: 1) Maria Herzog. 2) Elisab. Schumacher Nr. 80 und 82	(1) Niklaus, † 1668 G. R. 1652, K. R. 1663 ux.: Elisabet Keller †	(1) Jost, Ritter, † 1655 G. R. 1641 ux.: Ma. Doroth. Bircher †	(1) Niklaus, † 1650 G. R. 1636, K. R. 1640 ux.: Kath. Zimmermann Nr. 82/84 †	(2) Ludwig, † 1666 G. R. 1655, K. R. 1662 ux.: Margaretha zur Gilgen Nr. 82/85 †

Leodegar, † 1682, G. R. 1668 ux.: 1) Anna Maria Schnyder 2) Maria Elisabeth an der Allmend	Jost, † 1668, G. R. 1660 ux.: Maria Elisabeth Fleckenstein Nr. 80	Heinrich Ludwig, † 1693, G. R. 1682 K. R. 1686, ux.: Anna Maria Meyer Nr. 82
Franz Jakob, † 1729, G. R. 1687, K. R. 1693 ux.: Maria Elisabeth Fleckenstein Nr. 82	Franz Plazid, Schultheiss, † 1742 G. R. 1702, K. R. 1708 ux.: Maria Josefa v. Fleckenstein Nr. 82	Jost Niklaus, † 1730. G. R. 1709 ux.: Maria Theresia Schwytzer v. Buonas
† 1860		

[1] Der Propst von Münster, Johann Heinrich Schumacher, lässt sich nicht ganz sicher einreihen, doch scheinen die Angaben Holzhalbs richtig zu sein, der ihn zum ältesten Bruder des Ludwig, (Jakob ?) und Gabriel macht. Dahin weist ihn auch der Zuname „Laternenpropst“. Die Angabe einzelner Genealogen, welche denselben als Sohn des Leodegar Sch. und der Elisabeth Haas bezeichnen, ist unhaltbar, da Leodegar 1553/57 noch minderjährig ist.

[2] Dieser Zweig, der nie im K. R. sass, war also nach luzernischer Anschauung nicht regimentsfähig, wie es übrigens von diesem selbst Ende des 18. Jahrhunderts zugegeben

Die ersten in den Räten des patrizischen Zweiges sind: Heinrich G. R. 1529 u. 1550. Jakob G. R. 1553 Joh. Bapt. — 58 Joh. Ev. . Leodegar G. R. 1559. Joh. Ev., K. R. 1568. Schultheissen: Ludwig 1635—39 d. u. J. Franz Xaver Plazid 1732—42 d. g. J.

Die älteste Darstellung des W. gibt ein Sch. S. von 1553 des Ludwig, als Vogt zu Weggis, Nr. 80, dann folgen V. W. R. T. 1574. Niklaus[1]; M. M. 1597 und R. Schb. 1598 für den gleichen. R. Schb. 1665 Jost sowie 1665 u. 71 Beat. Melchior Sch. 1624, V. W. im Stutz Nr. 80 mit den 2 Sicheln auf einem Wulst als K.

Als Variante des Schildbildes ein Sch. S. von 1593 des vorerwähnten „Niklaus des Rats zu Luzern" Nr. 79, das vielleicht auf dessen Beruf Bezug hat. K. Varianten zu Nr. 80 nach Tschupp Ludwig, Schultheiss 1634 — St. K. 1650. Leodegar (ohne Lilie), Nr. 81. Noch weitere K. Varianten die nur verschienden farbig gekleidete Gecken zeigen, anzuführen hat keinen Zweck, da dieselben doch nicht bestimmten Personen zugewiesen werden können.

Die Aufnahme einer Lilie in den Sch. ist die einzige Änderung, die das W. erfährt und die bis Ende des 17. Jahrhunderts nach und nach allgemein wurde. V. W. St. K. 1685 Beat; 1686—93 Heinrich Ludwig; 1693—1729 Franz Beat; 1708—42 Franz Plazid; 1729—42 Johann Martin; 1742—62 Jost Niklaus Joachim; 1742—75 Franz Dominik, Nr. 82. Zu diesem Sch. gehören folgende

---

wurde mit den Worten: „Die Abkömmling von Caspar weisen einen Adelsbrieff auf und nennen sich Junker". (Kaspar und Heinrich sind nach Leu und Holzhalb die Stammväter der beiden Linien). Dio Abstammung lässt sich an Hand der Pfarrbücher und der G. R.-Stellen bis auf Gabriel zurückführen; Cysat nennt Collect. B/75 v. Jakob, Gabriels Vater, was übrigens durch verschiedene, früher angeführte Stellen des R. P. bestätigt wird Das W. war immer gleich dem der andern Linie und machte alle Wandlungen desselben mit. Nachfolgend die G. R. dieser Linie, die sich Vater auf Sohn folgen und Angaben über die geführten W. Gabriel, G. R. 1558, Joh. Bapt., † 1579 (dessen Sohn Jakob Chorherr zu Münster, † 1598,. wie Nr. 80). Wendel, G. R. 1579, † 1611 (Sch. S. 1591 wie Nr. 80 und W. im Stutz 1607 mit den beiden Sicheln als K.). Anton, G. R. 1614, † 1639. Wendel Ludwig, G. R. 1641, † 1679 (Sch. 17. Jahrh. wie Nr. 82), nun folgt erst dessen Urenkel Felix Anton Niklaus, G. R. 1765, † 1768. Beat Josef Anton, G. R. 1768, † 1789, und dessen Bruder Kaspar, G. R. 1789, † 1806.

Die jetzigen Glieder dieser Familie stammen von Franz Josef, dem Sohne des G. R. Beat Josef Anton ab und teilen sich durch dessen Söhne in zwei Linien. Die ältere nennt sich seit ungefähr 1855 „von Schumacher" und hat zum Stammvater General Felix v. Schumacher, der 1858 V. 4. in Gaeta von König Ferdinand II. von Neapel zum Baron (transmissibile) ernannt wurde. Die zweite Linie hat den jüngern Bruder des vorgenannten Dagobert Schumacher zum Stammvater.

Neben den schon angeführten Schumachern gibt es noch eine grosse Zahl, die weiter nicht einzureihen sind und deren Nachkommenschaft erloschen ist. Anzuführen bleiben noch folgende Eintragungen: Bgb. II; 26 v. 1555 Mittwoch nach Trium regum — Jacob Schumacher der Hubschmid von Rapperschwyl vnd Josten Schumacher syn sun. R. P. XXII; 147 und 147 v. 1555 IV. 26. Der Schumacher der zur Laterne wohnt sampt sym wib werden weggewiesen. — Ebenso der Schumacher von Rapperswyl. Dieser Jakob wird wahrscheinlich 1566 G. R., † 1586, ihm folgt Beat, G. R. 1586, † 1593. Bgb. II; 27. — Vff Mittwoch Johannis baptiste anno 1556 hand min g. H. Schulth. Rätt vnd Hundert zu jren burgern vff vnd angnommen Hanns Schumacher von Rapperschwyl vnd Niclausen syn eelichen sun, vnd hand min g. H. jnen das burgrecht gescheukt dan er herrenschmid war.

[1] Die Sicheln sind schon gezähnt.

K. Varianten: S. 1635 Ludwig, Schultheiss, Nr. 83. St. K. 1650 Niklaus, Nr. 84. R. Schb. 1665 Ludwig, Nr. 85. Ein mehr. feldriges W. führt einzig. „F. X. de Schumacher, chambellan 1783“ geviert mit demjenigen seines Landsitzes „Himmelrich“ bei Luzern, Nr. 86.

Nach der Tradition soll die Familie einen Adelsbrief erhalten haben (vielleicht Schultheiss Ludwig). Zur Zeit ist aber nichts mehr davon bekannt. Zur bessern Übersicht eine reduzierte Stammtafel (siehe S. 36).

Schwytzer von Buonas. Im Bgb. kommen folgende Eintragungen vor die allenfalls auf dieses Geschlecht Bezug haben. Bgb. I; 1 v. — 1357. Johanns Switer. Steuerrodel 1389 Jenni von Switz. Bgb. I; 37 v. — 1416, post. nat. Heini Huber, Hensli Müller, Hensli von Kulm, Jakob Schmit, Hensli Greter, Hensli Sulzberg, Hensli Switer, Hensli Phisterwerch, Rüdi im Mos, Růdi Ganswiss. Alle von Meyenberg git iegklicher fl. j mar ij gelt Hans Wiechsler der alt. soluerunt. Bgb. I; 41 — 1428 post. nat. — Item Lütfried von Switz fl ij mr. iiij gelte Hans Schmit vf der Rüsbragg. R. P. V. b. 61 v. — 1445 V. 20. — Item Hans Swytzer der zimbermann von Switz j Rh. fl. ist burger worden, setzt ij mar. ze ůdel, Hensli Pfister genempt Essli vnd sol man jm den gl. am sold abschlachen. Bgb. I; 63 — 1445, post. nat. Hans Switzer der zimbermann von Switz fl j mr ij gelt Hensli Pfister genempt Essli.

Bgb. II; 14 v. — Vf Frytag vor Thome 1527 — Cristan Schwiter hannd min Herrn zu Burger vffgenomen, hatt bezalltt vnnd gschworen. actum vff vt suppra.

Bgb. II; 31 — 1563. Vff Sontag samt Johanns Evangliste. Hans Jacob Schwytzer von Nüwdorff geboren. Bgb. II; 32 — 1567. Joh. Evang. Heynrich Schwyzer von Langnow vß willisower ampt.

Die Familientradition nimmt den Christian Schwiter der 1527 sein Bürgerrecht „erneuert“ als Stammvater an. Derselbe soll seiner Religion wegen von Winterthur nach Luzern gezogen sein. Bis jetzt liess sich aber kein Beweis dafür finden. Was wir über denselben wissen ist folgendes. R. P. XII; 216 — 1527 V. 8. Zwischen Bissling vnd dem Schwytzer vnd siner frowen vnd dem Roner. R. P. XXIV; 50 v. — 1557 VII. 14. Der grosse Rat straft Cristan Schwytzer und seine beiden Tochtermänner Gabriel Gerwer und Ludi Marx mit je 10 ℔ wegen Beleidigung des Rates nach einem starken Abendtrunk. 167 — 1558 X. 24. Zwischen Cristen Schwytzer dem Gerber wegen seines Bruders, dem verstorbenen Pfarrer zu Schongau und dem Propst von Münster.

R. P. XXVI; 19 — 1561 III. 1. Zwischen Jörg Krämer gegen Cristen Schwytzer. 69 v. — 1561 X. 7. Zwischen Cristen Schwytzer gegen Ammann Jost am Reyn. R. P. XXIX; 335 v. — 1572 V. 16. — Zwüschen den Meistern gerwern, sodanne Christen Schwytzer vnd Marti Schwyzer sin son vnd Hans Jacob Schwytzer. (Wegen der Beschaffung von Gerberlohe).

Die Abstammung von Christian ist also erwiesen, auf was für einen Bürgerrechtserwerber derselbe zurückgeht ist unbekannt. Am wahrscheinlichsten ist jener Hans Switzer der zimberman von Switz der 1445 post. nat. wirklich

Bürger wird und nach Steuerrodel schon 1443 mit siner junkfrow in der „mindern Stadt“ wohnt. Freilich ist er 1443 unverheiratet. Nach der gleichen Quelle befindet sich in der „merern Stadt“ die Switzerin. Im 16. Jahrhundert kommen überhaupt eine Menge Personen dieses Namens in den R. P. vor, die sogar teilweise in Beziehung zu Christian und untereinander stehen.[1]

Martin Schwytzer nach den R. P. nachweisbar 1568 kommt 1574 Joh. Evang. in den G. R. und dessen Enkel Niklaus wird 1620 G. R. und 1633 K. R. — Schultheissen Johann: Martin 1704 — 12 d. g. J. und Josef Thüring Xaver 1833 u. 36.

Franz Schwytzer von Buonas K. R. stiftete 1752 XI. 13. ein Fideikommiss, Majorat, Güter in Oberherdschwand bei Emmen.

Die älteste Form des W. ist im Landhause „Stutz“ entdeckt worden. Mit der Jahrzahl 1607 für G. R., Martin Schwitzer † 1610. In *b* ein *w* Tatzenkreuz, begleitet im Schildhaupte von einem liegenden *w* Gerbermesser mit *g* Griffen, im Schildfusse *w* Fisch. K. in *b* Fluge *w* Tatzenkreuz, beseitet von 2 auswärtsgekehrten *w* Sattlerahlen die *g* Griffe oben. Dieses W. wurde bald verschönert wie sich in der folgenden ungefähr gleichzeitigen Darstellung und später zeigt.

V. W. Kapellbrücke: Hauptmann Ludwig Spengler und Salome Schwytzerin (verehelicht 1592) — St. K. 1650 Niklaus. R. Schb 1665 Hans, Nr. 87. K. Variante, welche in der Folge das alte K. vollständig verdrängt: V. W. R. Schb. sowie Porträt Joh. Martin 1634 († 1637), 1661 Niklaus, Nr. 88.

Durch die Heirat der Maria Katharina v. Hertenstein, Erbin der Herrschaft Buonas (mit niederer Gerichtsbarkeit)[2] im Oktober 1654 mit Johann Martin Schwytzer ging diese Besitzung auf ihren Mann über. Die Laufener Linie der Hertenstein bestätigte dies durch die Abtretungsurkunde vom 10. X. 1656. Seitdem wurde Name und W. von Buonas mit dem eigenen vereinigt.

V. W. R. Schb. 1671 St. K. 1685—1713 Johann Martin; 1713—48 Jakob Franz Anton; 1749—52 Franz Schwytzer v. Buonas, Nr. 89.

Den 28. III. 1782 wurde Buonas an den Jägerhauptmann Josef Blasius Landtwing Spitalvogt und Wolfgang Damian Bossard des Rats zu Zug verkauft.

Sonst findet sich nur noch in der Kirche zu Werthenstein eine Variante aus dem Anfange des 19. Jahrhunderts, Nr. 90.

Es bleiben noch kurz die W. der später französischen Linie dieser Familie zu behandeln. Im schweiz. Geschlechterbuch 1907, Band II, pag. 777 u. f., das wenn nichts anderes bemerkt, für das folgende als Quelle dient, steht: „Er (Henry Francois Schwyter geb. 1712 † 1779) und sein Vater (François Joseph

---

[1] Vielleicht gehört auch zu dieser Familie jener Schwyzer Hans, der bei der Gefangennahme des Herzogs Ludovico Moro von Mailand bei Novarra eine Rolle spielte.

Troll: „Geschichte von Winterthur“ Band VII; 18 u. 20 führt unter den im 16. u. 18. Jahrhundert erloschenen Geschlechtern eine Familie „Schweitzer“ auf

[2] Die Phrase: „zu richten um All Frevel, und um all Ding über Lüt und Gut bis ans Blut und ihn somit weit über die Qualität eines gemeinen Gerichtsherrn stelle“, wie sich der R. von Luzern gegenüber demjenigen von Zug ausdrückt (G. XXXIII; 201) ist, wie die auch anderweitig vorkommenden „bis an die hohen Gerichte“, „bis ans Blut“, Kanzleistil und bedeutet nichts anderes wie „niedere Gerichtsbarkeit“.

geb. 1680 † 1731) erhalten im Oktober 1716 eine Bestätigung etc. . ." Da die Verdienste des vierjährigen Henry François um die Krone Frankreichs jedenfalls nur bescheidener Natur sein konnten, und auch der König Ludwig XV. erst sechsjährig war, haben wir uns in Frankreich direkt über dieses Ereignis erkundigt. Das Diplom wurde, wie zu vermuten war, nach vierzehnjähriger Dienstzeit für François Joseph Schwyter et Henry François Schwyter son fils, durch Ludwig XV. und dem Herzog von Orléans „regent présent" in Paris im X./12. XI. 1716 ausgestellt. Registrierung vom 5. II. 1717. Zugleich wird ein neues W. verliehen: „un écu d'azur à la croix d'argent, terrassé de trois montagnes de même." Ob dieses W. jemals in Luzern geführt wurde ist mir nicht bekannt. Zwei Enkel des Henry François, Offizier in der franz. Schweizergarde, Ritter des Ludwigsordens, Oberst par commission, wurden durch Kaiser Napoleon I. zu Militärbaronen ernannt.[1]

1) Henry César Auguste de Schwiter (geb. 1768 † 1839) maréchal de camp, Offizier der Ehrenlegion und Ludwigsordensritter: 1808 IX. 10. St. Cloud — W. „Quadriert, senkrecht geteilt (!) 1) in *gr* ein *s* Mittelschild von einem *w* geflügelten halben Hirsch überragt, worin (?) ein natürlicher wilder Mann eine Keule tragend 2) *r* linke Vierung der franz. Barons Militairs, darin ein aufrechtes *g* begrifftes *w* Schwert 3) in *w* ein purpurnes offenes Zelt auf *s* Hügel 4) in *bl* auf einem Dreiberg ein w. Kreuz umschlungen von einem *s* S und zu beiden Seiten von einem *w* fünfzackigem Stern begleitet. Auf dem ganzen liegt das Baronsbarett mit 3 Straussenfedern."

2) Antoine, 1812 franz. Genieoberst, gefallen in Spanien: 18.. — Bestätigung durch König Ludwig XVIII. von 1814 XII. 23. — W.: halbgespalten und geteilt. 1) in *b* ein antiker, profilierter *g* Helm; 2) *r* linke Vierung der franz. Barons Militairs, darin ein aufrechtes *g* begrifftes *w* Schwert; 3) in *s* ein *g* durchbrochener, blutbefleckter Kürass.

Miscellanea.

La descendance de Jean Roth. Chaque Suisse a déjà appris sur les bancs de l'école, l'histoire de Jean Roth, de Rumisberg, qui en l'an de grâce 1382, le soir de la St Martin, sauva la ville de Soleure d'une attaque du comte de Kyburg en avertissant les bourgeois à temps de ce qui les menaçait. Chacun sait aussi qu'en reconnaissance de ce service la ville décida que lui et ses descendants jouiraient à tous jamais, chaque année: de 12 frs en argent, une mesure de froment et une mesure d'avoine; tous les deux ans, d'un habit, composé de cinq aunes de drap rouge et de six aunes de drap blanc, soit au couleur de la

[1] Er war nicht Oberst im französischen Schweizer-Garderegiment, wie von ihm und andern gleichen Orts behauptet wird. Überhaupt war kein Luzerner Stabsoffizier in diesem Regiment. Vgl. französische Offiziersetats aus dem 18. Jahrhundert, die Verzeichnisse dieser Stabsoffiziere bei Leu und Holzhalb, und auch die luzernischen Staatskalender.

ville. Le gouvernement paya en outre 2 frs 5 batz pour une cape rouge, 2 frs pour une paire de bas et 3 frs 4 batz pour une paire de souliers.

Aujourd'hui, le descendant des Roth jouissant de ce privilège, est Benedict Roth de et à Mümliswil, il est né en 1829. Il ne reçoit plus de blé ni d'avoine, mais 94 frs en argent et un habit rouge et blanc valant 100 frs.

In dem Bericht der Sitzung vom 1. Juni 1909 des Vereins Herold, der in Nr. 7 des „Deutschen Herold" erschienen ist, lesen wir folgenden Passus, der für die Schweiz Interesse bietet:

Unterzahlmeister Knab in Plauen teilt mit: in der kriegerischen Zeit zu Anfang des 19. Jahrhunderts war eines Tages bei seinem Urgrossvater, Stadtschreiber zu Münchberg, ein höherer Offizier einquartiert, dessen Degenknauf ein Siegelstein aus Kristallglas zierte. Nach dem Abmarsche der Truppen wurde der Stein im Zimmer des Offiziers gefunden; die Nachforschungen nach seiner Person und seinem Verbleibe waren vergeblich; so blieb der Stein im Besitze der Familie Knab. Das eingeschnittene Wappen mit fünf Helmen wurde erst jüngst als Wappen eines hervorragenden Geschlechtes der Stadt Bern, der Grafen v. Erlach bestimmt. Das Siegel hat die Form einer Halbkugel, in deren Schnittfläche das Wappen eingraviert ist. — Abdrücke des Petschafts lagen in der Versammlung vor.

J. G.

Internationales Übereinkommen betreff. Heraldik. Heraldische Regeln.

Erste heraldische Regel. — Es soll nicht Metall auf Metall, Farbe auf Farbe, noch Pelz auf Pelz angebracht werden.

Diese Regel legt Wert auf die wechselseitige Verwandtschaft der Farben; aber sie bezieht sich nur auf aufgelegte Figuren. (V. 3. Ausnahme.)

Was Hermelin mit seinem silbernen Grund betrifft, ist zu bemerken, dass er besser Farbe als Metall trägt; für Gegenhermelin (ein schwarzes Feld mit weissen Hermelintüpfeln) trifft das Gegenteil zu.

Convention Internationale d'Héraldique. Lois Héraldiques.

Première loi héraldique. — On ne peut mettre métal sur métal, couleur sur couleur, ni panne sur panne.

Cette loi tient compte des affinités réciproques des émaux, mais ne s'applique qu'aux pièces brochantes. (V. 3e exception.)

En ce qui concerne les pannes, il serait bon de dire que l'hermine, consistant surtout en un champ d'argent, supporte mieux une couleur qu'un métal; pour la contre-hermine, c'est le contraire.

1. Ausnahme: Die Wappen, die gegen die Regel Farbe auf Farbe, oder Metall auf Metall aufweisen, stammen meistens aus einer frühern Zeit, vor der Feststellung des heraldischen Gebrauches und verewigen eine bestimmte Begebenheit (z. B. Jerusalem.)

2. Ausnahme. In einem zusammengesetzten Schilde ist jedes Feld nur für sich allein betrachtet an die Regel gebunden; im Ganzen können sich also Tinkturen gleicher Kategorie vorfinden.

3. Ausnahme: Die aus mehreren Farben aneinandergesetzten oder, um es genauer auszudrücken, „zusammengefügten" Felder sind an die Regel nicht gebunden.

4. Ausnahme: Jedes Feld, der in gleicher Zahl zusammengesetzten Stücke, zur Hälfte Metall, zur Hälfte Farbe, kann beliebige Figuren enthalten; die so zusammengefügten Stücke können erhaben auf einem beliebigen Schilde angebracht sein.

5. Ausnahme: Auch ohne an Zahl gleich zu sein, können mehrere Metalle oder mehrere Farben zusammengefügt sein, vorausgesetzt, dass das Feld, wenn es in Farben angelegt ist, eine Figur in Metall trägt, und umgekehrt.

Ebenso kann ein aufgelegtes Stück mehrere Tinkturen derselben Art verbinden, vorausgesetzt, dass dasselbe in einer Tinktur anderer Art, als diejenige des Feldes, gehalten ist.

6. Ausnahme: Die untergeordneten Teile einer Figur oder eines Stückes sind nicht an die Regel gebunden. Die Ränder (Einfassungen), Halsbänder, Ringe, Kronen etc. sind oft von der-

1re Exception. — Les armes «à l'enquerre» la plupart datant d'une époque antérieure à la codification héraldique et consacrant un exploit. (Ex.: Jérusalem.)

2e Exception. — Chaque quartier dans l'écu composé ne suit qu'individuellement la loi; l'ensemble pourra donc présenter des rencontres d'émaux de la même catégorie.

3e Exception. — Les champ de plusieurs émaux juxtaposés, ou, pour mieux préciser, «cousus», ne suivent pas la loi.

4e Exception. — Tout champ de pièces cousues en nombre pair, moitié métal et moitié couleur, portera n'importe quelles figures; les pièces ainsi composées brocheront sur n'importe quel écu.

5e Exception. — Même sans être en nombre égal, plusieurs métaux ou plusieurs couleurs peuvent être cousus ensemble pourvu que le champ ainsi formé soit chargé d'une figure de métal s'il est fait de couleurs, et inversement. De même, une pièce brochante peut coudre plusieurs émaux de même catégorie, pourvu qu'elle soit posée sur un champ d'émaux d'un autre ordre.

6e Exception. — Les parties accessoires d'une figure ou d'une pièce ne sont pas astreintes à en suivre la loi: bordures, colliers, anneaux, couronnes, etc., sont même quelque-

selben Farbe wie der Grund, auf dem sie angebracht sind.

7. Ausnahme: Die hinzugefügten Teile, welche das Feld genügend von den Stücken und Figuren scheiden, können, wenn sie sich nach den Regeln richten, die Stücke und Figuren selbst davon befreien,

8. Ausnahme. Die Beizeichen, die dem Stammwappen zur Unterscheidung von jüngeren Linien hinzugefügt sind, sind nicht an die Regel gebunden.

Wenn das Schildhaupt, der Schildfuss, die beiden Seiten und die Einfassung gegen die Regel verstossen, sind sie als solche Beizeichen zu betrachten.

Zweite heraldische Regel. — Man kann nicht eine Teilung über einer Teilung anbringen; es sei denn, dass die aufgelegten Stücke oder Figuren selbst gemäss den Linien oder den Linienteilen, welche sie bedecken, geteilt sind, oder dass sie eine dem Felde entsprechende Teilung haben.

Wenn die Tinkturen in umgekehrter Weise zwischen den Stücken und Teilen, welche sie tragen, abwechseln, vermeidet die Wappenkunst Wiederholungen, indem sie solche Erscheinungen als „in gewechselten Farben“ bezeichnet.

Dritte heraldische Regel. — Verschiedene Stücke, Geräte oder Figuren ins selbe Feld gestellt, haben immer dieselbe Farbe, wenn sie ohne Veränderung wiederholt sind.

Doch muss bemerkt werden, dass verschiedene Figuren auf demselben

fois du mêmes émail que le fond où ils sont posés.

7e *Exception.* — Les accessoires qui séparent suffisamment du champ les pièces et figures peuvent, en se conformant à la loi, dispenser celles-ci de les suivre.

8e *Exception.* — Les «brisures», pièces ajoutées aux armes primogènes pour distinguer les cadets, ne sont pas astreintes à la loi. Le «chef», la «campagne», les deux «flancs» et la «bordure» lorsqu'ils la violent, sont des brisures.

Deuxième loi héraldique. — On ne peut mettre partition sur partition, à moins que les pièces ou figures qui se trouvent brochantes sur le champ en partitions ne soient elles-mêmes divisées selon les lignes ou les parties de lignes qu'elles couvrent ou qu'elles n'aient des divisions correspondantes à celles du champ.

Lorsque les émaux sont alternés dans un ordre inverse entre les pièces et les partitions qui les portent, le blason évite des répétitions en les blasonnant de la façon suivante:

«De l'un à l'autre» pour la pièce qui se continue d'un émail «à» l'autre;

«De l'un en l'autre» pour celle qui passe tout entière et réapparaît d'un émail «dans» l'autre.

Troisième loi héraldique. — Plusieurs pièces, meubles ou figures posés sur le même champ, ont toujours le même émail, quand ils sont répétés sans altérations.

Cependant des figures différentes pourront avoir sur le même champ des

Feld verschiedene Farben haben können. Die geringste Verschiedenheit, welche sie unterscheidet, genügt, um sie als verschieden anzusehen.

émaux différents; la moindre particularité qui les distingue suffira pour les faire considérer comme différentes.

Vierte heraldische Regel. — Die Wappenbeschreibung muss regelmässig, vollständig und kurz sein.

Regelmässig: Man erwähne die sich folgenden Flächen mit ihren hauptsächlichsten Figuren, dann zähle man in umgekehrter Reihenfolge, von der letzten Fläche bis zum Feld des Wappenschildes, die Geräte und die kleinen Figuren auf, im Notfalle, wenn das Anbringen zu lang ist, die Attribute wiederholend, die sie begleiten.

Man sage z. B. „in dieser Farbe“ (1. Fläche), „dieses Stück“ (2. Fläche), belegt mit einem solchen Gerät (3. Fläche) und überhöht von diesen Figuren (2. Fläche).

Der Name der Farbe wird für gewöhnlich an den Anfang des Satzes gesetzt, am Ende jedoch, wenn mehrere gleichfarbige Attribute vorkommen. Die Stücke, welche erhaben über dem Ganzen liegen, werden am Ende der Aufzählung der Figuren erwähnt, über welcher sie liegen.

Jeder Teil eines Schildes wird, wenn deren mehrere sind, ganz und in seiner Reihenfolge erklärt, wie ein einfacher Schild.

Das Schildhaupt, das Feld, die beiden „Seiten“ und die Verbrämung, welche sich auf den Rand des Schildes legt, werden zuletzt erklärt.

Je nach der Zeichnung des sich über den ganzen Schild hinziehenden Stückes wird dieses vorher oder nachher aufgezählt.

Quatrième loi héraldique. — Le blason doit être régulier, complet, bref.

Régulier. Énoncer les plans successifs avec leurs figures principales; puis dans un ordre inverse, du dernier plan au champ, énumérer, les meubles et les menues figures, en rappelant au besoin, si l'énoncé est trop long, les attributs qu'ils accompagnent.

On dira, par exemple: «de telle couleur» (1er plan) «à telle pièce» (2e plan), chargée de tel meuble (3e plan), et accompagnée de telles figures (2e plan), posées en chef (1er plan).

Le nom de l'émail se met d'ordiniaire à la fin de la proposition contenant tous les attributs auxquels il se rapporte.

Les pièces brochantes sur le tout s'énoncent à la fin de la nomenclature des figures pardessus lesquelles elles passent.

Chacun des quartiers de l'écu, lorsqu'il en a plusieurs, est blasonné tout entier et à son tour, ainsi qu'un écu simple.

Le «chef», la «campagne», les deux «flancs», et la «bordure» se posant sur les bords de l'écu, aiment à être blasonnés les derniers. Selon

Die Wappenbeschreibung muss vollständig und kurz sein. Sie muss im Ausdruck so genau sein, dass es unmöglich ist, zwei verschiedene Zeichnungen bei demselben Lesen zu verstehen; es ist unumgänglich notwendig, dass sie die kleinen Zeichnungen begleite, deren winzige Einzelheiten sehr oft verworren sind. Es wäre aber auch verfehlt, ihre Knappheit zu übertreiben. Man hat übrigens entgegengesetzte Neigungen. So würde man von dem Toulouser Kreuz sprechend so sagen: Schlüsselringförmig, hohl, schwebend und mit goldenen Knöpfen verziert. „Schwebend" ist hier unnötig, weil der Ausdruck „schlüsselringförmig" (in der Form eines antiken Schlüssels) schon ausdrückt, dass die Kreuzarme den Rand des Schildes nicht berühren und infolgedessen schwebend sind.

„Ebenso" wird von den Wappen gesagt, die den vorherbeschriebenen gleich sind. „Desgleichen" vermeidet die Wiederholung des Namens einer Farbe, welche man schon aufgezählt hat.

„Vom Feld" drückt aus: dieselbe Farbe wie das Feld.

Man sagt auch: von der ersten, der dritten Farbe etc., um dieselben Ausdrücke eines selben Wappens nicht zu wiederholen.

le dessin de la pièce brochante, elle s'énoncera avant ou après eux.

Le blason doit être *complet et bref.* Il a tant de précision qu'il est impossible de concevoir deux tracés différents sous la même lecture; il est indispensable qu'il accompagne les petits dessins dont les détails minuscules sont assez souvent confus. Quant à sa concision, il ne faudrait pas non plus l'éxagérer. On a d'ailleurs des tendances inverses. C'est ainsi qu'en parlant de la Croix de Toulouse, on dira: «cléchée, vidée, *alesée* et pommetée d'or.» «Alesée» est inutile puisque le terme «cléchée» (en forme de clef antique) impliquait déjà que les branches de la croix ne touchaient pas les bords de l'écu, et étaient, en conséquence, «alesées».

«De même» se dit des armes semblables à celles précédemment exprimées;

«Du même», évite de répéter le nom d'un émail qu'on vient d'énoncer;

«Du champ», exprime «le même émail que le champ.»

On dit aussi: du 1er, du 3e émail, etc. «pour éliminer les mêmes termes d'un même blason.

Bibliographie.


fig. 2

Les emblèmes et les drapeaux de la France. Le coq gaulois, par A. Maury.[1] La France n'a pas d'armoiries nationales. Elle étale un écusson timbré: R. F. et fort peu héraldique. M. Arthur Maury, le célèbre philatéliste, que ses travaux ont conduit à pouvoir acquérir, en cette science, une autorité très spéciale, a émis l'idée en 1892 de revenir au coq Il a conçu ce blason: *D'azur au coq posé sur une terrasse et la patte dextre levée sur une boule, le tout d'or, le coq crêté et barbé de gueules* (fig. 2).

L'effet de cette armoirie est flatteur à l'œil; elle est régulière au point de vue héraldique, et il semble qu'au point de vue historique, elle est non moins satisfaisante. Cependant on a reproché au coq d'être plutôt l'emblème d'une des monarchies françaises que de toute la France. Le coq était, au dire de certains, suspect d'orléanisme.

A la démonstration du contraire, M. Maury s'est acharné. Avec sa patience de fureteur heureux, sa ténacité d'érudit et de collectionneur, il a dépensé argent et loisirs à acquérir tous les documents possibles venant étayer une opinion contraire, venant prouver surtout que bien avant la monarchie de juillet, le coq a figuré sur des documents officiels nombreux, et toujours comme expression non seulement de la vigilance et du courage, mais encore de l'âme même de la nation française.

Son ouvrage est curieux et original, on y voit s'y dérouler l'histoire de la France au milieu d'un musée extrêmement riche en documents de toutes sortes: estampes, médailles, jetons, armes, équipements militaires, drapeaux, etc. Ces souvenirs du passé sont évoqués par la photogravure et par la plume alerte de l'auteur; on les voit, on les comprend

Abeilles de Childéric, crapauds de Clovis, bannières et oriflammes de religion, pennons fleurdelisés, drapeaux aux soies jonquille, cramoisie, gorge de pigeon, drapeaux blancs ou tricolores, coqs et aigles enfin, viennent dire leur histoire, qui a été tant de fois dénaturée, pour exalter telle ou telle dynastie et rabaisser les autres régimes.

L'exemple le plus frappant de ces mensonges historiques est, ici, mis en pleine lumière par la réhabilitation du Coq gaulois, réhabilitation à laquelle l'auteur s'est voué passionnément. Il démontre péremptoirement que le coq est, par excellence, l'emblème du peuple français. Ainsi fut-il considéré sous les règnes de Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, ensuite sous la Première République, pendant la période du Consulat (fig. 3), sous le règne de Louis-Philippe, puis, enfin, sous la République de 1848.

---

[1] *Les Emblèmes et les Drapeaux de la France. Le Coq Gaulois,* par Arthur Maury, 6, boulevard Montmartre. Paris, in-8° raisin, 385 pages, 350 gravures. 27 planches hors texte dont 11 en couleur. 5 francs, *franco*.

Les œuvres d'art, anciennes ou modernes, reproduites dans cet ouvrage, sont signées des meilleurs maitres.

Ce sont ces documents graphiques réunis qui, parfaitement commentés, constituent l'ouvrage de M. Arthur Maury, ouvrage de grand luxe et d'une richesse exceptionnelle dont son prix infime fait une œuvre de vulgarisation. Elle touche à tout ce qui a été à travers les âges l'emblème ou le blason de la France. Si l'auteur s'appuie particulièrement sur la légende du coq gaulois, s'il rappelle



fig. 3 (en tête qui figura aussi sur l'Acte de Médiation)

tout ce qui en a été dit, s'il montre ce symbole à travers l'histoire de France, il ne néglige pas les autres signes distinctifs. Tout un chapitre, précieusement nourri d'images et de faits, est consacré aux emblèmes de la France et un autre à ses drapeaux.

Ouvrage unique et d'une grande portée, abondant en matériaux, en documents de toute origine, d'un style sobre, d'une érudition sûre et précise, d'un talent agréable. L'œil et l'esprit s'en réjouissent également. C'est un véritable musée par ses vignettes, un musée dont le cicerone sait faire valoir la logique, l'intérêt et les trouvailles.

Que vaut la thèse de M. Maury? Est-ce un coq qu'il faut donner comme emblème à la France? C'est une question que les héraldistes pourront peut-être se poser et chercher à résoudre. Ce qui est hors de doute, c'est que la France

de la troisième République manque d'armoiries et que pour lui en donner qui soient dignes d'elle. M. Arthur Maury a fait un colossal effort. *D.*

Histoire du drapeau suisse, par le capitaine P. de Valière.[1] Dans sa tâche souvent fatigante, le soldat doit être soutenu par un sentiment idéal; il a plus que tout autre besoin d'avoir sous les yeux un symbole concret de l'idée qu'il représente, de la cause qu'il défend.

Ce sentiment s'est manifesté à toutes les époques par la création d'emblèmes, qui ont servi de signe de reconnaissance et de centre de ralliement.

Les antimilitaristes avec un sens très clair de la force morale de ce symbole, ont commencé leur dangereuse campagne par l'assaut contre le drapeau. D'autres se contentent d'en parler légèrement, comme d'un objet inutile et démodé. On ne saurait trop réagir contre ces tendances qui, en fin de compte, enlèveraient à l'armée toute énergie et tout ressort.

Il était très intéressent et surtout très utile de rappeler aux citoyens suisses les origines trop ignorées de leur drapeau. Il fallait rendre à notre bannière sa signification, fortifier son prestige et témoigner par des exemples pratiques de ce que peut le dévouement à une idée. Ainsi, l'étude du capitaine de Valière vient à son heure et représente toute autre chose qu'un simple travail historique.

L'auteur attire tout d'abord notre attention sur la croix qui caractérise nos armes et notre drapeau. Il nous explique son apparition sur les plus anciens fanions des cantons primitifs; il nous montre la persistance à travers les siècles de ce signe religieux, la place toujours plus importante qu'il a prise sur les bannières cantonales, les formes variées qu'il a revêtues. La croix devient rapidement le symbole de l'union fédérale et les Confédérés la portent sur leurs habits. Elle survit aux temps troublés des guerres de religion et se maintient jusqu'à nos jours, sauf une petite éclipse à l'époque de la République hélvétique. En 1841, elle supplante tous les autres emblèmes.

Ce thème et les développements qu'il comportait constituent la partie essentielle du travail de M. de Valière.

D'autres considérations viennent se greffer sur ce morceau principal; les paragraphes sur l'esprit militaire des Suisses, les traits de fidélité au drapeau dans l'ancienne Confédération, les régiments au service étranger, entremêlés d'épisodes pittoresques de notre histoire, ne sont pas d'une lecture moins attachante.

Les nombreuses et belles reproductions des étendards conservés dans nos musées, complètent à souhait cette plaquette, clairement écrite, élégamment présentée, que de nombreux officiers et soldats tiendront à posséder et qui offre aussi le plus vif intérêt pour les héraldistes et le public en général.

B. de Cérenville.

---

[1] *Histoire du drapeau suisse*, par le capitaine P. de Vallière. Plaquette in-8 de 32 pages imprimées sur beau papier, avec 4 planches dont une en couleur, et une couverture illustrée en couleur. Librairie Payot et Cie, Lausanne.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Der Bibliothek unserer Gesellschaft gingen in letzter Zeit an Geschenken folgende Bücher zu, für deren freundliche Überlassung den geehrten Donatoren auch an dieser Stelle der wärmste Dank ausgesprochen werden möge:

1. O. T. V. Hefner: Handbuch der theoretischen und praktischen Heraldik; 2 Bände., München. 1861—63 (der Bibliothek geschenkt von Herrn Alfred Merian-Thurneysen).
2. K. A. v. Heideloff und A. v. Eye: Deutsches Fürsten- und Ritteralbum der Marianischen Ritterkapelle in Hassfurt; Stuttgart 1868 (Geschenk desselb.)
3. A. M. Hildebrandt: Heraldisches Musterbuch; Berlin 1872. (Geschenk desselben.)
4. F. Warnecke: Heraldische Kunstblätter; Görlitz 1876. (Geschenk desselben.)
5. A. Maury: Les emblèmes et les drapeaux de la France, le coq Gaulois; Paris 1904 (Geschenk von Herrn Fréd. Th. Dubois).
6. E. v. d. Becke-Klüchtzner: Der Adel des Königreichs Württemberg; Stuttgart 1879—1880 (Geschenk von Dr. Aug. Burckhardt). L. A. B.

Nécrologie.

Nous avons perdu coup sur coup à la Tour de Peilz, deux membres dévoués de notre société. Nous avons parlé il y a peu de temps de M. F. Doge. Aujourd'hui nous voulons dire quelques mots de M. Maurice Wirz. D'origine zurichoise il était né en 1847 à Vevey. Après avoir fait des études d'architecture, il pratiqua à Lausanne puis à Paris où il resta jusqu'en 1898. Il revint au pays et ouvrit son bureau d'architecte à la Tour. Il se voua à la critique d'art, aux études archéologiques, fit des conférences artistiques sur différents sujets et en dernier lieu sur les styles Louis XV et Louis XVI, de l'étude desquels il s'était fait une spécialité. M. Maurice Wirz était un vrai esthéte et il etait souvent consulté par les autorités publiques sur les questions de transformation et d'embellissement. La ville de Vevey a surtout bénéficié de ses talents et de son activité. Il fut l'organisateur de l'exposition des objets anciens en 1897 et provoqua ainsi la création du Musée du «Vieux Vevey» dont il est resté le conservateur compétent et dévoué. Ceux d'entre nous qui ont assisté à l'assemblée annuelle de 1906 se souviendront encore avec quel érudition il nous fit l'honneur des richesses héraldiques de ce musée. Il faisait partie de notre société depuis 1901. Tout ceux qui ont approché cette nature d'élite, généreuse et enthousiaste pour tout ce qui est beau et noble, lui garderont un souvenir reconnaissant et ému.

Monsieur **Edouard Kohler**, décédé à Lausanne le 21 mars 1909, était entré en 1893, à titre de membre honoraire, dans la Société suisse d'héraldique dont il fut membre actif dès 1901. Il avait passé la plus grande partie de sa vie (1870-1900) en Russie, à St Pétersbourg, où il fut professeur de littérature française au Lycée impérial Alexandre et professeur de littérature générale à l'Institut Nicolas; ses états de service lui avaient valu le grade de Conseiller d'Etat et divers ordres (il était chevalier et commandeur de St Stanislas, chevalier et commandeur de Ste Anne, chevalier de St Wladimir).

Son goût pour l'histoire et pour les sciences auxiliaires de l'histoire, blason, sphragistique, généalogie, se manifesta de bonne heure: encore jeune étudiant, il forma avec son ami, M. Benjamin Gaulis, une collection de sceaux et cachets, qui plus tard fut donnée au Médailler cantonal vaudois où elle figure actuellement. Servi par une mémoire excellente, il était un dictionnaire vivant pour tout ce qui concerne la géographie historique, la formation territoriale des états, la généalogie non seulement des familles souveraines, mais de la noblesse européenne en général. Un sens critique très développé, la connaissance du droit qu'il avait étudié à l'ancienne Académie de Lausanne, un style et une élocution impeccables en auraient fait un professeur d'histoire hors ligne si les circonstances ne l'avaient poussé dans une autre voie. Ses fonctions ne lui laissaient que peu de loisirs, mais il les consacrait à ses études favorites et il eut l'honneur d'être nommé Membre correspondant du Conseil héraldique de France (10 janvier 1893). Il avait entrepris une « Histoire des titres dynastiques et nobiliaires en usage dans l'Empire de Russie »; il y travailla de longues années; dans un souci excessif de la perfection il remaniait sans cesse cet ouvrage au point de vue de la forme et du fond, aussi fut-il surpris par la mort avant d'avoir pu l'achever. Tous ceux qui ont connu Edouard Kohler regretteront qu'il n'ait pu terminer cette œuvre de vaste érudition.

Als neue Mitglieder sind unserer Gesellschaft beigetreten:

M. Joseph Morand, Artiste-peintre, Martigny.
« André Bovet, Faubourg du Crêt, Neuchâtel.
« H. Wattel, Amsterdam.

Nachträge und Verbesserungen.

Aus Versehen des Clicheurs wurde die Pause des Wappens Buweli aus der Kirche zu Kirchlindach (Archiv für Heraldik 1908, 3/4. pag. 117, Figur 46) von der falschen Seite photographiert, wodurch das Wappen umgestellt wurde und der Fisch im Bild also nach der unrichtigen Seite sieht; wir bitten das Versehen gütigst entschuldigen zu wollen. L. A. B.

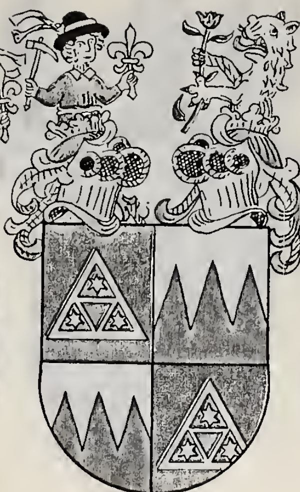
Im selben Hefte des Heraldischen Archivs wurde ferner unter der Rubrik „Gesellschafts-Chronik“ (pag. 135) der Inhalt der Mitteilung des Herrn A. de Seigneux unrichtig wiedergegeben. Da wir die genannte Arbeit in diesem Hefte in extenso bringen, so verzichten wir hier auf eine ausführlichere Richtigstellung.

L. A. B.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.


1.


2.


3.


14.


15.


5.

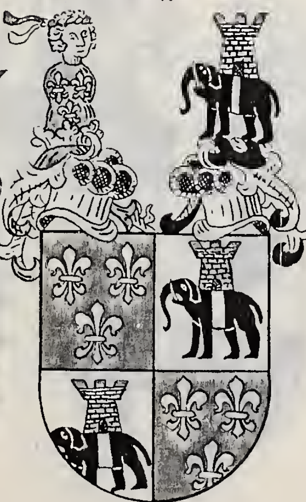

4.


6.


13.


7.


8.


9.


12.

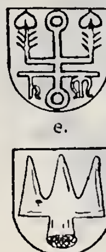

10.


11.


17.

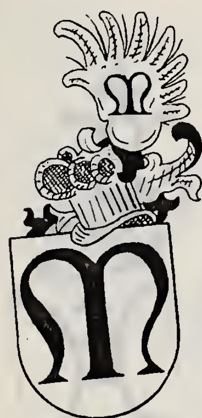

d.


18.


e.

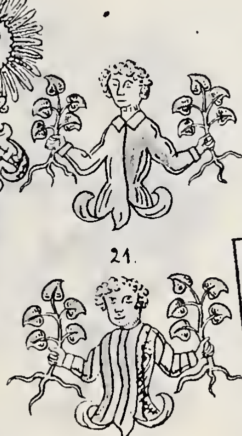
c.


24.


16.


20


19


21.

22.


23.


27.


a.


26.


b.


25.

Clichés und Druck von Fritz Amberger vorm. David Bürkli in Zürich.


28.

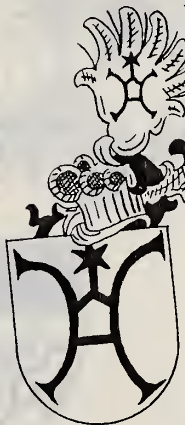

29.


41.


30.


31.


32.


33.


43.


34.


35.


36. 37. 38.


39.


44.


40.


42.

Tafel III.



45.



47.



46.



49.



48.



52.



50.



51.



53.



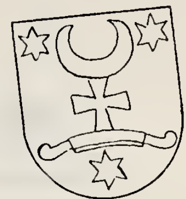
54.

Clichés und Druck von Fritz Amberger vorm. David Bürkli in Zürich.



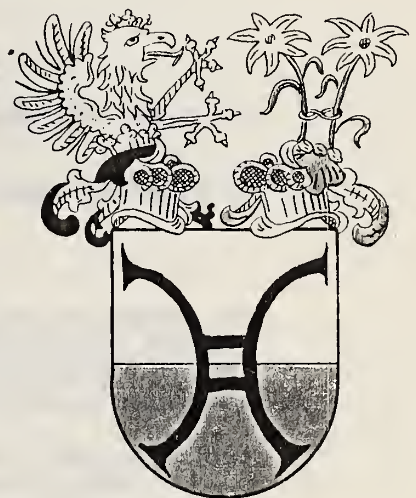




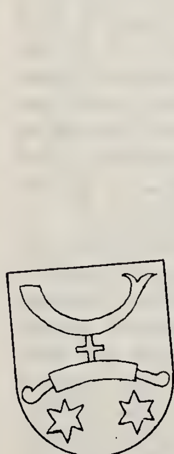
61 61.


56. 59. 62. 60. 63.

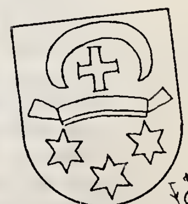




55. 57. 58.





65. 64. 67. 66.

68

Clichés und Druck von Fritz Amberger vorm. David Bürkli in Zürich.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1909 Jahrgang / Année XXIII Heft 3/4.

Wappen der lebenden Geschlechter Luzerns.

(Hiezu Tafeln VI u. VII).

(Schluss).

Segesser von Brunegg. Bgb. I; 13 v. — 1381 post. Joh. Bapt. Jost Segenser der Wichslinenman mr. v f. ij gelte C. de Matt.[1]

Bgb. I; 28 v. — 1395 post Joh. Bapt. -- Hans Segenser von Zürich f. j mr. ij gelte Heini Rebsomen[2].

---

[1] Gehört nach Ph. Ant. v. Segesser nicht zur Familie der Segesser aus Mellingen, weil zu dieser Zeit der Name Jost nicht nachweisbar ist. Dagegen ist das Geschlecht der „Wiechsler" kein Glarner, sondern ein Luzerner Bürgergeschlecht: Steuerrodel 1352 Johannes Wiechsler; Bgb. I; 37 v. — 1416 Hans Wiechsler der Alt, Zeuge bei der Einbürgerung verschiedener Personen aus Meienberg (siehe Art. Schwytzer von Buonas).

[2] Dieser Johann ist in Luzern sicher nachweisbar: Bgb. I; 29 v. — 1398 post. nat. Burkhard Surer von Lütkilch fl. j mr. ij gelte Joh. Vere vnd Joh. Segenser von Zürich.

Ph. Ant. v. S. sagt (Die Segesser zu Aarau, Mellingen und Brugg): „Wir halten diesen Hans Segenser für Johann IV., Schultheissen zu Mellingen bis 1398, welcher auch Burger zu Aarau und wie sich aus spätern Zeugnissen von 1415 ergibt, auch Burger von Zürich war." Diese Zeugnisse werden aber nirgends aufgeführt. Dagegen wird nach der gleichen Quelle 1422 IX. 16. Johannes Segenser durch den Bürgermeister und Rat der Stadt Zürich „vnser Burger" genannt, wohl deswegen, weil bei der Eroberung des Aargaus Mellingen mit Zürich und Luzern ein Burgrecht angenommen hatte (Eidg. Abschiede I; 342). Vgl. dessen Regesten 42; 45 und 116. — R. P. I; 111 v. — 1395 VII. 3. — Johannes Segenser, Schultheiss zu Mellingen, schuldet der Stadt Luzern auf St. Joh. Bapt. 1396, 352 Gulden. — R. P. I; 104. — 1396 XI. 7. — Dise briefe vnd Segensers brief hant die, die den bösen pfennig gehaltent.

Nun sind aber in Zürich Segenser nachweisbar. Nach den „Zürcher Stadtbüchern" Band I; 198, fordert unter andern zürcherischen Kaufleuten ungefähr 1360 ein „Segenser 200 Gulden" für durch die „Waldner" im Elsass geraubte Ware. Dr. Fr. Hegi, II. Staatsarchivar in Zürich hatte die Güte, mir folgende Mitteilungen zu machen, die ich bestens verdanke. Nach den Zürcher Steuerbüchern leben im Haus „zum Regenbogen" (am Rennweg) unter andern Personen 1357 Heintz Segenser, Chůntz Segenser und ein zweiter Heintz Segenser; 1358 Heintz Segenser und Chůntz Segenser; 1362 (Peter von Mellingen), Chůntz Segenser und Joh. sin knecht; 1370, 71, 72, 73, 75 und 76 Chůntz Segensers wib. Ferner Steuerbuch 1357: in unser frowen Capplans hûs die Segenserin; Steuerbuch 1444, Münsterhof, der Segenserin hus, die Segenserin. Rats- und Richtbuch 1450, Zeugenaussage eines Heinrich Segesser. (Die Steuerbücher von 1401 bis 1444 sind noch nicht durchforscht). Es ist daher kaum zu bezweifeln, dass Johannes Segenser, des Bgb. wie angegeben, ein Zürcher und kein Mellinger ist. Die Bürgerbücher der Stadt Zürich enthalten keine Eintragungen für eine Familie Segesser.

Bgb. II; 6 v. — 1501 VII. 23. Hans Wernhart Segenser ist vnser burger worden vff fritag vor jacobi a° x v^c j dedit viij gulden. Bürg für das vdel Ludwig Ferr Stattschriber [1].

Bgb. II; 17. — 1536 III. 3. Vff fritag nach Sant Mathystag im xv vnnd sechsunddryssigsten Jare hand min gnedigen Herrn Rätt vnd Hundert zu einem jrem vßburger vffgenommen Junker Bernhart Segesserm vnnd wann er dann härzücht, soll er dan oüch thun wie ein anderer burger, vnd hat geschworen. Ist vffgenommen mit allen Sinen Elichen Sünen so er jetz hat, old jm gott noch gen würdij vnd hand jm mine Herren das bürgkrecht geschenktt [2].

Bgb. II; 25 v. — 1553 V. 5. Vff fritag vor der vffart Cristi anno 1553 hand min gnedig Herren Schultheiß vnd Ratt sampt dem großen Ratt zu jrem Burger vff vnd angenommen Junkher Hannsen Arnolld Segisser, J. Bernhardt Segissers Eelicher Sun, der ouch vnnser burger ist desshalb obgemelter J. Hans Arnolld mitt einem Rynschen gullden das burgkrecht ernüwert vnd das bezallt. juravit [3].

Bgb. II; 28 v. — Vff mitte aprellen anno 1559 hand myn gnedig Herren Schultheiß rätt vnd Hundert zu jren burgern vff vnd angnommen di edlen vesten Junkheren Albrechten vnd Josten Sägesser gebrüder, bed pürttig zu Mellingen vnd hand min g./H. rätt vnd Hundert von wägen jr erlichen elltern jnen das burgkrecht geschenkt [4].

Bgb. II; 31 v. — 1566 Joh. Bapt. Hannsen Segesser „der ledig„ ist dz burgrecht gschenkt [5].

Bgb. II; 32. — Vff Johannis Euangeliste anno 1566 hand vor mynen g./h. schultheß Räthen vnd Hunderten die edlen vesten Junkherren Hanns Melcher vnnd Hans Caspar die Segesser gebrüder: Junkher Bernhardt Sägessers seligen Eeliche sün ir burgkrecht ernüwert. Nach allten loblichen bruch vnd hand myn Gnedig herren das so sy zu bsalen wärent schuldig gsyn jnen geschänkt, hand nit geschworen. so sy harzüchent sonts schweren [6].

Die ersten in den Räten sind: Johann Arnold G. R. 1558, K. R. 1564 (noch blühende, ältere Luzerner Linie); Albrecht G. R. 1564, K. R. 1566 (jüngere ausgestorbene Luzerner Linie). — Schultheiss: Johann Ulrich 1759-67 d. u. J.

Was das W. anbelangt, so hat für die ältere Zeit Dr. W. Merz in den „Mittelalt. Burganlagen und Wehrbauten des Kantons Aargau" Band I; 175 ausführliche Angaben gemacht. Ferner wurde im „Schweiz. Archiv für Heraldik 1904; Band XVIII; 22. Anmerkung 3" das gleiche Thema behandelt. Diesen beiden Arbeiten werden im allgemeinen folgende Angaben entnommen.

---

[1] Da Hans Werner Segenser keine Nachkommen hinterlässt, steht sein Bürgerrecht in keiner Beziehung zur jetzt noch blühenden Familie.

[2] Stammväter der jetzt noch blühenden „ältern Luzerner Linie". Zu beachten ist, dass bei Junker Bernhart Segesser nur von einem „Vßburger" die Rede ist.

[3] Vgl. Note 1.

[4] Stammväter der ausgestorbenen „jüngern Luzerner Linie".

[5] „der ledig" ist später von der Hand des Stadtschreiber Cysat darüber geschrieben.

[6] Ausgestorbene „deutsche Linie". Hans Caspar (n. 1552, † 1591) ist der Stammvater dieser Linie.

Persönliches S, Spitzoval, des Leutpriester Peter Segesser von Mellingen. 1313 III. 26. Stiftungsurkunde des Spitals zu Mellingen. Über Schriftband schreitender Adler. (Symbol des Kirchenpatrons Joh. Evang.).

Sch. S Johann (I.) 1322 III. 19. und 1335 X. 17., St. Arch. Aargau, Wettingen, 374 und 378. Nr. 91.

Sch. S. Johann (III.) 1344 III. 22. St. Arch. Aargau, Gnadental 21a. Nr. 92.

Sch. S. Johann (II.) Kirchherr zu Mellingen. 1365 III. 27. St. Arch. Aargau, Gnadental. Nr. 93.[1]

Sch. S. Johann (IV.) 1393 VI. 27. Stadtarchiv Baden 197; 1405 VII. 1. Familienarchiv Segesser; 1419 I. 4. St. Arch. Luzern; Peter (II.) 1431 I. 30. Stadtarchiv Aarau 393; Rudolf (II.) Chorherr zu Münster 1450 IX. 29. Stadtarchiv Aarau 452; Hans Arnold (I.) 1469 XII. 6. Arch. Königsfelden 747. Nr. 94.

Sch. S. Hans Ulrich (III.) 1496 XI. 6. Familienarchiv Segesser; Hans Werner 1501 St. Arch. Luzern; Hans Arnold (II.) 1506 XII. 19. Stadtarchiv Aarau 652; V. W. Stumpfsche Chronik 1548; Hans Arnold (III.) und Albrecht 1574 R. T.; Albrecht 1597 M. M. und 1598 R. Schb. etc. Nr. 95.[2]

Später wird der Helm gekrönt wie es S. und St. K. zeigen.

Eine originelle Variante mit einem Ordenswappen im Schildhaupt zeigt eine Schb. im Kloster Eschenbach 1659 des Heinrich Ludwig (n. 1599, † 1677) Ritter der Militia aurata. Nr. 96.[3]

Es folgen nun die mehrfeldrigen Darstellungen. V. W. 17. Jahrhundert mit Brunegg. Siegelstempel Nr. 97.

Die Familie führte den Beinamen „v. Brunegg" erst im 17. Jahrhundert. Der vorerwähnte Heinrich Ludwig, Ritter und Statthalter soll der erste gewesen sein. (1644 IX. 15. Geneal. und Geschlechtshist. der S. v. B. pag. 141; Brünner Taschenbuch 1890 Bd. XV). Dies wird richtig sein, wenn man die ältere Luzerner Linie in Betracht zieht[4]. Dagegen heisst 1618 der Johanniter Johann Jakob auf seinem Epitaphium in der Kirche St. Maria im Camposanto dei Teutonici in Rom „Saegisser a Brunek".[5] (G. XV; 261).

---

[1] In der Siegelsammlung des schweiz. Landesmuseums befindet sich der Gipsabguss eines Sch. S. für den Gleichen, datiert 1356. Nach gütiger Mitteilung von Dr. Fr. Hegi hängt dieses S. an einer Urkunde von 1356 II. 16. im St. Arch. Zürich, Kappel 226.

Die gleiche Form des W. bringt mehrfach Viktor v. Erlach: „Bernisches Ämter-, Regiments- und Geschlechterbuch" (Bürgerbibliothek Luzern). Statt des „Sterns" erscheint aber eine „Rose". Vermutlich diente ein schlecht erhaltenes S. als Vorlage.

[2] Der Schildrand tritt nicht infolge des Diploms von 1442 auf, sondern erst später in der letzten Hälfte des 15. Jahrhunderts (vgl. hierüber Dr. W. Merz). Auch die Ansicht, dass das Kreuzlein auf den Sensen eine Brisüre für die deutsche Linie sei, ist irrig. Nach den St. K. führen z. B. folgende K. R. dieses Zeichen: 1697—1713 Jost Ranuti; 1715—28 Heinrich Ludwig; 1729—49 Ulrich Franz Josef. Nr. 95.

[3] Diese Form des Schildbildes mit den zwei Sensen ist übrigens älter. Siehe Familienbuch derer „von Wellenberg" 1572. Schweiz. Archiv für Heraldik 1908 Jahrgang XXII; 8 und 25, Tafel IV, wo dieses W., natürlich ohne Schildhaupt, dem „Hannsen Sägisern zů Brugg" zugeschrieben wird.

[4] In den Pfarrbüchern der Stadt Luzern erscheint der Beiname erst 1732.

[5] Das Lehen von Brunegg wurde 1472 VIII. 13. und endgültig 1473 V. 4. vom Rate der Stadt Bern an die Brüder Hans Arnold (I.), Hans Ulrich (II.) und Hans Rudolf Segenser über-

Ein weiteres mehrfeldriges V. W. ist Nr. 98 nach einem Siegelstempel mit der Jahrzahl 1735, sowie St. K. 1750—67 Ulrich Franz Josef; 1769—85 Jost Heinrich Ranutius [1].

Aus dem Ende des 18. Jahrhunderts stammt ein Siegelstempel mit zwei neuen Feldern. Nr. 99. [2]

Die Segesser werden durch Kaiser Friedrich IV., Zürich 1442 IX. 26. nobilitiert (Ph. Ant. v. Segesser: Die Segesser zu Mellingen, Aarau und Brugg. Regest 162 pag. 83): ... „Vnd haben darumb mit gutem rate vnd rechter Wissen „diesselben Hans Vlrichen vnd Petern die Segeser, gebrüder, vnd Jr beeder „eeliche Hausfrauwen vnd ir eliche Kinder, die sy yezund haben oder künf-„tecklich gewynnen ewiklich geedelt vnd edeln vnd erheben sy auch von „Römischer küniglicher Machtvollkommenheit in Kraft diz briefes; Also daz sy „fürbasser mer aller vnd iglicher dienstlicher eigenschaft entladen vnd vnver-

---

tragen, welche es für ihre Schuldansprache gegen die Gessler zu ihren Handen zu ziehen begehrten und sich erboten, gegenüber allfälligen Ansprechern in Bern Recht zu nehmen. Die angesprochene Schuldsumme betrug 50 Gulden seit 1414 VI. 14. Hans Ulrich (III.), Stammvater der noch blühenden ältern Luzerner Linie, Erbe seines Vaters gleichen Namens, im Vereine mit seinem Oheim Hans Arnold (I.), übertragen 1498 X. 6. ihre Rechte auf Brunegg um 200 Gulden an Hans Rudolf, der dadurch alleiniger Herr wird. Er ist der Stammvater der jüngern, ausgestorbenen Luzerner Linie. Aber schon dessen Sohn Hans Ulrich (IV.) musste Brunegg auf Drängen Berns, das keine katholische Vasallen duldete, 1538 III. 18. an Bern verkaufen. Vgl. Dr. W. Merz: Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde Band II, Heft 2; 280. Ferner: Die mittelalt. Burganlagen u. Wehrbauten des Kts. Aargau. Band I; 167. Art. Brunegg.

Das W. von Brunegg ist apokryph. Es ist dasjenige einer Hohenloheschen Besitzung „Brauneck“ und kommt meines Wissens zuerst in der Stumpfschen Chronik 1548 vor. Das auf der Bürgerbibliothek Luzern befindliche Wb. von Fisch 17. Jahrhundert gibt das W. etwas verschieden. In w zwei übereinander schreitende, abgewandte r Löwen. Über das Ganze ein vierarmiger g Lilienhaspel. K. r hohe Mütze mit w Stulp, beidseitig mit je einem g Lilienstab besteckt. Oben w Kugel mit s Federbusch.

Das W. der ersten Besitzer der Brunegg, der Schenken v. Brunegg, ist nach Sch. S. an Urkunden im Kloster Frauental bekannt. Es siegelt 1273 II. 27. u. 1275 XII. 29. Hetzel der Schenke v. Brunegg mit Tafel VII Nr. a.

[1] Der Iberg von Mellingen, später auch Freihof geheissen, weil man ihn mit Unrecht als Freistatt ausgab, kam schon im 14. Jahrhundert durch Katharina v. Iberg, verehelicht mit Johannes (I.) Segenser, Schultheiss, in die Familie und blieb bei dieser, bis ihn die Erben des 1635 verstorbenen Beat Jakob (von der deutschen Linie) 1644 an den Landkomtur des deutschen Ordens, Heinrich Schenk v. Castell, verkauften. Aber 1731 kaufte der Chorherr von Münster, Jost Ranutius (III.) Segesser, um 3000 Gulden den Iberg vom deutschen Orden zurück und verleibte ihn 1737 dem von ihm gestifteten Fideikommisse ein. Der spätere Fideikommissherr Jost Heinrich Segesser verkaufte 1779 XI. 29. im Einverständnis mit seinen Brüdern den Iberg um 5500 Gulden an die Stadt Mellingen. Vgl. Dr. W. Merz: Die mittelalterlichen Burganlagen und Wehrbauten des Kts. Aargau. Band I; 265 Art. Iberg.

Das W. ist ebenfalls apokryph und geht auf das Segessersche Familienbuch bezw. Cysat zurück. Die Erklärung, dass es möglicherweise das W. der Freien v. Rüssegg mit verwechselten Farben sei, ist nicht unwahrscheinlich (Schweiz. Arch. f. Heraldik 1904, Band XVIII; 27, Anm. 2) Es ist aber auch zu beachten, dass der Einheit der Farben zuliebe bei dieser Darstellung alles in die Tinkturen des Stammwappens gesetzt worden sein kann. Dr. W. Merz macht darauf aufmerksam, dass die Schildvettern der Iberg, die v. Hünenberg, bisweilen zwei abgewandte Einhörner führen (Iberg 267). Die Iberg führten sonst, wie Heinrich v. Iberg, Ritter (1257—82), Vater der Katharina, vorgenannt, in den beiden früher angeführten Urkunden im Kloster Frauental 1273 u. 75; Zürcher Wappenrolle Nr. 288. — Tafel VII Nr. b.

[2] Feld 2 Rotsee und 3 Hünenberg. Beide bei Luzern. Apokryphe W.

„punden Edel dinstleute sein vnd gehalten werden vnd aller der eren, wirden, „friheit, rechten vnd gewonheit in allweg gepruchen vnd geniessen sullen vnd „mugen alz ander solh Edel dinstleute geprauchen vnd geniessen vnd von alter „herkommen ist“ ...

Der schon erwähnte Chorherr von Münster, Jost Ranntius (III.) stiftete 1737 VII. 5. ein Fideikommiss, das damals in der Hauptsache aus dem Iberg zu Mellingen bestund. Nach dem Verkaufe des Ibergs wurde das Fideikommis auf ein Haus in Luzern übertragen.

Der Vollständigkeit halber ist noch das W. der deutschen Linie anzuführen. Kaspar Jakob Segesser v. Brunegg und seine Schwester Maria Walburga wurden 1723 VI. 16. in Wien durch Kaiser Karl VI. mit Vermehrung des W. in den Reichsfreiherrenstand erhoben. Nr. 105.[1]

Die deutsche Linie erlosch mit Franz Christof, n. 1742, † 1812.

Für ausführlichere Auskunft über die Familie verweise ich auf den neubearbeiteten und berichtigten Stammbaum von Dr. W. Merz: Die mittelalterlichen Burganlagen und Wehrbauten des Kts. Aargau, Band I; 166/67. Artikel Brunegg. Ferner Ph. Ant. v. Segesser: Die Segesser zu Mellingen, Aarau und Brugg 1250—1550. — Genealogie und Geschlechtshistorie der Segesser von Brunegg. — Schweiz. Arch. für Heraldik 1904 Band XVIII; 21. Dr. Hans A. v. Segesser und Dr. Robert Durrer: Das Familienbuch des Gardehauptmanns Ritter Jost Segesser.

von Sonnenberg. Bgb. I; 1. — 1357 Chůni Sunnenberg.[2]

Bgb. I; 7. — 1361 (nicht näher bezeichnet) Johannes Sidler von Sins jur fideiussores Ůlrich Sunoberg et dedit iij florenos.

Bgb. I; 25. — 1385 (nicht näher bezeichnet) Götschi Sunenberg.

R. P. III; 33 v. — 1417 IX. 24. Ciuis Jost Sunnenberg von Veltkilch j fl. ij mar gelt Werne Güpfer.

Bgb. I; 37 v. — 1417 post nat. Jost Sunnenberg von Veltkilch fl. j ij mar. gelt Wernher Güpfer.[3]

R. P. V b.; 56 v. — 1444 IV. 26. Item Ůlrich Sunnenberg dedit j Rinsch fl. ze burgkrecht setzt ij mark ze ůdel gelt Jost Sunnenberg.

Bgb. I; 62 v. — 1444 post nat. Ůlrich Sunnenberg fl. j mar ij gelt Jost Sunnenberg.

---

[1] Das Diplom war 1900 während der Jahresversammlung der Schweizer. Heraldischen Gesellschaft in Luzern ausgestellt.

[2] Im Steuerrodel von 1352 erscheint kein Sonnenberg, ebensowenig in den Harnischrödeln von 1349 und 1353.

[3] Im Bgb. steht 1418, d. h. das „8“, sowie „Velt“ stehen auf Rasuren. Das letztere Wort ist mit einer ganz unmöglichen Schrift später geschrieben worden. Dagegen lässt die Eintragung selbst, sowie die Parallelstelle im R. P. keinen Zweifel, wie der Text ursprünglich gelautet hat; ebenso dass das 8 unmöglich, ein Versehen des spätern Wiederherstellers der Buchstaben war.

Cysat schreibt in seinen Collect. B; 67 v.: „Jost Sonnenberg von Altkilch (!) ward Burger 1417.“

In die Räte kommen: Jost G. R. 1452 (?). Er ist es sicher 1464 (R. P. I; 428 v.); Hans der ältere G. R. 1475, K. R. 1480; Hans der jüngere G. R. 1491; Christof G. R. 1520, K. R. 1522; Wendel G. R. 1526, K. R. 1541; Jakob G. R. 1552, K. R. 1558; Hans Kaspar G. R. 1558, K. R. 1567 etc. Schultheissen: Hans der ältere 1499; Jakob 1612—24 d. g. J.; Alfons 1664—74 d. g. J.; Eustach 1674—86 d. g. J.

Was das W. anbelangt, so erhielten Wien, 1488 VIII. 12. (Erchtag nach St. Laurenz) Hans Sunnenberg der Alt und Jung Gebrüder von König Mathias von Ungarn einen Wappenbrief. Nr. 100.

Von weitern gleichen Darstellungen führen wir noch an: V. W. S. Christof 1537; Wendel 1551; Allianz-Schb. aus dem Kloster Muri: Wendel Sunnenberg frow Clara Zieglerin sin Eliche hussfrow 1563; R. T. 1574 H. Kaspar. M. M. 1597; R. Schb. 1598 Christof; St. K. 1695—1735 Alfons; 1728—48 Franz Konrad; 1737—60 Ludwig Alfons; 1761—85 Franz Ludwig.

Das W. ist seither unverändert geblieben, mit der Ausnahme, dass die Strahlen abwechselnd gerade und geflammt dargestellt werden. Der Helm wird später gekrönt.[1]

Ein weiteres Diplom verlieh Kaiser Leopold I. 1666 VII. 23. an: „Honorabilibus devotis nostris et sacri Imperij Fidelibus dilecti Francisco Equiti ordinis sancti Joanis Melitensis, ejusdemque per Hungariam Priori, Comendatori in Vilingen, Wesel, Wintersheim, Tobel, Neuburg necnon Eustachio de Sonnenberg, Senatori Reipublicae lucernensis, Dynastis de Baldweil, consanguineis, gratiam nostram caesaream ac omne bonum" etc. mit W. Nr. 101.

Fernere Darstellungen: V. W. St. K. 1687—1726 Christof; 1727—47 Franz Xaver Leodegar.[2]

Der vorgenannte Johanniter Franz v. Sonnenberg, Grossprior von Ungarn etc., kaufte 1680 X. 19. von der Stadt Luzern die Herrschaft Castelen: „Nämlich die Burg, Schloss und Herrschaft des adelichen Hauses Castellen uff dem Berg der Casteller berg genant in unserer Grafschaft Wilisouw gelegen mit dero uraltadelichen Wappen, allem und jedem Gebäuw, Behausung, Schüren etc." Er errichtete damit gleichzeitig für die Familie ein Fideikommis, Majorat. Die Familie schreibt sich zeitweise nach dieser Herrschaft. Seither kommt folgende Darstellung vor.

V. W. St. K. 1685—90 Heinrich; 1712 Josef Bernhard; 1750—74 Jakob Anton Thüring; sowie modern auf dem Friedhofe zu Luzern Nr. 102.[3]

---

[1] Im Wappenbrief von 1488 steht auf einer Rasur „drei" statt vier. Diese Änderung muss schon vor 1602 IX. 9. gemacht worden sein, indem unter diesem Datum eine diesbezügliche Eintragung im Jahrzeitbuch der Franziskaner in Luzern vorhanden ist.

Felix Balthasar, dem diese falsche Jahrzahl auffällt, M/71; 443 a, schreibt eine lange Betrachtung über die Gründe, welche diese unrichtige Datierung des Wappenbriefes veranlasst haben mögen. Es scheint, dass er die Rasur nicht bemerkte.

[2] Feld 2/3 Ballwil. Der Farbeneinheit zuliebe w Einhorn in r statt in b.

[3] Feld 1/4 Ballwil; 2 Castelen. Das richtige W. von Castelen siehe beim Artikel Feer und Heinserlin. 3 Fischbach. Ein Jakob v. Fischbach siegelt 1275 VII. 23. mit einem Spitzovalsiegel. Zwei nach der Siegelform gekrümmte, sich in die Schwänze beissende Fische. — Alles einheitlich in den Farben r und w.

Etwas verschieden sind die W. der folgenden nach St. K. 1713—27 Josef Bernhard; 1764—85 Josef Ulrich Ignaz und 1775—85 Jakob Anton Thüring. — Feld 1 Castelen, 2/3 Ballwil, 4 Fischbach. Herzschild Sonnenberg. K. 1. Sonnenberg, 2. Castelen, 3. Fischbach, *r* niederer, mit 2 *w* Fischen besteckter Hut mit *w* Stulp.

Die Familie führt den Titel „Junker" nachweisbar seit 1494 (R. P. VII; 371) und schreibt sich konsequent „von Sonnenberg" seit ungefähr dem letzten Drittel des 17. Jahrhunderts (Diplom 1666). Zum ersten Male erscheint das „von" in dem Begleitschreiben für Niklaus von Fleckenstein an den Johanniterorden von 1600 IV. 12. (siehe Artikel Fleckenstein). Dagegen wird es im St. K. 1650 nicht gebraucht.

Über den Ursprung der Familie, die ihren Namen wohl vom „Sonnenberg" bei Luzern hernimmt, folgendes. Dieselbe ist jedenfalls autochthon. Ihre ältesten Glieder sind diejenigen des Bgb. I, der Steuer- und Reissrödel, sowie des ältesten Jahrzeitbuches der Franziskaner zu Luzern. In diesem Jahrzeitbuche befindet sich auf Blatt 62 und 63 eine Art Genealogie, datiert 1602 IX. 9., die jedenfalls auf den Stadtschreiber Renward Cysat zurückzuführen ist [1]. Hier kommt schon die Herkunft von Altkirch vor. Einzelne Personen, Hans etc., werden in eine frühere Zeit zurückversetzt als diejenige, in welcher sie gelebt haben und wie es die Änderung der Jahrzahl im Wappenbriefe nötig macht. Es wird daher auch im Adelsdiplom von 1666 behauptet, der vorerwähnte Wappenbrief sei durch König Sigismund von Ungarn (1387—1437, nachmaliger deutscher Kaiser) verliehen worden. Jost, nachweisbar von 1417—1464, G. R., scheint zeitweise in Ballwil gewohnt zu haben [2]. Wenigstens stiftete er eine Jahrzeit in der Kirche zu Hochdorf ab seinem Hofe Oeggeringen (Estermann, Geschichte der alten Pfarrei Hochdorf) [3]. Hieraus haben sich nun die „Dynastes de Baldweil" entwickelt. Die Kollatur der Pfarrei Ballwil, die noch im Besitze der Familie ist, wurde erst 1678 V. 16. erworben. (G. LVII; 111). Eine gegenteilige Angabe gleichen Orts ist falsch.

Für die Sage der Herkunft aus Altkilch lässt sich eine Erklärung finden. Christof Sonnenberg war 1534—36 und Jakob 1562—64 Landvogt im Thurgau. Sie werden dort irgend welche Kenntnis von den thurgauischen Edeln „von Sonnenberg" bekommen haben.

---

[1] Vgl. Anmerkung 1 pag. 56.

[2] R. P. III; 33 v. — 1417; Bgb. I; 37 v. — 1417; R. P. III; 85. — 1423 VI. 15. Einvernahme wegen dem Bellenzerstreit. Reissrodel 1425 mit der Schneidernzunft; (R. P. IV; 353. — 1430 Heimen Sunnenberg wird gebüsst) Steuerrodel 1443 Jost Sunnenberg jur. depon. pro se et vxore iij c R. gl.; R. P. V b; 56 v. 1444; Bgb. I; 62 v. 1444. Er fehlt im Steuerrodel 1456 (am Fischmarkt leben dagegen „Hans Sunnenberg und sin gschwistrigt hand geschetzt 12,000 lib. Hall., sin bruder, jungfrow, der knab, der narr dt ze pfand ij silbrin becher." — An der Kappelgassen „Petter Sunnenberg vnd sin bruder hat geschetzt 200 lib. d.") Reissrodel 1458. Mitlehensherr des Twinghofes Sempach 1461 (G. XVI; 6 und XVII; 219). R. P. V b; 198 v. — 1463 Tuchbeschauer; R. P. I; 428 v. G. R. Er stirbt also nicht 1454, wie das Jahrzeitbuch der Franziskaner angibt. Freilich steht dort das „5" auf einer Rasur.

[3] Im Steuerrodel 1352, herausgegeben von P. X. Weber, Archivar (G. LXII; 207); ist ein sonst nicht nachweisbarer „Chůni von Oeggeringen" aufgeführt.

Nun erhält der jüngere Marschall Hermann (IV.) v. Landenberg-Greifensee († 1361), 1355 „Altkilch“ im Elsass als Pfand vom Hause Österreich. Es bleibt sicher bis 1366 bei dessen Erben, dem Sohne Herman (VI.) v. L.-G., der mit Adelheid von Sonnenberg, der Tochter Ulrichs, verehelicht war, und seinen Brüdern. Die Burg Sonnenberg im Thurgau war um diese Zeit im Besitze des Bruders des vorgenannten Herman (VI.), des „Pfaff“ Herman v. L.-G. und dessen Söhnen Ital Herman, Ulrich und Rudolf. Pfaff Herman hatte vermutlich um 1357 die Burg von Adelheid v. Sulzberg gekauft. (Vgl. Pfarrer Julius Studer: „Die Edeln v. Landenberg“). Dieses mag der Familientradition zu Grunde liegen, welche wohl Cysat zum Urheber hat, oder doch von ihm zum ersten Male gebracht wird.

Zum Schlusse ist noch einer Familie zu gedenken, die freilich nicht zu diesem Kreise gehört, aber um die Mitte des 15. Jahrhunderts einmal in den Rat gelangte.

Bgb. I; 43 v. — 1434 post. nat. Vli vnd Hensli **Halter** gebrůder von Sempach sind burger worden jetweder mit v ij ß.

Um die Mitte des 15. Jahrhunderts ist Hans K. R. (R. P. V b; 1 — 1441—1454).

Ferner weiss man, dass Johann Halter, Sentiherr und seine Frau Verena von Meggen in den Jahren 1454/55 Jahrzeiten zu St. Leodegar, Luzern, stifteten. (G. IV; 249 und 256, sowie VII; 101).

Er ist der Einzige des Geschlechtes, der in die Räte gelangte. Genealogische Notizen über diese Familie sind meines Wissens keine vorhanden und auch das W. scheint neuern Datums zu sein.

* * *

Nachtrag. Eine Vergleichung der Auszüge aus den Steuerbüchern in G. XIX mit der Kopie auf dem Staatsarchiv zeigten, dass die Eintragungen auf Seite 305 (1461—1487) ungenau sind, indem verschiedene dort aufgeführte Personen nur im Steuerrodel von 1456 vorkommen. Unter diesen befindet sich ebenfalls Hans zur Gilgen [1]. Es ist daher im Art. zur Gilgen bei „Steuerrodel 1456 und 1474 am Fischmarkt“, „und 1474“ zu streichen und im Stammbaume Hans Getzenheim aus Trechtingshusen, 1474 durch „1456“ zu ersetzen. — Ritter Melchior z. G. ist 1474 geboren (G. XII; 205).

Nachzutragen ist noch folgende Stelle des Bgb. II; 2 v. — 1484 nicht näher bezeichnet. Růdy zur Gilgen von Churwal der zimerman ist burger worden dt. j fl. vdel ij m. gelt Hans Grepper.

Balthasar. Seite 122, elfte Zeile von unten lies „1685“ statt 1785.

Mayr von Baldegg. R. P. XVI; 65 v. — 1542 XI. 24. Zwüschen Bernhardt Schwytzer vnd Hanns Enttly. — R. P. XVII; 290 — 1547 VI. 6. Zwüschen Bernhardt Schwytzer eins so dann Hans Tigelmann anders.

---

[1] Ferner die beiden Schultheissen Heinrich v. Hunwil und Hans Ritze, die 1474 sterben. Diese Jahrzahl bildete daher die äusserste Grenze für die Abfassung des Rodels 1461—1487, welcher in Wirklichkeit in dieser Form garnicht vorhanden ist.

In der Anmerkung 3, Seite 14 ist als Zeitpunkt des Erlöschens der Meyer von Siggingen „zweite Hälfte des 15. Jahrhunderts“, statt 1440, zu setzen.

Meyer von Schauensee. Seite 17, dritte Zeile von oben lies ... Barbara Scheuber gesetzt, um Übereinstimmung ...

Pfyffer. Seite 25, dreizehnte Zeile von unten lies „Pesaro“ statt Peraro.

G. von Vivis.

Les origines de l'Ordre du Collier de Savoie dit de l'Annonciade

par le Prof. Dr. Dino MURATORE.

(Suite).

La vraie origine de l'Ordre.

L'origine de l'Ordre Suprême de l'Annonciade est indissolublement unie aux préliminaires de la glorieuse expédition du Comte Vert en Orient.

La proclamation de la Croisade générale contre les Turcs, de plus en plus menaçants pour la Chrétienté, faite par le pape Urbain V à Avignon, à la fin de mars 1363, et dont le capitaine général était Jean II le Bon, roi de France, avait laissé singulièrement indifférent Amédée VI, alors âgé de trente ans à peine, et cependant bien connu déjà en-deçà comme au-delà des Alpes par sa valeur personnelle et par son habileté politique et militaire. Il était alors étroitement lié aux Visconti, en lutte avec l'Église, et fort préoccupé de la rébellion de Frédéric II, marquis de Saluces.

Mais le passage par la Savoie, au commencement de juin, du jeune et chevaleresque roi de Chypre, Pierre Ier de Lusignan, promoteur de la sainte entreprise et son «*precursor magnificus*», qui visitait toutes les cours des souverains d'Europe pour en obtenir l'appui, au moment même où le Comte allait se mettre à la tête de l'armée, destinée à briser sous peu l'orgueil du seigneur piémontais, ce passage, dis-je, laissa dans son âme la première pensée, qui devait le conduire un jour, champion de la Chrétienté, sur les rives lointaines du Bosphore et de la Mer Noire.

En effet, soit que les promesses évasives du Comte outrepassassent sa pensée, soit plutôt que le roi de Chypre leur donnât un sens plus large qu'elles n'avaient en réalité, le fait est que dans ses diverses pérégrinations en Suisse, en Allemagne, en Angleterre et en France, Pierre n'oubliait pas le prince absent. De son côté, au commencement d'octobre, le Comte Vert, ayant heureusement terminé la guerre de Saluces, lui envoyait un de ses officiers de confiance, tandis qu'il dépêchait à Venise l'habile Etienne de la Baume. De sorte qu'il se mettait, d'un côté, en correspondance directe avec le chef effectif de la Croisade, et de l'autre, il prenait les mesures pour être exactement informé des arrangements survenus entre le roi et la République, au sujet d'une expédition éventuelle.

Par contre, l'extension et l'importance que prit, en automne, la révolte politico-économique dans la colonie vénitienne de Candie, donnèrent à la question de la Croisade un caractère tout nouveau. Le doge Lorenzo Celsi se déclara dans l'impossibilité de penser à la flotte des croisés dans de si pénibles circonstances. Dès lors, le Comte, rentré en Savoie à la fin d'octobre, prit une part prépondérante aux nouvelles affaires. Le but du roi était de l'amener à partir avec lui sur la flotte vénitienne, pour soumettre d'abord l'île révoltée, et passer ensuite à la lutte contre les Turcs: le but de l'austère Pontife était, au contraire, de l'enrôler immédiatement parmi les champions de la Croix, chargés de la délivrance vainement rêvée du tombeau du Christ.

Bien qu'il soit maintenant difficile de deviner la pensée intime d'Amédée VI à ce sujet, il est bien certain que le passage par la Savoie, vers la mi-décembre 1363, des deux enthousiastes ambassadeurs du roi, le bienheureux Pierre Thomas et le chancelier de Chypre, Philippe de Mézières, chargés par Urbain V d'une mission politique dans l'Italie septentrionale, était de nature à pousser le prince de Savoie à l'entreprise d'Orient. Il envoya donc au Doge une lettre, dans laquelle il promettait le ralliement de ses forces à celles du Roi, pour la pacification de Candie et la guerre contre les Infidèles.

Entreprise ardue s'il en fût, pour le seigneur d'un état restreint, bien qu'homogène, tel qu'était le Comté de Savoie, le «sanctum passagium» exigeait le concours unanime et sincère de ceux qui avaient avec lui des intérêts communs. Alors, vers la fin de 1363, se précisa dans l'esprit du Comte Vert une pensée depuis longtemps caressée: fonder un Ordre de Chevalerie, au moyen duquel, à la veille de l'entreprise la plus périlleuse dans laquelle les princes de la Maison de Savoie se fussent engagés jusqu'alors, il pût assembler autour de lui les plus puissants seigneurs de ses terres transalpines et des confins de ses états, s'en faire de dévoués compagnons et les unir en un commun sentiment de justice, de courage et de piété.

Déjà quelques années auparavant, à l'occasion des noces de sa sœur Blanche avec Galeazzo II Visconti, en 1350, Amédée avait fondé l'*Ordre du Cygne noir*, dont le but principal était d'empêcher les cruelles guerres civiles entre les seigneurs des cinq Marches transalpines, et qui comptait parmi les chevaliers son nouveau beau-frère. Or cet ordre s'était éteint sans laisser de trace. Il était donc naturel que le prince désirât le voir ressusciter sur des bases plus solides.

Et maintenant, quelle occasion plus favorable pouvait s'offrir au Comte que l'expédition contre les Infidèles?

L'Orient était toujours la terre mystérieuse, enchantée, qui renfermait la tombe du Christ, qui avait vu lutter contre les ennemis de la foi et mourir à Chypre, lors de la 2e croisade, le premier prince de Savoie parti au-delà des mers, Amédée III. C'était à ses portes, que veillait Constantinople la Grande, sur le trône de laquelle s'était assise, encore toute jeune, une tante du Comte Vert, Jeanne de Savoie, qui, après une lutte longue et vaine, soutenue par les seigneurs accourus des terres aimées de la Savoie, contre l'usurpateur de l'héritage de son fils, était venue, peu de temps avant de mourir, revoir son neveu.

C'était là bas, enfin, que se trouvaient des terres qui avaient donné à la Maison de Savoie des titres et des droits inoubliables.

Les croisades avaient accompli leur tâche, mais leur traînée lumineuse resplendissait encore à l'horizon du XIVe siècle; et parmi les devoirs communs qui devaient unir entre eux les chevaliers d'un nouvel Ordre, l'un des premiers, — souvenir des Ordres glorieux de l'âge d'or des Croisades — était celui de défendre la cause du Christ.

Quant aux raisons positives qui déterminèrent le Comte Vert à créer cet Ordre, il est facile de les deviner.

Il avait un tempérament ardent, prompt à faire face à toutes les luttes et à tous les périls; il était illustre déjà dans les cours d'Italie, de France et d'Angleterre. Il désira donc égaler ces souverains, ses pairs par la noblesse, mais ses supérieurs par la puissance, qui avaient fondé, peu d'années auparavant, l'Ordre de la Jarretière et celui de l'Etoile, duquel il faisait partie.

Mais non moins décisives étaient les raisons politiques. — Aux XIVe et XVe siècles, les gouvernements monarchiques, partout affermis, étaient portés à la centralisation. Il était donc naturel qu'ils cherchassent constamment à mettre la main sur les institutions les plus assimilables, afin de leur imprimer une direction conforme à leurs propres visées. Ceci devait arriver entre autres aux ordres de Chevalerie, que nous voyons alors destinés à rehausser le prestige des princes, par la variété de ces titres, de ces costumes, de ces statuts, dont une partie seulement s'est conservée jusqu'à nous. Quelques uns d'entre eux eurent un caractère presque religieux, d'autres furent plutôt militaires; mais tous étaient également destinés à concentrer les meilleures énergies individuelles des seigneurs, trop souvent récalcitrants, et à les faire servir, sans effort apparent, à la défense et à l'ornement du trône.

Ce sont ces motifs qui décidèrent Amédée VI de Savoie à fonder un Ordre, qui correspondît aux conditions des temps nouveaux.

Et voici, que sur les routes de la Savoie, du Genevois, de la Bresse, du Pays de Vaud, de la Bourgogne et du Dauphiné, des messagers se rendent auprès des seigneurs. Ceux-ci s'estimeront honorés d'avoir pour guide le plus vaillant et le plus illustre chevalier du temps. Des promesses s'échangent, des projets hardis se forment, un frisson de guerre passe à travers le pays. C'est Avignon qui maintenant attire le Comte Vert: Avignon, le centre nouveau de la Chrétienté, où les pontifes français ont leur siège, où grâce à la cour papale la vie et le luxe d'une capitale se déploient, où les arrangements définitifs pour la Croisade seront pris auprès d'Urbain V, et où — question préliminaire plus urgente — se conclura une ligue défensive contre les compagnies menaçantes d'aventuriers, qui dévastent les contrées situées entre le Rhône et les Alpes.

Au cœur de l'hiver, le 9 janvier 1364, avec une brillante suite, il quitte Chambéry; par la Savoie, le Dauphiné et la rive gauche du Rhône, il se hâte vers la cité papale; il a de longs entretiens avec le Pontife; il discute avec lui sur la sainte entreprise, qui se fera, non pas immédiatement mais à brève

échéance, et après le serment solennel, il reçoit de ses mains la Croix rouge d'outremer: si bien que le 23 janvier le cardinal Guy de Boulogne, évêque de Porto, notifiait à tous les fidèles des terres comtales la concession à lui faite des subsides ecclésiastiques et laïques, en faveur de la Croisade.

Amédée était désormais croisé, comme il l'annonçait immédiatement au Doge de Venise et au Roi de Chypre, déclinant tout engagement pour l'entreprise de Candie, en vue de la lutte sérieuse contre les compagnies d'aventuriers: mais, en ces mêmes jours de janvier qui devaient être pour lui décisifs, il exécuta le projet de la fondation du nouvel Ordre, muni des conseils, de l'approbation et de la bénédiction du pape Urbain V.

A l'appel lancé par le Comte, de nombreux seigneurs étaient accourus auprès de lui à Avignon, tandis que d'autres, ses fidèles officiers, prêts toujours à obéir à ses désirs, l'avaient suivi dans le voyage. Il en choisit quatorze: les plus hardis, les plus forts, les plus fidèles: il voulut les appeler compagnons et fréres, et pour leur donner une haute attestation de son affection, de sa main, il leur mit autour du cou le collier, portant le noble insigne, qui, dans sa simplicité, devait dire toujours quels liens uniraient jusqu'à la mort les nouveaux chevaliers: un collier d'argent doré, formé d'une large lame plate, fermé à l'extrémité par une boucle à laquelle était suspendu l'emblème préféré du Comte. Cet insigne était composé d'un anneau ou cordon circulaire formant sur lui-même trois nœuds ou lacs d'amour.

Le lacs d'amour, qui était l'emblème préféré du Comte Vert, était au moyen-âge, de même que les deux mains entrelacées, que l'on voit souvent en héraldique, le symbole d'une amitié indissoluble, de la foi jurée.



Fig. 4. Lacs d'amour [1] (graffite du château de Chillon).

Le lacs (lacet) d'amour est au fond un nœud desserré et stylisé, formant ainsi un motif régulier et gracieux (fig. 4 et 5). Il était le symbole de la vraie amitié, d'une foi inaltérable, d'une union indissoluble, telle la vraie union qui lorsqu'on veut l'attaquer et la diviser se consolide, tel aussi le lacs d'amour qui lorsqu'on le tire des deux bouts se resserre toujours plus et toujours plus forme un nœud indénouable.

---

[1] Ce lac d'amour est un graffite du château de Chillon relevé par M. A. Naef archéologue avec d'autres graffites remontant au XIVe siécle. Voir: Chillon par Albert Naef, F. Boissonnas, éditeur. Genève, 1908, pages 84, 85 et 136.

Pour qui connait le moyen-âge et l'esprit mystique et symbolique de cette époque nous n'hésiterons pas à voir encore d'autres symboles dans l'insigne adopté par le Comte pour le nouvel ordre institué. Car nous verrons plus loin qu'en effet tout dans cet ordre avait une signification religieuse.

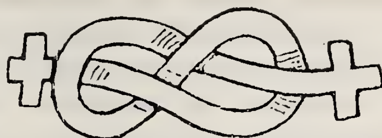


Fig. 5. Lacs d'amour (tiré d'un vitrail du XVe siècle).

Pourquoi le Comte Vert a-t-il mis trois lacs d'amour dans son insigne et ne s'est-il pas contenté d'un seul? Ne devons-nous pas voir là le symbole de la Trinité et par conséquent non seulement un symbole religieux, mais aussi un nouveau symbole d'union, du *Deus tres et unus.* Trois et pourtant un, ainsi voulait être aussi le Comte avec ses chevaliers. Plusieurs chevaliers unis pour toujours ayant un seul idéal et étant tous égaux.

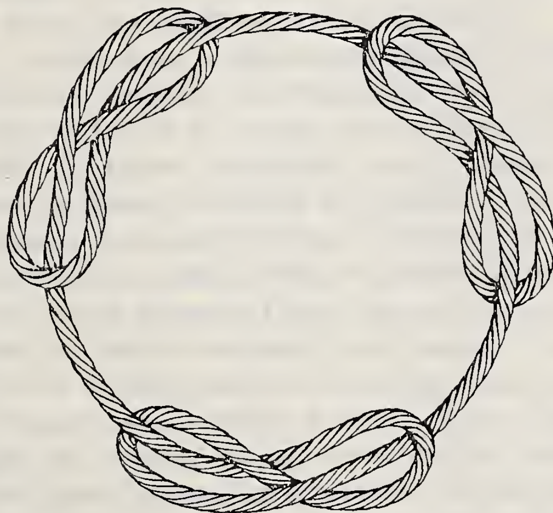


Fig. 6. Insigne du Collier de Savoie.

Pourquoi les lacs d'amour sont-ils disposés en cercle et non pas d'autres manières? Ne devons-nous pas là aussi voir un symbole? Dans ce cordon formant en même temps les trois lacs d'amour et un anneau sans solution, nous voyons de même que dans le cercle ou dans l'image du serpent se mordant la queue, le symbole de l'éternité (fig. 6). — Quinze colliers, en effet, furent confectionnés à Avignon, où l'orfèvrerie italienne avait alors ses meilleurs artistes. Le majordome comtal, Antoine Maillet, inscrivait dans son compte le prix de ces colliers, somme assez élevée (282 florins d'or de bon poids, c'est-à-dire 5700 francs de notre monnaie, sans compter la plus value de l'or en ces temps-là), en même temps d'autres dépenses considérables, pour le voyage et le séjour: *Item (libravit) pro quindecim colariis argenti deaurati factis ad devisam Domini II c. IIII xx II*

florenos boni ponderis[1]; précieuse annotation, qui malgré son laconisme bureaucratique, ne permet cependant aucun doute sur notre assertion.

Ils étaient quinze Chevaliers de l'Ordre (qui garda sans autre son nom du «Collier», afin d'en mieux souligner la noblesse, les insignes du Collier étant plus élevés que ceux de la Croix ou de l'Eperon), comme quinze étaient les Mystères du Rosaire, composé en l'honneur de la très Ste-Vierge, sous la protection de laquelle l'Ordre fut placé.

Les quinze premiers chevaliers.

Aucun des 14 chevaliers qui reçurent avec le Comte Vert, alors ou plus tard, la croix, des mains du Pontife et jurèrent fidélité à leur chef pour une entreprise qui devait mettre la noblesse de la Maison de Savoie au niveau des plus chevaleresques et des plus aventureuses de ce temps, aucun de ces 14 chevaliers, dis-je, ne manqua plus tard à l'appel du Comte, parce qu'il n'avait pas compté à tort sur la fidèle nouvelle milice, qu'il avait instituée au nom des plus pures idées religieuses et chevaleresques.

De fait, dans la glorieuse expédition orientale de 1366-1367, *Gaspard de Montmayeur,* seigneur de Montmayeur en Savoie, baron de Villar-Salette, de Sillans, de Cusy et de Brandis, dans le Pays de Vaud, prenait le commandement suprême de l'armée savoisienne, avec le grade de maréchal, et *Etienne de la Baume,* seigneur de St-Denis de Chausson, dans le Bugey et de Chavannes en Bourgogne, fils naturel d'Etienne, la direction de la flotte, avec le titre d'amiral; suivis de fortes bandes armées, accouraient *Aymon de Genève,* fils du conte Amédée III, ancien tuteur du Comte Vert, qui, après s'être couvert de gloire sur les champs de bataille lointains, ayant succédé à son père sur le trône, mourut à son retour à Pavie, sans revoir son beau pays; et avec lui, son cousin, *Aymon de Genève-Anthon,* seigneur d'Anthon, Varey, Mornay et Crusilles, fils de cet Hugues, qui avait été un des ennemis les plus acharnés d'Amédée VI; le puissant et très fidèle *Guillaume de Grandson,* seigneur de Grandson, Belmont, Ste-Croix et Montagny, dans le Pays de Vaud; *Jean de Vienne,* seigneur de Rollans, de Clervant, de Montvis et de Bonrencontre en Bourgogne, plus tard amiral de France; *Hugues de Châlons,* dit le Chevalier Vert, seigneur bourguignon d'Arlay, d'Argueil, de Cuisel et de Viteaux, apparenté aux comtes de Genève; *Guillaume de Chalamont,* seigneur de Maximieux et de Montagny, dans le Pays de Vaud; *Berlion de Foras,* seigneur du Chablais, l'unique seigneur d'entre eux qui eût fait partie déjà de l'Ordre du Cygne noir; *Chivard de Monthouz,* compagnon

---

[1] Archives de l'Etat, Turin, 3e section, Comptes de l'Hôtel du Comte de Savoie, 64e rouleau (19. III. 1361-6. II. 1365) fol. XXXVIII: paiement reconnu par lettre du Comte, Bourg-en-Bresse, 16 février 1364. Pour être exact, nous devons observer que le premier à remarquer ce point fut l'érudit baron Vernazza de Freney, *Vita di Gianbattista di Savoia, principe del sangue, e notizia delle sue monete* dans les *Memorie R. Accademia delle Scienze di Torino,* serie 1a, t. XXI, 1813, p. 469, note. Cibrario en eut aussi connaissance; mais il rapporta le fait à l'année 1362, sans en tirer, par conséquent, aucun parti.

fidèle du Comte; le sage *Aymon Bonnivard,* du Bugey; *Richard Musart,* chevalier anglais, dès longtemps au service du Comte; enfin *Roland de Vayssy,* du Bourbonnais et *Simon de Saint-Amour,* seigneur de Coligny, qui auraient tous deux payé de leur vie, lors de la prise de Gallipoli, leur dévouement à la cause de leur seigneur, et dont les dépouilles mortelles auraient été transportées pieusement, pour l'éternel repos, dans les terres savoyardes, par leurs fidèles compagnons.

Une fête splendide fut donnée alors, à Avignon, dans la grande cité qui était le centre nouveau de la Chrétienté, ou au retour à Chambéry, au commencement de février 1364: c'était la cérémonie de l'investiture solennelle des nouveaux chevaliers, dont écrivait, un siècle plus tard, donnant libre carrière à sa fantaisie, le chroniqueur *Servion:* «Et de fait moult secrettement il fist affayre xv colliers dor toux pareilz, et puis fist ung banquet apres la messe et il eust esleuz en son corage xiiii chiualliers pour donner a chescung le sien. Et la et menestriers, clerons et trompettes; la furent leues les ordonnances et chapitrez du dit ordre, et que au deffaut de lung, cest apres sa mort, lung en deust eslire ung aultre, et ausy se aucung mesfaysoit, que lon ly peust oster le dit ordre, et quil le deust rauuoyer ou quil fust; ensemble beaucoupz daultres bons et nottables chapitres, comment de soustenir orphelines, femmes veues, contrarier a fauces querelles, et soustenir loyaulte. Et ce estre fait, il fist a cryer cilence et paix par Savoye le heraud, et puis dist: messignieurs, sachiez que le iure et promes a tenir ses chapitrers, et sy prengs se collier le prumier, non pas comme signieur, maiz comme frere et compagnon de ceulx qui en seront, car cest ordre de freres; et beaucoup d'autrez nobles parolles quil dist, dont tous ceulx qui la estoyent le prisarent moult. Apres cela il appella soy mesmes le conte Ame de Sauoye le prumier chiuallier, le IIe le conte Ame de Geneve, et ly dist: beau cosin, vous plaist il destre de cest ordre? le quel ly dist: oy, se il vous plaist, et lors il iura les chapitres et puis receust le collier en son col, et puis..... Et tous fyrent le sagrement celon les chapitres et baisarent lung l'autre en la bouche et se tindrent freres. Et ce estre fait, le conte Ame les fist assire tous en un table, et il fust le dernyer qui sassist. Le seruice fust faist; la eust ioye planyere; la furent dames et damoiselles; la fust cryee largesse; la eust acomplissement donneur, de joye et de liesse, a comble mesure de tous instrumens; et ainsy dura celle feste iii jours a ioustes, a tournoys, a beours, a momeries, ala nuyt jusquez au jour. Lon ne seroit raconter les desduys et plaisances qui la furent faittes; et se il faisoit beau veoir les xv cheualliers atout leurz xv colliers, tous vestus de mesmes, il ne le faut desmander. Et ainsy fust encomensce l'ordre du noble collier de Sauoye».

Les 14 chevaliers étaient donc unis pour toujours à leur chef, par un double lien puissant de devoirs et de droits.

C'était leur devoir d'être nobles et profondément religieux, de veiller au bien, à l'honneur et à la prospérité du Souverain et de l'Ordre, de le favoriser, de lui aider, de s'en remettre à son avis et à celui des autres pour toute difficulté, d'observer les statuts établis, de porter toujours le collier, de n'accepter aucun autre insigne chevaleresque, de s'entr'aider les uns les autres et de défendre

leur honneur, leur situation personnelle et leurs biens envers et contre tous. C'était par contre dans leurs droits, de se réclamer de l'aide, du conseil et de l'affectueuse protection de leur Seigneur, qui ne formait avec eux qu'une famille, forte et résistant à toutes les difficultés et à tous les périls.

Et au-dessus de toute préocupation terrestre, planait l'esprit chevaleresque pur et noble, lequel, bien que déchu des antiques splendeurs, servait encore à modérer la rude fierté et la demi-barbarie de cet obscur moyen-âge: idéal qui se résumait en un triple amour: pour la religion, pour la femme, pour les malheureux. *(A suivre).*

Ein Geschenk der Zunft zur Saffran an die Gesellschaft der Bogenschützen in Zürich. 1697.

(Grisaille-Wappenscheibe).[1]

Von H. Schulthess.

(Hiezu Tafel VIII).

Die Sitte, Freunden und Bekannten bei festlichen Anlässen gemalte Wappenscheiben als Zimmer- oder Fensterschmuck zu stiften, war in der Schweiz im 16. und 17. Jahrhundert allgemein verbreitet, und zumal in Zürich war die edle Kunst der Glasmalerei zu hoher Blüte gelangt. Unter den vielen teils kostbaren Stücken dieses Kunstgewerbezweiges, die sich auf die Gegenwart zu erhalten wussten und heute im Schweizer. Landesmuseum in Zürich eine sichere Stätte gefunden haben, nimmt unsere Saffran-Scheibe freilich nur einen bescheidenen Platz ein, stammt sie doch aus der letzten Periode der Blütezeit der Glasmalerei und hat ihren Meister keineswegs unter den ersten Künstlern zu suchen.

Für den Freund der Kulturgeschichte, Genealogie und Heraldik lässt sich immerhin auch an dieses bescheidene Stück gar manche Erinnerung knüpfen; den Zürcher zumal führt die Wappenscheibe in einen Kreis wackerer Männer, die Ende des 17. Jahrhunderts an den Geschicken von Stadt und Staat mitzuwirken berufen waren. Die 1697 datierte, heute noch im Besitze der wohllöbl. Bogenschützen-Gesellschaft Zürich befindliche und im Schweizer. Landesmuseum deponierte Grisaille-Scheibe bildete ein Geschenk der Zunft zur Saffran an genannte Gesellschaft anlässlich der Renovation ihres Gesellschaftshauses. Die Zunftrechnung vom Jahre 1697 zeigt unter den Ausgaben unter dem Titel „Ehrenzeichen“ am 6. Juni nachfolgenden Posten: „Der Bogenschützengesellschaft bei Abänderung ihres alten Gesellschaftshauses, anstatt des am alten Haus seit 1582 gestandenen Saffran-Zunftschildes, ein neues Fensterwappen geschenkt, dessen Verfertigung dem Herrn Pfleger überlassen worden.“

---

[1] Der Liebenswürdigkeit des Obherrn der löbl. Bogenschützengesellschaft Zürich, Herrn C. Escher-Hirzel und dem freundlichen Entgegenkommen der Tit. Direktion des Schweiz. Landesmuseums, Herrn Direktor Dr. H. Lehmann, verdankt der Verfasser die Reproduktionserlaubnis.

Der Auftrag wurde dem Glasmaler Hans Wilhelm Wolf 1638 - 1710, einem Schüler H. J. Nüschelers des jüngern übertragen. Wolf war Lieferant der Zürcher Standeswappen; einige seiner Arbeiten haben sich bis auf die Gegenwart erhalten und im Schweizer. Landesmuseum eine bleibende Stätte gefunden. Hans Wilhelm Wolf genoss nicht nur als Glasmaler, sondern auch als Bürger kein geringes Ansehen, was wir u. a. seiner Wahl zum Landvogt von Sax entnehmen dürfen. Gleich wie die Zunft zur Saffran übergaben ihm die andern Zünfte ihre Aufträge für die Ehrengabe an die Bogenschützen; auch jene Scheiben haben sich teilweise bis auf die Gegenwart erhalten.

Der Mittelschild unserer Scheibe zeigt das Zunftwappen, gekrönt von den Insignien Merkurs, als Abzeichen der Zunft der Kaufleute[1]. Nach Zeller-Werdmüller (Zürcher Stadtbücher II. Band pag. 60) hat das Haus zur Saffran seinen Namen vom Wappenbilde der früheren Besitzer jenes Hauses, aus dem Geschlechte der Fütschi. Heute noch lässt sich das Zunfthaus zur Saffran deutlich als Kompositum von drei Häusern unterscheiden. Das Haus zum Schiff war schon 1389 an eine Schildnerschaft von 18 Angehörigen der Krämerzunft übergegangen; ein anderer Kreis von Zunftangehörigen scheint dann das angebaute Haus zum Mörsel erworben zu haben, zwischen 1416 und 1440 haben sich dann offenbar beide Genossenschaften vereinigt und auch noch das nördliche Eckhaus dazugekauft, dessen Name dann nicht nur auf die nunmehr vereinigten drei Häuser, sondern auch auf die Zunft selbst übergegangen ist. Das Wappen zeigt zwei gekreuzte blaue Saffranstengel in weissem Feld; erst zu Beginn des 19. Jahrhunderts wurden die Farben geändert; an Stelle des weissen Feldes trat das dunkelblaue Feld mit orangegelben Saffranstengeln. Die das Mittelwappen umrahmenden Wappenschilde zeigen die Familienwappen der im Jahre 1697 durch die Zunft in die Räte gelangten Zunftgenossen.

Wie wir sehen, war es hauptsächlich die Familie Hirzel, welche in jener Zeit nicht nur innerhalb der Zunft zur Saffran, sondern im zürcherischen Staatswesen überhaupt, sichtlich hervortrat. Aus Pfäffikon stammend, erwarb die Familie im Jahre 1542 das zürcherische Bürgerrecht und gelangte schon in ihren ersten Generationen durch Tuchhandel zu grossem Wohlstand. Durch Salomon Hirzel, 1580—1652, Bürgermeister 1637, leitender zürcherischer und schweizerischer Staatsmann zur Zeit des dreissigjährigen Krieges, Gesandter an Ludwig XIII. etc. trat die Familie in den Kreis der hervorragendsten Zürcher Familien und

---

[1] Die Saffran umfasste nachfolgende Berufsarten: Gürtler, Nadler, Seckler, Posamenter, Knopfmacher, Hosenstricker, Strehlmacher, Bürstenbinder, Zuckerbäcker, dann aber auch gewisse Berufsklassen, die keiner Zunft zugeteilt waren, wie Goldschmiede, Eisenhändler, Apotheker und endlich Angehörige des Fabrikantenstandes und Grosshandels. Im Gegensatz zu den Handwerkern hatten die Grosskaufleute und Industriellen betr. ihrer Zunftzugehörigkeit freie Wahl, so dass sie sich fast über alle Zünfte verbreiteten. Die Folge war, dass auf allen Zünften, inkl. der Konstaffel (exkl. der Adeligen Stube), seit Beginn des 17. Jahrhunderts neben den eigentlichen Handwerkerfamilien zwar ebenfalls aus jenem Stande hervorgegangene Kaufleute und Industrielle sassen, die durch Wohlstand und Reichtum unabhängig geworden, die Handwerker mehr und mehr von den Regierungsstellen verdrängten. Mehr oder weniger war dies auch auf der Saffran der Fall.

wusste ihren politischen Einfluss ohne Unterbruch bis an das Ende der oligarchischen Periode geltend zu machen. Auch auf dem Gebiete der Wissenschaft und in gemeinnütziger Hinsicht haben sich verschiedene Glieder der Familie je und je ausgezeichnet. So zahlreich die Familie Hirzel ehemals auf der Zunft zur Saffran zu Hause war, — der erste Saffranzünfter aus der Familie war der nachherige Statthalter Salomon Hirzel, 1563 als Zünfter aufgenommen — ist dieselbe heute nur noch durch zwei Glieder auf dieser Zunft vertreten. Von den auf der Wappenscheibe figurierenden Vertretern der Familie ist die männliche Nachkommenschaft bis auf diejenige von Hans Jakob, 1658—1706, Tuchherr und Amtmann zum Fraumünster, ausgestorben, aber auch des letztern Nachkommen sind heute auf einer andern Zunft genössig.

Wie die Familie Hirzel, so war auch die Familie Werdmüller auf der Zunft zur Saffran lange Zeit sehr stark vertreten und spielte auch hier, wie auf verschiedenen andern Zünften eine massgebende Rolle. Seit Mitte des 14. Jahrhunderts in Zürich verbürgert und lange Zeit dem Bäcker- und Müllergewerbe obliegend, gelangte die Familie schon zu Beginn des 15. Jahrhunderts in den grossen Rat, um während mehr als vier Jahrhunderten in der zürcherischen Politik eine führende Stellung einzunehmen. An der Neubelebung der Seiden- und Baumwollenindustrie, wie überhaupt an der Entwicklung des zürcherischen Grosshandels hat die Familie speziell im 16. und 17. Jahrhundert bedeutenden Anteil genommen; letzterer war die Quelle des Reichtums, dessen sich die Familie Generationen hindurch zu erfreuen hatte. Auf militärischem Boden haben sich Glieder der Familie als hohe Offiziere in einheimischen und fremden Diensten aufs trefflichste ausgezeichnet. Im Gegensatze zu andern, vielleicht ebenso reichen und mächtigen Zürcher Familien, hat die Familie Werdmüller ihre soziale Stellung auch nach aussen besonders markiert und darf in dieser Hinsicht als die grosszügigste Zürcher Familie bezeichnet werden. Heute noch erinnern eine ganze Reihe von Prachtbauten an den Reichtum und die Prachtliebe einzelner Glieder dieser Familie. Das Seidenhofzimmer im Schweiz. Landesmuseum, die Häuser zum Garten, Sonnenhof, die Schlösser Elgg und Oetlishausen, sowie eine ganze Reihe stattlicher Landsitze (Au, Wangenspach, Schipf etc.), sind stumme Zeugen der glorreichen Periode dieser Familie. Die bei dem zürcherischen Patriziat sonst selten zu findende Vorliebe für ausländische Adelstitel ist ein weiterer Beweis der feudalen Liebhabereien, die mehreren Gliedern der Familie Werdmüller eigen waren. Ohne je den Bürgermeistersitz bestiegen zu haben, war die Familie während einiger Jahrhunderte das charakteristische Beispiel einer dem Handwerkerstande entstammenden, durch Grosshandel reich gewordenen, durch staatsmännische Routine und militärische Würden zu höchstem Ansehen gelangten zürcherischen Patrizierfamilie. In der Gesellschaft der Schildner zum Schneggen waren die Werdmüller einst zahlreich vertreten, dagegen hat die Familie, wohl aus kaufmännischer und staatsmännischer Einsicht, von einem Übertritte zu den Junkerfamilien der „Adeligen Stube" Umgang genommen, gleichwie sie von ihren ausländischen Adelstiteln in der Heimat keinen Gebrauch machte. Auf der Zunft zur Saffran erschien die

Familie erstmals Ende des 15. Jahrhunderts und hat auf derselben sehr bald eine einflussreiche Stellung eingenommen. Von den zwei Vertretern der Familie auf der Wappenscheibe war Heinrich (1629—1699) Bauherr und 1664 Zunftmeister zur Saffran, sein Sohn gleichen Namens (1651—1735) war Amtmann zu Rüti, 1718 Ratsherr und seit 1700 Zeugherr, eine militärische Verwaltungsstelle, die wir sehr oft durch Glieder der Familie Werdmüller bekleidet sehen. Heute ist die Familie in Zürich nur noch durch wenige Repräsentanten vertreten; ein Zweig lebt seit dem 18. Jahrhundert in Holland; auf der Zunft zur Saffran ist die Familie seit Anfang des 19. Jahrhunderts nicht mehr vertreten.

Wie die Familie Werdmüller, finden wir auch die Familie Hess auf unserer Scheibe durch zwei Glieder vertreten. Diese, aus Reutlingen stammende, in Zürich seit dem Jahre 1517 verbürgerte Familie, lag in ihren ersten Generationen dem Metzgerhandwerk ob, trat indes mit dem Auftreten der Seidenindustrie in einigen Zweigen in den Kaufmannsstand über und errang vornehmlich im 17. Jahrhundert im zürcherischen Grosshandel eine geachtete Stellung, um so geachteter, als die Stadt Zürich dieser Familie ihre erste Posteinrichtung zu verdanken hatte. Hand in Hand mit dieser kommerziellen Tätigkeit wuchs die soziale Stellung der Familie, die in der Mehrzahl ihrer Glieder den regierenden Kreisen angehörte.

David Hess, 1653—1705, dessen Wappen unsere Scheibe ziert, erreichte die hohe Stellung eines Statthalters und war seit dem Jahre 1688 Zunftmeister auf der Saffran. Der andere Vertreter der Familie, Hans Kaspar, 1633—1717, beim Löwenstein (Stiefbruder des Statthalters), war Amtmann zu Küsnacht. Beide gehörten dem Kaufmannsstande an. Die erstmals im Jahre 1600 auf der Zunft zur Saffran auftretende und später zahlreich vertretene Familie, ist heute nur noch durch ein Glied auf dieser Zunft vertreten.

Anders die Familie von Muralt, auf unserer Scheibe vertreten durch den Ratsherrn und Obmann Kaspar Muralt, 1627—1718, vermählt in erster Ehe mit Dorothea Wolf, der Tochter des angesehenen Zunftmeisters zur Saffran, Hans Rudolf Wolf. Die seit dem Jahre 1608 auf der Saffran vertretene Familie von Muralt stammt bekanntlich gleich der Familie von Orelli aus Locarno, verliess infolge der Reformationswirren ihren Stammort und zog nach Zürich, wo sie im Jahre 1566 das sog. „bedingte“ Bürgerrecht erhielt. Dieser Ausschluss von der Regimentsfähigkeit, d. h. die Unmöglichkeit, in die Räte und durch diese zu öffentlichen Ämtern zu gelangen, mag in erster Linie eine Vorsichtsmassregel von seiten des zürcherischen Rates gewesen sein. Später, als es sich zeigte, dass verschiedene Glieder der neu eingewanderten Locarnerfamilien — wir nennen in erster Linie einen Joh. Dunus, dann aber auch die Orelli und mit Beginn des 17. Jahrhunderts die Muralt — sich anschickten, in Handel und Industrie keine geringen Erfolge zu erreichen, mögen von seiten der zürcherischen Kaufmannsfamilien auch Konkurrenzgründe mitgewirkt haben, den „Locarnern“ nicht allzu schnell staatsrechtliche Ebenbürtigkeit zu gewähren. Die Folge dieser Engherzigkeit war, dass ungeachtet mehrfacher Gesuche, sowohl die Muralt als die Orelli erst volle hundert Jahre nach ihrer Bürgerrechtserwerbung die Re-

gimentsfähigkeit erhielten. Es war obiger Kaspar Muralt, welcher im Jahre 1680 als erster seiner Familie durch die Zunft zur Saffran in den Grossen, und wenige Jahre darauf in den kleinen Rat gelangte, was er neben seiner persönlichen Tüchtigkeit, nicht zum mindesten den verwandtschaftlichen Beziehungen zur Familie Wolf zu verdanken gehabt haben mochte. Durch Kaspars Sohn trat die in ihren ersten Generationen dem Ärztestand zugehörende Familie in die Reihen der ersten zürcherischen Kaufmannsfamilien und gewann mehr und mehr an sozialem Ansehen. Gestützt auf ihre Zugehörigkeit zum Adel Locarnos führte die Familie ungefähr seit Anfang des 18. Jahrhunderts das Prädikat „von„, was durch Ratsbeschluss vom Jahre 1784 auch der Familie Orelli gestattet wurde, Ohne dadurch in den Kreis der Junkerfamilien zur „Adeligen Stube“ einzutreten. nahmen beide Familien, hauptsächlich dank ihrer erfolgreichen Tätigkeit in Handel und Industrie, innerhalb des zürcherischen Handelspatriziates eine sehr geachtete Stellung ein, welcher auch die Revolutionsstürme keinen Eintrag zu tun vermochten. Zumal auf der Zunft zur Saffran, auf welcher die Familie von Muralt heute mit 14 Gliedern die meist vertretene Familie ist, waren beide Familien seit langer Zeit stets in den vordersten Reihen zu finden.

Wie die Muralt finden wir auch die Orelli auf unserer Scheibe vertreten und zwar durch den Seidenfabrikanten Georg Orelli zum Gemsberg, † 1706, welcher 1689 als Zwölfer der Zunft zur Saffran in den Grossen Rat gelangt war. Der Familie Orelli gebührt das Verdienst in ganz hervorragendem Masse, an der Entwicklung der zürcherischen Seidenindustrie mitgewirkt zu haben. Schon die Söhne des Stammvaters, welcher unter dem Wirtshaus zum Raben das bescheidene Gewerbe eines Secklers betrieb, wurden die Chefs dreier bedeutender Handelshäuser; ihre Nachkommen verschwägerten sich in der Folge mit allen bedeutenderen Familien des zürcherischen Handelsstandes. Dessen ungeachtet ist es auch den Orelli erst spät gelungen, die Regimentsfähigkeit zu erhalten; einzelne Branchen mussten sich bis zum Jahre 1760 gedulden. Kurz vor dem Zusammenbruch der alten Eidgenossenschaft erreichte ein Glied der Familie Orelli, der dem Handelsstande angehörende Direktor Heinrich Orelli zum Gemsberg, 1778 die Bürgermeisterwürde, nachdem er als Mitglied des äussern Verbandes der Konstaffel schon im Jahre 1749 in den Grossen Rat gelangt war. Die Familie ist heute mit 8 Gliedern auf der Zunft zur Saffran vertreten.

Ebenfalls einer durch Handelstätgkeit emporgekommenen Familie enstammte Hans Kaspar Landolt, 1659—1711. Er war ein Sohn des Zeugherrn und Seckelmeisters Kaspar Landolt-Heidegger und erreichte gleich seinem Vater ausser andern Ehrenstellen die Würde eines Ratsherrn. Er starb kinderlos; die Nachkommen seiner Brüder und Vettern indes spielten das ganze 18. Jahrhundert hindurch, zumal gewählt durch die Zünfte zur Schneidern und Waag, eine bedeutende politische Rolle und zeichneten sich vielfach als Offiziere in einheimischen und fremden Diensten aus. An den Wohlstand der Familie erinnern heute noch die stattlichen Patrizierhäuser zum Felsenhof und Lindental, sowie die ausgedehnten Landsitze zum Sparrenberg im Limmattal und zur Erdbrust in Wollis-

hofen. Ein Glied der Familie, der geniale Jäger-Oberst und Landvogt Salomon Landolt ist durch Gottfried Kellers Zürcher Novellen für die Nachwelt sympathisch geblieben. Auf der Saffran ist die Familie Landolt seit langem nicht mehr vertreten, gleichwie die dem Posamenterstande angehörende, durch den Obervogt Hans Kaspar (1643—1723) vertretene, heute ausgestorbene Familie Eberhard auf der Saffran längst verschwunden ist.

Um so zahlreicher haben sich die Nachkommen und Stammesgenossen von Hans Kaspar Schulthess (1651—1732) auf der Zunft zur Saffran erhalten. Dieser, ein Sohn des Zunftmeisters zur Saffran, Kaspar, 1621—1684, war gleich Vater und Grossvater von Beruf Seidenfabrikant und genoss als tüchtiger Kaufmann wie auch als Obervogt zu Weinfelden kein geringes Ansehen. Seine Frau war die Tochter des hochangesehenen Bürgermeisters Heinrich Escher. Die, ehemals Conrad genannte Familie Schulthess, ist seit dem Jahre 1591 auf der Saffran zunftgenössig, gelangte aber auch durch andere Zünfte in die Räte. Im 15. und 16. Jahrhundert dem einträglichen Gerberhandwerk obliegend, trat die Familie in der Mehrzahl ihrer Branchen Ende des 17. Jahrhunderts zum Handelsstande über und spielte längere Zeit, hauptsächlich aber in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts in der zürcherischen Handelswelt keine unbedeutende Rolle. Auf der Saffran ist die Familie heute durch sechs Glieder vertreten.

Die auf der Saffran ehemals stark vertretene Familie Nüscheler, deren Name im 16. Jahrhundert durch eine ganze Reihe ausgezeichneter Glasmaler bekannt geworden, findet sich auf unserer Scheibe durch den spätern Zunftmeister Gottfried Nüscheler, 1640—1707, vertreten. Nüscheler, ein Sohn des zu Lyon niedergelassenen Thomas N. und Enkel des Verwalters der bündnerischen Silberbergwerke bei Filisur, war mit Margaretha Escher v. Luchs verheiratet und bekleidete die angesehene Stelle eines Kornmeisters. Er starb kinderlos. Die im 18. Jahrhundert in der zürcherischen Kaufmannschaft zu hohem Ansehen gelangten, teilweise heute noch blühenden Linien der Nüscheler zum Magazinhof, Neuegg und Grünenhof stammen von einem entfernten Vetter des Zunftmeisters Gottfried ab.

Einer heute gänzlich ausgestorbenen, Generationen hindurch in den ersten Reihen stehenden Kaufmanns- und Fabrikantenfamilie gehörte Hans Kaspar Gossweiler, 1629—1685, beim gewundenen Schwert an. Die Familie trat durch die Brüder Konrad, † 1653, Adrian, † 1661 und Jakob, † 1640, aus dem Handwerkerstande in die Klasse des Grosshandels, in welchem die Gossweilerschen Firmen zum gewundenen Schwert, Berg, Schönenhof, Baumwollenhof und Brunnen teilweise bis zum Ende des alten Zürich (1798/99) eine durchaus massgebende Rolle spielten. Ihre kaufmännischen Erfolge lagen hauptsächlich auf dem Gebiete der Baumwollen- und Floretspinnerei. Der Saffran gab die Familie einige Zunftmeister, und, wenn auch politisch nicht gerade hervorragend, gehörten die Gossweiler dank ihrer Tätigkeit in Handel und wohl auch infolge ihres dadurch erworbenen Reichtums während zwei Jahrhunderten zu den angesehensten Zürcher Familien.

Wenn wir durch die Wappenschilde unserer Zunftscheibe mit einer ganzen Reihe bedeutender Saffraner Familien bekannt geworden sind, fehlt es selbst-

verständlich nicht an verschiedenen andern Familien, die während längerer oder kürzerer Zeit auf der Saffran heimisch und in dieser oder jener Hinsicht zu Bedeutung gelangt waren.

So nennen wir von heute ausgestorbenen Familien aus dem 15. Jahrhundert die durch Spezereihandel reich gewordene, spätere Bürgermeisterfamilie Schwarzmurer; aus dem 16. Jahrhundert die Bürgermeisterfamilie Haab, die indes in der Folge, wahrscheinlich feudaler Liebhabereien halber, später zur Konstaffel übertrat und, ohne in deren engern Verband, der „Adeligen Stube", Zutritt gefunden zu haben, sich wenigstens den Junkerntitel zu sichern wusste. Auch die hauptsächlich im 16. und 17. Jahrhundert hoch angesehene, an politischem Einfluss zur Zeit des dreissigjährigen Krieges bedeutendste Zürcher Familie Holzhalb, war lange Zeit durch einige Glieder auf der Saffran vertreten.

Von heute noch blühenden, aber auf der Saffran nicht mehr zunftgenössigen ehemaligen Saffraner Familien ist in erster Linie die mehrere Generationen dem Apothekerstande zugehörige Familie Klauser zu nennen. Die Familie, deren Ursprung im Dunkeln liegt, erscheint in Zürich seit Ende des 15. Jahrhunderts und war hauptsächlich im 17. Jahrhundert nicht ohne politischen Einfluss. Der Zunft zur Saffran gaben die Klauser mehrere Zunftmeister, auch in der Gesellschaft der Schildner zum Schneggen war die Familie schon seit dem Jahre 1545 vertreten.

Zu Beginn des 17. Jahrhunderts war wohl der angesehenste Saffran Zünfter der Zunftmeister Hans Ulrich Wolf, 1559—1624, von Beruf Apotheker. Als Landvogt zu Kiburg, Statthalter und Seckelmeister bekleidete er hohe Staatsstellen und wurde als vielseitig gebildeter Mann vielfach zu Gesandtschaften verwendet. An ihn und seine während langer Zeit auf der Saffran zünftigen Nachkommen erinnert uns heute noch ein Tafelschmuck, ein Geschenk des letzten, auf der Saffran zunftgenössigen Sprossen[1] des hauptsächlich im 17. Jahrhundert hoch angesehenen altzürcherischen Ratsgeschlechtes.

Die Zunftgeschichte des 18. Jahrhunderts erinnert uns an die durch Seiden- und Baumwollenindustrie zu hohem Ansehen und Reichtum, wie auch zu politischen Würden gelangte Familie Ott, an die Mousselinefabrikanten Oeri, die Erbauer des Schönenbergs, Rechbergs und zweier stattlicher Landsitze zu Meilen (Seehalde und Seehof), und endlich waren zu Ende des 18. Jahrhunderts auch die reichen Indiennefabrikanten Esslinger zum gelben Haus auf der Saffran zünftig.

Ausser den genannten nennen wir von ehemaligen Saffraner Familien noch die Gessner, Heidegger, Hottinger, Ziegler etc., wenn auch alle diese Familien ebenso stark, wenn nicht stärker, auf andern Zünften heimisch waren.

Wenn wir auch gesehen haben, dass es einigen Familien gelang, sei es infolge ihrer Personalstärke, sei es dank ihrer sozialen Stellung, auf der Zunft

---

[1] Joh. Rudolf Wolf (1816—1893), Professor am Eidg. Polytechnikum und Verfasser erstklassiger astronomischer Werke, ist der Stifter der den Merkur darstellenden Bronze-Statue.

zur Saffran eine gewisse Rolle zu spielen, so kann immerhin, vielleicht die Familie Hirzel ausgenommen, von keiner der in Frage kommenden Familien gesagt werden, dass es ihr gelungen wäre, eine dominierende Stellung zu behaupten, wie dies bezw. auf den Zünften zur Gerwe mit den Kambli, Spöndlin und Ulrich, auf der Schmiedenzunft mit den Füessli und Heidegger, auf dem Widder mit den Bürkli, Holzhalb, Rahn und Steinbrüchel, auf der Meisen mit den Escher v. Glas, auf der Schuhmachern mit den Scheuchzer, auf der Weggenzunft mit den Hofmeister und Werdmüller, auf der Schiffleuten mit den Waser und Wolf etc. der Fall war. Der Grund mag darin liegen, dass den Kaufleuten und Industriellen gestattet war, sich auf beliebigen Zünften niederzulassen. Zwecks politischen Fortkommens verliess denn auch keine geringe Zahl von Kaufmannssöhnen ihre väterliche Zunft zur Saffran und trat auf irgend eine Handwerkerzunft über, wo es ihr infolge verminderter Konkurrenz an gebildeten Elementen rascher gelang, zu politischen Ehren und Würden zu gelangen. Die seit dem Jahre 1507 auf der Saffran zünftige, in Handel und Industrie sehr tüchtige Familie Pestalozzi gelangte bezw. erst im Jahre 1767 in den Grossen Rat, und zwar durch die Zunft zur Meisen, auf welche ein ehemaliger Saffranzünfter gezogen war. Bald darauf sind dann freilich auch die auf ihrer väterlichen Zunft verbliebenen Zweige der Familie zu den wohlverdienten Ehren und Würden gelangt und bilden heute noch eine Zierde der Saffran.

Die Staatsumwälzung vom Jahre 1798 und die dadurch bedingte Aufhebung des Zunftregiments hatten selbstverständlich auch für die Zunft zur Saffran weitgehende Folgen. Die Zünfte wurden aufgelöst und die weniger bemittelten Zünfter erhielten ihren Anteil am Zunftgut auf ihren Wunsch hin ausbezahlt. Die Mitgliederzahl sank infolgedessen von 385 Mann auf 177; eine grosse Anzahl alter Bürgergeschlechter schied damit für immer aus dem Zunftverbande. Den verbleibenden, zumeist wohlhabenden Zünftern gelang es, im Gegensatz zu der Mehrzahl der übrigen Zünfte, ihr Zunfthaus zu behalten und in den vierziger Jahren des 19. Jahrhunderts finden wir die Saffran mit 250 Gliedern, neben der Schmiedenzunft an Personalstärke wieder an der Spitze. Ungeachtet eines erfreulichen Zuwachses an neuen Familien ist dieselbe indes im Laufe der Dezennien heute auf ca. 130 Glieder zurückgegangen; von 55 Familien sind es nur noch 22, die dem alten Zürich vor 1800 entstammen. Auch dieser, teilweise durch Aussterben, teilweise anderer Umstände halber erfolgte Rückgang der alten Geschlechter lässt immer mehr den Wunsch nach Verjüngung laut werden und die Aufnahme neuer Familien und neuer Zunftmitglieder angelegentlich empfehlen und fördern.

Zum Schlusse seien noch die bereits vor dem Jahre 1770 auf der Zunft zur Saffran aufgenommenen und heute noch vertretenen Familien genannt, unter Beigabe allfälliger historischer Notizen bei den noch nicht erwähnten Familien.

Ca. 1500 Wegmann.

Diese seit dem Jahre 1469 in Zürich verbürgerte Familie, die speziell im 16. Jahrhundert durch mehr als einen Vertreter zu hohen Staatswürden gelangte

(Statthalter, Zunftmeister, Landvögte), ist von allen heutigen Saffraner Familien am längsten auf der Zunft vertreten.

1563 Hirzel, 1567 Pestalozzi,

1578 Lavater. Dieses hochangesehene, vornehme Patriziergeschlecht zeichnete sich hauptsächlich in den Wissenschaften (Medizin und Theologie) aus, nahm aber auch am Staatswesen regen Anteil. Wie der Name Pestalozzi hat auch dieser Name durch einen ausgezeichneten Menschenfreund europäische Berühmtheit erlangt.

1591 Schulthess, 1592 von Orelli.

1595 Hofmeister. Diese seit dem Jahre 1423 in Zürich verbürgerte Familie gelangte hauptsächlich im 18. Jahrhundert durch die Zunft zum Weggen zu Ehren und Würden, und hat auch in den Wissenschaften bedeutendes geleistet.

1595 Wiederkehr. Auch diese seit dem Jahre 1437 in Zürich verbürgerte Familie hat der alten Stadt und Republik Zürich hauptsächlich im 16. Jahrhundert, gewählt von der Zunft zum Kämbel, eine ganze Reihe von Zunftmeistern und Landvögten gegeben.

1600 Hess, 1608 von Muralt,

1611 Wirth. Dieser aus Stammheim stammenden Familie hatte das Stammheimertal die Einführung der evangelischen Lehre zu verdanken. Auf Verlangen der katholischen Orte mussten drei Glieder der Familie Wirth ausgeliefert werden und büssten die Unerschrockenheit, mit welcher sie zu Werke gingen, mit dem Tode (1524). Sie haben sich durch ihren Märtyrertod in der schweizerischen Kirchengeschichte ein bleibendes Andenken gesichert.

Einem Neffen und Enkel der Hingerichteten wurde 1569 das zürcherische Bürgerrecht geschenkt. Dessen Nachkommen gelangten im Jahre 1676 in den Grossen, 1722 in den Kleinen Rat und widmeten sich mit Vorliebe dem Stande der Theologie. Eine Branche der Familie, die Wirth zum Ziegel, widmete sich mit Erfolg dem Handel und gelangte durch zwei Glieder in das kaufmännische Direktorium.

1611 Cramer. Diese Branche der Familie Cramer besass seit dem Jahre 1779 die Apotheke zum Elephant an der untern Kirchgasse, welche bis zum Jahre 1863 im Besitze dieser Familie verblieb.

1612 Usteri. Ein Zweig dieser hauptsächlich im 18. Jahrhundert durch Seidenindustrie (Neuenhof, Thalegg, Thalhaus) zu höchstem Ansehen gelangten Familie ist, im Gegensatze zu genannten, auf die Zunft zur Waag übergesiedelten Branchen, der Saffran treu geblieben und durch dieselbe in den Rat gelangt.

1614 Meyer (Hirschen). Die nach dem Wappen ihres Stammortes Eglisau, einen Hirsch im Wappen führende und zur Unterscheidung der vielen andern Familien gleichen Namens Hirschen-Meyer genannte Familie zog in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts in der Mehrzahl ihrer Glieder auf die Zunft zur Meisen. Auf der Saffran blieb die das Stammhaus behaltende Branche der Meyer zum Steg. Diese, wie die Meyer zu Stadelhofen (St. Urban), zum Neuberg (Hirschengraben) und im Bleicherweg, waren in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts als Fabrikanten zu Ansehen und Reichtum gelangt

und zeichneten sich in der Folge auch auf andern Gebieten aus. Den Hirschen-Meyer (Stadelhofen-St. Urban) gehörte bekanntlich auch der Dichter Conrad Ferdinand Meyer an.

1654 Esslinger. Im Gegensatze zu der heute auf der Saffran nicht mehr vertretenen Familie der Esslinger zum gelben Hause, hat sich diese alte, in ihrem Personalbestand stets kleine Familie bis auf den heutigen Tag auf derselben erhalten.

1683 Faesi. Seit dem Jahre 1531 in Zürich verbürgert und durch die Zünfte Schneidern und Schuhmachern in den Grossen Rat gelangt, hat sich diese Familie durch eine Reihe ausgezeichneter Gelehrter (Schriftsteller, Mathematiker und Astronomen) in den Wissenschaften einen Namen gemacht. Auf dem Kriegsfelde hat sich Generalleutnant Hans Kaspar Faesi (1795—1848) in russischen Diensten hervorgetan. Hans Jakob Faesi, † 1828, Direktor, d. h. Mitglied des Kaufmännischen Direktoriums, ist der gemeinsame Stammvater der heute auf der Saffran zunftgenössigen Glieder dieser Familie.

1698 (1719) Vogel. Diese durch die Zunft zur Saffran erstmals 1741 in den Grossen Rat gelangte Branche der Familie Vogel (Nachkommen des Zunftmeisters und Hauptmanns Sixt Vogel, † 1613), zu unterscheiden von der durch die Zunft zur Zimmerleuten in die Räte gewählten Linie (Nachkommen des 1546 als Bürger aufgenommenen Hans Vogel), hat sich zur Zeit der Helvetik durch verschiedene Glieder bemerkbar gemacht; ihr gehörte auch der berühmte Historienmaler Ludwig Vogel an.

1714 Reinacher. Diese aus dem Riesbach stammende, ehemals Lur oder Laur genannte Familie, erwarb 1601 das zürcherische Bürgerrecht und gelangte 1732 in den Grossen Rat.

1767 Hug. Diese erstmals 1696 in den Grossen und 1734 in den Kleinen Rat gelangte Familie soll aus der Rietmühle bei Stammheim stammen. Da indes die ehemals ziemlich zahlreiche Familie aus ganz verschiedenen Stämmen bestand, sind obige Angaben für diese Linie nicht ganz ausser Zweifel; auf der Zunft zur Saffran ist letztere seit dem Jahre 1767 lückenlos vertreten.

Genannten Familien haben sich im Laufe der Dezennien, ganz besonders aber in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts erfreulicherweise eine Reihe anderer Familien angeschlossen, einige derselben altzürcherischen Ursprungs, durch Erbschaft eines Partizipantenscheines (Anteilschein am Zunfthaus zur Saffran) und dadurch bedingten Austritt aus ihrer angestammten Zunft, die Mehrzahl durch käufliche Übernahme frei gewordener Partizipantenscheine.

Möge der alte Stamm auch fernerhin wachsen und blühen, was durch eine massvolle Angliederung homogener, neuer Familien an die alteingesessenen Geschlechter am ehesten erreicht werden dürfte.

Bastardsiegel Montfort und Hewen im Staatsarchiv Luzern.

Von Dr. Friedr. Hegi.

Bei der Sammlung von Materialien zu einer Untersuchung des Bastardzeichens in der Heraldik der deutschen Schweiz fielen uns zwei bisher unbekannte Siegel von Bastarden der Grafen von Montfort und ein solches eines Bastardes der mit diesen Grafen verwandten Freien von Hewen in die Hände. Wie sich aus dem „Genealogischen Handbuch" ergibt, waren auch die Persönlichkeiten selbst bisher entweder noch gar nicht bekannt oder noch nicht fixiert; wir haben sie in den Nachträgen zu Bd. I p. 409 kurz erwähnt.

1492 IX. 28.



Fig. 7

1. Heinrich Montforter.



Fig. 8

2. Meister Hans Hug Montforter.



Fig. 9

3. Hans Friedrich Hewer.

Auf den vorstehenden Siegeln, von denen das zweite von einer Petschaft herrührt, ist der Bastardfaden — um einen solchen handelt es sich bei allen drei Siegeln — schräg rechts angebracht [1].

Das Illegitimitätsverhältnis ist durch die Verwandlung des gräflichen bezw. freiherrlichen Namens v. Montfort und v. Hewen in die rein bürgerliche Form Montforter und Hewer weiter charakterisiert.

1. Heinrich Montforter, der wegen Notzucht, die er begangen, Urfehde schwört, nennt zwar nicht direkt seinen Vater; als solchen darf man aber sicher den als verstorben bezeichneten Grafen Wilhelm VIII. v. Montfort zu Werdenberg ansehen; von diesem hatte Heinrich Montforter seine Güter zu Werdenberg und Buchs erhalten. Unsere Annahme wird durch den Umstand bekräftigt, dass der fromme veste Hans Friedrich Hewer, der vom selben Grafen das Schloss Wartau zu Lehen trug, zwei der Urkunden mitbesiegelt; Graf Wilhelm war mit der Freiin Clementa v. Hewen verheiratet. Siehe Genealog. Handbuch: Rollers Stammtafel Montfort, n° 75 u. 86, p. 177, 233 u. 409.

2. Johans Hug Montforter, Meister, Heinrich Montforters Vetter, nennt sich des seligen Grafen Hugo v. Montfort, dessen Sohn Graf Hugo v. Montfort lebt, lediger Sohn. Unter diesem verstorbenen Grafen Hugo ist

---

[1] Vgl. über die Richtung des Bastardfadens Heydenreich, Familiengeschichtliche Quellenkunde (Leipzig, Degener 1909), p. 70.

Hugo XIII. v. Montfort zu Argen zu verstehen (Roller l. c. nº 66); denn der ist nach Roller bereits 1491 gestorben mit Hinterlassung von vier Söhnen, worunter Hugo XV. zu Rothenfels und Wasserburg (Roller l. c. nº 80).

Gr. Heinrich VI. v. Montfort zu Werdenberg 1434—† 1444	Gr. Hugo XIII. v. Montfort zu Rothenfels u. Argen 1440—† 1491

Gr. Wilhelm VIII. v. Montfort zu Werdenberg 1447—† 1483 uxor Clementa Freiin v. Hewen.	*Johans Hug Montforter 1487—1498*	Gr. Hugo XV. zu Rothenfels u. Wasserburg 1487—† 1519
Heinrich Montforter 1481—1492		

Es wäre möglich, dass dieser Meister Johans Hug Montforter identisch ist mit dem im Genealog. Handbuch I p. 185 u. 409 erwähnten gleichnamigen erzherzogl. und königl. Rottmeister.

3. Hans Friedrich Hewer ist wohl ein Bruder der mit dem Grafen Wilhelm VIII. v. Montfort zu Werdenberg verehelichten Freiin Clementa v. Hewen. Kindler v. Knobloch erwähnt die Belehnung dieses Bastards und dessen Gattin Barbara Vitler von Werdenberg mit dem Schlosse Wartau 1471 VI. 6. durch den Grafen Wilhelm v. Montfort zu Werdenberg: Oberbadisches Geschlechterbuch II, p. 61 f. — Hans Hewer genannt Schramhans kommt als Vogt zu Werdenberg noch am Donnerstag nach dem Neuen Jahr 1500 vor (St.-A. Zürich, Akten Glarus), Hans Hewer, Leutpriester zu Wartau 1519 (Senn, Chronika der Veste u. Herrschaft Wartau, Buchs 1883, nº 18 u. 19).

* * *

Regesten.

1492 September 28.

(„Geben uf fritag nächst vor sant Michels des hailigen ertzengels tag"; Datum aller drei Urkunden).

I.

Hainrich Montforter, der durch Hans Grepper, luzernischem Landvogt in der Grafschaft Werdenberg und Herrschaft Wartau ins Gefängnis des Schlosses Werdenberg gekommen war, weil er „ains klains maidtlin genött und minen bösen willen an im volbracht han", wird „uff des wolgeborn herren hern Hugen, grafen von Montfort etc., mins gnedigen herren bitt nach lut siner gnaden credentzbrief uff und von dem wolgelerten maister Hans Hugen Montforter, siner gnaden anwalt, minem lieben vetter, dem benanten landtvogt erzögt", auch auf dieses Vetters u. a. Bitte, des Gefängnisses entledigt gegen Urfehde und dem Eide, sich nie mehr in der Grafschaft Werdenberg oder Herrschaft Wartau haushäblich aufzuhalten. — Hält H. Montforter dieses Gelöbnis nicht, so ist er mit Leib und Gut den Luzernern verfallen und sein Tröster und Gewer, sein Vetter Meister Hans Hug Montforter, hat eine Busse von 200 rhein. Gulden zu bezahlen.

Hainrich Montforter hängt sein eigenes Siegel an; auf seine Bitte siegelt auch der fromme veste Hans Fridrich Hewer. — Die 2 Siegel hangen.

Orig.-Perg. St.-A. Luzern, Urk.-Fascikel.

II.

Hainrich Montforter, der durch den luzernischen Landvogt Hans Grepper zu Werdenberg im Schloss gefangen genommen war und auf des Herrn Hugen von Montfort,

seines gnädigen Herrn, auch ehrbarer Priester u. a. gegen eine versiegelte Urfehde freigebeten worden ist, übergibt seinen Herren von Luzern alles Gut, das er zu Werdenberg in der Grafschaft oder Herrschaft leibdingsweise von dem wohlgebornen Herrn Wilhelmen, Grafen von Montfort u. Werdenberg sel. Gedächtnisses erhalten hatte, samt dem Hause, Hofstatt, Stadel und Garten zu Buchs[1] und allem Hausrat zu völligem Eigentum.

Hainrich Montforter hängt sein eigenes Insiegel an den Brief und bittet den frommen, vesten Hans Fridrich Hewer, auch sein Siegel anzuhängen. — Die 2 Siegel hangen.

Orig.-Perg. St.-A. Luzern, Urk.-Fasc.

III.

„Johanns Hug, des wolgeborn herren graf Hugen von Montfort såliger gedåchtnuss lediger sun“, dessen lieber Vetter Hainrich Montforter durch den luzernischen Landvogt Hans Grepper in der Grafschaft Werdenberg ins Gefänguis des Schlosses Werdenberg gekommen „und uff des vorgemelten mins herren graf Hugen såliger gedåchtnuss sun, den wolgeborn herren Hugen grafen von Montfort, mins gnedigen herren“, u. a. Leute Bitte, auch auf eine verschriebene, versiegelte und geschworene Urfehde und auf Johanns Hugs Vertrösten des Gefängnisses entledigt worden ist, gelobt dem Schultheissen und Rat zu Luzern, ihrem Landvogte für seinen Vetter Hainrich Montforter ein rechter Wär und Tröster zu sein mit 200 rhein. Gulden samt Kosten und Schaden, die ins Schloss Werdenberg zu bezahlen sind.

Johanns Hug Montforter hängt sein „bitschit, wan ich sust anders ergrabens insigel nit enhab“, an; auf seine Bitte siegelt mit Jacob Schwaegler, der Zeit Amman zu Werdenberg. — Die 2 Siegel hangen. St.-A. Luzern, Urk.-Fasc.

Armorial historique
des maisons
de l'Ordre des Chartreux

par

Dom Albert-Marie Courtray.

(Suite.)[2]

(Planche IX-XIV).

2—1090. Notre-Dame de La Torre,

au diocèse de Squillace, en *Calabre,* fondée par Roger I, comte de Sicile et de Calabre, douzième fils et successeur de Tancrède de Hauteville, gentilhomme normand. Cette maison, remise aux cisterciens en 1191, ne fut plus qu'une propriété de la chartreuse des Saints-Etienne-et-Bruno, une fois rendue à notre Ordre en 1513 (voir cette date et 1097).

9. — *D'azur, à la bande échiquetée de gueules et d'argent de deux tires,* qui est des princes normands de Sicile. (Pl. IX)

---

[1] „Irs [der Buchser] gnedigen herren stucki, das junckher Hainrich Montforter innhaut“, erwähnt bei Senn, „Urbar des Kilchspels zu Buchs ao 1484 [IV. 30]“ (Buchs 1882, p. 29).

[2] Voir les *Archives héraldiques suisses,* année 1908, p. 32 et 77.

Sur le Tableau *arbre généalogique cartusien.* — Dans Dom Le Vasseur, mais avec les émaux intervertis: *de gueules, à la bande échiquetée d'argent et d'azur.*

Ces armes sont bien celles des princes normands de Sicile, d'après Litta, *Famiglie celebri italiane* (8 vol. in-4°, Milan, 1819 et suiv.), et Palizzolo Gradina, *Il blasone in Sicilia ossia raccolta araldica* (1 vol. in-4°, Palerme, 1871-1875).

2 bis—1097. Saint-Etienne du Bosco,

fondée en *Calabre,* par le même comte Roger, près de Notre-Dame de la Torre qui était devenue insuffisante. Elle fut gouvernée par le prieur de cette chartreuse et subit le sort de celle-ci jusqu'en 1513, où nous la retrouverons sous un vocable modifié.

Blason comme ci-dessus.

3—1115. Notre-Dame de Portes,

dans le Bugey, au diocèse de Lyon autrefois, actuellement de Belley, construite avec la permission de leur abbé par Bernard de Varey (ou de Varennes) et Ponce, moines bénédictins d'Ambronay, pour y suivre la règle de saint Bruno. Elle fut dotée de la terre et des montagnes de Portes par Gauceran (dit aussi Jocerand), archevêque de Lyon, regardé comme son fondateur. Supprimée par les décrets de l'Assemblée nationale des 13 et 19 février 1790, elle fut rétablie en 1855 et de nouveau évacuée en septembre 1901, après la loi contre les congrégations promulguée le 2 juillet de la même année.

Premières armoiries inconnues.

En blanc dans Dom Le Vasseur. L'*Armorial des Evêques et Archevêques de Lyon,* par Morel de Voleine et H. de Charpin (Lyon, Perrin, 1854, p. 34), ne donne pas de blason à Gauceran, d'abord abbé d'Ainay, puis archevêque de 1107 ou 1113 à 1117. Notre chartreuse se choisit-elle un emblème? Aucun monument ancien n'en existe plus pour nous le révéler. Au chapitre de sa description, avant la restauration de 1855, l'abbé Nyd écrit: «La maison du prieur était composée de deux salles au rez-de-chaussée, et d'un premier étage, ... cet étage comprenait trois divisions: un salon, une chambre à coucher et une bibliothèque . . . . Un seul souvenir a en partie subsisté dans l'ancien salon; c'est une bretagne portant les armoiries d'un prieur.» (*Portes, en Bugey;* notice publiée dans l'*Annuaire de l'Ain* de 1847-48, p. 101.) L'auteur eût été bien inspiré de décrire ces armoiries. Elles pouvaient être celles de la maison avec plus de probabilité que celles d'un prieur, car les prieurs des chartreux ne portèrent pas de blason à moins d'en tenir de leur famille, et dans ce cas encore l'apposèrent-ils très rarement sur les murs du monastère.

10. — En 1696: «*D'azur à Nostre-Dame contournée d'argent.*» (Pl. IX)

Armorial de France, 32, 199, p. 18, qui, pour cette unique description, donne deux blasons coloriés: 32, 233, p. 505 et 508. Ma planche ne reproduit

que l'un d'eux où la Vierge n'est guère contournée. Sur l'autre elle est tout-à-fait de face, tête nue, sans voile.

Quel sceau, si c'en est un, a servi de type à cette déclaration? Vallier en décrit un du XVIe siècle portant la sainte Vierge, mais bien de face, avec l'Enfant Jésus sur le bras gauche; au-dessous est représenté un évêque dont l'auteur cherche à établir l'identité et dans lequel il propose de reconnaître saint Anthelme prieur de Portes et de la Grande-Chartreuse, puis évêque de Belley. Ne serait-ce pas plutôt le fondateur Gauceran? Un autre cachet, sur titre de 1777, présente la Vierge, — qui porte aussi l'Enfant Jésus, — avec la tête légèrement contournée (*Sigill.*, p. 27-28 et pl. III, nº 14).

Au XIXe siècle, ces armoiries ont été sculptées au-dessus de l'entrée du monastère, *avec l'Enfant Jésus sur le bras droit de sa Mère,* suivant les indications de l'archiviste de Lyon, qui a interprété par cette posture le sens du mot *contournée,* la Vierge tenant habituellement son divin Fils sur le bras gauche.

4—1116. Saint-Sulpice,

au diocèse de Belley, dans le Bugey. Dom Le Couteulx l'avait rayé de la liste des chartreuses (*Ann. O. C.,* t. I, p. 267). Malgré son argumentation serrée, il a trouvé un sérieux contradicteur dans la personne de M. Guigue, de Lyon, savant très connu et très compétent, qui, dans sa préface au *Petit Cartulaire de l'abbaye de Saint-Sulpice* (Lyon, 1884), dit qu'il s'était proposé, si la maladie ne l'en avait empêché, de publier des documents inédits sur le diocèse de Belley avec une introduction divisée en trois parties. « La première devait comprendre une notice sur la maison de Saint-Sulpice en Bugey, d'abord simple prieuré de Cluny, puis des Chartreux, et enfin, vers 1130, abbaye de l'ordre de Citeaux.» Une charte de son *Cartulaire,* vers 1120, porte: « . . . . dedit Umberto priori de Sancto-Sulpicio necnon et fratribus heremitanis ejusdem loci . . . .» Or les clunisiens n'étaient pas appelés *ermites,* nom particulier aux chartreux dans les premières années de leur existence avant la création du Chapitre général de l'Ordre. De plus, le cinquième prieur de la Grande-Chartreuse, Dom Guigues, qui écrivit en 1128 les *Consuetudines* de sa maison, déclare l'avoir fait «ad postulationem amicorum et fratrum in Christo dilectissimorum Bernardi Portarum, Humberti S. Sulpitii et Milonis Majorævi priorum». Ce serait à la mort de Humbert, placée par M. Guigue vers 1130 (*Topographie historique du dép^t de l'Ain,* 1873, p. 363), que ce prieuré, malgré ses habitants, fut donné aux cisterciens par Amédée III, comte de Savoie, qui les dota magnifiquement.

Dom Le Vasseur qui a admis ce monastère au nombre des chartreuses, ajoute d'après Dom Le Couteulx avant les Annales: «Humberti fundationi annuit B. Petrus abbas Cluniacensium, cujus insignia subjicimus.» Et son blason porte: *d'or semé de croix recroisetées au pied fiché de sable, à un lion de même brochant sur le tout.* Ces armes sont celles de Montboissier, d'après Rietstap (*Armorial général,* 2e édit., 2 vol., Gouda, 1884), Jouffroy d'Eschavannes (*Armorial universel,* Paris, 1844) et Grandmaison (*Dictionnaire héraldique* de l'*Encyclopédie théologique*

de Migne, Paris, 1852). Existaient-elles déjà au temps de Pierre le Vénérable issu de cette famille, et ont-elles jamais été adoptées par Saint-Sulpice devenu abbaye? C'est peu probable. Il faut au moins les rejeter comme armoiries de cette maison en tant que chartreuse, car dans la première moitié du XIIe siècle les monastères ni les abbés n'en portaient pas encore.

5—1116. Notre-Dame des Escouges[1],

près Saint-Marcellin, en Dauphiné, fondée pour des moines par Rainald (ou Raynold) de Lanz, sa femme Amblarde, leurs enfants et leurs neveux, dans le diocèse de saint Hugues, évêque de Grenoble et avec son approbation. Elle fut occupée, en 1391, par les moniales de Parménie, qui n'y restèrent que jusqu'en 1418 (voir 1259). On y remit alors des moines, mais la maison fut abandonnée en 1423.

Armoiries inconnues.

Dom Le Vasseur lui donne le même écusson que celui qu'il attribue à la Grande-Chartreuse, le prétendu blason de saint Hugues, parce qu'il la croit fondée par cet évêque de Grenoble. Mais, cela a été dit dans l'Introduction et rappelé à l'article de Saint-Sulpice, son armorial fut composé avant les *Annales* de Dom Le Couteulx, qui écrit (tome I, p. 204 et suiv.): «Jusqu'ici saint Hugues était regardé comme seul fondateur de cette maison; cependant on doit lui adjoindre dans cet honneur Rainald de Lanz, ...» Suit la charte de fondation délivrée par ce seigneur, tirée, ce qu'il y a de mieux, du cartulaire des évêques de Grenoble. Et plus loin l'annaliste ajoute: «Le principal fondateur des Escouges est donc de droit Rainald de Lanz, qui est dit, dans un autre document, acquéreur et propriétaire du lieu, puis donateur, concesseur et fidèle protecteur.» Le fils aîné non seulement confirma la libéralité de son père, mais la défendit contre des agresseurs (ibid.). Après cela, on ne voit pas même pourquoi à Rainald serait adjoint saint Hugues de Grenoble en qualité de fondateur du monastére; il en est seulement un des grands bienfaiteurs. Le rôle qu'il joua à la naissance de l'Ordre des chartreux et les bienfaits spirituels et matériels dont il ne cessa de le combler jusqu'à sa mort, l'ont fait sans doute regarder un peu confusément comme fondateur des Escouges, aux débuts de laquelle il dut prendre un grand intérêt, mais nous ne devons pas oublier la part des autres dans cette œuvre.

L'*Armorial de Dauphiné*, par G. de Rivoire de la Bâtie (Lyon, 1867, p. 336), parle bien de l'ancienne famille de Lanz, depuis 1096 jusqu'en 1446, et spécialement de Raynoldus en 1111, mais il en a laissé l'écusson en blanc.

6—1116. Notre-Dame de Durbon,

au diocèse de Gap, en Provence, fondée par Matfredus et Lagerius de Beldisnar (ou Beaudinar), de concert avec leur famille, fut supprimée par la Révolution française, à la fin du XVIIIe siècle.

[1] Du mot latin *Excubiarum*, = des Surveillants.

11—I. *De gueules au lion d'or*, qui est de Beaudinar. (Pl. IX)

Cet écusson est à l'unique nom de Beaudinar, en Provence, donné par Rietstap et Jouffroy d'Echavannes. Est-il certainement celui de la famille fondatrice de Durbon? Je n'ai pu m'en assurer.

Dom Le Vasseur attribue à cette chartreuse l'écusson — que nous verrons à l'article suivant «Sylve-Bénite» — de Frédéric Ier Barberousse de Hohenstaufen, qui, dit-il, en a augmenté la dotation «aucta a Frederico I imperatore». Le diplôme, conféré en 1178, n'a cependant rien d'extraordinaire: l'empereur obtient à Durbon la donation par des seigneurs voisins de quelques terres leur appartenant, et met le monastère sous sa protection. Pour une charte non moins gracieuse octroyée par le monarque à la chartreuse d'Oujon, la même année, Dom Le Vasseur n'a pourtant pas attribué à cette dernière les armoiries impériales. Si Durbon n'a jamais porté celles de ses fondateurs, soit jusqu'en 1178, soit plus tard, ce qu'on ignore, il est beaucoup plus douteux qu'elle ait porté celles des Hohenstaufen; mais il en est tout autrément du blason suivant.

12—II. En 1696: «*D'or à une croix ancrée de gueules,* avec cette devise autour: DURA BONIS SED VTILIS.» (Pl. IX)

Armorial de France, 32, 204, p. 373, et 32, 238, p. 2. La devise est autour de l'écu, non dedans. — On voit, en effet, cette croix sur quatre sceaux de Durbon décrits par Vallier (p. 32), dont trois ont pour légende le jeu de mots *Dura bonis . . . .*, et l'un d'eux a très bien pu être le modèle de la déclaration enregistrée.

7—1116. Notre-Dame de La Sylve-Bénite,

dans l'ancien diocèse de Vienne, en Dauphiné, fut détruite comme tant d'autres à la suite des décrets promulgués par la Révolution française, en 1790.

13—I. *De gueules à deux clés en sautoir d'argent*, qui est de Clermont. (Pl. IX)

Nos Annales et M. Lagier *(op. cit.)* s'accordent à reconnaître la famille de Clermont, qui devint au XVe siècle de Clermont-Tonnerre, fondatrice de cette maison. Quelques auteurs ont prétendu qu'avant 1120 les Clermont avaient des armes parlantes, un mont sous un soleil *(clarus mons),* remplacées à cette date par les clés papales que Calixte II leur aurait octroyées avec la tiare pour cimier et cette devise: *Si omnes te negaverint, ego nunquam te negabo,* parce qu'un des leurs, à la tête d'une armée, l'aurait rétabli sur le siège de saint Pierre usurpé par un antipape, créature de l'empereur Henri V. (Cf. Moréri: *Dictionnaire historique . . .*, édition de 1733, Bâle, t. III, p. 204, et de Courcelles: *Histoire généalogique des pairs de France,* t. VII, article *Clermont-Tonnerre.)* Mais, dit l'auteur de l'*Armorial de Dauphiné* (op. cit., p. 160), «les clefs furent peut-être aussi des armes parlantes *(clar, clef,* dans l'ancien langage Dauphinois) . . . . . Il est aujourd'hui prouvé que la bulle de concession des deux clefs par le pape Calixte II n'a aucune authenticité, et que de plus elle pèche par des erreurs historiques et chronologiques évidentes. (Voir les recherches sur les inscriptions de Vienne, par M. de Terrebasse.)»

14—II. Après 1197: *Parti, au 1er d'or à l'aigle de sable nimbé d'or, becqué et membré de gueules,* qui est du Saint-Empire d'Occident; *au second d'argent à trois lions léopardés de gueules,* qui est de Hohenstaufen. (Pl. IX)

Dom Le Vasseur, qui n'a pas connu les fondateurs primitifs de La Sylve-Bénite, attribue les honneurs qui leur reviennent à l'empereur Frédéric II, lequel, dit-il, augmenta beaucoup les revenus de cette chartreuse, et pour ce motif il en appose dans son œuvre le blason: «cujus insignia hic apponimus». Il se trompe de personnage; nous avons vu dans l'Introduction qu'il s'agit de Frédéric I, et pour quelle raison, d'après M. Lagier, on peut placer ici son écusson, dont cependant cet auteur ne parle pas. Le Vasseur met un aigle bicéphale membré de sable et des léopards de sable au lieu de lions léopardés de gueules. L'aigle impérial se rattache aux aigles romaines par une tradition ininterrompue, et ne se vit peut-être que vers la fin du XIIe siècle sur l'écu des empereurs[1], parmi lesquels Henri III (1039-1056) serait le premier qui le prit comme emblème sur les sceaux[2]. Il n'est d'un usage constant à deux têtes, dans leur blason, que depuis Sigismond de Luxembourg, élu en 1410. Auparavant, on ne le constate de cette forme que par intervalle, sur l'écharpe ou bande de soie dont fut couverte la tête du cadavre de Frédéric II, enseveli à Palerme en 1250, sur le sceau de la paix de l'Empire, *Reichsfriedenssiegel,* de Louis de Bavière, en 1335, et sur des sceaux de Charles IV (1347-1378)[3], dont la Bulle d'or (1356) ne porte que l'aigle à une tête[4], qui resta souvent et reste encore ainsi dans certaines armoiries de concession impériale.

Suivant Seyler, le roi des Romains portait l'aigle monocéphale; après son couronnement comme empereur il y ajoutait une seconde tête. Cette distinction, déjà établie dans le *Clipearius Teutonicorum* (vers 1240) s'est maintenue jusqu'au XVIIIe siècle[5]. Elle ne peut avoir été suivie régulièrement que depuis le XVe siècle, d'après les données précédentes. Le *Clipearius* aura observé que Frédéric II usa de l'aigle à une tête dans ses premières années et que plus tard il prit l'aigle bicéphale importé de l'empire byzantin.

Le même auteur dit que les plus anciens armoriaux peints représentent l'aigle *membré de gueules.* A partir de Grünemberg[6] et pendant tout le XVIe

[1] E. Gritzner, *Symbole und Wappen des alten deutschen Reiches,* p. 13 et suiv. — Frédéric I régna de 1152 à 1190.

[2] Dr Fr.-W. Ghillang, Stadtbibliothekar in Nürnberg, und Carl Heideloff, *Der Deutsche Adler und die deutschen Farben geschichtlich erörtert,* Stuttgart, vers 1848, 15 pages. Ils renvoient naturellement à des sources qu'ils seraient trop long d'énumérer ici.

[3] Ghillang et Heideloff, *op. cit.*

[4] Grandmaison, *op. cit.,* col. 3.

[5] *Wappen der Deutschen Souveraine und Lande, bearbeitet von Gustav A. Seyler, Kgl. Kanzleirath.* Nürnberg, Bauer und Raspe (Emil Küster). Ouvrage en cours de publication depuis 1898.

[6] *Des Conrad Grünemberg, ritters und burgers zu Costenz Wappenbuch, volbracht 9 April 1483,* herausgeg. v. Dr. R. Graf Stillfried-Alcantara und Ad. M. Hildebrandt, Frankf. a./M. 1875. 3 Bd. fo.

siècle il est membré de sable. Durant les deux siècles suivants il n'y a pas d'accord sur ce point[1].

Au XVII[e], sur des monnaies, des drapeaux et des sculptures les serres de l'aigle tiennent le sceptre ou l'épée et le globe. Un sceau de Charles VI, en 1715, introduit ces ornements dans les armes officielles qu'ils ne quitteront plus[2].

Le nimbe, marque de la sainteté dans l'iconographie chrétienne, a été placé pour cette raison derrière la tête de l'aigle du *Saint*-Empire d'Occident. On l'appelle souvent diadème, en héraldique, ce qui peut provoquer des méprises. Il paraît déjà sur la bannière de Charlemagne, conservée dans la basilique de Saint-Paul à Rome, et sur le manteau impérial, dans la sacristie de la cathédrale de Metz. Ensuite, jusqu'à l'empereur Sigismond, il ne fut pas d'un usage régulier[3]. Son émail est l'or. Quand il est sur un champ de même métal, son cercle extérieur doit forcément s'en différencier. Dom Le Vasseur l'a mis de gueules. Il a été employé avec la couronne qui, d'abord cimier de l'écu, n'a été posée directement sur l'aigle que lorsque celui-ci, servant simplement de support aux armes personnelles de l'empereur, est hors de tout écu, coutume inaugurée sous Ferdinand I (1556-1564). Deux chartreuses, Freudenthal (1255) et Walditz (1627), ont placé dans leur blason l'aigle et la couronne même. Jusqu'à Charles IV la couronne était ouverte. Elle se transforme alors peu à peu en diadème ou couronne fermée. Sur la pierre tombale de Frédéric III, mort en 1498, apparaît le type spécial, sorte de mitre à fanons, qui restera désormais la couronne des empereurs et que porte encore le souverain d'Autriche[4].

Quant à l'écusson des Hohenstaufen, voici ce qu'en dit Rietstap: «Hohenstaufen (Dynastie des). D'argent (souvent d'or) à trois lions léopardés de gueules, l'un sur l'autre. Après l'exécution de *Conradin* à Naples en 1268, ces armes restèrent au Duché de Souabe, modifiées de la façon suivante: D'or à trois lions léopardés de sable, lampassés de gueules, la patte dextre levée écorchée de gueules.»

15—III. Après 1228: *De gueules à trois vires d'argent l'une dans l'autre,* qui est de Virieu. (Pl. IX)

Si les deux écussons précédents, en souvenir des fondateurs, ont pu être portés par notre chartreuse après le XII[e] siècle, celui-ci du moins l'a été certainement. M. l'abbé Lagier l'a relaté dans son ouvrage. Il nous en présente d'abord la cause: «La noble famille de Virieu ouvrit la série non interrompue de bienfaits dont elle combla pendant des siècles les religieux de la Sylve . . . . en mai 1228.» (*Op. cit.,* p. 18.) Il nous révèle ensuite l'endroit où il était placé: «Les armes des Virieu se trouvaient sur le grand portail du couvent, honneur qui ne s'accordait qu'aux fondateurs ou bienfaiteurs insignes. En 1609, lors probablement des réparations, elles furent effacées. Aussitôt, les sieurs de Pupe-

---

[1] Seyler, *op. cit.*
[2] Seyler, *op. cit.*
[3] Ghillany et Heideloff, *op. cit.*
[4] Seyler, *op. cit.*

tières et Pointières, Claude et Aynard, tous fils de Claude III, de Virieu-Pupetières, ne purent dissimuler leur ressentiment et portèrent plainte au premier président, Artus Prunier de Saint-André. Celui-ci, de son côté, croyait avoir quelques droits au maintien de ces armes en sa qualité de seigneur de Virieu et beau-père du sieur de Montrevel, François, fils aîné de Mr de Pupetières. Il fit part de la plainte au R. P. Général D. Bruno d'Affringues, et par son intermédiaire, obtint le rétablissement de l'écusson à trois vires....» (Ibid. p. 21.) De son côté, l'*Armorial de Dauphiné* énumère quelques faveurs accordées à cette famille (p. 806): «Le tombeau de Martin de Virieu »qui vivait en 1228« se voyait encore avant la Révolution à la Sylve bénite.» Et plus loin (p. 808): «En mémoire des libéralités faites à ce couvent, les dames de Virieu-Pupetières ont conservé jusqu'à la Révolution le droit d'être enterrées dans le cimetière des Chartreux, et même celui d'entrer de leur vivant dans certaines parties de l'intérieur du monastère.»

16—IV. Au XVIIe siècle et sûrement depuis 1696: «*D'argent à une forêt de sinople terrassée de même, et une église avec son clocher de gueules mouvante du flanc dextre, et un chef d'azur chargé d'une main dextre d'or sortant d'une nuée de même couchée de senestre à dextre.*» (Pl. IX)

Armorial de France, 32, 204, et 32, 238, p. 133.

M. Lagier termine le passage cité plus haut en disant qu'on rétablit l'écusson à trois vires «à côté de celui où se voyait la main bénissant la Sylve». Ces derniers mots me surprennent un peu. L'auteur a-t-il vu dans les archives ou sur la porte en question que les deux écus étaient depuis lors accolés, ou bien le déduit-il de ce que celui à la main bénissante était propre au monastère selon l'*Armorial de France* et l'*Armorial de Dauphiné* qui a copié le premier? Il s'agirait, en ce dernier cas, d'établir à quelle date ce quatrième écusson fut adopté. Il n'a rien du blason primitif ni même du blason jusqu'au XVIIe siècle, époque à laquelle il ne doit pas être antérieur; et ce peut être plus tard encore qu'on l'y posa. Quoi qu'il en soit, sans aucun doute il s'implanta définitivement, le seigneur de Virieu s'étant constitué ennemi de la chartreuse dans la seconde moitié du XVIIe siècle. (Lagier, p. 40 et suiv.)

L'emblème de ce quatrième écusson a dû être employé d'abord comme type sur les sceaux: on le remarque en effet dans Vallier sur trois d'entre eux (p. 34-35); de là il a été pris comme armes parlantes. Et, singulier retour des choses humaines! c'est maintenant la famille de Virieu qui tient à honneur de les posséder. M. Vallier nous apprend qu'elles se trouvent sur une boiserie de la bibliothèque du marquis de Virieu, provenant de La Sylve, avec un lièvre et une forêt de trois arbres. M. Lagier nous dit également (p. 8) qu'elles «se voient sur la belle porte de l'ancienne église de la Sylve, porte sculptée très délicatement et que Mme la marquise de Virieu a fait pieusement restaurer et placer dans la chapelle de son château de Pupetières. Mais là, elles n'ont pas l'église qu'on y trouve dans l'*Armorial de Dauphiné.*» Celui-ci en donne deux reproductions: la première (p. 142), copiée comme la mienne dans l'*Armorial général*

de France; la seconde (p. 713), d'après un sceau, dit-il, mais modifié, observe M. Vallier, selon la boiserie de la bibliothèque du marquis de Virieu. On comprend que ces armes peu héraldiques soient reproduites çà et là avec des fantaisies.

Sur le tableau de la *Galerie des Cartes* de la Grande-Chartreuse, représentant la Sylve-Bénite, derrière les bâtiments s'étend une forêt, et du ciel, au-dessus, une main bénit le tout.

8—1116. Notre-Dame de Meyriat,

en Bugey, près de la Bresse, dans l'ancien diocèse de Lyon, fut fondée par Ponce de Balmey, chanoine et grand pénitencier de cette Eglise, devenu ensuite chartreux, puis évêque de Belley en 1125. Cette maison disparut dans la tourmente révolutionnaire de la fin du XVIIIe siècle.

17—I. *D'hermines au canton senestre d'argent chargé d'un aigle à deux têtes de sable,* qui est de Balmey. (Pl. X)

Un sceau assez ancien de cette maison porte ces armoiries avec le buste de la Vierge-Mère pour cimier, et le canton — ou plutôt l'aigle sans tracé de canton — à *senestre,* au sujet duquel M. Vallier, qui le dit «aliàs *d'or*» [1], fait cette réflexion (p. 37): «Si les armoiries du sceau m'offrent ce canton à *senestre,* il me fournit l'occassion de m'étonner de le voir indiqué à *dextre* dans l'*Armorial* ms. de la Grande-Chartreuse et le Tableau armorié que l'on voit dans une salle voisine de celle du Chapitre. Il y a là une erreur évidente dans les dits armoriaux.» En effet, Dom Le Vasseur met le canton à *dextre,* trompé sans doute par une description qui ne spécifiait pas sa place, comme de nos jours encore celles de Rietstap et d'Eschavannes. Guichenon, dans son *Histoire de Bresse et de Bugey* (continuation de la 3e partie, Lyon, 1650, p. 20), est d'accord avec le sceau de Meyriat sur les armes des Balmey qui sont, dit-il : «*D'hermines, au canton senestre d'argent; chargé d'une aigle à deux testes, esployée de sable.*»

18—II. En 1696: «*De gueules à une croix d'argent, party de gueules à trois bandes d'argent, et sur le tout d'argent à un aigle à deux têtes de sable, le vol étendu, accompagné de sept mouchetures d'hermines de sable posées 2 en chef, 2 aux flancs et 3 en pointe, celles-cy posées 2, 1, avec cette inscription autour de l'écu en caractères de sable:* CARTUSIA MAJORAEVI.» (Pl. X)

Armorial de France, 32, 200, p. 270, et 32, 233, p. 500.

Cet écusson paraît aussi être tiré d'un sceau ou d'un cachet, à cause de la légende qu'on lit autour, bien qu'elle ne soit pas précédée du mot *sigillum.* Le premier *parti* semble de Savoie moderne; j'ignore la provenance du second, ainsi que le motif de ces deux armoiries dans le blason de Meyriat; le *sur le tout* est pour Balmey. M. Lefebvre dit que Thomas de Savoie fit une donation importante en

[1] Révérend du Mesnil (*Armorial historique, Bresse, Bugey, Dombes, Pays de Gex, Valromey et Franc-Lyonnais,* Lyon, 1872) signale aussi cette variante d'après l'*Histoire de Bresse* de Guichenon. Il faut que ce soit à un autre endroit de cet ouvrage, qu'à celui qui va être cité, car on ne la trouve pas là.

1204 à notre monastère (*St Bruno et l'Ordre des Chartreux,* op. cit., t. II, p. 220); mais ce comte portait de Savoie ancien, c'est-à-dire l'aigle, et le sceau décrit par Vallier, aux armes de Balmey, certainement postérieur au XIIIe siècle, n'a ni Savoie ancien, ni Savoie moderne. La maison de Savoie fut longtemps souveraine du Bugey et de la Bresse, elle a pu certainement acquérir des droits de grands bienfaiteurs à Meyriat, et deux de ses membres épousèrent des princesses de Chypre, de la maison de Lusignan, qui porte d'après Rietstap et d'Eschavannes: *burelé d'argent et d'azur.* Serait-ce ce blason qui formerait le second parti de celui de Meyriat, malgré ses différences? On en voit d'autres de ce genre dans l'*Armorial général de France,* par exemple à la chartreuse de Cahors (1328), pour laquelle justement il donne des bandes au lieu de fasces.

9—1117. Notre-Dame de Montrieux,

de l'ancien diocèse de Marseille, aujourd'hui dans celui de Fréjus, en Provence, commencée par un noble italien, et fondée par les frères Gaufrid, Hugues et Falco, seigneurs de Solliès et leurs successeurs, elle fut supprimée par la Révolution française; rétablie en 1843, elle est de nouveau abandonnée depuis le mois de septembre 1901.

Armoiries de fondateurs inconnues.

Dom Le Vasseur, qui ne désigne pas de fondateurs, a son écusson vide.

«Sur les armoiries des premiers seigneurs de Solliès, les *de Soleriis,* ou *de Soliers,* on n'a aucune donnée certaine, m'écrit M. Dollieule, ancien magistrat, historien de cette localité. Ces seigneurs étaient des cadets de la famille vicomtale de Marseille, issus du vicomte Guillaume II (mort en 1047) et de Stéphanie, sa seconde femme. Auraient-ils adopté les armes primitives de la famille pleines ou brisées? Les plus anciennes armoiries que l'on connaisse des vicomtes de Marseille figurent sur un sceau du vicomte Raymond Geoffroy de Trets, de l'année 1209, sur lequel le vicomte est représenté tenant, au bras gauche, un écu à un pal [1]. L'église de Solliès-Ville, construite vers la fin du XIe siècle ou les tout premières années du XIIe, porte sculptée, sur chacune des quatre clefs de voûte de la partie échappée à la démolition, au XVIe siècle, une marguerite ou rose, à six feuilles, avec un bouton au centre. Sur l'un de ces fleurons, les feuilles sont en forme de losanges; sur les trois autres, elles sont très effilées, absolument semblables aux rais des étoiles héraldiques, à l'origine des blasons. Ils pourraient bien représenter, au lieu d'un simple ornement sans signification, dû à la fantaisie du constructeur, le meuble principal des armes des cadets de Marseille, qui vraisemblablement ont dû contribuer à la construction, bien qu'à cette époque ils ne détinssent que la moitié du fief: l'autre moitié appartenait aux religieux de Saint-Victor de Marseille. Y aurait-il lieu d'y voir plutôt la

---

[1] «L. Blancard, *Iconographie des Sceaux et Bulles conservés dans la partie antérieure à 1790 des Archives départementales des Bouches-du-Rhône,* Marseille, 1860, t. I, p. 46; t. II, planche 24, no 3.»

forme primitive des armes de l'abbaye, armoiries pour lesquelles on ne possède aucune pièce justificative très ancienne?[1] Les armes actuelles de l'abbaye sont: *d'azur, à l'escarboucle de huit rais, pommetée, d'or.*

«Les armoiries de la commune de Solliès, enregistrées à l'Armorial de France, sont: *d'azur à une bande d'argent chargée du mot* SOLIERS *de gueules et accompagnée de deux soleils d'or, l'un en chef et l'autre en pointe.* Ces armes qui sont dessinées sur les plus anciens registres de délibération (fin du XVIe siècle) remontent tout au moins à la fin du XVe siècle, à en juger par les deux soleils sculptés sur le buffet d'orgues de Solliès-Ville, lequel est de 1499 (le plus ancien existant en France, au dire de Viollet-le-Duc). Remonteraient-elles beaucoup plus haut et proviendraient-elles des *de Soleriis,* seigneurs éteints à la fin du XIVe siècle?

«Il existe enfin, en Provence et ailleurs, diverses familles du nom de «de Soliers», dont quelques-unes sont certainement très anciennes et vraisemblablement originaires de la Provence; entre autres celle qui descendrait de N.... de Soliers, à qui d'après Robert de Briançon *(L'Etat de la Provence dans sa Noblesse,* III, 91), saint Elzéar de Sabran aurait fait donation en juin 1322, d'une maison, à Ansouïs, à la charge d'écarteler les armes des de Soliers avec celles de Sabran; d'après l'acte de donation, les armes des de Soliers étaient: *de gueules, à un chevron d'or accompagné, en chef, de deux étoiles aussi d'or, et, en pointe, d'un soleil du même.* A en croire Robert de Briançon, ce chevalier aurait été un gentilhomme napolitain ramené d'Italie par le comte d'Ariano. Cette supposition n'est guère vraisemblable. Il y a plutôt lieu de penser que ce chevalier, provençal comme le comte et la comtesse d'Ariano, les avait accompagnés dans leurs voyages en Italie. Se rattachait-il aux *de Soleriis* seigneurs de Solliès? Ce n'est qu'une conjecture plus ou moins plausible.

«En 1292, le grand sénéchal de Provence était Raimond de Soliers, dont le même Robert de Briançon donne les armes, d'après un sceau avec la légende RAIMUNDUS DE SOLERIIS PROVINCIAE ET FORCAL. SENESC.: ..... *une tour ronde* ..... Ce Raimond de Soliers habitait Marseille; sa femme Huguette était, je crois, la sœur de Bertrand de Marseille. S'il fallait faire un choix entre cette famille et la précédente dans la recherche de la descendance des seigneurs de Solliès, c'est vers ce Raymond de Soleriis que je pencherais; mais voilà bien des hypothèses.»

19 - I. *D'azur à l'agneau pascal d'argent, sa banderole de gueules.* (Pl. X)

Armorial de Dom Bernard Peter, qui seul donne les émaux. — *Notice sur le monastère de Montrieux,* par M. le comte de Villeneuve-Flayosc (Brignoles, 1870, p. 97). — Cachet armorial sur titre de 1700 (Vallier, p. 40, et coll^on^ de La Valsainte). — Dans le cloître même du monastère, où l'écu est de style Renaissance.

[1] Ce qui n'est pas surprenant, les monastères n'ayant pris d'armoiries qu'au XIIIe siècle au plus tôt.



Fig. 10
Sceau inédit de Montrieux, sur lettre du 25 nov. 1880, aux arch. de La Valsainte.

Son emblème a dû lui être cher de tout temps, car on le voit, mais sans écusson, sur quatre sceaux dont l'un très ancien sur document de 1206, le deuxième gravé en 1733, le troisième servait de nos jours (Vallier, p. 39, 40 et 398), ainsi que le dernier, inédit (fig. 10). Il se trouve aussi sur le plan cavalier de cette maison, à la *Galerie des Cartes* de la Grande-Chartreuse, peinture du Frère convers Alphonse Duquat, profès de Montrieux à la fin du XIXe siècle.

20—II. En 1696: «*De sable à un saint Bruno d'argent.*» (Pl. X)

Armorial de France, 32, 223, p. 732, et 32, 256, p. 927. — Ce blason n'a dû être porté que sur cet armorial.

10—1132. Notre-Dame d'Arvière,

au diocèse ancien de Genève, fondée par Amédée III, comte de Savoie, et son gendre Humbert, sire de Beaujeu, du Bugey pour une part et du Valromey, dans les terres de celui-ci; fut détruite par la Révolution française.

21—I. *D'or à l'aigle de sable, becqué et membré de gueules,* qui est de Savoie ancien. (Pl. X)

Dans Dom Le Vasseur.

On pourrait joindre à cet écusson celui des Beaujeu, co-fondateurs, et sur les possessions desquels la chartreuse fut bâtie, car nos monastères portaient plus ordinairement les armoiries du seigneur du lieu. Les comtes de Savoie, il est vrai, en étaient suzerains, et la maison de Beaujeu, qui portait *d'or au lion de sable chargé d'un lambel à cinq pendants de gueules,* leur céda dès le XIIIe siècle ses droits sur le Bugey et le Valromey.

22—II. *D'argent à la croix longue de gueules portant un Christ au naturel nimbé d'argent, (accompagnée) à dextre d'un chérubin à genoux adorant le Christ (au naturel?).* (Pl. X)

Communication de Dom Palémon Bastin qui la tient lui-même de Dom Félix Charvot, à qui l'avait faite soit M. Guignard, conservateur de la bibliothèque de Dijon, soit M. Vingtrinier, conservateur de la bibliothèque de Lyon. Je ne connais rien de plus sur cet écusson, si ce n'est qu'il paraît être tout simplement le sceau de 1488, qu'on aura colorié, n^o I de Vallier (p. 40-41), ainsi décrit: «Le Christ en croix, avec le nimbe cruciforme et surmonté de l'écriteau inri. Dans le champ gauche un chartreux agenouillé et priant, à droite.» Le chartreux a été converti en chérubin sur le blason, mais son émail manque.

11—1134 (vers) Notre-Dame du Mont-Dieu,

dans le diocèse de Reims, en Champagne, fondée par Odon, abbé de Saint-Remi, et sa communauté, fut supprimée par la Révolution française à la fin du XVIIIe siècle.

23—I. *D'azur semé de fleurs de lis d'or, à une croix d'argent brochant sur le tout*, qui est de l'abbaye de Saint-Remi de Reims. (Pl. X)

Armorial de France, 32, 203, p. 432, et 32, 237, p. 224, au nom de cette abbaye.[1]

Les fleurs de lis, d'or sur champ d'azur, forment l'écusson royal de France; il n'est pas surprenant chez un monastère peut-être fondé par un souverain, sûrement enrichi par plusieurs et principalement à l'occasion de leur sacre. Mais l'écu de France était-il adopté par l'abbaye de Saint-Remi à la date de fondation du Mont-Dieu, en 1134? Certainement non. D'abord, si la fleur de lis, attribut, orne la couronne et le sceptre des Carolingiens sous forme de fleuron (Demay, *Le costume au Moyen Age d'après les sceaux*, Paris, 1880, p. 197 et suiv.), Louis VII fut le premier Capétien qui en chargea son contre-scel et en fit semer sur les ornements dont on se servit de son vivant au sacre de Philippe-Auguste, son fils, d'après Jouffroy d'Eschavannes (*op. cit.*, Traité du blason, p. 7), Adalbert de Beaumont (*Recherches sur l'origine du blason et en particulier sur la fleur de lis*, Paris, 1853) et H. Gourdon de Genouillac (*L'Art héraldique*, Paris, 1889).[2] Or Louis VII régna de 1137 à 1180. Ensuite il est reconnu que les monastères ne prirent d'armoiries qu'au XIIIe siècle (cf. l'Introduction). Il n'est donc guère croyable que l'abbaye, faisant exception, ait composé dès le XIIe siècle son blason de la croix et de l'emblème à peine apparu sur les armes royales, et que, en conséquence, il ait été pris par le Mont-Dieu naissant qui ne l'employa pas même plus tard.

Dom Le Vasseur le lui donne cependant, moins les émaux, et la croix cantonnée simplement de quatre fleurs de lis, mais chargé du suivant. Ce dernier est en trop sur celui-là. Les deux ne doivent pas être confondus en un seul: on ne connaît aucun document où ils soient unis de cette manière. Rendons hommage à l'abbaye de Reims en plaçant ici son blason, pour rappeler qu'elle est la fondatrice du Mont-Dieu, et passons à celui que la chartreuse a certainement porté.

---

[1] D'autres armoriaux ajoutent que la croix est *surmontée d'une colombe au naturel déposant la sainte Ampoule de sable sur cette croix.* Pour que l'armorial de d'Hozier, commencé en 1696, ne parle pas de cette addition — qui représente la descente, du ciel, de la sainte Ampoule au baptême de Clovis, fiole contenant l'huile du sacre des rois de France, et qui était conservée à Saint-Remi, — il faut qu'elle soit très moderne ou n'ait pas été très employée.

[2] «Louis VII, dit le jeune, prit le 1er des fleurs de lis pour armoiries.... On a dit dans ce temps-là fleur de Loys, puis fleur de Louis, ensuite fleur de lis.» Vicomte de Magny, *La science du blason, accompagnée d'un armorial général*, Paris, Aubry, 1858, p. CXIV. Existe-t-il un seul document corroborant cette étymologie adoptée par Gheusi, dans *Le Blason héraldique* (Paris, 1892, p. 168)? Cela ne concorde pas avec Maître Jean de Garlande, qui, dès 1080, parle de fleur de lis, au rapport de Paul Lacroix (*op. et loc. cit.*). Gheusi ajoute que «les plus anciens et les plus graves auteurs... sont unanimes à y voir le fer de l'ancien javelot des Gaulois: *une lance* armée de deux crochets avec sa douille découpée.» Pour d'autres c'est le dessin d'une broderie orientale. Il est de fait que la fleur de lis héraldique ne ressemble pas à la fleur de lis naturelle.

24—II. *De gueules au monde d'or.* (Pl. X)

Dom François Ganneron, né vers 1590, entré au Mont-Dieu en 1615, mort en 1669, nous parle des armoiries de sa maison de profession dans *Les Antiquités de la Chartreuse du Mont-Dieu,* livre publié à Paris, en 1893, par M. Paul Laurent, archiviste départemental des Ardennes. «Les anciens religieux de cete maison du Mont-Dieu, dit-il (p. 2 et 3), ont pris pour escusson, marque et armoyrie ung monde; mais quel monde? ung monde entouré de croix, et ce pour plusieurs raisons, premièrement afin que comme ce monde est composé de ciel et de terre, ils eussent souvenance qu'après cete vie terrestre et mortelle il en reste une autre céleste et éternelle vers laquelle ils doivent sonspirer. La croix y a esté adjoutée afin de cognoistre que tant que nous vivons en ce misérable monde, nous sommes tousjours environnés de croix; car, qu'on considère combien de dangers nous menacent de la part du diable, du monde, et de la chair, combien nous sommes assiégés de maladies spirituelles et corporelles, combien de périls et de misères nous talonnent de tous côtés, on ne verra que croix. Tout de mesme si nous levons nos yeux au ciel gémissans de ce que nostre demeure et pèlerinage est si long en ce monde, désirans estre desliés de cete mortalité pour nous envoler vers nostre principe, on n'y trouve que croix, croix toutefois douces et amoureuses.

«Les religieux du Mont-Dieu doibvent tousjours avoir devant les yeux ce monde terrestre, non pour se complaire en ses pompes et vanités, mais pour peser la grace que Dieu leur a faict de les avoir retirés des précipices qui y estoient, les ayant amenés en la saincte religion pour y vivre asseurément loing des troubles et traverses qu'endurent journellement les enfans de ce monde, et finalement afin que les religieux faisans réflexion sur cete machine du monde, abrégée et comprise en ung si petit globe, ils portent leur visée plus loing vers ces montagnes éternelles où ils verront enfin ce sacré triangle qui pourra remplir, bien mieux que ce rond orbiculaire, les trois puissances de leurs âmes. L'escusson donc du Mont-Dieu est tel.»

Dom Ganneron accompagne sa description d'un dessin qui représente en effet un globe surmonté d'une croix, non «entouré de croix», mais ce qu'il ne dit pas, ce globe y est posé sur une couronne d'épines, et chargé, en chef, d'un semé d'étoiles où apparaît un croissant, en pointe, de la terre sur laquelle une sorte d'église ou de monastère, le Mont-Dieu, est placée au centre; le globe est en outre cantonné à dextre d'une étoile rayonnant vers lui et au-dessus, dans l'écusson, on lit cette devise: *In monte Dñs*[1] *videbit* (fig. 11).

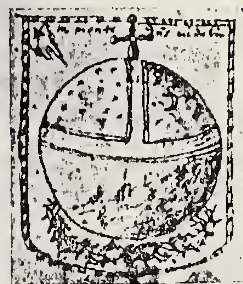


Fig. 11. Armes du Mont-Dieu dessinées au XVIIe siècle par Dom Ganneron dans son ms. sur les antiquités de cette chartreuse. Réduction.

Sur le tableau peint du Mont-Dieu, de la *Galerie des Cartes* de la Grande-Chartreuse, on a mis comme ornement, en dehors de la vue, ces armoiries: de gueules au globe

[1] Dominus.

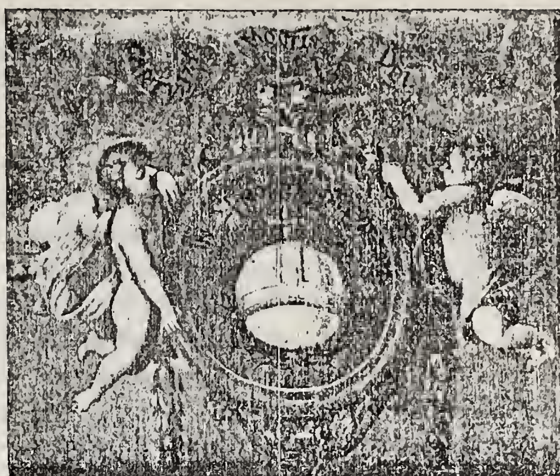


Fig. 12. Armes du Mont-Dieu sur le tableau, représentant ce monastère, de la *Galerie des Cartes* de la Gde-Chartreuse. Réduction.

d'azur cerclé et croisé d'or, posé sur une couronne d'épines de sable, cantonné à dextre d'une étoile à cinq rais d'or, avec la même devise que ci-dessus, à l'intérieur du blason, mais le monde n'est chargé d'aucun emblème (fig. 12). La porte d'entrée du monastère *paraît* surmontée d'un écusson illisible, sur ce même tableau.

Le frontispice de l'histoire de *La Chartreuse du Mont-Dieu,* par l'abbé J. Gillet (Reims, 1889), nous montre des armoiries conformes à celles dessinées par Dom Ganneron, sans émaux, avec la devise à l'extérieur. Dom Le Vasseur, sur les armes de Saint-Remi, nous donne quelque chose d'à peu près semblable, moins la devise.



Fig. 13. Armes du Mont-Dieu sur le fronton de l'entrée de la maison toujours existante que cette chartreuse possédait à Reims, rue du Barbâtre, nº 51, et construite en 1688.

Parmi les phototypies insérées dans l'ouvrage de l'abbé Gillet, on voit (p. 16) un ancien tableau de la chartreuse, représentant Odon, abbé de Saint-Remi, faisant don du Mont-Dieu aux chartreux, sur lequel se trouvent en haut les armes de ce dernier couvent, mais composées simplement du globe croisé, sans autre emblème apparent; et (p. 455) la «Porte de la maison» que possédait le «Mont-Dieu, à Reims», encore subsistante, rue du Barbâtre, nº 51, construite en 1688, où se distingue sur le fronton le globe croisé, chargé d'étoiles, de la terre et du couvent (fig. 13).

M. Gillet signale, en outre, «des couverts d'argent aux armes du Mont-Dieu» dans la collection de M. Camus, propriétaire actuel de l'ancienne chartreuse, (Préface, p. VIII), mais il ne les décrit pas et n'en donne pas la figure. De son côté, M. Laurent, dans son Introduction aux *Antiquités de la chartreuse du Mont-Dieu* (p. 3 et 4, en note), énumère plusieurs objets de cet ancien monastère aux mains de certaines personnes de la région. Il dit que le même M. Camus a «deux boiseries en chêne formant dessus de cheminée, l'une avec un trophée de chasse, et l'autre avec les armoiries des religieux, surmontées d'une guirlande de roses et ornées à la partie inférieure de branches de lauriers», puis «une plaque en cuivre que portait le garde des religieux», etc.

Tout ce que représentent Dom Ganneron et d'autres après lui, en plus du globe ordinaire, doit être de son imagination. Afin de m'en assurer, j'ai demandé à M. Camus ce que portaient les exemplaires du blason de la chartreuse sur les objets qu'il avait chez lui. «Je ne possède pas de couverts d'argent venant de la chartreuse du Mont-Dieu, répondit-il très obligeamment, mais bien une boiserie en chêne sculpté formant dessus de cheminée, et ornée à sa partie supérieure d'une très belle guirlande de roses, mais les armes des moines ont été enlevées probablement par des brocanteurs et il m'a été impossible de les retrouver. Je possède deux taques de cheminées, qui sont restées en place depuis le départ des religieux; pour moi elles sont bien aux armes des moines: *le monde surmonté d'une croix,* soutenu d'une main par deux anges qui de l'autre main portent une couronne.

«Ni sur ces taques, ni sur la plaque du garde des moines, il n'y a trace de couronne d'épines ni d'étoiles.»

M. Gillet s'est donc trompé de propriétaire au sujet des couverts d'argent. Quant aux emblèmes suspects, D. Ganneron lui-même, en plus du texte déjà rapporté, en offre un second où il n'en parle pas davantage, d'où l'on peut conclure qu'ils ne devaient pas exister avant lui et n'ont guère été employés après lui, pour cette raison, qu'ils ne se rencontrent pas sur les objets ou monuments, sauf en partie et les uns différents des autres, au fronton de la porte et sur le tableau dont il a été question. Ils sortent, au surplus, des données de l'art héraldique antérieures au XVIIe siécle.

Voici le second passage de Dom Ganneron: «Vers l'an 1510, Hanin de l'Espine, prébendaire, donne de l'argent à Dom Bastonnier, prieur, pour faire ung autel nouveau, et partant Dom Bastonnier fit faire une table d'autel en bois, où estoient histoires en relief et peinctes, fermées de ventillons qu'on ouvroit les bons jours, et avoit de hauteur 5 pieds et 9 de large; au-dessus au milieu il y avoit ung très beau tabernacle de cuivre doré, faict en tourelle et clocher ayant ung petit S. Michel au haut, et au bas l'escusson de céans, asçavoir ung monde avec sa croix.» (p. 87 - 88.) Pour le noter avant de terminer, ce petit monument est le plus ancien qui soit connu aux armes du Mont-Dieu.

25—III. En 1696: «*D'azur à une croix haussée d'or posée sur un mont d'argent.*» (Pl. XI)

Armorial de France, 32, 203, p. 694, et 32, 237, p. 420. (Croix latine alaisée.)

Ces armoiries ont-elles été attribuées au Mont-Dieu, par suite de non-déclaration, de déclaration défectueuse ou de déclaration mal comprise par les agents qui auraient écrit *monl* pour *monde?*

12—1138. Notre-Dame de Vallon,

au diocèse ancien de Genève, dans le Faucigny, fondée d'abord par les seigneurs Girold de Langier, Pierre de Ballaison et Pierre de Cervens, augmentée ensuite par Aymon seigneur de Faucigny, fut détruite par les Bernois protestants en 1543, et, après quelques tentatives de restauration, rétablie à Ripaille en 1623 (voir à cette date).

26. — *De gueules à trois pals d'or,* qui est de Faucigny. (Pl. XI)

C'est Dom Le Vasseur qui donne ces armes, mais en les blasonnant un peu différemment, comme on les trouve dans quelques armoriaux: *palé d'or el de gueules de six pièces.* L'autre version est plus commune.

13—1139. Notre-Dame de Vaucluse,

dans la Franche-Comté, au diocèse ancien de Besançon, fondée par Hugues seigneur de Cuisel (le nom de lieu s'écrit aujourd'hui Cuiseaux), fut abandonnée sous la Révolution française.

27—I. *D'argent à lrois chevrons de gueules, le 1er écimé,* qui est de Cuisel. (Pl. XI)

Suivant un mémoire manuscrit, cité par M. Monnier (cf. l'Introduction), cet écusson, donné aussi par Dom Le Vasseur moins la particularité du premier chevron, se voyait « en plusieurs endroits sur les édifices gothiques de ce monastère dans un temps bien antérieur à la Révolution». Ces édifices du Moyen-Age furent remplacés par d'autres ou modernisés aux XVIIe et XVIIIe siècles.

Les armes des sires de Cuisel, dont M. Monnier offre le dessin (*op. cil.* p. 21) «d'après les empreintes de sceaux, dit-il, que nous avons trouvées suspendues à quelques chartes émanées de la cour de Cuiseaux», présentent bien le premier chevron écimé, et sont encore dans cet état celles de la petite ville de Cuiseaux.

28—II. A la fin du XIIIe siècle: *De gueules à la bande d'or,* qui est de Chalon, *la bande chargée d'une éloile d'azur,* qui est de la branche cadette Chalon-Arlay. (Pl. XI)

Cet écusson est attribué à Vaucluse dans un manuscrit, qui renferme des figures et des notes historiques plus ou moins exactes sur la paroisse de Cuiseaux, et conservé à la cure. Le dessin concernant la chartreuse est, comme plusieurs autres, tiré des anciens vitraux, dont il ne reste plus trace, de l'église presque entièrement reconstruite en 1864. Il représente un écu parti, au 1er de la bande avec étoile, au second d'un lion couronné; le tout dans un cercle double où se trouvent des debris de légende qui donneraient à penser qu'on a plutôt affaire au sceau d'un membre de la famille de Chalon, qu'au blason de Vaucluse. L'au-

teur, à qui l'on ne saurait se fier, ferait croire que le second parti est du Dauphiné! Serait-il de Franche-Comté dont les souverains, de qui les Chalon-Arlay descendaient, portaient *d'azur semé de billettes d'or, au lion de même brochant?*

A la première race des sires de Cuisel succéda, en effet, dès la fin du XIII[e] siècle, Jean, cadet de la maison de Chalon-Bourgogne, gouverneur du comté de Bourgogne, seigneur d'Arlay et d'Argnel[1]. Les membres de sa famille brisèrent leurs armes soit d'une étoile d'azur, soit d'une molette de sable, soit d'un croissant placé sous l'étoile dans le sens de la bande. Y joignirent-ils jamais le blason de Franche-Comté? Il est évident que Vaucluse adopta leur écu, d'après les documents suivants, en dehors même de celui que le manuscrit de Cuiseaux a rendu si confusément.

29—III. A partir du XV[e] siècle: *Ecartelé, aux 1[er] et 4[e] de gueules à la bande d'or,* qui est de Chalon; *aux 2[e] et 3[e] d'or au cornet d'azur lié de gueules, virolé et enguiché d'argent,* qui est d'Orange; *sur le tout cinq points d'or équipollés de quatre d'azur,* qui est de Genevois moderne. (Pl. XI)

Sur la cheminée de cuisine de la chartreuse, du XVI[e] ou XVII[e] siècle. Le *sur le tout* n'y est qu'écartelé, ce qui doit être une erreur, et les émaux ne sont pas indiqués.

Un seigneur de Chalon-Arlay se maria à la fin du XIV[e] siècle à Marie de Baux, héritière de la principauté d'Orange par son père, et du comté de Genevois par sa mère, sœur de Robert de Genève, l'antipape Clément VII, dernier descendant mâle de sa race, mort en 1394. Mais ce comté fut adjugé à la maison de Savoie par l'empereur d'Allemagne, et les Chalon-Orange n'en portèrent les armes que pour soutenir leurs revendications à son sujet. La brisure des Arlay disparut de leur écusson avec l'extinction de leurs aînés, comtes d'Auxerre, en 1424.

30—IV. En 1696: «*Coupé, au 1[er] d'or à une bande de gueules, parti d'or à un cor de chasse d'azur, embouché, virolé et lié de gueules, au second [de gueules] à un sautoir alaisé d'or, accompagné de quatre besans de même.*» (Pl. XI)

Armorial de France, 32, 199, p. 996, et 32, 233, p. 411. La couleur du champ du second coupé n'est pas dans le texte de d'Hozier; le dessin colorié permet de combler cette lacune. — Cet écu, seulement parti de la bande et du sautoir, non alaisé, avec besants, se conserve aux archives de l'hôpital de Cuiseaux, sur un cachet armorial inédit, qui fermait une lettre écrite le 23 septembre 1784, par Dom Sorel prieur de Vaucluse. — Il est de même, mais martelé sous la Révolution, au-dessus de l'entrée du monastère, accompagné d'une inscription où se lit la date de 1785, époque de la reconstruction du portail. Les armes d'Orange n'y figurent pas non plus.

On remarquera que le texte de 1696 porte pour Chalon des émaux inverses à ceux décrits dans les deux écus précédents. Les armoriaux donnent indifférem-

[1] Ses frères aînés, Othon et Jean, issus d'une autre mère, portèrent l'un de Bourgogne-comté, l'autre comte d'Auxerre, de Chalon simple.

ment l'une ou l'autre version. Ils ont probablement tous raison en ce sens que tel prince a pu porter d'une manière et tel autre prince d'une autre manière. Ne devraient-ils pas le spécifier? La différence d'émail, au cornet, provient d'une cause semblable ou d'un enregistrement défectueux.

Quant au second coupé de cet écu de 1696, qui est le second parti du cachet et du blason sculpté au-dessus de l'entrée, il est un problème. Fait curieux, d'après Rietstap il est identique au blason des *Chalon* ou *Schloen, Schlun, Slom,* dans les Provinces rhénanes, qui n'ont aucun rapport avec les Chalon de Franche-Comté. Y aurait-il eu une forte méprise des habitants de Vaucluse au moment de constituer les armes à déclarer officiellement?

Dans une *Notice historique sur la chartreuse de Vaucluse (Jura),* par un Franc-Comtois (Lons-le-Saulnier, 1885, p. 25) on lit: «Louis XIV leur permet [aux chartreux] en 1668 de mettre des [*sic,* pour ses?] armoiries et le bâton royal à leur porte pour indiquer qu'ils étaient sous sa sauvegarde, et par là même, exempts de toute réquisition. Ce blason, brisé, a presque disparu pendant les horreurs de 1793.» Nous avons vu à l'article de la Grande-Chartreuse ce qu'il fallait penser de ces armoiries royales affichées pour de telles causes. Dans la Bresse, le Bugey et la Franche-Comté elles furent très multipliées au XVIIe siècle sur les habitations de toutes sortes, à cause des guerres. On les épargnait alors comme l'Ange exterminateur faisait des maisons teintes du sang de l'agneau pascal. Ordinairement elles sont sur une porte de service des monastères, celle qui donnait accès aux granges, basses-cours, écuries et étables qui étaient les principales choses mises à réquisition par les armées. Où étaient-elles à Vaucluse? La notice ne le dit pas. Actuellement parmi les ruines de la chartreuse on découvre bien les débris d'une pierre armoriée dont il est impossible de relever les emblèmes.

La plupart des informations contenues dans cet article sont dues à de bienveillantes communications de M. l'abbé Jacquin, qui prépare l'histoire de Vaucluse.

14—1140. Notre-Dame du Val-Saint-Pierre,

en Thiérache, dans l'ancien diocèse de Laon, du côté de Vervins, fondée par Raynaud (ou Réginald) seigneur de Rosoy, fut emportée par la tourmente révolutionnaire de la fin du XVIIIe siècle.

31—I. *D'argent à trois roses de gueules, feuillées d'or,* qui est de Rosoy. (Pl. XI)

Dans Dom Le Vasseur.

C'est ce que donne Rietstap à Rosoy en Picardie. La Thiérache était autrefois rattachée à cette province.

32—II. En 1696: «*De gueules à un tabernacle soutenu de trois colonnes d'or, dans lequel est la figure de la Ste-Vierge, à dextre, d'argent, et celle de St-Pierre de même à senestre, accompagnez en pointe de deux clefs adossées et passées en sautoir d'argent, surmontées d'une fleur de lis d'or, et une bordure*

de même chargée de ces mots en caractères de sable : SIGILLUM MAGNUM CARTUSIÆ VALLIS SANCTI PETRI.» (Pl. XI)

Armorial de France, 32, 225, p. 335, et 32, 256, p. 342. La légende n'est pas sur le dessin colorié, la bordure y est d'or plein.

Il est inutile de faire remarquer que cet écusson est tout bonnement un sceau, inconnu, transformé en armoiries.

15—1144. Notre-Dame, de Bouvante,

ou *Val-Sainte-Marie,* près de Pont-en-Royans, en Dauphiné, au diocèse ancien de Die, fondée par Guigue-Dauphin V, comte d'Albon et de Vienne, reçut de grands bienfaits de ses successeurs, dont l'un d'eux y mourut chartreux. Elle n'existe plus depuis la Révolution française.

33—I. . . . *un château à trois tours* . . . qui est de Vienne-Albon. (Pl. XII)

M. Prudhomme, archiviste de l'Isère, dans sa brochure intitulée: *De l'origine des mots* DAUPHIN et DAUPHINÉ *et de leurs rapports avec l'emblème du dauphin en Dauphiné, en Auvergne et en Forez* (Extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes,* année 1893, t. LIV, Paris, 28 p. in-8°), a très bien établi la dénomination et les armoiries des souverains de l'ancienne province du Dauphiné. «En Auvergne comme en Dauphiné, conclut-il, Delphinus est d'abord un prénom, puis un nom patronymique, puis un titre de dignité. Il prend définitivement ce dernier sens, dans les deux pays à la fin du XIIIe siècle, vers l'année 1282 qui correspond à l'avènement de Robert III en Auvergne et de Humbert I en Dauphiné. A la même époque apparaît pour la première fois le mot Delphinatus.» Il rapporte auparavant ce passage de l'*Histoire du Dauphiné* par Chorier, réimprimée à Valence en 1878 (t. I, p. 600): «Les armes des Comtes de Viennois, sous les deux premières races, étaient un château composé de trois tours, ainsi qu'il paraît sur les sceaux» ou plutôt les contre-sceaux «de ces princes. Tels sont ceux du dauphin Guigue-André [1], de l'an 1200 et de l'an 1225, tels sont ceux de Guigue VII [2], de l'an 1244, de l'an 1246, de l'an 1254 et de l'an 1258. Il est vrai que celui-ci, qui est le dernier des dauphins de la deuxième race, commença le premier à placer un dauphin dans son écu, mais sans quitter les anciennes armes de ses prédécesseurs. Il est représenté, dans un sceau de l'an 1258, à cheval et armé, et un dauphin dans son écu qu'il porte à son bras gauche, mais de l'autre côté du sceau est représenté un château comme les vraies armes de sa maison. Enfin ce prince, par inclination pour ce symbole, fit graver le dauphin seul sur un sceau particulier, qu'il appela son sceau secret.» M. Prudhomme étant d'accord avec Chorier, jusqu'à la fin du XIIe siècle, il est superflu d'insister davantage sur le blason du fondateur de Bouvante.

34—II. Au XIIIe siècle: *D'or au dauphin vif d'azur, crêté, lorré* (ou *oreillé*) *et barbé* (ou *barbelé*) *de gueules,* qui est du Dauphiné. (Pl. XII)

---

[1] M. Prudhomme prouve qu'il s'appelait *André-Dauphin* et non pas *Guigue.*

[2] C'est le Guigue VI de M. Prudhomme, par suite de l'erreur précédente dévoilée.



Fig. 14. Armes de la ch^se de Bouvante sur une gravure ancienne, représentant ce monastère, de la *Galerie des Cartes* de la G^de-Chartreuse.



Fig. 15. Partie supérieure du cartouche renfermant le titre de la peinture qui représente la ch^se de Bouvante. (*Galerie des Cartes* de la G^de-Chartreuse.) Réduction.

Dans Dom Le Vasseur. — Sur une gravure du XVIIe ou du XVIIIe siècle, de la *Galerie des Cartes* de la Grande-Chartreuse, représentant le Val-Sainte-Marie (fig. 14).

A la date de ces documents, l'écu au dauphin seul devait encore se trouver sur les vieilles constructions du monastère, qui, alors, usait plutôt du suivant.

35—III. A une époque indéterminée, certainement au XVIIe siècle et en 1696: «*D'argent à un dauphin d'azur surmonté d'une fleur de lys de même.*» (Pl. XII)

Armorial de France, 32, 204, p. 261, et 32, 228, p. 133. — Sur quatre sceaux décrits par Vallier (p. 50-51) dont trois armoriaux, et le quatrième sans écusson, apposé à une lettre de 1686; ce dernier pourrait être du XVIe siècle, dit l'auteur de la Sigillographie. — Sous le plan colorié de Bouvante, de la *Galerie des Cartes,* un dauphin originalement figuré la queue en l'air, pose au-dessus du titre de la peinture sa tête, de face, sommée d'une fleur de lis (fig. 15).

Celle-ci s'explique par la raison qu'elle servait à distinguer notre chartreuse des autres couvents fondés par les mêmes princes, et, de plus, que les dauphins de France, successeurs des dauphins de La Tour-du-Pin, ou de la troisième race, en portaient. Les émaux proviennent sans doute d'une déclaration imparfaite.

16—1145. Saint-André-des-Ramières,

monastère de femmes fondé au VIIe siècle à *N.-D.-et-Ste-Agathe de Prébayon,* terroir de Séguret, au diocèse de Vaison, dans le Comtat-Venaissin. Transféré près de là en 1063, à St-André-des-Ramières, commune de Gigondas, même diocèse, dans la principauté d'Orange, cédé par une abbaye d'Arles, il garda longtemps indifféremment le nom de l'un et l'autre lieu dont le premier resta dépendance habitée du second. Leurs moniales s'affilièrent vers 1145 à l'Ordre cartusien.

Dans le courant du XIVe siècle elles s'en détachèrent, passèrent sous la juridiction épiscopale, puis en furent exemptées jusqu'à la Révolution qui les dispersa.

36. — *D'or au cornet d'azur,* aliàs *de sable, enguiché, virolé d'argent, et lié de gueules,* qui est d'Orange. (Pl. XII)

Dom Le Vasseur donne les armes des Baux, *de gueules à l'étoile d'argent de seize rais,* parce que avec Dom Le Couteulx (*op. cit.,* t. II, p. 33 et 505) il reconnaît pour principaux bienfaiteurs de la chartreuse, les souverains de la région issus de cette famille, les trois frères Guillaume IV, prince d'Orange, Bertrand, seigneur de Berre et Hugues vicomte de Marseille, avec leur mère Tiburge, héritière d'Orange, veuve de Bertrand de Baux. L'unique charte qu'ils citent, de 1182, regarde toutes les chartreuses et ne renferme rien de spécial pour Saint-André où elle fut rédigée. On peut cependant inférer de là qu'elle a été délivrée en sa considération et, par conséquent, qu'il jouissait de la faveur des seigneurs du lieu avant ce temps, comme il en jouit après, à tel point qu'ils finirent par s'en déclarer fondateurs. (Cf. aux archives dép. de Vaucluse, série H, t. III, p. 74 et suiv., notes mss. sur Saint-André, et 15 pièces, de 1620 à 1669, concernant l'hommage dû au prince d'Orange qui s'en prétendait fondateur.) Dès lors, un seul document, surtout de la nature de celui de 1182, n'autorise pas à donner d'autres armes que les leurs, ni même avec les leurs, bien que quatre sceaux des princes d'Orange de la famille des Baux (deux en 1255, un en 1256 et vers 1280) portent l'étoile et le cornet, d'après Blancard (*Iconographie des Sceaux et Bulles conservés dans la partie antérieure à 1790 des Archives dép^ales des Bouches-du-Rhône,* 2 vol., Marseille et Paris, 1860; il y a eu 2 édit. la même année), Douët d'Arcq (*Inventaire de la collection des sceaux des Archives de l'Empire,* 3 vol., Paris, 1863-68), et le Dr Barthélemy (*Inventaire chronologique et analytique des chartes de la maison des Baux,* Marseille, 1882)[1].

---

[1] Le Dr Barthélemy écrit, p. 549: «Le blason des Baux ne remonte pas au-delà du XIIIe s.. ..... Ce n'est que plus de trente ans après la mort de Bertrand ..., survenue en 1180, ... que nous voyons apparaître pour la première fois les armes qui servirent à distinguer d'une manière permanente les diverses branches de cette maison. Guillaume de Baux Ier» IV d'Orange, «fils et successeur de Bertrand, adopta le cornet des princes d'Orange» sceau de 1193. «Hugues de Baux, son autre fils, et Raymond, seigneur de Berre, petit-fils de Bertrand, tous les deux vicomtes de Marseille par leur mariage, prirent l'étoile à 16 rais comme nous le verrons par leurs sceaux de 1214 et de 1220.» Le prédécesseur de Hugues et de Raymond, vicomtes de Marseille, portait un pal (Blancard, *op. cit.*). Mais alors les princes d'Orange qui portèrent l'étoile, de qui la tenaient-ils, et pourquoi la prirent-ils? Il me semble que, d'un côté comme de l'autre, son apparition sur les sceaux n'est pas à prendre comme date d'origine. Elle doit remonter plus haut, au père ou au grand-père paternel de Guillaume IV, pour qu'elle se soit perpétuée durant un siècle dans sa lignée. Le comte de Pontbriant, dans son *Histoire de la Principauté d'Orange* (Avignon-Paris-La Haye, 1891, p. 12), rapporte que les Baux prétendaient descendre du roi mage Balthazar, venu d'Ethiopie en Provence! d'où leur étoile et ce cri de guerre: *A l'asard Bautézar!* Quant au cornet, dont le Dr Barthélemy ne dit pas que Guillaume IV fut le premier à le prendre, mais qu'il l'«adopta ... des princes d'Orange», la tradition en fait l'emblème, non l'armoirie, ce qui est différent, de Guillaume I-au-Cornet. A supposer qu'il ne soit pas si ancien, il faudrait au moins qu'il vienne du grand-père maternel de Guillaume IV.

17—1146. Notre-Dame d'Oujon,

au diocèse de Genève, dans le pays de Vaud, non loin de Nyon et du lac Léman, fondée par Louis I, seigneur de Mont, fut détruite par les Bernois protestants en 1537.

37. — *D'or à la croix de sable,* aliàs *d'argent à la croix de gueules,* qui est de Mont. (Pl. XII)



Fig. 16. Sceau de la chse d'Oujon, appendu à un acte de 1260, des archives cantonales vaudoises.

Les sceaux d'Ebal I (1244) et d'Henri I (1254), sires de Mont, petit-fils et arrière-petit-fils de notre fondateur, portent dans le champ un demi-lion contourné. Les sceaux d'Ebal II (1254), de Jean I (1288), de Jean II et de son frère Henri (1318), sires de Mont, frère, petit-fils et arrière-petits-fils d'Henri I, sont armoriaux et leur écu porte une croix. (*Les dynastes de Mont, soit des Monts,* par M. L. de Charrière: Explication des planches, et planches, p. 227 à 228 du t. 28 des *Mémoires et documents de la Société d'Histoire de la Suisse romande,* Lausanne, 1873.) Le *Dictionnaire historique du Canton de Vaud,* par Martignier et de Crousaz (Lausanne, 1867, p. 600), ne donne aussi qu'une croix aux seigneurs de Mont, et blasonne: *d'or à la croix de sable.* Ils ajoutent que les cadets brisaient ces armes d'un lambel. L'*Armorial historique du pays de Vaud,* par A. de Mandrot (2e édit., Lausanne, 1880), offre trois écus que, lorsqu'on a étudié le mémoire de M. de Charrière, on doit rapporter à la même famille. Le premier est intitulé « de MONT-LE-GRAND (Sires) *Sires de Mont, et Rolle* »; il porte *d'or au lion issant d'azur.* C'est l'emblème des plus anciens sceaux connus des seigneurs de Mont, transformé en armoirie. Le deuxième, *d'or à la croix de sable chargée d'une coquille d'argent,* est attribué à « de MONT *(Aubonne, Cossonay.)* » Il y a en effet des membres de cette maison qui ont habité Aubonne et Cossonay. Le troisième, *d'argent à la croix de gueules,* est placé sur cette inscription: « des MONTS (Sires) *Sires de Mont.* » Les deux derniers écus correspondent aux sceaux armoriaux publiés par M. de Charrière. Mais où M. de Mandrot et le *Dictionnaire historique du Canton de Vaud* ont-ils trouvé l'un la coquille, et tous les deux les émaux? Ils ne le disent pas.

Le seul sceau connu d'Oujon (1260) porte une croix à double croisillon (fig. 16). Il a déjà été publié dans les *Documents inédits* sur cette chartreuse (t. VI, 2e série des *Mém. et doc. de la Soc. d'Hist. de la Suisse rom.*), et par Vallier (p. 53), à qui il inspire ces réflexions: «Il n'est pas besoin d'être un grand clerc pour savoir que le croisillon supérieur n'est autre chose que l'inscription qui fut placée sur la croix du Sauveur ..... Serait-ce les armes de Louis de Mont, fondateur de cette maison?» Si la croix n'a pas été l'armoirie du fondateur, elle le fut de ses successeurs, comme elle était aussi l'emblème de plusieurs des premières chartreuses. C'est à ce double titre qu'elle peut avoir été prise par Oujon.

En blanc dans Dom Le Vasseur.

18—1151. [Notre-Dame-et-Saint-Jean-Baptiste du] Reposoir, anciennement du diocèse de Genève, aujourd'hui d'Annecy, bâtie par Aymon seigneur de Faucigny et dans ses domaines; elle fut supprimée en 1793. Rétablie en 1844 par la Grande-Chartreuse, de nouveau supprimée par le gouvernement de Victor-Emmanuel, roi de Piémont, en 1855, jusqu'à la réunion de la Savoie à la France, en 1863, elle est évacuée pour la troisième fois depuis septembre 1901.

38—I. *De gueules à trois pals d'or,* aliàs *palé d'or et de gueules de six pièces,* qui est de Faucigny. (Pl. XII)

Dans Le Vasseur, qui donne un palé, et les documents suivants.

39—II. Au XIXe siècle: *Parti, de gueules à trois pals d'or,* qui est de Faucigny, *et de gueules à la croix d'argent,* qui est de Savoie; *au chef cousu de gueules, chargé d'un monde d'or accompagné de sept étoiles de même posées en demi-cercle,* qui est de la Grande-Chartreuse. (Pl. XII)

Cet écusson réunit celui du fondateur, celui de la maison de Savoie, grande bienfaitrice, dont on voit le blason avec la devise FERT dans le petit cloître qu'elle refit au XVIe siècle, et celui de la Grande-Chartreuse, restauratrice de tout le couvent au XIXe siècle. Il fut sculpté sur l'édifice vers 1871, et gravé sur un sceau — le *sigillum magnum* — où il y a deux erreurs: le globe est d'azur sur champ de gueules, et la septième étoile, en dehors du chef, est reléguée dans l'espace réservé à la légende (Vallier, p. 54-55).

M. l'abbé Falconnet, dans son ouvrage intitulé: *La chartreuse du Reposoir* (Montreuil-sur-Mer, 1895, p. 21), rapporte avec bien d'autres historiens que la devise FERT, qui accompagne les armes de Savoie, peut être relative à la conduite d'Amédée V, au siège de Rhodes en 1310, et signifierait: *Fortitudo Ejus Rhodum Tenuit.* Cette interprétation ne résiste pas à la critique historique. On lui en a substitué de non moins douteuses. Un article paru dans le *Corriere della Sera* de Milan, no du dimanche 3 mai 1903, donne l'historique complet de la question et fournit en même temps une solution qui semble définitive si ces quatre lettres sont réellement les initiales d'autant de mots. On la doit au célèbre numismate Promis, qui trouva une monnaie du comte Amédée VII, fils du fondateur de l'Ordre de l'Annonciade, et sur laquelle on lit en toutes lettres: *Fœdere Et Religione Tenemur.*

19—Entre 1151 et 1158. Notre-Dame de Seillon,

près de Bourg, en Bresse, au diocèse ancien de Lyon, fondée dans un prieuré de l'abbaye du Joug-Dieu, par Humbert de Bâjé (ou Baujé) archevêque du lieu. Celui-ci, après avoir renoncé à son siège, se fit chartreux au Val-Sainte-Marie, puis s'établit à Seillon que sa famille contribua à doter. Cette chartreuse subit le sort de tous les monastères français à la fin du XVIIIe siècle.

40—I. *D'azur au lion d'hermines,* qui est de Bâjé. (Pl. XII)

Dans Dom Le Vasseur.

L'*Armorial des Evêques et Archevêques de Lyon* (op. cit., p. 41) attribue ces armes à Humbert de Bâjé. Elles furent au moins celles de sa famille. Rietstap *(op. cit.)* et Dom Ambroise Bulliat d'après l'*Histoire de la Souveraineté des Dombes* par Guichenon [1] et celle de Bresse et de Bugey par le même, dans *La Chartreuse de Seillon* (Montreuil-sur-Mer, 1890, p. 27), disent le lion d'hermines *armé, lampassé et couronné d'or,* contrairement aux armoriaux précédents et à ceux de Jouffroy d'Eschavannes et de Révérend du Mesnil *(op. cit.)* qui fait observer que les historiens Bara et Pingon donnent de préférence un champ de gueules au lieu d'azur. Ces particularités n'ont probablement pas été adoptées de tout temps. Par exemple il n'y a pas de couronne sur le sceau de Marguerite de Bâjé dont il sera question à Poleteins, en 1230. C'est peut-être un tort des armoriaux de ne pas s'occuper plus en détail des divergences ou des variations qui se rencontrent dans les armoiries d'une même maison, laissant croire que son blason a toujours été invariablement tel qu'ils le décrivent.

41—II. En 1696: «*D'azur à une croix longue d'or entortillée de la lettre* S *de même, et accostée en chef de deux étoiles aussy d'or.*» (Pl. XIII)

Armorial de France, 32, 199, p. 373, et 32, 233, p. 490. — Cet écu à l'initiale de Seillon se voit sur les trois sceaux décrits par Vallier (p. 62-63), et qui sont du XVIIIe siècle. Il est à présumer que son emblème existait avant 1696 sur un autre sceau qui servit à la déclaration.

20—1156. Notre-Dame de Bonnefoy,

en Velay, au diocèse de Viviers, fondée par Guillaume, seigneur de Mézenc, et par Raymond V, comte de Toulouse, qui construisit l'église, tous deux fils du comte Alphonse-Jourdain. Dans les actes du Chapitre général de 1500 (Le Couteulx. t. III, 178), le prince Charles de Bourbon, seigneur d'Aubigny, mort du vivant de son père, est appelé fondateur de cette maison, qui subsista jusqu'à la Révolution.

42—I. *De gueules à la croix cléchée, vidée et pommetée d'or,* qui est de Toulouse. (Pl. XIII)

---

[1] Publiée par M. Guigue, à Bourg-en-Bresse, en 1874.

Dans Le Vasseur.

La croix dite de Toulouse est un des plus anciens emblèmes héréditaires connus; aussi prit-il le nom de ses premiers possesseurs éteints dès la première moitié du XIIIe siècle. Il daterait pour le moins du grand-père de notre fondateur. «L'emploi des armoiries dans les sceaux, suivant les auteurs du *Nouveau traité de Diplomatique,* ne peut remonter avant le milieu du XIe siècle, et l'usage n'en devint fréquent que dans le cours du suivant. J'ajouterai que plusieurs grands seigneurs ne les ont même exprimées que vers la fin de ce siècle. Le sceau de Raymond de St-Gilles, pendant à un diplôme de 1088, présente, disent les auteurs cités plus haut, la croix de Toulouse cleschée, vidée et pommetée.» (Quantin, *op. cit.,* col. 94.) Pour les «Sceaux des comtes de Toulouse, le sceau de Raymond de Saint-Gilles, . . . en 1088, est le plus ancien que l'on connaisse. C'est une bulle de plomb sur le premier côté de laquelle est représenté le comte à cheval, tenant de la main droite une épée levée, avec ces mots pour légende: † S. *Raimondi comitis;* sur le revers est une croix de Toulouse.» (Ibid. col. 754.)

Le *Dictionnaire de Numismatique* (op. cit., col. 278) affirme le même fait: «Le sceau de Raymond de Saint-Gilles pendant à un diplôme de l'an 1088, présente la croix de Toulouse cléchée, vidée et pommetée. Elle «est semblable «à celle que le grand Constantin éleva dans le marché de Constantinople et à «celle qu'il avait vue au ciel lorsqu'il combattit Maxence.» (*Ducange sur [la Vie de] Saint-Louis,* p. 252.)» Ailleurs (col. 285-286) le même ouvrage ajoute avec justesse: «Nous croyons qu'elles [les armoiries] ne devinrent héréditaires que successivement, c'est-à-dire que les nobles se fixèrent à certaines armoiries les uns plus tôt et les autres plus tard. Celles des comtes de Toulouse, plus anciennes que la première croisade, se retrouvent sur leurs sceaux dans les siècles suivants.» Paul Lacroix *(op. cit.,* p. 328) parle de même.

Grandmaison (*op. cit.,* col. XVI), qui n'admet «l'usage des armoiries» qu'«au commencement du XIIIe siècle», parce qu'il est seulement alors «un peu généralement établi», est obligé de convenir que «la croix de Toulouse, à cause de sa forme toute particulière, à cause surtout de sa transmission constante sur les sceaux des comtes de Toulouse est une preuve qu'au XIe siècle les armoiries étaient héréditaires dans la famille de Toulouse, mais dans cette famille-là seulement, et d'un exemple unique, peut-être, on ne saurait déduire une règle générale. Nous n'avons jamais pensé, ajoute-t-il, comme les écrivains que nous combattons, que les armoiries fussent devenues héréditaires en quelque sorte tout d'un coup, mais au contraire qu'elles ne le devinrent que successivement, plus tôt dans une famille, plus tard dans une autre. Raymond de Saint-Gilles, ayant déjà avant la première croisade une croix pour emblème ou symbole de sa foi, la porta naturellement à cette expédition fameuse, et ses successeurs la conservèrent comme un souvenir de la gloire et de la piété de leur aïeul.» Faut-il qu'un usage soit très répandu ou bien qu'il soit inventé et pratiqué par quelques-uns, même par un seul, pour exister? Dès que les armoiries ont fait leur apparition, n'existent-elles pas? Est-il nécessaire pour cela qu'il y en ait peu ou beaucoup? Il suffit qu'il y en ait et une seule, car il a bien

fallu qu'elles commencent par cette unité. Et si cette armoirie est du XIe siècle, ne doit-on pas admettre que les armoiries datent du XIe siècle? En assigner l'origine à toute autre époque, attendre à cet effet qu'elles soient davantage de mode, semble arbitraire. Quand même la croix du sceau de 1088 ne serait pas dans un écu, s'ensuivrait-il qu'elle ne peut être considérée à cette date comme emblème héraldique? Ne pouvait-elle se trouver sur l'écu comme sur le sceau du comte? Et ce ne serait qu'un peu plus tard qu'on aurait songé à placer, dans le sceau, l'écu lui-même chargé de l'emblème dont il était déjà orné en dehors du sceau et comme celui-ci. Naturellement l'art héraldique ne naquit pas de toutes pièces et sous toutes ses formes en un jour.

43—II. A partir du XVIe siècle: *D'azur à trois fleurs de lis d'or, à la cotice de gueules brochant,* qui est de Bourbon-France. (Pl. XIII)

Ce deuxième écusson se conjecture de l'histoire de la chartreuse, d'après ce que j'en rapporte, et du suivant qui n'en est qu'une modification.

44—III. En 1696: «*D'azur à trois fleurdelis d'or, 2 et 1, surmontées d'un agneau pascal d'argent.*» (Pl. XIII)

Armorial de France, 32, 208, p. 1252, et 32, 241, p. 1195.

La *cotice* a disparu peut-être parce que, depuis l'avènement de la branche aînée des Bourbons sur le trône, celle-ci ne brisait plus son écu, et elle a été remplacée par un *agneau pascal* pour se distinguer des armoiries similaires si nombreuses en France.

21—1158. [Notre-Dame de] Lund,

probablement dans les environs de cette ville de Suède, alors réunie au *Danemark.* Commencée par Eskil, archevêque de Lund, la chartreuse fut abandonnée dès 1181.[1]

45.— *D'or semé de cœurs de gueules à trois lions léopardés d'azur, l'un sur l'autre,* qui est de Danemark. (Pl. XIII)

Dans Dom Le Vasseur.

Son attribution est-elle justifiée? Cet essai de fondation eut-il des rapports avec les maîtres temporels du lieu, ou simplement avec l'archevêque qui appela les chartreux? Celui-ci était-il de la famille royale?

[1] Les auteurs lui donnent le nom de *Domus in Dania* ou de *Lund,* parce qu'elle fut fondée par l'archevêque de cette ville sous la domination du Danemark, mais on ignore à quel endroit, elle était positivement située. Dans les *Scriptores rerum Danicarum,* on lit au t. I, p. 340: «*Annales Bartholiniani* . . . . Ano 1156, Eschillus carthusienses in Daniam sollicitat.» Au mot *Eskillus* de la table générale du même ouvrage, le renvoi à ce passage est inexact: «Carthusianos in Daniam ducit 1155, t. I, p. 340.» D'aprés l'abbé Gillet (*op. cit.,* p. 120 et suiv.), ce fut, en effet, en 1156, que Eskil, passant par la chartreuse du Mont-Dieu, y sollicita une colonie de moines accordée par le Chapitre général de 1158.

22—1160. Notre-Dame du Val-Saint-Jean-Baptiste de Seitz,

au diocèse d'Aquilée, fondée dans ses états par Ottokar, dernier marquis de Styrie, reconnaît comme second fondateur Léopold, duc d'Autriche, beau-frère et successeur d'Ottokar, duc de Styrie, fils du premier fondateur. La maison d'Autriche lui fit beaucoup de bien jusqu'au règne de l'un de ses membres, Joseph II, empereur d'Allemagne, qui la supprima en 1782.

46—I. *De sinople à la panthère d'argent, vomissant des flammes de gueules,* qui est de Styrie. (Pl. XIII)

Dans Dom Le Vasseur.

C'est bien l'armoirie de Styrie, donnée par Rietstap, dans la première édition de son *Armorial général.* En tête de celui-ci (1re et 2e édit.), son *Dictionnaire des Termes du Blason* définit la panthère héraldique: «Elle ne se trouve que dans les armoiries autrichiennes et principalement styriennes et a la forme générale d'un lion rampant avec sa queue, la crinière hérissée et les pattes de devant pareilles à celles d'une aigle. D'après les dernières recherches sur les monuments, les anciens artistes représentaient la panthère héraldique avec une tête de cheval portant des cornes de bœuf et vomissant des flammes. Plus tard on fit encore jaillir des flammes de ses oreilles et narines, ce qui est contraire aux modèles antiques.» (2e édit. t. I, p. XXVII, — figure à la pl. V, nº 56.) On trouve en effet cet animal lançant des flammes par les oreilles dans l'armorial de Siebmacher, édité par Köhler (*Das grosse und vollständige Anfangs-Siebmacherische, hernach Fürstische und Helmerische, nun aber Weigelische Wappenbuch, ... mit einer Vorrede von Johann David Köhlers. Nürnberg, 1769;* 2 vol. in-fº qui comportent ensemble 6 parties et 3 suppléments). Le blason de Styrie y est au t. I, 2e partie, pl. 2 et au t. II, 6e partie, 2e subdivision, pl. 1.

47—II. *De gueules à la fasce d'argent,* qui est d'Autriche. (Pl. XIII)

Ce blason, sans nul doute, fut pris par la chartreuse, quand la maison d'Autriche eut succédé à celle de Styrie. On le voit sur le document qui porte l'écusson suivant.

48—III. Au XVIIe ou au XVIIIe siècle: *Parti, au 1er de ... au saint-Jean-Baptiste tenant une bannière, et ayant à ses pieds un agneau passant à la tête contournée de . . . .; au second de gueules à la fasce d'argent,* qui est d'Autriche. (Pl. XIII)

Sur un sceau appliqué à un document de 1720, décrit par Vallier (p. 60), qui se trompe en intervertissant les émaux: *d'argent à la fasce de gueules.*

Le saint Jean-Baptiste figure comme arme parlante et distingue l'écu de Seitz de tous les écus si répandus à la fasce d'Autriche.

23—1163. Notre-Dame de Scala-Dei,

au diocèse de Tarragone, en Catalogne, fondée par Alphonse II, roi d'Aragon et comte de Barcelone, supprimée en 1836 par une loi de 1835.

49.—I. *D'or à quatre pals de gueules,* qui est de Catalogne-Aragon. (Pl. XIV)

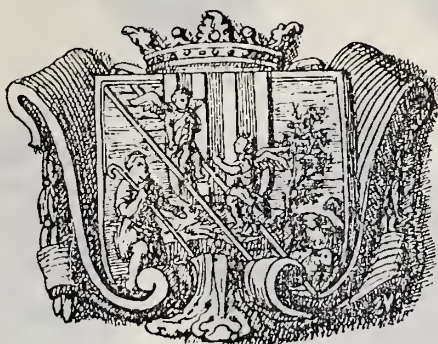


Fig. 17. Armes de la chse de Scala-Dei au bas d'une image aux archives de la Gde-Chartreuse.

Dans Dom Le Vasseur. — Cet écusson (incomplet, il y manque un pal) est dans une sorte de cartouche représentant un berger, des brebis et deux anges sur une échelle, le tout au bas d'une gravure provenant de Scala-Dei, aux archives de la Grande-Chartreuse (fig. 17).

50—II. A une époque incertaine et concurramment au premier: *D'or à quatre pals de gueules; sur le tout (d'azur?) à une échelle soutenue par deux anges et sommée d'une croisette d'argent.* (Pl. XIV)

Sur deux sceaux armoriaux inédits, l'un à trois l'autre à quatre pals gravés en creux, plaqués à des documents écrits par le prieur D. Miguel de Aloy, le 16 juillet 1806 (fig. 18), et le 25 octobre 1807 (fig. 19).

L'emblème de l'écu en abîme, particulier à Scala-Dei, se voit sur le sceau de cette maison, dans Vallier, p. 61, et sur d'autres inédits (fig. 20, 21, 22, 23 et 24) que M. Fernando de Sagarra, de Barcelone, qui me les a communiqués fort obligeamment ainsi que les précédents, se propose de publier au tome III de sa *Sigilografia Catalana,* en préparation.

A la date de fondation de Scala-Dei, le blason bien connu aux pals de gueules était déjà porté par la maison de Barcelone-Catalogne. Il est sur le sceau de Raymond-Bérenger II, comte de Provence, pendu à une charte de 1150, conservée aux archives des Bouches-du-Rhône, à Marseille. Raymond est figuré à cheval armé d'un bouclier à trois pals, sur lesquels broche un mince filet en sautoir et en fasce [1]. L'intérêt de ce fait est que Raymond-Bérenger II, d'une branche cadette de la maison de Barcelone, est le cousin germain de notre fondateur qui portait lui aussi les mêmes armes [2]. Ne doit-on pas admettre, en

---

[1] Blancard, *op. cit.* — M. Bouly de Lesdain, dans ses *Etudes héraldiques sur le XIIe siècle* (Paris, 1907, p. 11-12), explique ainsi le filet brochant sur les pals: «La *boucle* est une armature métallique appliquée sur la face externe de l'écu. Elle consiste, au moins à notre époque, en un disque central ou umbo, plus ou moins saillant, duquel partent un certain nombre de rais généralement terminés en fleurs de lys . . . . . D'assez bonne heure, cette boucle put se rencontrer sur l'écu avec d'autres pièces.»

[2] Blancard, *op. cit.* Le sceau, de 1193, a l'écu à 5 pals. Ceux d'Alphonse, son fils cadet, présentent, en 1193, un écu brisé, aux mêmes armes, où l'on ne peut compter les pals; en 1202, un écu sans emblème; en 1208, un écu à 4 pals. Les sceaux d'Alphonse II, que M. de Sagarra compte publier, sont aussi aux mêmes armes.



Fig. 18



Fig. 19



Fig. 20

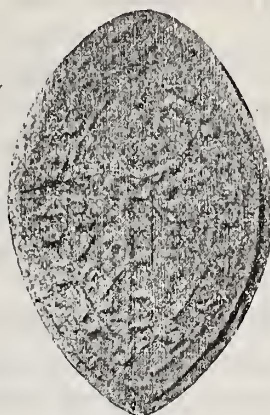


Fig. 21



Fig. 22



Fig. 23



Fig. 24

Sceaux inédits de Scala-Dei, sur documents du 16 juillet 1806 (fig. 18), du 25 oct. 1807 (fig. 19, légende: SACRA SCALÆ DEI CARTVSIA), du XIIIe siècle (fig. 20), du XIVe siècle (fig. 21 et 22, légende: † S[igillum] DOMVS SCALE DEI), du 26 juin 1519 (fig. 23, légende: † SIGILLUM...), des XVIIIe et XIXe siècle (fig. 24). Collection de M. Fernando de Sagarra, à Barcelone; le dernier aussi à La Valsainte et aux arch. de Palma, île de Majorque.

conséquence, que la branche cadette les tenait de la branche aînée, ce qui les ferait remonter avant 1130, année de la mort de leur ancêtre commun? [1]

---

[1] Raymond-Bérenger III, cte de Barcelone (1093-1130),
Ier du nom comme cte de Provence en 1112, par son mariage avec Douce, héritière de ce comté.

Raymond-Bérenger IV, cte de Barcelone (1130-1162), ép. Pétronille, reine d'Aragon en 1137.		Bérenger-Raymond, cte de Provence (1136-1144).
Alphonse II, roi d'Aragon et cte de Barcelone (1162-1196).	Raymond-Bérenger III, cte de Provence (1168-1181).	Raymond-Bérenger II, cte de Provence (1144-1167).
Pierre II (1196-1213), continue la lignée des rois d'Aragon. — Sanche, cte de Provence (1181-1185).	Alphonse (1185-1209) continue la lignée des ctes de Provence.	Douce, ctesse en 1167, fiancée à Raymond VI, cte de Toulouse, dépossédée par son cousin Alphonse II, en 1168, meurt en 1172.

24—1169. [Notre-Dame du] Val-Saint-Maurice de Gairach,

en Styrie, fondée dans son diocèse par Henri évêque de Gurck, donnée vers 1189 par l'un de ses successeurs, Théodore de Colnitz, à des moines d'un autre Ordre, restituée aux chartreux et augmentée en 1209 par Léopold, duc d'Autriche et de Styrie, dévastée par les Turcs en 1564, fut abandonnée en 1591 à la Compagnie de Jésus.

51. — Après 1209 : *De gueules à la fasce d'argent,* qui est d'Autriche. (Pl. XIV)

Dans Dom Le Vasseur.

On ne peut guère douter que cet écusson ait été porté par la chartreuse. Le fondateur aurait droit à ce que son blason fût placé avant celui d'Autriche, mais en avait-il un ? Il est moins probable, encore, que les armoiries données par Siebmacher à son église : *Parti, au 1er d'or au lion de sable, au second coupé de gueules et d'argent (op. cit.,* t. I, part. I, pl. 12), fussent déjà inventées et portées par les évêques de Gurck au XIIe siècle.

25—1170. Notre-Dame de La Verne,

sur les confins des anciens diocèses de Toulon et de Fréjus, et dans ce dernier, en Provence, fondée par Pierre Isnardi[1], évêque de Toulon, elle subit le sort fatal de tous les couvents de France sous la Révolution à la fin du XVIIIe siècle.

52—I. *De sable au sautoir d'argent, cantonné de quatre molettes de même,* qui est d'Isnard. (Pl. XIV)

Telles sont les armes attribuées à une famille de ce nom fort ancienne, par Rietstap et l'*Armorial de Dauphiné*. Celui-ci ajoute qu'elle « a porté ses branches dans le comté Venaissin, la Provence et le Rouergue». Les différentes branches ont brisé leur écu en changeant les émaux, d'après ces auteurs. Grandmaison et d'Eschavannes n'offrent, de ce fait, que les armoiries des cadets.

Dom Le Vasseur attribue au fondateur : *de gueules fretté d'argent,* qui est d'une autre famille Isnard. A en juger par ce qui suit, les moines de La Verne ne croyaient pas l'évêque Pierre de cette maison.

53—II. En 1696 : «*De sable à un sautoir alaisé d'argent accompagné de quatre étoiles de même.*» (Pl. XIV)

Armorial de France, 32, 222, p. 85, et 32, 257, p. 1146.

On remarquera que ce blason est à peu près le même que le précédent, qui, par conséquent, doit être celui de la famille de Pierre Isnardi et le sien, s'il faisait usage d'armoiries. Les petites divergences des deux blasons ne sauraient surprendre après ce qu'on a lu sur la confection de l'*Armorial de France*. Déjà nous avons vu qu'au no IV de Vaucluse (1139), texte et dessin officiels portent un sautoir *alaisé,* tandis que les documents de la maison présentent un santoir *non alaisé*. Il arrive aussi parfois que, sur les sculptures et les sceaux, les figures n'atteignent pas les bords de l'écu pour les en distinguer, et une étoile se confond facilement avec une molette. *(A suivre.)*

[1] *Isnardi* a fait avec le temps et selon les lieux *Isnard,* puis *d'Isnard* ou *des Isnards.*

Wappenstein des Johanniter-Komturs Johann von Ow.

Von W. F. von Mülinen.

Vor einem Jahre ist bei Arbeiten in der Kirche der Johanniter-Kommende Münchenbuchsee bei Bern ein Wappenstein zum Vorschein gekommen, der laut



Fig. 25

Inschrift vom Komtur Johann von Ow aus Anlass der Errichtung eines uns unbekannten Werkes errichtet worden ist. In den „Blättern für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde" 1909 habe ich die Nachrichten über den verdienten Ordensritter zusammengestellt.

Er war 1439 Komtur zu Freiburg i./B., hernach von Biberstein, Buchsee, Thunstetten, Wädischwyl, Bubinkon und Aich bei Weissenburg. 1468 wurde er Deutschherrenmeister. Als solcher hat er an der erfolgreichen Verteidigung von Rhodus im Jahre 1480 teilgenommen. Am 11. Oktober 1480 machte er in München-



Fig. 26

buchsee sein Testament, am 6. November 1481 schreibt der Grossmeister, auf die Nachricht seines Todes sei das Deutschherrenmeisteramt neu besetzt worden.

Ich konnte vor einem Jahre das Wappen neben dem Wappen von Ow nicht deuten. Dank einem Hinweise meines Freundes Professors Felix Hauptmann ist es mir jetzt möglich. Der geviertete Schild enthält in 1 und 4 das Ordenskreuz, in 2 und 3 das Wappen des Ordensgrossmeisters Jakob de Milly: rot mit silbergespitztem Schildhaupt (de gueules, le chef denché d'argent). Damit ist auch der Wappenstein zeitlich annähernd bestimmt, da J. de Milly von 1454 bis 1461 dem Orden vorstand.

Wir geben Abbildungen des in der Kirche wieder eingesetzten Steines im Zustande, wie er gefunden und wie er durch Herrn Museumsdirektor Wiedmer wieder ergänzt worden ist.

Miscellanea.

Wappen des Christoph von Utenheim, Bischof von Basel. (Hiezu Taf. XV). Der Holzschnitt ist das Titelbild der „Statuta synodalia episcopatus basiliensis" 1503, es zeigt das Wappen des Christoph v. Utenheim, Bischofs von Basel (1502—1527). Es besteht aus dem gevierten Schild, der im 1. und 4. Feld das

bischöfliche Wappen, den (roten) Baselstab, im 2. und 3. Feld den (gelben) Schrägbalken in schwarz enthält. Der Baselstab läuft unten, wie gewöhnlich, in drei Spitzen aus und diese Dreiteilung wird nach oben fast bis ans Ende der Krümme weitergeführt. In der Mitte zeigt der Stab nicht den einfachen Nodus oder Knauf, sondern drei voneinander entfernte Ringe. Auf dem Oberrand des senkrecht stehenden Schildes steht die Inful; von ihrem Hinterrand laufen zwei Bänder, die infulae aus, welche gewissermassen die Stelle einer Helmdecke zu vertreten haben, indem sie rechts und links vom Schild herabfallen, und zwar in bewegter Wellung, stilisiert wie Spruchbänder und länger gestaltet als die wirklichen infulae der bischöflichen Mütze. Das eigenartigste an dem Wappen ist die Stellung des Pedums; dieser Krummstab, eine gerade Canna mit Stachel, hat einen hohen polygonen Nodus, darüber eine reiche spätgotische Kurvatur mit 7 Krabben. Der Stab ist durch das oben geschilderte gewellte Band und war neben den Schild gestellt; nach vorn flattert das Sudarium oder Velum, das zwischen Kurvatur und Nodus an einem beweglichen Ringe festgehalten ist. Die gewöhnliche Stellung des Krummstabes ist bekanntlich hinter, nicht neben dem Schild, und oft ist der Stab hinter oder durch die Inful gesteckt. *E. A. S.*

Amtsabzeichen im Wappenschild. In Kandern (Grossherzogtum Baden) blühte im 17. und 18. Jahrhundert eine Familie Roskopff, die als redendes Wappen einen Pferdekopf im Schilde führte. Mehrere Grabsteine, aus der ehemaligen Pfarrkirche stammend, sind heute noch an einer Mauer bei der Kirche erhalten und zeigen über der Schrift dieses Wappenbild.

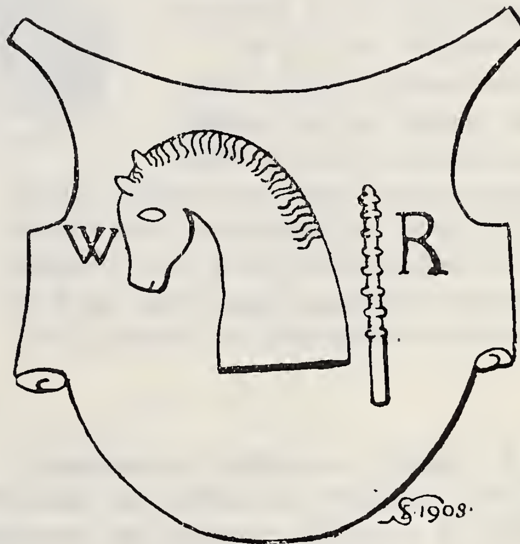
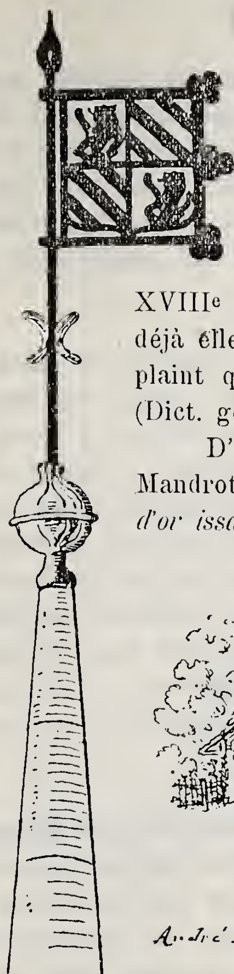


Fig. 27

Ein Wilhelm Roskopff † 1628, der Vogt zu Kandern war, hat nun seinem Wappenbild nach echt mittelalterlichem Brauch das Amtsabzeichen beigefügt. Also wie die Bischöfe von Basel ihren Krummstab, die Dominikanerprioren in Basel ihren Priorenstab neben ihr Geschlechtswappenbild in den Schild stellten, so nimmt Wilhelm Roskopff den Vogtstab in sein Wappen auf. Nach ländlicher Art setzt er auch noch seine Initialen W. R. dazu. Der Stab ist ein gerader, mit acht Ringen gezierter und verstärkter Stock[1]. *E. A. S.*

[1] Der Stab eines zürcherischen Untervogts im 16. Jahrhundert ist abgebildet im Schweiz. Archiv für Volkskunde I p. 159 von P. Ganz.



Girouettes armoriées. Le « Moulin-Neuf », qu'on vient de démolir, était une antique construction sise au territoire de Châtonnaye, sur le ruisseau qui sépare cette commune fribourgeoise de la commune vaudoise de Villarzel, au fond d'un ravin aux pentes escarpées. Sur l'une des poutres apparentes se lisait la date de 1745; la toiture pittoresque était ornée de deux girouettes aux armes de la famille Maillard, de Romont. Celle-ci, au XVIIe et au XVIIIe siècle, possédait la seigneurie de Châtonnaye; antérieurement déjà elle y avait certains droits, puisque, en 1562, Jean Maillard se plaint que le bailli de Moudon a violé sa juridiction à Châtonnaye (Dict. géogr. et hist. du C. de Fribourg par Kuenlin).

D'après l'Armorial historique du Pays de Vaud par A. de Mandrot les Maillard portent: *écartelé au 1 et 4 de sable au lion d'or issant d'une couronne de même, au 2 et 3 de gueules à la bande d'or accostée de deux cotices de même, qui est de Billens.* Comme on le voit par le croquis, les cotices ont été transformées en bandes; cela n'enlève rien à la valeur artistique de ce beau travail.



Il y a une vingtaine d'années un amateur offrit au dernier meunier, Edouard Mauron, de lui acheter ses girouettes. «Elles y étaient du temps de mon père, elles y resteront tant que je vivrai» répondit le brave homme. Ses successeurs ont vendu il y a peu de temps ces deux belles pièces et elles sont actuellement au Musée de Fribourg qui possède déjà tant d'intéressants spécimens de la ferronnerie locale. *André Kohler.*

Fig. 28



Fig. 29

Armoiries de Vollèges en Valais. M. le Chanoine J. Pythoud, de l'abbaye de St-Maurice, nous communique aimablement les armoiries du village de Vollèges, qu'il a relevées et que nous reproduisons ici. Elles sont: *d'or à un agneau passant au naturel sur une terrasse de sinople, deux étoiles d'argent en chef* (fig. 29). Ces armes ne se trouvent pas dans l'armorial du Valais par d'Angreville. Cette commune située dans la vallée d'Entremont fait partie du district d'Entremonts. La famille Abbet, qui a donné au Valais son évêque actuel Mgr. A. Abbet et à St-Maurice son nouvel abbé Mgr. J. Abbet évêque de Bethleem, est originaire de Vollèges.

Bibliographie.

J. Gelli. 3500 ex-libris italiani, *con 840 incisioni.* Ulrico Hœpli. Milano. 1908. M. J. Gelli décrit dans un joli petit volume de 535 pages plus de 3500 ex-libris qu'il a soigneusement choisis. Plus de 750 d'entre eux sont reproduits en phototypie, naturellement en réduction. Les héraldistes pourront faire sur ces reproductions d'intéressantes études sur l'art héraldique italien pendant les XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. Les graveurs trouveront d'excellents modèles dans cet ouvrage.

Armorial des évêques et archevêques de Toulouse, par Eug. Harot[1]. M. Harot qui s'occupe spécialement d'héraldique ecclésiastique a déjà composé un *Recueil d'armoiries ecclésiastiques toulousaines,* qui a été honoré d'une médaille de vermeil par la Société d'Archéologie du Midi, et l'ouvrage que nous signalons ici est un extrait de ce recueil. L'auteur donne une liste des évêques et archevêques de Toulouse avec la description des armes et le devise de chacun. Nous aurions aimé qu'il aie aussi publié l'indication des sources qui sont consignées dans son manuscrit, qui a été déposé à la bibliothèque de la société archéologique du midi la France. Pour retrouver toutes ces armes M. Harot a étudié les sceaux les en têtes de mandements et les vitraux, clefs de voûte et tombeaux et les a dessinés sur cinq planches hors texte qui accompagnent cette plaquette.

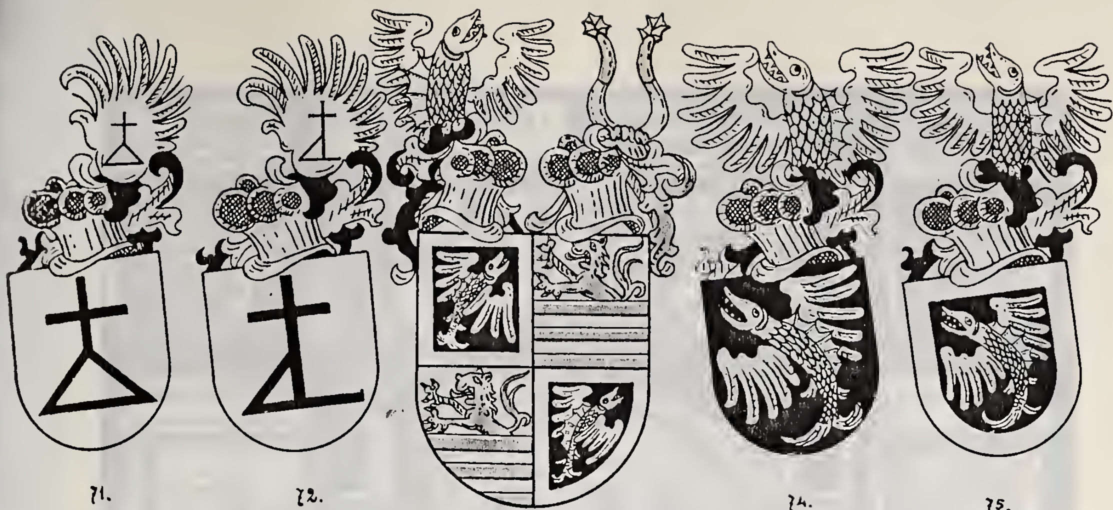
Armorial des évêques de Rieux, par Eug. Harot[2]. Dans cet armorial M. Harot nous donne les armes des 34 évêques qui se succédèrent sur le siège épiscopal de Rieux érigé en 1317 et supprimé en 1801. Pour chaque évêque il y a les dates de son épiscopat, la lecture de ses armes et l'indication des sources. M. Harot publie en outre les armes des communautés religieuse de ce diocèse. Toutes ces armes sont dessinées par M. Harot lui-même sur trois planches hors texte.

[1] Toulouse, imprimerie catholique St-Cyprien. 1907.
[2] Toulouse, imprimerie catholique St-Cyprien. 1908.

Als neue Mitglieder sind unserer Gesellschaft beigetreten:

Hr. P. Diebolder, Seminardirektor, Schwyz.
« Otto Vogler, Architekt, Schaffhausen.
« J. Huber, Goldschmied, Bahnhofstrasse 12, Zürich I.
« Arthur Denéréaz, Riant-Site, Montbenon, Lausanne.
« le baron Rodolphe de Vasconcellos, Pension Trolliet, Avenue Juste Olivier, Lausanne.
« Jost Meyer-Schnyder, Rotegg bei Luzern.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



71. 72. 76. 74. 75.



87.



69.



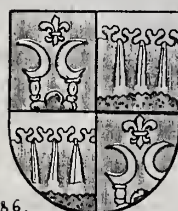
77.



70.



78.



86.



90.



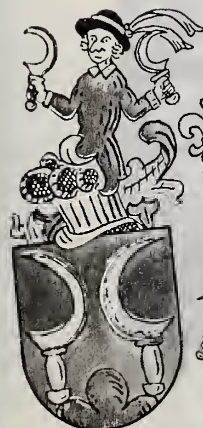
88.



73.



79.



80.



83.

81.



89



84



85



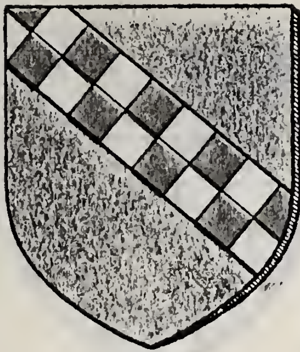
82.

Clichés und Druck von Fritz Amberger vorm. David Bürkli in Zürich



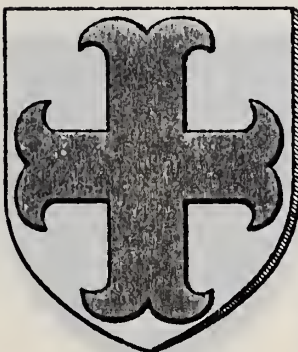
Tafel VIII.

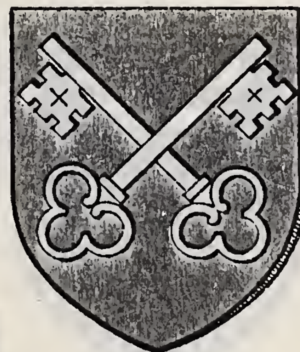
Lichtdruckanstalt Alfred Ditisheim, Basel.


9
La Torre.


10
Portes.


11-I
Durbon.


12-II
Durbon.


13-I
Sylve-Bénite.


14-II
Sylve-Bénite.


15-III
Sylve-Bénite.


16-IV
Sylve-Bénite.

Th. Cornaz, del.

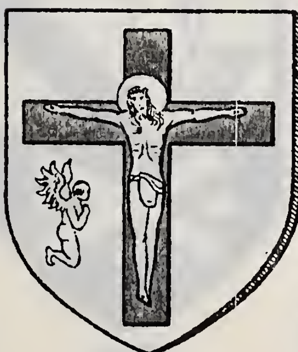

17-I
Meyriat.


18-II.
Meyriat.


19-I
Montrieux.


20-II
Montrieux.

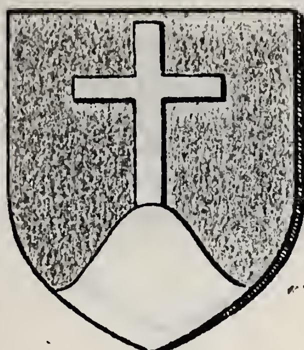

21-I
Arvière.


22-II
Arvière.

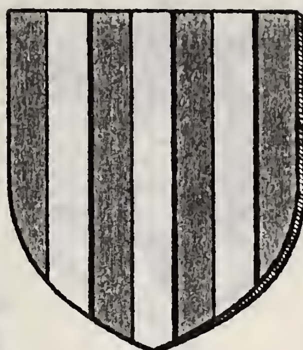

23-I
Mont-Dieu.


24-II
Mont-Dieu.

Th. Cornaz,
del.



25-III
Mont-Dieu.



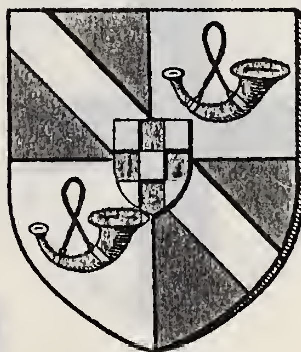
26
Vallon.



27-I
Vaucluse.



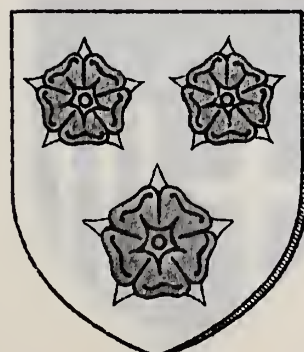
28-II
Vaucluse.



29-III
Vaucluse.



30-IV
Vaucluse.

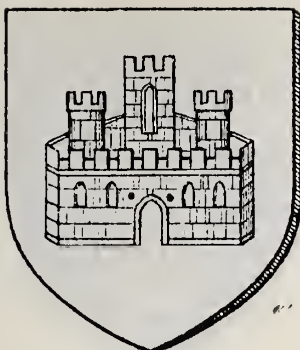


31-I
Val-Saint-Pierre.



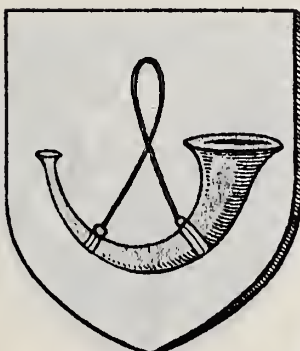
32 II
Val-Saint-Pierre.

Th. Cornaz,
del.


33-I
Bouvante.


34-II
Bouvante.


35-III
Bouvante.


36
Saint-André-des-Ramières.


37
Oujon.

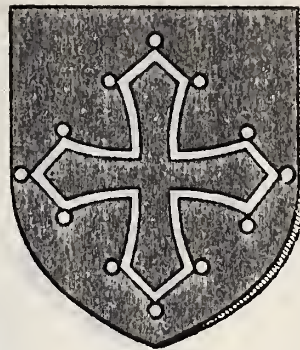

38-I
Reposoir.


39-II
Reposoir.

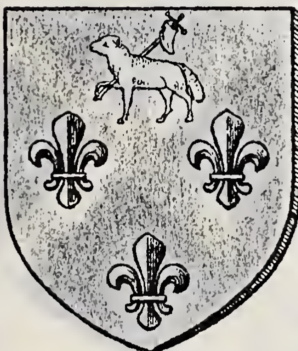

40-I
Seillon.

Th. Cornaz, del.


41-II
Seillon.


42-I
Bonnefoy.


43-II
Bonnefoy.


44-III
Bonnefoy.


45
Lund.


46-I
Seits.


47-II
Seitz.


48-III
Seitz.

Th. Cornaz,
del.


49-I
Scala-Dei.


50-II
Scala-Dei.

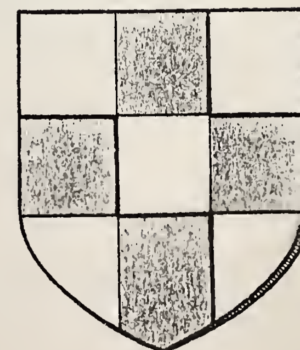

51
Gairach.


52-I
La Verne.


53-II
La Verne.


54-I
Lugny.


55-II
Lugny.


56-I
Pomier.

Th. Cornaz,
del.



ARCHIVES HÉRALDIQUES
SUISSES

Schweizerisches Archiv
für Heraldik

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

1910

Mit XXI Tafeln und 127 Textbildern



ZURICH
IMPRIMERIE SCHULTHESS & Co.
1910

Inhaltsverzeichnis.

TABLE DES MATIÈRES.

Verzeichnis der Tafeln.

TABLE DES PLANCHES.

1910

Liste des Membres de la Société Suisse d'Héraldique.

Verzeichnis der Mitglieder der schweizerischen heraldischen Gesellschaft.

Comité. — Vorstand.

Grellet, Jean, Präsident, Moussonstrasse 22, Zürich V.
von Mülinen, W. F., Prof. Dr., Vize-Präsident, Bern.
Hess - von Schulthess, Gustav, Quästor, Goethestrasse 18, Zürich I.
Burckhardt, L. August, Dr., Aktuar, St. Albanvorstadt 94, Basel.
Ganz, Paul, Prof. Dr., Hebelstrasse 7, Basel.
Dubois, Fréd.-Th., 15 rue des Alpes, Fribourg.
de Pury, Jean, Neuchâtel.
Choisy, Albert, 15 Cours des Bastions, Genève.
Gull, Ferdinand, St. Gallen.
d'Eggis, Adolphe, Villa St-Barthélemy, Fribourg.
Gerster, L., Pfarrer, Kappelen bei Aarberg, Kt. Bern.

Comité de Rédaction. — Redaktions-Kommission.

Hegi, Friedrich, Dr., Redaktor, Brandschenkesteig 10. Zürich II.
Dubois, Fréd.-Th., 15 rue des Alpes, Fribourg.
Grellet, Jean, Moussonstrasse 22, Zürich V.
Durrer, Robert, Dr., Stans, Kt. Nidwalden.
Türler, H., Prof. Dr., Bern.
Ganz, Paul, Prof. Dr., Hebelstrasse 7, Basel.

Kommission zur Herausgabe des genealogischen Handbuches.

Merz, Walther, Dr., Aarau.
de Diesbach, Max, Villars-les-Joncs, Fribourg.
Durrer, Robert, Dr., Stans, Kt. Nidwalden.
von Mülinen, W. F., Prof. Dr., Bern.
Roller, Otto, Dr., Jollystrasse 2, Karlsruhe.
Hegi, Friedrich, Dr., Brandschenkesteig 10, Zürich II.
Choisy, Albert, 15 Cours des Bastions, Genève.
Dubois, Fréd.-Th., 15 rue des Alpes, Fribourg.

I. Membres honoraires. — Ehrenmitglieder.

von Dachenhausen, Alexander, Freiherr, Rue Constantinople 16, Bruxelles.
von Pettenegg, Ed. G., Graf, Präsident der Gesellschaft „Adler", Schnitzerstrasse 23, Wien XIII/X.
von Liebenau, Theodor, Dr. phil., Staatsarchivar, Luzern.
Manno, Antonio, baron, Commissaire du Roi d'Italie en son Conseil Héraldique, sénateur, via Ospedale 19, Turin.
Hauptmann, Felix, Dr. jur., Professor an der Universität Fribourg, preussischer Landtags-Abgeordneter.

II. Membres Correspondants. — Korrespondierende Mitglieder.

Seyler, Gustav Adolf, Sekretär der Gesellschaft „Herold", Berlin.
Ströhl, Gerhard Hugo, Heraldiker, Kielmannsegg-Gasse 10, Mödling bei Wien.
Pasini-Frassoni, Comte, Corso Vittorio Emanuele 101, Rome.

III. Membres actifs. — Ordentliche Mitglieder.

		Entrée
1.	Abt, Roman, Ingenieur, Luzern	1899
2.	Amberger-Wethli, Fritz, Buchdruckereibesitzer, Sihlhofstrasse 12, Zürich I	1899
3.	Amiguet, Frédéric, pasteur, les Rossinières, capitaine, Morges	1903
4.	Ammann, August F., Leinpfad 74, Hamburg 39.	1908
5.	d'Ammann - de Weck, Alfred, inspecteur du 1er Arrond. des C. F. F., Grand-Chêne 11, Lausanne	1906
6.	Am Rhyn, Heinrich, Furrengasse 21, Luzern	1898
7.	von Arx, Max, Dr. med., Chefarzt am Kantonsspital, Olten	1903
8.	Attinger, Victor, avenue du 1er Mars, Neuchâtel M. F.	1892
9.	Balmer, Aloys, Kunstmaler, Schwanthalerstrasse 11, München	1899
10.	Bauer, Alphonse, Major der Kavallerie, Bern	1906

		Entrée
11.	Baur-Borel, Fréd., Conservateur du Médaillier de Neuchâtel, Geneveys-sur-Coffrane, Ct. de Neuchâtel	1910
12.	de Bavier, Edouard, 56 Rue Nicolo, Paris, et château de Dully, Ct. de Vaud	1898
13.	Benziger, Karl, Dr. phil., Bibliothekar, Stadtbibliothek Bern	1903
14.	van Berchem, Victor, Grande Boissière, 62 route de Chêne, Genève	1899
15.	Bergier, R. A., Ingénieur, 21 Valentin, Lausanne	1910
16.	Besson-Scherer, J., Elisabethenstrasse 41, Basel	1901
17.	Beyeler, Jules, Architecte, Rue Centrale 1[II], Lausanne	1906
18.	Billot de Göldlin, Gaston, Receveur de l'enregistrement, rue Chanzy 27, Dieppe, Seine Inférieure, France	1901
19.	de Blonay, Sigismond, avocat, Avenue de Rumine 22, Lausanne	1910
20.	de Blonay-de Salis, Godefroy, Château de Grandson, Ct. de Vaud	1894
21.	Bodmer, Adolf, zur Seeburg, Zollikerstrasse 60, Zürich V	1910
22.	du Bois-de Guimps, Maurice, Chésaux près Yverdon, Ct. de Vaud M. F.	1892
23.	von Bonstetten, Walther, Bellerive, Gwatt bei Thun, Kt. Bern	1907
24.	Borel, Edgar, orfèvre-bijoutier, Neuchâtel	1910
25.	Borel, Etienne-Ed., lieutenant-colonel, chemin des Artichauts, Montbrillant, Genève	1896
26.	Borel, Maurice, Cartographe, Sablons 6, Neuchâtel	1901
27.	Bossard, Wolfgang, Crescent Avenue 57, Jersey City, New-York, U. S. A.	1907
28.	Bouly de Lesdain, Louis, Dr. en droit, 18 rue Ste-Barbe, Dunkerque, France	1893
29.	Bovet, André, 33 Faubourg du Crêt, Neuchâtel	1909
30.	Boy de la Tour, Maurice, 12 rue du Pommier, Neuchâtel M. F.	1892
31.	de Boyve, Robert, capitaine au 2e hussards, Senlis, Oise, France	1897
32.	Braschler-Kurz, Eugen, Haldengut, Wetzikon, Kt. Zürich	1904
33.	Brüderlin, Rudolf, Oberstleutnant, Freie Strasse 2, Basel	1895
34.	Brülhart, F., curé de Font près Estavayer, Ct. de Fribourg	1910
35.	Bugnion, Charles-Auguste, Banquier, l'Hermitage, Lausanne M. F.	1892
36.	Burckhardt, Ludwig August, Dr. phil., St. Albanvorstadt 94, Basel M. F.	1892
37.	Burckhardt-Heussler, August, Bandfabrikant, St. Albanvorstadt 96, Basel	1905
38.	Burckhardt-Werthemann, Daniel, Prof. Dr., Basel	1899
39.	Burckhardt-Zahn, Ed., Banquier, Pratteln, Kt. Baselland	1899
40.	von Büren, Ernst, Fürsprecher, Käfiggässchen 5, Bern	1897
41.	Businger, Friedrich, Furrengasse 2, Luzern	1910
42.	Byland, C., stud. phil., Schwarztorstrasse 79, Bern	1910
43.	de Chambrier, Jacques, stud., Bevaix, Ct. de Neuchâtel	1910
44.	de Charrière de Sévery, William, Valency, près Lausanne	1910
45.	Chatelanat, Dr., Syndic, Veytaux, Ct. de Vaud	1906
46.	Chenevière, Edmond, 12 rue Petitot, Genève	1897
47.	Choisy, Albert, notaire, 15 Cours des Bastions, Genève M. F.	1892
48.	de Claparède, Hugo, Dr. en droit, Professeur, chemin Bizot, Genève	1905

Entrée

49. Colliard, P., Dr. en théol., curé de Promasens, Ct. de Fribourg 1910
50. Colin, Jules, Héraldiste, Neuchâtel M. F. 1892
51. Cornaz, Théodore, avenue de Rosemont, Lausanne 1895
52. Corrodi-Sulzer, Adrian, Kaufmann, Kreuzstrasse 82, Zürich V 1910
53. Coulin, Horace, Ingénieur-topographe, Nyon, Ct. de Vaud 1910
54. de Coulon, Maurice, Neuchâtel M. F. 1892
55. Couvreu, Eugène, Château de l'Aile, Vevey, Ct. de Vaud 1903
56. Cramer- de Pourtalès, Conrad, Dr. med., 7 via Fate bene fratelli, Milano, Italie 1899
57. Culleton, Leo, 92 Piccadilly, London W. 1906
58. De Bary - von Bavier, Rudolf, Augustinergasse 1, Basel M. F. 1892
59. de Dardel - de Marval, James, Banquier, Neuchâtel M. F. 1892
60. Delessert, Eugène, ancien professeur, «Ma Retraite», Lutry, Ct. de Vaud 1906
61. Denéréaz, Arthur, Riant-Site, Montbenon, Lausanne 1909
62. Déonna, Henry, Docteur en droit, route de Malagnou 53, Genève 1903
63. De Riaz, Henry, Le Fief, Chéserex sur Nyon, Ct. de Vaud 1910
64. Dettling, Martin, Gemeindeschreiber, Schwyz M. F. 1892
65. Diebolder, P., Seminardirektor, Schwyz 1909
66. de Diesbach, Max, Colonel, Directeur de la Bibliothèque cantonale et universitaire, Villars-les-Jones, Fribourg 1896
67. de Diesbach, Roger, à la Schürra, près Fribourg 1910
68. von Diesbach, Robert, Neubrückstrasse 2, Bern 1898
69. Doetsch-Benziger, Richard, Paulusgasse 12, Basel 1910
70. Dollfuss, Roger, Dr., Via Armorari 14, Milano 1907
71. Droz, René, Prokurist der Schweiz. Kreditanstalt, Basel 1899
72. Dubois-Crinsoz, Fréd.-Th., IIe bibliothécaire cantonale, 15 rue des Alpes, Fribourg 1895
73. Ducrest, François, abbé, Prof., archéologue cantonal, Rue Grimoux, Fribourg 1901
74. Du Pasquier, Armand, Dr. en droit, avocat, Neuchâtel 1897
75. Durrer, Robert, Dr. phil., Staatsarchivar, Stans, Kt. Nidwalden 1896
76. d'Eggis, Adolphe, Banquier, Villa St-Barthélemy, Fribourg 1901
77. Egli, J., Prof. Dr., Konservator des Museums, St. Gallen 1902
78. von Erlach-Ulrich, Emma, Frau Oberst, Kollerweg 16, Bern 1899
79. Erzinger-Isler, Leonhard, Utoschloss, Utoquai 29, Zürich V 1910
80. von Escher, Nanny, Fräulein, Albis, Langnau, Kt. Zürich 1897
81. von Escher, Oscar, Villa Oberst, Pendice di Scorcola 339, Triest 1899
82. Escher-Blass, Arnold, Dr. jur., Rämistrasse 18, Zürich I 1896
83. Escher, Hermann, Dr. phil., Stadtbibliothekar, Stadtbibliothek, Zürich I 1897
84. Escher-Züblin, Victor, Stockerstrasse 8, Zürich II 1904
85. Fäh, Johann Laurenz, Gemeinderatsschreiber, Kaltbrunn, Kt. St. Gallen 1910
86. Falck, Louis A., Dr. jur., Bankier, Schwanenplatz 2, Luzern 1901
87. de Faria, Antonio, Vicomte, Consul de Portugal, 16 rue Weber, Paris 1899

Entrée

88. Favarger, Pierre, Dr. jur., Avocat, 23 avenue de la Gare, Neuchâtel 1905
89. von Fellenberg-Thormann, Franz, Villa Beata, Muristrasse 26, Bern 1899
90. Finsler, Georg, Dr. phil., Sonnenweg 16, Basel 1901
91. Fischer, Franz, Oberschreiber des Finanzdepartements, Luzern 1897
92. Forestier, Louis, Directeur, Moudon, Ct. de Vaud 1903
93. Fornerod, Gérard, notaire, Avenches, Ct. de Vaud 1910
94. Frick, Hans, stud. phil., Bodmerstrasse 14, Zürich II 1908
95. Frick, Johannes, bei der Post, Herrliberg, Kt. Zürich 1910
96. Galiffe, Aymon-Amédée-Gaïfre, colonel divisionnaire, cour Saint-Pierre 7, Genève M. F. 1892
97. Ganz-Kern, Paul, Dr. phil., Prof., Konservator der öffentlichen Kunstsammlungen, Hebelstrasse 7, Basel 1896
98. Geigy, Alfred, Dr., Leonhardsgraben 48, Basel M. F. 1892
99. Geigy-Burckhardt, Carl, Ingenieur, Kapellenstrasse 20, Basel 1905
100. Gerster, Emil, Glasmaler, Austrasse 107, Basel 1910
101. Gerster, L., Pfarrer, Kappelen bei Aarberg, Kt. Bern 1893
102. Giger-Mettler, A., Kesslerstrasse, St. Gallen 1906
103. von Glutz-Ruchty, Albert, Solothurn 1901
104. Gnehm, Walther, cand. jur., Eidmattstrasse 26, zum Eidmattbühl, Zürich V 1910
105. Göldi, Emil A., Prof. Dr., Zieglerstrasse 36, Bern 1900
106. Göldlin von Tiefenau, Heinrich, Dr. phil., Apotheker, Rathausgasse 14, Aarau 1910
107. de Goré, Paul G., licencié en droit, attaché au Ministère de Justice, rue Alexandre, Kischineff, Bessarabie, Russie méridionale 1907
108. Gränicher, Th. G., jr., Architekt, Zofingen, Kt. Aargau 1910
109. von Grebel, Hans, Dr. jur., Pelikanstrasse 13, Zürich I 1896
110. Grellet, Jean, Moussonstrasse 22, Zürich V M. F. 1892
111. du Grosriez, Fernand, ancien préfet, en été: Mayens de Sion, Ct. du Valais; en hiver: 38 rue de la Tannerie, Abbeville, Dép. de la Somme, France 1905
112. Grunau, Gustav, Dr. phil., Christoffelgasse 4, Bern 1901
113. Guinchard, J., imprimeur, 26 Seyon, Neuchâtel 1905
114. Gull, Ferdinand, Kaufmann, St. Gallen 1905
115. Hagenbach-Von der Mühll, Hans, Dr. phil., Wartenbergstrasse 19, Basel 1904
116. Hagnauer, Ernst, Valparaiso, Chile, Südamerika 1899
117. Hahn, Otto, Fürsprecher, Rainmattstrasse 11, Bern 1903
118. Haller, Hans W., Fürsprech, Jungfraustrasse 5, Bern 1906
119. von Hallwyl, Walther, Graf, Hamngaten 4, Stockholm, Schweden 1903
120. Harder, Robert, Stadtrat, Schaffhausen 1907
121. Hegi, Friedrich, Dr. phil., Staatsarchivar, Brandschenkesteig 10, Zürich II 1899
122. von Hegner-von Juvalta, Robert, Bürglistrasse 6, Zürich II 1897

Entrée

123. Helbling, C., Ratsschreiber, Rapperswil, Kt. St. Gallen 1910
124. Hess-von Schulthess, Gustav, Bezirksrichter, Goethestrasse 18, Zürich I 1896
125. Hess, Hans, Dr. phil., Krautgartengasse 2, Zürich I 1906
126. Hess, Robert P., Hirschengraben 28, Zürich I 1900
127. Huber, August, Dr. phil., Nonnenweg 25, Basel 1901
128. Huber, J., Goldschmied, Bahnhofstrasse 12, Zürich I 1909
129. Huber-Escher, Max, Dr. jur., Professor, Schloss Wyden, Ossingen, Kt. Zürich 1897
130. von Jecklin, Fritz, Stadtarchivar, Chur 1897
131. Junod, Emanuel, professeur, Neuchâtel 1899
132. Junod, F.-J., graveur, Grand-Pont, Lausanne 1902
133. Keller-Escher, Carl, Dr. phil., Seestrasse 123, Zürich II 1897
134. Kirsch, Vincent, peintre-verrier, Fribourg 1905
135. Knüsly, Hans, Thalgasse 29, Zürich I 1899
136. Knüsli, Heinrich, med. pract., Distriktsarzt, Enkirch a. d. Mosel, Rheinpreussen 1900
137. Kohler, André, prof. au collège cantonal, Valentin 41, Lausanne M. F. 1892
138. Kohler, K. A., Notar, Burgdorf, Kt. Bern 1910
139. Koller, Ernst, Rosenbergstrasse 93, St. Gallen 1907
140. Kraft, Eugen, Hôtel Bernerhof, Bern 1907
141. Le Roy d'Amigny-de Diesbach, capitaine, Square des Postes 3, Grenoble, France 1910
142. Luchsinger-Wunderly, Paul, Bellariastrasse 28, Zürich II 1910
143. de Mandrot-La Sarraz, Henry, Président de la société vaudoise de généalogie, Château de La Sarraz, Ct. de Vaud 1908
144. Mange, François, 47 rue de Lisbonne, Paris 1902
145. Marthe, Raymond, propriétaire, Cormondrèche, près Neuchâtel 1897
146. Martin, E.-Frédéric, avocat, Tulette, Cologny, Genève M. F. 1892
147. de Marval, C., Dr., Palais 6, Neuchâtel 1910
148. de Maublanc, Louis, 20 rue Sturm, Genève 1910
149. Mayr von Baldegg, G., Hertensteinstrasse 7, Luzern 1897
150. von Meiss, Hans, Schulhausstrasse 22, Zürich II 1910
151. von Meiss, Walther, Major, Eichbergstrasse 16, Darmstadt 1897
152. von Meiss von Teuffen, Oskar, Marienbad, Böhmen, Österreich 1900
153. Merguin, Albert, peintre, Nord 149, La Chaux-de-Fonds 1910
154. Merian, Mathieu, Seevogelstrasse 54, Basel 1910
155. Merian-Mesmer, Wilhelm, Brückenstrasse 290, Binningen, Kt. Baselland 1893
156. Merz-Diebold, Walther, Dr., Oberrichter, Jurastrasse 4, Aarau 1899
157. de Meuron, Pierre, Vieux-Châtel 5, Neuchâtel 1895
158. de Meuron, Robert, 42 rue Ampère, Paris 1906
159. Meyer-Boggio, Jean, Comte, Château d'Hermance, près Genève 1898

Entrée

160. Meyer von Knonau, Gerold, Dr. phil., Professor, Seefeldstrasse 9, Zürich V 1897
161. Meyer-Rahn, Hans, Dr. jur., Rechtsanwalt, Thalacker 23, Zürich I 1903
162. Meyer-Schnyder, Jost, Rotegg, Luzern 1909
163. Meylan, Louis, Dr. méd., Château Meylan, Lutry, Ct. de Vaud 1902
164. Meylan, René, Dr., Moudon, Ct. de Vaud M. F. 1892
165. de Miéville - de Rossens, Ed., Castel d'Orient, Avenue du Léman 36, Lausanne 1910
166. Montandon, Louis, Directeur du Crédit Lyonnais, Bruxelles M. F. 1892
167. de Montenach, baron, Georges, Rue St-Pierre, Fribourg 1904
168. de Montet, Albert, Corseaux s. Vevey, Ct. de Vaud 1905
169. de Montmollin, Roger, étudiant, Places des Halles 8, Neuchâtel 1910
170. de Montmollin - de Rougemont, Pierre, Pasteur, Neuchâtel 1897
171. Mooser, Anton, Maienfeld, Kt. Graubünden 1899
172. Moser, Carl, Herrengasse, Altstätten, Kt. St. Gallen 1904
173. van Muyden, Arnold, Grand-Chêne, Lausanne 1905
174. von Mülinen, Wolfgang-Friedrich, Prof. Dr., Stadtbibliothekar, Bern M. F. 1892
175. Münger, R., Kunstmaler, Marzili 30, Bern 1896
176. Naef, Alfred, Architekt, Fraumünsterstrasse 7, Zürich I 1897
177. Naef-Michel, Frau Rosa, Auf der Mauer 1, Zürich I 1910
178. von Niederhäusern, Fritz Henri, Dr., Falkenhöheweg 10, Bern M. F. 1892
179. Nüscheler, Richard, Glasmaler, Englisch-Viertelstrasse 30, Zürich V 1897
180. von Orelli, Aloys, Thalhof, Thalacker 31, Zürich I 1905
181. de Palézieux - Du Pan, Maurice, La Doge sur La Tour-de-Peilz, Ct. de Vaud 1901
182. Paravicini, Carl, Dr. jur., St. Jakobstrasse 20, Basel 1896
183. de Perregaux, Samuel, Directeur de la caisse d'épargne, Lieutenant-Colonel, Neuchâtel M. F. 1892
184. de Perrot, Samuel, ingenieur civil, St-Nicolas, Neuchâtel 1910
185. Petitpierre, Léon, Dr. jur., Avocat, Castagnola, Ct. du Tessin M. F. 1892
186. Peyer-Frey, Bernhard, Steigstrasse 76, Schaffhausen 1910
187. Pfyffer von Altishofen, Hans, Hôtel National, Luzern 1901
188. Piguet, Charles-Abel, stud. med., Valentin 42, Lausanne 1910
189. von Planta, Gaudenz, Schloss Fürstenau, Kt. Graubünden 1910
190. de Pourtalès, Auguste, Comte, 12 rue des Granges, Genève 1893
191. de Pury, Hermann, avenue Leopold Robert 5, Neuchâtel 1902
192. de Pury, Jean, Dr. jur., Colonel, Neuchâtel M. F. 1892
193. de Pury, Jules, capitaine, Colombier, Ct. de Neuchâtel 1905
194. de Pury, Paul, Conservateur du Musée Historique, Neuchâtel 1901
195. von Radeck, Dietrich, Detzeln bei Thiengen, Baden 1910
196. Raisin, Frédéric, avocat, 8 rue Senebier, Genève 1905
197. von Reding-Biberegg, Rudolf, Dr., Oberst, Regierungsrat, Schwyz 1905
198. Regl, Joseph, Professor, Flössergasse 10, Zürich I 1896

Entrée

199. Remy, Léon, La Tour de Trême, Ct. de Fribourg 1901
200. Reymond, Maxime, publiciste, Clos Maria, 3 Avenue de Collonges, Lausanne 1910
201. de Reynier, Edmond, Dr. med., 2 Faubourg du Crêt, Neuchâtel 1898
202. Rieter, Fritz H., stud. jur., Rietberg, Gablerstrasse 15, Zürich II 1910
203. Rivett-Carnac, J.-H., Colonel, Château de Rougemont, Ct. de Vaud (en été); Hôtel des trois Couronnes, Vevey (en hiver) 1897
204. Robert, William, Jongny sur Vevey, Ct. de Vaud 1902
205. des Robert, Edmond, 6 Place d'Alliance, Nancy, France 1902
206. von Rodt, Ed., Architekt, Junkerngasse 45, Bern 1898
207. Roguin, Ernest, Prof. à l'Université, avenue du Léman 41, Lausanne 1894
208. Roller, Otto, Professor, Dr. phil., (seit 1904) Beamter am Grossh.-Badischen Münzkabinett, Jollystrasse 2, Karlsruhe 1900
209. Rordorf-Gwalter, Salomon, Auf der Mauer 5, Zürich I 1910
210. Roth, Karl, Dr., Nonnenweg 31, Basel 1908
211. Rübel, Eduard, Dr. phil., Höschgasse 29, Zürich V 1897
212. Ruchet, Charles, Pasteur, Syens près Moudon, Ct. de Vaud M. F. 1892
213. von Salis, L. R., Dr. jur., Professor, Börsenstrasse 18, Zürich I 1897
214. von Salis, Pietro, Bildhauer, Trittligasse 6, Zürich I 1902
215. de Salis-Soglio, Pierre, Conservateur du Musée des Beaux-Arts, Neuchâtel M. F. 1892
216. de Sandol-Roy, Henry, 56 Faubourg de l'Hôpital, Neuchâtel 1910
217. de Saugy, Auguste, 12 Rue de Bassano, Paris 1910
218. de Schaller, Romain, Architecte, Grand' Rue, Fribourg 1901
219. de Schmid-de Jong, Ludwig, Major, J. P. Constraat 17, Haag, Holland 1897
220. Schmitt, H., Pfarrer, Rheinau, Kt. Zürich 1910
221. Schneeli, Gustav, Dr. phil., Seestrasse 161, Zürich II 1898
222. Schnorf, Rudolf, Chemische Fabrik, Uetikon a. S., Kt. Zürich 1910
223. Schnyder de Wartensee, Charles, Directeur de la Banque Française et Italienne pour l'Amérique du Sud, Rio de Janeiro 1907
224. Schnyder von Wartensee-Zardetti, Ludwig, Musegg, Luzern 1900
225. Schulthess, Willy, Dr. jur., Neumünsterallee 3, Zürich V 1910
226. Schulthess-Hünerwadel, Hans, Cäcilienstrasse 5, Zürich V 1896
227. Schulthess-Meyer, Wilhelm, Sommer: Villa Florida, Zug, Winter: Zürich I 1902
228. Schulthess-Rhyner, Emil, Ingenieur, Neptunstrasse 99, Zürich V 1900
229. von Schulthess Rechberg-Schindler, Anton, Oberst, Dr. med., Kreuzbühlstrasse 16, Zürich V 1910
230. Schumacher, Heinrich, Sohn, Architekt, Luzern 1901
231. von Schwerzenbach-von Planta, Ferd. Carl, k. k. Konservator, Bregenz, Österreich 1899
232. von Segesser von Brunegg, Hans Albrecht, Dr. jur., Sekretär der schweizerischen Gesandtschaft, Wien 1901

Entrée

233. de Seigneux, Aloys, Conche près Genève 1903
234. de Senarclens, A., Prof. à l'Université de Liège, Boulevard Frère Orban 9, Liège, Belgique 1910
235. Sieber-Raab, Fritz, Dr. jur., Feierabendstrasse 13, Basel M. F. 1892
236. Signer, Jacob, Luxburgerfeld 188, Egnach, Kt. Thurgau 1902
237. Simon, G., Dr. med., Laupenstrasse 5, Bern 1902
238. Simond-Bey, Edwin, expert agronome, rue des Pharaons 14, Alexandrie, Egypte 1903
239. von Speyr-Boelger, Albert, Bankier, St. Alban-Anlage 31, Basel 1910
240. Stäubli, Carl, Dr. med., Privat-Dozent, Seestrasse 22, Zürich II 1910
241. Stauffacher, Werner, Dr. jur., Nordstrasse 6, Zürich IV 1910
242. Stehlin, Carl, Dr. jur., St. Albanvorstadt 69, Basel 1905
243. Steiger, Albert, Oberstleutnant, St. Gallen 1907
244. von Steiger-Mont, B., Burgerziel, Bern 1903
245. Steinfels, Willy, Dr. phil., Bächtoldstrasse 15, Zürich V. 1897
246. Steinhäuslin, J. H., Dr. med., Le Locle, Ct. de Neuchâtel 1906
247. von Stockar-Scherer-Castell, Walther, Schloss Castell, Tägerwilen, Kt. Thurgau 1902
248. Streuli-Bendel, Rudolf, Holzbildhauer, Schaffhausen 1900
249. Stückelberg - von Breidenbach, Alfred, Dr. jur., Advokat, Seevogelstrasse 57, Basel 1896
250. Suidter, Otto, Apotheker, Luzern 1901
251. Tavel, Fernand, Ingénieur, 24 Avenue d'Ouchy, Lausanne 1910
252. Terrisse, Eugène, étudiant, Boîne 2, Neuchâtel 1910
253. de Tribolet-Hardy, M., Dr. phil., Professeur, Neuchâtel 1905
254. de Troostenbergh, Max, Comte, Dr. jur., Château de Cleerbeck, par Winghe-St-Georges, Brabant, Belgique 1899
255. Trummer, P. H., Brodschangen 4, Hamburg 1906
256. von Tscharner - von Büren, Ludwig, Fürsprecher, Münsterplatz 12, Bern 1901
257. von Tscharner - von Herwarth, Fritz, Gutsbesitzer, Morillon, bei Bern 1899
258. Tuchschmid-Escher, Conrad, Forstadjunkt, Sihlwald, Kt. Zürich 1910
259. Türler, H., Dr. phil., Prof., Staatsarchivar, Bern 1898
260. de Vallière, Paul, Capitaine-instructeur, Le Verger, Pontaise, Lausanne 1910
261. de Vasconcellos, Rodolphe, baron, Pension Vultier, Avenue des Alpes, Lausanne 1909
262. Veyrassat, Adrien-S., avocat, Montreux, Ct. de Vaud 1897
263. Vidart, Charles-Alfred, Villa Goudard, Divonne-les Bains, Ain, France 1896
264. Vischer, Fritz, Dr. phil., Rittergasse 19, Basel 1902
265. von Vivis, Georg Carl, Artillerie-Major, Andermatt, Kt. Uri M. F. 1892
266. Vogel-Fierz, Hans, Zürichbergstrasse 8, Zürich V 1899
267. Vogel, Richard, Major i. G., Junkerngasse 49, Bern 1897
268. Vogler, Otto, Architekt, Dreikönigen, Auf dem Platz 7, Schaffhausen 1909
269. de Wagner - de Speybrouck, Ernest, rue Octave Feuillet 58, Paris 1910

Entrée

270. Walter, A., Direktor, Villa Olanda, Monti, Locarno, Kt. Tessin 1910
271. Walter-Wolf, Albert, Maler für Heraldik, Oberwilerstrasse 76, Basel M. F. 1892
272. Wartmann, Hermann, Dr., Notkerstrasse 15, St. Gallen 1896
273. Wartmann, W., Dr., Sekretär der Zürcher Kunstgesellschaft, Gemeindestrasse 4, Zürich V 1907
274. Wartmann-Perrot, Auguste, Dr. méd., 4 rue Charles Bonnet, Genève 1899
275. Wattel, H., Postvak No. 461, Amsterdam, Holland 1910
276. Weber, P. X., Archivar am Staatsarchiv, Luzern 1910
277. Weber-Walther, Emil, Bodmerstrasse 6, Zürich II 1910
278. Wegeli, Rudolf, Dr. phil., Direktor des bern. histor. Museums, Bern 1900
279. Welti, E., Dr., Junkerngasse 33, Bern 1896
280. Windler, Frau Anna, Dorotheenstrasse 3, Berlin N. W. 1910
281. Wirz, Fritz, Holzbildhauer, Chur 1910
282. Wirz, Theodor, stud., Sarnen, Kt. Obwalden 1902
283. von Wyttenbach, Fritz, Dr. phil., Pension Rittmeyer, Avenue Edouard Dapples 2, Lausanne 1910
284. Zelger, Franz, Dr. jur., Fürsprech, Luzern 1901
285. Zesiger, A., Dr. jur., Marktgasse 16, Bern 1905
286. Ziegler, Eduard, Pelikanstrasse 25, Zürich I 1902
287. Bitterlin, Charles, Chef d'institution, Bex, Ct. de Vaud 1910
288. von Hess, Conradin, Dr. jur., Disentis, Kt. Graubünden 1910



Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1910 Jahrgang / Année XXIV Heft 4.

Ein Appenzeller Wappenbuch.

Erläuterungen des Herrn Gesellschaftspräsidenten Jean Grellet in der Jahresversammlung zu Chur, den 24. Sept. 1910.

Vor zwei Jahren hatten wir zur Zeit unserer Versammlung in Murten, bei dem Besuch in Kappelen, das Vergnügen, ein von Hrn. Huber in Altdorf in zeichnerisch ausgezeichneter Weise hergestelltes Wappenbuch des Kantons Uri zu bewundern. Als überzeugter Befürworter der Anlegung solcher Sammlungen auf lokalem oder kantonalem Gebiet, habe ich in meinen Ansprachen von Zeit zu Zeit darauf hingewiesen, dass wir nur in dieser Weise dazu kommen werden, allmählich das heraldische Material zu einem schweizerischen Wappenbuch zugänglich zu machen. Es gereicht mir daher zur besondern Genugtuung, auf ein anderes Werk aufmerksam machen zu können, das ähnliche Ziele verfolgt, nämlich das von unserm Mitglied, Herrn Jakob Signer, angelegte Wappenbuch des Kantons Appenzell, an dem er schon seit mehr als acht Jahren mit emsigem Fleiss arbeitet. Es handelt sich dabei nicht nur um eine Zusammenstellung der Wappen appenzellerischer Familien; wir möchten vielmehr das Buch als eine heraldische Vorführung der geschichtlichen Entwicklung des Appenzeller Landes von den frühesten Zeiten bis auf die Gegenwart bezeichnen. Dies bewerkstelligt Hr. Signer, indem er in einem grossen Folioband von ca. 130 Seiten mehr als 1300 Wappen eingemalt hat und zwar so, dass der Stil der Zeichnung im allgemeinen dem betreffenden Zeitalter entspricht. Für die älteren sind die schmalen, dann die etwas breiteren Dreieckschilde gewählt mit zeitgenössischen Helmen, Figuren und Decken, soweit diese vorkommen; für die moderneren Wappen hat sich der Zeichner an Renaissance-Formen gehalten. Jede Seite ist mehr oder weniger bei der Gruppierung der Wappen für sich behandelt, so dass auf der einen Seite sich 30 bis 40 Wappen befinden, auf einer andern nur etwa 20 oder wieder vielleicht nur 8 bis 10 in grösserer Ausführung. Auch sind viele Blätter entweder mit Mauerwerk oder mit glattem Ton grundirt, auf dem sich die Wappen hübsch hervorheben, und mitunter ist auch für entsprechende Einfassung gesorgt, so dass alle Einförmigkeit gebannt ist und das Ganze einen ausgesprochenen Charakter der Belebtheit trägt. Die Zeichnung ist eine sehr sorgfältige und die Farben sind in guten Nuancen gehalten; nur wäre es vorzuziehen

gewesen, wenn Herr Signer eine andere als die Gouache-Manier gewählt hätte, die zwar ihre Vorteile, besonders bei anzubringenden Korrekturen bietet, aber doch ein etwas kreideartiges Aussehen bewahrt und, weil brüchig, bei unsorgfältiger Handhabung der Blätter leicht Schäden ausgesetzt ist.

Lasst uns nun etwas näher betrachten, wie Herr Signer seine Aufgabe gelöst hat.

Das Werk verteilt sich in vier grosse Abschnitte: die mittelalterliche Periode vor den Freiheitskämpfen von 1405, die Periode der Ausbauung der Selbständigkeit bis zur Landesteilung von 1597; von da an werden in zwei weiteren Abteilungen beide Halbkantone von Appenzell Inner-Rhoden und Ausser-Rhoden getrennt behandelt.

Den Anfang des Buches, nach dem Titelblatt, auf das wir später zurückkommen werden, bilden die Wappen der Stadt Rom, des Kirchenstaates, des Reichs und der Königreiche Frankreich und Sicilien; oben erinnern Kaiserkrone und Tiara an den grossen Kampf zwischen Kirche und Staat, als die Losung war: Hie Papst! Hie Kaiser! Dann folgen als oberste weltliche Landesherren die Wappen der Kaiser, von den sächsischen bis zu Ludwig dem Bayern. Als Gegenstück haben wir zunächst ein Bild der obersten geistlichen Herrschaft: das Erzbistum Mainz als Provinz, zu der das Bistum Konstanz gehörte, in dessen Sprengel Appenzell lag, und neben diesem die Bistümer Chur und Augsburg, die, in innigen Beziehungen mit dem Amtsbruder in Konstanz, öfters gegenseitigen Ersatz leisteten. Den Kaisern gegenüber stehen die einzelnen Bischöfe von Konstanz, von Salomon III. v. Ramschwag bis Otto III. v. Hochberg, unter dem das Konzil von Konstanz stattfand (1414—1418).

Die eigentlichen Landesherren waren die Äbte von St. Gallen, deren Reihenfolge zunächst bis zum Abfall aufgeführt wird. Ihnen sind die Geschlechter beigegeben, die die vier Erzämter innehatten: Truchsessenamt: Schwaben, Singenberg und Bichelsee; Schenken: Hochberg und Landegg; Marschälle: Zollern, Mammertshofen und Falkenstein; Kämmerer: Regensberg und Gielen von Glattburg. Des Gerichtswesens, unter dem Appenzell stand, ist ebenfalls durch die Schilde des Reichs, des Gerichtes Rottweil, des Bistums Konstanz, des Herzogtums Schwaben, der Grafschaft und des Landgerichtes Thurgau gedacht. Das mannigfaltige mittelalterliche Gefüge wird weiter durch die Wappen der Ritter und Edelleute im Land Appenzell: Schönenbühl, Trogen, Rosenberg, Sax zu Claux, Hundwil, Sturzenegg, Boller und Tiefenau, sowie durch eine Reihe benachbarter, teilweise im Land begüterter Geschlechter und durch die äbtischen Ammänner im Lande Appenzell exemplifiziert. Dass die Grafen von der Fahne in ihren zahlreichen Abzweigungen, die so oft in der Landesgeschichte vorkommen, nicht fehlen, noch die Städte, die mit Appenzell den Bund um den See geschlossen oder sonstwie geschichtlich in Verbindung standen, versteht sich von selbst. Zum Abschluss der ersten Periode dient die Fortsetzung der Reihenfolge der deutschen Kaiser von Friedrich dem Schönen von Österreich bis zum Schwabenkrieg (Maximilian I.), mit dem die Reichsbotmässigkeit aufhört.

Ein Blatt gibt die ursprünglichen Reichsländlein, vier an der Zahl: Appenzell, Hundwil, Urnäsch und Gais, zu denen sich etwas später noch Herisau, Trogen

und Teufen zugesellten, sowie die Wappen einiger zeitgenössischer wichtigerer Persönlichkeiten.

Nun kommt die heroische Periode. Appenzell führt ein eigenes Wappen, Panner und Siegel, die abgebildet sind, umgeben von den Wappen der Orte, mit denen es Bündnisse abgeschlossen hat: Stadt St. Gallen, Schwyz, Glarus, Gossau, Waldkirch. Das Land ist stark zur Aufnahme des Kampfes gegen die äbtische Herrschaft und erlangt seine Freiheit in den Treffen von Vögelinsegg (1403), am Stooss und Hauptlisberg (1405), die durch die Wappen von 42 in diesen Schlachten gefallenen Rittern und Edelleuten und durch die eroberten Panner vor Augen geführt werden, ein in seiner Ausführung recht ansprechendes Blatt.

Durch den Sieg kriegslustig und habgierig geworden, unternehmen nun die Appenzeller ihre Streifzüge in die Nachbarländer und erobern zahlreiche Städte, Dörfer und Burgen auf schweizerischem und österreichischem Boden, im Rheintal, im Vorarlberg, im Fürstenland, im Toggenburg, im Thurgau; auch die Burgen im eigenen Land werden zerstört; über 90 Wappen dieser Orte und der Geschlechter, die auf den eingenommenen Burgen sassen, und heimgebrachte Panner erinnern an diese erfolgreichen, wenn auch nicht immer besonders löblichen Streifzüge. Behalten konnten aber die Appenzeller allerdings von allen diesen Eroberungen sehr wenig und sie kamen bald zur Einsicht, dass geregelte staatliche Einrichtungen und Bündnisse grösseren praktischen Wert haben. Diese friedlichere Gesinnung benützt der Verfasser, um hier die Reihenfolge der 42 Landammänner aufzunehmen, die das ganze Land von 1409 bis zur Teilung regierten. Ein Blatt veranschaulicht, sei es durch Wappen oder Panner, sei es durch allegorische, zum teil humoristische Bilder, den weiteren Geschichtsgang: Aufnahme Appenzells als schutzverwandter Ort, die Schlacht bei Gossau, der Bann gegen Appenzell (päpstliche Bulle), der Blutbann, die Einführung des Aveläutens, eine für Appenzell wichtige Begebenheit, der Zürichkrieg, die Einnahme von Sargans, die Aufnahme Appenzells als zugewandter Ort, der Burgunderkrieg, durch den eroberten herzoglichen Wappenrock gekennzeichnet, der Klosterbruch von Rorschach und zuletzt als Krönung der erlangten Selbstständigkeit die Aufnahme des Landes als 13. Ort der Eidgenossenschaft.

In der Zwischenzeit hatten sich die inneren Einrichtungen und Ämter ausgebildet, wie Schreiber, Weibel, Steuereinnehmer, deren Wappen das Gegenstück zu den Landammännern bilden. Als einziges Herrschaftsgebiet besass Appenzell das Rheintal bis Oberriedt, das es an sich gerissen und dann 1460 durch Auszahlung einer Entschädigung an seine rechtmässigen Besitzer, die Payer, bleibend erwarb. Nach dem Klosterbruch von Rorschach (1890) wurden aber die Appenzeller dessen verlustig, und sie durften erst von 1504 an wieder mitregieren, abwechselnd mit den Orten Zürich, Luzern, Uri, Schwyz, Unterwalden, Zug und Glarus. Oben auf dem Bild sind die Wappen der appenzellischen Landvögte zur Zeit des Alleinbesitzes und unten die Landvögte bis zur Landesteilung. Die Landvögte nach dieser (1597) sind unter den Landammännern beider Landesteile zu finden. Es folgen die Söldnerhauptleute mit den eroberten und den Kompagniefahnen; denn dass die kriegslustigen Appenzeller sich auch zahlreich in den fremden Dienst

begaben, braucht kaum hervorgehoben zu werden. Die dieser Abteilung beigegebenen Wappen des Reichs, Württembergs, Spaniens, des Papstes, Frankreichs, Mailands, Savoyens und Venedigs deuten auf die verschiedenen Länder hin, in denen sie dienten. Noch kommt die Fortsetzung der Bischöfe von Konstanz bis zum Ende des 16. Jahrhunderts; ein Blatt illustriert die Zeit der Reformation und den Schluss dieser Abteilung bilden etwa 80 noch nicht in dem vorangegangenen erwähnte Geschlechter, die bereits vor der Landesteilung vorkommen und Wappen führten.

Mit der Landesteilung, die infolge der Reformation, 1597 stattfand, werden die Interessen von Appenzell Inner-Rhoden und Ausser-Rhoden gesondert und vom Verfasser auch getrennt behandelt. Als Titelblatt der Abteilung Inner-Rhoden dient ein Appenzeller Haus, verziert mit dem Wappen des Halb-Kantons und denjenigen der ihn bildenden sieben, resp. neun Rhoden, denn zwei von ihnen bestehen wieder je als zwei halbe Rhoden. Ihre Namen lauten: Schwendi, Rüti, Lehn, Schlatt, Gonten und die zwei halbierten Rhoden Rinkenbach-Stechlenegg und Hirschberg-Oberegg.

Die folgenden acht Seiten bringen die 46 regierenden Landammänner (inklusive einiger Pannerherrn oder stillstehender) von Inner-Rhoden seit der Trennung bis zum heutigen Tag. Ihnen reihen sich an die Landesstatthalter, Landesseckelmeister, Landeshauptleute, Landesbauherrn, Kirchenpfleger, Landesfähnriche, Armenlentseckelmeister, Siechen- und Krankenpfleger, Spitalmeister, Zeugherren, Reichsvögte, Landschreiber und Landweibel. Die nächsten Blätter sind wieder den ecclesiastischen Verhältnissen gewidmet.

Nach der Aufhebung des Bistums Konstanz im Jahr 1802 wurde bekanntlich Appenzell zuerst dem Bistum Chur, dann nach Errichtung eines Bistums in St. Gallen, diesem zugeteilt, wird aber von einem eigenen bischöflichen Kommissär verwaltet. Auf einem mächtigen St. Moritz-Kreuz, das an den Schutzheiligen von Inner-Rhoden erinnert, befinden sich nun die Wappen der drei Bistümer, unter denen das Land successive stand, sowie diejenigen des bischöflichen Kommissariats, der 5 Klöster und der 5 Pfarreien des Halb-Kantons. Dann haben wir St. Karl Borromeo, als einen der Patrone des Ländchens und einer Persönlichkeit, die in dessen Geschicke überwiegend eingriff, die drei päpstlichen Protonotare in Appenzell und die Bischöfe von Chur, soweit sie für Appenzell in Betracht kommen, dann diejenigen von St. Gallen. Die Wappen der Benediktiner und der Franziskaner weisen auf die von den dortigen Klöstern befolgten Ordensregeln. Die Fortsetzung der Äbte von St. Gallen bis zum letzten, die mehr der Vollständigkeit halber aufgenommen wurden, da sie nur noch freundnachbarliche Beziehungen zum Lande hatten, bietet Gelegenheit, ihnen auch die vier aus dem Kanton Appenzell stammenden Konventualen ihres Klosters beizugeben, und die Schlussblätter führen wieder die andern noch nicht genannten Geschlechter Inner-Rhodens vor.

Die Abteilung Ausser-Rhoden ist ähnlich gehalten wie die vorhergehende, nur fallen für den protestantischen Halb-Kanton die kirchlichen Beziehungen ausser Betracht. Eingeführt wird dieser Teil ebenfalls durch ein Haus, an dem das Staatswappen, das sich von dem Inner Rhodens durch die Beigabe der Buch-

staben UR (Usser Rhoden) unterscheidet, angebracht ist, umgeben von den Gemeinden (hier heissen sie nicht mehr Rhoden): Urnäsch, Schönengrund, Waldstatt, Herisau, Hundwil, Schwellbrunn, Stein, Trogen, Reute, Speicher, Wald, Teufen, Grub, Bühler, Rehetobel, Gais, Walzenhausen, Heiden, Wolfhalden und Lutzenberg. Die meisten führen den Appenzeller Bär; in Trogen sitzt er in einem goldenen Trog, in Herisau trägt er einen Holzklotz; andere geben ihm eine besondere Zutat in die Pfoten, so Wald einen blauen Schild mit 3 Tannen; für Speicher trägt der Bär eine Hallebarde auf der Schulter etc.

Die 56 Landammänner des Halbkantons seit der Teilung gehen den übrigen Amtspersonen voran, die durch 70 Wappen repräsentiert sind, und etwa 240 Wappen anderer Geschlechter bilden den Schluss der Abteilung und des ganzen auf breiter Grundlage angelegten Werkes. — In dieser wie in den vorhergehenden Abteilungen erscheinen die Schilde eines jeden einzelnen Landammanns, so dass das gleiche Wappen mitunter 5 oder 6 mal sich wiederholt, je nach der Zahl ihrer Mitglieder, die diese oder jene Familie gestellt hat. Bei den andern Behörden kommt das gleiche Wappen nur einmal vor, gleichviel ob die Familie verschiedene Ämter oder das eine öfters versehen hat.

Noch ist das allgemeine Titelblatt des Buches zu erwähnen, das in romanischem Stil gehalten, in echt mittelalterlich mystischem Sinn den Hauptfluss des Landes, die Sitter in ihren 3 Quellflüssen versinnbildlicht. Als weiterer Gedankengang schliesst sich den drei Flüssen der Begriff der Dreieinigkeit, Vater, Sohn und Heiliger Geist an. Vom Sohn gehen die vier Evangelisten aus, dann als weitere Ausdehnung kommen die Elemente, die Gestirne am Himmel, die Stunden von Tag und Nacht, alles anlehnend an die germanische Sagenwelt. sinnig ausgedacht und in harmonischer Gliederung ausgeführt.

Man könnte leicht auf die Vermutung kommen, dass bei einem schlichten Hirtenvolk das Wappenwesen wenig ausgebildet sei, und dass sich z. B. die meisten Geschlechter einfach ihrer Hausmarken oder rein ländlicher Abzeichen bedienen würden. Dem ist aber nicht so. Hausmarken kommen als Wappenfiguren nicht öfter vor, als anderswo in der Schweiz, Geräte der Landwirtschaft oder der Haushaltung auch nicht. Weitaus die Mehrzahl der Wappen ist regelrecht nach heraldischen Formen und Gebräuchen ausgebildet, und es kommen alle sonst üblichen besseren Figuren zur Verwendung. Reine Schildteilungen oder Heroldstücke sind nicht häufig; ein Gegenstand mit klarer Deutung, sei es eine Anspielung auf den Namen, auf eine Tat, auf eine Eigenschaft, oder eine religiöse Gesinnung, kurz ein Sinnbild, wobei man sich etwas denken kann, wird bevorzugt. In letzterer Richtung werden mit Vorliebe Kreuze [1] gebraucht und zwar bei weitem vorwiegend das Tatzenkreuz. Eine besondere Gunst geniessen auch die Kratteltiere, der Adler und Geier, weniger der Bär, wohl um dem Staats- und den Gemeindewappen nicht zu nahe zu treten; auch ist das Pflanzenreich, vornehmlich die Tanne und die Rose beliebt; besonders häufig sind die Waffen Armbrust, Pfeil, Speer, Lanzenspitze, Hallebarde etc. Ausnahmen gibt es aber

[1] die wahrscheinlich doch ursprünglich Hausmarken waren (Red.).

auch. Eigentümliche Gruppen bilden die Wappen der Geschlechter Weibel, Roth und Suter. Die ersteren führen regelmässig die Anfangsbuchstaben des Vornamens schwarz in weiss, also z. B. UL für Ulrich, CH für Chunrad etc. Die Roth haben kein anderes Wappen als den verschlungenen Namenszug, d. h. die Anfangsbuchstaben von Vor- und Zunamen, rot in weiss. Ähnlich verhält es sich mit den Suter, auch Sauter geschrieben, eine zahlreiche, in verschiedene Zweige verbreitete Familie. Da kommen verschiedene Wappen vor, so: geteilt oben in Gold ein schwarzer Adler, unten rot; ein anderes, geteilt oben in Blau 2 weisse, unten in Weiss zwei rote Rosen, oder geteilt oben in Rot ein goldener Adler, unten weiss, dann wieder: geteilt, oben in Blau einen über einen Stern gestürzten Halbmond, beide gold, und 3 grüne Hügel, unten weiss; noch ein anderes führt in der obern blauen Teilung einen natürlichen Raben zwischen zwei weissen Rosen, unten weiss, aber alle Familienangehörige setzen noch in jedem der beschriebenen Wappen in die untere Teilung ihren eigenen verschlungenen Namenszug, meistens rot, so HS, US, PS für Hans, Ulrich oder Paul Suter etc.

Dass bei einzelnen Familien verschiedene Wappen vorkommen, erklärt sich durch deren weite Verzweigung; einige Namen, ohne Zweifel gemeinschaftlichen Ursprunges, kommen in beiden Landesteilen vor, seit der Landesteilung werden sie aber als verschiedene Familien betrachtet und führen auch besondere Wappen. Bei andern ist das eine Wappen das ältere, das zweite das verbesserte oder wenigstens neuere. So führten die Zellweger als redendes Wappen in Blau eine goldene Wage unter einem weissen, innen schwarz gefütterten Zelt, obgleich der Name natürlich mit einem Weg, der durch das nach dem Dreifeldersystem bebaute Land (Zelgen) führte und nicht mit einem Zelt und einer Wage zusammenhängt. Als Helmschmuck hatten sie eine wachsende Justitia. Nun wird einem Gelehrten des Geschlechtes aufgefallen sein, dass die Etymologie (wie übrigens bei so vielen andern redenden Wappen) eine falsche sei, und als „Verbesserung“ wurden Zelt und Wage entfernt und an deren Stelle auch als Wappenbild die weiss gekleidete Justitia eingestellt.

Im Durchblättern des Buches wird eine ganz eigentümliche Wahrnehmung gemacht, nämlich das häufige Vorkommen der roten Tinktur bei den Wappen Innerrhodens, während sie in Ausserrhoden zur verhältnismässigen Seltenheit gehört. So zählen wir auf den 165 aufgeführten innerrhodischen Wappen 100, bei denen entweder das Feld oder eine der Hauptfiguren rot ist, also 60 %; in Ausser-Rhoden dagegen kommt unter 361 Wappen Rot nur in 95 vor, also entbehren 74 % dieser Farbe gänzlich. Hier ist bei der grossen Mehrheit Blau bevorzugt; auch ist Schwarz ziemlich häufig. Ist nun diese auffallende Erscheinung auf den Einfluss der Reformation zurückzuführen, indem der Prunk des katholischen Kultus eine grössere Farbenpracht beliebt macht, als der mehr auf Einfachheit und Eintönigkeit zugespitzte Protestantismus? Oder ist daraus auf den Charakter der beiden Appenzeller zu schliessen, des innerrhodischen, mehr den idealen Freuden des Lebens, dem Witz, dem Tanz und Gesang ergeben, während der ausserrhodische positiveren Zielen huldigt und mehr im Geschäftsleben hervortritt? Wir wollen die Frage dahingestellt sein lassen.

Wie wir sehen hat sich auch im Appenzell früh eine ausgebildete Heraldik eingebürgert. Nach den Freiheitskämpfen und den Eroberungszügen wollte der sich frei fühlende Mann nicht schlechter sein als die von ihm besiegten Edelleute und als Zeichen der Freiheit nahm er ein Wappen an. Dieses wurde auch dadurch begünstigt, dass der Landammann, aber auch andere Magistratspersonen, so der Weibel etc. gewisse Urkunden seines Amtes oder privatrechtlicher Natur nicht mit dem Staats-, sondern mit seinem eigenen Siegel zu bekräftigen hatte, wodurch er zur Führung eines Wappens veranlasst und sozusagen gezwungen wurde. So tragen alle Pfandbriefe das Privat-Siegel des Landammanns. Diese Siegel bilden eine der wichtigsten Quellen für die Appenzeller Heraldik; sie ist aber nicht die einzige. In den Rathäusern von Appenzell, Herisau und Trogen und im Innerrhodischen Museum befinden sich viele Porträte bedeutender Persönlichkeiten mit beigemaltem Wappen; auch in Kirchen und Kirchhöfen, auf Möbeln und Gerätschaften sind solche zu finden und früher besassen auch die Gemeindehäuser Scheiben mit Wappen von Geschlechtern der betreffenden Rhoden. Auch diese sind noch vorhanden, aber leider in Russland, wo sie nicht leicht zugänglich sind. Herrn Signer ist es aber doch gelungen, durch die Vermittlung eines dortigen Appenzeller Freundes eine Kopie zu erhalten. Auch lieferten ihm Privatleute manches Material. Soweit die Wappen des Landes. Was die auswärtigen, meist erloschenen Adelsgeschlechter anbelangt, so haben sie ihm manches Kopfzerbrechen und Suchen in Bibliotheken, Museen und heraldischen Denkmälern verursacht.

Wer sich je mit ähnlichen Arbeiten befasst hat, muss staunen über die Ausdauer, den Fleiss, die Sachkenntnis, die der Verfasser anwenden musste, um ein so reichhaltiges Material zusammenzubringen und dann erst war die Aufgabe nur halb gelöst, denn das sorgfältige Zeichnen und Malen so vieler Blätter ist auch keine Kleinigkeit. Die Anlage des Werkes ist eine grossartige, und es ist nur zu wünschen, dass auch anderswo sich emsige Benediktiner vorfinden, die es sich zur Aufgabe machen, die Geschichte ihres Kantons in ähnlicher Weise heraldisch auszuarbeiten.

Nach obigen Ausführungen wird man sicher zugeben, dass Herr Signer sein Werk grosszügig geplant und mustergültig ausgeführt hat. Nur sollte ein Gönner oder die Regierung Appenzells es sich nicht nehmen lassen, eine solche Arbeit, die für weitere Kreise Interesse bietet, zu erwerben und einer öffentlichen Stelle, Bibliothek oder Archiv, bleibend einzuverleiben, um es vor Zufälligkeiten zu schützen und für die Nachkommenschaft zu erhalten.

Une „assouffertation“.

Par H. Türler.

Les ducs de Savoie avaient au XVe siècle plus de 250 vassaux, dans leur Pays de Vaud qui, possédant des fiefs nobles du souverain, étaient obligés d'en rendre hommage et de faire du service à cheval, en temps de guerre. La ville

de Berne, devenue souveraine du pays depuis 1536, garda les institutions d'alors, aussi pour ces fiefs nobles, et il y eut des compagnies de cavalerie formées de vassaux du pays de Vaud jusqu'en 1798.

Les fiefs nobles étaient réservés à des gentilhommes, mais quand un roturier héritait d'un de ces fiefs, il n'en était pas privé; avec le consentement du conseil de Berne il pouvait le garder à la condition qu'il payât une redevance, «la soufferte».

Dans de rares cas, le conseil de Berne anoblissait le roturier qui acquérait un fief noble. C'est ainsi que le 1er septembre 1609 David de Treytorens d'Yverdon fut anobli en considération des mérites de son père, châtelain d'Yverdon, et il lui fut fait remise de la «soufferte» de 100 couronnes exigée pour l'acquisition de la coseigneurie de Bavois.

Gabriel Olivier s'exprime dans son «Explication du Coustumier du Pays de Vaud», à la page 23, de la manière suivante sur ce droit: «Les Fiefs Nobles ne peuvent estre possedés que par des Nobles sans le consentement du Prince et lors que les Roturiers en possedent ils sont tenus au droit de franc-fief et de payer une certaine somme, nous appelons cela la Cape c. d. la capacité de posseder fiefs Nobles; les quatre bonnes Villes sont exclues de ce benefice par un arrest du 10 Aoust 1680».

Le conseil de Berne s'est approprié cette terminologie et parlait d'une «Cappen» ou «Capacität». En 1723 il abolit le droit de cape pour les fiefs nobles consistant en vignes ou champs auxquels n'était attaché aucun droit de juridiction et le réduisit à un quart du lod dans les autres cas.

Voici un exemple de pareille «assouffertation», de l'année 1562, extrait du registre notarial de Nicolas Zurkinden, qui se trouve aux archives cantonales à Lausanne: «Nous Hierosme Manuel thresorier et du conseil estroit de Berne scavoir faisons que suyvant le commandement expretz de noz treshonnores seigneurs advoyer et conseil dudit Berne a nous adresse sus une requeste a eulx presentee par Andrieu filz de honnorable homme Vuillen de Viveys conseillier d'Estavaye et de noble Marie de Lustry jugaulx, tant aux noms de sesdits pere et mere que de Mychel, Claude, Anthoine et Francois leurs enfans, freres dudit supliant[1], nous avons au nom de nosdits seigneurs loue, ratiffie et confirme, louons et ratiffions par ces presentes l'article d'un instrument de cession et remission faicte par ledict Vuillen de Viveys a ladite noble Marie sa femme, entre aultres choses du four de Rances et de ces appartenances mouvant en fied et hommaige liege de nosdits seigneurs a cause de leur chasteaulx des Clez, receu et signe par Planchaurx en datte du neufieme de novembre de l'an mil cinq cent soixante quatre, auquel l'on ayt relation. Es par mesme moyen avons au nom et du commendement prédit assouferte et assoufertons ladite cession et remission dudit four au prouffict desdits freres supplians et de leurs hoirs naturelz et legitimes, rendans habiles et capable eulx et leur posterite a tenir et deservir

[1] Pour les personnes indiquées dans cet acte, voir la note à la page 330 des Annales d'Estavayer de Grangier, l'article «von Vivis» dans l'«Almanach généalogique suisse» tome Ier, et les notices généalogiques suivantes de M. G. v. Vivis.

ledit fied liege et noble, nonobstant que du coste paternel ne soyent reputes nobles, et ce tant de grace specialle que pour la somme de cent f(lorins) pp (petite) monnoye de Savoye pour les lod et soufferte dudit suppliant a nous promptement payee speciffiee au compte que rendons a nosdits seigneurs, et en oultre pour et soubz la cense annuelle et perpetuelle de demy livre de cyre de nouveau a raison de la presente assouffertation imposee sur ledit four oultre une aultre livre de cyre de cense ancienne payable l'une et l'aultre par lesdits freres et les leurs predits a la forme du quernet surce rendu au jadis prince de Savoye es mains de Quiodi commissaire des Clefz par nobles Francois et Nicolas de sainct Saphorin freres, saufz en ce les aultres droitz de nosdits seigneurs et ceulx d'aultruy. Faict et passe a Berne soubz nostre seel pendant et le signet du commissaire general de nosdits seigneurs, ce xii juing l'an mil cinq cens soixante cinq».

Notices généalogiques sur la famille de Vevey (v. Vivis).

Par G. v. Vivis.

Jean de St. Saphorin, seigneur du dit lieu, et son frère François cédèrent à la commune de Rances (Reconnaissance du 6 févr. 1507 (1508) leur four au milieu du village de *Rances* contre le payement d'un cens annuel d'une coupe à 2 quarterons de froment, mesure des Clées, par foyer. Le four passa par Jeanne-Louise, fille de Pierre de St. Saphorin, femme de Jean Mayor de Lutry, seigneur de Mézière, à ses enfants, François, Antoine, Marie et Anne Mayor de Lutry. Le 14 sept. 1539 François Mayor de Lutry vend sa part, pour le prix de 350 fl. pp., à son beau-frère *Guillierme de Vevey,* époux de Marie Mayor de Lutry. Selon la reconnaissance de la commune de Rances du 19 juin 1552, Guillierme de Vevey possédait le four en entier. Dans le partage des biens de feu Guillierme de Vevey, du 9 février 1582, chacun de ses 6 fils en reçoit sa part. La sizième, de feu François de Vevey, fut héritée par son frère André, qui en possédait de cette manière un tiers. La part d'André fut plus tard achetée par son demi-frère Jean de Vevey. Madeleine de Vevey, fille du prédit Jean, apporta à son mari Etienne Bourgeois, de Grandson, la moitié du four. Jusqu'a l'abolition des droits féodaux, le four de Rances resta, indivis par moitié dans les familles de Vevey et Bourgeois de Peney (Reconnaissance du 12 juillet 1684). Lors de l'insurrection des „Bourla papay" les habitants de Rances allèrent, le 13 mai 1802, à Valeyres devant la maison de Louis Bourgeois, ancien châtelain des Clées et le forcèrent de leur livrer les parchemins concernants le four de Rances. Les réclamations de Louis de Vevey de Bussy, Alexandre de Vevey et Louis Bourgeois auprès de la chambre administrative de Lausanne n'eurent pas de succès. Le four de Rances rapporta en 1796, $22^1/_2$ sacs à 8 quarterons de froment et 6 francs d'argent de Berne. (Archives de la famille de Vevey.)

Les «annales d'Estavayer», comme auparavant le «Dictionaire de la noblesse de France» par de la Chesnaye-des-bois, tome XII, et Leu racontent, que le famille de Vevey était originaire de Moudon. C'est une erreur, bien que les prénoms

soient les mêmes et que les archives de la famille contiennent un certain nombre de documents concernants les de Vevey-Moudon. Ces parchemins parvinrent probablement à la famille de Vevey par héritage des St. Saphorin. Catherine de Vevey-Moudon était la femme de Claude de St. Saphorin (Martignier: Vevey et les environs dans le moyen âge). Andrée, fille de Pierre de St. Saphorin, mariée en 1511 à Pierre Peytral dit Vandelli, de Morges et en 1528 à Humbert de Lutry, fut la tante de Marie Mayor de Lutry, femme de Guillierme de Vevey. En 1465 Antoine Planchet et Pierre Vandelli alias de Croix, grand-père maternel de Pierre Peytral dit Vandelli, achètent un cens de la famille de Vevey-Moudon.

Dans *le Vully* vivait au XIVe siècle, d'après les documents des archives de la famille de Vevey et les archives cantonales de Fribourg, une famille *de Vevey*. J'ai à ajouter, que les archives du canton de Vaud n'ont pas encore été consultées et je remercie d'avance pour toutes communications que l'on voudra bien me faire à ce sujet. Les premières traces sont les suivantes: Mermette veuve de Mermet dit Bernard, habitant à Estavayer, fait en cette ville le 10 août 1349 un testament en faveur de son neveu Othonin fils de feu Rolet de Vevey (Archives du couvent des Dominicaines à Estavayer. C. chapelles nº 7). Guilliaume de Grandson, chevalier, seigneur de St. Croix et d'Aubonne déclare le 23 novembre 1384, qu'il a annexé à sa grande dîme de Cudrefin une certaine partie de cette dîme que Perrot dit Mayor, autrement Perroctier et Othonin dit de Vevey, bourgeois de *Cudrefin* percevaient. Cette part de dîme s'appelait «dîmes des pâquiers» ou «dîmes des mayors». En compensation Guilliaume de Grandson leur accorde un cens annuel et perpétuel de 2 muids de froment, mesure de Cudrefin sur la dîme de Cudrefin. D'après une reconnaissance du 24 mai 1500, Uldriset de Vevey, de *Montet sur Cudrefin,* fils de feu Othonin, fils de feu Jean de Vevey, de Montet sur Cudrefin, et Guillierme de Vevey, bourgeois de Cudrefin, fils de feu Guillerme, fils du dit feu Jean de Vevey, tant en son nom propre et comme tuteur des enfants (Pierre et Guillierme) de feu Pierre de Vevey de Montet sur Cudrefin, fils du déjà nommé feu Jean de Vevey, déclarent qu'ils possèdent encore par indivis leur part de ce cens de 2 muids de froment. Le 8 mars 1409, Guillierme de Vevey, bourgeois de Cudrefin, comme tuteur des enfants de feu son frère Pierre de Vevey, de Montet sur Cudrefin, accense à Gillonet Berjoin de Vallamand un morcel de vigne rière Mur «en Biaudaz», près de Guévaux. Dans le partage des biens de feu Guillierme de Vevey le 9 février 1582, cette vigne fut héritée par son fils André.

Le 16 novembre 1445 et le 5 octobre 1452, apparait Jean de Vevey dit Othonin, du conseil et syndic de *Cudrefin, Montet et Pégrand.* Il est mort avant le 13 avril 1470 et avait 4 fils selon le testament de son fils Pierre du 16 mai 1497: Othonin (mort avant 1497), Guillierme 1470 (mort avant 1497), Jean 1497 et Pierre qui fait le testament (mort avant le 15 mai 1500). La femme de Pierre s'appelle Isabelle Voucheret d'Estavayer. Le 9 novembre 1502 elle est la femme de Guillaume de Treytorrens de Cudrefin et le 8 février 1514 elle fait un testament en faveur de ses enfants du premier et second lit. *Pierre* est la souche des *de Vevey d'Estavayer,* tandis que la descendance de ses frères, les «*de Vevey dit*

Othonin», est restée dans le Vully, où elle s'est éteinte au XVIII[e] siècle. En même temps s'éteignait une autre branche, les *«de Vevey dit Perrin»* (Reconnaissance du 30 octobre 1516; Jean de Vevey alias Ramus dit Perrin, fils de feu Jean de Vevey alias Ramuz, fils de feu Pierre de Vevey de Salavaux et Bellerive.). La famille de Vevey possédait au XV[e] siècle des biens à Cudrefin, Montet, Lugnorre, Mur, Constantine et Montmagny.

Guillierme de Vevey, fils de Pierre et d'Isabelle Voucheret, est la souche des *de Vevey à «Estavayer»*. Il est mentionné pour la première fois dans le testament de son père (1497), et s'établit à Estavayer avant 1514 (Testament de sa mère), probablement au moment de son premier mariage. Il mourut entre le 9 décembre 1573 et le 19 janvier 1574. De 1520-1522, il fut syndic et en 1547 conseiller d'Estavayer; en 1530 châtelain de Delley. Il acheta beaucoup de biens et cens à Estavayer depuis 1514, Grandcour 1517, Rueyres-les-Prés 1523, Bellerive 1525, Bussy 1526, Forel 1528, Cudrefin 1534, Morens 1534, Mur 1535, Constantine 1540, Vaumarcus 1543, Morges 1546, Gorgier 1557 et Sauges 1561. Le 30 novembre 1522, il vend une partie de ses biens à Cudrefin à Pierre Vallier du Landeron. Dans la laudation de cette vente du 1[er] juillet 1523 par Marguerite de Savoie, il est nommé pour la première fois «noble». Il fut marié trois fois:

I° Avant 1514 (Testament de sa mère) avec Marie Musard, d'Estavayer, morte avant 1521, fille de Girard Musard et de Jeanne. Il eut d'elle les enfants:

1. Isabelle, 1529, † 1587. Sœur Susanne-Thomasette au couvent des Dominicaines à Estavayer. Prieure en 1553.

2. Claude, 1529, mineur 1533, mort avant 1559.

II° Hélène Griset, d'Estavayer, fille de Jean et de Margeurite de Mont. Contrat de mariage du 29 juin 1521; elle teste le 27 janvier 1531. Il eut d'elle les enfants:

3. Sébastianne, 1531, morte après 1592. Femme d'Anselme Thomasset, Mayor d'Agiez en 1549, veuve en 1555, femme de François de Gland en 1558.

4. Jean, 1531, † 1592, lieutenant d'avoyer d'Estavayer, avait épousé avant 1572 Marguerite Truffin et vers 1590 Catherine Gottrau. Parmis ses enfants: «Thomas von Vivis, Junker Hansen zu Stäffis gesessen Sohn» fut reçu bourgeois de *Soleure* 1579. Il fut la souche d'une branche soleuroise, éteinte dans la seconde moitié du XVII[e] siècle. Madeleine de Vevey, mariée vers 1586 à Etienne Bourgeois, de Grandson.

III° Marie Mayor de Lutry, fille de Jean et de Jeanne-Louise de St. Saphorin. Contrat de mariage du 3 août 1533; elle teste le 12 octobre 1576. Il eut d'elle les enfants:

5. Michel, 1560, mort entre 1592 et 1595. Sa femme est Guillauma de Pontherose, 1562-1595. Branche éteinte. Parmi ses filles est à mentionner Susanne, femme d'André de Neuchâtel-Vauxmarcus (1563-1598), puis d'Adam de Pierrefleur, d'Orbe (Contrat de mariage 1605).

6. André, 1562, mort entre 1592 et 1594. Bourgeois de *Fribourg* en 1582. Sa femme Esther Garmiswyl, 1586-1611, fille de Hans et de Ca-

therine Grigolet. En 1586, son nom fut mentionné pour la première fois en allemand «Andres von Vivis, Edelknecht». «Junker Carli von Vivis, wyland des Edlen, vesten Junkers Andressen von Vivis, unsers gewesenen Burgers seligen ehelicher Sohn» (Mannrecht 1630) fut reçu bourgeois de *Soleure* 1630. Il est la souche des *«von Vivis» de Soleure.*

7. Antoine, 1562. Il teste le 4 février 1623; mort avant le mois de mai 1624, conseiller d'Estavayer en 1593. Il se marie deux fois: 1° avec Anne Catellan, fille de Claude et de Clauda Périsset, veuve de Louis de Pontherose, dont il n'eut que des filles (Contrat de mariage 1564); elle teste en 1577. 2° avec Françoise Maillardoz, fille de Pierre et de ..... de St-Maurice, veuve de Benoit Grand (Contrat de mariage 1578). Son fils du second lit, «noble et prudent Tobie de Vevey», fut reçu gratuitement comme bourgeois de *Fribourg* 1602. Il est la souche des *«de Vevey» d'Estavayer.*

8. François, 1562, † 1579. Sa femme est Bernardine de Pontherose. Branche éteinte.

9. Claude, 1567, mort avant 1574. Sa femme est Marie Perret. Branche émigrée en *France*. Eteinte (?).

Voilà les indications sur les personnes nommées dans l'assouffertation de 1564.

Il reste encore à dire quelques mots des archives de la famille de Vevey. Plus d'un millier de documents furent gardés par la branche éteinte des de Vevey de Bussy. A côté de cette collection il y en avait encore deux autres, mais plus petites. Par inattention la grande collection fut perdue par la famille et plus tard partagée en deux. L'une de ces parties fut vendue en 1903 à un brocanteur. A l'exception d'une dizaine de documents qui furent réunis aux archives cantonales de Fribourg, le reste fut acquis par la famille de Vevey et réuni à une des petites collections. La seconde petite collection fut détruite il y a 60 ans. On employait les parchemins de celle-ci pour couvrir des pots à confiture.

Ein Falck-Becher.

(Hiezu Tafel XVII).

Wer in der recht umfangreichen Literatur über Baden im Aargau blättert, wird bedauern, dass nur wenige von den vor hundert Jahren zumeist noch erhaltenen Spuren jener wappenfreudigen Zeit übrig sind, wo die Abhaltung der Tagsatzungen die kleine einstige Reichsstadt an der Limmat zum Mittelpunkte eidgenössischen Lebens machte.

Von den wenigen Zentren, wo sich dieses gesellige Leben, und damit der heraldische Schmuck verdichtete, interessiert uns hier zumeist der „Hintere Hof", ein einst habsburgisches, dann eidgenössisches Erblehen, das damals, neben dem „Stadhof", bedeutendste und vornehmste der dortigen „Kuretablissements". Barth. Fricker erzählt Seite 393 f. seiner „Geschichte der Stadt und



Fig. 144

Falck-Becher: Gravur-Detail auf der Schale.

der Bäder zu Baden", dass in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts Caspar Falck auf jenem Lehen gesessen sei und im Jahre 1592 von den auf der Jahrrechnung anwesenden Boten der XIII Orte und dem Abte von Wettingen einen köstlichen, silbernen Becher geschenkt erhalten habe, und zwar, laut Widmungsinschrift, als Gegengabe für empfangene Gastfreundschaft [1].

[1] Im Detail sind die Mitteilungen Frickers nicht durchwegs genau, wie denn auch seine Schreibweise des Namens [„Falk"] von der seit Beginn des 15. Jahrhunderts durch die Mehrzahl der Familienmitglieder beibehaltenen, und speziell von derjenigen auf dem Becher selbst [„Falck"], abweicht.

Die gut schweizerische Form dieses Gefässes, das zum heraldisch Interessantesten gehört, was uns aus jener Zeit erhalten blieb, ist aus der Abbildung ersichtlich (Tafel XVII). Es misst 315 mm Höhe, ohne Deckel, und ist, wie dieser, durchweg vergoldet. Direkt unter dem Lippenrand der sonst glatten, aus einem Stück getriebenen, Schale steht in kräftiger dekorativer Fraktur die dreizeilige Inschrift:

Diss gschir verehren uss fründtschafft.
Die gsandten gmeiner Eydtgnoschafft.
Der schillt vnd Namen hierum sind.

Verzeychnet, irem gutten fründ.
Dem Seckelmeyster Falcken z Baden.
Drum das er sy zu gast hatt gladen.

Ein Apt von Wettingen gab auch sin theyl.
Den allen gäb Gott glück vnd heyl. 1592.

Darunter folgen, in zwei Reihen einfacher, zusammenhängender Medaillons, je mit Angabe des Ortes, den sie vertreten, Namen und Wappen der Schenkenden, ebenfalls vor der Vergoldung gestochen (Fig. 144):

VON ZV̊RICH:	H. CV̊NRAT GROSSMAN. BVRGERMEISTER	
	HANS KÄLLER. PANNERHERR.	(Steinbock)
	GEROLD AESCHER. STATTSCHRŸBER.	(Luchs)
BERN:	ANNTHONI GASSER. VENNER.	
	MICHEL OVGSPURGER.	
LVTZERN:	IOST HOLLDERMEŸER · SECKELMEISTER.	
	NICKLOVS PFEIFFER · RITTER ·	(Ring)
VRI:	AMBROSIVS PV̈NTINER. RITER. LANTAM̄EN.	
SCHWITZ:	IOST SCHILLTER. LANNTAMEN.	
	RV̊DOLFF REDING. RITER. PANERHERR.	
VNDERWALDEN:	WOLFGANG SCHÖNENBV̈L. LANTAMMEN.	
	MELCHIOR LVSSI. RITER. LANTAMMEN.	
ZVG:	BEATH ZURLOVBEN. LANTAMMEN.	
VON GLARVS:	MEINRAT TSCHVDI. LANTAMMEN.	
	IOST TSCHVDI. LANTAMMEN.	
BASEL:	ROMŸGIVS. FÄSCH.	
	MELCHIOR. HORNLOCHER ·	
FRIBVRG:	V̊LRICH. WILLD.	
SOLATVRN:	H. IABOB. VOM STAL. STATTSCHRIBER	
SCHAFHUSEN:	I. CV̊NRAT MEŸER. D. BURGERMEIST'.	
APPENZELL:	HANNS VON HÄMEN. LANTAMMEN.	
	V̊RICH HOLDERNER. V. SCHWYTZ L:Z:B.	
VON BADEN:	CASPER BODMER. LANTSCHRŸBER:	
	H: CASPER BODMER. LANTSCHRŸBER.	
	CHRISTOFFEL KAELLER. VNDERVOGT. Z'. B.	

Die letzte Kartusche füllen ein Vogel und Arabesken aus.

Der 104 mm hohe Fuss des Bechers zeigt etwas reichere, getriebene und ziselierte Arbeit. Der in denselben hineinragende Boden der Schale zeigt die ringförmige Inschrift (Fig. 145):

CASPER FALCK SECKELMEISTER ZV̊ BADEN

und inmitten derselben, unter der Jahrzahl 1592, dessen Wappenschild, begleitet rechts von der Zürcher Beschaumarke und links von einem unerkennbaren Meisterzeichen.



Fig. 145
Fâlck-Becher: Gravur-Detail im Becherfuss.

Vielleicht war das Trinkgefäss anfänglich unbedeckt. Die Gravur des dazugehörigen Deckels weist eine andere Hand und viel minutiösere Arbeit auf. Ein Beschau- oder Meisterzeichen ist darauf nicht vorhanden; diese Marken befanden sich möglicherweise auf dem wohl figürlichen Ornament, welches den Abschluss nach oben bildete und wohl erst in einem der letzten Jahrhunderte durch eine Kugel ersetzt worden sein mag. Die aufgravierten Wappenmedaillons sind grösser, als auf dem Becher selbst, die Namen in Fraktur, statt in Balkenschrift, und sorgfältig schraffiert (Fig. 146). Die Inschriften lauten:

Sebastian von Bäroldingen LandAm̄an zu Uri /
Martin Brandenberg / sekelmeister zu Zug /
Peter Krummenstoll / Burgermeister zu Freyburg /
Jörg Mäder / Statthalter zu Schaffhausen /
Cunradt Wisser / LandAm̄an zu Appenzell /

Sämtliche auf Seite 186 genannten, auf dem Becher verewigten Persönlichkeiten erscheinen wirklich, ausnahms- und lückenlos als Boten auf der XIII örtischen Tagsatzung vom 2. Februar 1592 zu Baden (Abschiede-Slg. V. 1, S. 280). Die auf dem Deckel Genannten nahmen dagegen zum Teil neben den Obigen an der Jahresrechnungstagsatzung im Juni teil (l. c. 294). Es gibt dies vielleicht einen Anhaltspunkt für die Entstehung des Deckels, indem es den Anschein hat, als hätten diese Herren sich der ohne ihre Mitwirkung erfolgten Ehrung „ires gutten fründ's“ nachträglich ebenfalls anschliessen wollen.

Diese quasi offizielle Zusammenstellung der Wappen der Tagsatzungsboten der ganzen Eidgenossenschaft des ausgehenden 16. Jahrhunderts scheint von heraldischem Interesse, zumal auch einige der mitgeteilten Wappen wenig bekannt sein dürften, wie z. B. von Hämen (Lilie über Dreiberg) und Wisser (vierendiges Hirschhorn in Pfahlstellung, überhöht und beseitet von je 1 Stern).

Name und Wappen des in der Dedikation speziell erwähnten Wettinger Abtes kommen weder auf dem Becher noch dem Deckel vor. Es handelt sich offenbar um Christoph I. Silberysen, aus Baden, der wenige Jahre später nach dreissigjähriger Amtsdauer resignierte und Verfasser einer bekannten Bilder-

chronik wurde. Seine Familie war mit der des Beschenkten verwandt; sein Wappen ist bekannt.

Die Schildbilder sind durchweg gut stylisiert, auf dem Becher einfacher, auf dem Deckel ausführlicher. Schraffuren, die wohl noch weniger als Tinkturen, denn als Differenzierungsmittel überhaupt aufzufassen sind, finden sich nur hier und dort, meist kaum erkennbar angewandt. Es kommen vor: Punktierungen bei: Grossmann (oberes Feld), Ougsburger (Einhorn), Püntiner (Kleinot, Stier), Lussi (Lamm), Meyer (Kleinot, Wilder Mann), Holderner (Kleinot, gewappneter



Fig. 146

Falck-Becher: Gravur-Detail auf dem Deckel.

Mann), Falck (Dreiberg), ferner: wagrechte Schraffur bei: Grossmann (Dreiberg), Gasser (Schrägrechtsbalken), Pfyffer (Mühleisen und Ring), Schillter (Hauptschild), Reding (Lindenblätter), Fäsch (wachsende Spitze), Willd (Hauszeichen), Bodmer (Schildhaupt), Bäroldingen (Felder 2 und 3), Falck (Stral).

Von einigen Wappen scheinen dem Stecher Helm und Kleinot unbekannt gewesen zu sein, er lässt dann die etwas mehr verzierten Schilde von Putten halten. So bei Schillter, Willd, Krummenstoll, v. Hämen und Wisser. Der etwas reichere Schild des Ritters Lussi füllt selbst das Oval aus.

Erwähnenswert ist die verschiedene Behandlung der vorhandenen Helme, die wohl als Rangunterscheidung aufgefasst werden will. Statt des offenen Spangenhelmes zeigen geschlossene Stechhelme die Wappen: Grossmann, Gasser, Ougsburger, Schönenbühl, Zurlauben, Fäsch, Hornlocher, Holderner und Käller (Baden). Eine Helmkrone zeigen die Wappen: Käller (Zürich), Aescher und

Pfyffer; einen Wulst: Gasser, Zurlauben, Fäsch, vom Stahl und Meyer (Schaffhausen).

Das vorliegende Dokument ist auch insofern interessant, als es zeigt, wie die Standesverhältnisse der führenden Familien der gemeineidgenössischen Stadt Baden, — die ja kraft ihrer überkommenen Privilegien und Hoheitsrechte, sowie vermöge ihrer ökonomischen Bedeutung eine bevorzugte Stellung innehaben mochte, — von den massgebenden Zeitgenossen bewertet wurden.

Im Gegensatze zu den von der Tagsatzung an zahlreiche Bittsteller, namentlich in Neubauten von Gasthöfen, oft auch nur durch Bezahlung entsprechender Beiträge und nicht in natura gestifteten Wappenfenstern, handelt es sich hier um eine Freundschaftsgabe persönlicheren Charakters, deren Bedeutung aber durch die Stellung und das korporative Auftreten der Schenkenden über die gewöhnlichen „Bad"-Gaben hinausgehoben wird. Die Ratsboten schenken gemeinsam unter Hinweis auf diese ihre Stellung und Anzählung der in ihrer Heimat bekleideten Ämter „uss fründtschafft irem gutten fründ" einem Badener Ratsherrn, dessen Amt sie ebenfalls anführen. In der Einzel-Aufzählung sodann werden nach den Boten der Orte und dem hier nur mit „L. Z. B." bezeichneten Landvogt der Grafschaft, unausgeschieden fortlaufend, wie ultimi inter pares die „VON BADEN", nämlich zwei Landschreiber und der Untervogt, aufgeführt.

Es erhellt hieraus, dass diese Vertreter der regierenden Geschlechter aller souveränen Orte das Bewusstsein hatten, ihrem Stande — von persönlichen Rangunterschieden abgesehen — nichts zu vergeben, wenn sie mit den Vertretern Badens persönlich auf dem Fusse völliger Gleichstellung verkehrten und dies auch in corpore dokumentierten, indem sie sich beschenkten und sich miteinander in homogener Weise verewigten[1].

Unser Becher vererbte sich vom Empfänger, mit dem Hinterhof-Lehen, auf Sohn und Enkel und gelangte dann, als die Nachkommen in den Dienst des Fürstabts von St. Gallen ins Toggenburg übersiedelten, mit dem Hofe an einen Schwager, der auf dem Sockel, zum Schutz der Vergoldung mit der Punze, sein Wappenbild: das offene Tor, und die Inschrift anbringen liess:

Casper Dorer Schuldheiss Und Bauerher, Der Zit Besitzer des hinderen hoffs
Ao 1662.

---

[1] Das hier und in zahlreichen Verschwägerungen von Badener Familien mit Geschlechtern der regierenden Orte, namentlich der katholischen, zu Tage tretende Gefühl der Ebenbürtigkeit mag als von mehr nur gesellschaftlicher Bedeutung erscheinen. Es findet sich aber in den offiziellen Titulaturen sanktioniert, deren sich die Tagsatzung denen von Baden gegenüber bediente, und die, z. B. in „der statt Baden Erbrecht" 1620 auf Vertreter der Familien Bodmer, Falck, Nötinger und Schnorff angewandt (vgl. Stadtrecht von Baden von Dr. E. Welti, p. 276, Nr. 303), den Prädikaten ähnlich klingen, die etwas später Bern für die mittlere seiner drei privilegierten Patriziatsklassen edel, vest, festsetzte. — In der Reihe von Geschlechtern der alten Eidgenossenschaft, die v. Liebenau in seinem Buche „Das Gasthof- und Wirtshauswesen der Schweiz in älterer Zeit, 1891" p. 216 ff. zum Belege dafür aufzählt, dass die Wirte in der Schweiz sich sehr oft aus der guten Bürgerklasse, und oft, wie in den deutschen Reichsstädten, aus dem Patriziate rekrutierten, werden denn auch die für Baden erwähnten Dorer, Falck, Schinder unterschiedslos als „Patrizier" bezeichnet.

Der Hof wurde im Laufe der Generationen zum Fideicommiss und endlich zum freien Eigentum der Familie Dorer. Kurz nachdem er veräussert worden, und an Stelle seiner uralten Tore, Ummauerungen und Gebäude die moderne Kuranstalt mit ihrem Parke getreten war, gelangte, Mitte der achtziger Jahre, auch der Becher mit anderem Familiensilber in ausländischen Handel.

Wohin all die ebenfalls im 16. Jahrhundert von den alten Orten, den „Prälatten“ und andern vornehmen Gästen in den Hinteren Hof gestifteten Wappenfenster, Schilde und sonstigen Reminiszenzen hingekommen sein mögen, ist uns nicht bekannt. Unser Becher aber erfuhr auf internationalem Markte eine rasch sich steigernde kulturhistorische Bewertung und hat endlich den Weg in die Heimat und in der Familie des ersten Empfängers den ihm gebührenden Platz wieder gefunden.

Das Wappen von Delsberg.

Von Prof. Dr. H. Türler.

Als vor wenigen Wochen der Marienbrunnen in Delsberg unter der Leitung des Hrn. Architekten E. Propper in Biel renoviert wurde, handelte es sich auch darum, das Wappen der Stadt am Brunnen zu bemalen. Gegen die Absicht zu tingieren: weissen Baselstab in rot über grünem Sechsberg, wandte Hr. Stadtarchivar A. Daucourt, früher Pfarrer in Miécourt, ein, das Stadtwappen weise einen weissen Sechsberg auf. Man muss Hrn. Daucourt angesichts des folgenden Schreibens beistimmen:

Aux pourvoyables honnorables et saiges seigneurs maistrebourgeois et conseilz de la Noveville, nous singuliers parfaictz amis et anciens bons voysins.

Tres honnores seigneurs singuliers bons amis et voisins, apres avoir nous humbles recommendations premict cest pour vous advertir comme nous avons receu vous lettres, la contenue dicelle souffissament entenduz, ascavoir comme dessires d'avoir une fenestre ensemble de lescussion et armoyer; perpendant icelle vostre petition non estre irresionable avons icelle voulontairement voulsu concedé et vous envoyons icy la forme dicelles, ascavoir que le six montaingnes ensemble de la crossez doibvent estre blanc et reste dudict escusson tout rouge avec deux hommes de deux costes, et fasses le affaire du mieux, que vous scarees estre icelle faictes rescripves combien icelle coustes, vous envoyrons l'argent. En vous remersions tresaffectuessement de l'honneur quil vous a pleut de nous faire. Donnez le 21 de novembre lan 1568.

Par les vostres affectionnez amys et bons voysins
maistrebourgeois et Conseilz
de la ville de Deleymont.

Diese nämlichen Tinkturen befinden sich im Polizeibuche von Delsberg vom Jahre 1705[1] und z. B. auch auf dem monumentalen Kalender des Bistums Basel von 1779. Das Organisationsreglement von Delsberg bestimmte in Art. 19[2]: «Les Armoiries de la Ville consistant en six montagnes d'argent dans un champ de gueules surmontées d'une crosse d'argent, soutenus par deux sauvages sont maintenues et seront conservées». Im Vertrage über die Güterausscheidung der Stadt von 1872 behielt die Burgergemeinde das alte Wappen bei, während die Einwohnergemeinde, Municipalité, statt sechs weissen sechs goldene Berge wählte. Die Veränderung der weissen Berge in grüne ist offenbar im 19. Jahrhundert entstanden. Das auf solche Weise geänderte Wappen findet sich auf der Wappenscheibe des Regierungsratssaales und an der Fassade des Rathauses in Bern; es bezeichnet hier aber nicht die Stadt, sondern das Amt Delsberg, so dass es gegenüber den andern genannten Formen wohl seine Berechtigung hat.

Für denjenigen, der etwa glaubt, grüne Berge auf rot widerspreche dem Grundsatze, nicht Farbe auf Farbe zu setzen, ist zu bemerken, dass sich schon in der Zürcher Wappenrolle eine Anzahl Beispiele für diese Tinkturen finden.

Un armorial du Pays d'Enhaut.

Par André Kohler.

Nous avons eu entre les mains un vieux cahier provenant des collections de M. A. Favrod-Coune à Château d'Oex et contenant les armoiries des familles du Pays d'Enhaut. Comme la plupart de ces armoiries étaient inédites je les ai recopiées afin de les publier ici. Ce cahier doit remonter aux dernières années du XVIIIe siècle, car dans une des dernières pages j'ai trouvé la mention: «Livre d'armoiries de diverses familles du canton de Berne»; d'un autre côté il renferme une copie d'une pièce de vers écrits en 1786. Ce cahier ne contient pas de texte, mais seulement des armoiries dessinées à la plume et assez maladroitement coloriées. Trouvant trop long de les relever je les ai simplement blasonnées. Pour faciliter les recherches je les donne ici par ordre alphabétique.

Le Pays d'Enhaut avec ses villages de Château d'Oex, Rossinières et Rougemont faisait autrefois partie de l'ancien comté de Gruyère; après le démembrement de celui-ci, il fut incorporé à la République de Berne; enfin, depuis 1803, il fait partie du Canton de Vaud dont il forme un des 19 districts.

Depuis la Réforme la différence de religion séparait cette contrée de la Gruyère son débouché naturel, la différence de langue mettait un obstacle aux relations entre elle et le Gessenay; enfin, depuis qu'elle est rattachée au Canton de Vaud, elle s'en trouve éloignée par la configuration naturelle du pays: pour

---

[1] Actes de la société d'émulation.
[2] Laut gefl. Mitteilung des Herrn Daucourt.

toutes ces causes les habitants de ce coin de pays ont toujours eu une vie très à part et ont gardé beaucoup d'anciennes traditions.

* * *

Baux porte une sorte de coupé d'or et de gueules dont la ligne de démarcation à la forme d'un chevron ployé très ouvert; sur le premier trois fleurs de lys d'azur, et sur le second une tête de maure de sable, tortillée d'argent.

Bazin porte: d'azur à la colonne d'argent accompagnée en chef de trois étoiles d'or rangées en fasce, à la bordure d'argent.

Beausire porte: d'argent à un serpent en pal au naturel accosté de deux fleurs de gueules boutonnées d'or, tigées et feuillées de sinople, trois étoiles d'or en chef.

Berdoz porte: tiercé en fasce, au 1 de — à l'aigle de —, au 2 d'argent maçonné de sable, au 3 palé de 10 pièces d'argent et d'azur.

Bertholet porte: coupé au 1 d'or à l'aigle de sable couronné de gueules, au 2 d'azur à 2 pals d'or chargé d'une barre d'argent chargée d'un château à deux tours de gueules.

Bigler (voir armorial bernois).

Bussey (inachevé et incompréhensible).

Combaz porte: coupé d'or et de gueules au bras mouvant du flanc sénestre et tenant une lance au fanion d'azur, accostée vers la pointe de deux étoiles d'or.

Cottier porte: de gueules à un bélier contourné et saillant d'argent, sur une montagne de sinople, accompagné d'une étoile d'or au canton dextre du chef.

Curchod (comme l'ex-libris).[1]

Des Coullayes porte: de gueules à la fleur de lys d'or.

Dubuis porte: de gueules à un arbre au naturel (buis?).

Ducret porte: d'azur à un arbre au naturel sur un mont de sinople, accosté à dextre de deux croisettes d'argent et à sénestre de deux billettes du même et accompagné en chef de deux étoiles d'or.

Du Praz porte: écartelé au 1 et 4 de sinople à l'étoile à six rais d'or et au 2 et 3 de gueules, en abîme une tête de maure de sable tortillée d'argent; au chef d'or chargé d'une aigle de sable. Devise: Le soleil de justice est ma force.

Favres porte: d'argent à un pal de gueules chargé d'un pal d'azur à 2 fleurs de lys d'argent, une en chef et une en pointe, sur le tout un lion passant d'argent.

Favres porte: taillé de gueules au lion contourné passant d'argent, et d'or à la fleur de lys de gueules surmontée d'un fer à cheval de sable.

Favrod porte: de gueules à l'ours de sable issant d'une pleine d'or.

Favrod Deffellens porte: taillé d'or à l'ours issant de sable, et de gueules. Sous cette armoirie se trouve la note suivante: «Favrod Deffellens, descendants

[1] Voir cet ex-libris publié dans les *Archives héraldiques* 1910 p. 149.

de Jean Favrod Deffellens de Corbières. Anobli par Frederich Roi des Romains, duc d'Autriche, de Stirie, de Carinthie et Carniole, Comte du Tirol; l'an 1442, le 14e Jour du mois d'octobre».

Grétaz porte: d'argent à la porte de — surmontée à dextre d'une grue issante de — et sommée à senestre d'une tourelle surmontée d'une étoile de —, le tout mouvant d'une terrasse barrée de gueules et d'argent de 6 pièces.

Granger porte: coupé d'argent à 4 fleurs de lys de gueules posées 1, 2, 1 et d'azur à 4 croisettes d'or posées 1, 2, 1.

Henchoz «vieilles armoiries de Henchoz» porte: de — à l'encrier de — dans lequel plonge une plume de —.

Henchoz (armes inachevées).

Isoz porte: d'azur à l'ancre avec son trabs d'argent accostée de deux oiseaux essorants et affrontés d'argent, celui de dextre au-dessus de trois croissants posés 2 et 1 et d'une étoile d'or, celui de sénestre au-dessus de 3 étoiles posées 2 et 1 et d'un croissant d'or. Toutes ces pièces sont posées entre le trabs et les bras de l'ancre.

Jollief porte: coupé au 1 d'azur à trois colonnes d'argent et au 2 tranché de gueules et d'or a une sorte de 8 posé en barre sur le tout.

Jordan porte: d'azur etc. (voir armorial bernois).

Marmillod porte: d'azur au sautoir alesé d'argent chargé de 2 branches feuillées en sautoir terminées par 4 roses d'or et accompagné en chef et en pointe d'un triangle d'or. Sous ces armoiries et sous celles des Bazin se trouve la mention: «Vieilles armoiries reconnues au siècle de 1600».

Marmillod porte: coupé, au 1 palé de gueules et d'argent de 6 pièces chargé d'une fleur de lys de l'un à l'autre, au 2 d'azur au lion passant d'argent. Au-dessous l'inscription: «données à Milan en 1760».

Martin porte: tiercé en fasce au 1er d'or à l'aigle de sable couronnée d'argent, au 2e d'argent à une sorte de hie ou pilon très court de — accosté de deux étoiles de —, au 3e d'argent à trois barres d'azur.

Ces armes sont imprimées à l'aide d'un bois et suivie de la note: «armoiries tirées de Milan» (voir p. 165 des Archives 1910).

Massard I. porte: d'or à un arbre au naturel sur un mont, et accosté de deux étoiles de gueules.

Massard II. porte: coupé d'or à l'aigle couronnée de sable et d'azur (ou d'argent?) à une plante (massette) issant d'un mont et accostée de deux étoiles. Avec la note: «données à Milan».

Morier porte: d'azur à un arbre au naturel avec fruits blancs (mûrier?) sur un mont de sinople.

Odon porte: de gueules à la fasce vivrée d'argent chargée d'un O, au chef d'azur portant une tête de profil d'argent accostée de 2 étoiles à six rais d'or.

Pilet porte: coupé au 1 d'argent au lion passant d'or armé d'un sabre d'argent, accompagné en chef d'une étoile d'or, au 2e d'azur à deux barres d'or; sur le tout une sorte de pilon court comme dans les armes des Martin, mais sans poignées, de couleur fer.

Puenzieu porte: d'azur à 3 étoiles d'argent posées 1 et 2 et en pointe une fasce alesée du même.

Ramel porte: d'azur à la colombe d'argent becquée et membrée de gueules tenant en son bec un rameau au naturel, et posée sur un mont de sinople; un soleil d'or mouvant du canton sénestre du chef.

Rittner I. porte: coupé d'argent et de gueules au lion de l'un à l'autre.

Rittner II. «Porte Champ de gueule au Cavalier d'argent à la Rondelle d'azur chargée d'une croix patriarcale d'or. Gueule représente la vertu . . . etc. Armes données à Genève par Jean Héberlé, Arpenteur, Rue de la Rotisserie no 97» (voir p. 165 des Archives 1910).

Roch porte: d'azur a une tour donjonnée (roc) sommée d'un homme habillé de gueules sonnant d'un cor d'or.

Rod porte: de gueules à un trêfle d'or tigé et feuillé du même, accompagné de deux étoiles du même en chef.

Rosat porte: d'azur au château à 2 tours d'argent, à la porte de sable d'où sort un animal (cheval?) de —; le tout posé sur une terrasse de sinople et accompagné en chef d'une étoile de gueules. Avec la note: «tirées de Milan».

Saugy porte: de gueules à un soc de charrue d'argent accosté de deux étoiles d'or et surmonté d'une fleur de lys d'argent, un mont de sinople mouvant de la pointe.

Tiller porte: de sable à la bande d'or. Avec la note: «Pour le château 1785».

Turrian porte: d'azur à un rencontre de cerf d'or.

Zwei Familienwappen in ihrer Bedeutung für lokalgeschichtliche Forschung.

Von Carl Stichler.

(Hiezu Tafel XVIII).

Welche entscheidende Bedeutung unter Umständen das Vorhandensein alter Wappen in lokalhistorischen und damit vielleicht eng verbundenen familiengeschichtlichen Fragen erlangen kann, lehrt wieder ein interessantes und überzeugendes Beispiel.

Vor einiger Zeit handelte es sich darum, am Neumarkt in Zürich das Haus sicher festzustellen, in dem vor 300 Jahren der Wundarzt, Palästinareisende und Freidenker Hans Jakob Ammann vier Jahrzehnte hindurch als Besitzer weilte und welches noch geraume Zeit danach im Besitze seiner Nachkommen sich befand. Die Feststellung des betreffenden Hauses war mit besonderen Schwierigkeiten verbunden. Sogenannte Hauspapiere, d. h. alte Kaufbriefe und ähnliche urkundliche Beweisstücke fehlten gänzlich. Und obendrein erwiesen sich die Angaben in den alten städtischen Rödeln, Quartierlisten, Bevölkerungstabellen etc.

etc. nicht bloss ungenau, sondern sogar auch mitunter direkt widersprechend, soweit es die alten Wohngebäude „da hinten am Neumarktwinkel und am Gräbli (heutige Chorgasse“) betraf.

In dem sonst ziemlich reichhaltig und eingehend sich erweisenden topographisch-geschichtlichen Werke „Das alte Zürich“, von Prof. Salomon Vögelin sel., fehlen ebenfalls entsprechende Angaben gänzlich, soweit es die oben angedeuteten alten Bürgerhäuser anbetrifft, und doch sollte nun hier ganz bestimmt Zutreffendes genau und klar ermittelt und überzeugend dargelegt werden. Zwei oder gar drei ziemlich dicht aneinander gebaute Häuser und Häuschen gelangten da in Betracht. Wohl waren betreffend einen Nachbarzwist und daraus entstehendem Bauprozess vom Frühling des Jahres 1616 zwei Berichte im Zürcher Staatsarchiv für die Ermittlung zu benutzen. Aus diesen ging hervor, dass der damalige Junker Gerold Meyer von Knonau dem Wundarzt Hans Jakob Ammann, der bekanntlich unter der Benennung: „der Thalwyler Schärer“ in Alt-Zürich eine volkstümliche Bedeutung erlangte und geschichtlich berühmt wurde, eine Erhöhung des Hauses vor Gericht verwehrte. Welches Haus nun aber Hans Jakob Ammann damals besass und um ein Stockwerk erhöhen wollte, war aus dem Verhandlungsbericht nicht ersichtlich.

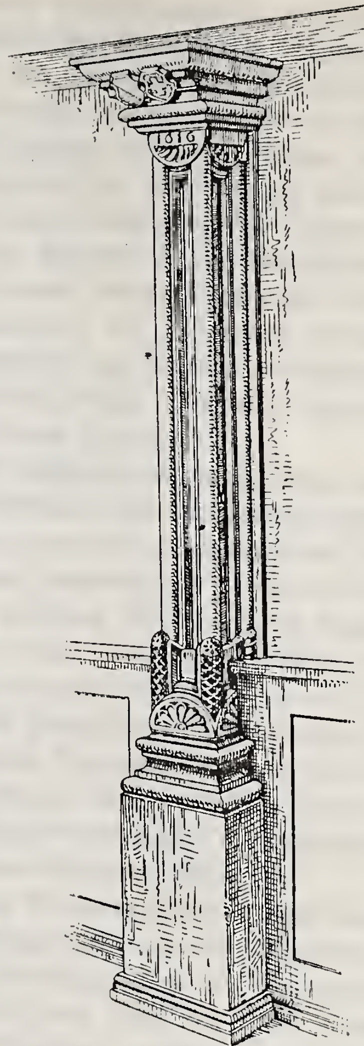


Fig. 147

Nun befindet sich in dem Hause „zum Stock“, Neumarkt 29 in Zürich I, welches zunächst in Frage kam, eine alte, eigenartige Fenstersäule wohlerhalten, die am oberen Teile dicht unter der vorspringenden Knaufleiste die eingemeisselte Jahreszahl 1616 aufweist. Diese Fenstersäule, im Verlaufe der Jahrhunderte mehrfach übermalt, je nachdem die Wände des Zimmers einen anderen Farbenanstrich erhielten, hat oben am Säulenkopf zwei massive Wappenschilde, die bis in den Monat März des Jahres 1910 neuzeitlich übermalt waren. Der Hausbesitzer, Herr Schlossermeister Ferdinand Letsch, hatte als guter Patriot auf dem einen Wappenschilde das eidgenössische und auf dem andern das Zürcher Wappen in kräftigem Ölfarbenanstrich vor zwei Jahrzehnten anbringen lassen (s. Fig. 147). Nun handelte es sich darum, welche Wappen in früherer Zeit die Flächen dieser Schilde schmückten? Ein kunstgerechtes Abdecken der überlagernden neuen Malerei und der darunter befindlichen älteren Farbenanstriche durfte nur von einem erfahrenen und gewandten Meister versucht werden, wenn man nicht

Gefahr laufen wollte, mit den oberen Anstrichschichten auch zugleich die etwa darunter befindliche ältere und älteste Bemalung dieser Wappenschilde gänzlich zu zerstören. Herr Schmidt-Erni, der bestbekannte Fachmann in derartigen schwierigen Fällen, übernahm die Aufgabe und löste sie meisterhaft! Am Montag, den 14. März 1910, nachmittags, wurden von den Flächen dieser Wappenschilde sechs Farbenschichten abgedeckt mit dem Erfolge, dass nun, nach drei Jahrhunderten, das Familienwappen des Wundarztes Hans Jakob Ammann, sowie dasjenige seiner damaligen Ehefrau Barbara Huber von Richterswil († 1635) deutlich zu Tage trat. Taf. XVIII. Damit wurde festgestellt: hier war vor 300 Jahren Hans Jakob Ammann, zubenannt der Thalwyler Schärer, mit seiner Familie sesshaft gewesen. Wo Urkunden und ähnliche schriftliche Beweisstücke mangelten, mussten also die seit dem Jahre 1616 hier angebrachten beiden Familienwappen unwiderlegbaren Beweis liefern.

Der Herr Auftraggeber, dessen Beharren und sachgemäss richtige Berechnung diese Art der Ermittlung veranlasst und durchgesetzt hatte, wollte nun aber weiter feststellen lassen, ob vor dem Jahre 1616 auf diesen Wappenschilden eine noch ältere Malerei angebracht gewesen sei? Denn danach konnte man vielleicht schliessen, ob Hans Jakob Ammann das Haus „zum Stock" dem Junker Gerold Meyer von Knonau abkaufte. Kam noch das Wappen derer von Bonstetten oder der Meyer von Knonau hier zum Vorschein, so wurde dies ziemlich zur Gewissheit. Daher erfolgte am 6. Juni 1910 eine entsprechend sachgemässe Untersuchung des Untergrundes dieser Wappenbilder vom Jahre 1616. Diese legte nun dar, dass damals die in ziemlich flachem Reliefe plastisch gestalteten Wappen aus der Entstehungszeit dieser Fenstersäule hinweggemeisselt wurden, um Flächen für Malerei auf bequemste Weise zu gewinnen.

Die Fenstersäule mit den beiden Wappenschilden stammt sehr wahrscheinlich aus der Mitte oder aus der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts, obgleich man diese Entstehungszeit wegen der Umrissform der Wappenschilde von berufenster Seite aus bestreiten wollte. Herr Prof. Dr. Rahn bekam jedoch ein Wappen mit der Datierung 1551 zu Gesicht, welches in seinen Randformungen genau den Wappenschilden der Fenstersäule im Hause „zum Stock" entsprach. Der Wundarzt Hans Jakob Ammann, der im Jahre 1616 die nunmehr in neuer Farbenfrische prangenden Familienwappen hier anbringen liess, ahnte dabei wohl kaum, dass er damit für eine spätere Zeit den nach ihm Forschenden ein willkommenes Wahrzeichen hinterliess. Jedenfalls ergibt sich auch hier die Mahnung, alte Wappen möglichst sorgfältig zu wahren und zu erhalten, oder, wenn dieselben durchaus beseitigt werden müssen, wenigstens gute und beglaubigte Kopien zu erstellen!

Heraldische Funde.

Von E. A. Stückelberg, Basel.

Mit sechs Abbildungen nach Zeichnungen des Verfassers.[1]

Jedes Jahr ergibt in der Schweiz einige neue Beiträge zur Geschichte der Heroldskunst. Wir geben im folgenden unveröffentlichte Proben, die in den letzten drei Jahren aufgenommen worden sind.

Aus dem dreizehnten Sæculum stammen die buntglasierten Tonfliesen des Klosters Lützel, die 1907 ausgegraben worden sind (s. Fig. 148). Sie zeigen heraldische Schilde, die, dreieckig, oben etwas eingezogen sind. Auf den einen Schilden sieht man heraldische Löwen, auf andern ein Paar Fische.[2] Einige Fliesen zeigen heraldische Adler, die indes, wie es scheint, nicht als Wappen, sondern nur als Ornament wollen verstanden sein.

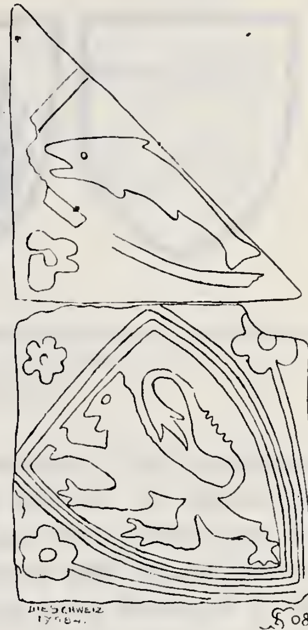


Fig. 148

Buntglasierte Tonfliesen aus dem Kloster Lützel (13. Jahrh.). (Basel, Privatbesitz).

Aus der Wende des 14. Jahrhunderts, vielleicht aus dem Beginn des 15., stammt ein hölzernes Kästchen, das in Graubünden, nahe bei ehemals Zollernschem Besitz gefunden worden ist (s. Fig. 149 u. 150). Es ist aussen auf vier Seiten mit Schilden bemalt; die Langseiten bringen je eine Reihe von drei aufrechten, die Schmalseiten je ein Paar von sich zugeneigten Schilden. Man erkennt unter den stilvoll hingeworfenen Malereien den schwarz-weiss gevierten Schild der Grafen von Zollern. Das Kästchen entspricht in seiner Dekorationsweise ähnlichen Laden, die sich in den Sammlungen von Chur, Sitten, Bern und Zürich finden; man pflegt sie gewöhnlich als Brautkästchen zu bezeichnen. In diesem Fall enthielten sie einst das Geschmeide einer Braut und die Wappen an der Aussenseite wären die der adeligen Stifter. Manche sehen indes in diesen kleinen Kasten sog. Gülten- oder Urkundenladen. In der Tat haben einige dieser Denkmäler in neuerer Zeit zur Aufbewahrung von Dokumenten gedient; aber ob sie zu diesem Zwecke sind geschaffen und dekoriert worden, bleibt zweifelhaft.

Aus der Zahl der vielen im Tessin reproduzierten Wappen teilen wir zwei flotte Renaissanceschilde der Familie Crivelli mit (s. Fig. 151 und 152). Sie stammen von einem Säulenkapitell und einem Kaminsturz zu Pura. Beide Schilde zeigen das jüngere, durch den Reichsadler vermehrte Wappen des alten Mailänder-

---

[1] Mit Erlaubnis der Redaktion abgedruckt aus der „Schweiz“ 1910, S. 150.

[2] Die Fische bedeuten wohl „Pfirt“ und der Löwe wohl sicher „Habsburg“ (Red.).

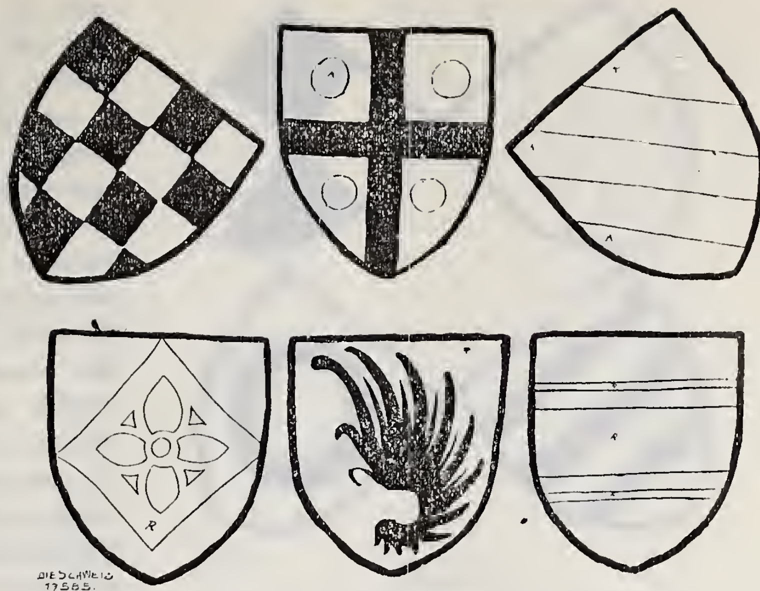


Fig. 149
Schilde auf Vorder- und Rückseite eines bemalten hölzernen „Brautkästchens“ aus Graubünden (Wende des 14. Jahrh.).
(Basel, Privatbesitz.)

geschlechts.[1] Der prächtige, von Bändern umflatterte Schild zeigt die Form der Roßstirn, die in der Schweiz ziemlich selten auftritt. Es handelt sich um eine rein italienische Schildform, die nur vereinzelt auf Glasscheiben, Fresken und Pergamentmalereien sich findet; einige Beispiele trifft man in Bissone, Lugano, Cassarate, Roveredo und Freiburg. — Ein barockes Erzeugnis ist die Marmorskulptur, die den Schild eines G. G. wiedergibt[2]; wir fanden sie an einer Altarschranke der Pfarrkirche zu Breno (s. Fig. 152). Wie ein Crivellischild ist hier das Schildeshaupt mit den Reichsadlern versehen, ein Zeichen, dass das Geschlecht der G. sich zur Partei der Ghibellinen zählte.

* * *

(Auf eine andere mittelalterliche Fassadenmalerei hat Herr Prof. Dr. E. A. Stückelberg bereits in der Neuen Zürcher-Zeitung 1910, 9. Februar [Nr. 39, 2. M.-Bl.] hingewiesen):

Zu den ältesten Aussengemälden, welche sich auf dem Gebiet der Schweiz erhalten haben, gehören die unseres Wissens noch nirgends beschriebenen, jedenfalls noch niemals abgebildeten Fresken der Casa Butogno in Cassarate, Gemeinde Castagnola. Sie schmücken ein einfaches, jetzt bäuerliches Haus, das

[1] Nachträglich teilt mir Dr. E. Motta in Mailand mit, die Crivellis von Pura stammten trotz Identität des Wappens nicht von den Mailänder Crivellis ab.
[2] Nach Motta ist es das Wappen de Ganis (= Cod. Trivulzianus 1390, fol. 161).

zu einem Gehöft des 15. Jahrhunderts gehört. An der Süd- und an der Westseite befindet sich ein breiter Fries, der je drei etwa meterhohe Wappenschilde enthält. In der Mitte steht jeweilen der gekrönte Schild von Mailand mit dem Adler im ersten und letzten, der Viper im zweiten und dritten Quartier. Neben diesem herzoglichen Wappen sieht man die Impresa, ein Symbol, das sich auf den Wahlspruch der Herzöge von Mailand bezieht. Es besteht aus sechs gesenkten Feuerbränden und zwölf Löschkübeln. Auf der Südseite ist diese Komposition durch ein neueingebrochenes Fenster etwas zerstört,

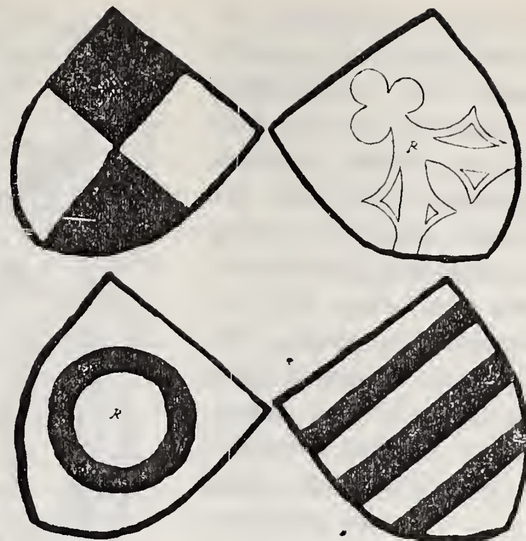


Fig. 150

Schilde auf den Schmalseiten des Brautkästchens.

auf der Westseite aber sehr gut erhalten. Vom Beschauer links gesehen, steht neben jedem Mailänderschild der der Grafen Rusca, rechts der von zwei andern lombardischen Adelsgeschlechtern. In allen Schilden sieht man die typisch italienisch geformten, heraldischen Adler, spindeldürre Tiere, deren Federn als



Fig. 151

Renaissanceschild mit Wappen der Familie Crivelli, von einem Säulenkapitell zu Pura.

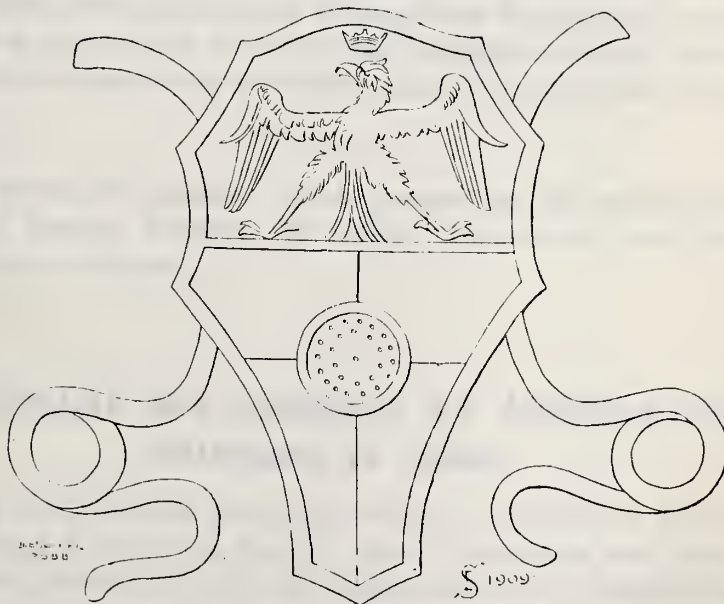


Fig. 152

Renaissanceschild mit Wappen der Familie Crivelli, von einem Säulenkapitell zu Pura.

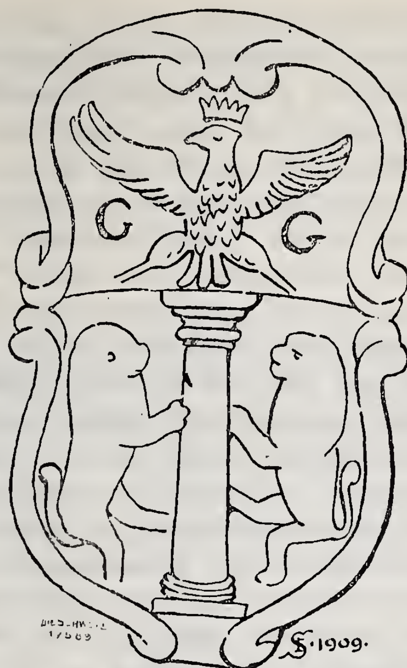


Fig. 153
Barocker Marmorschild mit dem Wappen eines G. G., von einer Altarschranke der Pfarrkirche zu Breno.

fast senkrechte Linien herabhangen; die Beine sind so lang wie Stelzen und steif ausgestreckt. Über diesen Wappenreihen läuft jeweilen ein bunter Rollfries, wie er ähnlich in Sonvico, in Disentis, in Cumano und anderwärts wiederkehrt. Es ist ein gelbes, innen rotes Band, das lose um einen grünen Stab geschlungen ist. Auch stilisierte, zum Teil symbolische Pflanzen, grün und gelb gemalt, mit farbigen Blumen, sowie gelbe Ecksäulen kehren in den Fassadenfresken von Cassarate wieder. Über den Bildzonen befinden sich dreieckige Luftlöcher, die jeweilen mit roten Ornamenten umrändert sind.

Unter den geschilderten Gemälden befanden sich andere, stark verblasste Wappendekorationen, etwas älter als jene; erkennbar sind noch zwei grosse, gekrönte Schilde von Arragon mit je acht, einst roten Pfählen. Sie weisen auf die Verschwägerungen der königlichen und herzoglichen Häuser von Arragon und Mailand im 14. und 15. Jahrhundert hin. Es wäre höchst erfreulich, wenn die Geschichte des schmucken Gehöfts erforscht und Schritte getan würden, damit die historisch, archäologisch und heraldisch interessante und wertvolle Dekoration erhalten bliebe. Einstweilen sind nur einige farbige Aufnahmen durch Private erstellt worden.[1]

* * *

In der Zeitschrift „Schweiz" wird in nächster Zeit als Ergänzung zu diesen Studien über Tessiner Heraldik vom selben Verfasser noch ein Aufsatz mit Rusca-Wappen erscheinen.

Zur Heraldik und Genealogie des deutschen Soldrittertums in Italien.

Einen grösstes Aufsehen erregenden Fund hat im Archiv zu Mantua Herr Dr. Karl Heinrich Schäfer in Rom bei seinen Forschungen über die deutschen Ritter in Italien gemacht. Er entdeckte nämlich daselbst eine Original-Pergament-Urkunde grössten Umfangs vom Jahre 1361, die von 91 + 15 teils nord-, teils

[1] Schöne farbige Aufnahmen sind im Besitze des Schreibers dieser Zeilen.

süddeutschen (de bassa, de alta Alamannia) Soldrittern und Reisigen besiegelt ist. „Das Einzigartige dieser Urkunde ist“, wie Herr Professor Hildebrandt in der Sitzung des Vereins „Herold“ vom 5. April 1910 (s. Herold 1910 Nr. 5) bemerkte, „dass diese Ritter neben ihre Namen ihre Wappen haben einmalen lassen; dadurch ist die Urkunde ein ausserordentlich wertvolles Dokument für die deutsche Heraldik, wie es ausser der Zürcher Wappenrolle und der Balkendecke aus dem Hause zum Loch in Zürich (Die Red.) und dem Wappenbuch „von den Ersten“ bisher nicht bekannt war. Herr Professor Hildebrandt liess die ihm von Dr. Schäfer eingesandten Photographien der Wappen in der Sitzung herumgehen; die Wappen sollen in der Monatsschrift als Kunstbeilage, möglichst farbig, veröffentlicht werden. — Wie Herr Prof. Hildebrandt in Berlin, der bekannte und verdiente Redaktor des „Deutschen Herold“, uns mitteilt, beabsichtigt der Verein Herold, von den neun in Aussicht genommenen Wappentafeln samt Text eine Sonderausgabe zu veranstalten. Da unsere Gesellschaftsfinanzen das freundliche Anerbieten des genannten Herrn im Namen des Vorstandes, unserer Zeitschrift diese Sonderausgabe zum Selbstkostenpreis (M. 1. 50) beizugeben, anzunehmen wohl nicht gestatten, möchten wir wenigstens auf diesem Wege unsere Leser auf die Gelegenheit aufmerksam machen, durch Bestellen von Sonderausgaben bei der Redaktion des „Herold“ sich eine derart interessante Publikation verschaffen zu können. An der Veröffentlichung wird laut „Herold“ Nr. 6, S. 113, bereits gearbeitet. Es werden auch gefl. Mitteilungen über allfällige anderweitige derartige Wappenurkunden sehr gern entgegengenommen. In der Hauptversammlung des Gesamtvereins der deutschen Geschichts- und Altertumsvereine vom 7./9. September stellte Herr Prof. Hildebrandt unter Vorlegung der Wappentafeln die Frage zur Diskussion: „Sind mittelalterliche Urkunden bekannt, die ausser den Siegeln auch die aufgemalten Wappen der Aussteller zeigen?“ Die vorgelegten Abbildungen erregten das lebhafte Interesse der Anwesenden und veranlassten eine längere Besprechung, als deren Ergebnis zu betrachten ist, dass ähnliche Urkunden zur Zeit nicht vorhanden sind. Über die in der Diskussion erwähnten Wappenurkunden vgl. Deutscher Herold 1910, S. 181 f.

Herrn Prof. Hildebrandts gütigem Entgegenkommen verdanken wir die Möglichkeit, unsere Leser vorderhand wenigstens mit einer kleinen provisorischen Wiedergabe der Wappenserie bekannt zu machen; die hier beigegebene Photographie war von ihm im Herold 1910, Heft 6, veröffentlicht worden und hatte allgemeines Aufsehen erregt. Infolge gütiger Vermittlung unseres Redaktions-Kommissionsmitgliedes Dr. R. Durrer in Stans wurden der Redaktion von seiten des Herrn Dr. Schäfer in Rom Probedrucke der zur Veröffentlichung bestimmten Tafeln vorgelegt, so dass wir im Falle sind, etwas mehr zu berichten, als auf Grund der nebenstehend provisorischen Aufnahme sonst möglich wäre (Fig. 154).

An erster Stelle steht d[ominus] Henrichus de Eglingen, miles et capitaneus compagne (nach Dr. Schäfer Eglingen in Bayern und Preussen). Ihm folgt Eberhard von Stein, con[ductor] (?) et merescal [cus] dicte compagne (nach Dr. Schäfer Stein v. Jettingen, Rechtenstein in Bayern). Die folgenden

Wappenüberschriften haben entweder die Apposition con[ductor] (?) oder capor[alis] de alta oder de bassa Alamannia; ja drei Wappenträger sind burgundischer Herkunft. Die Namen sind vielfach durch den italienischen Schreiber der Urkunde entstellt, möglicherweise aber auch teilweise erst durch den Nachzeichner. Wie Herr Dr. Schäfer mitteilt, ist ihm bisher gelungen, etwa die Hälfte der wappenführenden Persönlichkeiten zu fixieren. Aus den von ihm bereits bestimmten Geschlechtern greifen wir für die schwäbischen Gebiete heraus:

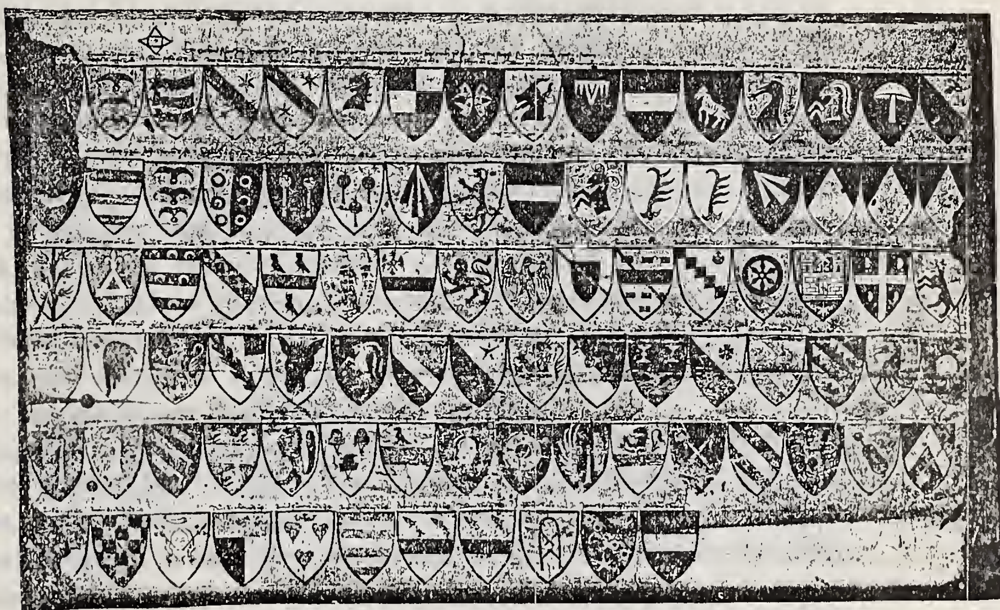


Fig. 154
Wappen von 91 nord- und süddeutschen Soldrittern auf einer Pergament-Urkunde von 1361 zu Mantua.

Fridrich Stofler; v. Schambach, v. Knöringen, v. Rotenstein, Heinrich v. Randeck, v. Degenfeld, V. Schwingrist, Speth u. s. w. Über die v. Randeck und die v. Stoffeln, die in Schaffhausen verbürgert waren, gibt die Rüegersche Chronik Auskunft. Nicht weniger als drei Wappen enthalten den blauen und schwarzen (!) Bastardsparren. Neben bekannten Adelsgeschlechtern und -wappen finden sich ganz merkwürdige Namen und höchst sonderbare phantastische Wappenbilder. Wir gehen mit Dr. Durrer einig, der der Ansicht ist, „dass diese Leute zum Teil gar keine Adelige sind, sondern einfache Reisläufer[1], zum Teil aus den Städten Köln, München, Ulm, wie später die Schweizer und die deutschen Landsknechte à la Schertlin, Leute, die eben homines novi waren,

[1] Unser Winterthurer Chronist Johannes (Vitoduranus) gibt zum Jahre 1343 eine literarische Illustration zu diesem Söldnerwesen: mehrere Tausend Söldner, meist aus Norddeutschland stammend, hatten sich wie eine Räuberbande im Poolande zusammengeschart; als mit diesem Jahre der Friede eintrat, kehrten alle Söldlinge aus den deutschen Landen und andern Nationen aus der Lombardei heim (vgl. Meyer v. Knonau im Anzeiger für Schweizer. Altertumskunde 1872, S. 178).

die kein angestammtes Wappen hatten und auch ihr angenommenes Wappen nicht an Nachkommen vererbten. Den Charakter des persönlichen Abzeichens zeigt z. B. prächtig ein blosser Schild mit dem schräggestellten Vornamen „Peter“, ferner Heinricus Für: in Brand stehender Ast“. — Gerade diese Tatsache macht aber die Urkunde zu einem höchst interessanten Dokument der Entwicklungsgeschichte der Heraldik wie des Wehrwesens und gestattet Einblicke in soziale Verhältnisse von Familien und ganzen Bevölkerungsschichten.

„Herr Dr. Schäfer legte in der erwähnten Sitzung vom 20. September 1910 ferner zahlreiche neue und umfangreiche Siegelurkunden und Listen deutscher Ritter im Dienste italienischer Territorialherren und Stadtrepubliken des 14. Jahrhunderts vor. Eine Liste aus dem Bologneser-Archiv umfasst z. B. über 600 deutsche Namen; eine andere enthält die 125 deutschen Ritterführer des in den italienischen Chroniken häufig genannten und berühmten Herzogs Werner v. Urslingen. Viele Namen bekannter deutscher Adelsfamilien befinden sich unter ihnen. Aus dem Archiv Gonzaga konnte die umfangreiche Korrespondenz zwischen den Herren v. Gonzaga, den Visconti und den deutschen Rittern geschöpft werden, auch eine Liste deutscher Ritter, die im Dienste der Scaliger, der mächtigen Herrscher Veronas standen. Besonders bemerkenswert sind zahlreiche italienische Notariatsurkunden, in denen mit peinlicher Genauigkeit dem Vor- und Zunamen der deutschen Ritter der jedesmalige Vatersname hinzugefügt wird, für die genealogischen Nachweise höchst wertvoll.

Die Menge der neu entdeckten deutschen Ritter in Italien dürfte ein drittes Buch reichlich füllen, das im Laufe des nächsten Jahres zusammen mit den beiden ersten (schon fertiggestellten und im Drucke fast vollendeten) Büchern bei Ferdinand Schöningh in Paderborn erscheinen wird“ (Deutscher Herold 1910, S. 198: Sitzungsprotokoll vom 20. IX. 1910).

Auf eine frühere spezielle Studie über diesen Gegenstand greifen wir bei dieser Gelegenheit zurück, weil darin eine Reihe von Adelsangehörigen genannt sind, die als jüngere Söhne von Freien- und Ministerialen-Geschlechtern unserer Gegend ihr Brot auswärts gesucht haben: L. Niese hat 1905 in den Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken S. 217—248 einen Aufsatz veröffentlicht: „Geschichte des deutschen Soldrittertums in Italien. Dabei suchte er 1) die im Verzeichnisse, das Bologna nach der Schlacht bei Fossalta (1249) über die mit König Enzio Gefangenen anlegen liess, näher zu bestimmen, darunter die schweizerischen (?) oder zur heutigen Schweiz in Beziehung stehenden Geschlechter:

v. Buch, Guisnouane (Weisslingen), Maçesane (Matzingen?), Graysam (Griessen), Rotenburg, Odoguir (Oetwil?), Proninbo (Brünenberch, St. Gallen?), Rachistich (Rachenstein, Appenzell), Gosae (Gossau), Ulm, Rimana (Rheinheim).

2) Verzeichnis u. Soldvertrag von 50 Rittern mit der Stadt Massa Marittima 1267, darunter:

de Suari (v. Suhr?), Ulm, Cuambruch (Kramburg?).

F. H.

Armorial historique des maisons de l'Ordre des Chartreux

par

Dom Albert-Marie Courtray.

(Suite.)[1]

(Planches XIX-XXI).

44—1219. Notre-Dame de Glandier,

en Limousin, au diocèse de Limoges, aujourd'hui de Tulle. Fondée par Archambaud VI, vicomte de Comborn, supprimée par la Révolution à la fin du XVIIIe siècle, rachetée en 1860, relevée de ses ruines en 1869, elle fut de nouveau évacuée au mois de septembre 1901.

88—I. *D'or à deux lions léopardés de gueules, l'un sur l'autre,* qui est de Comborn. (Pl. XVI fasc. 3)




Fig. 155 Fig. 156
Sceaux inédits de la chse de Glandier, sur quelques lettres du XVIIIe s., aux arch. de La Valsainte.

Sur trois sceaux, et probablement sur un quatrième dont le type, malheureusement fruste à cet endroit, leur paraît assez semblable. Un seul, du XVIIe siècle, a été publié par Vallier (p. 104 à 105) et d'autres auteurs; les trois inédits, du XVIIIe siècle (fig. 155 et 156), sont dans la collection de La Valsainte.

Au XIXe siècle, ces armoiries se voyaient en plusieurs endroits du monastère reconstruit, particulièrement sur deux objets aujourd'hui à la chartreuse de La Valsainte: le tableau qui sert au Père sacristain pour indiquer tout ce qui concerne le culte (fig. 157), et le socle moderne d'une vieille statue, épave de l'ancien couvent échappée au marteau des vandales, et, pour cette cause, appelée depuis Notre-Dame de Glandier. — Dom Boutrais les a placées au frontispice de son histoire de *La Chartreuse de Glandier* (op. cit.).

89—II. En 1666: *Parti, au premier d'or à deux lions léopardés de gueules, l'un sur l'autre,* qui est de Comborn, *au second d'azur à trois tours d'argent maçonnées de sable, 2 et 1,* qui est de Pompadour. (Pl. XIX)

Nous avons vu dans l'Introduction d'après Dom Boutrais (*op. cit.*) le motif de cet écusson, dont il sera parlé à nouveau plus loin. Voici exactement le passage de l'acte du 23 août 1666 qui le prescrit: « ... pour ce qui regarde [les armes] sceau et cachet de l'ordre de la maison [de Glandier], a esté arresté que

[1] Voir les *Archives héraldiques suisses,* année 1908, p. 32, 77; année 1909, p. 78; année 1910, p. 26, 89, 156.

les armes du dit [seigneur de Pompadour] contractant seront partagées avec [celles des vicomtes] de Comborn suyvant le consentement [promis et] donné par le dit révérand Père général [prieur] de Chartreuse.» (Brunet: *Notice historique sur l'ancienne chartreuse de Glandier*. Brive, 1879, p. 79). Je suppose les mots entre crochets; ils comblent plus ou moins parfaitement les lacunes que présente le texte lacéré du document.

90—III. En 1696: «*De sinople à une fasce componnée d'or et d'azur.*» (Pl. XIX)

Armorial de France, 32,209, p. 440, et 32,243, p. 287.

Armoiries imposées d'office, et que par conséquent la chartreuse n'a probablement pas connues.

91—IV. Au XIXe siècle: *D'azur à la Vierge-mère d'argent accostée de 14 glands d'or renversés, 7 de chaque côté posés en losange, 1, 2, 1, 2, 1; enté en pointe, sous les pieds de la Vierge, d'un écu d'or à deux lions léopardés de gueules, l'un sur l'autre.* (Pl. XIX)



Fig. 157
Armoiries de Glandier au fronton du tableau dit du sacristain, de cette chartreuse.

C'est le type du sceau-matrice du XVIIe siècle qui a servi de modèle à diverses médailles (fig. 158 et 159) et à deux autres sceaux moins grands, gravés au XIXe avec légende en français (fig. 160); l'un d'eux est un timbre sec. Leurs emblèmes ont été apposés comme armoiries au moins sur plusieurs vitraux du cloître de Glandier restauré, et sur un service en porcelaine de Limoges offert par un bienfaiteur à l'hôtellerie du couvent.

Dom Le Vasseur ne donne aucun de ces quatre écussons. Dans *La Chartreuse de Glandier* (op. cit., p. 46), Dom Cyprien Boutrais accepte néanmoins ce qu'il porte, et l'explique ainsi: «Bien peu après notre fondation, le vicomte de Limoges place sous sa haute protection la chartreuse de Glandier .... Les chartreux de Glandier, afin de témoigner aux Vicomtes de Limoges leur reconnaissance, choisirent pour armes de leur maison, celles mêmes de Comborn-Limoges; il en fut ainsi jusqu'en 1791. L'Armorial de l'Ordre donne effectivement à Glandier: d'argent au lion de gueules, couronné d'azur, lampassé et armé de sable, qui est bien de Comborn-Limoges.» Il faut savoir qu'au XIIe siècle, la



Fig. 158


Fig. 159

Médailles inédites de Glandier, l'une en os (fig. 158, réduction), l'autre en bronze (fig. 159), dans la coll. de La Valsainte.


Fig. 160
Sceau-matrice, inédit, de Glandier, du XIXe siècle.

maison de Comborn hérita de la vicomté de Limoges qui devint l'apanage de la branche aînée; la cadette fut dotée de Comborn, ce que ne nous apprend pas l'auteur, qui dit à la page 59: «Afin de conserver à jamais la mémoire du fondateur, les moines de Glandier ont placé dans leur sceau officiel les armes des vicomtes de Comborn. Ce cachet est ainsi composé: à la Vierge d'argent sur champ d'azur semé de 14 glands d'or, chargé en pointe d'un écu d'or à deux lions léopardés de gueules, l'un sur l'autre, qui est de Comborn: l'image de Marie puisque la chartreuse porte le nom de Lieu-Notre-Dame; les glands, armes parlantes de Glandier et les armoiries des Comborn en souvenir d'Archambaud VI.» Et en note: A leurs «armes.... nos chartreuses attachaient peu d'importance. .. Le cachet officiel, *sigillum Domus,* a dans notre Ordre une toute autre valeur», que j'ai rapportée dans l'Introduction, m'inspirant de Dom Boutrais à cet endroit sans pouvoir le suivre en tout. «Les chartreux de Glandier, en prenant les armoiries des vicomtes de Limoges, faisaient un acte de déférence; en plaçant les armes des Comborn dans leur propre sceau conventuel, ils donnaient à cette famille, d'une façon éclatante et exceptionnelle, une marque d'estime très significative.»

A la page 366 il offre le dessin de ce sceau avec cette simple explication: «Sceau actuel de Glandier gravé vers 1680.» Ailleurs (p. 239), après avoir raconté le fait de la convention survenue entre ce monastère et la famille des Pompadour, il continue: «Le dernier de son nom, Jean-François de Pompadour mort sans alliance le 14 novembre 1684», ce serait plutôt le 14 mars, «son malheureux père le suivit peu de temps après dans la tombe», le 21 juin de la même année, «ne laissant que des filles, et de la sorte s'éteignit cette illustre et vraiment grande famille. Le cachet de Glandier ne fut point modifié; il continua à porter et porte encore aujourd'hui les armes des vieux Comborn: quant aux vicomtes de Pompadour, des circonstances douloureuses empêchèrent d'exécuter ce qu'on leur promettait de si bon cœur.»

M. Vallier suit D. Cyprien Boutrais, en le résumant (*Sigill.* p. 104-105).

Malgré tout, semble-t-il, Dom Le Vasseur se trompe et a induit ces deux auteurs en erreur.

D'abord est-ce bien sûr qu'il ait eu l'intention de donner les armes du vicomte de Limoges? L'acte de bienveillance de celui-ci, cité par Dom Boutrais,

lui conférait-il l'honneur d'imposer ses armes à Glandier? Et le blason au lion unique rampant, est-il celui de Comborn-Limoges?

Dom Le Vasseur ne nomme qu'Archambaud, vicomte de Comborn: «Domus Loci Sanctæ Mariæ de Glanderio in provincia et diœcesi Lemovicensi fundatur anno 1217 ab Archambaldo de Comborn.» C'est tout le texte dont il accompagne l'écusson. Or son armorial ne renferme pas d'exemple où il ne veuille donner l'écu du personnage dont il parle. Composé au XVIIe siècle, ce qui nous mène déjà loin du XIIIe, il est le fruit d'un travail tout à fait privé, il n'est pas exempt de fautes et n'a rien d'officiel.

Dom Boutrais, croyant qu'en tout point il était d'une exacte vérité, a cherché de qui pouvaient être les armoiries qu'il donne à Glandier. Il a découvert que des Comborn vicomtes de Limoges ont pu les porter, il les leur attribue formellement, et il a voulu en trouver le motif pour Glandier dans un document assez court qu'il publie *in extenso.* Mais cette charte, qui prend beaucoup d'importance à ses yeux parce qu'il veut y voir la cause des armoiries soi-disant prises par Glandier, n'est, ainsi qu'il l'intitule lui-même à la fin de son livre (p. 441) avec le cartulaire d'où il la tire, qu'une simple *Sauvegarde,* comme les monastères aimaient à en obtenir des seigneurs du voisinage dont ils imploraient la protection, car ils n'avaient pas affaire que dans les domaines de leurs fondateurs. «Guy, vicomte de Limoges... commandons à nos prévôts et baillis... lorsque les Frères de la chartreuse passeront sur les terres de leur ressort, de les protéger.... de les garder sains et saufs.» Voilà tout (p. 46). Est-il croyable que le vicomte de Comborn, pour un acte de cette sorte, ait abandonné ses droits sur un couvent fondé par lui et dans ses états, et qu'il ait laissé son voisin, quoique cousin, lui octroyer ses armoiries?

D'ailleurs le blason qu'offre Dom Le Vasseur, est-il bien de Comborn-Limoges? Voici ce que disent précisément au sujet du sceau de Glandier, MM. Philippe de Bosredon et Ernest Rupin, dans la *Sigillographie du Bas-Limousin* (Brives, 1886, p. 572): «Monsieur Guibert qui a mentionné le sceau de la chartreuse de Glandier dans son savant travail (*Sceaux et armes des deux villes de Limoges et des villes, églises, cours de justice .... des trois départements limousins.* Limoges, 1878-1885, p. 42) ajoute l'observation suivante: «D'après M. Combet, «d'Uzerche, l'écu serait des Comborn, fondateurs du monastère; mais l'asser-«tion est-elle bien exacte? Les Comborn ont porté, croyons-nous, dans leurs «armes, le plus souvent un lion, quelquefois trois, mais dans une autre atti-«tude que les léopards figurés au sceau de Glandier.» L'objection de M. Guibert ne nous paraît pas fondée. A propos d'un sceau d'Archambaud VI, vicomte de Comborn, M. de Courcelles, dans son *Histoire héraldique et généalogique des Pairs de France* (t. IV, art. Comborn) fait remarquer que les armes de cette maison portaient deux lions léopardés et n'ont été réduites à un seul lion rampant que vers le milieu ou la fin du XIIIe siècle. C'est ce qui résulte également des sceaux que nous avons décrits plus haut .... L'interprétation indiquée par M. Combet, et qui a été adoptée par M. de Lagrange et M. Brunet, nous paraît donc présenter une très grande vraisemblance.»

Messieurs de Bosredon et Rupin donnent, en effet, des numéros 172 à 184, treize sceaux de la branche cadette de la maison des Comborn, restés vicomtes de Comborn et seigneurs de Treignac, depuis le fondateur de Glandier, Archambaud VI, 1220, jusqu'à Pierre, évêque d'Evreux, 1457-1461. Tous leurs écus sont à deux lions léopardés. Mais cela ne concorde pas avec ce qu'avance M. de Courcelles, puisque nous voyons ainsi cette branche cadette continuer à porter deux lions léopardés bien au-delà du XIIIe siècle, jusqu'en 1461 au moins. Et rien ne s'oppose à croire qu'elle les conserva jusqu'à son extinction en 1513, car peu après on les apposait, sous les héritiers, à l'église d'Orgnac — commune sur laquelle est situé Comborn, — où la voûte de la chapelle « du nord porte sur ses deux clefs (dernière période ogivale) les armes des Pompadour et celles des Comborn, qui se sont succédé les uns aux autres au château de Comborn (comme possession)... Les secondes sont *d'or à deux lions léopardés de gueules.*» (Chanoine Poulbrière: *Dictionnaire historique et archéologique des Paroisses du Diocèse de Tulle,* en cours de publication, t. II, art. Orgnac, p. 419).

Les numéros 168 à 171, des mêmes sigillographes, sont des Comborn, vicomtes de Limoges. Les deux premiers, du XIIe siècle, ne sont pas armoriés. Le troisième, de 1249, a un bouclier, *parti, au 1er, à trois lions rampants, 2 et 1; au second, un bandé.* Le quatrième, de Marguerite de Bourgogne en 1268, veuve de Guy VI, vicomte de Limoges, est *parti* comme le précédent qui est à son mari. Le *bandé* est pour Bourgogne ancien. Le *1er parti* est blasonné en note: *d'or à 3 lions passants* (sic) *d'azur armés et lampassés de gueules.* Or Guy VI de Comborn-Limoges, fils de celui qui octroya une sauvegarde à Glandier, est le dernier descendant mâle de sa lignée, mort en 1260 d'après le *Dictionnaire* de Moréri (édition de Bâle, 1733, t. IV, p. 981); il ne laissa qu'une fille, mariée à Artus comte de Richemont, de la famille ducale de Bretagne et qui devint titulaire de ce duché. Si M. de Courcelles pense que c'est la branche aînée des Comborn qui réduisit ses armes, il faut que cette réduction avec changement d'émaux ait été opérée à la fin du XIIIe siècle .... ou plus tard, après la disparition de cette maison, par un héraut ou héraldiste mal renseigné, copié lui-même par d'autres, cause d'une erreur profondément enracinée au point que, malgré l'évidence de leurs preuves, MM. de Bosredon et Rupin n'osent pas encore la rejeter complètement et demeurent dans le vague.

Ainsi, Dom Le Vasseur, trompé avec bien d'autres, a pu croire qu'il donnait, comme il le voulait, les armes des Comborn quels qu'ils soient, et par conséquent d'Archambaud VI.

D'autre part, si l'on avait deux écussons à la fois, on devait les porter tous les deux. Or Dom Boutrais, tout en soutenant que Glandier prit les armoiries soi-disant du vicomte de Limoges, ignore où on les avait placées pour qu'elles fussent reconnues comme de Glandier; ce qui l'oblige même à risquer cette réflexion que «nos chartreuses attachaient peu d'importance à leurs armes», alors qu'il dit de celles du vicomte de Comborn, qu'on les grava sur le sceau du couvent qui «a une toute autre valeur». N'est-ce pas avouer malgré soi que ces armes étaient celles de Glandier? car il n'est pas d'armoiries plus authentiques

d'une maison que celles gravées sur son propre sceau, en raison même de sa valeur. Un sceau étant tout ce qu'il y a de plus personnel, les armoiries qu'il porte le sont aussi. Si elles n'étaient celles de son possesseur, elles n'auraient aucune signification. Les édits de 1696 en font foi quand ils défendent comme une usurpation de mettre sur le sceau à son usage les armoiries des autres, qu'ils prohibent tout sceau non déclaré, sans distinguer, cause regrettable de confusion dans les déclarations, entre celui garni d'armoiries et celui qui n'en porte pas. Sceau et blason sont là synonymes.

Confusion dans laquelle, à l'endroit même où il cherche à différencier l'écu du cachet, Dom Boutrais tombe en conférant à toutes les figures du sceau séculaire de Glandier des émaux qui n'y sont indiqués par aucun signe: «à la Vierge d'argent sur champ d'azur semé de 14 glands d'or...» Il fait du tout non plus un sceau mais des armoiries, celles qu'on n'a prises et blasonnées, comme il les décrit, qu'à la restauration du monastère, au XIX[e] siècle. Elles sont la copie intégrale, en effet, de cet ancien sceau, plus les émaux qu'on a imaginés depuis, parce que leurs auteurs ont aussi confondu sceau et armoiries.

Mais Dom Boutrais reconnaît plus explicitement encore, sans le vouloir, que l'armoirie de Glandier n'était pas un lion seul, et qu'elle fut modifiée avant 1791, contrairement à ce qu'il écrit à la page 46 de son livre, quand il admet qu'en 1666 «il fut arrêté que «les armes, sceau et cachet.... de Glandier» seraient désormais composés des armoiries des Pompadour écartelées[1] avec celles des Comborn». Ici il parle bien des armes et du sceau comme de choses distinctes, et c'est pour dire qu'ils étaient au même blason, celui des vicomtes de Comborn, et non des vicomtes de Limoges dont il n'est plus question. Peut-on penser, d'ailleurs, que le seigneur de Pompadour, se méprenant sur le sens des mots armes et sceau, prétendait à autre chose qu'à introduire son écu dans le blason de Glandier, où qu'il fût placé et composé déjà des armes de Comborn, à titre de grand bienfaiteur sinon d'héritier du fondateur? N'aurions-nous que ce document, il suffirait à nous fixer sur les armes de Glandier.

Pour ce qui regarde le changement qui en résultait, Dom Boutrais déclare que l'extinction des Pompadour empêcha de modifier l'ancien cachet. Si aucun sceau, aucune pierre à leurs armes n'est parvenue jusqu'à nous, si même les deux ou trois sceaux du XVIII[e] siècle que l'on possède du monastère ne les portent pas, est-ce une raison suffisante pour croire qu'il n'en fit pas graver, et qu'au moins de leur vivant, de 1666 à 1684, il ne les porta pas conjointement à celles des Comborn? Quel empêchement y avait-il alors et même plus tard à tenir les engagements pris «de si bon cœur» avec une certaine solennité, consignés dans un contrat toujours existant?

Par le fait Dom Boutrais oublie la date et de cette convention et de la mort du dernier Pompadour, quand il fixe la confection du sceau actuel de Glandier vers l'année 1680. Il faudrait admettre pour cela que les chartreux ne faisaient aucun cas de leurs engagements sous les yeux même de l'autre partie

---

[1] Le terme de la convention est *partagées*.

contractante si chatouilleuse de ses privilèges, puisque sur le sceau on ne voit pas ses armes unies à celles des Comborn. On doit donc avancer ou reculer cette gravure de quelques années, mais plutôt, ce semble, la faire remonter vers 1660. Quel motif y a-t-il, d'ailleurs, de l'attribuer à une date fixe, au lieu de dire simplement qu'elle est du XVIIe siècle?

Si les chartreux de Glandier n'avaient pas oublié alors ni au siècle suivant, époque de tant de changements, le blason de leur fondateur, il est permis d'estimer que c'est parce que les murs de leur antique couvent dont les ruines subsistèrent jusqu'en 1869, le leur rappelaient sans cesse. Remarque intentionnelle, car Dom Boutrais laisse croire au lecteur que les armoiries de Comborn furent représentées sur les sceaux de Glandier dès son origine, tandis qu'il ne le sait pas lui-même. Il n'en a d'autre preuve que le sceau-matrice du XVIIe siècle qui les porte. Est-ce suffisant pour affirmer qu'il en était ainsi au XIIIe? La *Sigillographie de l'Ordre* nous démontre le contraire. Le seul sceau plus ancien de Glandier qui soit connu, apposé à un acte de 1462, reproduit par Dom Boutrais (p. 298), en est un exemple: on n'y voit pas d'armoiries et l'on n'est guère en droit de lui en supposer dans ses parties frustes.

Et pourquoi, ne considérant pas l'écusson aux deux lions léopardés comme étant celui de Glandier, l'historien du monastère le met-il seul à l'exclusion de tout autre, sans la représentation du type sigillaire du XVIIe siècle, au frontispice de son livre, sous le titre? Quelle est la personne qui le voyant là, ne pensera aussitôt qu'il est celui de la maison?

45—1219. Notre-Dame du Port,

ou *Port-Sainte-Marie* [1], en Auvergne, au diocèse de Clermont, érigée par Guillaume et Rodolphe seigneurs de Beaufort, fut supprimée par la Révolution française.

92—I. *D'or à la fleur de lis de gueules,* qui serait de Beaufort. (Pl. XIX)

Bouillet, *Nobiliaire d'Auvergne,* t. I, Clermont-Ferrand, 1846, in-8°, p. 171, dit que la famille de Beaufort est très ancienne, que lui «succéda, vers le milieu du XIVe s., la famille de St-Quentin, laquelle a porté aussi le nom de Beaufort», et que ses armoiries sont inconnues. Au tome VII (1852, p. 91), le même écrit: «St-Quentin-Beaufort. — Alliance: 1405, Louis de St-Quentin à Marguerite de Beaufort, héritière de sa maison. Armes: d'or à la fleur de lys de gueules.» Suivant une communication de M. Rouchon, archiviste du Puy-de-Dôme, «Louis de Saint-Quentin épousa Marguerite de Beaufort en 1401. Pour conserver le souvenir de la très ancienne famille de Beaufort qui disparaissait avec sa femme, Louis en prit le nom et les armes.»

En blanc dans Dom Le Vasseur.

93—II. En 1696: «*D'azur à une Nostre-Dame à demy corps d'or, tenant sur son bras senestre l'Enfant Jésus de même, suporté par une nuée d'argent,*

[1] *Port* est le nom de lieu. *Notre-Dame* est le vocable de la chartreuse. On a trouvé plus poétique de mettre le nom de lieu avant le vocable du monastère.



Fig. 161
Blason de la chse du Port-Ste-Marie, d'après M. le chanoine Mioche, historien du monastère.

et accompagnée en pointe d'un agneau pascal de même, et autour cette inscription : SIGILL. CARTH. PORTUS B. MARIE.» (Pl. XIX)





Fig. 162 Fig. 163
Armoiries du Port-Ste-Marie, sur le plan de cette chse dans le *Monasticon cartusiense* en préparation.

Armorial de France, 32,195, p. 23, et 32,229, p. 121. — D'après des indications fournies autrefois par lui à la Grande-Chartreuse, M. le chanoine Mioche, historien du monastère, aurait vu ce blason avec la Vierge *d'argent au nimbe entouré de sept étoiles,* l'Enfant-Jésus *nimbé,* la nuée transformée en *fasce nébulée* et l'agneau *sur une terrasse de sinople* (fig. 161). — Le plan du Port-Ste-Marie qui figurera sans indication de source dans le *Monasticon cartusiense,* en préparation depuis de longues années, présente à peu près les deux versions dans deux écus distincts, mais sur aucun la tête de la Vierge n'est entourée d'étoiles. Elle est couronnée sur celui où la nuée est en fasce (fig. 162 et 163). — Un service de table, en faïence, de la chartreuse portait un écusson à l'agneau pascal seul. M. Ris-Paquot en offre un spécimen à la planche XX de son *Manuel du Collectionneur de faïences anciennes,* Paris, 1877-78, in-8o (fig. 164).



Fig. 164
Assiette d'un service en faïence du Port-Ste-Marie, et à ses armes, d'après la planche XX du *Manuel du Collectionneur de faïences anciennes* (op. cit.).

La description de l'*Armorial de France* reproduit exactement le type des sceaux III (1747) et IV (1774) sans écu de Vallier (p. 107-108), moins les étoiles qui y forment une auréole sur la tête de la Vierge et qu'on retrouve sur le dessin de M. Mioche. L'agneau pascal seul figure sur un sceau beaucoup plus ancien, de 1343, le IIe de Vallier (p. 106-107).

46—1222. [Notre-Dame du] Lieu-de-Dieu,

au diocèse de Bath, comté de Somerset en Angleterre, fondée d'abord par Guillaume Longue-Épée, comte de Salisbury, à *Heithorp* où l'on ne put habiter, puis transférée en 1227 à *Henton* par Eila, veuve du même. Elle fut supprimée par le roi Henri VIII, en 1539.

94. — *D'azur à 6 lionceaux d'or posés 3, 2, 1,* qui est de Salisbury (Pl. XIX)

Dans Le Vasseur. — Dans l'antichambre du priorat de Parkminster, selon ce qui a été dit à Witham (1178).

Nous avons vu, à l'article de cette chartreuse, que Geoffroy comte d'Anjou portait ce blason. Sur un sceau de 1219 dans Douët d'Arcq (*op. cit.,* nº 10,194), Guillaume Longue-Epée est armé d'un écu semblable moins la boucle centrale qui le décore. Son tombeau à la cathédrale de Cantorbéry nous le montre avec un même bouclier (Ellis, *op. cit.,* p. 182; Aveling, *Heraldry: ancient and modern,* dernière édition, Londres, 1892, p. 64 et 97), qui resta à ses descendants, d'après Rietstap, Pusikan (*op. cit.,* p. 36), Nicholas Harris (*op. cit.,* p. 90) et Weston S. Walford (*Three Rolls of arms of the latter part of the thirteenth century,* Londres, 1864, I, p. 87).

47—(vers)1223. Notre-Dame de Buonluogo,

maison de moniales à Castagnole, non loin de Scalenghe et de la rive gauche du Pô, au diocèse ancien de Turin, en Piémont. Fondée par Walfredo Folgore (la foudre) seigneur de Piossasco, Scalenghe et Castagnole, faute de ressources elle s'affilia, en 1304, aux cisterciens de Casanova qui y placèrent des religieuses de leur Ordre après l'extinction des dernières moniales chartreuses en 1330.

95. — *D'argent à neuf merlettes de sable posées 3, 3, 2, 1,* qui est de Piossasco. (Pl. XIX)

A la famille de ce nom dans Rietstap; della Chiesa (*Fiori di Blasoneria per ornar la Corona di Savoia, con i frezzi della Nobiltà,* di Monsig. Francesco Agostino della Chiesa, vescovo di Saluzzo, de'conti di Cervignasco, etc., Torino, 1655, in-8º); Capre (*Catalogue des chevaliers de l'Ordre du collier de Savoye, dict de l'Annonciade, avec leurs noms, surnoms, qualitez, armes et blasons,* etc., par François Capre, Turin, 1655, in-4º); et Cigna-Santi (*Serie cronologica de' Cavalieri dell' Ordine supremo di Savoia, detto prima del Collare indi della Santissima Nunziata, co' nomi, cognomi, titoli e blasoni delle arme loro,* di Vittorio Amedeo Cigna-Santi, storiografo de medesimo Ordine, Torino, 1786, in-8º).

Dom Le Vasseur ne parle pas de cette chartreuse.

48—1230. Notre-Dame de Poleteins,

ou *La Celle Notre-Dame,* maison de moniales, en Bresse, au diocèse ancien de Lyon, sur les bords du Rhône. Fondée par Marguerite de Bâjé, dame de Miribel, femme de Humbert V seigneur de Beaujeu, elle fut supprimée en 1605 et ses biens furent unis à la chartreuse de Lyon.

96. — *D'azur au lion d'hermines,* qui est de Bâjé. (Pl. XIX)

Dans Dom Le Vasseur, qui contrairement à son habitude ne donne pas avec les armes de la fondatrice celles de son mari.

Son contre-sceau portait en effet un écu chargé d'un lion grimpant à droite, d'après l'Introduction de M.-C. Guigue, aux *Œuvres de Marguerite d'Oyngt, prieure de Poleteins,* par Philipon (Lyon, 1877, p. XI).

49—1234. Notre-Dame de Prémol,

monastère de moniales, au diocèse de Grenoble, dans le Dauphiné. Fondé par Béatrix de Montferrat, femme d'André-Dauphin, comte de Vienne et d'Albon, il fut supprimé par la Révolution française.

97—I. *Parti: au 1er, d'or au dauphin vif d'azur, crêté, torré et barbé de gueules*, qui est du Dauphiné; *au second, d'argent au chef de gueules*, qui est de Montferrat. (Pl. XX)

Dans Dom Le Vasseur. Son 1er parti, au moins, est justifié par les sources du blason suivant.

Selon M. Prudhomme (*op. cit.*, p. 25-28), qui s'écarte en cela des autres historiens, ce ne serait pas Guigue VI, fils d'André-Dauphin, qui le premier aurait adopté le dauphin, et cela dès l'année de son avènement (sceau sur un acte du 2 décembre 1237). «Le sceau de la cour comtale d'Embrun», dit-il, à l'effigie du dauphin, «daté de 1237, l'année même de la mort d'André, ne prouve-t-il pas que ce prince avait, lui aussi, introduit le dauphin dans ses armes? Pour que l'emblème du dauphin fût donné comme sceau à une juridiction delphinale, fondée par André-Dauphin, il fallait que, pour les populations, cet emblème représentât clairement les armes du seigneur haut justicier. Avant de donner cet écu à sa cour comtale, André-Dauphin avait dû s'en servir lui-même. On objectera que nous possédons le grand sceau d'André et que le dauphin n'y figure pas. Cela est vrai, mais, peut-être cela tient-il à la disposition spéciale du bouclier qui ne nous permet pas de voir l'emblème qui y est gravé. Et puis nous ne possédons pas le sceau secret d'André-Dauphin qui nous révélerait cet emblème comme le sceau secret de Guigue VI reproduit le dauphin gravé sur son bouclier . . . . . André devait avoir un sceau secret . . . . Ma conviction personnelle est que le dauphin figurait sur le sceau secret d'André-Dauphin dès le commencement du XIIIe siècle.»

On peut se ranger à l'opinion de M. Prudhomme.

98—II. En 1696: «*D'or à un dauphin d'azur, surmonté d'une croisette de gueules.*» (Pl. XX)

Armorial de France, 32,204, p. 25, et 32,238, p. 133. — Sur quatre sceaux, dont trois sans écu, ou dont le sceau ovale forme lui-même l'écu, l'un d'eux du XVIIe siècle et tous les autres du XVIIIe (Vallier, p. 112 et 405).

Pour que la description de ce blason fût complète, il faudrait qu'elle signalât les parties du dauphin qui sont de gueules, comme la précédente. La croisette ne doit guère avoir paru dans les armes de Prémol avant le XVIIe siècle.

50—1234. Notre-Dame du Val Saint-Georges,

dans le Nivernais, au diocèse ancien d'Autun, bâtie par Hugues seigneur de Lorme et de Château-Chinon, et par sa femme Helvis, fut supprimée par la Révolution française.

99—I. *Un échiqueté* . . . . , qui est de Lorme. (Pl. XX)

L'Armorial du Nivernais (op. cit., t. II, p. 53) dit en effet: «de Lorme, seigneur de Château-Chinon, de Saint-Martin-du-Puy, de Saint-Parize-le-Châtel; barons de Lorme. *Echiqueté.* Pl. XIX.

«Marolles. — Gallia christiana. — Manuscrits de D. Viole. — *Le Morvand.*

«D. Viole, dans sa notice sur l'abbaye de Régny (à la bibliothèque d'Auxerre), nomme plusieurs barons de Lorme, de 1153 à 1230, parmi les bienfaiteurs de cette abbaye; il décrit le sceau de Hugues, l'un de ces seigneurs, du premier quart du XIIIe siècle, sur lequel se voyait un écusson *échiqueté.*» Ce personnage serait bien le fondateur du Val-Saint-Georges, ou son père.

En blanc dans Dom Le Vasseur.

100—II. En 1696: «*Coupé, au premier d'azur à une Nostre-Dame à demy-corps d'or, tenant sur son bras senestre l'Enfant Jésus de même; au deuxième d'or à un Saint Georges sur son cheval et contourné d'azur, perçant la gueule d'un dragon de sinople abatu aux pieds du cheval.*» (Pl. XX)

Armorial de France, 32,216, p. 349. Le dessin manque dans la série des figures de cet ouvrage.

A propos de ce blason, l'*Armorial du Nivernais* (t. I, p. 83) fait cette remarque: «Nous ne connaissons pas de sceau de cette chartreuse, mais il est bien évident que les armoiries ci-dessus ont été, comme plusieurs de celles que nous avons décrites, composées d'après un sceau gothique.»

51—1235. Notre-Dame du Parc,

ou le *Parc-Sainte-Marie,* dans le Maine, fondée par Marguerite, comtesse de Fif, nièce par sa mère, Constance de «Thooneio?» dame de Conches, de Raoul III vicomte de Beaumont, qui lui céda l'emplacement sur ses domaines, «le parc d'Orques». Cette chartreuse reconnaît, comme second fondateur, le bienheureux Geoffroy de London (ou Loudun) évêque du Mans, dans le diocèse duquel elle était située. Il fit construire l'église et d'autres parties de l'édifice que le manque de ressources laissait inachevé, et y fut enterré. Agnés, fille et héritière après ses fréres, de Raoul III vicomte de Beaumont, épousa le troisiéme fils de Jean de Brienne, roi de Jérusalem et empereur de Constantinople, et de Bérengère de Castille, Louis, qui par son testament de 1263, augmenta de cent livres le revenu annuel de la chartreuse, et y reçut également la sépulture en 1264 (à tort en 1364 dans Le Couteulx). Ses descendants furent aussi bienfaiteurs de cette maison supprimée par la Révolution française.

101—I. *D'or à la rose de gueules,* qui serait de la fondatrice. (Pl. XX)

D'après Le Vasseur.

Ce blason est un des rares de l'auteur du *Brevis Indiculus* que je n'ai pu identifier. L'écu des Fife de la Grande-Bretagne n'a aucune analogie avec celui-là.

102—II. *De gueules à la bande d'or,* qui est de Geoffroy de London. (Pl. XX)

Écusson qui se voit encore sur des vitraux de la cathédrale du Mans, dont le bienheureux construisit le chœur. Il est représenté sur plusieurs de ses sceaux et donné par Th. Cauvin: *Essai sur l'Armorial du diocèse du Mans,* Le Mans, 1840, nº 24. Il avait un droit spécial de figurer sur les parties les plus nobles et les plus apparentes de l'église de la chartreuse, qui renfermait le tombeau de son fondateur.

103—III. Depuis 1264: *D'azur semé de fleurs de lis d'or, au lion du même brochant sur le tout,* qui est de Brienne-Beaumont. (Pl. XX)

Sans formuler aucune date, Cauvin (*op. cit.,* p. 57, nº 120) assure que cet écusson était celui de la chartreuse; mais évidemment il ne le fut pas à l'origine de celle-ci, puisque, alors, il n'était pas question de Louis de Brienne comme vicomte de Beaumont.



Fig. 165 Fig. 166
Médaille de N.-D. du Parc aux armes de la chartreuse de ce nom.

Selon la *Revue historique et archéologique du Maine,* t. XI, 3e livraison, p. 319, «Les anciennes armes des Beaumont étaient *d'or à quatre chevrons de gueules, le dernier en haut brisé.* Devenu le chef d'une tige nouvelle des vicomtes de Beaumont, Louis de Brienne apporta un nouvel et brillant éclat à cette seigneurie. Ses armes jusque là étaient: *d'azur chargé de billettes d'or,* qu'il transforma en *fleurs de lys d'or,* en vertu sans doute d'une concession du roi, et mit sur le tout un lion d'or combattant. A partir de cette époque, ce blason remplace partout, sur les monuments funèbres, les sceaux, les vitraux, etc., les anciennes armes chevronnées.» La même revue dit qu'il existe, au musée du Mans, quelques pierres tombales armoriées des premiers seigneurs de Beaumont d'après lesquelles elle doit décrire leur blason. Le Père Anselme, *op. cit.,* t. V, p. 583, donne aux Beaumont *cinq chevrons brisés;* Rietstap aussi, *les 1, 3 et 5 rompus à dextre, les 2 et 4 à senestre.* Cela peut être une erreur. Suivant Rietstap, d'Eschavannes et Grandmaison, Louis de Brienne n'aurait pas ajouté le lion à ses armoiries de famille, car celui-ci était déjà porté par ses ancêtres sur les billettes.

Monsieur Clément, curé actuel de Saint-Denis-d'Orques, commune où était située la chartreuse, a fait frapper une médaille qui représente à l'avers la statue de la Vierge, dite Notre-Dame-du-Parc, autrefois but de pèlerinage au monastère, et au revers, les armes accolées de Geoffroy de Loudon et des Brienne-Beaumont, devenues celles de la paroisse (fig. 165 et 166). Ces mêmes armes



Fig. 167
Image armoriée de N.-D. du Parc.

sont également dans une chapelle de l'église de Saint-Denis-d'Orques, où se vénère la statue depuis la Révolution, et au bas de ses images (fig. 167).

52—1238. Saint-Nicolas de Ercsi,

au diocèse de Esztergom [1], sur le Danube, comté de Fehér, en Hongrie, ancien couvent bénédictin abandonné et ruiné, transféré aux chartreux par le pape Grégoire IX; dévasté par les Tartares en 1242, il fut impossible à ses nouveaux propriétaires de le relever, et on le céda aux cisterciens dès 1253.

Pas d'armoiries.

Maison ignorée de Le Vasseur et de Le Couteulx. M. Vallier se trompe (p. 436), en disant qu'elle «ne peut être que la chartreuse de *La Pierre-du-Refuge*», ou *Menedékszirt,* que nous verrons en 1305.

53—1255. Notre-Dame de Freudenthal

(= Val-joyeux), à *Freidnitz,* sur la *Bistra,* cours d'eau qui prend là sa source, au diocèse de Laybach, dans la Carniole, fondée d'après les intentions de son père Bernard par Ulric III, de la famille d'Ortemburg, duc de Carinthie et seigneur de Carniole. Elle fut supprimée en 1783 par Joseph II, empereur d'Allemagne.

104—I. *D'or à trois lions léopardés de sable, l'un sur l'autre, qui est d'Ortemburg-Carinthie.* (Pl. XX)

Dans Dom Le Vasseur, où le champ est cependant d'argent.

La version de Dom Le Vasseur, qu'on rencontre aussi chez Jouffroy d'Eschavannes, est contraire à ce que donnent Rietstap, Ströhl (*Heraldischer Atlas*, Stuttgart, 1889, planche LXII), et Büsching (*Erdbeschreibung*, Hambourg, 1789 t. V, p. 520), qui ont plus de valeur critique.

Les Ortemburg succédèrent vers 1100 aux Eppenstein, sur le siège ducal de Carinthie, où ils s'éteignirent en 1279. Ils durent être les premiers à porter les armes ci-dessus décrites, lesquelles furent reprises par cette province ou mieux par l'archiduc d'Autriche titré duc de Carinthie, qui les unit aux siennes, quand elle subit définitivement la domination des Habsbourg, en 1335, après avoir passé par différentes mains. Rietstap attribue aux anciens ducs de Carniole un écartelé, *aux 1er et 4e d'or au lion de gueules,* qui serait de Carniole, aux 2e et 3e de Carinthie. Il ferait supposer que les ducs, dont il ne dit pas la race, préférèrent leur titre ou état de Carniole à celui de Carinthie. Ce n'est pas le cas des Ortemburg en devenant seigneurs et non ducs de Carniole, ni même de quelques-uns de leurs successeurs, sinon de tous.

105—II. Vers 1660: *D'or à l'aigle bicéphale de sable lampassé et membré de gueules, surmonté d'une couronne et chargé de la lettre L d'or.* (Pl. XXI)

---

[1] En latin *Strigonium,* en allemand *Gran.*

Dans Valvasor, *Die Ehre des Herzogthums Krain* (Laibach et Nuremberg, 1689; réimprimé à Rudolfswert en 1877-79; III. Band, IX. Buch, p. 91 de cette 2e édition), sous ce titre: *Fraidenthal Prior*. L'écu, sans émaux, est timbré d'une mitre et d'une crosse (fig. 168). Seyler, qui le reproduit, l'appelle «das Priorats-Wappen» et lui attribue les émaux ci-dessus *(Siebmachers Wappenbuch I Bd. 5. Ubth. II Reihe Klöster,* Nuremberg, 1882, p. 104 et planche 127).

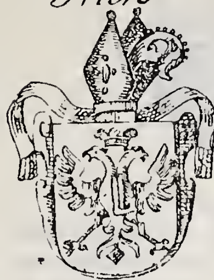


Fig. 168
Armoiries de la chse de Freudenthal, d'après Valvasor, *op. cit.*

L'empereur Léopold Ier, en 1660, conféra aux prieurs des chartreuses de ses états personnels le titre de prélats mitrés et de membres à la diète de leurs provinces. Ce dut être à cette occasion que Freudenthal prit ces armes rappelant le nom et la dignité de celui de qui il tenait ses nouveaux privilèges. Les prieurs des chartreuses n'ayant pas d'armoiries particulières, même ceux des autres chartreuses des états autrichiens dans le cas de Freudenthal, Seyler semble mieux interpréter le blason en l'appelant *armoirie du prieuré,* que Valvasor qui le dit du *prieur.*

54—1257. Notre-Dame de Vauvert,

à *Paris,* et dans ce diocèse, après avoir existé vingt-sept mois à Gentilly (1257-1259), fondée par saint Louis, roi de France, fut supprimée par la Révolution française.

106—I. *D'azur semé de fleurs de lis d'or,* qui est de France ancien. (Pl. XXI)

Dans Le Vasseur. — Des fleurs de lis garnissent, avec les instruments de la Passion, deux sceaux décrits par Vallier, de 1460 et 1783 (p. 116 et 119). — Il y en avait un semé considérable dans toute la niche des deux côtés de la Vierge placée au milieu de la façade du bâtiment en forme de péristyle moresque (XVe s.), qui séparait la première de la seconde cour du monastère, et dans la niche au fond du sanctuaire renfermant aussi une statue de sa Titulaire. (Cf. la Planche I et les pages 7-11 de Millin, *op. cit.,* t. V) — Sur ses constructions primitives, peu à peu disparues ou retouchées, le blason royal devait être fréquent. Il subsista jusqu'à la Révolution «dans le grand cloître, du côté de l'église», décoré d'«un grand bas-relief sculpté sur la muraille, où l'on voyoit Jeanne de Châtillon», belle-fille de saint Louis et co-fondatrice, «présentant à la sainte Vierge, qui tenoit l'Enfant Jésus dans ses bras, et à saint Jean-Baptiste, quatorze Chartreux à genoux. Le haut de cette sculpture étoit orné de treize écussons aux armes de France et de Châtillon alternativement.» (*Tableau historique et pittoresque de Paris,* par J.-B. de Saint-Victor, t. IV, Paris, 1827, p. 333).

107—II. *D'azur à trois fleurs de lis d'or,* qui est de France moderne. (Pl. XXI)

«On peut fixer sans crainte d'erreur l'époque où les fleurs de lis en nombre qui couvraient l'écu de France furent réduites à trois, à l'année 1376, puisque ce fut au mois de février de cette année-là que Charles V déclara dans une charte que le nombre des fleurs de lis de ses armes était de trois pour symboliser la Sainte Trinité.» (Gourdon de Genouillac, *op. cit.,* p. 225). Les chartreux de

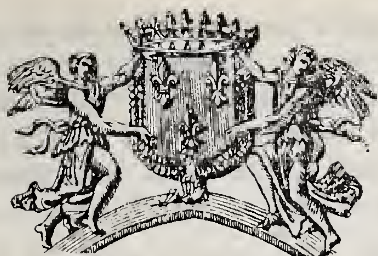


Fig. 169
Armoiries de la chse de Paris sur la façade du bâtiment de sa cour d'entrée, d'après Millin, *op. cit.*, pl. II.



Fig. 171
Contre-seeau de S. Louis attaché à la charte de fondation de sa chse, et dessiné dans D. Bourquet, comme le suivant. Réduction.



Fig. 170
Cartouche peint au frontispice du 5e volume de l'*Histoire des Fondateurs et des Bienfaiteurs de la chse de Paris*, par D. Bourquet, à la bibl. cantonale de Fribourg. Réduction.



Fig. 172
Seeau de S. Louis attaché à la charte de fondation de sa chse, et dessiné dans le 5e vol. de D. Bourquet, à la bibl. cantonale de Fribourg. Réduction.

Paris imitèrent cette réduction, et en portant l'écu modifié, ils semblèrent même l'attribuer à l'époque de saint Louis. Le «péristyle moresque» qui séparait deux cours était «composé de cinq arcades. Sur celle du milieu on voyoit les armes de France supportées par deux anges et ornées de la chaîne de l'ordre de S. Michel.» (Fig. 169) «Au-dessus, sur un piédestal en cul de lampe, étoit une statue de la Vierge, et dans une niche placée sur le pilier à droite Saint Louis lui présentant cinq chartreux; ces derniers étoient sur un socle qui coupoit en partie l'arcade, et qui étoit orné de moulures moresques et de fleurs de lys ... Les figures ... indiquoient que cet édifice étoit du temps de la renaissance des arts. Le cordon de Saint Michel placé autour des armoiries de la porte ne laisse pas de doute qu'il n'étoit pas antérieur à Louis XI .... Dulaure, dans

la description des curiosités de Paris, article des chartreux, dit que cette figure est celle de Louis XI lui-même; il se fonde sur ce que le collier de Saint-Michel, institué au mois d'août 1469, est figuré sur la porte; cet anachronisme est fréquent aujourd'hui. La figure du roi me convainc bien plus que tout le reste, que cette statue représente le roi Louis XI. La tête ressemble parfaitement à celles que j'ai vues du roi Louis XI sur ses statues et ses portraits.» (Millin, p. 7 et 8).

108—III. En 1696: «*D'azur à une fleurdelis d'or.*» (Pl. XXI)

Armorial de France, 32,218, p. 9. Le dessin manque dans les séries coloriées. — Les quatre premiers volumes manuscrits, sur six, de l'*Histoire des Fondateurs et des Bienfaiteurs de la chartreuse de Paris,* écrite de 1710 à 1719 par Dom Antoine Bourquet, profès de cette maison, appartenant à la communauté de la Grande-Chartreuse, et un double de cette collection, le cinquième, contenant la bibliographie de l'ouvrage, la préface et la table, à la Bibliothèque cantonale de Fribourg, portent au frontispice un grand écusson-cartouche peint (fig. 170), conforme à la description de l'*Armorial de France.* — Les six volumes de la Grande-Chartreuse ont aussi une seule fleur de lis au dos de leur reliure. — Un jeton de service du monastère, daté de 1574, porte une fleur de lis comme seul emblème au revers (Vallier, p. 374). — Le XIIe sceau du même auteur (p. 118) présente un écusson ovale qui n'en contient qu'une également; il est sur des documents de 1762 et 1763.

La chartreuse de Paris aurait-elle usé de l'écu à une fleur de lis, parce que le contre-sceau de saint Louis, attaché à sa charte de fondation de 1259, ne portait rien d'autre qu'une fleur de lis (fig. 171), tandis que le sceau le représente assis tenant une fleur de lis de la main droite (fig. 172), d'après les dessins qu'en offre Dom Antoine Bourquet, à la suite du texte de cette charte (tome de la Bibliothèque de Fribourg, p. 278)?

55—1259. Notre-Dame de Parménie,

ou *Mont-Sainte-Marie,* maison de moniales fondée dans le diocèse de Grenoble, en Dauphiné, par Falcoz, évêque du lieu. Ses habitantes se retirèrent à Eymeux en 1300 (voir cette date). Ne s'y trouvant pas mieux, elles y laissèrent quelques religieuses et revinrent peu après à Parménie qu'elles abandonnèrent définitivement en 1391 pour s'établir aux Escouges (voir 1116).

109. — *D'azur au faucon d'argent, les gets et sonnettes du même,* qui est de Falcoz. (Pl. XXI)

Guy-Allard, dans le manuscrit déjà cité, *Les familles des Evesques de Grenoble qui sont connues avec leurs armoiries,* écrit: «Falque, 42e évêque. — La famille de Falcoz prétend qu'il en estoit, que ce fust luy qui l'establit à Rives en mesme temps qu'il fit construire dans le voisinage le couvent de Permegne de l'Ordre de S. Bruno. *Elle porte d'azur au faucon d'argent.*»

Il faut dire que cette «prétention» n'a pas paru preuve suffisante à Rivoire de La Bâtie, qui, n'ayant pas sans doute trouvé de documents pour la confirmer, la passe sous silence dans son *Armorial de Dauphiné* (op. cit.), et se contente

d'écrire, sans faire mention de l'évêque, que la famille Falcoz est «connue dès l'an 1300». Il ajoute avec Nicolas Chorier (*L'Estat politique de la province du Dauphiné*) que le faucon de ses armes avait des gets et des sonnettes d'argent. Cependant si notre fondateur n'était pas de cette maison, on ignore son origine.

En blanc dans Dom Le Vasseur.

56—1260. Notre-Dame de La Celle-Roubaud,

aux Arcs, diocèse de Fréjus, en Provence. Ce monastère, d'abord cellule de l'ermite Roubaud, fut occupé en 1200 par les templiers qui y bâtirent une chapelle en l'honneur de sainte Catherine[1], et le cédèrent peu après aux bénédictines de l'abbaye de Souribes sous lesquelles il tomba en décadence. Il passa alors aux moniales de la chartreuse Notre-Dame de Bertaud, qui y installèrent une communauté de leur Ordre avec le concours d'Arnaud de Villeneuve, seigneur des Arcs, dont la sœur, Jeanne, fut la première prieure. En 1320, Hélion de Villeneuve, grand-maître des chevaliers de Saint-Jean réfugiés à Rhodes, frère de sainte Roseline, prieure, le restaura et l'enrichit. Vers 1420 il retourna aux bénédictines d'Hyères pour être sécularisé en 1499. Louis de Villeneuve-Trans le releva une fois encore et le confia en 1504 aux franciscains qui le gardèrent jusqu'à la Révolution.

110—I. *De gueules fretté de six lances d'or, les claires-voies remplies chacune d'un écusson du même,* qui est de Villeneuve. (Pl. XXI)

La gloire de La Celle-Roubaud est sainte Roseline de Villeneuve, conservée en chair et en os depuis sa mort dans l'église du couvent rachetée par souscription publique en 1793, sanctuaire de pèlerinage très fréquenté, où se voient toujours les armes de sa famille sur le retable du maître-autel, sur les boiseries de la sacristie, et sur le reliquaire qui contient les yeux intacts de la sainte. Les écus entre les claires-voies y sont chargés d'une fleur de lis, emblème qui ne doit pas remonter, dans le blason de Villeneuve, plus haut que 1505, époque où l'un des leurs fut créé marquis de Trans par Louis XII, roi de France. Elle est donc de trop dans les armes de la famille données comme étant antérieures à ce temps. Jusqu'à la dernière translation du corps de sainte Roseline, en 1893, ces armes étaient aussi sur le piédestal en marbre de la châsse où il reposait, d'après sa gravure à la page 406 de l'*Histoire de Sainte Roseline de Villeneuve...,* par le comte H. de Villeneuve-Flayosc, 2e édit., Paris, 1867.

111—II. En 1320: *Écartelé, au 1er et au 4e d'argent à la croix de gueules,* qui est de l'Ordre de Saint-Jean; *au 2e et au 3e de gueules fretté de six lances d'or, les claires-voies remplies chacune d'un écusson du même,* qui est de Villeneuve. (Pl. XXI)

Cet écusson est celui d'Hélion de Villeneuve, restaurateur de La Celle-Roubaud. Il aurait été porté par notre chartreuse d'après Le Vasseur, qui le lui attribue à l'exclusion du précédent, mais en disposant autrement ses parties.

[1] Notre-Dame fut le vocable de la chartreuse (Le Couteulx, *op. cit.*, IV, 222). Fut-il aussi substitué à celui de l'église entièrement restaurée au XIVe s., et consacrée en 1334?

Il place les armes des hospitaliers de Saint-Jean *en chef* du blason de Villeneuve, et dans celui-ci un *semé de billettes* au lieu d'écussons.

Hélion de Villeneuve portait les armes de sa Religion écartelées de celles de sa famille. En effet, Eugène Flandin, qui a visité l'île de Rhodes et y a vu plusieurs fois le blason de ce grand-maître sur les restes des monuments de son temps, donne une copie de celui qui est au-dessus de la porte du palais des grands-maîtres, au moins commencé par Hélion «en supposant qu'il n'ait pas eu le temps de l'achever», et là le blason est bien écartelé (*Histoire des Chevaliers de Rhodes, depuis la création de l'Ordre à Jérusalem, jusqu'à sa capitulation à Rhodes*, 4e édit., Tours, 1879, p. 327). On ne l'a pas peint autrement dans la Salle des Croisades du château de Versailles (Pautet du Parois: *Manuel du Blason ou Nouveau Code héraldique,* Paris, 1854, p. 324). Ce doivent être les commandeurs de l'Ordre qui mettent la croix de Malte *en chef* de leurs armes personnelles.

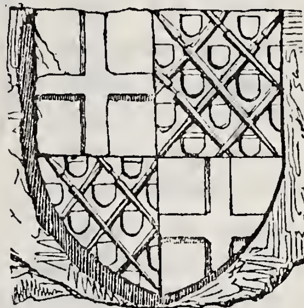


Fig. 173
Armoiries d'Hélion de Villeneuve, sur la porte du palais des grands-maîtres de l'Ordre des chevaliers de Saint-Jean, à Rhodes, d'après Flandin, *op. cit.*, p. 327.

Quant au blason de Villeneuve, il a changé un peu selon les temps, les diverses branches de la famille et les armoristes, de sorte qu'on le rencontre tantôt avec des billettes (au frontispice de l'*Histoire de sainte Roseline de Villeneuve,* op. cit.), tantôt avec des écussons et un *sur le tout d'azur à la fleur de lis d'or* (Rivoire de La Bâtie, *op. cit.*, p. 800, Rietstap chez qui on est surpris de ne rencontrer que cette version, et d'Eschavannes), ici avec un nouveau fretté de six lances dans les claires-voies (Grandmaison, *op. cit.*), là avec les claires-voies vides (Salle des Croisades, *op. et loc. cit.*), etc. Au milieu de ces variantes le modèle à suivre le plus sûr était la pierre armoriée reproduite par Eugène Flandin: elle montre clairement les meubles de l'écu du frère de sainte Roseline (fig. 173).

57—1269. Saint-Paul-de-la-Mer,

au diocèse de Gérone, en Catalogne, ancien couvent bénédictin acheté et transformé en chartreuse par Guillaume de Montegrino, ou Montgri, sacristain de la cathédrale de Gérone, archevêque élu de Tarragone; elle fut unie à la chartreuse de Montalègre en 1433.

112. — *De gueules au mont fleurdelisé d'or,* qui est de Montegrino, ou Montgri. (Pl. XXI)

La description et le dessin de ce blason me viennent d'un héraldiste et généalogiste distingué de Barcelone, Don José Maria de Alós. Il semble que nous rencontrerons quelques vestiges de ces armes à Montalègre (voir 1415).

En blanc dans Dom Le Vasseur.

(A suivre).

Miscellanea.

Bitte um Bestimmung des ersten Wappens in einem Doppel-Exlibris N. N. und Ammann. Herr August F. Ammann in Hamburg, Leinpfad 74, unser Mitglied, legt den Heraldikern nebenstehend abgebildetes Exlibris vor mit dem Ersuchen, das erstere Wappen mit dem Wolkenschnitte zu bestimmen. Das handgemalte Original befindet sich in der Exlibris-Sammlung der herzogl. Bibliothek zu Wolfenbüttel und gehört zu den ältesten Exlibris dieser bedeutenden Sammlung. Es ist in dem Werke reproduziert: Die Exlibris-Sammlung der Herzogl. Bibliothek zu Wolfenbüttel. 160 ausgewählte Bücherzeichen des 15. bis 19. Jahrhunderts. Mit einer Einleitung von Dr. O. von Heinemann, Oberbibliothekar der Herzogl. Bibliothek zu Wolfenbüttel (Berlin, J. A. Stargardt 1895), als Nr. 2 mit der Bezeichnung . . . . . und Ammann, Entstehungsjahr 15 . ., Orig.-Grösse in cm 6,6 × 13,5. Bis jetzt hat das Wappen (heraldisch) rechts nicht ermittelt werden können. Die Wappen Hofmann von Zürich (s. Schweiz. Archiv f. Heraldik 1907 S. 8) oder Wolkenstein weisen nur Ähnlichkeiten, keine Übereinstimmung auf, zumal in den Farben.

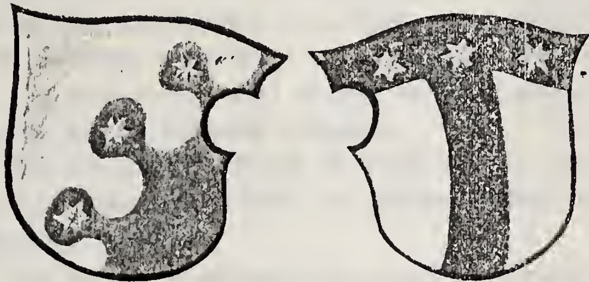


Fig. 174

Farben des Wappens (heraldisch) rechts: Wolkenschnitt von weiss und blau. Sterne golden.

Farben des Wappens (heraldisch) links: In weissem Feld ein rotes, im Schildeshaupt mit drei goldenen Sternen belegtes Antoniuskreuz (s. Geschichte der Familie Ammann v. Zürich, S. 164 ff.).

Léopold Meyer de Schauensee. Le baron Meyer de Schauensee, commandant de la garde suisse du pape, est mort dans la nuit du 14 au 15 octobre à Rome.

Né le 31 juillet 1852, le défunt était fils de M. Xavier Meyer de Schauensee et de sa femme, Francesca Cantalamessa, de Rome; il était bourgeois de Lucerne et propriétaire du château de Schauensee, près Kriens. La famille Meyer avait en effet acquis la bourgeoisie lucernoise en 1406, et y ajouta au XVIIIe siècle le titre de Schauensee. Le grand-père du défunt, François-Bernard Meyer de Schauensee, fut ministre de justice et police de la République helvétique, puis membre de la Consulta helvétique à Paris; il mourut en 1848.

Léopold Meyer de Schauensee, après avoir terminé ses études à Lucerne, fit du service militaire en Suisse, dans la cavalerie, puis entra comme lieutenant, avec le rang de capitaine, dans la garde papale. Il en franchit successivement tous les grades, et fut appelé à succéder, en 1889, comme commandant de la

garde, au colonel de Courten. Il jouissait d'une grande popularité auprès de ses hommes. Deux de ses fils continuent la tradition de famille en faisant partie, comme officiers, de la garde suisse du Vatican.

La Sigillographie au Musée historique de Lausanne. Dans la salle des collections numismatiques et des manuscrits sont venues prendre place, cette année, les séries de sceaux-matrices originaux, les cachets de familles, et les coins en acier ayant servi à la frappe des monnaies vaudoises. Le service du Musée historique a procédé à la classification et à l'installation de ces collections.

Les sceaux en métal divisés en deux séries, anciens et modernes, comprennent pour la première catégorie:

Les sceaux du Conseil de Lausanne, le gros saultier de Lausanne, les sceaux des communes de Lutry, de Moudon, d'Orbe, de La Sarraz et de la paroisse de Corsier.

Les sceaux de seigneurs et de nobles féodaux: ceux d'Othon de Grandson, de Praroman, seigneur de Renens, d'Aimé de Gingins.

Un sceau ecclésiastique d'Antoine de Bonevite, chanoine de Lausanne au XVIe siècle.

Dans les séries anciennes relevant de divers cantons, à mentionner: les sceaux de Du Lac, prévôt de Genève, de Mathieu Schinner (très beau), d'Antoine Dudling, évêque de Lausanne, à Fribourg, au XVIIIe siècle, puis des sceaux de corporations: chapeliers, pantaloniers de Berne, couteliers de Bienne etc.

Pour l'époque moderne, il faut mentionner la série complète des sceaux vaudois, à partir de l'indépendance du pays:

1° Les sceaux des Comités révolutionnaires de Rolle, Nyon, Morges, Echallens, Le Chenit.

2° Les sceaux d'ordre politique: Petit Conseil, Grand Conseil, Chancellerie du Conseil d'Etat, Préfet national du Canton du Léman, Lieutenant du Préfet.

3° Les sceaux d'ordre judiciaire: Juges de paix, Juge d'Instruction, Tribunal cantonal.

4° Divers sceaux d'ordre militaire.

D'autre part ont pris place dans une vitrine une collection de cachets de familles recueillis par MM. Benjamin Gaulis et Kohler, collection léguée au Musée par les hoirs Gaulis. Ces cachets relèvent successivement de familles vaudoises, pour le plus grand nombre, puis de familles de Genève, Neuchâtel, Berne, de France et d'Allemagne.

Il faut mentionner, de plus, une série de grands cachets, ecclésiastiques pour la plupart, ayant appartenu à divers actes et provenant de Nuremberg, Mayence, Coblentz, Trèves, Liège, Bamberg etc.

Une vitrine enfin a été consacrée à l'exposition des coins en acier qui ont servi à la frappe des monnaies vaudoises depuis le grand écu de 40 Batz jusqu'au Rappen.

J. Gruaz,
assistant au Musée historique de Lausanne.

Sceau de Pierre, bâtard de Genève. La branche des Genève-Lullin a toujours porté les armes de Genève sans brisure quoique son anteur fut Pierre bâtard de Genève. Le sceau de Pierre n'était pas connu et dans son Armorial de Savoie, le comte de Foras disait que «si l'on trouve jamais un sceau de Pierre, bâtard de Genève, j'ose affirmer qu'on le trouvera brisé». Le comte Pierre de Viry vient de trouver ce sceau et d'en publier une reproduction dans la *Savoie littéraire et scientifique*[1]. Il porte bien les cinq points équipolés mais avec un sautoir sur le tout, comme brisure. L'affirmation du savant héraldiste Foras s'est donc bien réalisée.

Berichtigung zum Artikel: **„Eine Wappentafel in der Stiftskirche Zofingen“**, in der letzten Nummer.

Die als „Lanzenspitzen“ oder „Spitzen“ bezeichneten Wappenbilder, z. B. in den Wappen der Matter und Lang, sind Pflugscharen des aargauischen Pfluges. *Th. G. Gr.*

Erneute Stiftung von Standesscheiben von seiten der XIII alten Orte der Eidgenossenschaft für den ehemaligen Tagsatzungssaal in Baden. Im Rathaus in Baden befindet sich der ehemalige, aus dem 15. Jahrhundert stammende Tagsatzungssaal, in welchem die Gesandten der XIII alten Orte der Eidgenossenschaft während mehreren Jahrhunderten bis zum Jahre 1712 alljährlich tagten (s. Jahrg. XXI, S. 1). Der Saal war mit den Wappenscheiben der XIII alten Orte geziert; als er aber nicht mehr seinem einstigen Zweck zu dienen hatte, verödete er; die schönen Wappen verschwanden. Jetzt dient der Saal als Sitzungszimmer des Bezirksgerichts. Die Einwohnergemeinde Baden will nun diesen Saal wieder historisch getreu und kunstgerecht nach den Plänen von Architekt Albert Fröhlich in Brugg restaurieren lassen. Diese Pläne sehen u. a. vor, dass die Fenster wieder mit den Wappenscheiben der XIII alten Orte geschmückt werden. Der Gemeinderat Baden stellt nun mit Schreiben vom 30. September 1910 an die Regierungen der XIII alten Orte, d. h. der heutigen Kantone Zürich, Bern, Luzern, Uri, Schwyz, Unterwalden, Glarus, Zug, Freiburg, Solothurn, Basel, Schaffhausen und Appenzell die Bitte: „Sie möchten nach alter Väter Sitte für den zu renovierenden Tagsatzungssaal in Baden die Wappenscheiben ihres Kantons stiften“. Die einzelne Scheibe kommt nicht höher als auf 300 Franken zu stehen. — Die Regierung des einstigen Vorortes Zürich hat unterm 13. Oktober 1910 bereits beschlossen, der Bitte gerne zu entsprechen; die Behörden der übrigen eidg. Stände haben erfreulicherweise nicht zurückstehen wollen.

---

[1] Note sur un sceau inédit de Pierre, bâtard de Genève, auteur de la branche de Genève-Lullin, par le comte Pierre de Viry. Dans: la Savoie littéraire et scientifique Ier trimestre 1910 Chambéry.

Eine Monumentaluhr mit dem Schweizerwappen als Ehrengabe der ehemaligen Schweizer-Studenten zum Jubiläum der Universität Berlin 1910. Vom Plane der Stiftung von Wappenscheiben, den wir in Heft 1 1910 dieses „Archivs", Seite 34, andeuteten, sind aus raumtechnischen Gründen die ehemaligen Berliner Studenten abgekommen und stiften dafür eine Monumentaluhr; deren Modell ist bei den Jubiläumsfeierlichkeiten im neuen Gebäude der Aula ausgestellt worden. Sie ist über 2 Meter hoch und besteht aus einem Kasten in den Schweizerfarben, der das Uhrgehäuse darstellt und zugleich der in Holzschnitzerei auszuführenden schönen Figur eines ruhenden Wanderers als Postament dient. Das weit über das Gehäuse hinausragende Zifferblatt ist ein durchbrochener eiserner Reifen mit romanischen Zahlen im Stile alter Schweizer Turmuhren. Das Postament trägt das Schweizerkreuz.

Untersuchung der Schaffhauser Gemeindewappen. Auf verschiedenen Generalversammlungen unserer Gesellschaft, neuestens in Chur 1910, wurde die Frage der amtlichen Feststellung und Sammlung der schweizerischen Gemeindewappen diskutiert und wurden jeweilen die Berichte über die fortschreitenden Erfolge mit Genugtuung entgegengenommen. Nunmehr hat sich auch die Regierung des Kantons Schaffhausen entschlossen, der Anregung zweier unserer Mitglieder in Schaffhausen, der Herren Streuli und Stadtrat Harder, nach dieser Richtung Folge zu geben. Dem „Schaffhauser Intelligenzblatt" vom 2. Nov. 1910 entnehmen wir folgenden Passus aus einem Sitzungsberichte des „Historischen Vereins in Schaffhausen": Der Regierungsrat ersuchte den historischen Verein um ein Gutachten in folgender Frage. Herr Holzbildhauer Streuli machte dem Regierungsrat die Anregung, in der Rathauslaube einen grossen Wappenschild mit den Wappen aller Gemeinden aufzustellen. Staatsarchivar Walter begutachtete diese Anregung negativ (die meisten Gemeinden hätten nur moderne Wappen); Herr Waisensekretär Harder, der für den Historischen Verein das Gutachten ausarbeitete, kam zu dem entgegengesetzten Schlusse, dass eine grosse Zahl von Schaffhauser Gemeinden (Kirchgemeinden) in der Tat alte Wappen aus dem 16. und 17. Jahrhundert besitzt, die aber später verloren gegangen sind und durch neue Wappen ersetzt wurden. Die Spezialkommission des Historischen Vereins hat deshalb beschlossen, dem Regierungsrat zu beantragen, auf die Sache weiter einzutreten und die Wappen aller Gemeinden des Kantons historisch und heraldisch richtig festzustellen. Der Regierungsrat nahm dieses Angebot des Historischen Vereins gerne an und erklärte sich bereit, allfällige Unkosten zu tragen. Zur weiteren Besorgung dieser Frage wurde die aus den Herren Harder, Dr. Henking und Bahnmaier bestehende Kommission bestätigt.

Schweizerische Adelsbriefe auf Auktionen. Auf der Auktion Messikommer vom 5.—7. Dezember 1910 in Zürich erregten unter mehreren heraldischen Gegenständen besonders zwei Objekte berechtigtes Kaufsinteresse. Das eine war

der Original-Wappen- und Adelsbrief, den im Mai 1637 König Ludwig XIII. von Frankreich dem Gardeobersten Caspar Freuler, Erbauer des Freuler-Palastes zu Näfels, für ihn und dessen Nachkommen ausstellte (s. Leu, Lexikon VI, S. 325). Der andere Adelsbrief lautet auf Caspar Gallati von Glarus, von Heinrich III. von Frankreich 1587 verliehen (s. Leu, Lex. VIII, S. 17); Gallati erhält den Rang eines Ritters unter Aufzählung der vielen Verdienste, die sein Vater Fridli G. und er selbst um die Krone Frankreichs sich erworben haben. Die beiden noch gut erhaltenen Pergamente, deren Wappenbild französischen Stil zeigt, gelangten um den Preis von Fr. 143 glücklich wieder in Glarner Familienbesitz, nämlich ins Eigentum des Herrn Dr. Hans Schuler in Zürich.

Solothurnieren, ein untergegangenes Wort, = mit dem Solothurner Wappen brandmarken (?). Im Neuen Solothurner Wochenblatt 1910, S. 48, gibt dessen Redaktor Dr. A. Lechner folgenden Eintrag des Ratsmanuals 82, fol. 179, vom 7. Nov. 1578, wieder: „Jakob Tschasa von Pontarlin soll von wegen siner diebstelen solothurniert werden, nachdeme er ein wil im halßisen gestanden". Der vom Redaktor geäusserten Mutmassung, das hervorgehobene Wort, das er sonst noch nie getroffen habe und zu dem sich kaum entsprechende Bildungen in andern Kantonen finden werden, bedeute offenbar „verbannen, ausweisen aus dem Gebiete des Kantons Solothurn", wird in Heft 6, S. 56, die von Dr. A. Zesiger in Bern aufgestellte, sehr wahrscheinliche Hypothese nachgetragen: „Solothurnieren heisst gewiss: mit dem Wappen brennen oder brandmarken; sicher ist das Wappen von Frankreich, die Lilie, als Brandmarke bezeugt; warum sollte die Ambassadorenstadt dies nicht auch getan haben".

Heraldische Schnitzer. Dass unserem Volk die Freude an den Wappen im Blute steckt, wird niemand bestreiten können; denn überall sieht man Wappen, an öffentlichen Gebäuden, auf allen möglichen Drucksachen, kurz, heraldischer Schmuck ist sehr beliebt. Mit der Kenntnis der einschlägigen Regeln sieht es aber oft bedenklich aus. Hier seien nur einige Beispiele, wie sie uns zu Gesicht kamen, angeführt:

Bekanntlich ist das Wappen der Stadt Lausanne ein weisses Haupt in rot. Nun scheint man in letzter Zeit zu finden, es mache sich besser, dieses noch mit einem schwarzen Doppeladler zu belegen, so dass nun als Wappen der Stadt dasjenige des Quartiers La Palud erscheint. Wir treffen diese „Wappenerweiterung" z. B. auf dem Monumentalplan, herausgegeben von Trüb & Co., dann auf der offiziellen Postkarte Nr. 6 der jüngsten landwirtschaftlichen Ausstellung, die auch sonst ein grossartiges graphisches Machwerk ist. Auch sonst sieht man es hie und da. — Eine andere solche Merkwürdigkeit war eine Postkarte, die zur aargauischen Zentenarfeier herauskam. Darauf war die Ermordung König Albrechts dargestellt. Dessen Pferd ist mit Wappendecken bedeckt, worauf — nicht etwa Habsburger und Österreicher Wappen prangen, O nein — sondern fast alle Schweizer Kantonswappen, darunter auch der Aargau!! Der Unsinn kann nicht viel grösser sein. Das beste in diesem Stück leistet sich aber das „Rütli", Sonntagsblatt des „Luzerner Tagesanzeiger" 1909, Nr. 38. Dort steht im Text zu einem Bild der Schlacht bei Murten folgender klassische Satz: „Unaufhaltsam dringen sie vor, der Berner Bär, der Stier von Uri, die gestreifte Kreuzesfahne von Neuenburg". Also geschehen im Jahre des Heils 1909 in der Waldstatt Luzern, die das Schwyzer Banner nicht kennt uud dazu einen Anachronismus von 400 Jahren begeht! *C. B.*

Vom Baselstab. Herr Ch. Schlumberger, Mitglied der herald. Gesellschaft, macht uns aufmerksam auf zwei hölzerne, geschnitzte Schrankflügel von 1759 aus Liestal. Sie zeigen je einen Schild mit Schildrand, darin den Baselstab, und oben, neben der Curvatur, einen sechsstrahligen Stern. Bemerkenswert ist die Zeichnung des Unterendes des Stabes, das durchaus anders als gewöhnlich gebildet ist. Die Schnitzereien befinden sich im Kunsthandel. *S.*

Bibliographie.

E. H. PERREAU. — **Le droit au nom en matière civile.** — Paris, Larose et Tenin, 1910.

Dans une substantielle monographie de 500 pages, l'auteur étudie sous ce titre la théorie générale, en droit civil moderne, spécialement en droit français, du *nom* patronymique, du *titre* honorifique, du *prénom*, du *pseudonyme* et du *surnom*. Il y joint une étude succincte, mais fort intéressante sur *les armoiries* au point de vue juridique, considérant avec raison celles-ci comme une figuration spéciale des noms de famille, à laquelle peuvent s'appliquer, *mutatis mutandis*, la plupart des principes qui régissent le droit au nom.

Historiquement, en vertu des édits de 1555 et de 1696, le blason s'est caractérisé en France, — comme d'ailleurs dans les autres Etats monarchiques de la vieille Europe, — par le triple critère de marque *honorifique, concédée* et *familiale*. Mais ces trois caractéristiques ont apparu successivement, le blason étant tout d'abord librement choisi et attribué à une personne en particulier. L'auteur insiste avec raison sur le fait, trop souvent méconnu, même en notre pays, que l'armoirie n'est point en soi, et n'a jamais été, une marque de noblesse. Ainsi, en France, même sous le régime sévèrement réglementé des deux édits susmentionnés, non seulement des armoiries ont été octroyées aux bourgeois de certaines villes et aux personnes non nobles revêtues de certaines charges, mais encore la faculté de chaque particulier de se choisir des armes et d'en faire protéger l'usage exclusif a été pleinement admise dans la pratique. Seul le *timbre* (heaumes et couronnes) était strictement réservé à la noblesse, et son usage privatif ainsi que ses distinctions furent protégés par des sanctions rigoureuses.

La Révolution balaya inconsidérément, avec l'héraldique elle-même, toute la jurisprudence y relative. Puis l'Empire rétablit les armoiries avec des règles nouvelles, de plus en plus analogues, sinon toujours semblables, aux normes de l'ancien régime.

La partie originale du travail de M. Perreau est celle où il étudie l'état actuel de la pratique administrative et de la jurisprudence françaises relativement au blason. Il montre que si les armoiries, — sauf celles de certaines villes, modifiées ou complétées par des décrets spéciaux, — ont cessé d'être concédées et peuvent sans difficulté se constituer par simple arrogation, elles n'ont pas perdu pour cela leur caractère familial héréditaire et le droit à une certaine protection, cela sous la forme de l'action en *contestation* ou de l'action en *réclamation* d'armoiries. Par la force des choses et par analogie avec les normes relatives à l'usage du nom, les tribunaux, dans l'examen des cas qui leur sont soumis, font application de certains principes de l'ancien droit relatif à la matière.

En Suisse, où les contestations juridiques relatives aux armoiries ne se sont guères présentées dans les temps modernes que dans des cas d'ordre commercial (marques de fabrique), il n'est pas douteux que la jurisprudence française pourrait être invoquée avec fruit dans des litiges éventuels relatifs à

l'emploi abusif par autrui d'armoiries dont, sinon la concession, tout au moins l'usage antérieur et exclusif pourrait être démontré. *A. S. Veyrassat.*

Armorial de Tessin. M. G. Corti a publié un armorial intitulé: *Famiglie Patrizie del Cantone Ticino,* qui nous a déjà été signalé par notre président M. Grellet dans son rapport annuel, publié dans les *Archives héraldiques* (1908 p. 138). Nous signalons à nos lecteurs un supplément à cet armorial qui paraît actuellement dans la *Rivista del Collegio Araldico* à Rome. (Novembre 1910 et ss.). *D.*

Die Siegel der Gesellschaft zum Schwarzen Garten und der medizinisch-chirurgischen Gesellschaft des Kantons Zürich. — Unser neues



Fig. 125
Siegel der Gesellschaft der Barbiereren und Wundartzeten zum schwarzen Garten in Zürich, an Urk. vom 24. IV. 1676 im St. A. Zürich, Antiquar. Gesellschaft Nr. 2303 und 2303 a.

Mitglied, Herr Dr. med. Anton v. Schulthess Rechberg-Schindler in Zürich hat in der Festschrift zur Feier des 100jährigen Bestandes der Gesellschaft der Ärzte des Kantons Zürich, 1810—1910[1], die Geschichte der Gesellschaft in an-

[1] Zürich, Druck von Zürcher & Furrer, 1910.



Fig. 126
„S. der Wvndartzet vnd Barbiereren in Zürich". Silbernes Petschaft im Besitze des Herrn Dr. C. Meyer-Hürlimann in Zürich. Datiert 1683.



Fig. 127
Siegel der medizinisch-chirurg. Gesellschaft des Kts. Zürich. Petschaft, im Archiv der Gesellschaft der Ärzte des Kantons Zürich.

ziehendster Form geschrieben. In ihr veröffentlicht er zwei Siegel der Vorläuferin der kantonalen Ärztegesellschaft: der Gesellschaft der Barbierer und Wundärzte zum schwarzen Garten in Zürich, die der Zunft zur Schmieden angegliedert war. Beide Siegel, zumal das spätere, von dem das Petschaft noch vorhanden ist, sind sehr flott gehalten. Das ältere Siegel zeigt im Schilde ein halboffenes Rasiermesser und in der linken obern Hälfte eine Krone; der zweite Schild ist überhöht von der Krone und enthält das viertelsgeöffnete Rasiermesser, sowie einen Schlüssel zum Zahnziehen. — Das Siegel der heutigen Gesellschaft bringen wir, weil es zum Urheber einen der tadellosesten Petschaftschneider der deutschen Schweiz aus der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts hat: Aberli den Ältern (1774—1851).

In einer Studie: **Die dreizehn Gesellschaften und die neue Burgergesellschaft der Stadt Bern,** erschienen in den Blättern für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde 1910, 2, S. 171 ff., gibt unser Mitglied Dr. A. Zesiger das Hauswappen der Stube zum Narren und Distelzwang, der Metzger und Schuhmacher, die Hauszeichen der Obergerber, der Stube zum Mittelleuen, der Weber, der Schneider (z. Mohren), der Zimmerleute und einige Zunftbecher, sowie das Wappen der neuen 14. Gesellschaft in kleineren Abbildungen wieder; die neue Fahne der letztern mit Text, ebenfalls von Dr. Zesiger, abgebildet a. a. O., 3, S. 257.

In der 1. Lieferung des in neuer Auflage begriffenen **„Wörterbuchs des Deutschen Staats- und Verwaltungsrechts“**, begr. von Prof. v. Stengel, hg. von Dr. M. Fleischmann, behandelt Schücking Seite 55—65 den Adel: dessen Begriff, historische Entwicklung, den Hochadel, niederen Adel, Adelsschutz, Adelskontrolle und Adelsbehörden. Zur knappen Orientierung für schweizerische Petenten um Anerkennung ihres Adels in den deutschen Bundesstaaten ist dieser Abschnitt sehr geeignet. — In unsere Interessengebiete schlagen ferner in Aussicht gestellte Artikel, wie Fideikommisse, Lehen, Stammgüter, Personenstand (Namen) ein.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Bericht über die Jahresversammlung vom 24. und 25. September 1910 in Chur.

Dieselbe war leider — wohl der etwas exzentrischen Lage des Versammlungsortes wegen — bloss von etwa 20 Mitgliedern besucht; nichts destoweniger aber nahm sie doch einen in jeder Hinsicht gelungenen Verlauf und wird allen Teilnehmern in bester Erinnerung bleiben. — Gleich nach Ankunft begab man sich nach dem bischöflichen Palaste, einem zwar äusserlich einfachen, aber durch seine originelle Innendekoration namentlich im Treppenhaus und in den weiten Korridoren (Guirlanden und Jagdszenen aus bemaltem Stuck) bemerkenswerten Bau, in dessen Rittersaal Herr Stadtarchivar Fritz von Jecklin eine äusserst reichhaltige und interessante heraldische Ausstellung arrangiert hatte. Auch an dieser Stelle sei ihm für seine viele Mühe und Arbeit der beste Dank der Gesellschaft ausgesprochen. Die Ausstellung zerfiel in zwei Abteilungen: die eine umfasste die heraldischen Altertümer des rätischen Museums und des Domschatzes, die andere bestand aus heraldischen Arbeiten lebender Künstler und Kunsthandwerker. Hervorgehoben seien von jenen in erster Linie die berühmten Karolingerurkunden aus dem 8. bis 10. Jahrhundert, alle noch mit den wohlerhaltenen Siegeln der Aussteller versehen, ferner die wappengeschmückten Schmuckkästchen von Scheid und Thusis, beide noch aus dem 14. Jahrhundert stammend, also aus der besten Zeit der Heraldik; weiter heraldisch verzierte Ofenkacheln aus dem 16., sowie kaiserliche, französische und bischöfliche Wappenbriefe und Adelsdiplome meist aus dem 17. Jahrhundert, sowohl für einzelne Personen, als auch für ganze Gemeinden, wie z. B. für Tarasp. Nicht vergessen seien auch die prunkvollen, reich mit Gold und Seide gestickten Messgewänder des 18. Jahrhunderts, die gewöhnlich das Wappen entweder des Fürstbischofs, oder aber des jeweiligen Donators trugen. Interessante Stücke waren auch ein noch aus dem 12. Jahrhundert stammender elfenbeinerner Siegelstempel des Domkapitels, sowie ein Langwieser Alpenrodel und eine Tschiertscher Urkunde, auf welchen beiden die Anteilhaber bezw. die Zeugen neben ihren Namen ihre Hausmarken eingetragen hatten. Den Schluss der historischen Abteilung machten die vollständige Sammlung aller bischöflichen Siegel, sowie ein bischöflicher Wandkalender des 18. Jahrhunderts. Die zweite Abteilung führte namentlich eine grosse Anzahl Arbeiten unseres geschätzten Landsmannes Aloys Balmer in München vor Augen, sowohl flott gezeichnete Ex-libris, als auch prächtig wirkende Scheibenrisse, von welch letzteren übrigens schon mehrfach im Archiv Proben erschienen sind; viel bewundert wurde auch ein minutiös gemaltes und in den heraldischen Formen des 14. Jahrhunderts gehaltenes Wappenbuch aller Landvögte der Waadt von Theodor Cornaz in Lausanne. Weiter lagen

vor eine grosse Anzahl guter Arbeiten der Siegelstecher Homberg in Bern und Egger in St. Gallen, prächtige Holzschnitzereien unseres als Holzbildhauer rühmlichst bekannten Mitgliedes Streuli-Bendel, ferner solche von Wirz in Chur; dann Goldschmiedarbeiten von Jean Kauffmann in Luzern (vor allem erwähnenswert ein heraldisches Klischee für Lederpressung, sowie zwei heraldisch verzierte Grabplatten). Das heraldische Institut Merguin in La Chaux-de-Fonds hatte einige gross angelegte Scheibenrisse eingesandt; endlich aber sei auch noch der von Anton Mooser in Maienfeld in Eisenblech getriebenen und bemalten Wappenschilde sämtlicher Hochgerichte Graubündens gedacht, einer durchaus originellen und jedenfalls sehr dekorativ wirkenden Arbeit.

Nach Besichtigung der Ausstellung wurde noch dem Dome und dem rätischen Museum ein kurzer Besuch gemacht; in jenem interessierte ausser der im Chor und in der Krypta noch zu Tage tretenden Baufragmente aus römischer und karolingischer Zeit namentlich der reiche Domschatz. Im Museum wurden hauptsächlich der bekannte Ilanzer Münzfund, der ausser aus longobardischen auch noch aus karolingischen und arabischen Goldmünzen besteht, und der wahrscheinlich der Überrest eines longobardischen Kriegsschatzes ist, bewundert. Genannt seien ferner noch eine aus dem Rathause stammende Standesscheibe mit Pannerträger und den Wappen sämtlicher Orte und Zugewandten der Eidgenossenschaft um ca. 1500; weiter ein oberitalienisches Service mit Wappen Pellizari etc. etc.

Um 5 $^1/_2$ Uhr begann die Sitzung im alten Grossratssaale. Nach Verlesung von Jahresbericht und Jahresrechnung, die beide in extenso im Archive abgedruckt werden, schritt man zur Wahl des nächstjährigen Versammlungsortes. Vorgeschlagen wurden Neuchâtel, Lenzburg, Lugano und Zug; schliesslich einigte man sich auf Lenzburg. Hierauf hielt Herr Dr. Zesiger aus Bern einen mit grossem Interesse und vielem Beifall aufgenommenen, und mit reichem Anschauungsmaterial illustrierten Vortrag über das Schweizerkreuz. Da der Vortrag im Archiv erscheinen soll, so können wir uns hier kurz über denselben fassen: Ein gemeinsames Wappen kennt die Schweiz erst seit 1798. Aber schon lange vorher zeigen dreiviertel aller Fahnen ein Kreuz als Feldzeichen, das aber ursprünglich farbig oder weiss, aufrecht stehend oder schräg gestellt sein konnte. Schon im Laupenkriege führten die Berner als Feldzeichen ein weisses Kreuz; auch in der Schlacht von Tannenberg, die 1410 der deutsche Orden den Polen lieferte, führten die schweizerischen Reisigen als Feldzeichen ein weisses Kreuz in rotem Felde. Die Eidgenossen führten ein gemeinsames Feldzeichen, trotzdem sie sich eigentlich sonst weniger als Schweizer, denn als Angehörige ihres Kantons fühlten. Seit der Mitte des 15. Jahrhunderts kam das Kreuz ins Fähnli, 1480 wurde dies von der Tagsatzung sogar ausdrücklich vorgeschrieben. Es ist ein Irrtum, anzunehmen, dass das spätere Schweizerkreuz aus dem Schwyzerkreuz entstanden sei, sondern es geht viel wahrscheinlicher auf das Kreuz des Herrn zurück; auch die deutschen Landsknechte Kaiser Maximilians führten das Kreuz als Feldzeichen, aber nicht wie die Schweizer das aufrechte, sondern das sog. Andreaskreuz. Seit der Reformation, die die Schweiz in zwei Lager trennte, verschwindet das Kreuz als gemeinsames Zeichen wieder fast vollständig; es

gibt kein gemeinsames Feldzeichen mehr, jetzt kommen vielmehr die Fahnen mit kantonalen Abzeichen auf. — Es folgte noch eine kurze Mitteilung von Stadtarchivar Fritz von Jecklin über die historische Entwicklung des Bündner Wappens, die mit der Anregung schloss, es möchte doch auf das vereinfachte Wappen zurückgegriffen werden, wie es die grosse Schaumünze von 1548 zeigt, die der Zürcher Goldschmied Joh. Jakob Stampfer als Patengeschenk der XIII Orte und Zugewandten für die Prinzessin Claudia von Frankreich geschlagen hatte, und wie dasselbe nun auch in der grossen Standesscheibe, die Graubünden 1896 in das Landesmuseum gestiftet hat, dargestellt ist. Zum Schlusse wurde beschlossen, die Gesellschaft möge in diesem Sinne an die hohe Regierung des Kantons petitionieren. — Nach den beiden Vorträgen wies der Präsident, Herr Grellet, noch ein minutiös ausgeführtes handschriftliches Appenzeller Wappenbuch vor, die Frucht jahrelanger Arbeit unseres Mitgliedes Jakob Signer. — Beim Allfälligen wies Herr Dr. Zesiger nochmals auf die Wünschbarkeit der Sammlung und eventuell späterer Publizierung der schweizerischen Gemeindewappen hin und wiederholte ferner den Wunsch der Beteiligung unserer Gesellschaft an der nächsten schweizerischen Landesausstellung, beides Postulate, die schon letztes Jahr in Stein behandelt worden waren. — Die Sitzung schloss mit der Ernennung zum Ehrenmitgliede unserer Gesellschaft des Herrn Prof. Dr. Felix Hauptmann in Freiburg i. Ue. und Berlin.

Ein äusserst animiert verlaufenes Bankett im Hôtel Steinbock, an dem aber leider eine Vertretung der Behörden fehlte, schloss die Tagung. — Der zweite Tag führte die Teilnehmer bei herrlichstem Wetter ins Land hinaus An dem freundlichen Reichenau und dem düsteren Räzüns vorbei führte uns die Bahn nach Bad Rothenbrunnen, von wo aus wir in 3/4 Stunden nach dem herrlich gelegenen Schloss Ortenstein hinaufstiegen, dessen Besitzer, Oberstleutnant v. Tscharner, mit seiner Familie uns aufs freundlichste empfieng. Während 1 1/2 Stunden hielten wir uns in dem gleicherweise durch Natur wie Geschichte ausgezeichneten und berühmten ehemaligen Sitze erst der Freien von Vatz, dann der Grafen von Werdenberg-Sargans und endlich vom 16. bis in die Mitte des vorigen Jahrhunderts der Grafen von Travers auf. Ein herrlicher Marsch vorbei an dem idyllisch gelegenen Seelein von Canova, sowie dem als erstem Wirkungskreise Jürg Jenatschs berühmten Scharans brachte uns in weiteren 2 1/4 Stunden nach Sils, am Fusse der Ruine „Hohen-Rätien“, woselbst noch ein gemütliches Mahl in der „Post“ den Abschluss der in allen Teilen wohlgelungenen 19. Jahresversammlung brachte. Die meisten Teilnehmer bestiegen im nahen Thusis die Bahn zur Heimkehr, nur wenige benützten das prächtige Wetter noch zu einem Ausfluge in die Via Mala.

Der Schreiber: Dr. Aug. Burckhardt.

Allocution du président de la société, M. Jean Grellet, à l'Assemblée générale de Coire, le 24 septembre 1910.

L'année passée, à pareille date, lors de notre réunion à Stein s/Rh. qui nous a laissé de si bons souvenirs, le comité se présentait devant vous avec le sentiment pénible de n'avoir pas pu remplir toutes ses promesses et un peu découragé par la situation financière peu brillante, sans être cependant encore alarmante. Une certaine diminution du nombre des membres de notre société qui s'était graduellement produite depuis quelques années, pour n'être pas encore très sensible, n'en imposait pas moins la nécessité d'aviser aux moyens d'augmenter notre effectif. Aujourd'hui j'ai le plaisir de vous annoncer que, grâce au zèle déployé par quelques sociétaires, nous avons dans le courant de l'année recruté une vingtaine de nouveaux membres; puis nous avons mis a exécution la décision de l'assemblée générale de faire un tirage supplémentaire d'un des numéros des «Archives» dans un but de propagande. Pour différentes raisons cette campagne n'a pas pu être faite au commencement de l'année, comme nous en avions l'intention, mais nous espérons n'avoir pas à regretter le retard et qu'au contraire le résultat ne sera que meilleur en offrant un numéro qui au point de vue de la variété des articles et de l'abondante illustration, se présente aussi bien que le second fascicule de cette année, le dernier paru. Ces exemplaires supplémentaires ont en partie déjà été expédiés, d'autres le seront encore; ils nous ont procuré jusqu'à présent une vingtaine d'adhérents et nous espérons pouvoir en enregistrer prochainement encore d'autres. En attendant le nombre de nos membres qui était tombé en 1909 à 226 s'est déjà relevé au chiffre réjouissant de 263. — Nous aurions une augmentation plus forte encore à signaler, si d'autre part, comme cela se produit toujours, quelques membres ne s'étaient retirés, mais ces défections ont été cette année très peu nombreuses et, si nous ne faisons erreur, une seule est irrévocable, la mort nous ayant enlevé une de nos plus récentes recrues, M. Ferdinand du Martheray, ministre de Suisse à Vienne auquel nous avons consacré une notice nécrologique dans les «Archives». Je vous invite à vous lever pour honorer sa mémoire.

Bien que l'effet de nos nouveaux enrôlements ne doive se produire que pour l'année 1910, le résultat financier de 1909 n'en peut pas moins être considéré comme satisfaisant en ce sens que nous bouclons nos comptes sans déficit. Nous avons 4925 fr. 29 de recettes, contre 4737 fr. 09 de dépenses, ce qui laisse un petit excédent des premières sur les secondes de 188 fr. 09; mais nous avions commencé l'année avec un avoir de 1543 fr. 19. D'autre part le fascicule 3/4 des «Archives» de 1908 d'une valeur d'environ 800 francs figure dans les comptes de 1909. En éliminent ces deux postes nous aurions 3382 fr. 10 de recettes effectives contre 3937 francs de dépenses, donc un déficit approximatif de 550 francs. Il ne sera, on le voit, pas superflu de continuer la campagne en vue d'augmenter les ressources de la société.

Le fait le plus saillant à signaler est la démission que notre estimé rédacteur, M. le Dr Aug. Burckhardt s'est vu dans le cas de nous donner par lettre du

24 mars 1910, ses occupations ne lui permettant pas de consacrer le temps nécessaire à notre organe. En remerciant M. Burckhardt de la bonne volonté qu'il a mise à reprendre il y a cinq ans cette tâche passablement ardue, lors de la démission de son prédécesseur, M. Stückelberg, et des services rendus, nous nous plaisons à rendre hommage à sa science étendue dans des domaines variés et à sa parfaite compétence dans les questions traitées dans nos «Archives» ainsi qu'à l'aménité de son caractère qui a toujours permis d'excellentes relations entre lui et le comité. Nous comptons que sa collaboration à notre revue nous restera acquise et qu'il continuera à siéger dans notre comité où son expérience pourra toujours nous rendre de bons services. La nomination du rédacteur étant de la compétence du comité, nous avons désigné comme son successeur, M. le Dr F. Hegi, IIe archiviste d'Etat à Zurich, qui est déjà entré en fonctions avec beaucoup de zèle et nous croyons avoir eu la main très heureuse dans notre choix.

Nous avons encore à vous informer que la direction des archives de Bâle où est déposée notre bibliothèque, nous a invités à la retirer ayant besoin pour ses propres services de la place qu'elle occupe. Le comité a décidé dans sa séance de ce matin de profiter d'une offre qui nous a été obligeamment faite par la bibliothèque cantonale de Fribourg de la recevoir en dépôt dans les superbes locaux qu'elle vient de construire. Notre dépôt ne sera pas noyé dans les collections cantonales, mais sera classé à part et restera notre propriété. Nous pouvons être assurés qu'elle recevra tous les soins voulus de la part des préposés à la Bibliothèque de Fribourg, MM. Max de Diesbach et F. Dubois, tous deux dévoués membres de notre société.

Les fascicules 1 et 2 des «Archives héraldiques» de 1910 ont paru, le 3e qui est sous presse, ne tardera pas à voir le jour et nous nous efforcerons de faire paraître le 4e aux environs de Noël, de sorte que pour la première fois depuis longtemps notre organe aura repris a peu près normalement son allure réglementaire de fascicules trimestriels. Ainsi rentrés dans la bonne voie, nous espérons n'en plus sortir.

Le « Manuel généalogique » a continué à paraître régulièrement comme supplément de chaque fascicule des « Archives » ; le second volume compte déjà 80 pages. Vous apprendrez avec plaisir que cette publication est très appréciée, même à l'étranger; nous en trouvons la preuve, entre autres, dans un ouvrage: „Thronfolgerecht und Blutsverwandtschaft der deutschen Kaiser", publié récemment par un éminent historien de droit public, le baron Otto de Dungern qui cite à plusieurs reprises notre « Manuel généalogique » et à propos d'une supputation du nombre des descendants de Charlemagne vivant à une certaine époque, il dit ceci: „Der ziffernmässige Nachweis wird erst möglich sein, wenn einmal das Urkundenmaterial planmässig genealogisch durchgearbeitet ist, etwa in der Art, wie das im Genealogischen Handbuch für Schweizergeschichte, dem Deutschland nichts an die Seite stellen kann, versucht worden ist".

A ce propos nous constatons avec regrets qu'à part une notice sur les Victorides due à feu M. le Dr Diener, aucune famille du canton qui nous accueille aujourd'hui n'a encore été traitée dans le « Manuel ». Ce n'est certes pas la

matière qui fait défaut dans ces Grisons, si pittoresquement hérissés de châteaux féodaux et nombreuses sont les familles qui, y ayant joué un rôle dans l'histoire du moyen-âge, seraient à leur place dans notre manuel. Nous ne demanderions pas mieux que de la leur réserver, mais il faudrait pour cela des collaborateurs qui soient disposés à s'atteler à la tâche, à éplucher des documents, à recueillir les sceaux et à établir, d'après les méthodes adoptées par notre commission, les généalogies des Realt, des Räzüns, des Vatz et de tant d'autres. Il y aurait là de quoi tenter les travailleurs et ce ne serait que continuer les traditions du canton où les recherches historiques ont toujours été en honneur. Il compte en effet de nombreux et vaillants pioniers dans le domaine spécial de la généalogie et de l'héraldique. Nous ne rappellerons que quelques-uns des principaux.

Le plus ancien *Joh. Ardüser* (1557-1614) donnait dans sa „Wahrhafte und kurtz vergriffene Beschreibung etlicher herrlicher Ampter Personen„ des renseignements biographiques et généalogiques. — *Guler de Wynegg* (1562-1637) faisait paraître une monumentale et assez touffue histoire des Grisons armoriée. — *Aloys de Mohr* a recueilli une vaste collection de documents formant 12 volumes s'étendant de 1100 à 1700. — De *R. Amstein* la bibliothèque cantonale possède une collection d'environ 1200 armoiries de familles grisonnes pour la plupart peintes par cet héraldiste. — *Fortunatus Sprecher von Bernegg* (1585 à 1647) a publié une chronique de la Rhétie où l'héraldiste et le généalogiste peuvent puiser des données utiles. — *Fortunatus de Salis-Haldenstein* a laissé des matériaux manuscrits sur sa famille et *Pietro Lavizari* a publié une histoire complète de la sienne (1739). — Les deux ouvrages „Stemma vetustissimae originis familiae Plantarum“ et „Stemmatographia Rhaeticae familiae Saliceorum vulgo Salis“, bien qu'anonymes, sauf erreur, sont dus à des Grisons. — Des monographies sur les seigneurs de Haldenstein, Hohen-Realt genannt Jäcklin, Hohentrins, Vatz et Räzüns ont pour auteurs *Rodolphe de Salis*, *H. L. Lehmann*, *J. U. de Salis-Seewis* et *B. Vieli*. — *Nicolas de Salis* et *C. P. de Planta* que la mort vient d'enlever il y a peu de jours, ont aussi écrit l'histoire de leurs familles respectives. — La famille *de Castelmur* a également sa généalogie publiée en grand in-folio. — *Ant. Sprecher de Bernegg* a commencé en 1847 la publication d'une histoire des familles rhétiennes dont malheureusement un seul volume, fort rare, a paru et il serait à désirer que cet ouvrage trouvât un continuateur. Le même auteur publiait en 1854 un armorial des familles de Coire et donnait aux „Mitteilungen“ de la Société des antiquaires de Zurich une monographie des sceaux de l'état et des communes des Grisons. — *Wolfgang de Juvalt* s'occupait des dynastes de Räzüns et de l'époque féodale en Rhétie. — Enfin *Dietrich Jecklin* publiait en 1887 une nouvelle édition de l'armorial de Coire.

Si nous voulions aussi éplucher les articles de revues, nous trouverions encore les noms de plus d'un auteur, entre autres celui de notre ami *Fritz de Jecklin*, qui ont abordé des questions généalogiques ou héraldiques. Vous voyez que la branche d'études dont nous nous occupons a été abondamment cultivée dans les Grisons. Ce qui manque encore est un armorial du canton en général, car nombre de familles historiques ayant des armoiries que l'on aimerait

souvent à connaître, ne se trouvent pas dans l'armorial de Coire, parce qu'elles ne sont pas bourgeoises de cette ville. Ici encore nous voudrions indiquer ce champ d'activité au zèle de quelque spécialiste, dans l'espoir que notre appel trouvera de l'écho.

Ceci dit, je me permettrai de retenir encore pendant quelques instants votre attention pour aborder, comme vous avez pris l'habitude de vous y attendre, de ma part, un sujet spécial se rapportant à l'objet de nos études. L'année passée, en vous entretenant des armoiries parlantes, je l'avais choisi dans le domaine héraldique, aujourd'hui je vous parlerai de généalogie à propos d'un cas qui démontre bien comment cette science, jugée encore par beaucoup comme futile, peut venir en aide à d'autres branches du savoir et élucider des points obscurs, par exemple du droit public.

On sait assez que l'empire d'Allemagne, auquel se rattachait autrefois aussi notre pays, était électif et que le droit d'élire le souverain, graduellement restreint, à partir du XIIIe siècle à un petit nombre de personnes, ne fut définitivement attribué que par la bulle d'or de 1356 aux seuls 7 princes électeurs. Mais précédemment les membres du corps électoral étaient beaucoup plus nombreux et se composaient de ce qu'en un terme général on peut appeler les magnats de l'empire. Mais qui étaient-ils au juste? A quoi les reconnaissait-on? En vertu de quelles qualifications étaient-ils aptes à prendre part à l'acte électoral et à défaut desquelles on en était exclu? C'est là une question de droit public qui n'ayant jamais encore fait l'objet d'une étude spéciale, reste ouverte. Nul statut ou règlement, aucune bulle, loi ou décision connues ne fixe ce point, pas plus que cet autre non moins important: qui était éligible à la dignité impériale? Le choix des électeurs était-il illimité, soit avant 1356, soit après cette date et aurait-il pu se porter sur un vilain, sur un membre de la noblesse ministériale, sur n'importe quel duc, comte ou baron? Il semble *a priori* que ce ne devait pas être le cas et de fait aucun vilain, ministérial ou baron n'a jamais été élu. Des personnages portant le simple titre de comtes l'ont été à plus d'une reprise et les historiens n'ont pas manqué de représenter ces nominiations comme une élévation extraordinaire, due aux seuls mérites transcendants de l'élu. Mais en y regardant de plus près on verra qu'outre leur valeur et influence personnelles qui à elles seules n'auraient pas suffi à leur faire décerner la couronne, ils possédaient une qualité sans laquelle ils n'auraient pu être candidats, car à défaut de loi écrite, il y avait une coutume impérieuse équivalant à une disposition constitutionnelle. Quelle était-elle?

C'est ce que le baron Dr Otto de Dungern a cherché à établir dans le livre que j'ai mentionné plus haut: „Thronfolgerecht und Blutsverwandtschaft der deutschen Kaiser seit Karl dem Grossen" (1910, Carl Vogt, éditeur, Papiermühle S. A.).

Pour arriver à la solution du problème, il s'est demandé qui de fait était arrivé à la pourpre impériale et si les élus n'avaient pas un trait caractéristique commun à tous et, à l'aide de la généalogie, il est arrivé à jeter de la clarté dans ce domaine jusque-là voilé de ténèbres. Il a compulsé une étonnante

richesse de données généalogiques et pu ainsi établir de nombreux tableaux lui permettant de constater que non seulement tous les empereurs, mais aussi les candidats malheureux dont parle l'histoire, à quelle famille qu'ils appartinssent, descendaient sans exception de Charlemagne et que les empereurs postérieurs à Henri I, l'Oiseleur, avaient en outre du sang de celui-ci dans les veines. Il ne peut y avoir là l'effet du hasard. Il n'y a que trois réserves à faire. Deux concernent les successeurs immédiats de Louis l'Enfant, le dernier des Carlovingiens, Conrad Ier et Henri Ier qui selon de nombreuses preuves indirectes se rattachaient certainement à la famille du fondateur de l'Empire, bien qu'il ne puisse être établi documentairement avec une certitude absolue comment la parenté se constitue, faute de connaître suffisamment leur ascendance féminine; on ignore même à quelle famille appartenait la mère de Conrad dont on ne sait que le prénom. Un troisième point d'interrogation se pose au sujet de Hermann de Salm qui descendait bien de Charlemagne, mais dont la filiation d'Henri Ier n'est pas établie, faute de renseignements suffisants, car on ne connaît aucunement ni la mère, ni la grand-mère de Hermann, mais il est probable que lui aussi avait du sang de l'Oiseleur et que seule l'absence de documents en empêche le contrôle; il n'est en effet guère admissible qu'il ait constitué une unique exception à la règle de la double descendance impériale.

Malgré les efforts de plusieurs empereurs, notamment d'Henri VI, pour rendre la succession héréditaire dans leur famille, comme cela se pratiquait dans les pays voisins, la dignité impériale est constamment restée élective. Le choix des électeurs tombait sur le membre de la tribu impériale qui par l'importance de ses territoires, sa richesse, l'influence que lui donnaient ses alliances et sa valeur personnelle, leur semblait le plus apte à gouverner et à maintenir l'autorité et la dignité de la couronne. C'était là une autre condition requise. Ainsi s'explique comment on écartait souvent les propres fils de l'empereur défunt, surtout s'ils étaient mineurs, pour leur préférer un parent si éloigné que, selon nos idées modernes, il n'aurait plus guère de droit à ce titre; au moyen-âge cependant la notion de l'affinité restait vivace indéfiniment et créait entre tous les membres de la tribu, pouvant par filiation féminine aussi bien que par ligne directe se réclamer d'un ancêtre commun, des liens dont la mémoire était soigneusement entretenue. Si d'autre part à l'époque des grandes dynasties impériales la couronne a passé fréquemment et plus tard régulièrement de père en fils, ou au plus proche parent, il ne faut pas y voir, au point de vue juridique, un relâchement du principe de l'électivité, mais plutôt le fait que l'intérêt politique dirigeait le choix des électeurs précisément sur le plus proche agnat.

Nous ne saurions entrer ici dans le détail des preuves historiques, des arguments juridiques et des tableaux généalogiques au nombre de près de 60, fixant l'ascendance de tous les empereurs, au moyen desquels M. de Dungern étaye son intéressante théorie qui peut se résumer à ceci: le choix des électeurs n'était libre que dans le cercle restreint de la double descendance de Charlemagne et d'Henri l'Oiseleur. On a pu s'étonner de voir appelés à la dignité impériale

de simples comtes comme Rodolphe de Rheinfelden, Rodolphe de Habsbourg et d'autres, ou des étrangers comme Guillaume de Hollande, Alphonse de Castille et Richard de Cornouailles, mais eux tous remplissaient les conditions requises de la double descendance. Cette théorie, parce que nouvelle, sera peut-être combattue, mais elle nous paraît établie par son auteur sur des bases solides et résoudre le problème d'une manière satisfaisante.

On pourrait peut-être arguer de l'extrême rareté des tableaux généalogiques du moyen-âge qui nous ont été transmis, que les hommes de cette époque devaient être ignorants de leur généalogie, faute de moyens d'instruction. C'est là une erreur profonde. Les quelques arbres généalogiques parvenus jusqu'à nous sont faits d'une façon si sommaire qu'ils sont pour nous un casse tête chinois. Ils diront par exemple: Rodolphe fils de Catherine, fille de Marie, fille d'Ulrich, fils de Gisèle etc. passant ainsi par les femmes d'une maison à l'autre, sans, qu'en l'absence du nom des maris, on puisse voir de quelle famille il s'agit. Pourtant ils devaient être intelligibles à ceux qui les utilisaient et si pour cela il suffisait de rappeler toute une série de prénoms, on doit en conclure que les connaissances généalogiques étaient pour ainsi dire du domaine public. On comprendra facilement que la tradition de toutes les alliances et la filiation complète de la famille était inculquée a tous ses membres, lorsqu'il s'agissait de la transmission de droits pouvant porter au trône, mais pour pouvoir être contrôlées, ces relations de parenté devaient en outre être très exactement connues en dehors des cercles qu'elles concernaient en premier lieu et en effet au moyen-âge, si ignorant à tant d'autres égards, la science généalogique était la plus répandue. Il y avait à cela une raison toute pratique qui touchait tout le monde et non seulement les privilégiés.

L'église interdisait les mariages entre parents à la cinquième génération (plus tard on s'est contenté de la quatrième), ce qui revient à dire qu'il ne devait pas y avoir de frères ou sœurs dans la lignée des 16 ancêtres de chacun des deux fiancés; pour s'en assurer il fallait donc que tout le monde connaisse encore la génération supérieure, soit la lignée des 32 quartiers, faute de quoi on s'exposait à voir l'église intervenir un beau jour et déclarer la nullité du mariage ou à fournir au conjoint un cas de divorce tout prêt à être invoqué à la première dissension. Les actes de ces procès n'indiquent en général pas du tout, ou seulement très sommairement, les relations de parenté qui les motivaient, preuve encore qu'elles étaient considérées comme suffisamment connues pour n'avoir pas besoin d'être rappelées.

Il faut avouer que nos lointains ancêtres étaient plus fort généalogistes que nous. Aujourd'hui, je le crains, bien peu de personnes ont présente à la mémoire la nomenclature de leurs 32 quartiers, si même elles ont cherché à les connaître. Et pourtant la découverte de M. de Dungern est un frappant exemple du parti que l'on peut tirer de la généalogie. Ne négligeons donc pas cette branche et peut-être réussirons-nous aussi, comme lui, à en faire jaillir la solution de quelque problème d'un haut intérêt historique.

Auszug aus der Rechnung vom Jahre 1909.

A. Einnahmen.

1. Übertrag vom Jahre 1908	Fr.	1543. 19
2. Einnahmen von den Mitgliedern	„	2345. —
3. Einnahmen aus Abonnements	„	855. —
4. Einnahmen aus Verkauf	„	60. —
5. Zinsen	„	60. 50
6. Verschiedenes	„	61. 60
	Fr.	4925. 29

B. Ausgaben.

1. Für die Zeitschrift „Schweizer Archiv für Heraldik“	Fr.	4047. —
2. Für das „Genealogische Handbuch zur Schweizergeschichte“	„	600. —
3. Verwaltung und Verschiedenes	„	90. 20
	Fr.	4737. 20

C. Rechnungsabschluss.

Einnahmen	Fr.	4925. 29
Ausgaben	„	4737. 20
Somit Aktiv-Saldo per 31. Dezember 1909	Fr.	188. 09

Zeiger:

Vorübergehend zinstragend angelegt (am 31. Dezember 1909)	Fr.	173. 35
Barschaft (am 31. Dezember 1909)	„	14. 74
Gleich dem Saldo	Fr.	188. 09

Zürich, den 20. September 1910.

Der Quästor: G. Hess-von Schulthess.

Bericht über das Genealogische Handbuch.

Zu wiederholen ist die alte Klage wegen zu geringer Beteiligung von Mitarbeitern, wobei man beifügen kann, dass es vielleicht etwas bessert, dass aber immerhin noch weit mehr getan werden sollte. Jedenfalls ist für das laufende Jahr für jedes Heft ein Bogen gesichert. Die Rechnung erzeigt, weil letztes Jahr nicht vier Bogen geboten werden konnten, einen Vorschlag, der jedoch bei regerer Mitarbeit rasch aufgebraucht sein wird. Über das Genealogische Handbuch I fällt die erste Abrechnung nicht in das Berichtsjahr, sondern auf 1910; immerhin ist zu bemerken, dass aus dem an sich bescheidenen Absatz (36 Exemplare) der dem Coolidgefonds für die Einbandkosten entnommene Kapitalbetrag wieder hat ersetzt werden können (vgl. „Archiv“ 1910 Heft I, S. 48).

Rechnung für 1909.

	Fr.	Fr.
Beitrag der Heraldischen Gesellschaft	600. —	
Zahlung an Schulthess & Co. für Band III p. 33—64 samt zugehörigen Stamm- und Siegeltafeln		360. —
Aktivsaldo (auf Einlageheft 1296 der Aargauischen Kreditanstalt angelegt)		240. —
	600. —	600. —

NB. Die Rechnung für 1908 steht im Archiv 1910 Heft 1, S. 18 und verzeigt keinen Saldo, weil für die Fertigstellung von Band I der erforderliche Betrag dem Coolidgefonds entnommen ward.

Aarau, 20. IX. 1910. Dr. Merz, Oberrichter.

Bibliothèque de la Société.

Notre bibliothèque était déposée jusqu'à maintenant dans un local des Archives de Bâle dont la direction nous avait généreusement offert l'hospitalité. Celle-ci ayant eu besoin de la place que nous occupions, nous avons dû chercher un autre local. Dans sa dernière séance le comité a décidé de déposer notre bibliothèque à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg où une place lui était offerte par son directeur M. Max de Diesbach, notre membre dévoué. M. Fréd.-Th. Dubois, IIe bibliothécaire de cette bibliothèque et membre de notre comité, a bien voulu se charger de gérer nos collections et d'en dresser le catalogue. Dès que celui-ci sera terminé, nous le publierons dans les *Archives héraldiques* et alors chaque membre pourra user facilement de nos livres.

Dons.

Die Buchkunst. Geschenk von Herrn Fritz Amberger.

Schweiz. Blätter für Ex-libris-Sammler, 6 Nummern. Geschenk von Herrn Fritz Amberger.

Notice sur la famille Cornaz, par F. Cornaz. Don de l'auteur.

Les d'Alinge, une famille de Savoie amie de Genève, par Théodore Claparède. Don de l'auteur.

Henri de Mirmand et les réfugiés de la révocation de l'édit de Nantes, par Madame Alexandre de Chambrier. Don de l'auteur.

Antoine Oltramare, notice biographique et généalogique, par Eugène Ritter. Don de l'auteur.

La famille de Lessert. Don de M. Gaston de Lessert.

Il patriziato subalpino, par le baron Ant. Manno à Turin. Don de l'auteur.

Les armoiries des communes de la Haute-Garonne, par Eugène Harot. Don de l'auteur.

Catalogue de l'Exposition de la Toison d'Or à Bruges, en 1906. Don de Fréd.-Th. Dubois.

Heinrich Iselin von Rosenfeld und sein Geschlecht, von Fried. Weiss-Frey, Basel, 1909. Geschenk von H. Iselin, Nationalrat, Basel.

Descendance de D. Antonio prieur de Crato, XVIIIe roi de Portugal, par A. de Faria, Livourne 1909. Don de l'auteur.

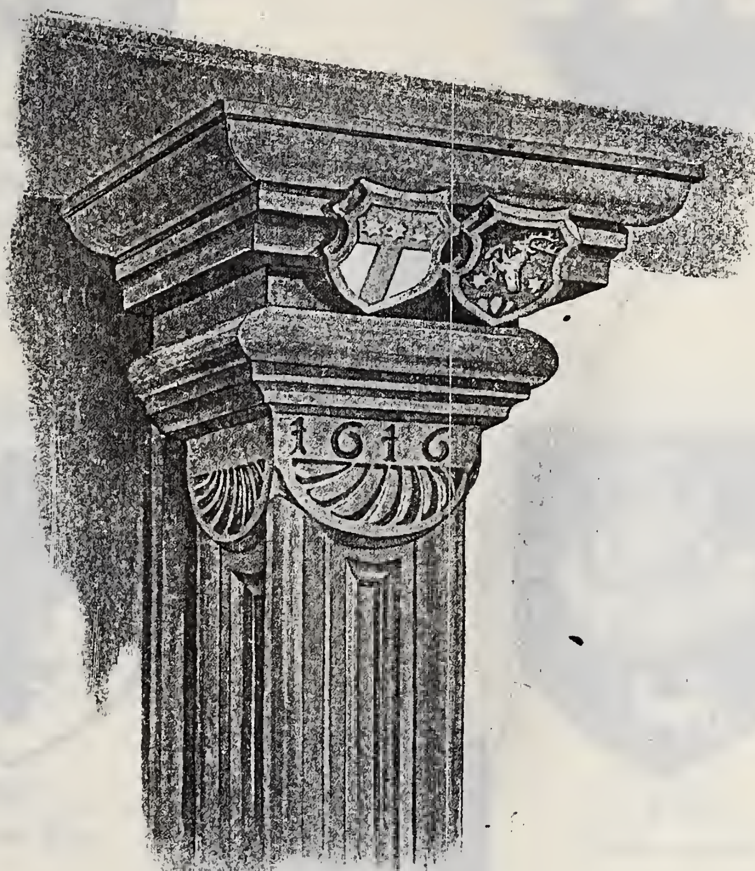
Même ouvrage, 2e édition, Livourne 1909. Don de l'auteur.

Le coq prétendu gaulois, par Th. Ducrocq, Paris 1908. Don de M. Eug. de Boccard à Paris.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



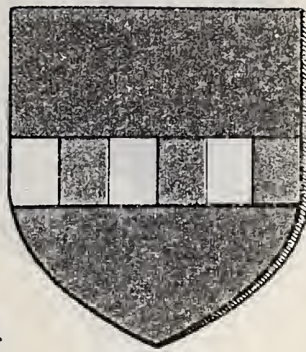
Falck-Becher



Familienwappen des Wundarztes Hans Jakob Ammann von Zürich
und seiner Ehefrau Barbara Huber von Richterswil.



89-II
Glandier.



90-III
Glandier.



91-IV
Glandier.



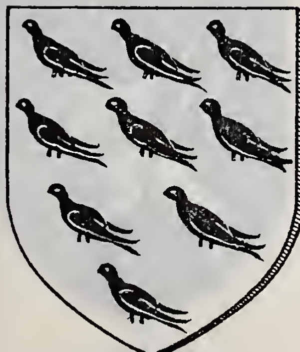
92-I
N.-D. du Port.



93-II
N.-D. du Port.



94
Lieu de Dieu.



95
N.-D. de Buonlogo.



96
N.-D. de Poleteins.

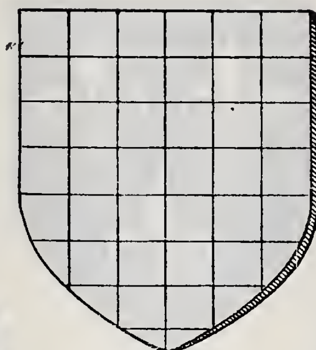
Th. Cornaz, del.



97-I
Prémol.



98-II
Prémol.



99-I
Val St-Georges.



100-II
Val St-Georges.



101-I
N.-D. du Parc.



102-II
N.-D. du Parc.



103-III
N.-D. du Parc.



104-I
Freudenthal.

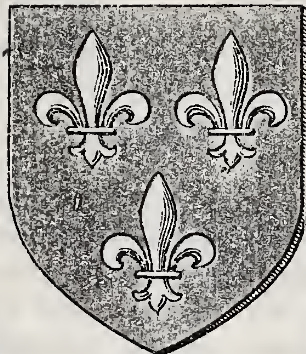
Th. Cornaz,
del.



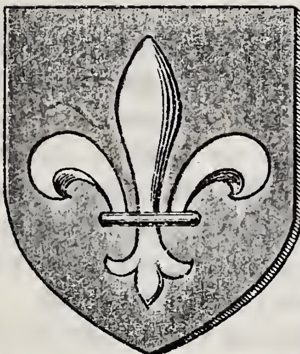
105-II
Freudenthal.



106-I
Vauvert.



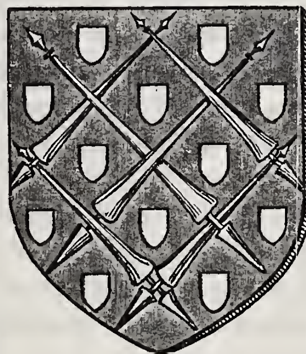
107-II
Vauvert.



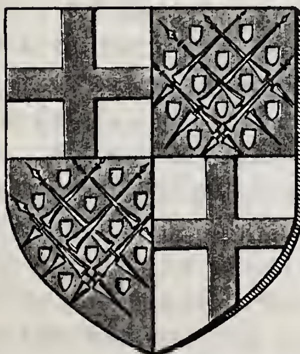
108-III
Vauvert.



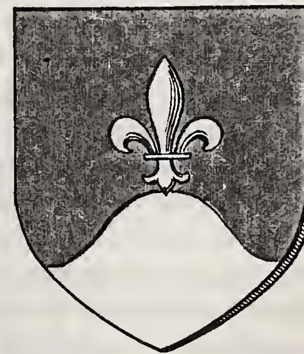
109
Parménie.



110-I
La Celle-Roubeaud.



111-II
La Celle-Roubeaud.



112
St-Paul-de-la-Mer.

Th. Cornaz, del.

LITH ART FIRE LES FRIBOURG

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1910 Jahrgang / Année XXIV Heft 1.

Vorwort.

Herr Dr. L. Aug. Burckhardt in Basel, der seit dem 15. Oktober 1904 das Vereinsorgan der Schweizer. Heraldischen Gesellschaft redigierte, hat wegen anderweitiger Verpflichtungen seine Entlassung als Redaktor genommen; er wird aber das Aktuariat weiterbesorgen. Der Vorstand der Gesellschaft hat unter herzlichster Verdankung der vom bisherigen Herrn Redaktor geleisteten uneigennützigen Dienste unterm 2. April dieses Jahres in einer Vorstandssitzung zu Olten Herrn Dr. Friedrich Hegi, II. Staatsarchivar in Zürich, gewählt, der mit vorliegender Nummer seine Redaktionstätigkeit aufgenommen hat. Herr Fréd.-Th. Dubois, II. Bibliothekar der Kantons- und Universitätsbibliothek in Freiburg, wird wie bisher dem Redaktor bei der Gewinnung und Erledigung der französischen Texte gütigst zur Seite stehen.

Der Zweck des Organes, die Pflege heraldischer und familiengeschichtlicher Interessen durch möglichst vielseitige, aktuelle und, soweit es die Finanzlage der Gesellschaft gestattet, auch mannigfaltig illustrierte grössere und kleinere Abhandlungen und Berichte einerseits, die Veröffentlichung von Gesellschaftsangelegenheiten andrerseits, wird derselbe bleiben. — Die Redaktion versichert ihre Leser, dass sie energisch bestrebt sein wird, den vierteljährlichen Publikationstermin genau einzuhalten; auf die Beilage, das Genealogische Handbuch zur Schweizergeschichte, braucht sie laut Gesellschaftsbeschluss keine Rücksicht zu nehmen. Dabei teilt sie den geschätzten Mitarbeitern mit, dass es ihr in Zukunft nur dann möglich sein wird, Manuskripte als druckfertig entgegenzunehmen, wenn eventuelle illustrative Beigaben gleichzeitig eingereicht werden. Ferner ersucht sie allfällige Bearbeiter von Artikeln im Umfange von mehr als 16 Druckseiten unseres Zeitschriftformates, sich **vor** der Ausarbeitung an die Redaktion zu wenden, um sich zu vergewissern, ob nicht etwa schon der geplante Umfang des Artikels ein Hindernis für dessen Annahme bilde. Der Entscheid über die Aufnahme von Illustrationen ist Sache der Redaktion, welche sich frühzeitige diesbezügliche Nachricht erbittet.

Zum Schlusse bittet die neue Leitung des „Archivs" alle die geschätzten Mitarbeiter auch um ihre fernere eifrige Mitarbeiterschaft, den geehrten Leserkreis, Vereinsmitglieder und Abonnenten, um dasselbe der Publikation bisher entgegengebrachte Interesse.

Zürich, am Tage des Sechseläutens.

Die Redaktion: Dr. Friedr. Hegi.

Das Schweizerkreuz.[1]

Von Dr. A. Zesiger.

(Hiezu Tafel I.)

1. Das Bernerkreuz.

Die Überschrift „Bernerkreuz" überrascht auf den ersten Blick; auch genügt sie vielleicht nicht einmal strengen stilistischen Anforderungen. Sie wurde aber ausdrücklich so gewählt, um gleich von vornherein den Zusammenhang des Bernerkreuzes mit dem Schweizerkreuz anzudeuten.

Vor zehn Jahren hat Th. v. Liebenau[2] in einer trefflichen Studie wohl zum erstenmal mit allem Nachdruck darauf hingewiesen, dass die alte Eidgenossenschaft „zwar ein gemeinsames Feldzeichen, aber kein gemeinsames Siegel oder Wappen besass". Unterstützt durch charakteristische Abbildungen führte er aber den Nachweis, dass trotzdem das Kreuz halboffiziell im Wappen und besonders auf Medaillen gar nicht selten vorkommt, wenn es sich um ein gemeinsames Sinnbild für mehrere der souveränen Orte handelt. Zugleich deutete er an, dass wohl kaum an eine Ableitung des Schweizerwappens vom Schwyzerwappen zu denken sei[3], obschon der Zusammenhang in den Namen gewiss angenommen werden darf.

In der Tat ist das Schweizerkreuz älter als das Kreuzlein im roten Schild von Schwyz, denn es kommt seit dem 15. Jahrhundert vor, während letzteres erst viel später nachzuweisen ist[4]. Noch älter aber als das Schweizerkreuz ist das Bernerkreuz, dem die folgende Untersuchung gewidmet ist.

---

[1] Die folgende Arbeit war als Vortrag für die Jahresversammlung der Heraldischen Gesellschaft von 1909 in Stein a./Rh. bestimmt; wegen der vorgeschrittenen Stunde wurde aber auf das Wort verzichtet. Die veränderten Voraussetzungen einer Zeitschrift wie das Heraldische Archiv haben nun zu einer Trennung des Stoffes gezwungen — eine Trennung, welche übrigens organisch durchaus gerechtfertigt ist und ungezwungen durchgeführt werden kann.

[2] Herald. Archiv 1900, S. 121 ff.

[3] A. a. O. Seite 122 Anm. 3, wo aber infolge eines Druckfehlers „Schweizerwappen" statt „Schwyzerwappen" steht; das Versehen ist leicht durch die Betrachtung des Meyerschen Titelblattes erkennbar.

[4] A. a. O. Seite 122; 1553 auf den Münzen als „Schweizerkreuz" bezeichnet; im Wappen etwa seit 1580.

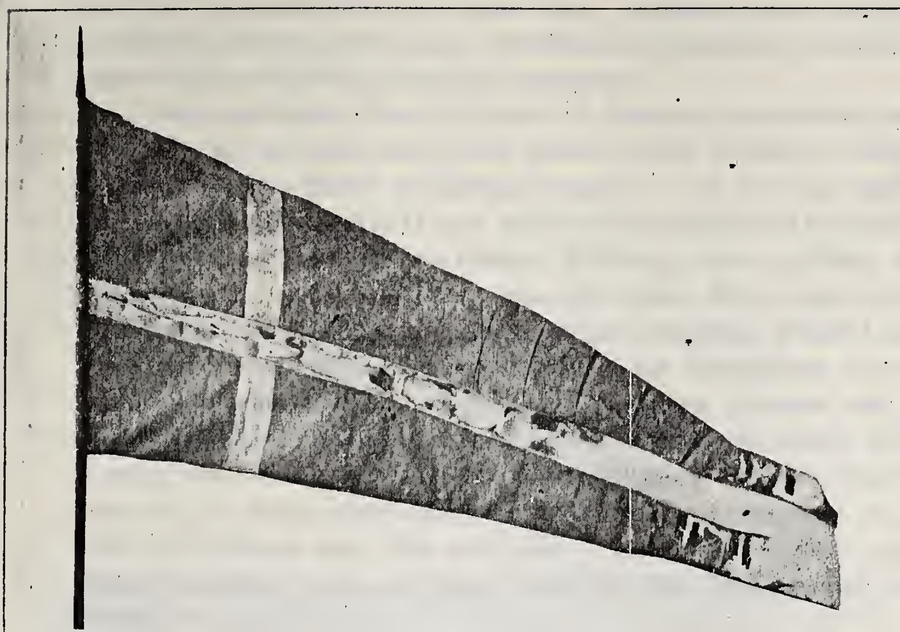


Fig. 1
Bernisches Stadtfähnli um 1400.
Breite des Tuches an der Stange 100 cm, grösste Länge ca. 230 cm; Stange von Eschenholz mit eiserner Spitze. Fahnentuch stark verzogen.

Bekanntlich wurde Bern vom streitbaren Zähringer Herzog Berchtold V. im Jahre 1191 gegründet, also zu einer Zeit, wo anderswo in der Schweiz — man denke an Basel, Zürich, Solothurn, Genf, Sitten — längst Städte bestanden, zum Teil sogar schon zerfallen waren. Zwischen 1220 und 1223 wurde Bern reichsfrei [1], kam aber in eine immer bedrohtere Lage durch seine ausgesetzte Stellung an der Grenze zweier mächtiger Rivalen um die Vorherrschaft im Gebiet der heutigen West- und Mittelschweiz. Nach harten Leiden und Entbehrungen und infolge der Abwesenheit eines Reichsoberhauptes sah sich die kleine Stadt im Sommer 1255 gezwungen, sich dem mächtigen, aber etwas entfernteren Savoyer Peter zu unterwerfen, um dem übermächtigen Kiburger Eberhard dem ältern zu entgehen. Infolge der Ankunft des neugewählten Königs Rudolf von Habsburg am Oberrhein wurde Bern 1274 wiederum erlöst und verlor seine Reichsfreiheit nur noch vorübergehend 1291—1294, als der Kampf um die Königskrone zwischen Albrecht von Österreich und Adolf von Nassau ausbrach. Durch Erwerbung von Herrschaften, Kastvogteien und geringern Rechten, durch Kauf und Eroberung begann seit 1330 die Stadt sich ein Gebiet zu erwerben, dessen staatsrechtliche Stellung durch den Kauf der Landgrafschaft im Aargau 1406 und endlich durch die Übertragung des Heerbannes 1415 unzweideutig festgelegt wurde. Nach 1415 wird man sich deshalb nicht mehr fragen können,

[1] F. E. Welti: Das Stadtrecht von Bern I S. XXIII. Erschienen als Band I der „Rechtsquellen des Kantons Bern“.

ob Bern die Landesherrin ist oder nicht, während vorher die Frage oft unbeantwortet bleiben muss, die rechtlichen Grundlagen undeutlich oder sogar wissentlich zweifelhaft festgelegt erscheinen.

Diese gedrängte Übersicht über die bernische Geschichte ist nötig, um die Tatsache zu erklären, dass Bern neben seinem Panner — dem grossen Feldzeichen mit dem Bären in goldener Strasse — ein Fähnli oder kleines Feldzeichen von rotem Stoff mit einem durchgehenden weissen Kreuz[1] führen konnte und noch zu Diebold Schillings Zeiten geführt hat. Das viereckige Panner wurde entfaltet, wenn die ganze Macht oder doch der grössere Teil aufgeboten wurde; das halb so grosse dreieckige Fähnli[2] dagegen war in Bern wie überall in oberdeutschen Städten das Feldzeichen eines kleinern Teils der Wehrmacht. Überall sonst in der heutigen Schweiz sind die Bilder im Panner und im Fähnli gleich: in Zürich von Blau und Silber schräg geteilt, in Luzern von Silber und Blau geteilt[3], in Uri golden mit schwarzem Ur, in Schwyz ganz rot, in Basel silbern mit schwarzem Stab, in Freiburg und Solothurn geteilt von Schwarz resp. Rot und Silber. Einzig Unterwalden zeigt eine lokale Eigentümlichkeit, und von Zug, Glarus und Schaffhausen sind mir keine ältern Fähnli bekannt.

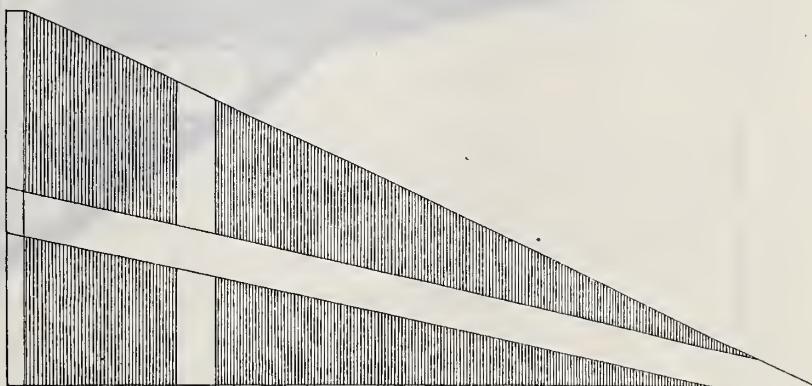


Fig. 2
Normalform von ca. 1350—1500.

Woher kommt das weisse Kreuz im roten Feld des Berner Fähnlis? Die Antwort kann an Hand der oben skizzierten bernischen Geschichte im 13. Jahrhundert wohl nicht mehr zweifelhaft sein. Sie lautet: von Savoyen. Man bedenke, dass Savoyen schon um 1250 neben dem ältern Adler das Kreuz zu führen begann und bald ausschliesslich führte[4]; dass ferner das-

[1] Das Panner von Bern hat nie das Kreuz getragen, stets nur das Fähnli. v. Liebenau (Herald. Archiv 1900, S. 121, Anm. 1) ist dahin zu berichtigen.

[2] Man halte sich folgende Zeichnung vor Augen: das Panner □, das Fähnli ◺. Die spätere Form des Panners ist genau quadratisch, das Fähnli hat schon früh die Gestalt eines liegenden Dreiecks mit rechtem Winkel ⊳ angenommen.

[3] Nicht etwa gespalten wie das Wappen, weil die Farben im Panner stets von der Stange ausgehen sollen.

[4] J. Stammler: Der Paramentenschatz im historischen Museum zu Bern S. 48.

selbe Savoyen sein anderes Wappen, den Adler, vermutlich der Landschaft Oberhasli gegeben hat; dass endlich infolge des Kreuzbildes, an das man seit uralten Zeiten auf allen christlichen Münzen gewohnt war, eine Annahme durch Bern viel erleichtert wurde. Übrigens ist die Frage noch keineswegs entschieden, ob Städte um 1260 herum schon Panner wie die Freiherren und Dynasten geführt haben, oder ob wir solche Stadtpanner nicht erst in den Jahren um 1300 herum annehmen dürfen. Um 1300 waren die Städte soweit erstarkt, dass sie sich jedenfalls solche äussere Zeichen der Gleichberechtigung mit dem Adel wohl beilegen konnten, um so mehr, als namentlich die Reichsstädte gewiss ihrem Panner leichter die nötige Achtung verschaffen konnten, als etwa ein Freiherr von Hasenburg. Bei letzterer Annahme wäre das bernische Kreuzfähnli einfach als das Feldzeichen der Stadt unter Savoyen anzusprechen und das Panner an die fünfzig Jahre jünger [1].

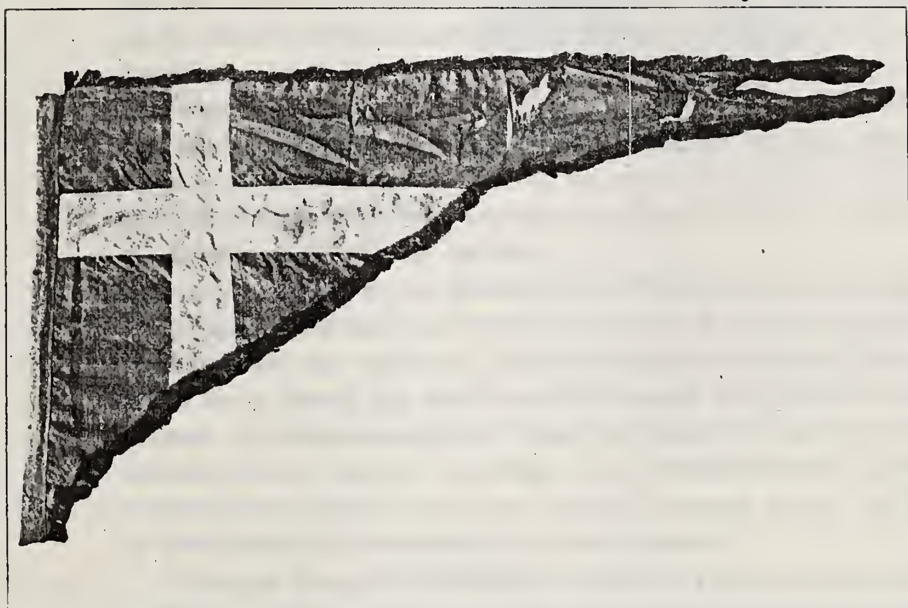


Fig. 3
Bernisches Stadtfähnli um 1500.

Stange fehlt, Hülse um die verlorene Stange blaue Leinwand,
Fransen grün und rot.

Die Abbildungen in der dreibändigen amtlichen Chronik von Diebold Schilling (um 1480) sind zahlreich, ebenso im ersten Entwurf (im sogenannten

[1] P. Ganz: Geschichte der heraldischen Kunst in der Schweiz. Tafel IX, Siegel von 1255. Vgl. ferner a. a. O. die Wandlungen des Wappens der Stadt Zofingen. Der Bär in den Berner Siegeln ist bis ins 16. Jahrhundert hinein nie in einem Wappenschild, sondern stets nur schreitend dargestellt.

Tschachtlan-Dittlinger[1]). Stets sind diese Fähnli an langer Stange flatternd dargestellt, nicht selten mit zwei kleinen Zipfeln statt bloss einem.

Auch Originale bewahrt das bernische historische Museum auf. An einer Stange von Eschen- oder Eichenholz — oft ein verkürzter Spiess — mit eiserner Spitze ist ein dünnes rotes Seidentuch befestigt, das von einem langschenkligen Kreuz durchschnitten wird. Das älteste Stück dürfte vielleicht noch ins vierzehnte Jahrhundert, sicher nicht später als in die ersten Jahrzehnte des folgenden Säkulums anzusetzen sein. Mehrere gehören unzweifelhaft der Zeit der Burgunderkriege, andere dem ausgehenden Jahrhundert oder den italienischen Feldzügen an. Das späteste zeigt als hübsche Verzierung eine seidene Franse um das rote Feld in grüner, bei den Kreuzenden in roter Farbe.

Die Ausnahmestellung und Ähnlichkeit mit dem später fremden, savoyischen Mutterwappen war schuld an des Bernerkreuzes Verhängnis im Pavierzug des Jahres 1512. Vermutlich wurde beim Sturm auf Pavia von andern Eidgenossen auf das bernische Kontingent geschossen oder dieses sonstwie belästigt, denn als am 26. April 1513 Bern an Solothurn wegen des Auszugs nach Italien und wegen des Wegs schrieb, teilte es diesen seinen Freunden mit, dass es von nun an ein rot und schwarzes Fähnli mit weissem Kreuz führen werde, „dass niemannd Ursach hab, ein ganntz roth Vennli nit für das unnser ze achten, als vormals ist beschechen"[2]. Von da weg sind die Bernerfarben Rot und Schwarz auch im Fähnli vertreten, wie sie schon lange vorher die städtischen Beamten kleideten und die Läufer deckten.

An Abbildungen dieses zweiten Fähnlis sind wir nicht reich. Einzig der Luzerner Schilling ist eine sichere Quelle für farbige Bilder[3]. Die Chroniken eines Stumpff und späterer Verfasser bringen stets nur Umrisszeichnungen, in denen nicht einmal das schwarze Feld dunkel dargestellt ist. Die Glasscheiben kommen fast ebensowenig wie früher in Betracht, denn bis jetzt ist bloss eine einzige Scheibe mit der Abbildung eines Fähnlis bekannt geworden[4]; Pannerscheiben sind dagegen noch jetzt häufig, trotzdem sie nur der kleine Rest einer an Glasgemälden überreichen Zeit sein können.

Infolge der galläpfelhaltigen schwarzen Farbe, welche die Seide allmählich zu Staub zermürbt, sind uns auch nur wenige Originale erhalten. Vom Fähnli von Novara ist einzig ein Stück von der roten Hälfte übrig geblieben, ein späteres nur im obern roten Teil und einigen Stücken des Kreuzes auf uns gekommen, während die untere schwarze Hälfte an winzigen Resten unter den Nägelköpfen als schwarz festzustellen war. Ein drittes Beispiel zeigt rote und

---

[1] Vgl. ausser den Originalen die Abbildungen bei J. Zemp: Die Schweizerischen Bilderchroniken und ihre Architekturdarstellungen.

[2] v. Rodt: Geschichte des bernischen Kriegswesens II 68 und Original im Band „Denkwürdige Sachen" im Archiv Solothurn. — Th. v. Liebenaus Annahme (Herald. Archiv 1900, S. 122, Anm. 1) kann deshalb nicht stimmen.

[3] Sog. Landsknechtsform D in den verschiedensten Variationen (s. Tafel I).

[4] Im Besitz von Herrn Engel-Gross in Basel.

schwarze Querstreifen, durchzogen von dem weissen Kreuz; es ist aber bloss das Stück Tuch im Museum aufbewahrt, welches um den Schaft gewickelt war und so der Zerstörung entging, als die Stange einem andern Fähnli als Halt dienen musste. Die Spitze ist bereits messingen, und die Stange war ursprünglich zweiteilig, aber nur ihr oberer Teil mit dem Gewinde am untern Ende ist erhalten; das Stück wird um 1550 anzusetzen sein. — Damit ist der ganze Vorrat erschöpft, den das bernische Museum birgt.

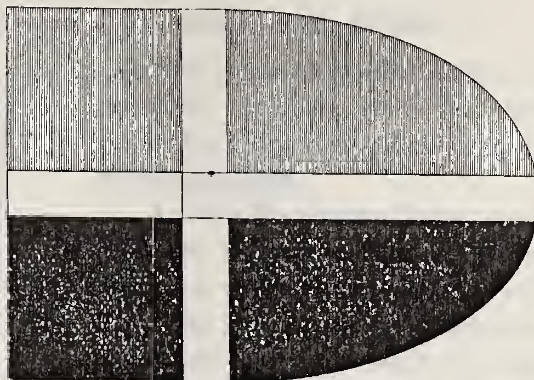


Fig. 4. Normalform von ca. 1490—1550.
Es kommen ferner Stücke vor, wo das schwarze Feld oben ist oder Schwarz und Rot übers Kreuz abwechseln; endlich gibt es ein schwarzrot quergestreiftes Stück.

Kurz sei noch das Münzkreuz berührt. Es fällt für das Schweizerkreuz oder das bernische Fähnlikreuz kaum in Betracht. Denn als allgemein christliches Symbol kommt es zwischen Pyrenäen und Weser sozusagen auf aller Herren und Länder Münzen vor[1]. Eine andere Frage könnte sein, ob nicht das Laupener Kreuz auch ein Vorgänger oder doch ein Pate des Bernerkreuzes wäre. Auch dies muss ich verneinen, denn nach dem wahrscheinlich zeitgenössischen, lateinischen Schlachtbericht trugen die Berner auf ihren Kleidern[2] „ein aus weissem Tuch gemachtes Kreuz“; erst die spätern Berichte[3] machen daraus „ein wyss Krütz in eim roten Schilt“. Auch bei Laupen werden sich die Berner des christlichen Kreuzes gegen den vom Papst gebannten König Ludwig den Bayern bedient haben; von einem Kreuz im Fähnli kann nicht gesprochen werden, weil unbedingt die Berner mit dem Panner ausgezogen sind, und von einem Kreuz im Panner ist nirgends die Rede.

Das Jahr 1560 bildet ungefähr die untere Grenze für das Bernerkreuz. Seit den Burgunderkriegen kommt das Kreuz in allen schweizerischen Fähnlinen, ja selbst in einzelnen Pannern vor, und hört so auf, eine bernische Eigentümlichkeit zu bilden. Dieses Kreuz in den Fahnen soll den Gegenstand für eine zweite Studie zum Schweizerkreuz bilden.

[1] v. Liebenau a. a. O. S. 126.
[2] v. Liebenau a. a. O. S. 121 Anm. 1.
[3] Justinger, Ausgabe Studer, S. 365.

Les origines de l'Ordre du Collier de Savoie dit de l'Annonciade

par le Prof. Dr. Dino MURATORE.

(Suite).

Questions relatives à la fondation de l'Ordre.

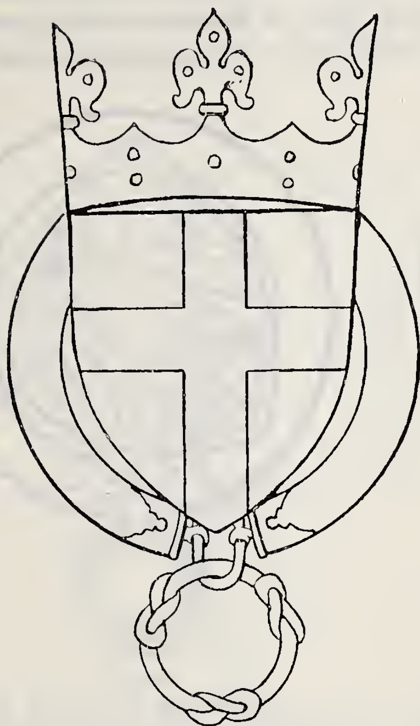


Fig. 5
I. Amédée VI comte de Savoie.
De gueules à la croix d'argent.

Nous avons démontré dans le chapitre précédent comment, selon nos recherches, fut fondé l'Ordre qui prit plus tard le nom de l'Annonciade.

La manière étrange d'agir du seul écrivain qui se soit occupé de ce sujet, ne peut nous arrêter dans notre nouvelle voie: le premier chroniqueur savoyard, qui a donné une ample relation détaillée de l'expédition en Orient du Comte Vert à la manière d'une «chanson de geste», n'a pas voulu unir ces deux mémorables événements par un nœud indissoluble.

Pour *Cabaret*, l'expédition elle-même n'eût pas ce large déploiement de préliminaires et de tractations, que seul l'historien moderne peut suivre dans toutes ses phases et dans toutes ses particularités, et il influença étrangement le Comte à décider le départ subit de la Savoie, pour voler au secours du cousin de Bizance, avec l'armée déjà prête pour une guerre qui n'eut pas lieu contre Pierre le Cruel de Castille; le chroniqueur en question ne pouvait donc faire autrement que de rattacher la fondation de l'Ordre à la campagne la plus rapprochée de la vraie date, qu'il connaissait peut-être par tradition, celle de Saluces.

En effet, dans la *Chronique de Savoie,* il manque la critique, il manque les dates, quelles qu'elles soient, et le lien chronologique: et nous pourrons en avoir une large preuve, en donnant un regard à la partie qui relate les vicissitudes du Comte Vert, à l'époque que nous étudions. En premier lieu vient l'alliance avec le roi de France (en 1355); suivent les récits de la lutte contre les Compagnies d'aventuriers (1360-1362), de l'acquisition du Pays de Vaud (1359); de la guerre entre le Comte et son cousin Jacques d'Achaïe (1360), et, immédiatement après, de la réconciliation et de la restitution de ses biens (1363); *de la fondation de l'Ordre;* de la guerre contre Saluces (confusion de faits survenus sous le règne du marquis Thomas, et de la campagne de 1363); de la surprise du Comte à Lanzo (1361); de l'armée prête à partir sous les armes pour l'Espagne

(1365); de l'expédition d'Orient (1366-1367); de la lutte contre Philippe d'Achaïe (1368); du siège d'Asti (1372); de l'entrevue de Charles IV et de Grégoire XI à Avignon (1365), et enfin, de la guerre contre les Visconti (1372-1375).

La *Chronique* devant donc être éliminée par considération chronologique, l'unique document qui nous reste, c'est l'annotation relative à la confection des 15 colliers, faite à Avignon en janvier 1364; de ce fait et de l'ensemble des circonstances simultanées, il résulte évidemment que la fondation de l'Ordre doit se fixer au commencement de 1364, à l'occasion du serment de la Croisade, serment fait à Avignon par le Comte Vert [1].



Fig. 6
II. Gaspard de Montmayeur.
D'argent à l'aigle de gueules becquée, languée, et membrée d'azur. [2]

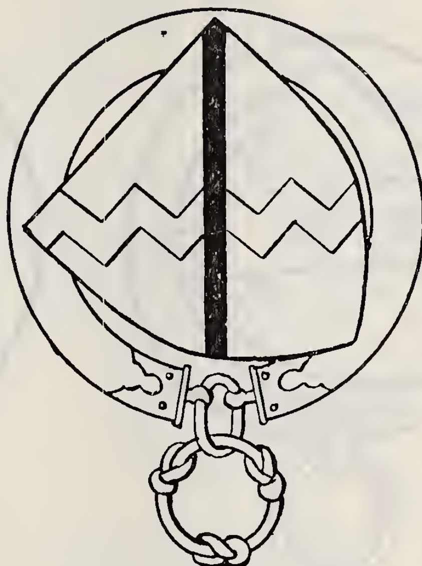


Fig. 7
III. Etienne bâtard de la Baume.
D'or à la bande vivrée d'azur au filet de sable en barre. [3]

Mais si la question chronologique, la plus importante, nous paraît de cette manière résolue, il nous paraît utile de nous arrêter sur trois autres questions parallèles, aussi intéressantes que difficiles à résoudre, pour justifier les assertions, contraires à la tradition, que dans ce domaine aussi nous avons faites dans notre brève relation.

Et la difficulté n'a qu'une seule raison: le manque des Statuts originaux de l'Ordre.

[1] Nous constatons avec plaisir, que le judicieux Pingon, qui a jeté les bases de la chronologie historique de la Maison de Savoie, marquait en 1577 la date MCCCXLIV, qui doit être une faute d'impression pour MCCCLXIV. Il paraît impossible, en effet, que cet érudit ait rattaché les origines de l'Ordre aux premières années d'Amédée VI, qui n'avait en 1344 que dix ans. — Tout récemment, M. Jean Letanche, dans sa brochure *La chartreuse-forteresse de Pierre-Châtel en Bugey* (Mém. et Docum. Société Savoisienne d'Histoire, Chambéry, 1909, t. XLVII) écrit, sans appui de documents, que la fondation a eu lieu à Pierre-Châtel en 1362.

[2] *A. de Foras*, Armorial de Savoie.

[3] *Capré,* op. cit.

Ordre et règle sont si inséparables, l'un comprenant en soi l'autre, qu'on ne peut appliquer à aucune société ce mot d'Ordre, sans concevoir en même temps l'idée de quelque règle particulière, destinée à la maintenir et à la distinguer de toutes les autres.

Il est hors de doute que des Statuts furent élaborés, au commencement de 1364, au moment de la création de l'Ordre: il nous suffit d'observer les dispositions appliquées aux funérailles des deux Chevaliers, blessés à mort à l'assaut de Gallipoli, célébrées à Pera, en automne 1366, avec dépense pour écussons «ad devisam Colarium», et pour grandes torches, dépense supportée par le Comte lui-même «pro debito Colaris» [1].

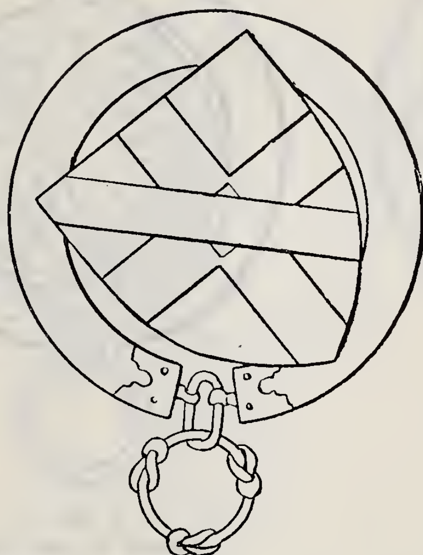


Fig. 8
IV. Aymon de Genève-Anthon.
D'or à la croix évidée d'azur à la cotice (de gueules?) sur le tout.[2]

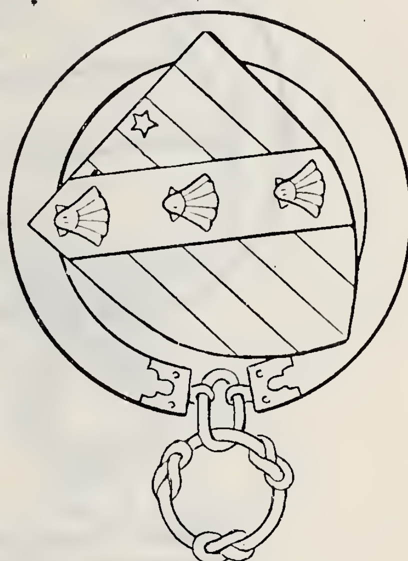


Fig. 9
V. Guillaume de Grandson.
Palé d'argent et d'azur à six pièces à l'étoile de... en chef, à la bande de gueules chargée de trois coquilles d'or brochant sur le tout.[3]

Mais, s'ils vivaient par tradition, jusqu'à ce qu'en 1409 le comte Amédée VIII en élaborât une nouvelle édition, quelque peu diverse et plus complète, malheureusement, comme tant d'autres, le précieux document fut détruit bien vite; faut il donner quelque valeur à la version d'après laquelle le Comte Vert aurait fixé, de vive voix, quelques règles, avec l'intention d'en ajouter d'autres, lorsqu'il serait plus tranquille, remettant ainsi, à un autre moment, le parachèvement de ce qu'il n'avait qu'ébauché? La même version ajoute que, empêché ensuite par une série d'affaires graves et urgentes, et espérant toujours, comme il

[1] Compte de l'expédition d'Amédée VI en Orient, conservé au musée historique des Archives de l'Etat, à Turin, fol. XIX et XXIV. Ce sont les nos 202 et 205 de l'édition d'ailleurs médiocre de *Bollati*, dans la *Biblioteca storica italiana*, t. VI, Turin, 1900.

[2] *Foras*, op. cit.

[3] D'après son sceau.

arrive à chacun, de vivre plus longtemps qu'il ne le fit, il n'y mit jamais la dernière main, se bornant à pourvoir, sur le point de mourir, à l'existence ultérieure de l'Ordre, par une pieuse et magnifique fondation, qui reste pour nous, à notre grand regret, le document officiel le plus antique à ce sujet.

C'est cette disparition qui nous oblige à faire des conjectures pour résoudre les trois questions, auxquelles nous avons fait allusion: la liste des premiers chevaliers, la forme primitive du Collier, le caractère de l'Ordre.



Fig. 10
VI. Jean de Vienne.
De gueules à l'aigle d'or. [1]

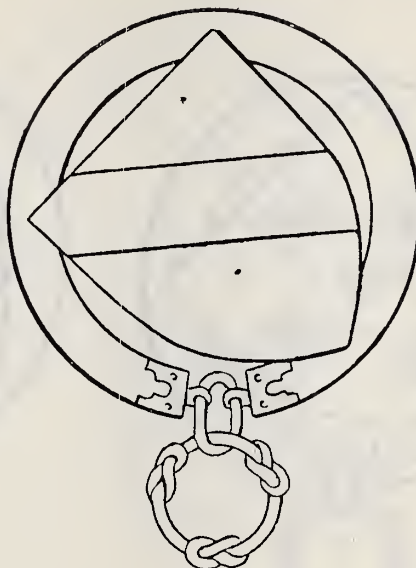


Fig. 11
VII. Hugues de Châlons.
De gueules à la bande d'or. [2]

Identification des quinze premiers chevaliers.

Si aucun doute ne peut être soulevé sur le nombre des chevaliers qui furent les premiers compagnons du Comte Vert, il faut reconnaître qu'il est impossible de fixer leurs noms avec une exactitude historique absolue.

Vu le manque complet de documents, il nous reste, comme source unique, la liste donnée par la *Chronique de Savoie,* telle que nous l'avons apportée plus haut: et, en effet, tous les historiens l'ont acceptée, parfois avec quelque légère variante due au caprice, supposant que ces quatorze chevaliers seulement aient été élus, par le Comte, pendant toute la durée de son règne: aucun autre ne figure sur la liste.

Or, il est évident que, selon la règle absolue dans tous les Ordres, un nouveau chevalier remplaçait chaque chevalier défunt, et, par conséquent, leur liste à la mort du Comte devait sensiblement différer de la liste primitive. Mais comme, pour le moment, il serait inopportun et trop difficile de discuter, même super-

[1] *Capré* et *Foras*, op. cit.
[2] *Capré,* op. cit.

ficiellement, ces choses, nous restreignons notre investigation aux noms des premiers élus.

Ayant rattaché la fondation de l'Ordre à l'expédition du Comte Vert en Orient, la liste des chevaliers que nous avons donnée plus haut a été naturellement rédigée d'après celle de *Cabaret,* qui s'était basé sur les traditions orales seules, et nous l'avons modifiée d'après les précieuses indications fournies par l'intéressant «Compte» ou bilan de l'expédition elle-même, tenu par le trésorier de guerre, Antoine Barbier.

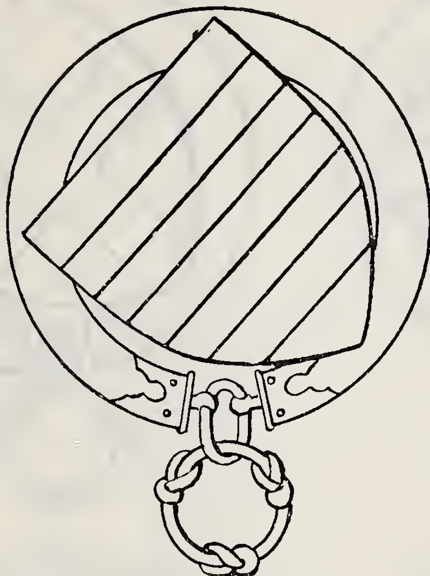


Fig. 12
VIII. Guillaume de Chalamont.
D'or à trois fasces d'azur.[1]

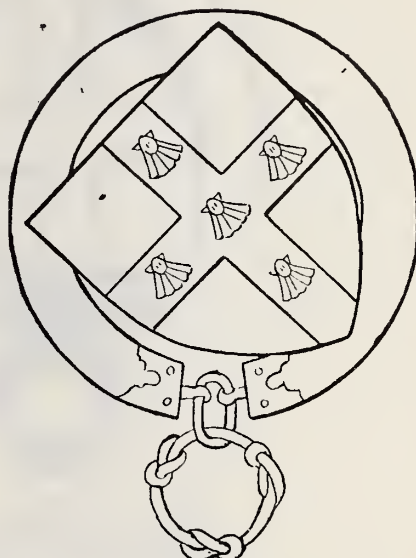


Fig. 13
IX. Aymon Bonnivard.
D'or à la croix de sable chargée de cinq coquilles d'argent.[1]

Sur 11 d'entre eux, l'accord est complet entre le chroniqueur savoyard, les historiens postérieurs et les résultats de nos recherches, ce sont:

I. *Amédée VI, comte de Savoie,*
II. *Gaspard de Montmayeur,*
III. *Etienne bâtard de la Baume,*
IV. *Aymon de Genève-Anthon*[2],
V. *Guillaume de Grandson,*
VI. *Jean de Vienne,*
VII. *Hugues de Châlons,*
VIII. *Guillaume de Chalamont,*
IX. *Aymon Bonnivard,*
X. *Berlion de Foras,*
XI. *Roland de Vayssy.*

Pour le XIIe, une difficulté surgit, occasionnée par les diverses orthographes, dues aux copistes postérieurs. — Cabaret l'appelle «Chevart de Montou»; Géoffroy Della Chiesa, «Chienard de Moton»; Servion, «Cheunart de Monthou»; la

[1] *Capré,* op. cit.
[2] Seul *Louis Della Chiesa, l. c.,* a mis à sa place un Guillaume d'Entremonts.

Cronica latina Sabaudiae, «Canalis de Monthon», Champier, variant le premier, «Thennuart de Menton», suivi des historiens postérieurs, sauf Louis Della Chiesa, qui opinait pour un «Bernardo di Mentone»! Capré citait «Thennard de Menthon, seigneur de Menthon» [1], tandis que le sagace historiographe Guichenon, remarquant qu'aucun de ces noms ne se rencontre dans la famille des seigneurs de Menthon dans le pays de Genève, estimait, avec une apparence



Fig. 14
X. Berlion de Foras.
D'or à la croix d'azur. [2]

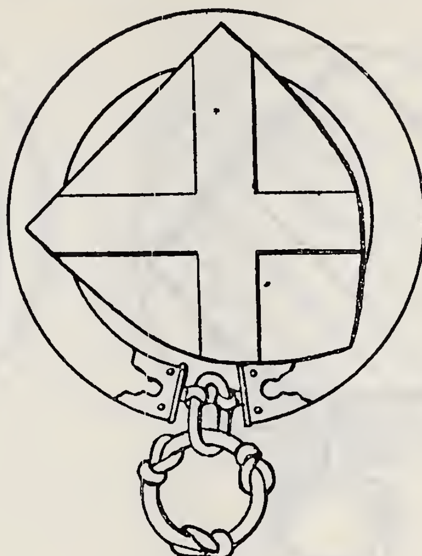


Fig. 15
XI. Roland de Vayssy.
D'azur au sautoir d'argent. [3]

de raison, qu'il s'aggissait d'un «Thenart de Monthouz» [4]: mais son observation, comme il arrive trop souvent, ne servit à rien, parce que tous continuèrent à citer «Thennard de Menthon», sauf cependant le baron Vernazza. — Le même Cibrario ne s'éloignait pas de la tradition de Champier, disant, dans une note, que le nom doit être celui de «François», étant donné une erreur de copie [5]: dans un autre travail, il est vrai, il le changeait en celui de «Chivardo di Monthouz» [6], mais il revenait à sa primitive idée dans ce «*Specchio Cronologico*» qui marqua sa pensée définitive sur l'histoire de Savoie [7]. En dernier lieu, le consciencieux comte de Foras tenait à un accord entre les deux versions,

---

[1] *Capré, op. cit.*, pp. 13-14.
[2] *Foras,* op. cit.
[3] *Capré,* op. cit.
[4] *Hist. Généal. de la Maison de Savoie,* t. I, p. 413. Cf. *Histoire de Bresse,* Généalogies, 1ère partie, p. 249.
[5] *Statuts et ordonnances,* p. 139.
[6] *Storia Mon. Sav.* III, 189.
[7] *Origine e progressi Istit. Mon. Savoia* cit., à 1362.

opinant pour un « François de Monthon dit Chivart » [1], suivi en cela par Claretta [2].

Nous, de notre côté, nous appuyant sur Guichenon, et notant que *Chivart de Monthoux* est cité souvent parmi les fidèles compagnons du Comte, en ce temps, et qu'il prit part à la Croisade de 1366-1367, nous concluons qu'il fut le douxième des quinze premiers chevaliers de l'Ordre du Collier.

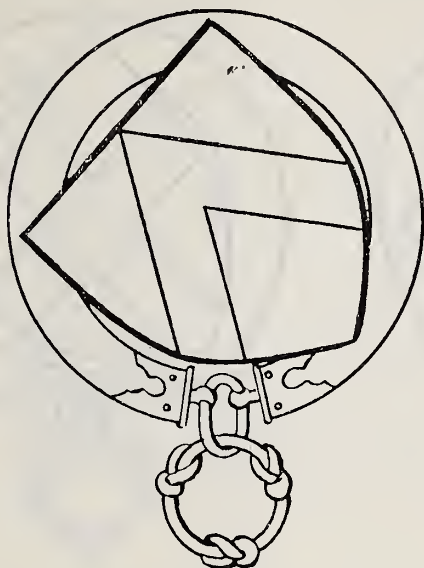


Fig. 16
XII. Chivard de Monthoux.
De gueules au chevron d'or. [3]

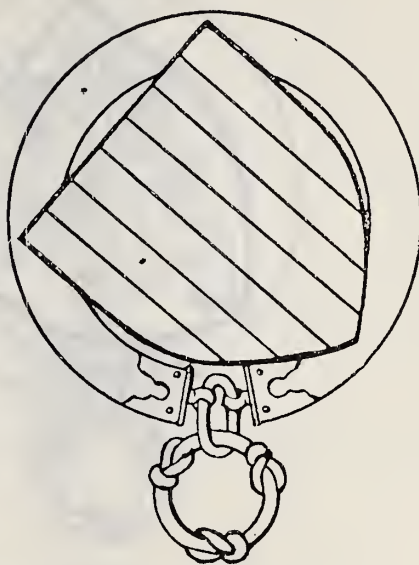


Fig. 17
XIII. Richard Musard.
D'or à trois pals d'azur. [4]

Le XIIIe chevalier, Richard Musard, a été fort discuté. Les chroniqueurs disent qu'il était «ung chevalier d'Angleterre, bon hardi et vaillant chevalier», mais le comte de Foras a publié une étude [5], dans laquelle il cherche à l'identifier avec un chevalier vaudois, Richard Musard, bourgeois de la Tour de Peilz et seigneur de Villarimboud près Romont, qu'Amédé VI avait nommé châtelain de Romont le 2 janvier 1380, et qui avait épousé Marguerite de Vulliens.

L'historien Claretta a combattu cette assertion [6]. Pour lui cette famille n'était pas assez marquante à cette époque, et un chevalier de l'Ordre du Collier

---

[1] Op. et page citée, en note. Voir l'article *Monthoux* dans le même ouvrage.

[2] *Statuti antichi inediti ...* p. 13, en note.

[3] *Foras*, op. cit. Tome I, page 410.

[4] *Capré*, op. cit.

[5] A. de Foras, *Sur la patrie de Richard Musard chevalier de l'Ordre du Collier de Savoie*, dans les «*Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino*», tome XVI, 1881.

[6] Claretta, *Statuti antichi inediti e statuti recenti dell' Ordine Supremo della Santissima Annunziata.* Torino 1881; *Memorie risguardanti l'Ordine cavallaresco del Collare di Savoia nel primo secolo della sua fondazione*, dans les *Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino*, tome XVIII, 1883; et aussi du même auteur: *Sulla vera patria e sulle principali gesta di Riccardo Musard*, dans la même collection, tome XIX, 1884.

était un personnage trop haut placé pour occuper la simple fonction de châtelain. Toutefois nous avons trouvé dans une étude de Gabotto[1] qu'en 1361 Musard n'était qu'écuyer: comment pouvait-il être peu d'années après chevalier de l'Ordre du Collier? Voici aussi nouveau un problème à élucider. Nous avons suivi et étudié avec Claretta ce chevalier, qui mourut en avril 1383, et comme lui nous sommes persuadés qu'il était bien d'origine anglaise.

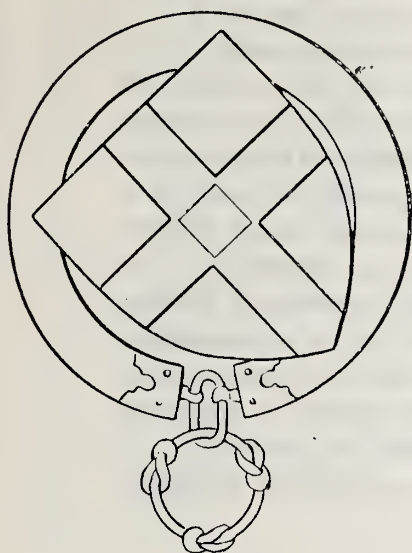


Fig. 18
XIV. Aymon de Genève.
D'or à la croix évidée d'azur.



Fig. 19
XV. Simon de St-Amour.
D'azur au lion d'or couronné d'argent armé et lampassé de sable.[2]

Le XIVe dût certainement appartenir à l'ancienne et illustre famille des comtes de Genève; Cabaret l'appelle, le citant immédiatement après le chef de l'Ordre, «le comte Ame de Genève», et tous ont été d'accord jusqu'ici de reconnaître en lui le comte Amédée III, le prudent tuteur du Comte Vert luimême, de 1343 à 1348.

Mais cette identification ne peut se soutenir: si nous considérons que, dans la ressemblance des deux noms, il est pourtant dit par Cabaret «Ame», cet Aymon de Genève-Anthon et aussi cet Aymon Bonnivard, sur lesquels aucun doute ne peut tomber; si nous considérons qu'aucun vieillard, même un seigneur d'âge mûr,

---

[1] *Contributi alla storia del Conte Verde negli anni 1361-1363,* dans les *Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino,* tome XXXIV, 1899, page 226, note: «ad expensas Richardi Musardi, scutifferi nigri et eius equorum factas Secusie .....» et «pro expensis scutiferi nigri ... per terram Domini conducendo eum usque Alamagniam», juin-septembre 1361. *Comptes Hôtel Comte,* rouleau 63.

[2] *Guichenon,* Indice Armorial de son Hist. de la Bresse et du Bugey. — Les armoiries des fig. 5 à 19 ont été reconstituées d'après des documents contemporains, et les indications que nous avons fournies, par M. Th. Cornaz à Lausanne. Nous lui exprimons ici toute notre reconnaissance.

aussi honorable fût-il ou attaché par des liens très étroits au Comte (pas même le Prince d'Achaïe) n'eut l'honneur du Collier, parce que la création de l'Ordre ne fut faite que dans le but immédiat d'obtenir une milice d'élite pour la Croisade promise, nous n'hésiterons pas à voir dans le dit «comte Ame» le fils aîné d'Amédée III, le chevaleresque *Aymon de Genève,* un contemporain du Comte Vert, son très cher ami et son compagnon dans les guerres du Piémont et de l'Orient, comte de Genève pendant quelques mois seulement en 1367 [1].

Il ne peut pas y avoir de doute possible sur le XVe et dernier chevalier: ce fut *Simon de Saint-Amour,* vaillant seigneur qui, au moment de la fondation de l'Ordre, avait une charge de vraie confiance, le gouvernement de la Bresse, menacée par la féroce Compagnie anglaise; avec Roland de Vayssy, il perdit la vie dans cette expédition d'Orient, à laquelle il avait souscrit avec enthousiasme [2]. A sa place, la *Chronique* met Antoine, seigneur de Beaujeu, jeune frère de la seconde femme de Jacques d'Achaïe, qui ne prit part ni à la guerre de 1363, ni à la Croisade, et dût, au contraire, succéder plus tard, à l'un des disparus pendant l'expédition: ceci est une autre preuve du manque absolu de valeur contemporaine de sa liste, même en tenant compte des titres et des charges attribuées aux chevaliers, qu'ils n'ont eus et dont ils n'ont été recouverts que bien après la création de l'Ordre.

Tels sont pour nous, à l'état actuel des études, les noms des 15 premiers chevaliers de l'Ordre du Collier de Savoie. *(à suivre).*

Geschichte des Abteiwappens von Mariastein.

Von E. A. Stückelberg.

Die grosse Mannigfaltigkeit, welche die Wappen der vierzehn Äbte von Mariastein aufweisen, reizt denjenigen, der in heraldischen Denkmälern Abspiegelungen der Geschichte sieht, zu Nachforschungen.

Fintan, der 21. Abt von Beinwyl (1633—75, † 77), übernahm 1636 die Administration der Wallfahrtskirche von Mariastein; 1645 erfolgte hier die Grundsteinlegung zu einem Kloster und am 12. November 1648 die feierliche Übertragung der Abtei Beinwyl nach Mariastein. Seither residierte hier bis zur

---

[1] Au moment du départ pour l'expédition d'Orient, Aymon fait remettre à neuf son collier: voir dans *Comptes Trésorerie Genevois,* rouleau 8. I. 1365—5. XI. 1368, folio XII: «Libravit (per litteram domini Aymonis die XXVI maij CCCLXVI) Symondo dorerio pro collari auri dicti domini Aymonis complendo, XV flor. auri vet. et VII sol. VI den.» — A Aymon succéda ensuite comme chevalier de l'Ordre son frère Amédée, le nouveau comte de Genève (celle-ci est une adjonction que l'on peut faire à la plus ancienne liste): rouleau cité fol. XVIIII: «Libr. Symondo dorerio pro collari Domini deaurando, IIII flor.», et au fol. XVI: «.... pro una marcha argenti pro collari ... VI flor. et dimidium; pro pretio unius libre argenti, I flor.» (mars-avril 1368)

[2] Ce fait a été déjà relevé par Cibrario, *Statuts* ... page VI, en note, et *Storia Mon. Sav.* III. 189, mais avec l'opinion qu'il avait remplacé un chevalier défunt: en impossible.

Austreibung des Jahres 1875 eine Reihe von Äbten; Prälat Karl II. verlegte seinen Sitz nach Delle, sein von hier vertriebener Nachfolger Abt Vincenz nach Dürrenberg, wo der 1905 gewählte Abt Augustin III. mit seinem Konvent residierte, bis die Abtei nach Gebhardsberg ob Bregenz verlegt wurde.

Die Quellen[1] für die nachfolgenden Angaben bestehen aus den Secreta secretorum seu Chron. domest. in Beinwiler 1723—1732, einem Auszug von P. Leo Thüring in Mariastein nach V. Acklins Chronik und P. Anselm Dietlers Supplement im Staatsarchiv Solothurn, Kupferstichen von Melchior und Matthäus Küsell, zum teil nach P. Eugen Speths Entwürfen (Sammlung des Verfassers), Siegeln und folgenden in Mariastein noch vorhandenen Denkmälern: Schnitzerei des Chorgestühls mit dem Wappen des Abts Augustin II.; Steinrelief über der Abteitüre mit dem Wappen des Abts Esso II.; Silberblech auf einem für die Aussetzung bestimmten schwarzen Postament mit dem getriebenen Wappen des Abts Hieronymus I.; Rauchfass mit dem gravierten Wappen des Abts Hieronymus II.; Tischbesteck mit graviertem Wappen von Beinwyl; Schrank im Refektorium mit dem eingelegten Wappen des Abtes Hieronymus II.; Wandgemälde, graues Ornament in grau im ersten Geschoss des Abteigebäudes; grosses Steinrelief am Giebel der Kirchenfassade; Ölgemälde der Kreuztragung im Erdgeschoss des Klosters; Keilstein an der Türe links neben der Kirchenfassade. In und an der alten Pilgerherberge des Klosters, jetzt Hôtel Kreuz, sind folgende heraldische Monumente erhalten: Steinrelief mit dem Wappen des Abts Augustin I. an der Südfront des Hauses; Steinrelief über dem Balkon des ersten Geschosses auf der Ostseite des Hauses. Im ersten Stockwerk des Hauses finden sich Wappen aus Stucco am Plafond des Korridors, und im grossen Saal. Im Eckzimmer gegen Südost sieht man an der Südmauer noch ein kleines Wappen. In der Gnadenkapelle ein Relief über dem Haupteingang, auf der Innenseite Alle Denkmäler von materiellem Werte hat der Staat bei der Aufhebung des Klosters an sich genommen; sie liegen im Museum zu Solothurn und sind anderweitig beschrieben[2].

Die Äbte von Mariastein haben stets an erster Stelle in ihrer Titulatur den Namen Beinwyl beibehalten; es lag daher nahe, auch das Urwappen des letztern Klosters weiterzuführen. Dieses ist ein redendes[3], wenn auch auf falscher Etymologie beruhendes, und zeigt zwei „Beine", d. h. schräggestellte, parallele Röhrknochen oder Totengebeine, stehend oder schwebend über einem Dreiberg oder dreiteiligen Felsen.

In dieser Gestalt führt der erste Abt zu Mariastein, Fintan, das Beinwyler Wappen[4] als erstes und viertes Quartier seines gevierten Schildes. In der

[1] Wir glauben zu einer ausführlichen Aufzählung der Denkmäler berechtigt zu sein, da die Solothurner Kunstdenkmäler von Rahn, Zemp, Meisterhans und Durrer 1893 sich in der Behandlung von Mariastein auf vier Seiten beschränken, die nur die allgemeinen Umrisse der Baugeschichte skizzieren.

[2] Vgl. Tatarinoff, Ein Gang durch die historisch-antiquar. Abt. des Mus. Soloth. 1902, p. 38 ff.

[3] Als Analogon seien der Murus von Muri, der Ursus von St. Ursanne, die Fische von Fischingen zitiert.

[4] Zahlreiche Beinwyler Wappen findet der Leser an Gebäulichkeiten im Lüsseltal.

Folge aber wechselte die Stelle wie das Bild. Einzelne Äbte führen die Beine von Beinwyl im einen Feld des hochgeteilten oder gespaltenen Schildes, andere im zweiten Quartier des gevierten Schildes, wieder andere im Herzschild.

Das Wappenbild selber macht Änderungen in Farbe und Form durch: zunächst wurden die Berge weggelassen und dann flocht man einen aus Blumen und Blättern bestehenden kreisrunden Kranz durch die Gebeine. Hatten die Totenbeine vielleicht einen grauenerregenden, jedenfalls nicht gerade ansprechenden Eindruck gemacht, besonders wenn als dazu passende Schildhalter Skelette (Kupferstich) auftraten, so sollten offenbar die Blumen mildern und versöhnen, wie die Rosen im Friedhof[1].

Ein zweiter Bestandteil des alten Beinwylerwappens war der Schild eines Stifter- oder Wohltätergeschlechts. Fast alle Klöster pflegten ihre Fundatoren, Benefaktoren oder Donatoren in der Weise zu ehren, dass sie deren wirklichen oder sagenhaften Wappenschild in ihr Wappen aufnahmen. In der Regel geschah dies an der Ehrenstelle, also im ersten, vordersten Feld. So hat z. B. Muri das Andenken der Habsburger, Einsiedeln das der Hohenzollern, Sachsen, Franken, Schwaben, Engelberg das der Seldenbüren in Ehren gehalten. Beinwyl-Mariastein zählte die Grafen von Tierstein, die bis zu ihrem Aussterben Advocati des Klosters gewesen waren, in erster Linie zu seinen Gönnern. Das Wappen dieses Geschlechts, ein Tier auf einem Stein, bezw. ein rotes Reh auf grünem Dreiberg in gelbem Feld, wurde also in den heraldischen Klosterschild aufgenommen.

Im Laufe der Zeit aber wurde dieses Bild, ob mit Absicht oder durch Missverständnis oder Unkenntnis, lässt sich nicht mehr entscheiden, in Form und Farbe verändert: der Kopf des Tiers wurde umgewendet und das eine Vorderbein gekrümmt. So in die Stellung des Gotteslamms gebracht, erhielt das Tier die Kreuzfahne. Die Berge wurden weggelassen und die rote Farbe des Tiers in weiss, das glatte Fell in krause Wolle umgewandelt. So zum Agnus Dei umgewandelt ist das einstige Tiersteiner Wappentier Bestandteil des Mariasteiner Klosterwappens geworden.

In vereinzelten Fällen wurden die Wappen weiterer Wohltäter oder Stifter in den Klosterschild gesetzt; so hat beispielsweise Abt Augustin II. die Schilde der Grafen und Herren von Pfirt, Froburg, Egisheim und Hasenburg in ekartelliertem Schild vereinigt und im Herzschild die Embleme von Tierstein, von Beinwyl und sein Familienwappen (Glutz) zusammengestellt. Bekanntlich konnte gerade diese Zeit nicht genug darin tun, soviel Ahnen wie möglich im Wappenschilde aufzuführen und scheute, wenn es galt, sich in dieser Weise eine glänzende Ahnenprobe zu verschaffen, vor Hypothesen und Erfindungen nicht zurück.

Unter Augustins II. drittem Nachfolger, Abt Placidus, kam ein weiterer Bestandteil zum Klosterwappen. Es ist dies das Gnadenbild, d. h. die wunder-

[1] Die Gegenüberstellung von Leben und Tod, bezw. von makabren Gegenständen und blühender Natur ist ein beliebtes Thema der Volkskunst gewesen; unzählige Pergamentbilder und Kupferstiche des 17., 18. und 19. Jahrhunderts liessen sich als Parallelen anführen.

tätige Muttergottes in der Felsen- oder Gnadenkapelle. Auch die Aufnahme dieses Wappenbildes entspricht durchaus den Traditionen der Vorzeit, indem man von Alters her einen Gegenstand von religiöser Bedeutung in den geistlichen Wappen, Fahnen oder Siegeln darstellte. Solches geschah, indem man den Schutzheiligen oder ein Attribut desselben (Bär des h. Gall, Raben des h. Meinrad, Kreuz des h. Moriz), ein Kultbild oder eine berühmte Reliquie in heraldisch stilisierter, d. h. abbrevierter Gestalt abbildete. Mariastein verdankte seinen Ruhm nun weder seinem Schutzpatron, noch dem von Beinwyl (Vincenz), noch einer weitbekannten Reliquie, sondern dem Gnadenbild in der Felsenkapelle. Dieses wurde also in den Schild von Mariastein aufgenommen und ist unter den sechs Nachfolgern des Abtes Placid Bestandteil des Klosterwappens geblieben. Er selbst teilte den Schild in vier Felder, welche auf dem Tiersteiner- (1), Beinwyler- (2), dem eigentlichen Ortswappen mit dem Gnadenbild von Mariastein (3) und seinem Familienwappen (Ackermann in Feld 4) beruhten.



Fig. 20
Siegel des Abtes Maurus zu Mariastein, 1713.



Fig. 21
Siegel des Abtes Vincenz Motschi zu Mariastein, 1900.



Fig. 22
Siegel des Abtes Augustin III. zu Mariastein, 1905.

Den letzten Bestandteil des Mariasteiner Abteiwappens brauchen wir nicht näher zu behandeln; er entspricht dem Familienwappen des jeweiligen Abtes und lässt die bisher geschilderten Urbilder des Schildes unberührt. Bemerkt sei nur, dass Ort bezw. Feld und Zahl des Familienwappens wechselt. Der Familienschild kann die Hälfte des gespaltenen Schildes, ein Viertel oder zwei Viertel (1 und 4 oder 2 und 3) füllen oder aber, wie oben gezeigt, im Herzschild erscheinen.

Die Wappen folgender Familien kommen in den Quartieren von Mariastein vor:

Kieffer von Solothurn unter Abt Fintan, 1633—75.

Rütti von Rickenbach (St. Gallen) unter Abt Augustin I., 1675—95.

Glutz von Solothurn unter den Äbten Esso II., 1695—1710 und Augustin II., 1735—45.

Baron von Solothurn unter Abt Maurus 1710—19, † 34 (s. Fig. 20).

Altermatt von Solothurn unter Abt Hieronymus I., 1745—65.

Brunner von Balstal unter Abt Hieronymus II., 1765—1804.

Ackermann von Mümliswyl unter Abt Placidus, 1804—41.
Pflüger von Oensingen unter Abt Bonifatius, 1841—50.
Schmid von Wittnau (Aargau) unter Abt Karl I., 1851—67.
Stöcklin von Hofstetten unter Abt Leo, 1867—73.
Motschi von Oberbuchsiten unter den Äbten Karl II., 1873—1900 und Vincenz, 1900—1905 (s. Fig. 21).
Rotenflüe von Rapperswil unter dem derzeitigen Abt Augustin III. (s. Fig. 22).

Die Äbte Karl II. und Vincenz bedienten sich des messingenen Siegelstempels ihres Vorgängers, nachdem in demselben das vierte Feld des ekartelierten Schildes in das Familienwappen Motschi umgewandelt worden war; die Komposition des Wappens und seiner allegorischen Schildhalter beruht auf dem Relief über der Eingangstüre der Gnadenkapelle.

Die neuen Siegel des Abtes Augustin III. wurden nach Skizzen des Verfassers von dem Basler Graveur Burger ausgeführt[1] (Fig. 22).

Bourse armoriale

de la comtesse Guillemette de Gruyère.

La chartreuse de la Valsainte possède une bourse armoriale du plus haut intérêt. Elle provient de la chartreuse de la Part-Dieu près Gruyères et selon la tradition des chartreux elle aurait appartenu à Guillemette comtesse de Gruyère, fondatrice de ce monastère (1306).

Nous voulons signaler à nos lecteurs l'intéressante étude que vient d'en faire un père chartreux Dom Louis de Massiac de la Valsainte, dans le «Fribourg artistique» 1908. Déjà précédemment il avait présenté cet objet d'art aux lecteurs de la «Revue de l'Art chrétien»[2]. Grâce à l'amabilité du rédacteur de cette revue nous pouvons reproduire ici les clichés qui ont illustré cette étude dont nous voulons résumer ici la description et les conclusions.

Cette bourse mesure 0 m, 189 de hauteur et 0 m, 20 de largeur, les boutons non compris. Nous publions ici les deux faces (fig. 23 et 24) qui forment comme deux tableaux chargés d'écussons et d'emblèmes héraldiques, et entourés d'une bordure. Divers emblèmes alternent avec les blasons répétés en diagonale. Ce sont d'un côté un château d'argent, un léopard d'azur et une croix tréflée d'or; sur l'autre côté, la même croix tréflée d'or et un oiseau d'azur.

Sur le côté des châteaux, les écussons se blasonnent ainsi:

I. Armoiries répétées en diagonale:

1° D'argent à trois fasces crénelées de sable.

2° Fascé de sinople et d'or de huit pièces.

[1] Dieser Artikel wurde 1905 geschrieben und hat aus Gründen, die dem Verfasser unbekannt geblieben sind, seither in Redaktionsmappen ge uht.

[2] Revue de l'art chrétien, 1906, p. 195.

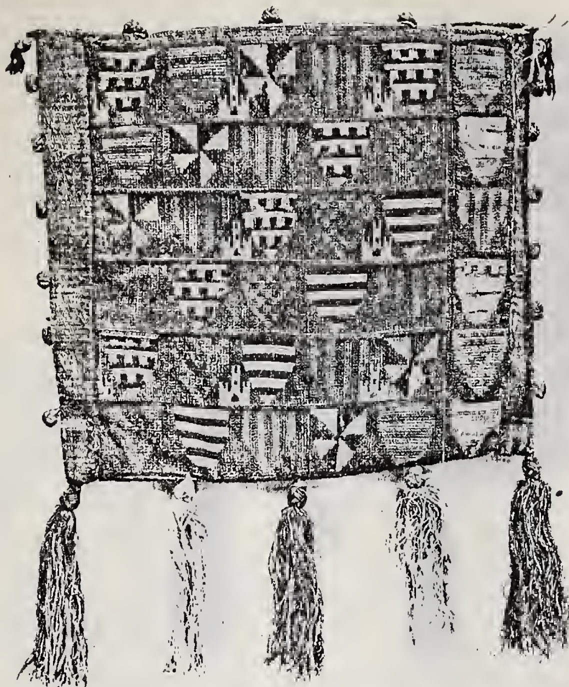


Fig. 23

3° Gironné d'argent et de sable.

4° De sinople à trois pals d'or.

(Puis sur la seconde, la troisième et la sixième rangée, en omettant les blasons déjà cités):

5° Echiqueté de sinople et d'or, de huit tires.

6° Fascé de sable et d'argent, de huit pièces.

7° Fascé d'argent et de sable, de huit pièces.

II. Armoiries placées dans la bande verticale, à senestre:

1° Fascé de sinople et d'or, de huit pièces.

2° Fascé d'argent et de sable, de huit pièces.

3° D'or à trois pals de pourpre.

4° D'argent à trois fasces crénelées de sable.

5° Echiqueté d'or et de sinople, de huit tires.

6° D'argent à trois fasces de sable.

Sur l'autre côté de la bourse, les écussons se blasonnent comme suit:

I. Armoiries disposées en ligne verticale à dextre:

1° De pourpre, à trois pals d'or.

2° De sinople, à trois fasces d'or.

3° D'argent à trois pals de sable.

4° D'or à trois fasces de pourpre.



Fig. 24

5º Echiqueté d'argent et de sable de huit tires.
6º Fascé de pourpre et d'or, de huit pièces.

II. Armoiries répétées en diagonale:
1º De sinople à trois pals d'or.
2º Echiqueté de sable et d'argent, de huit tires.
3º Fascé de sinople et d'or, de huit pièces.
4º Gironné d'argent et de sable.
5º D'argent à trois fasces crénelées de sable.

Les métaux ainsi que les meubles d'or et d'argent se trouvent représentés en soie jaune et en soie blanche.

L'auteur est persuadé que ce sont toutes des armoiries de fantaisie, choisies et placées ainsi pour obtenir un simple motif décoratif car aucune d'entre elles ne rappelle les armes des comtes de Gruyère ni de familles alliées à celle-ci.

L'auteur attribue cette bourse au commencement du XIVe siècle et il croit qu'elle a du servir a renfermer un livre d'heures. Telle que l'histoire nous présente la noble châtelaine qui a fondé la Part-Dieu et possédé ce précieux objet on aurait pu graver sur son tombeau ces deux mots emprunté au livre d'heures lui-même: *Pertransiit benefaciendo:* «Elle a passé en faisant le bien». C'est le plus bel éloge que pouvaient lui décerner la piété des moines et la reconnaissance des pauvres. *D.*

Zwei alte Blätter.

Von L. Gerster, Pfarrer.

(Hiezu Tafel II.)

Herr Prof. Dr. E. A. Stückelberg brachte uns in letzter Nummer die Abbildung des Wappens vom Basler Bischof Christoph von Utenheim (1502—27), welches als Titelbild oder Placet der „Statuta synodalia episcopatus basileensis 1503“ figuriert. Es weicht dasselbe wesentlich von der traditionellen Art ab, indem der Krummstab neben dem Wappenschilde steht.



Jacob Christoff von Vtten-
heim zů Ramstein/ꝛc.
1559.

Fig. 25

In Anlehnung an diese Darstellung bringen wir heute eine ähnliche desselben Geschlechtes, jedoch nicht desselben Bischofs, wie Herr Scheuermann in seiner Veröffentlichung der elsässischen Büchermarken meint, sondern eines spätern Sprossen dieser Familie. Es fehlen ja alle bischöflichen und geistlichen

Embleme, und die Jahrzahl 1559, die zweimal angebracht, lässt mit Sicherheit auf einen spätern profanen Träger schliessen.

Dieses Blatt (Fig. 25) wurde bereits 1892 im 2. Jahrgange der Berliner Ex-libris-Zeitschrift von F. Warnecke publiziert, ohne dass derselbe jedoch dem Träger nachgeforscht hätte. Er wusste auch nichts mit dem Eptinger Schild links oben anzufangen, der doch deutlich darauf hinweist, dass die Mutter des Jakob Christoph dieser Familie angehört hat. Das Staatsarchiv Basel war nunmehr so freundlich, uns mitzuteilen, dass der Träger dieses Blattes ein Sohn von Johann von Utenheim zu Ramstein und der Esther von Eptingen gewesen sein muss. Seine Schwester hiess Maria Jacobea von Utenheim und war mit Ludwig von Ramstein aus der Basler Familie vermählt. Er selbst aber gehörte nicht diesem Geschlechte an, sondern der Elsässer Familie von Utenheim, die sich nach einer Burg bei Scharweiler zum Ramstein nannten. (Vgl. Genealog. Handbuch zur Schweizergeschichte I 368 nº 102 und Kindler von Knobloch, Goldenes Buch der Stadt Strassburg pag. 253 sub voce Ramstein.) Soweit die Mitteilungen des Staatsarchivs über die Persönlichkeit des Jakob Christoph selbst, die damit festgestellt ist, und welche wir an dieser Stelle noch bestens verdanken.

Leider war es aber nicht möglich, noch Näheres über Jakob Christoph zu vernehmen, und doch wäre es wünschenswert zu wissen, was für eine Stellung er im Leben bekleidet und ob nicht etwa die so interessante und auffällige Darstellung des so schönen und eigenartigen Blattes gerade auf ihn selbst Bezug hat. Sicher gab es damals noch Wölfe in den Vogesen und im Sundgau und leicht ist es möglich, dass ein Utenheimer oder gar der Träger selbst einst einen solchen mit starker Hand gebändigt. Die Komposition ist überaus gefällig, einfach und schön. Beidseitig als Rahmen eine weibliche und eine männliche Kandelaberkaryatide mit Fruchtschale über dem Haupte, auf welche die durch eine Volute verbundenen Ahnenwappen gestürzt sind. Ganz eigenartig ist die Helmdecke, die durch den Bart des Kopfes gebildet wird, der sich in den etwas zu klein geratenen Helm einbeisst.

Auch die Landschaden von Steinach, die als Kleinod einen gekrönten Mannskopf führen, lassen dessen Mähne in ähnlicher Weise den ganzen Schild als Mantel umgeben, ganz wie die Helmdecke. Ein analoges Beispiel des sich in den Helm einbeissenden Männerkopfes, wobei die Unterlippe verdeckt wird, zeigt uns das flotte Wappen der bernischen Familie von Stein, welches wir in unserm Organ im Jahrgange 1897 pag. 79 publiziert und abgebildet. Die Utenheimer führten in Schwarz einen goldenen Schrägbalken, und die Eptinger, dieses einst so bedeutende und weitverzweigte Geschlecht, in Gold einen quergestellten schwarzen Adler mit roten Fängen. Ihr schönstes, gewaltig imponierendes Grabdenkmal aus dem Anfange des 14. Jahrhunderts ist unlängst in einer Chornische der Kirche in Pieterlen aufgedeckt und sachgemäss restauriert worden. Wir werden später darauf zurückkommen und dasselbe separat behandeln.

Seltsam ist über dem Wappen das flatternde schwebende Band mit den 4 S, offenbar den Initialen einer Devise, — aber wie hat sie wohl gelautet und ist sie in Latein oder in Deutsch abgefasst? Wer will uns das sagen?

Die Raumverteilung unseres Blattes ist die denkbar günstigste; alles ist gleichmässig angefüllt und nicht überladen.

Das zweite Blatt, das wir bringen (siehe Taf. II), ist wie das vorige bereits im 2. Jahrgange der Berliner Ex-libris-Zeitschrift abgebildet, wozu Herr Graf von Leiningen einige wenige Worte beigefügt. Auch dieses Klischee ist uns von genannter Zeitschrift zum Gebrauche gütigst überlassen worden. Ein prächtiges flott entworfenes Wappenblatt, das jeden Heraldiker erfreuen muss, der guten Zeit von 1520 angehörend, wo wir ja auch auf schweizerischen Glasgemälden in Heraldik das Beste finden. Wir finden vielleicht den Helm etwas unschön, während die Zindelbinde und namentlich der flotte Schwung der Helmdecke sich besonders günstig präsentieren. Die seitliche Architektur fehlt völlig; im blumigen Geäste der obern Ecken sind zur Ausfüllung des Raumes zwei Putten angebracht, ebenso unten an der Basis fehlen die etwas roh gezeichneten Kindergestalten nicht. Wie fast alle guten alten Ex-libris-Blätter, so ist auch dieses dem Buche zugewendet. Wie aber der fromme Kanonikus zu einem so unmenschlichen Wappenbilde gekommen, das zu seinem Amte wenig passte, das wissen wir nicht. Leicht möglich, dass hier die Erinnerung an eine türkische Greueltat mitspielt, die einst an einem weiblichen Gliede der Familie Angrer verübt worden sein mag. Sicher würde der Brixener Chorherr heute sagen: „Ich bin unschuldig an diesem Blute". Und wie wohl auch jetzt noch dieser oder jener an seinem Tauf- oder Geschlechtsnamen keinen Gefallen hat, sondern denselben verwünscht, so mag es in vergangenen Zeiten, auch vielleicht heute noch mit dem Wappen sein; Ererbtes und Angestammtes kann man nicht so leicht korrigieren und ändern, so wenig als eine erbliche Belastung, und jener Spassvogel hatte sicher recht, dass man nie vorsichtig genug sein könne in der Wahl seiner Eltern. —

Unser Blatt ist zweimal mit H. R. signiert. Professor Romstöck in Eichstädt vermutet unter diesen Buchstaben den Nürnberger Formschneider Hieronymus Resch (Rösch), der auch Albrecht Dürer die meisten Risse geschnitten. Er war auch in Wien wohl bekannt, und so mag es sich erklären, dass Angrer gerade ihm den Auftrag gegeben. Die Farben des Schildes sind rot-gold, geteilt, ebenso die Helmdecken; der Krieger braun.

Über den Träger unseres Blattes ist bislang wenig bekannt geworden. Er hiess Gregorius Angrer, war Doktor der Theologie und Kanonikus in Wien und Brixen und wurde 1480 geboren. Er muss ein sehr kunstliebender Mann gewesen sein und hatte noch 3 andere Bibliothekzeichen zur Benutzung erstellen lassen. Das von uns abgebildete findet sich in der Münchener Hof- und Staatsbibliothek. Im Ferdinandeum in Innsbruck hängt von ihm ein vorzügliches Ölporträt von Alb. Altorfer (1480—1538), welches 1519 gemalt worden. Sicher wären in Innsbruck oder Brixen eingehende Nachrichten über diesen Kanonikus erhältlich —; aber für uns ist doch die prächtige alte Wappendarstellung die Hauptsache. Wir können solcher guten alten Blätter nicht genug bringen.

Armorial historique
des maisons
de l'Ordre des Chartreux

par

Dom Albert-Marie Courtray.

(Suite.)[1]

(Planches XIV (1909) et VI (1910).

26—1170. Notre-Dame de Lugny,

fondée dans son diocèse, par Gauthier évêque de Langres, fils d'Hugues II, duc de Bourgogne (1102-1142). Elle fut détruite par la Révolution française.

54—I. *Bandé d'or et d'azur de six pièces, à la bordure de gueules,* qui est de Bourgogne ancien. (Pl. XIV, 1909)

Dans Le Vasseur.

C'est bien là ce que portait le père de Gauthier. « L'écu représenté sur le sceau qu'employait en 1102, Hugues, duc de Bourgogne était bandé de six pièces et bordé», dit Quantin (*op. cit.*, col. 94), à propos de l'origine des armoiries. «Hugues II est à cheval, armé d'une lance et d'un bouclier au premier blason de Bourgogne, bandé de six pièces et bordé. Ce sceau de l'an 1102 est dépourvu de légende.» (Ibid., col. 752-3). Il n'y a pas de sceau véritablement armorié plus ancien, c'est-à-dire dont l'emblème soit dans un écu, mentionné par cet auteur. Mais le fondateur, qui mourut chartreux à Lugny, avait-il des armoiries? S'il en faisait usage, étaient-elles de sa famille ou personnelles? On peut se poser ces questions, puisque certainement la chartreuse en porta d'autres. Arthur Daguin, dans *Les Évêques de Langres, étude épigraphique, sigillographique et héraldique* (Langres-Paris, s. d., p. 89), attribue aussi les armes de Bourgogne ancien à Gauthier, sans indiquer de preuves. Sur ses nombreux sceaux, — il y en a plus de 14, — on ne trouverait, dit-il, qu'un «Évêque debout, vu de face, mitré, crossé et bénissant».



Fig. 26
Pierre sculptée aux armes de Lugny, dans la chapelle de l'ancienne correrie de cette chartreuse.

55—II. En 1696: «*D'azur à une croix cantonnée, au premier et au quatrième d'une fleurdelis, au second et au troisième d'une étoile, le tout d'or.*» (Pl. XIV, 1909)

Armorial de France, 32,203, p. 538, et 32,237, p. 317. — Un manuscrit de *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'Ordre des Chartreux*, aux archives de la communauté de la Grande-Chartreuse (nº 428, I), présente, p. 127, entre autres photographies sur les restes de Lugny, ces armes sculptées, sans émaux, les étoiles renversées, comme étant du fondateur (fig. 26). Cela prouve,

[1] Voir les *Archives héraldiques suisses,* année 1908, p. 32, 77, et année 1909, p. 78.

au moins, qu'elles n'ont pas été portées simplement sur l'*Armorial général* et qu'elles constituérent le blason du monastère. Seraient-elles de «Willelmus, marescallus Campaniæ, qui ædificavit ecclesiam [1] »?

27—1170. Notre-Dame de Pomier,

au diocèse ancien de Genève, fondée par Amédée I, comte de Genevois, et dans ses états; détruite par la Révolution française.

56—I. *D'or à la croix ajourée d'azur*, qui est de Genevois ancien. (Pl. XIV, 1909)

Presque tous les armoristes, y compris Rietstap, s'accordent à décrire le blason des comtes de Genevois: *d'or à quatre points équipollés d'azur*, ou bien *cinq points d'or équipollés de quatre d'azur.*

L'*Armorial de l'ancien duché de Savoie,* par Amédée de Foras (Grenoble, 1893, t. III, p. 63), les en reprend et termine par ces mots sa dissertation dont l'ordonnance laisse à désirer: «Appuyé sur les plus anciens monuments sphragistiques, je dirai que les Comtes de Genève ont porté à l'origine *une croix ajourée,* et non des *points équipollés,* qui ne peuvent être que la corruption de la figure antique adoptée postérieurement à l'extinction de la lignée souveraine en 1394.»

Conclusion trop rigoureuse cependant, l'auteur reconnaissant que la déformation et même une sorte d'échiqueté se rencontrent du vivant de cette race. Il faut la corriger en ce sens que les points équipollés n'ont été *constamment* portés que par les seigneurs plus tard marquis de Lullin issus d'un bâtard des comtes de Genevois et qui brisèrent leurs armes *d'un filet en barre d'azur ou de gueules,* par les princes d'Orange qui prétendirent à la possession de leur État (voir la chartreuse de Vaucluse, 1139), et par des membres de la maison de Savoie qui en hérita (voir la chartreuse de Collegno, 1642).

Parce qu'une correction n'est pas parvenue à son destinataire, ma planche représente l'*équipollé.* Le dessin ci-contre la rectifie (fig. 27).

Selon M. de Foras, «les Comtes de Genève ont porté parfois depuis Amédée I le blason des Zähringen», que l'*Armorial du Canton de Fribourg* (op. cit.), et Rietstap souvent en défaut décrivent *de gueules au lion d'or,* tandis qu'en réalité il est *d'or à l'aigle de gueules.* (*Archives héraldiques suisses,* année 1889, p. 322).

A Pomier, où il ne reste plus que l'hôtellerie aménagée en habitation particulière, tout souvenir d'eux a été détruit, jusqu'à leurs tombes. Cf. *La Chartreuse de Pomier,* par le chanoine Rannaud, Annecy, 1909.

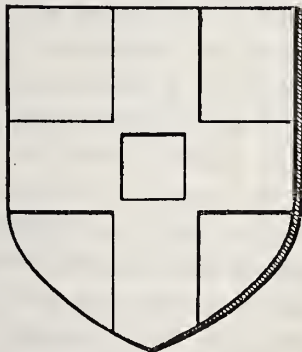


Fig. 27
Croix ajourée des anciens comtes de Genevois.

[1] *Annales Ordinis cartusiensis,* t. II, p. 345.

Dom Le Vasseur n'a pas connu le véritable fondateur et attribue à ce monastère les armes des Faucigny (voir au Reposoir, 1151), dont un membre, Arducius, le premier évêque de Genève qui fut prince du Saint-Empire, céda avec son chapitre ses droits sur les donations d'Amédée, comme cela se faisait si fréquemment. A la suite de Dom Le Vasseur, Eugène Burnier donne les mêmes armes à Pomier (*op. cit.*, p. 80).

57—II. Au XVIIe ou XVIIIe siècle: *D'argent au globe d'azur, cintré et croisé d'or, chargé de la lettre P du premier.* (Pl. VI, 1910)

L'emblème de ce second blason se trouve sur un sceau du XVIIIe siècle décrit par Vallier (p. 78). Je le mets sous toutes réserves dans un écusson. La lettre P et le globe (une pomme) sont des armes parlantes ou figurent l'union de Pomier avec la maison chef d'Ordre.

28—1170. Notre-Dame du Val-Dieu,

non loin de Mortagne, au diocèse de Séez, fondée par Rotrou IV comte du Perche, dans ses domaines. Elle reconnut comme second fondateur, à cause de ses bienfaits, Pierre de Valois, comte d'Alençon et du Perche, mort en 1404, et fut supprimée par la Révolution française.

58—I. *D'argent à trois chevrons de gueules,* qui est du Perche. (Pl. VI, 1910)

Ces armoiries se voient encore aujourd'hui sur les girouettes placées aux extrémités de la toiture du pavillon d'entrée de la chartreuse, construit en 1760. «Elles portent, trouve-t-on dans tous les auteurs qui ont écrit sur le pays, l'une, l'écu des Rotrou, l'autre, les armoiries des Valois-Alençon. En réalité, elles sont semblables, avec l'écusson *d'argent aux trois chevrons de gueules* des premiers comtes du Perche.» (*A travers le Corbonnais et le Perche Chartrain,* par l'abbé A. Desvaux, secrétaire de la Société historique et archéologique de l'Orne, — dont cette œuvre est un extrait du *Bulletin*, — Alençon, 1905, p. 82).

Dom Le Vasseur donne: *de gueules à deux chevrons d'argent.* Il se trompe d'émaux et sur le nombre des chevrons. Les armoristes n'attribuent aussi, ordinairement, que deux chevrons (de gueules) aux comtes du Perche, par exemple le Père Anselme (*op. cit.*, t. II, p. 312-316 et t. III, p. 311), Rietstap, Grandmaison et Jouffroy d'Eschavannes. Selon une communication de M. l'abbé Desvaux, «ce nombre est inusité partout». Par contre, Rietstap et d'Eschavannes donnent trois chevrons de gueules sur argent aux seigneurs de Bellême. Dans une salle des croisades du palais de Versailles on a peint ces armes pour Philippe-le-grammairien de la maison de Bellême-Alençon, mort au siége d'Antioche en 1096. Quelques généalogistes ont aussi fait descendre les comtes du Perche des mêmes seigneurs. Confusions faciles à démêler, grâce au travail excellent de M. le v^te de Romanet sur la *Géographie* (physique et historique) *du Perche* (2e série, n° 1 des *Documents sur la province du Perche,* Mortagne, 1890).

Il y est dit que le Perche était primitivement le nom d'une vaste forêt dans laquelle au Moyen-Age se créèrent plusieurs seigneuries. L'héritière de

l'une d'elles, Milesende, fille de Rotrou I de Nogent (955, 978) s'unit à Geoffroy II de Châteaudun (mort avant 1005). Ils eurent Geoffroy III (mort vers 1039) vicomte de Châteaudun, sire de Nogent-le-Rotrou, qui épousa Elvise, héritière du comté de Mortagne ou de Corbon. De cette union naquit Rotrou (décédé vers 1079), Ier du nom comme vicomte de Châteaudun et comte de Mortagne, IIe du nom comme sire de Nogent, qui se maria à Adèle fille de Guérin de Bellême-Alençon. Celui-ci mourut sans descendant mâle ainsi que son frère Guillaume II-*Talvas*, dont la fille, Mabille, unie à Roger de Montgommery, fut la mère de Philippe-le-grammairien et la souche d'une nouvelle race de seigneurs de Bellême jusqu'en 1114, et de seigneurs puis comtes d'Alençon éteints en 1220.

Geoffroy IV (mort en 1110) fils de Rotrou II et d'Adèle, possédant la majeure partie du Perche, s'en intitula comte le premier, et, du chef de sa mère, réclama Bellême, dévolu seulement en 1114 (n. st.) à son fils Rotrou-le-grand (1100-1144), Ier du nom comme comte du Perche, IIe comme comte de Mortagne, IIIe comme sire de Nogent. Depuis, au point de vue administratif, le Bellêmois fut toujours compris dans le Perche dont il est une portion physique, de sorte que les armes de l'un sont les armes de l'autre, ou mieux, les seigneurs de Bellême qui portèrent des armoiries n'ont pu avoir que celles des comtes du Perche, puisqu'ils étaient à la fois l'un et l'autre.[1]

Quelles étaient ces armoiries? La *Sigillographie des anciens comtes du Perche* par le vicomte de Sonancé[2] nous l'apprendra.

On y lit, en effet, que «Le premier sceau des membres de la famille des comtes du Perche, dont la reproduction nous soit parvenue, est celui de Rotrou III, dit le Grand, deuxième comte du Perche. C'est un fragment de sceau rond de 55mm environ[3], de 1122. Un chevalier au galop, de profil à gauche, portant un écu de face chargé de trois chevrons . . . .» (p. 5).

Il se peut qu'en l'armant chevalier, on lui remit ce bouclier qu'il emporta à la première croisade où il commanda un corps de troupes, et qu'en mémoire d'une si glorieuse action lui et ses descendants conservèrent les trois chevrons.

Rotrou III usa aussi d'un autre sceau «appendu à une charte de 1126[3]» (ibid., p. 6). L'écu y porte une bordure garnie de points (ou clous?) que M. de Souancé appelle besants. Le seul sceau connu de son fils, le fondateur du Val-Dieu, «de 1190[4]», renferme également un écu à bordure dépourvue d'objets. Cette diversité d'écus n'a rien de surprenant ni d'insolite dans le premier siècle

---

[1] Il ne faut pas confondre la seigneurie de Bellême ou le Bellêmois avec la ville de Bellême, qui porte *de sable au château d'or donjonné de trois tours du même*. Cf. *Armorial des villes et corporations de Normandie*, par A. Canel, Rouen-Paris, 1863. D'Hozier et, à sa suite, une ordonnance de Louis XVIII indiquent le champ *d'azur;* mais dans le tombeau d'Ives seigneur de Bellême-Alençon, évêque de Séez, dernier représentant mâle de sa race, mort en 1070, on aurait retrouvé sa crosse, armoriée de sable au château d'or. Une crosse armoriée au troisième quart du XIe siècle! Cela demanderait à être vérifié.

[2] 2e série, no 5 des *Documents sur la province du Perche,* Mortagne, 1895.

[3] «Bibl. nat. Ms. lat. 5441 (*Ancien fonds Gaignières*).»

[4] «Arch. nat. Collection des sceaux de Douet-d'Arcq, No 998», et «Bibl. nat. Ms. lat. 5441 (*Ancien fonds Gaignières*).» (ibid., p. 6 et 7).

des armoiries. Plus tard encore, bien des seigneurs avaient divers blasons selon les différents fiefs dont se composait leur domaine, ou bien leurs premiers sceaux sont armoriés tandis que d'autres postérieurs ont leur bouclier nu; nous l'avons déjà constaté à Scala-Dei (1163). La bordure ne serait-elle pas une ornementation courante du bouclier de l'époque, simplement reproduite par le graveur dans un temps où les emblèmes étaient encore peu à la mode sur les sceaux? [1]

Il n'est guère douteux que Rotrou IV (1144-1191) n'usât comme son père des trois chevrons, car on les trouve sur les sceaux de ses fils, Geoffroy V et Étienne duc de Philadelphie, de son vivant même sur le premier sceau d'Étienne en «1190 [2]», avec un lambel qui charge les quatre autres du même seigneur, preuve, semble-t-il, que ces armoiries étaient déjà alors héréditaires et assez connues, puisqu'un cadet est obligé de les distinguer par une brisure.

La figure de deux sceaux sur six de Geoffroy V (1191-1202), ne présente que deux chevrons, tandis que le texte en énumère trois pour l'un de ces deux, dont on ne voit, il est vrai, qu'une partie, et ne parle pas de leur nombre pour l'autre (ibid., p. 9 et 10). Ce comte est le seul au sujet duquel on constate cette particularité. Après lui, les quatre sceaux du comte Thomas (1202-1217) portent trois chevrons. Il en est de même, avec le premier chevron écimé, des trois sceaux de Jacques de Châteaugontier, prétendant au comté du Perche jusqu'en 1257; sur quoi M. de Souancé demande: «Ces armes étaient-elles celles de la maison de Châteaugontier, ou l'héritier des premiers comtes du Perche les prit-il en opérant une brisure? ... Nous n'avons pu le découvrir. M. Bonneserre de Saint-Denis, dans son *Histoire des seigneurs de Châteaugontier* publiée dans la *Revue nobiliaire* de 1863, ne l'indique pas.» (ibid., p. 15).

Il est suffisamment prouvé que les comtes du Perche portaient trois chevrons. Le Val-Dieu ne s'est donc pas trompé en arborant ce nombre, et nous savons pourquoi tout autre «est inusité partout».

59—II. A partir du XVe siècle: *Écartelé, aux 1er et 4e d'azur à trois fleurs de lis d'or, à la bordure de gueules chargée de huit besants d'argent,* qui est de France-Alençon; *aux 2e et 3e d'argent à trois chevrons de gueules,* qui est du Perche. (Pl. VI, 1910)

La maison de France-Alençon ne porta pas ses armes conjointement à celles du Perche [3], mais le Val-Dieu les unit, comme cela ressort clairement de plusieurs documents, soit en écartelé, nous en verrons un exemple plus bas, soit d'une façon moins heureuse, ainsi que nous le montre un cachet armorial, inédit, dont

---

[1] La bordure se voit entre autres sur un écu de la tapisserie de Bayeux, fin du XIe s., et sur le bouclier du sceau de Hugues II, duc de Bourgogne, avec un bandé, en 1102 (voir Lugny, 1170). «L'«escu cloé», dit Bouly de Lesdin, *op. cit.*, p. 25, mentionné seulement dans *Alexandre»*, chanson de geste du XIIe s., «est sans doute un écu à bordure chargée de gros clous, comme on en voit également sur quelques sceaux (Douët d'Arcq, *op. cit.*, n°s 1188 et 3160); il faut très probablement chercher dans cette figure l'origine de la bordure besantée.»

[2] «Arch. nat. Collection des sceaux de Douet-d'Arcq, N° 1000.» (ibid., p. 8).

[3] Le sceau et le contre-sceau de Pierre, fils de saint Louis, doté des comtés d'Alençon et du Perche, portent seulement l'écu aux fleurs de lis avec bordure. (Quantin, *op. cit.*, col. 755).

la matrice en argent, du XVIIIe siècle, appartient à la collection de la communauté de la Grande-Chartreuse. L'écu s'y blasonne: *parti* de la première moitié de France-Alençon, *d'azur à une fleur de lis d'or et une demie mourante de la partition, à la demi-bordure de gueules chargée de trois besants d'argent et de deux demis mourants du trait du parti* (le demi de la pointe ne paraît pas sur le cachet); et de la seconde moitié du Perche, *d'argent à trois demi-chevrons de gueules;* cimier: le buste de la Vierge-Mère.

60—III. En 1696: «*D'azur à une Notre Dame d'or.*» (Pl. VI, 1910)

Armorial de France, 32,212, p. 429, et 32,246, p. 421.

L'emblème de ce blason doit avoir été copié sur un sceau encore à découvrir. Il est plus que probable qu'il n'a jamais figuré sur un écusson du Val-Dieu que dans l'*Armorial général de France.*

61—IV. A une époque indéterminée (XVIIe ou XVIIIe siècle?): *Écartelé* de France-Alençon et du Perche, comme au no II, *sur le tout d'argent à la croix de gueules chargée d'une feuille de trèfle d'or* (ou *d'argent*). (Pl. VI, 1910)

Ces armoiries, sommées du buste de la Vierge-Mère, figurent sur le plan de reconstruction du Val-Dieu, exécuté par le bénédictin Dom Miserey (en 1760?), gravé par Nicolas de Poilly en 1769 (fig. 28). On en conserve un bel exemplaire à la Bibliothèque nationale de Paris et quelques amateurs du Perche en possèdent dans leurs collections particulières. (A. Desvaux, *op. cit.*, p. 80-81).

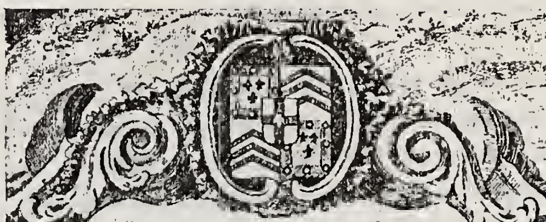


Fig. 28
Armoiries de la chse du Val-Dieu, au-dessus du titre du plan de cette maison gravé en 1769 par Poilly. Réduction.

«Il y a un demi-siècle on voyait encore, chez les habitants de Feings[1] et des environs, des bouteilles de verre très épais fabriquées au Val-Dieu et qui portaient près du col un médaillon en relief avec l'exergue: CHARTREUSE DU VAL-DIEU. Au centre du médaillon, les armoiries de la maison avec cette particularité, qu'au lieu d'être écartelées des armes des Rotrou et des Valois-Alençon, comme sur le plan de Dom Miserey, elles sont simplement mi-partie des unes et des autres .... En creusant la terre près des anciennes cuisines, j'ai pu recueillir plusieurs fragments portant le médaillon.» (*Chronique et correspondance de la Province du Perche,* t. I, 1895-1904. Article sur *Le Mobilier d'Art du Val-Dieu,* par l'abbé A. Desvaux, Mortagne, 1901, p. 329, ou p. 12 du tirage à part).

Au musée percheron de Mortagne récemment fondé, on remarque «les pages enluminées d'un vieux livre d'heures du Val-Dieu et une bouteille intacte aux armes de l'abbaye.» (Même recueil, p. 386. *Compte-rendu de la première assemblée générale de la Société percheronne d'histoire et d'archéologie, à Mor-*

[1] Paroisse du monastère.

tagne, 1er octobre 1901). Le musée de la chartreuse de La Valsainte renferme le médaillon d'une bouteille, don gracieux de M. l'abbé Desvaux. L'écu y est divisé comme sur le cachet décrit plus haut, avec le *sur le tout* du plan en entier (fig. 29).



Fig. 29
Médaillon d'une bouteille en verre, aux armes de la chse du Val-Dieu. Musée de La Valsainte.

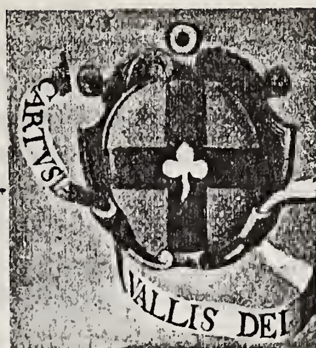


Fig. 30
Écu de la chse du Val-Dieu sur le tableau, représentant cette maison, de la *Galerie des Cartes* de la Gde-Chse. Réduction.

La vue peinte du Val-Dieu, de la *Galerie des Cartes* de la Grande-Chartreuse, offre, dans la partie supérieure, un écu ovale *d'azur à la croix de gueules chargée d'une feuille de trèfle de sinople*. Les émaux, qui ne concordent pas avec ceux que présente le plan, sont peu héraldiques (fig. 30). D'où venaient au couvent ces dernières armoiries? On l'ignore. On ne saurait dire non plus de quoi se composait le blason sur «l'argenterie de la maison» qui «était toute marquée aux armes du monastère». (*Le Mobilier d'Art du Val-Dieu,* p. 7 du tirage à part).

29—1171. Notre-Dame de Bonlieu,

en Franche-Comté, au diocèse ancien de Besançon, fondée par Titebert, seigneur de Montmoret, fut supprimée par la Révolution française.

62—I. *Losangé d'argent et de gueules,* qui est de Montmoret. (Pl. VI, 1910)

Armoiries données au nom Montmoret, le seul en Franche-Comté, par Rietstap, Grandmaison et d'Eschavannes et par le *Nobiliaire de Franche-Comté,* de R. de Lurion (nouvelle édition, Besançon, 1894, p. 405). Ce dernier note bien que le fondateur de la chartreuse était de cette famille.

Dom Le Vasseur porte: *d'argent fretté de gueules,* qui est de Montmorot en Franche-Comté et en Bresse, d'après le même *Nobiliaire* (p. 406).

63—II. En 1696: «*D'azur, à une Nostre Dame d'argent.*» (Pl. VI, 1910)

Armorial de France, 32,199, p. 1190, et 32,234, p. 140.

L'emblème de ce blason figurait sans doute sur un sceau que je ne connais pas. Il ne devrait être que le cimier du précédent.

30—1171. Notre-Dame de Casotto,

au diocèse d'Albe, en Piémont, fondée par les marquis de Céva, dans leurs domaines de Garessio. La République française décréta sa suppression en 1802.

64. — *Fascé d'or et de sable de six pièces,* qui est de Céva. (Pl. VI, 1910)

Dans Dom Le Vasseur.

S'il n'y a pas de doute au sujet des fondateurs de Casotto et leurs armes, uniformément décrites par les héraldistes, il n'en est pas de même au sujet des seigneurs de Garessio, Ramundus Catalanus et Robaldus Scatia, dont il est question avec le peuple de cette localité dans une charte de donation de 1183, rapportée par Dom Le Couteulx (t. II, p. 359) d'après un acte de 1418, où les marquis de Céva sont appelés seigneurs de Garessio et fondateurs de la chartreuse. «On ne connaît pas de seigneurs de Garessio proprement dits, m'écrit M. le comte Louis de Collegno; cette seigneurie appartenait déjà à l'époque dont il s'agit aux marquis de Céva. Mais leurs noms ne s'accordent nullement avec ceux que vous me donnez. Le document de 1183 aurait il été mal lu et mal transcrit au XV[e] siècle, et peut-être faudrait-il «domini et homines de Garrexio», ce qui se comprendrait mieux?» *(à suivre).*

Miscellanea.

Le vitrail des Suisses à Leipzig. Tous les héraldistes suisses ont applaudi à l'excellente idée qu'ont eu les anciens étudiants suisses de Leipzig de s'associer au jubilé de l'Université de cette ville en offrant, selon les anciennes traditions de notre pays, un superbe vitrail armoirié. Ce vitrail porte les armoiries des villes universitaires de la Suisse. Tout est parfait comme composition et dessin et nous ne pouvons que féliciter l'artiste qui a conçu ce projet. Toutefois il est très regrettable que l'on n'ait pas eu l'idée de soumettre le projet à un héraldiste, car malheureusement des erreurs ont été faites dans plusieurs armoiries. Ainsi au lieu de mettre les armoiries de la ville de Neuchâtel on a mis celles de l'ancien comté de Neuchâtel. M. Jean Grellet président de la Société suisse d'héraldique qui a publié dans nos *Archives* (Année 1897 page 125) une étude minutieuse sur ce sujet, a déjà signalé cette erreur dans la dernière assemblée générale de la Société suisse d'héraldique. Les armoiries de Lausanne sont aussi faussement représentées et portent: *coupé d'argent et de gueules* au lieu *de gueules au chef d'argent.* Notre collègue M. le professeur André Kohler à Lausanne a publié une étude sur les armoiries de Lausanne dans nos *Archives* (Année 1892 page 78) dans laquelle il a déjà combattu cette erreur assez fréquente de remplacer le chef par le coupé. Les armoiries de la ville de Fribourg ne sont pas non plus exactes et portent d'azur à trois tours d'inégale hauteur au lieu d'une tour carrée et crénelée senestrée d'un mur crénelé s'abaissant par deux degrés. M. Henseler numismate à Fribourg avait autrefois publié une

brochure illustrée et documentée sur ce sujet, dans laquelle il engageait la Société d'histoire du canton de Fribourg à combattre cette transformation inexacte.

Les anciens étudiants suisses de l'Université de Berlin ont, parait-il, aussi l'intention d'offrir un vitrail armorié pour le jubilé de cette université. Nous espérons cette fois-ci que la partie héraldique sera bien étudiée.

Aufnahme der Landvögte-Wappenserie im Pretorio zu Bironico. In der „N. Z. Z." 1909 VIII. 25. hatte Herr Prof. Dr. E. A. Stückelberg mit folgenden Worten auf eine interessante Wappengalerie im Tessin hingewiesen:

„Im Kanton Tessin sind es hauptsächlich auswärtige Wappen, die an den alten Gebäuden wiederkehren. Also die Schilde der Herzöge von Mailand mit der Schlange und dem Adler, dem Abzeichen des Reichsvikariats. Monumentale Darstellungen dieser Bilder von stilvollster Durchführung findet man in Bissone, Lugano, Malvaglia und anderwärts. Seit dem 16. Jahrhundert treten die Wappen der Deutschschweizer, d. h. der regierenden Kantone und ihrer Landvögte, in den Vordergrund. An vielen Orten sind ihre heraldischen Abzeichen dargestellt. Die ausgedehnteste Serie, eine gewaltige Wappenfolge an die Wand eines Saales und einer langen Laube gemalt, die jetzt durch zwei Häuser läuft, befindet sich im Pretorio zu Bironico. Da treffen wir Wappen an Wappen, alle von regierenden Herren aus den alten Orten der deutschen Schweiz. Über jedem Wappen steht ein Spruch oder eine Devise, oft ergötzlichen Inhalts; darunter finden sich Namen, Titel und Jahrzahlen des Wappeninhabers. Die Schildereien selbst sind in stattlicher Grösse in zwei übereinander laufenden Reihen unter der Decke hinlaufend mit schwarzen Umrissen an die Wand gemalt; dann sind sie mit den heraldischen Farben versehen worden. Die meisten Wappen entstammen der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts; einige reichen bis 1643 zurück, andere in den Anfang des 18. Jahrhunderts hinein. Der Züricher findet da die Embleme der Hirzel, Grebel, Stockar, Heidegger; der Berner die Kilchberger und Lentulus; der Basler die Falkner, Gemuseus, Zäslin, Krug, Meltinger; der Freiburger liest Python, von der Weid, Buman, an der Wand; der Luzerner entdeckt in den Wappenreihen die Wappen der Cysat, Amrhyn, Crivelli, zur Gilgen; der Schwyzer sieht die Schilde von Reding; der Urner findet viermal die Herren von Beroldingen, dann Muheim und Bessler; der Glarner die Tschudi usw.

Es wäre eine lohnende Aufgabe für einen historischen Verein der deutschen Schweiz oder für die Schweizerische Heraldische Gesellschaft, diese grosse und interessante Wappengalerie zu Bironico aufnehmen und beschreiben zu lassen. Vielleicht könnten auch die Deszendenten der hier vereinigten Geschlechter etwas tun, damit diese Erinnerungen an ihre Vorfahren im Original wie in genauer Reproduktion erhalten bleiben. Auf jeden Fall kämen sie zu authentischen Vorlagen ihres Familienwappens."

Der Mahnruf Prof. Stückelbergs ist nicht ungehört verhallt. Auf Antrag des Herrn Prof. Dr. J. R. Rahn in Zürich hat der Vorstand der Gesellschaft für Erhaltung historischer Kunstdenkmäler der Schweiz die Aufnahme dieser Wappenfolge beschlossen und mit der Arbeit Herrn Maler August Schmid aus Diessenhofen betraut; derselbe ist laut „Corriere del Ticino" (25 Aprile) bereits mit zäher Ausdauer an der Arbeit und wird im Laufe des Jahres damit zu Ende sein. Die Kopien werden allerdings, wie das Blatt meldet, im Schweizerischen Landesmuseum in Zürich aufbewahrt werden, d. h. im dortigen Archiv der Erhaltungsgesellschaft, aber diese Aufnahmen lässt nicht, wie irrtümlich zu lesen steht, das Landesmuseum, sondern die genannte Gesellschaft machen. Wir hoffen, in unserer Zeitschrift gelegentlich zum mindesten Proben dieser Aufnahmen bringen zu können.

Die neue heraldische Ausschmückung des Rathauses zu Rapperswil. Das schmucke Rathaus hat in jüngster Zeit wieder eine neue Zier erhalten. Einmal wurde unter das zerfetzte Banner, das den Rapperswilern im Gefolge Österreichs in der Schlacht bei Näfels voranzog und von dem rühmlichen Tode der Zuzüger erzählt — es ist an der Mauer des innern Aufstiegs zur Rathauswirtschaft angebracht —, die Notiz aus der Rickenmannschen Chronik über ihr Schicksal in der Schrift der Zeit gesetzt und ihr das Verzeichnis der Namen der hervorragendsten Gefallenen beigefügt, wie es uns ergänzend auch im Jahrzeitbuch und in der Klingenberger Chronik erhalten ist. Ferner hat das aus einem einzigen mächtigen Stück Eichenholz geschnitzte Portal zum Rathaussaale die farbige Bemalung zurückerhalten, die es einst hatte. Endlich wurde das Vestibül in eine farbenfrohe Wappenhalle umgeschaffen. Wir finden da das Wappen des Stiftes Einsiedeln, das des Fürstabts von St. Gallen, das Wappen der Grafen von Rapperswil, der Grafen von Homberg, derer von Habsburg-Laufenburg, der Herzöge von Österreich, der Grafen von Toggenburg; dann das alte deutsche Reichswappen. Die eidgenössische Periode ist an der Decke im Mittelfelde symbolisiert: ein an beiden Enden zugespitztes Oval zeigt uns in der Mitte das jetzige Stadtwappen, dann, im Umkreise eingeordnet, die Wappen der eidgenössischen Schirmorte von Rapperswil: Uri, Schwyz, Unterwalden und Glarus, seit 1712 Zürich, Bern und Glarus und endlich das st. gallische Kantonswappen. Die übrige Deckenfläche ist in Rautenfelder eingeteilt, in denen das Rosenmotiv dekorativ recht wirksam zur Geltung kommt. Die Durchführung der geschilderten Arbeiten ist das Werk des Herrn Jean Rothenflue. Das historische Material für diesen Schmuck hatte mit Sorgfalt und Umsicht der geschichtsbeflissene Herr Ratsschreiber Karl Helbling in Verbindung mit dem Staatsarchive Zürich zusammengestellt.

(Verbesserter Bericht der Neuen Zürcher Zeitung vom 14. April 1910, Nr. 102, 3. M.-Bl.)

Dem bundesrätlichen Geschäftsberichte 1909 betreffend das Justiz- und Polizeidepartement entnehmen wir folgenden besonderen Fall aus „Zivilstand und Ehe“: „Eine Kantonsregierung hatte einem ihrer Angehörigen die Ermächtigung erteilt, anstatt seines ursprünglichen bürgerlichen Namens, Titel und Namen, wie sie sich aus einem im Auslande erworbenen **Adelsdiplom** ergaben, in Zukunft zu führen. Der Bundesrat, dem diese Namenserteilung erst nach Jahren zur Kenntnis kam, verfügte in Ausübung seines Aufsichtsrechtes über das Zivilstandswesen vorerst die Streichung des Adelstitels aus den schweizerischen Zivilstandsregistern und machte hernach die Kantonsregierung darauf aufmerksam, dass die Erteilung eines neuen Familiennamens mit der Partikel „von“ als bundesrechtswidrig zu betrachten sei. Er stehe nach wie vor auf dem Standpunkte, dass, wenn auch seinerzeit mit Rücksicht auf die historische Entwicklung des schweizerischen Namensrechtes die Eintragung von Familiennamen mit der Partikel „von“ zugelassen worden sei, jeder Versuch, auf dem Wege der Namensänderung der Partikel „von“ Eingang in die schweizerischen Zivilstandsregister zu verschaffen, dem Grundsatze der Gleichheit vor dem Gesetze widerspreche.“ (Vgl. Bundesblatt 1910, Nr. 8.)

Bekanntmachung des Bundesrates betr. das **Verbot der Annahme fremder Orden und Titel** vom 1. April (!) 1910. Art. 12 der Bundesverfassung schreibt vor, dass im schweizerischen Heere weder Orden getragen, noch von auswärtigen Regierungen verliehene Titel geltend gemacht werden dürfen; er verbietet allen Offizieren, Unteroffizieren und Soldaten die Annahme solcher Auszeichnungen. Der Bundesrat hatte sich, nachdem eine Anzahl Übertretungen des vorerwähnten Verbotes festgestellt worden waren, am 30. Januar 1903 dahin ausgesprochen, dass die betreffenden Militärs im Hinblick auf Art. 12 der Bundesverfassung die ihnen gewordenen Auszeichnungen nicht hätten annehmen sollen; er sah jedoch mit Rücksicht darauf, dass seit der Annahme der Auszeichnungen bereits geraume Zeit verstrichen war, davon ab, die Zurückgabe der letztern anzuordnen. Dagegen untersagte der Bundesrat den betreffenden Militärs das Tragen der Auszeichnungen und die Geltendmachung der damit verliehenen Titel, mit dem Beifügen, dass dieses Verbot nicht nur für das Inland, sondern auch für das Ausland gelte. Der Bundesrat nahm an, dass mit dieser Schlussnahme ein ferneres Zuwiderhandeln unterbleiben werde. Vorkommnisse aus neuerer Zeit veranlassen den Bundesrat, hiermit nochmals auf das in Art. 12 der Bundesverfassung enthaltene Verbot aufmerksam zu machen. Dieses

Verbot ist ein absolutes; es ist durchaus gleichgültig, aus welchem Grunde eine Ordensverleihung erfolgt. Sollten trotzdem fernerhin Widerhandlungen gegen dieses Verbot von seiten schweizerischer Wehrmänner, zu denen auch die im Landsturm Eingeteilten gehören, vorkommen, so wäre der Bundesrat genötigt, die Fehlbaren zur Verantwortung zu ziehen und eventuell ihren Ausschluss aus der Armee zu verfügen (Bundesblatt 1910, Nr. 15, u. Militär-Amtsblatt 1910, Nr. 7).

Bibliographie.

Antoine Oltramare, Notice biographique et généalogique, par **Eugène Ritter**. Genève 1908. — M. Eugène Ritter, le distingué généalogiste genevois, a publié, en une élégante plaquette, une intéressante étude sur Antoine Oltramare, chef de cette famille, arrivée à Genève en 1595. M. Ritter avait déjà publié la généalogie de cette famille dans les *Notices généalogiques* de Galiffe (Tome V). Cette plaquette, qui n'est pas en librairie, a vu le jour à l'occasion d'une fête de famille, le 300e anniversaire de la réception des Oltramare à la bourgeoisie de Genève (1608-1908). Dans cette solide étude l'auteur montre qu'Antoine Oltramare (*Outremer* en français) était italien et originaire de la petite ville de Bergantino sur le Pô. Il prouve que ces Oltramare n'ont rien de commun avec la célèbre famille des Centurione Oltramarini de Gênes, à laquelle l'a rattaché un biographe de Nicolas Oltramare[1] se basant sur les recherches peu approfondies d'un secrétaire des Archives de Gênes. L'*Annuaire général héraldique* de 1904 s'appuyant sur ce travail a réuni ces deux familles et a donné à celle de Genève les droits et les titres de celle de Gênes. Cette mise au point de M. Ritter est donc une utile contribution à l'histoire des familles genevoises. Cette famille a donné un pasteur à l'église italienne de Londres: Nicolas Oltramare, et à l'Université de Genève un professeur de théologie célèbre: Hugues Oltramare, et un professeur de littérature latine: André Oltramare. *F. D.*

Glasmaler in der Reichsstadt Reutlingen, von Hofrat Schön. In den Reutlinger Geschichtsblättern 1908, S. 82—91, hat der um Reutlingens Geschichte verdiente Hofrat Theod. Schön in Stuttgart eine Studie über die daselbst vom 15. bis 17. Jahrhundert in nicht unbedeutender Weise blühende Glasmalerei veröffentlicht. Die Glasmalerkunst der mittel- und süddeutschen Städte hat mit derjenigen der Schweiz in wechselseitig anregenden Beziehungen gestanden; Augsburg und Nürnberg sind Zeugen dafür, aber auch, wie aus der vorliegenden Abhandlung hervorgeht, die jetzt württembergische Land- und einstige Reichsstadt Reutlingen. Die älteste Glasmalersippe der Stadt waren die Han oder Hänle; gestützt auf Mitteilungen Wackernagels in der Oberrhein. Zeitschrift N. F. VI, S. 302 f., die der Redaktion des Schweizer. Künstlerlexikons völlig entgangen zu sein scheinen, erwähnt Schön den Ludwig Han, seit 1489 Bürger

[1] Le pasteur Nicolas Oltramare 1611—1680; son origine, sa vie et son temps, par Cerisier. Paris 1905.

zu Basel, und dessen Söhne, den Maler Matthäus und den Glasmaler Balthasar. Aus einer von Schön beigebrachten Urkunde aus dem Anfange des 16. Jahrhunderts geht hervor, dass der obige Ludwig zu Basel und der von Türler im Schweizer. Künstlerlexikon zitierte Hans Hänle in Bern als Söhne des Bartholme Henlins Brüder gewesen sind. Hans Hänle in Bern war nach Türler 1485—1518 Mitglied des bernischen Grossen Rates; also kann entgegen der Ansicht Schöns der am 3. Februar 1495 urkundende Hans Henlin, der Glaser, Burger in Reutlingen, mit ihm nicht identisch sein. Der Verfasser untersucht dann auch mit verneinendem Resultate die Frage des Zusammenhanges der Reutlinger Glasmaler Murer mit den Zürcher Kollegen Murer. Wir müssen gestehen, dass, obschon sich auch von uns ein genealogischer Anschluss vorderhand nicht feststellen lässt, die merkwürdige Übereinstimmung von Vornamen, z. B. Christoph, sowie die Ähnlichkeit des allerdings sprechenden Wappens (in Zürich eine silberne Mauer mit roten Zinnen in blau, in Reutlingen die 3 Künstlerschildchen überhöht von der Mauer) doch eher auf Identität der zwei Geschlechter hindeuten. Der Studie sind 5 Reproduktionen heraldisch-personeller Glasgemälde beigegeben. Die Bilder 1, 2 und 5 interessieren dadurch, dass auf ihnen individuell wiedergegebene damals lebende Persönlichkeiten vorkommen. Als Tafel I ist eine Zunftscheibe der Metzger von ca. 1582—1600 reproduziert, die als Zeichnung schon in der Zeitschrift „Herold" erschienen ist. Unter den schmausenden Zünftern bemerken wir „Marte Hess genannt Schmidt" und „Jörg Hess genannt (Schmid)" mit ihrem übereinstimmenden Wappenbilde, einem Metzgerbeile mit aufgelegtem Z-Zeichen. Beide sind Angehörige des jetzt noch in Reutlingen wie in Zürich blühenden Geschlechtes Hess, das der Metzger Hans Hess anno 1517 nach Zürich verpflanzt hat und das noch heute der Zürcher Metzgerzunft inkorporiert ist, aber eine Lilie als Schildfigur führt (vgl. Tafel VIII unserer Zeitschr. 1909).

Dreissig Wappenschilde von Äbtissinnen des Klosters Mariazell zu Wurmsbach (am obern Zürichsee) vom 13. Jahrhundert bis zum heutigen Tage hat Herr Aug. Hardegger als Kopfleistenschmuck seiner Geschichte dieses Klosters (erschienen als Neujahrsblatt 1908 des historischen Vereins des Kantons St. Gallen) beigegeben; die Farben sind schraffiert zum Ausdruck gebracht. Abgebildet ist auch wieder wie im Anzeiger für schweizer. Altertumskunde 1880, Tafel IX, der Grabstein des Grafen Rudolf von Rapperswil mit dem Wappen der Grafen von Rapperswil und demjenigen seiner zweiten Gattin, der Gräfin Mechthild von Neiffen.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Bericht über die Jahresversammlung vom 25. u. 26. Sept. 1909 zu Stein a. Rh.

Zu der am 25. und 26. September zu Stein am Rhein abgehaltenen Jahresversammlung hatten sich etwa 25 Mitglieder eingefunden. Unter Führung von

Dr. med. Rippmann, des rührigen Präsidenten des Altertumsvereins zu Stein, wurde zuerst dem Rathause ein Besuch abgestattet und dort namentlich die prächtigen von den XIII Orten und einigen schweizerischen und süddeutschen Städten 1542/43 gestifteten Wappenscheiben bewundert; viel bemerkt wurde dabei, wie die Scheiben schweizerischer Provenienz künstlerisch viel höher stehen als die gleichzeitigen deutschen. Dann ging's nach der Liebfrauenkapelle der Stadtkirche (ehemalige Klosterkirche), der Grabkapelle der Freien Herren von Hohenklingen, an die auch ein schönes Freskogemälde aus dem 14. Jahrhundert erinnert, das verschiedene Glieder des Geschlechtes vor der Madonna knieend darstellt. Die Kapelle birgt auch die Sammlungen des Altertumsvereins, worunter namentlich die reiche Kollektion von Ofenkacheln und zugehörigen Modellen des 15. und 16. Jahrhunderts Beachtung verdienen. — Es folgte ein Bummel nach dem jenseits von Stein gelegenen Dörfchen Burg, wo zuerst die instruktiven römischen Befestigungsanlagen besichtigt wurden, worauf man dem Kirchlein, in dessen Chor Freskomalereien des 15. Jahrhunderts mit Darstellungen aus dem Alten und Neuen Testament sich finden, einen kurzen Besuch abstattete. — Daran schloss sich unter freundlicher Führung des Eigentümers, Herrn Prof. Dr. Ferdinand Vetter in Bern, die Besichtigung des St. Georgenklosters; in dem herrlichen Festsaale, berühmt durch seine Wandmalereien von 1516, wurde von dem genannten Besitzer ein Abendessen gespendet.

Im freundlichen Speisezimmer des Abtes wurde darauf um 5¾ Uhr die Generalversammlung eröffnet. Die Gesellschaftsrechnung wie der Bericht und die Abrechnung der Genealogischen Kommission wurden genehmigt und bestens verdankt. Zum nächstjährigen Versammlungsort wurde mit 14 Stimmen Chur erwählt; Lugano erhielt bloss 8 Stimmen, wobei aber als wünschenswert bezeichnet wurde, auch einmal die italienische Schweiz aufzusuchen, woselbst die Gesellschaft noch keine Mitglieder besitze. Der Vorstand wurde bestätigt und an Stelle des demissionierenden Herrn Prof. Dr. E. A. Stückelberg in Basel Herr Pfarrer L. Gerster in Kappelen-Bern gewählt. Ebenfalls bestätigt wurde die Redaktionskommission, sowie die Genealogische Kommission, die aber auf Antrag von Dr. Burckhardt durch Herrn Fréd.-Th. Dubois vermehrt wurde. Zu Rechnungsrevisoren pro 1909 wurden gewählt die Herren v. Glutz in Solothurn und Hahn in Bern.

Ein Antrag des Herrn Dr. Zesiger von Bern, der Vorstand möchte darüber schlüssig werden, ob unsere Gesellschaft sich an der 1913 in Bern stattfindenden III. schweizerischen Landesausstellung beteiligen wolle, und dann über diese Frage an der nächsten Generalversammlung berichten, wurde angenommen. — Des weitern lässt Herr Prof. A. Kohler in Lausanne durch Herrn Dubois an die Generalversammlung die Bitte richten, sich über zu ergreifende Massregeln zum Schutze des Schweizerwappens zu beraten, das oft mit Unrecht auf allen möglichen und unmöglichen Etiketten etc. figuriere. Dem Antrage Dr. Zesigers, auch über diese Angelegenheit den Vorstand zu einem eingehenden Gutachten mit Vorschlägen für die nächstjährige Generalversammlung zu beauftragen, stellt Dr. Burckhardt den Gegenantrag gegenüber, die Angelegenheit als undurch-

führbar abzulehnen, d. h. also das Schweizerwappen, wie bisher, freizugeben, wie es übrigens auch in andern Ländern mit dem Landeswappen geschieht. Der Antrag Burckhardt wird mit 15 gegen 3 Stimmen angenommen. — Herr Dubois stellt den Antrag, die Gesellschaft möge sich an den Bundesrat wenden mit dem Anerbieten, bei allen durch den Bund zu errichtenden öffentlichen Bauten, Münzen, Marken etc. ein Gutachten über die in Frage kommenden Ausschmückungen heraldischer Natur abgeben zu wollen. Dr. Burckhardt stellt einen solchen Schritt als völlig nutzlos hin, da er in kantonalen Fragen ähnlichen Charakters bisher nur durchaus negative Resultate gesehen hat; auch erinnert er daran, dass die Gesellschaft schon einmal, vor 8 Jahren in Stans, einen ähnlichen Beschluss gefasst hatte, und darauf vom Bundesrate rundweg abgewiesen worden war. Herr Dr. Roller spricht mehr für die sog. schwarze Ecke im „Archiv"; Herr Präsident Grellet glaubt, dass Besprechung und sachliche Kritik in den Tagesblättern auch gute Dienste leisten würden; Herr Dr. Wartmann in Zürich dagegen stellt den Antrag, ein Zirkular an die technischen Fachschriften (z. B. diejenige des Ingenieur- und Architektenvereins) zu richten, des Inhalts, unsere Gesellschaft möchte doch bei allen Arbeiten heraldischen Charakters konsultiert werden. Bei der Abstimmung unterliegt der Antrag Dubois, während die Anträge Roller, Grellet und Wartmann, die sich nicht ausschliessen, sondern ergänzen, mit grossem Mehr angenommen werden. — Die Klage des Herrn de Perregaux von Neuchâtel über das unpraktische Heften des „Archivs" wird zur Weiterleitung an die Druckerei entgegengenommen.

Den Abschluss des ersten Tages bildete das im Refektorium des Klosters (vom Hotel Rheinfels aus) servierte Bankett, das einen in jeder Beziehung gelungenen und recht animierten Verlauf nahm. Die Reihe der Toaste eröffnete Herr Dr. Rippmann, indem er aus dem 1653 vom Freiherrn Schmid vom Schwarzenhorn, dem berühmtesten Sprossen der Stadt Stein, seiner Vaterstadt vermachten herrlich gearbeiteten Prunkbecher auf das Wohl der Gesellschaft trank, nachdem er vorher noch die abenteuerliche Lebensgeschichte des Stifters erzählt hatte; ihm antwortete der Präsident, der auf das Wohl des Historischen Vereins und seines Leiters trank. Herr R. v. Diesbach aus Bern toastierte auf unsern heutigen Gastgeber, Herrn Prof. Vetter, der seinerseits wieder für den historischen Sinn und dessen Förderer sprach. Nach dem Essen erging man sich noch lange in dem durch diskret angebrachte und leuchtende elektrische Flammen fast magisch und geheimnisvoll anmutenden Kreuzgange. Noch selten war es uns vergönnt gewesen, in so stimmungsvoller Umgebung zu tagen und namentlich auch zu tafeln.

Am folgenden Tage fuhren wir punkt 9 Uhr mit dem Dampfschiff nach Mannenbach, von wo aus Schloss Arenenberg besucht wurde. Von hier bezw. von Ermatingen aus fuhr man nach der Reichenau; leider konnte die Kirche von Oberzell nicht besichtigt werden, da sie vollständig eingerüstet war. Unnützerweise hatten wir mit dem Gange dahin kostbare Zeit verloren, was um so bedauerlicher war, als die Zeit daraufhin nicht mehr zum Besuch der alten Kirche der Insel zu Unterzell reichte. In Mittelzell, wo die Klosterkirche und

namentlich deren überaus reicher und kostbarer Kirchenschatz aus dem 12. bis 15. Jahrhundert besichtigt wurde, fand die Jahresversammlung ihren würdigen Abschluss. Im Freien wurde vor dem Gasthofe zum Mohren ein letztes Mahl eingenommen. Ein an dessen Schlusse von Herrn Robert Harder aus Schaffhausen begonnener Vortrag (mit graphischer Darstellung) über die Ahnen Johanns von Müller, dessen 100. Geburtstag bekanntlich dieses Jahr (1909) gefeiert wurde, konnte leider eines unvermutet einsetzenden Platzregens wegen nicht zu Ende geführt werden. Leider trieb dieser Regen auch die Teilnehmer ziemlich plötzlich auseinander, indem die meisten frühere Züge, als ursprünglich beabsichtigt, zur Heimkehr benützten. Dennoch darf die XVIII. Jahresversammlung zu den bestgelungenen zählen und wird wohl bei allen Teilnehmern in gutem Andenken bleiben.

Der Schreiber: Dr. L. Aug. Burckhardt.

Allocution du président de la société, M. Jean Grellet, à l'Assemblée générale de Stein s. Rhin le 25 septembre 1909.

Il est de bonne tradition en Suisse que, dans des réunions intercantonales, chacun parle sa langue, aussi me sera-t-il permis, même aux extrêmes confins nord de notre pays, de m'exprimer dans un idiôme qui n'est pas celui des bords du Rhin. Les vieux moines qui habitaient les lieux où nous nous trouvons et dont les mânes hantent peut-être encore ces murs ne m'en voudront pas. En entendant ces tons méridionaux qui par leurs consonnances leur rappelleront la langue en laquelle ils chantaient vêpres et matines, ils se diront peut-être que le latin a bien dégéneré depuis leur temps, mais appartenant à l'ordre savant des bénédictins, ils ne pourront accueillir une docte société comme la notre qu'avec ce sourire de bienveillance que, héritage légné par eux, nous nous plaisons à reconnaître dans le gracieux accueil que nous a réservé en sa maison abbatiale leur aimable successeur, M. le Prof. Dr Vetter, présentement *rector magnificus* de l'Université de Berne.

Après toutes les belles promesses que nous vous avons faites l'année passée à Morat, vous étiez en droit de vous attendre à ce que les « *Archives héraldiques* » parussent avec une régularité exemplaire, mais de nouveau vous avez été déçus et nous avec vous, bien qu'il y ait eu une légère amélioration en ce sens que si le dernier fascicule de 1908 s'est longtemps fait attendre, les deux premiers numéros de cette année réunis encore, il est vrai, en un seul fascicule ont vu le jour plusieurs semaines avant l'assemblée générale, ce qui n'était pas le cas l'année passée, mais même là il y a eu retard considérable. La faute n'en est cependant imputable ni à la rédaction ni à l'imprimerie car le numéro était prêt à paraître en juin, toute la matière était composée, mais les clichés qui devaient accompagner l'un des principaux articles se sont fait attendre si

longtemps qu'en définitive cet article a dû être remplacé par autre chose et réservé pour plus tard, c'est-à-dire pour le moment où les clichés pourront être livrés. L'auteur n'est sans doute pas fautif non plus, les recherches auxquelles il se livre sont longues et difficiles, les matériaux ne sont pas toujours sous la main et pour certaines pièces à reproduire il est obligé de s'adresser à l'étranger de sorte que leur arrivée à temps ne dépend pas toujours de lui. C'est ainsi que se produisent des retards involontaires et auquels il est parfois bien difficile de parer. Actuellement la matière pour le prochain numéro est composée au complet de sorte qu'il pourrait paraître à bref délai, si les clichés ne font pas de nouveau défaut. Nous sommes vraiment peinés d'avoir à nous excuser si souvent pour des retards subis dans la publication de notre organe, du reste nous n'avons pas de promesses à vous faire pour l'avenir; ceci incombe au nouveau comité qui, nous n'en doutons pas, fera de son mieux pour que les «*Archives*» paraissent aussi régulièrement que possible; espérons qu'il réussira enfin à vous tromper en bien après vous avoir desappointés si longtemps.

Pendant l'année qui vient de s'écouler le manuel généalogique a continué à paraître assez régulièrement dans chaque numéro des «*Archives*». Il a même franchi une étape décisive puisque le tome III qui commencera la série des volumes consacrés aux ministériaux et au patriciat est entré en voie de publication. C'est-à-dire que le premier tome de cette publication contenant les dynastes est terminé. Il pourra donc être mis en vente, ce qui procurera quelques ressources à notre caisse qui en a vraiment besoin.

Il ressort en effet des comptes qui seront soumis à votre approbation qu'en 1908 nos recettes ont été de fr. 3329 et nos dépenses de fr. 3997 de sorte que nous serions en déficit de fr. 668, si nous n'avions eu en caisse un solde de l'année précédente de fr. 1101 et, bien que les comptes de 1909 ne soient pas encore bouclés, l'année n'étant pas terminée, il est dès maintenant à prévoir que nous n'arriverons que tout juste à tourner et cela après avoir absorbé du légat Diener le solde de fr. 1109, une ressource qui nous fera défaut pour l'avenir, de sorte que pour 1910 nous devons considérablement réduire le coût des «*Archives*» si nous ne parvenons à augmenter dans une notable proportion le nombre de nos membres qui après avoir atteint 240 en 1907 est tombé à 235 en 1908 et est réduit aujourd'hui à 226.

Parmi les pertes subies depuis notre dernière réunion à Morat plusieurs membres, et des plus estimés, nous ont été enlevés par la mort. Ce sont MM. *François Doge* et *Maurice Wirz* à Vevey et M. *Edouard Kohler* à Lausanne auxquels nous avons déjà consacré une nécrologie dans les «*Archives*», mais dont nous tenons à rappeler le souvenir. En outre nous devons encore mentionner parmi ceux que la grande faucheuse a abattus, M. *Lang-Schleuniger* de Zurich décédé en octobre 1908. M. Lang faisait partie de notre société depuis 1895; adonné à la carrière commerciale M. Lang n'était pas un savant de profession et ne s'était senti attiré par le charme de l'art héraldique que tard croyons-nous, mais il en était devenu un fervent adepte, et peu de nos membres ont plus que lui encouragé d'une manière pratique les artistes du blason en leur

confiant d'importantes commandes en fait de vitraux, de peintures, de sculptures sur bois, de pièces d'orfèvrerie gravées, voir même des gobelins armoriés et il s'est efforcé de faire revivre l'antique usage de décorer les églises de rondaches de bois sculptées et armoriées, consacrées autrefois à la mémoire des morts. Il en a fait exécuter pour plusieurs membres de sa famille, pour un abbé de Mehrerau, pour une abbesse de Wurmsbach; quelques uns ont été publiés dans les « Archives héraldiques ». Cet homme aimable et modeste prenait régulièrement part à nos réunions et ne laisse que de bons souvenirs à tous ceux qui ont eu le privilège de le connaître. — Je vous invite à conserver un bon souvenir à ces collègues défunts et à honorer leur mémoire en vous levant de vos sièges.

C'est malheureusement à ces quelques renseignements que peut se borner mon rapport sur l'activité de notre société. C'est maigre et j'hésite même à employer ce mot *d'activité* qui, me semble-t-il, ne nous appartient guère si je la compare à celle d'autres sociétés analogues qui travaillent infiniment plus que nous et cette constatation ne laisse pas que d'être décourageante. A qui en imputer la faute? Peut-être en bonne partie à votre président dont les occupations absorbantes ne lui permettent guère de s'adonner comme il le voudrait à la mission que vous lui avez confiée, aussi comme il s'agit aujourd'hui de renouveler le comité ne pourrait-il que vous donner son approbation si, dans l'intérêt de la Société, vous jugiez à propos de lui donner un successeur plus jeune, plus entreprenant, en un mot mieux qualifié pour s'acquitter de sa tâche. Peut-être la faute de ce manque d'efficacité de notre Société réside-t-elle également dans la pénurie de nos ressources qui sont entièrement absorbées par la publication des « Archives héraldiques ». Et pourtant je voudrais que nous puissions faire plus et mieux. J'ambitionne pour notre société un champ plus vaste; je voudrais la voir s'intéresser à la publication de quelques uns des manuscrits héraldiques les plus intéressants qui reposent dans nos bibliothèques publiques. Mais pour atteindre ce résultat il faudrait pouvoir doubler le nombre de nos membres. Serait-il impossible d'y arriver? Il me semble qu'en faisant un effort vigoureux, en tirant par exemple à un grand nombre d'exemplaires un beau numéro des Archives qui, pour faire de la propagande, serait adressé aux personnes que nous indiqueraient nos membres et en mettant en perspective la publication de quelque œuvre de valeur, nous arriverions nécessairement à gagner des adhérents.

Parmi les publications qui feraient le plus grand honneur à notre Société, il y aurait en première ligne celle du codex *Haggenberg de St-Gall*, un trésor héraldique de haute valeur, d'un style héraldique infiniment supérieur à l'armorial de Grunenberg et qui en intérêt se rapproche de bien près de la *Wappenrolle de Zurich,* cette bible de l'héraldiste. Si la *Wappenrolle* et une œuvre de l'envergure de Grunenberg ont pu être publiées, cette dernière il y a 34 ans (1875), la première il y a même près de 50 ans (1860) alors que l'on ne possédait pas les multiples moyens de reproduction dont on dispose aujourd'hui, pourquoi ne pourrait-on aussi arriver à en faire de même avec Haggenberg, en bénéficiant des progrès des arts graphiques, pour donner une reproduction infiniment plus

conforme à l'original que cela n'était possible autrefois? C'est, me semble-t-il, une question qui vaut la peine d'être étudiée de très près et notre Société ne devrait pas laisser ce soin à d'autres.

Si les questions d'ordre matériel et administratif que je viens d'énumérer ont leur très vif quoique mélancolique intérêt, je n'oublie cependant pas qu'une réunion comme celle-ci a le droit d'attendre de son président qu'il aborde aussi par l'un ou l'autre de ses côtés le terrain plus spécial qui fait l'objet de nos études et les manifestations qui ont pu se produire dans le domaine héraldique. Je n'ai pas comme l'année passée à vous signaler de publication importante ayant vu le jour récemment, par contre je vous dirai quelques mots d'une œuvre de l'art du verrier qui fait honneur à la Suisse. Vous savez tous qu'à l'occasion des fêtes commémoratives du 500e anniversaire de la fondation de l'université de Leipzig, les anciens étudiants suisses qui y ont étudié, lui ont fait don en témoignage de leur reconnaissance de deux fort beaux vitraux conçus dans le style de la meilleur époque par M. Lehmann, directeur du Musée national, et exécutés pour le dessin par l'excellent peintre héraldique qu'est M. R. Münger à Berne et pour la partie technique dans les ateliers de verrerie Roettinger à Zurich. Chaque fenêtre contient quatre panneaux donnant les armes de la Confédération et celles des 7 villes universitaires de la Suisse. En bas se trouve la dédicace: „Der Universität Leipzig zu ihrem 500jährigen Jubiläum in Dankbarkeit die ehemaligen Schweizer Studenten". Au lieu de répéter cette légende identiquement sur chacune des fenêtres, il eut peut être mieux valu en varier le texte ou le diviser en le faisant courir d'une fenêtre à l'autre ce qui eut évité la monotonie d'une redite. Nous présenterons encore une autre observation. Tandis que les bannières de la Confédération et de Berne sont tenues par deux bannerets fièrement campés et ne se ressemblant ni par l'allure ni par le costume et que les écussons de quatre des villes ont chacun un support différent et approprié, Zurich le lion, Bâle le basilic, Genève St-Pierre et Fribourg Saint-Nicolas, on a donné à Lausanne et Neuchâtel un support identique, un ange qui bien que d'un fort bon dessin n'a rien de particulièrement caractéristique comme l'eussent été, si l'on voulait éviter la Vierge, ou St-Maire pour Lausanne et St-Guillaume pour Neuchâtel. On aurait ainsi évité un parallélisme, à notre avis peu heureux. Mais nous avons une critique plus grave à formuler. Neuchâtel est représenté par l'écusson d'or au pal de gueules chargé de trois chevrons d'argent. Ce sont là les emblèmes du pays et non ceux de la ville. Les armoiries qu'on aurait dû faire figurer sont d'or à l'aigle de sable armée de gueules et portant en cœur l'écu chevronné décrit plus haut. Si les armoiries des villes de Berne, Zurich, Bâle et Genève sont identiques à celles du canton, il ne saurait subsister de doute sur ce que l'on avait en vue, puisque Fribourg n'est pas représenté par l'écusson noir et blanc du canton mais par celui de la ville et que plus bas l'on voit celui de Lausanne et non les armoiries du canton de Vaud. Pourquoi Neuchâtel seul fait-il exception? Il y a là une erreur que nous croyons bon de relever. Sous réserve des points mentionnés ces vitraux sont d'une exécution très réussie dans le détail et comme colorit.

Ils sont d'un harmonieux effet d'ensemble et notre art national peut en tirer quelque gloire.

Mais l'héraldique n'est pas un art seulement, elle est une science aussi dont maint problème reste à étudier et si possible à résoudre et si vous voulez bien m'accorder encore quelques instants d'attention nous ferons ensemble une petite excursion dans un domaine spécial, celui des armes parlantes. Elles ont à la vérité plutôt mauvaise réputation et on est enclin à les considérer comme un genre assez moderne et inférieur rappelant les calembours faciles qui ne passent pas pour une manifestation d'un esprit bien supérieur. Ce dédain provient sans doute de ce qu'au 17e et 18e siècles lors des concessions d'armes les chancelleries auliques se torturant l'esprit pour trouver à tout prix des jeux de mots, elles sont tombées dans des bizarreries prêtant à rire. On a tort cependant de voir dans les armes parlantes une invention relativement moderne. Elles ont au contraire joué un rôle très important dès les temps les plus anciens et cela dans tous les pays, même en Angleterre où de nos jours la société posée affecte un mépris si marqué pour les jeux de mots qu'on évite maintenant avec soin toute armoirie parlante, même là où elle semblerait tout naturellement indiquée.

Primitivement les armoiries n'étaient pas concédées, mais librement adoptées et les raisons qui ont déterminé leur choix nous échappent généralement, mais on peut admettre que si parfois le hasard d'un simple goût personnel y a présidé, dans la majorité des cas elles sont le produit d'une circonstance ou d'un événement déterminé qui pouvait être une rencontre de chasse, un danger couru, un hommage à une dame ou au Suzerain, une prédilection pour la vénérie ou la pêche, goûts généralement héréditaires; parfois aussi il s'agissait d'un haut fait d'armes, mais très rarement, car non seulement c'eût été faire étalage de vanité, mais ces actes tout personnels s'adaptaient mal à un écusson dont on ne perdait pas de vue le caractère héréditaire. C'eût été en quelque sorte décourager les descendants en leur disant: j'ai fait un tel acte de bravoure que vous ne réussirez pas à faire mieux. Lorsqu'un emblême héraldique fait allusion à un haut fait de ce genre, il n'est pas librement choisi, mais concédé, c'est-à-dire imposé par la volonté du souverain et ce n'est qu'à partir du 16e siècle que cet usage, est devenu de plus en plus fréquent. Avant la renaissance on n'en connait guère que deux exemples notoires: les armes concédées à Jeanne d'Arc et à ses frères avec le nom *du Lys*, lors de leur anoblissement en 1429 et qui sont d'azur à une épée en pal d'argent à la garde d'or passée dans une couronne et flanquée de deux lys du dernier. Elles rappellent la couronne de Charles VII sauvée par l'épée de la Pucelle et sont en même temps par les lys de France armes parlantes faisant allusion au nouveau nom de famille des récipiendaires. L'autre exemple est la concession des armes accordées en 1493 à Christophe Colomb: l'écusson écartelé de Lion et de Castille à une pointe ployée d'argent, chargée de 5 îles d'or (représentant les Indes occidentales). Les services rendus par la Pucelle d'Orléans et par la découverte de l'Amérique sont de nature si exceptionnelle que les descendants ne pouvaient guère les surpasser et ces exceptions ne font que confirmer la règle. Mais il est encore une autre raison qui pouvait

déterminer le choix d'un emblême, l'allusion au nom, et en consultant par exemple la *Wappenrolle de Zurich* qui date de 1340 environ, on est frappé de voir combien les armes parlantes étaient fréquentes à cette époque. La Wappenrolle contient 471 armoiries de familles dont les noms sont indiqués ou ont pu être attribués. Nous comptons 114 armoiries parlantes soit le 24 % de ce total, mais comme les armoiries ne se composant que de partitions de l'écu ou de pièces honorables (chef, bande, chevron etc.) ne peuvent par leur nature même être que très exceptionellement des armes parlantes, nous les éliminons au nombre de 117. Il nous reste donc 354 armoiries portant des meubles dont, comme dit plus haut, 114 sont parlantes, soit tout près du tiers (exactement le 32,2 %). Mais il ne faut pas oublier qu'il peut s'en trouver encore un assez grand nombre dont l'allusion nous échappe, soit qu'elle constitue un véritable rébus dont la solution n'est pas facile à trouver, soit que le calembour soit fourni par un mot maintenant hors d'usage, soit qu'il repose sur une désignation d'objet toute locale, un provincialisme peu connu, de sorte que la proportion des armes parlantes pourrait facilement être encore plus élevée.

En voyant des glands figurer dans les armes de la famille Dorgeoise ou 9 molettes d'éperons dans celle des Neuchèze on ne pensera pas à des armes parlantes, si l'on ignore qu'en Dauphiné le chêne est nommé *dugese* et qu'en Poitou les molettes s'appellent *chèzes*. Autre part le papillon est appelé *doublet* et figure dans les armes de la famille de ce nom. En Provence un soc de charrure, désigné par *reilhe,* est porté par les Reillane. En Carinthie le pin n'est pas *Fichte*, mais *Grössing* d'où cette famille le porte; en Tyrol le lierre n'est pas *Epheu,* mais *Ingrien* adopté par les Ingram; un jambon était légitimement porté par la famille Hammann de Munich, parce que sous ce nom on entend sur les bords de l'Isar le quadrupède qu'autre part on appelle tout simplement „Schwein". En Angleterre dans le Norfolk un hareng n'est pas un *Herring,* mais un *Cob* porté par la famille Cobb; autrefois le brochet ne s'appelait pas *pike* comme aujourd'hui, mais *luce* (du latin lucius) d'où il désigne la famille des Lucy et les Corbett sont désignés dans leurs armes par l'oiseau qui ne constituerait pas des armes parlantes, si l'on ne savait qu'avant d'être un *raven,* il portait du temps des Normans le nom de corbeau, et ces quelques exemples pourraient être multipliés à l'infini. On le voit, ces noms régionaux ou tombés en désuétude ne permettent pas toujours d'établir de prime abord une relation entre le nom d'une famille et ses armes et ce n'est qu'après avoir épuisé toutes les ressources philologiques qu'une armoirie doit être décédement classée parmi les non-parlantes. Elles peuvent l'être de manières différentes: 1° en traduisant le nom littéralement et complètement, 2° en ne le reproduisant que partiellement ou se contentant d'un à peu près, 3° en se servant d'un moyen indirect ou symbole et enfin 4° en constituant un vrai rébus.

En nous en tenant à la *Wappenrolle* nous trouverons comme faisant partie de la Ire catégorie des noms comme Stir, un taureau; Biber, un castor; Pfaff, un prêtre; Münch, un moine; Betler, un mendiant; Thor, une porte; Hornberg, 2 cors plantés sur un mont; Rotenberg, des monts de gueules; Hornstein, une

corne de cerf sur un rocher; Henneberg, une poule sur un mont; Helfenstein, un éléphant sur un rocher; Bärenfels, un ours; Spiegelberg, trois miroirs sur une montagne etc.

Dans la seconde catégorie nous avons Lobeg, une feuille (Laub); Arbon, une aigle (Aar); Turner, une tour; Wonneberg, une montagne enchanteresse, c'est-à-dire d'or; Fröwler, porte comme cimier, une jouvencelle; Ramensberg, un bélier (ram).

Dans la catégorie des symboles on trouve une bêche pour Graber, un râteau pour Heusler, une roue moline pour Müller, 3 râteaux pour Hedorf (Hendorf), une coiffe pour Fröwler; un coq pour Blarer désigne son chant (blaren), une baignoire pour Sulz indique les bienfaits thérapeutiques des sources d'eau salée (autrefois appelées Sulz), Montfort porte un roc d'échiquier, soit une tour forte, et ainsi de suite.

Mais la quatrième catégorie, celle du rébus proprement dit, ne fait pas défaut non plus dans la Wappenrolle. Ainsi Mettenbach porte un coq, parce qu'il chante à l'heure de la messe (mette) matinale; les Ab der Haid ont un buffle sauvage, capturé au pâturage (auf der Haide), ce qui est indiqué par l'anneau passé dans les narines; Spiser une meule de moulin sur laquelle on prépare le pain, la *Speise* par excellence; fort curieux est sous ce rapport l'écusson des Exelmarks qui porte deux mains levées d'une façon menaçante et prenant la position d'oreilles d'âne, ce qui doit signifier: „Esel, merk's!"

Nous ne citons ces quelques noms qu'à titre d'exemples, sans épuiser ce que sous ce rapport nous fournit la *Wappenrolle*. Comme on le voit elle est étonnamment riche en armes parlantes, ce qui permet d'opposer à ceux qui les dénigrent une réhabilitation basée sur un document des plus glorieux de l'époque classique de l'art héraldique. Le moyen-âge pour charmer ses loisirs aimait à poser des questions insidieuses, à proposer la solution de cas de sentiments, à résoudre des problèmes où le bel esprit avait plus de part que la science, à poser des devinettes. Les jongleurs et menestrels qui hantaient les châteaux en faisaient métier, les belles dames s'intéressaient à ces jeux. Il eut donc été fort étonnant que cette prédilection n'ait pas été appliquée aussi aux armoiries Après la renaissance on a continué dans cette direction en renchérissant encore.

Pour terminer les brèves considérations sur les armoiries parlantes par une note gaie je me permettrai de citer encore quelques exemples de ces rébus dont un certain nombre sont puisés dans un très intéressant article sur les origines des armoiries de feu notre membre honoraire le major Oskar Göschen, l'auteur des „*Helden von Sempach*", article paru après sa mort dans l'annuaire de 1906 du „*Adler*" de Vienne.

Les Montpezat portent une balance *pour peser;* en 1350 les Vipoint anglais portent «6 annulettes», c'est-à-dire *VI points* (en écrivant 6 en chiffres romains nous avons *Vipoint*); les Dixmude ont un sautoir pour indiquer le X; les *Malmain* en Bretagne ont trois mauvaises mains, c'est-à-dire 3 mains gauches. Dans les armes des Zanotti de Ravenne on voit une chauve-souris parce que «è za notte»

Il fait déjà nuit. Les Bellegarde ont une cloche parce que « dans une ville la cloche sert à la bonne et sûre garde ». Comme de juste les Santeuil ont une tête d'argus parce qu'il a *cent œils,* les Pellevé une tête à la chevelure hérissée d'or, c'est-à-dire au *poil levé;* l'emblème des Reiselmt est un brochet, on sait en effet que ce poisson est voyageur: „er *reist* viel". Le cimier des Crèvecœur est un cœur tenu et déchiré par deux mains: le cœur crève. Le président au parlement Lemaître portait dans ses armes de famille des soucis parce que « si les valets ont les peines, le maître a les soucis ». Enfin une famille *Findenig* de St-Veit sur la Gran porte un croissant et une étoile; vous ne devineriez certes pas pourquoi. C'est que ce sont là les emblèmes de la nuit et que dans l'obscurité il arrive souvent de devoir dire: „ich finde nicht!" Vous, Messieurs, vous n'auriez peut être pas trouvé, moi certes pas, même à la lumière des trois soleils de la maison de Tresseol.

Auszug aus der Rechnung vom Jahre 1908.

A. Einnahmen.

1. Übertrag vom Jahre 1907	Fr. 1101. 05
2. Einnahmen von den Mitgliedern	„ 2485. —
3. Abonnements	„ 715. —
4. Verkauf	„ 39. —
5. Zinsen	„ 90. 45
6. Verschiedenes	„ 1109. 88
	Fr. 5540. 38

B. Ausgaben.

1. Für die Zeitschrift „Heraldisches Archiv"	Fr. 3312. 14
2. Genealogisches Handbuch	„ 600. —
3. Verwaltung	„ 85. 05
	Fr. 3997. 19

C. Rechnungsabschluss.

Einnahmen	Fr. 5540. 38
Ausgaben	„ 3997. 19
Somit Aktiv-Saldo per 31. Dezember 1908	Fr. 1543. 19

Zeiger:

Vorübergehend zinstragend angelegt	Fr. 1522. 55
Barschaft (am 31. Dezember 1908)	„ 20. 64
Gleich dem Saldo	Fr. 1543. 19

Zürich, den 16. September 1909.

Der Quästor: G. Hess-v. Schulthess.

Bericht über das Genealogische Handbuch.

Infolge Verhinderung des Bearbeiters, das Register zu Band I in Bälde fertig zu stellen, beschloss die Kommission, es mit demjenigen des zweiten Bandes zu vereinigen, den Band abzuschliessen und in den Buchhandel zu geben. Da es nach Mitteilung des Verlages nicht möglich war, ihn broschiert in den Handel zu geben, hiess die Kommission den Vorschlag der HH. Schulthess & Co. gut, den Band einbinden zu lassen; demgemäss wurde auch der Preis erhöht und beschlossen, für die Kosten des Einbandes die aufgelaufenen Zinsen der Schenkung Coolidge und, soweit nötig, das Kapital zu verwenden, in dem Sinne, dass durch den Erlös im Buchhandel das Kapital wieder ergänzt werde.

Band III rückte vorwärts, auch im laufenden Jahre, soweit das vorhandene Manuskript es gestattete; leider beteiligen sich immer noch zu wenig Mitarbeiter an der Aufgabe. Daher wiederum eine dringende Mahnung zur energischen Mitarbeit, namentlich auch an die welschen Herren. Es sollte doch möglich sein, auch für die noch ausstehenden Grafen- und Freiengeschlechter (Gr. von Savoien, des Genevois usw.) wie für den Dienstadel Bearbeiter zu finden. Ganz im Rückstand ist auch Graubünden. Darum vorwärts!

Rechnung für 1908.

	Fr.	Fr.
Beitrag der Heraldischen Gesellschaft	600. —	
Zahlung an J. Erni (Siegeltafeln Rinach 65.70 und 2 Einzelklischees 8. —)		73. 70
Zahlung an Schulthess & Co.: Passivsaldo von 1907		106. 80
Bd. III, Titel, Vorwort, Seiten 1—32, 2 Stamm- und 2 Siegeltafeln		338. —
Zahlung an Schulthess & Co.: Schluss von Band I		49. —
Binden von Band I		440. —
Zuschuss aus dem Coolidgefonds*	407. 50	
	1007. 50	1007. 50

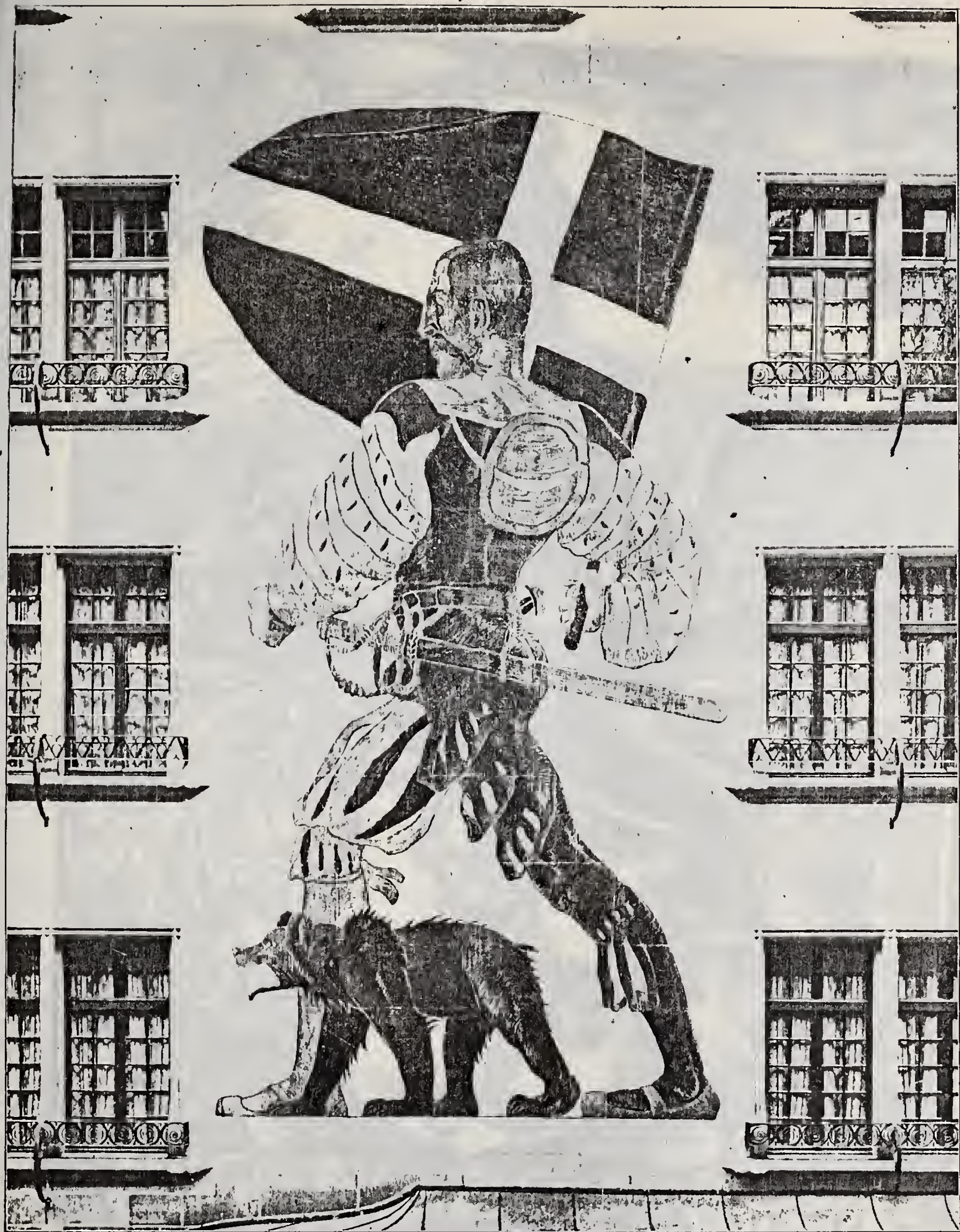
* nämlich Fr. 111. 60 aufgelaufene Zinsen und Fr. 295. 90 vom Kapital; dieser letztere Betrag soll aus dem Erlös des Handbuches I im Buchhandel wieder ersetzt werden.

Aarau, 11. IX. 1909. Dr. Merz, Oberrichter.

Als neue Mitglieder sind unserer Gesellschaft beigetreten:

M. C. Ryland, stud. phil., Clinique Cerey, Les Croisettes sur Lausanne.
Herr K. A. Kohler, Notar, Burgdorf.
M. F. H. du Martheray, Ministre suisse à Vienne.
„ Ch. A. Piguet, stud. med., Valentin 42, Lausanne.
Herr Rud. Schnorf, Chemische Fabrik, Uetikon a. Zürichsee.
„ Dr. jur. Willy Schulthess, Neumünster-Allee 3, Zürich V.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



Das bernische Stadtfähnli um 1520.

Moderne Rekonstruktion des alten Originals. Fassadenmalerei von E. Linck.



Ex-libris des Canonicus Angrer aus Brixen.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1910 Jahrgang / Année XXIV Heft 2.

Der Wappenbrauch in den Ritterorden des Mittelalters.[1]

Von Prof. Dr. Felix Hauptmann.

Dass die Mitglieder der Ritterorden heutzutage ihr Familienwappen mit dem des Ordens vereinigen, ist allgemein bekannt. Die Orden selber haben schon seit langer Zeit festgesetzt, in welcher Weise das zu geschehen hat, und an einer grossen Menge von Wappen, in Ordenskalendern, in Siegeln, auf Grabsteinen und sonstwo können wir es studieren.

Ist diese Vereinigung uns längst vertraut und geht sie weit in die Vergangenheit zurück, dann muss es uns umsomehr überraschen, dass sie zu der Zeit, als man die Wappenzeichen noch wirklich auf Schild und Helm trug, nicht in Übung war, so dass wir sie da vergebens suchen.

Es entsteht somit die Frage: Wie gingen denn diese Ritter damals einher? welche Zeichen trugen sie auf ihren Schilden und Wappenröcken? und war vielleicht auch ein Helmkleinod damals bei ihnen im Gebrauch?

Betreffs des Wappens, welches sie führten, ist es klar, dass zwei bei ihnen in Konkurrenz traten. Als Ordensmitglieder stand ihnen das Ordenswappen zu; dann aber hatte auch jeder ein Recht auf sein Familienwappen. Wenn sie diese nun nicht vereinigten, welches von ihnen führten sie denn?

Da der Ordensritter für Lebenszeit in seine Gesellschaft eintrat, da er ganz darin aufging, kein Privatvermögen (wenigstens ursprünglich) erwerben durfte, sondern alles, was ihm zu teil wurde, dem Orden zufiel, so scheint es das Natürliche zu sein, dass er auch äusserlich nur als Ordensbruder auftrat, und somit auch auf seinem Schilde nur das Wappen dieser Gemeinschaft zu sehen war.

In der Tat sind dann auch Darstellungen erhalten, die den Ordensritter in dieser Weise uns vorführen. Sie finden wir mehrfach beim deutschen Orden in den Siegeln. Das älteste Siegel des Landmarschalls des deutschen Ordens von Livland von 1348, ebenso die der Stadt Culm von 1400 und 1438 zeigen

---

[1] Auf unsere Bitte hat uns Herr Dr. Felix Hauptmann, Professor der Rechte an der Universität zu Freiburg i. Ue. und Abgeordneter des preussischen Landtages, als Gast unseres Landes einen sehr erwünschten Beitrag aus seiner wissenschaftlich gediegenen Betätigung gewährt. Wir brauchen Herrn Prof. Hauptmann unsern Lesern nicht erst als den wohlbekannten Verfasser des klassischen Werkes „Das Wappenrecht“ vorzustellen, da die meisten mit dieser Arbeit schon genügend vertraut sind und überdies im Jahrgang 1898, S. 79 u. 95 unserer Zeitschrift eine Besprechung des Werkes erschienen ist. *Die Redaktion.*

einen Ritter, auf dessen Schild das Ordenskreuz erscheint[1]. Ähnlich führt der Johannitermeister Heinrich von Toggenburg 1257 auf seinem Siegel einen Schild mit dem Kreuz des Johanniterordens[2].

Aber diese Darstellungen bilden nur den geringsten Teil von dem Material, welches die Ordensmitglieder uns liefern. Viel häufiger finden wir zu unserm Erstaunen, dass sie ihr Familienwappen führen und zwar ohne irgend ein Zeichen, welches auf ihre Ordenszugehörigkeit hindeutet. So zeigen die Schilde in den Siegeln des Johanniterkomturs Heinrich Piscatoris 1257 und Gerhards, des Meisters des Johanniterhauses in Thunstetten 1263 nur das Familienwappen[3]. Desgleichen die in den Siegeln der Johanniterkomturen Hugo I. v. Werdenberg 1302 (Fig. 31), Friedrich von Zollern 1368 (Fig. 32), Werner Schürer 1375, Hugo v. Montfort 1400, Johann



Fig. 31
Siegel des Johanniterkomturs Hugo I. v. Werdenberg 1302.



Fig. 32
Siegel des Johanniterkomturs Friedrich v. Zollern 1368.

Zürcher 1400[4], sowie, wie ich an anderer Stelle ausgeführt habe[5], die in einer grossen Anzahl Siegel von Angehörigen des Johanniter- und des Deutschherrenordens höherer und niederer Grade der Mark Brandenburg aus dem 14. und 15. Jahrhundert. Es sind das alles Siegel, die die Betreffenden nicht etwa in den Orden mitgebracht haben, sondern wie die Inschriften „Sigillum procuratoris, Sigillum Gerardi magistri in Tunestett, Sigillum fratris Friderici de Zolr“ etc. beweisen, solche, die sie als Ordensmitglieder erst anfertigen liessen. Sie liessen also ihren Schild darauf so darstellen, wie sie ihn als Ordensleute wirklich führten.

Bei den Templern herrschte der gleiche Brauch. Das Siegel des Templermeisters Ulrich v. Höningen (Rheinland) 1303 zeigt auch nur sein Familienwappen. Die gleiche Erscheinung tritt uns, wie ich anderswo ausführte[6], auf den Grabsteinen der Templer in ihrer Ordenskapelle in London entgegen.

Verriet hiernach damals im Wappen des Ordensritters nichts seine Zugehörigkeit zu seiner Gesellschaft, dann gilt das indess nicht von seiner ganzen

---

[1] Engel, Die mittelalterlichen Siegel des Thorner Ratsarchivs I. Nr. 5, 79, 80.
[2] Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich 21. S. 173.
[3] Zeerleder, Urkunden für die Geschichte Berns 3. Nr. 105, 138.
[4] Antiquarische Gesellschaft in Zürich a. a. O.
[5] Hauptmann, Das Wappenrecht. S. 391 f.
[6] Jahrbuch der k. k. Gesellschaft Adler, Wien 1909. S. 35.

äusseren Erscheinung. Er trug immer doch das Ordenskleid, nämlich den Mantel mit dem Kreuz (Fig. 33) — bei den Johannitern war er bekanntlich schwarz mit weissem Kreuz, bei den Deutschherren und Templern weiss mit schwarzem resp. rotem Kreuz — und war somit durchaus als Ordensmitglied kenntlich; nur war es nicht Schild und Wappenrock, woran man ihn erkennen konnte.

Demnach haben wir uns eine Schar Johanniter, wie sie einst im h. Lande gegen die Sarazenen auszog, als bunt gewappnet mit ihren Familienwappen vorzustellen. Um ihre Schultern hingen die schwarzen Mäntel mit dem weissen Kreuz, die ihnen eine Art Uniform gaben. Über der Schar aber wehte das rote Banner mit dem weissen Kreuz.



Fig. 33
Grabstein des Johanniterritters Rudolf Mülner († 1406) aus der Kirche zu Küsnacht (am Zürichsee).

Unklar ist bei alledem, wer denn wohl den Schild mit dem Ordenswappen getragen haben mag, den, wie wir oben sahen, einzelne Siegel bringen. Sie zeigen, dass das Ordenszeichen durchaus nicht auf das Banner beschränkt war, sondern dass es auch auf dem Schilde angebracht wurde. Man kann nicht gut annehmen, dass der Ritter mit dem Ordensschild, den wir auf verschiedenen Siegeln fanden, nur eine Abstraktion des ritterlichen Ordens sein sollte; es wird richtiger sein, anzunehmen, dass man Kriegsleute in dieser Ausstaffierung damals wirklich einherreiten sah. Wer aber trug damals den Ordensschild?

Hier sind wir vorderhand nur auf Vermutungen angewiesen. Es liegt nahe, vor allem an den Grossmeister zu denken, der den Orden ja zu repräsentieren hatte. Er hätte in dieser Beziehung im Orden ähnlich dagestanden, wie der Fürst in einem Wahlreich, wie z. B. der Kaiser, der auch statt seines Familienzeichens sein Amtswappen, den Reichsadler, auf dem Schilde trug, während seine Vasallen mit eigenem Wappen sich unter seinem Banner versammelten. Vielleicht führten auch einige Grosswürdenträger des Ordens, vielleicht bei Kriegszügen der jeweilige Oberkommandierende das Ordenswappen, und so lassen sich noch manche Fälle denken, bei denen es angezeigt scheinen konnte, es zu führen. Es ist auch denkbar, dass in Zeiten strenger Zucht alle Ritter uniformmässig das Ordenswappen zu führen hatten, während, wenn die Zügel schlaffer hingen, das Familienwappen sich wieder vordrängte. Die Geschichte der Orden weiss ja von manchem Auf und Ab in der Handhabung der Disziplin zu berichten.

Dabei muss es auffallen, dass in den seltenen Fällen, in denen in der älteren Zeit Ordens- und Familienwappen zusammen erscheinen, das Ordenswappen stets nebensächlich behandelt wird. Auf dem Siegel des Johanniterkomturs zu Schöneck, Konrad v. Dorstat 1326, erscheint über seinem Familienschild am obern Rande des Siegels ganz klein das Ordenswappen[1]. Die gleiche Darstellung tritt uns auf dem Siegel des Johanniter-

[1] Vossberg a. a. O.



Fig. 34
Siegel des Johanniter-Oberstmeisters Hugo II. v. Werdenberg 1357.

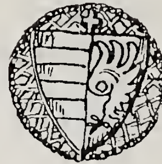


Fig. 35
Aus dem Siegel des Johanniters Heinrich Stapel 1312.



Fig. 36
Wappen des Johanniters Busso Gruelhut nach seinem Siegel von 1315.

Oberstmeister Hugo II. v. Werdenberg 1357 (Fig. 34) entgegen[1]. Nur ein kleines Kreuzchen haben statt des Johanniterschildes der Ordensgebietiger Gebhard v. Bortefeld 1335, Ritter Heinrich Stapel (Fig. 35) 1321 und Paul Wardenberg 1389[2]. Noch bezeichnender ist es, wenn das Ordenskreuz, wie wir das bei Johannitern mehrfach finden, nur als Beizeichen dem Familienwappen beigefügt wird. So setzt Busso Gruelhut 1315 zwei solcher Kreuzchen in die Oberecken seines Familienschildes (Fig. 36), Friedrich v. Lochen 1336, eins in die rechte Hälfte eines gespaltenen Schildes, während Hermann v. Werberg 1352 (Fig. 37) und Otto v. Stendal 1355 (Fig. 38) es auf der Hauptstelle anbringen[4]. Im rechten Oberwinkel steht es 1468 bei Werner Marti (Fig. 39), Statthalter zu Bubikon, an der rechten Seite bei Wilhelm Hauser (Fig. 40), der von 1363—1399 Johanniterkomtur zu Freiburg i. Ue. war[5].



Fig. 37
Wappen des Johanniters Hermann v. Werberg nach seinem Siegel von 1352.



Fig. 38
Wappen des Johanniters Otto von Stendal nach seinem Siegel von 1355.



Fig. 39
Wappen des Johanniters Werner Marti nach seinem Siegel von 1468.

Einen nur wenig abweichenden Modus finden wir im Beginne des 15. Jahrhunderts bei den Deutschherren. Das Konstanzer Konzilienbuch gibt den Wappen der 1414—18 auf dem Konzil in Konstanz anwesenden Komture des deutschen Ordens ein kleines Schildchen mit dem Ordenskreuz ins rechte Obereck ihres Familienwappens (Fig. 41 u. 42). Und zwar scheint das damals dort so durchgehend gehandhabt worden zu sein, dass Richental auch in die leer gelassenen

---

[1] Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich a. a. O.
[2] Vossberg a. a. O.
[3] Ebda.
[4] Vossberg a. a. O.
[5] Nach einer freundlichen Mitteilung von Herrn Fréd.-Th. Dubois in Freiburg.

Schilde derjenigen Deutschordensritter, deren Wappen ihm unbekannt waren, uniformmässig immer ein solches Schildchen ins rechte Obereck stellt.

Später — soviel ich sehe, seit dem Beginn des 15. Jahrhunderts — werden beide Schilde mehrfach als gleichwertig nebeneinander gesetzt, wobei der Ordensschild als der vornehmere den ersten Platz behauptet. So auf dem vorher angezogenen Grabstein des 1406 verstorbenen Johanniterritters Rudolf Mülner (Fig. 33), ebenso auf den Siegeln der Deutschordensmeister Johann von Mengede 1451 und Eberhard v. Saunsheim 1498 und seitdem von vielen anderen.

Hiermit sind wir aber schon an der Grenze der heraldischen Zeit angelangt. Der Schild wurde seit dem Ende des 14. Jahrhunderts nur mehr selten im Felde geführt. Das Turnier aber war den Angehörigen der Ritterorden verschlossen. So konnte der Ordensschild nur mehr in Abbildungen zu repräsentativen und dekorativen Zwecken erscheinen, — als Waffe kam er nicht mehr vor.

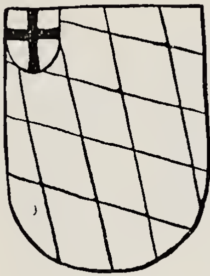


Fig. 41
Wappen des Deutschherren-Landkomturs in Schwaben Marquard v. Königsegg 1414.



Fig. 40
Siegel des Wilhelm Huser, Johanniterkomtur in Freiburg.

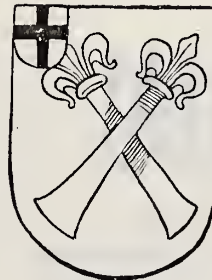


Fig. 42
Wappen d. Deutschherren-komturs zu Kaffenburg Hans v. Fänningen 1414.

Was aber sollte er in diesen Fällen repräsentieren? den Orden oder den Grossmeister? Die Gesellschaft, der der Ritter angehörte oder den Obern, dem er unterstand? Man möchte heute, zumal im Hinblick auf die später übliche Vereinigung von Ordens- und Familienwappen, geneigt sein, sich für ersteres zu entscheiden. Allein der interessante Wappenstein, der 1908 in der Kirche von Münchenbuchsee aufgefunden wurde, und den Graf W. F. v. Mülinen einer sachverständigen Besprechung unterzogen hat[1], zeigt neben dem Familienwappen des Johanniterkomturs Johann v. Ow († 1481) den Schild des damaligen Grossmeisters. Hier ist also ausdrücklich der Grossmeister gemeint und darnach müssen wir wohl annehmen, dass regelmässig damals der Johanniterschild auf des Ordens Oberhaupt hinweisen sollte.

Mit diesem mit dem Familienwappen quadrierten Grossmeisterschild treten wir an die später allgemein übliche Anordnung heran. Auf den Bastionen von Rhodus freilich erscheinen bis zum Verlust der Insel 1522 die Grossmeisterwappen niemals mit dem Familienwappen quadriert, sondern frei daneben. Nur

[1] Vergl. S. 109 des letzten Jahrgangs dieser Zeitschrift.

eine Ausnahme fand ich an der Hafenmauer, wo unter dem Kardinalshut d'Aubussons Familienwappen mit dem Grossmeisterkreuz quadriert war. Sonst entspricht da auch das noch oft vorkommende Wappen dieses Helden der denkwürdigen Belagerung von 1480 immer der von Alters her üblichen Anordnung in zwei getrennten Schilden. Ebenso bei den ihm folgenden Grossmeistern. Seitdem dann der Orden auf Malta etabliert war, wurde die Quadrierung zur Regel.

Zur gleichen Zeit war auch für die Komture ein neuer Brauch üblich geworden. An den Ritterherbergen in Rhodus sieht man seit dem Ende des 15. Jahrhunders auf ihren Wappen ein rotes Schildeshaupt mit dem weissen Ordenskreuz. Der Brauch verbreitete sich rasch. Auf der Ordenskommende in Freiburg (Schweiz) erscheint das Johanniterwappen in gleicher Weise im Schilde der Englisberg am Anfang des 16. Jahrhunderts.



Fig. 43
Der Johannitermeister Burkard nach seinem Siegel von 1244.



Fig. 44
Das Ordenskreuz auf dem Mantel des Johanniters Peter v. Englisberg, † 1509.

Die Form des Ordenszeichens in Schild und Banner war im Mittelalter durchweg die eines sog. gemeinen Kreuzes. Auf dem Ordensmantel dagegen ist es meist an den Enden breit gezogen, also ein Tatzenkreuz. So erscheint es auf dem Grabstein Rudolf Mülners (Fig. 33), auf dem des Johanniterpriesters Michael Aebli in der Kirche zu Buchs († 1481), auf dem Siegel des Meisters Burkard 1244 (Fig. 43) und an andern Orten[1]. Die später allgemein übliche Form eines achtspitzigen Kreuzes ist im Mittelalter äusserst selten. Sie finden wir auf dem Epitaph des 1509 verstorbenen Peters v. Englisperg, „ritter sant johaus ordens", in der Johanniterkirche zu Freiburg i. Ue. (Fig. 44).

Es erübrigt noch die Beantwortung der Frage, ob im Mittelalter zu den Ordenswappen Helmkleinode geführt worden seien. Da diese immer Prunkstücke waren und schon früh nur mehr in den Turnieren geführt wurden, so ergibt sich, dass es für die zur Armut verpflichteten Ritter unstatthaft erscheinen musste, sie zu führen. Dass trotzdem die Idee eines Ordenswappenskleinodes auftauchte, dess ist Zeuge das Siegel des Deutschordens-Oberstmarschalls von 1423, auf dem der Ritter mit dem Ordenswappen im Schilde ein Helmkleinod, nämlich ein sechseckiges Schirmbrett mit dem Ordenskreuz trägt[2]. Geschen

[1] Antiquarische Gesellschaft in Zürich a. a. O.
[2] Engel a. a. O. Nr. 5.

haben wird man es freilich nur selten. Immerhin wissen wir, dass im Deutschen Orden zu Zeiten eine üppige Lebenshaltung herrschte, und da mag das Helmkleinod auch wohl zuweilen zum Vorschein gekommen sein. Dass die spätere Heraldik den Ordenswappen Helmkleinode gegeben hat, ist bekannt.

Aus dem Gesagten ergibt sich, dass der heutige Wappenbrauch in den Ritterorden dem des Mittelalters nicht entspricht und dass er erst in der Verfallszeit des Wappenwesens aufgekommen ist.

Armoiries du diocèse et des évêques de Lausanne dès 1500 à nos jours.

Par Fréd.-Th. Dubois.

(Avec Planche III).

Les armoiries des évêques qui se sont succédés sur le siège épiscopal de Lausanne dès 1500 à nos jours, sont déjà connues. Notre intention est de les étudier ici d'après les sources et de rectifier les quelques erreurs que nous avons trouvées dans les armoriaux publiés jusqu'à ces jours. Pour chaque évêque, nous donnerons, outre une courte notice biographique avec indications bibliographiques, des reproductions en fac-similé des armoiries dont chacun d'eux s'est servi pour timbrer les pièces officielles imprimées sous son épiscopat, et d'autres documents héraldiques divers.

Nous avons pu faire ce travail surtout grâce aux belles collections faites par l'abbé J. Gremaud, bibliothécaire cantonal, et achetées après sa mort par l'Etat de Fribourg. Les documents que nous reproduisons ici ont été relevés pour la plupart: 1° dans sa collection des vieux imprimés fribourgeois; 2° dans sa collection des mandements et lettres pastorales des évêques de Lausanne. Avant de parler des armoiries des évêques de Lausanne, nous voulons étudier celles de cet évêché et reproduire ici les plus anciens documents que nous avons pu réunir.

Armoiries de l'évêché de Lausanne.

Les armoiries d'évêchés sont souvent composées de pièces ou meubles se rapportant au culte, ainsi des calices, monstrances, ciboires, crosses etc.; comme dans celles des évêchés de Bâle et de Sion, on trouve aussi des attributs de saints, patrons de l'évêché, ainsi Genève avec les clefs de St Pierre.

Les armes de l'évêché de Lausanne étaient: *parti d'argent et de gueules à deux ciboires de l'un en l'autre.*

Les ciboires ont souvent été pris pour des calices ou des coupes, mais nous verrons que sur les plus anciens documents, il s'agit bien du ciboire formé de la boîte semi-sphérique, servant à contenir les hosties, montée sur un pied et fermée par un couvercle surmontée d'une petite croix. Nous verrons sur les



Fig. 45

différents documents que les ciboires ont naturellement changé de forme et de style suivant les époques.

Le plus ancien document aux armes de l'évêché que nous ayons trouvé est une gravure sur bois qui sert d'en-tête au *manuale* de 1500[1]. Dans un cadre, formé d'un simple filet, Notre-Dame de Lausanne est assise sur un trône surmonté d'un dais gothique à deux pans (fig. 45). Au-dessus du dais, à droite du fleuron qui le couronne, sont placées les armes d'Aymon de Montfalcon avec la crosse posée en pal derrière l'écu, et à gauche les armes de l'évêché de Lausanne. Ce même bois a aussi servi d'en-tête au bréviaire lausannois de 1504.

Un autre document, qui doit être à peu près contemporain du précédent, est un linteau de porte, sur lequel est sculpté une grande coquille portant les armes de l'évêque de Montfalcon surmontant celles de l'évêché et une autre qui doit être celle de la famille de la Rovère (fig. 46). Cette pierre, qui est actuellement déposée à la cathédrale de Lausanne, se trouvait autrefois dans une maison aujourd'hui démolie située derrière la cathédrale. La partie inférieure de cette sculpture a été cassée, en sorte que l'on ne voit plus les pieds des ciboires. Les couvercles de ceux-ci sont ici surmontés d'une boule chargée d'une croix tréflée. La présence des armes de la Rovère à coté de celles de l'évêché et au-dessous de celles de l'évêque ne s'explique pas bien ici. Nous savons que Julien de la Rovère, l'ancien évêque de Lausanne, avait contesté cet évêché à Aymon de Montfalcon, mais celui-ci céda l'abbaye d'Hauterêt et le prieuré de Douvaine à Julien de la Rovère et lui paya une pension de 2000 florins dont il fut libéré en 1503, lorsque de la Rovère fut élevé au trône pontifical sous le nom de Jules II. En tout cas cette pierre sculptée semble bien remonter aux premières années du XVI[e] siècle.

Un autre document très important est la fresque retrouvée il y a quelques années sur la voûte du narthex de la cathédrale de Lausanne. Elle est formée

[1] *Manuale ad usum Lausannensem,* imprimé à Genève chez Jean Belot.

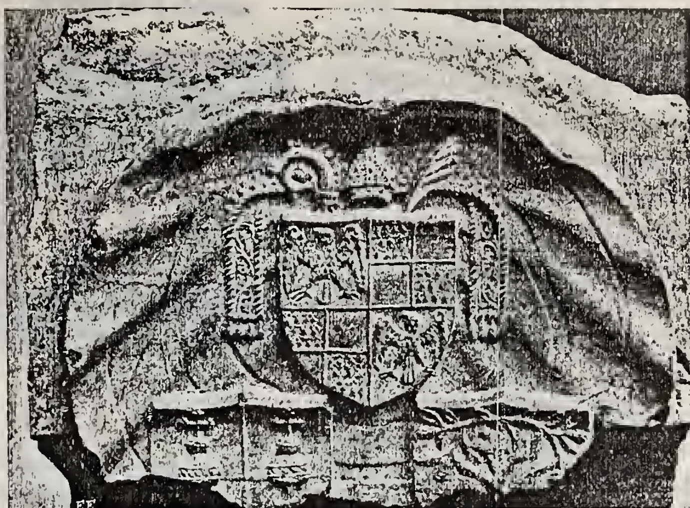


Fig. 46

de bordures et de philactères remplissant les intervalles laissés entre les nervures, et au milieu desquels sont répétées trois fois les armoiries en couleurs de l'évêché de Lausanne, entourées d'une couronne de feuillage, et surmontées chacune d'une colombe aux ailes étendues (fig. 47). Nous avons là les plus anciennes armoiries nous donnant les émaux exacts de l'évêché de Lausanne. D'après le genre de ces peintures, nous croyons pouvoir les faire remonter à l'épiscopat de Sébastien de Montfalcon, mais naturellement avant la Réforme, donc entre 1517 et 1536.

Des armoiries de l'évêché, presque semblables à celles du *manuale* lausannois de 1500 se retrouvent sur une gravure sur bois servant d'en-tête au bréviaire de 1509, dont le motif est aussi inspiré de l'en-tête de 1500 (fig. 54).

Voici encore deux documents de 1548. Ce sont des gravures sur bois tirées de la chronique de Stumpf (fig. 48 et 49).

L'évêché de Lausanne dépendait de l'archevêché de Besançon, ainsi que les évêchés de Belley et de Bâle. Il est donc intéressant pour nous de connaître aussi les armes de ce siège métropolitain.

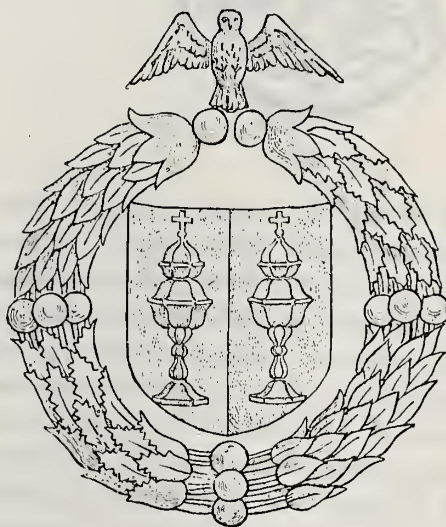


Fig. 47

D'après l'historien Dunod[1] «les armes de l'archevêché et de l'église de Besançon auxquelles la monnoye de cette église a été frappée étaient: savoir

[1] M. J.-F. Dunod, Histoire de l'église, ville et diocèse de Besançon. Tome I, page 82. Besançon 1750.

Gstifft zů Losanna.

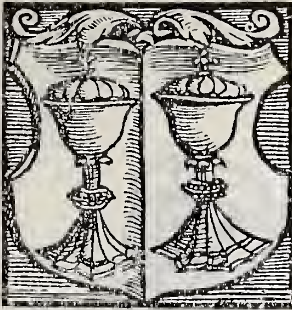


Fig. 48

celle de l'Archevéché: de gueules à l'aigle éployée d'or que l'archevèque avait prise comme Prince de l'Empire ». Mais nous ne sommes pas tout à fait certains de ces armes. En France les évêques n'avaient pas coutume d'écarteler leurs armes avec celles de leur évêché, aussi trouvons-nous très peu de documents pour cette dernière catégorie.

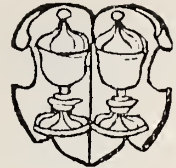


Fig. 49

Pour Besançon il y a une autre difficulté: chaque fois que l'on nous a cité un document aux armes de l'archevêché portant l'aigle, nous avons trouvé que l'évêque contemporain de ce document portait aussi l'aigle dans ses armes de famille; de sorte que l'on ne peut pas affirmer à laquelle des deux armoiries on a à faire. Nous trouvons déjà l'aigle éployée sur le sceau de l'officialité de l'archidiacre

Bischoff von Pysentz.

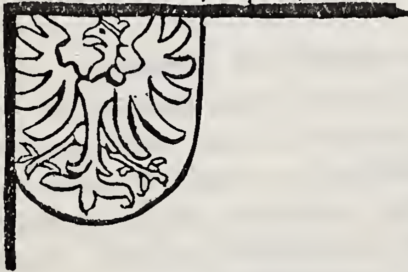


Fig. 50



Fig. 51

en 1273, mais à cette époque Eudes de Rougemont est évêque de Besançon; et il portait une aigle dans ses armes de familles. Voici encore deux armoiries qui figurent dans l'histoire du Concile de Constance [1] (fig. 50 et 51) comme étant celles de l'archevêque de Besançon; mais à cette époque aussi nous trouvons comme archevêque un Thiébaud de Rougemont dont les armes de famille sont semblables à celles qui sont attribuées à l'archevêché. Nous reproduisons encore ici l'en tête du bréviaire de Besançon imprimé à Bâle en 1476 (fig. 52). Il semble que nous avons à faire là aux armes de l'évêque qui était alors Charles de Neuchâtel, écartelées avec celles de l'archevêché. Mais d'après l'Armorial des archevêques de Besançon [2], cette seconde armoirie serait

EC: BISANTZ.



Fig. 53

[1] Das Concilium so zu Constantz gehalten ist worden 1413. Fol. Augspurg 1536.
[2] Académie de Besançon.



Fig. 52

celle des Montaigu. Enfin nous reproduisons encore les armoiries que donne l'armorial de Siebmacher qui sont conformes aux indications de Dunod (fig. 53).

Armorial des évêques de Lausanne.

L'évêque de Lausanne était à la tête d'un assez grand diocèse qui comprenait le Pays de Vaud jusqu'à l'Aubonne et une partie du Vieux-Chablais jusqu'à l'Eau-Froide, le comté de Neuchâtel, le territoire de Fribourg, la Gruyère, l'Oberland bernois et toute la partie du territoire de Berne située en deça de l'Aar. Jusqu'au Concordat de 1802 il dépendait de l'archevêché de Besançon, dès lors il relève immédiatement du St Siége. L'évêque de Lausanne était aussi à la tête d'un domaine temporel important. Il se composait de Lausanne avec les villages de la banlieue, de Lavaux avec ses quatres paroisses de Lutry, Villette, St Saphorin et Corsier, d'Avenches, résidence primitive des évêques, et Faoug, de Lucens, Curtilles et Villarsel, Bulle, Albeuve et le pays de La Roche. Outre ces domaines immédiats, l'évêque possédait encore un grand nombre de seigneuries inféodées à différents vassaux du diocèse. Au XIe siècle l'évêché de Lausanne parvint à son plus haut degré de prospérité et le grand historien des Etats de Savoie, Cibrario, ne craint pas de dire que ses évêques se placèrent alors au nombre des plus puissants prélats de la chrétienté.

Ce fut à cette époque que l'évêque Henri de Lenzbourg reçut de Rodolphe III, roi de la Bourgogne Transjurane, par acte daté de l'an 1011, le *comitatus Waldensis*, tout le pays de Vaud [1]. L'historien Sécretan pense que ce titre correspondait à celui de comte provincial [2]. Cette donation ne reçut pas une exécution

[1] Böhmer, Reg. Carol. 1522. Mém. et Doc. Suisse romande VII. I.

[2] Ed. Sécretan, Un procès au douzième siècle ou l'avouerie impériale dans les trois évêchés romans. Archiv für Schweizer. Geschichte. Vol. XVI.

immédiate et complète, et au XV[e] siècle lorsque les évêques de Lausanne prirent effectivement ce titre, ils l'avaient changé en celui de comte de Lausanne.

Après la mort du dernier roi de Bourgogne, Rodolphe III (1032), son royaume passa sous la haute suveraineté de l'empereur d'Allemagne. Celui-ci pour affaiblir les grands feudataires de cet état favorisa les évêques. Il leur accorda la souveraineté de leurs terres et les investit de tous les droits régaliens; ils devinrent ainsi princes du S[t] Empire romain. Longtemps encore après la fin du royaume de Bourgogne les évêques de ce pays, soit ceux de Besançon, Bâle, Lausanne, Genève et Belley, furent favorisés par les empereurs. Ainsi l'archevêque de Besançon devint le conseiller, l'archichapelain et l'archichancelier de l'empereur; Uldaric, évêque de Bâle, devint le vice-chancelier de l'Empire; l'évêque de Lausanne, Burchard d'Oltigen, devint chancelier du roi d'Italie et saint Amédée, évêque de Lausanne, fut établi au XII[e] siècle par l'empereur Frédéric, vicaire de l'Empire pour le royaume de Bourgogne; or ce titre supposait nécessairement celui de prince du S[t] Empire.

Girard de Faucigny, prédécesseur de S[t] Amédée, est déjà compté au nombre des princes du S[t] Empire. Dans l'acte daté de Strassbourg le 7 janvier 1125, par lequel Henri V confirma les donations faites à l'hôpital de Kreutzlingen près de Constance, il est dit que l'empereur le fait par le conseil de ses princes *(nostrorum Principum consilio)*, qui sont Ansèric, archevêque de Besançon, Girard évêque de Lausanne et chancelier, Etienne évêque de Metz, Humbert évêque de Genève etc. Comme tels les évêques de Lausanne et de Genève assistent à la Diète impériale de 1153.

Aymon de Montfalcon
1491—1517.

Aymon de Montfalcon était fils de Guillaume de Montfalcon, seigneur de Flaccieu et de la Balme, et de Marguerite de Chevron-Villette. Il était entré comme religieux au monastère de S[t] Rambert en Bugey, puis avait été nommé protonotaire apostolique, prieur commandataire d'Anglefort et de Douvaine et abbé du couvent cistercien d'Hautcrest en 1451. Il était aussi commandataire perpétuel du prieuré de Coyse et de l'église de S[t] André (1474)[1]. Il fut aussi doyen de Seysserieu et prieur de Ripaille en 1483. La duchesse Blanche de Savoie, mère et tutrice du duc Charles, choisit en 1490 Aymon de Montfaucon comme conseiller ducal de Savoie. Il obtint encore le prieuré de Gigny et de Lutry[2].

Grâce à l'intervention du duc et de la duchesse de Savoie, le pape Innocent VIII appela en 1490 Aymon de Montfalcon à l'évêché de Lausanne. Les bulles de nomination étaient datées du 16 mai 1491. Il fut installé dans son diocèse au mois d'août de la même année.

En 1495 le pape Alexandre VI lui confia l'administration du diocèse de Genève qu'il garda jusqu'en 1510.

---

[1] Foras, Armorial de Savoie.

[2] Le P. Martin Schmitt, Mémoires historiques sur le diocèse de Lausanne, publiés et annotés par l'abbé J. Gremaud. Fribourg 1859.

Les armes d'Aymon de Montfalcon étaient: *écartelé d'argent à l'aigle de sable (membré et becqué d'or?), contrécartelé d'hermines et de gueules.*

Sa devise était: *Si qua fata sinant.*

Ses armes se trouvent sur un bois à la composition à la fois gracieuse et naïve, qui figure sur les missels lausannois de 1493 et 1505[1]. Dans un cadre formé d'un simple filet, aux dimensions de 0,66 mm sur 0,59 mm, deux petits anges aux ailes entr'ouvertes et habillés de longues robes, debouts sur un sol gazonné, tiennent de leurs deux mains un écu aux armes d'Aymon de Montfalcon, derrière lequel est posé en pal une crosse gothique (voir Pl. III).



Fig. 54

Ses armoiries se trouvent aussi sur le rituel lausannois de 1500[2] et le bréviaire lausannois de 1504[3] que nous avons reproduit plus haut (fig. 45) dans la vignette qui sert d'en-tête et sur laquelle elles forment le pendant de celles de l'évêché.

---

[1] *Missale ad usum Lausannensem,* imprimé chez Jean Belot à Lausanne en 1493 et à Genève en 1505.

[2] *Manuale ad usum lausannensem,* imprimé chez Jean Belot à Genève en 1500.

[3] *Breviarum ad usum lausannensem,* imprimé chez Jean Belot à Genève en 1504.

Elles se trouvent aussi dans une vignette un peu différente qui orne le bréviaire de 1509 [1] (fig. 54).

Aymon de Montfalcon mourut le 10 août 1517.

Sébastien de Montfalcon
1517—1560.

Sébastien de Monfalcon, neveu de l'évêque Aymon, était fils de François de Montfalcon seigneur de Pierre-Charve en Bugey, et de Jacqueline de la Rochette. Il étudia en 1505 à l'université de Bâle et fut nommé au même moment chanoine de la cathédrale de Lausanne. En 1509 il était curé d'Albène et de la Biolle. Cette même année son oncle résigna en sa faveur le prieuré de Ripaille. Le pape Léon X le nomma en 1517, peu avant la mort de son oncle, coadjuteur pour le diocèse de Lausanne [2].

Aymon de Montfalcon mourut le 16 août 1517 et Sébastien fut nommé évêque de Lausanne et installé le 18 du même mois.

Sébastien de Montfalcon portait les mêmes armes que son oncle. Sur deux ou trois monuments nous les avons trouvées brisées d'un lambel d'azur en chef brochant sur le tout. Il a laissé ses armoiries sur une quantité de monuments, sculptures, vitraux, et comme ce sont presque tous de vrais petits chefs d'œuvres nous espérons leur consacrer une fois ici une étude spéciale. Nous nous bornerons à reproduire ici la magnifique gravure sur bois qui orne le missel Lausannois qu'il fit publier en 1522 [3] (voir Pl. III). Les armes y sont tenues par deux anges, et surmontées d'une mitre dont les fanons ressortent au-dessus des angles de l'écu, et accostées à gauche d'une crosse et à droite d'une palme. Le tout est contenu dans un cadre formé de deux doubles filets entre lesquels court la légende suivante dont les mots sont séparés par des roses et des feuilles stylisées: SEBASTIANVS * DE * MONTEFALCONE * EPISCOPVS * LAVSANNEN * ET * PRINCEPS *.

Sa devise était: *Fortuna sapientia victrix.*

Au moment de la Réforme, Sébastian de Montfalcon dut quitter son diocèse lorsque les Bernois envahirent le Pays de Vaud en 1536. Il ne revint plus dans son diocèse et resta surtout à la cour du duc de Savoie, pour lequel il fit plusieurs ambassades. On ne connait pas exactement le lieu et la date de sa mort. Selon les uns il mourut en 1559, selon d'autres en 1560.

Claude-Louis Alardet
1560—1561.

Claude-Louis Alardet était d'une famille noble de la Savoie. Il fut chanoine de Genève, ville qu'il dut quitter au moment de la Réforme en 1535. Il fut

[1] Breviarum ad usum lausannensem, imprimé chez Louis Cruse à Genève en 1509.

[2] *Missale ad usum Lausannensem,* imprimé à Lyon en 1522 chez Gabriel Pomard de Genève.

[3] Schmitt op. cit., et: Foras, Armorial de Savoie, et: Eubel, Hierarchia catholica medii aevi. Vol. III. Monasterii 1910.

aussi abbé de Filly, doyen du décanat de Savoie et de la Ste Chapelle à Chambéry. Il avait été gouverneur d'Emmanuel Philibert, duc de Savoie, et au moment de la mort de Sébastien de Montfalcon, ce prince le présenta au pape pour succéder à cet évêque.

Le pape Pie IV le nomma évêque de Lausanne en 1560. Mais il ne resta pas longtemps à la tête de ce diocèse. On ignore la date de sa mort, en tout cas il n'était plus évêque de Lausanne en 1562. Dans son nobiliaire de Savoie, Foras croit que l'on doit rattacher cet évêque à la famille des nobles Alardet de Savoie; mais il n'en a pas retrouvé la filiation.

Les armes Alardet étaient: *d'argent à la bande d'azur chargée en chef et en pointe d'une étoile d'or et en cœur d'un croissant tourné du champ*[1].

L'armorial genevois[2] se basant sur un sceau de 1560 donne les mêmes armes à l'évêque Alardet; pour les émaux, il donne comme source Besson. Claude-Louis Alardet apparaît pour la dernière fois comme évêque de Lausanne au commencement de 1561. L'époque et le lieu de sa mort ne sont pas connus.

Antoine de Gorrevod
1561—1598.

Antoine de Gorrevod d'une noble et ancienne famille de la Bresse était fils de Jean de Gorrevod, chambellan de l'empereur Charles-Quint, comte de Pont de Vaux, vicomte de Salins, baron de Marnay et de Montanay, de Gorrevod etc. et de Claudine de Semur.

Antoine de Gorrevod fut abbé de St Paul à Besançon, prieur de Neufville en Bresse. Il fut aussi seigneur de St Julin en Bresse et de Charmette en Savoie.

Emmanuel-Philibert duc de Savoie le présenta en 1562 au pape Pie IV pour occuper le siège de Lausanne. Le pape le choisit en effet, mais nous ne connaissons pas la date exacte de sa nomination. Son sacre n'eut lieu qu'en 1567. Il ne résida pas à Fribourg. En 1573 il fut élu prévôt de l'église collégiale de St Anatole de Salins. En sa qualité de prince du St Empire romain, il envoya en 1594 à la diète impériale un député qui y souscrivit en son nom[3].

Les armes des Gorrevod étaient: *d'azur au chevron d'or*[4].

La devise de cette famille était: *Pour à jamais.*

Antoine de Gorrevod mourut à Besançon le 24 février 1598 et fut enseveli dans l'église de St Paul dont il avait été prévôt.

Jean Doros
1600—1607.

Jean Doros naquit à Poligny. Il était d'une famille noble de la Franche-Comté, originaire de Sellières et fixée à Poligny dès le XVIe siècle[5]. Il entra

[1] Armorial et nobiliaire de Savoie par le comte Amédée de Foras. Tome I, p. 37.

[2] Armorial historique genevois par J.-B.-G. Galiffe et A. de Mandrot. Genève et Lausanne 1859.

[3] Schmitt o. c.

[4] S. Guichenon, Histoire de Bresse et de Bugey, III. partie, p. 197. Lyon 1650.

[5] R. de Lurion, Nobiliaire de Franche-Comté. Besançon 1890.

dans l'ordre de Cluny au monastère de Vaux. Il avait obtenu les grades de docteur en théologie et en droit canon, et il enseigna ces deux branches à l'université de Dôle. En 1582 il devint distributeur et vice-chancelier de cette université et prieur du monastère de Vaux. En 1583 ou 85 il fut appelé comme suffragant de l'archevêque de Besançon et obtint en même temps le titre d'évêque *in partibus* de Nicopolis. Il fut encore abbé de Faverney et prieur de la Chaux les Clerval.

Le 10 avril 1600 le pape Clément VIII nomma Jean Doros évêque de Lausanne. Celui-ci vint à Fribourg le 28 novembre 1601. LL. EExc. lui permirent de résider dans leur ville et le reçurent au nombre de leurs bourgeois.

Les armes de Mgr. Doros étaient: *d'or à la fasce d'azur chargée d'une rose d'argent au cœur d'or*[1].

Sa devise était: *Honor alit artes*[2].

Mgr. Doros ne résida qu'un an et demi à Fribourg; puis il retourna en Franche-Comté.

Il mourut le 13 septembre 1607 dans son prieuré de la Chaux les Clerval et fut enseveli dans l'église de St Etienne à Besançon.

Jean de Watteville
1610—1649.

Jean de Watteville, d'une branche de la famille patricienne des Wattenwyl de Berne, fixée en Bourgogne, était fils de Nicolas de Watteville chevalier, seigneur de Chateauvillain, baron puis marquis de Versoix, et de Anne de Grandmont, dite de Joux. Il naquit vers 1574. Il entra dans la carrière des armes et prit part avec les troupes du duc de Savoie, en 1602, à l'Escalade de Genève où il fut blessé. Il entra peu après dans l'ordre des cisterciens à l'abbaye de la Charité au diocèse de Besançon, dont il fut élu abbé peu d'années après, sur la présentation du duc de Savoie.

Après la mort de l'évêque Doros, le duc Charles-Emmanuel de Savoie voulut faire valoir son droit de présentation des évêques de Lausanne et présenta Jean de Watteville. Le pape Paul V accepta ce choix et expédia les bulles de confirmation au commencement de l'année 1610. Jean de Watteville fut sacré le 18 avril de la même année à Arbois par l'archevêque de Besançon et fit son entrée à Fribourg en mars 1613. Avec l'assentiment de LL. EExc. il résida surtout à Fribourg dans sa maison à la rue de Morat.

Les armes de Mgr. de Watteville étaient: *de gueules à trois demi vols d'argent.*

Comme ses prédécesseurs il porta ses armoiries simples entourées des insignes épiscopaux. Nous reproduisons ici une gravure sur bois qui servit d'en-tête au rituel publié, par cet évêque en 1639, sous le titre de *Manuale seu*

[1] R. de Lurion, Nobiliaire de Franche-Comté. Besançon 1890.

[2] Lenzbourg, Lausanna christiana. C'était aussi la devise de sa famille suivant le Nobiliaire de Franche-Comté

sacerdotale Lausannensis diocesis[1] (fig. 55). C'est une composition très simple et de très bon goût. L'écu y est surmonté de la mitre, dont les fanons étendus recouvrent le sommet de l'écu en retombant de chaque côté. La mitre est accompagnée à droite et à gauche d'une crosse et d'une palme plantées verticalement derrière l'écu.



Fig. 55

Les portraits de cet évêque qui se trouvent à l'Évêché et au Séminaire à Fribourg portent aussi les armes de famille de cet évêque, seules, surmontées des insignes épiscopaux.

Mgr. de Watteville mourut le 22 juillet 1649 à Besançon et fut enseveli dans son abbaye de la Charité en Franche-Comté.

Josse Knab
1652—1658.

Josse Knab, d'une famille bourgeoise de Lucerne, naquit le 20 avril 1593. Il était fils de Josse Knab et de Margaretha Hananwer. Il étudia la théologie et acquit le titre de docteur. Il fut nommé curé de Willisau et en 1621 premier curé de la ville de Lucerne, poste qu'il occupa pendant 18 ans. En 1625 il fut créé chanoine de Béromunster, et en 1635 chanoine de Lucerne et commissaire épiscopal, et dès 1637 prévôt[2].

[1] Imprimé chez Guil. Darbellay à Fribourg en 1639.

[2] Geschichte des Kollegiatstiftes Beromünster, von Matthias Riedweg. Luzern 1881.

Le pape Innocent X le nomma son internonce avec les pouvoirs de légat *a latere* chez les Suisses, les Grisons et leurs alliés.

Après la mort de J. de Watteville le duc de Savoie voulut renouveler ses prétentions au droit de présenter l'évêque de Lausanne, mais le pape refusa de les reconnaître et nomma le prévot Josse Knab évêque de Lausanne, en mai ou juin 1652. Il fut sacré le 15 février 1654 et fit son entrée à Fribourg le 15 mars de la même année. C'était le premier Suisse qui montait sur le siège épiscopal de Lausanne.

Les armes de la famille Knab étaient [1], suivant l'armorial de Renward Cysat [2] 1581, dix girons gironnants d'argent et de gueules mouvant du flanc senestre, à la bordure d'azur. Les portraits de l'évêque Knab qui se trouvent dans la chapelle de l'Évêché et le réfectoire du Séminaire à Fribourg sont ornés de ses armes. Celles-ci sont contenues dans un cartouche surmonté de la mitre et de la crosse, le tout couronné du chapeau épiscopal de sinople.

Sur ces armes il n'y a que quatre girons gironnants mouvants du flanc senestre avec une bordure d'azur.



Fig. 56

Nous n'avons pu retrouver aucun de ses imprimés timbrés de ses armes.

L'évêque Knab avait légué sa bibliothèque au couvent d'Engelberg. La plupart de ses livres sont ornés de son ex-libris qu'il avait fait faire alors qu'il était chanoine [3]. Ses armes y sont écartelées avec celles de sa mère probablement (fig. 56). L'évêque Josse Knab mourut à Lucerne le 4 octobre 1658.

(à suivre.)

[1] J. A. F. von Balthasar, Historische Aufschriften, die zu den gesammelten Bildnissen verschiedener berühmter Luzerner verfasst worden. Aus dem Latein übers. von Jos. Pfiffer von Heidegg. Luzern 1778.

Nous devons les renseignements sur l'état civil de l'évêque Knab à l'obligeance de M. le Major de Vivis à Andermatt, auquel nous exprimons notre reconnaissance.

[2] Voir: Archives héraldiques suisses 1900: P. Ganz, Das Wappenbuch des Stadtschreibers Rennward Cysat von Luzern 1581. Cet article indique par une faute d'impression une bordure d'or au lieu d'azur.

[3] Grâce à l'obligeance du P. Ignace Hess d'Engelberg à Wyl nous reproduisons ici cet ex-libris qu'il a bien voulu faire photographier pour nous. Cet ex-libris est décrit dans les *Schweiz. Bibliothekzeichen* de L. Gerster, nº 1238.

Zwei alte Rheinauerwappen.

Von L. Gerster, Pfarrer.

(Hiezu Tafel IV und V).

Es ist nichts Neues sondern schon Altes. Wenn der Mensch an einem Orte ein bisschen sich angewärmt hatte, so gelüstete ihm schon wieder nach einem andern. Das Nomadisieren und Wandern stak schon den ältesten Völkern im Blute. Dass die vornehmen Römer einst zur heissen Sommerszeit in Rhätiens kühlere Täler zogen und sich dort ihre Sommerresidenzen bauten, verwundert uns heute keineswegs. Wer das Geld dazu hatte, folgte gerne dieser vornehmen und angenehmen Mode. So hatten denn auch Prälaten und Klöster das ganze Mittelalter hindurch, ja bis auf den heutigen Tag da und dort ihre Dependenzen und Villegiaturen, wo sie im Sommer und Herbst gerne hinzogen, ein „changement de decoration" machend und etwa die Erträgnisse der Ernte einheimsend. So baute sich auch das Kloster Rheinau seine Sommerfrische, den Aazheimerhof oberhalb Altenburg bei Schaffhausen, etwa eine halbe Stunde nördlich von Rheinau, auf einer sanft ansteigenden Anhöhe, sonnig schön gelegen.

Der Bau gehört nunmehr der Bürgergemeinde Schaffhausen. Bei dessen Restauration traten an mehreren Orten Wappen hervor, auf die uns Herr Architekt Otto Vogler, nunmehr unser Mitglied, freundlichst aufmerksam machte und uns davon zwei grosse Photographien übersandte. Wir verdanken ihm diese Gabe und sind froh, unsere Leser damit bekannt zu machen.

Der Abt Johannes Theobald hat den Bau begonnen und sein Nachfolger Gerold I. ihn zu Ende geführt. Eine ziemlich grosse steinerne Tafel, in Sandstein skulpiert, die dies verkündigt, ist an der Südseite des Hauses eingesetzt und zur Stunde noch gut erhalten; die photographische Aufnahme vorzüglich gelungen (s. Tafel IV). Die Anordnung ist höchst einfach: Über einander stehend die ganzen Wappen der Äbte Joh.. Theobald Werlin und Gerold Zurlauben, flankiert von den beiden Schutzheiligen des Klosters, mit ihren Wappen zu ihren Füssen. Das Ganze beidseitig von einer ornamentalen Bordüre umrahmt.

Oben folgende Legende: IOHAÑES TEOBALDVS VON GOTTES GNADĒ GEWESNER APTE DES GOTS HAVSES RYNOVW ANFENGER DISS BOVWS.

Unter dieser Schrift sehen wir, von der schwebenden Inful mit durchgestecktem Pedum überhöht den grossen gevierteten Wappenschild. In Quartier 1+4 der gebogene Rheinauerfisch, silbern in blauem Felde. Im 2. des Abtes Wappen, ein schreitender Greif, im 3. Felde zwei aufrechte Straussenfedern in gespaltenem Felde mit verwechselten Farben, ohne Zweifel das Wappen seiner Mutter, die eine geborene Hürns von Konstanz gewesen ist. Dasselbe Wappen findet sich laut gefl. Mitteilung von Herrn Dr. W. Wartmann auf einer stilkritisch etwa 1580/90 zu datierenden Glasscheibe des Abtes im Clunymuseum in Paris; derselbe Gewährsmann verweist auch auf ein 1579 datiertes wahrscheinliches Vorbild dieser Scheibe, das 1897 aus der Gräfl. Douglas'schen Sammlung zu Köln versteigert wurde.

Johannes Theobaldus Werlin von Greifenberg aus Frauenfeld, prof. 7. Februar 1558, wurde 1565, den 21. März, Abt von Rheinau und starb 1598, 21. August, nachdem er kurz vorher den Bau begonnen. Wir kennen noch Anderes aus seiner reichen Bautätigkeit, denn er liess die steinerne Klosterbrücke erstellen, die Stiftskirche erneuern und in dieselbe einen Turm einbauen. Näheren Aufschluss darüber und über weitere Darstellungen des äbtischen Wappens erteilt Rothenhäusler in seiner Baugeschichte des Klosters Rheinau, S. 48—65[1].

Nach Bucelin, Germania II, 2, L. 5, war Joh. Theobald Werlin v. Greifenberg als einer der Söhne des Ludwig Werli v. G. und der Anna Hürus (v. Homberg), einer Tochter des Mauritius Hürus zu Konstanz, Besitzers des Burgstalls Mammern, und der Walpurg Blarer zu Güttingen, in Frauenfeld geboren. Über die Hürus ist Kindler v. Knobloch, Oberbad. Geschlechterbuch II, S. 185 (Stammtafel nach Bucelin, durch archival. Angaben vermehrt) zu vergleichen. — Auch Hohenbaum van der Meer hat in sein Millenarium Rhenaugiense von 1771, Bd. II, S. 241 (Mscr. J 431 [b] des St.-A. Zürich) diese Abstammung aufgenommen. Der schon genannte Ludwig, Vater des Abtes, dürfte der Bruder des hervorragenden thurgauischen Verwaltungsbeamten Martin Werli v. G. gewesen sein, der schon 1527 als Landammann auftritt und seit 1531 mit Margaretha Huntpiss v. Waltrams verehelicht war. Als 1564, also unmittelbar vor J. Theobalds Amtsantritt, drei Klosterherren von Rheinau, Bernhard Escher, Hans Diebold [Theobald] Werli und Christoph Müller, unzufrieden mit der neuen Abtswahl das Kloster verliessen und mit vielen Briefen und Geldern nach Radolfzell zogen, wurde der Landammann Werli mit dem zürcherischen Bürgermeister von Cham abgeordnet, die Flüchtlinge zurückzubringen, wohl vorzügsweise auch darum, weil Hans Diebold Werli sein Neffe war.

Ist Martin Werli wirklich der Bruder Ludwigs, so darf als Grossvater des Abtes der berühmte Kriegsführer der Thurgauer in den mailändischen und französischen Feldzügen angesprochen werden, Hauptmann und Landgerichtsweibel Johannes Werli, als dessen Sohn in einem Prozesse von 1533 eben Landammann Martin Werli auftritt (Pupikofer, Geschichte der Stadt Frauenfeld, S. 143).

Aus den Allianzen dieser eidgenössischen Verwaltungsbeamtenfamilie zu Frauenfeld geht zur Genüge ihr Aufsteigen in eine dem thurgauischen Landadel adaequate soziale Schicht hervor. Als sichtliche Äusserung des Strebens, sich den thurgauischen Gerichtsherrengeschlechtern gleichzustellen, sind nun der merkwürdige Beiname „von Greifenberg", den auch unser Abt führte, und das Familienwappen, ein Greif, das des Abtes Joh. Theobalds quadriertes Wappen aufweist, aufzufassen.

Wie dieser Beiname samt entsprechendem Wappen aufgekommen ist, vermögen wir hier nicht festzustellen. Tatsache ist nur, dass die Familie schon

[1] Zur Ergänzung diene: Am 1. Hornung 1566 werden 12 ῶ verausgabt für ein zu Schaffhausen erstelltes Fenster (Glasscheibe) für den Abt Weerlin von Rynow (Zürcher Seckelamtsrechnung von 1566 [Ehren wegen], St.-A. Zürich). — Ein kleineres Siegel zeigt 1592 VII. 7. den quadrierten Schild: 1. Fisch, 2. + 3. Greif, 4. zwei Federn, ein grösseres Siegel 1581 VI. 17. zwei Schilde, links den Fisch, rechts den Greifen (St.-A. Zürich, A. Rheinau). *Red.*

vor der 1560 erfolgten Erwerbung des Burgstalls und der Gerichte Greifenberg bei Bäretswil im zürcherischen Oberlande den Beinamen v. Greifenberg samt dem Greifen im Siegel geführt hat. Nach Pupikofer, Geschichte der Stadt Frauenfeld, S. 209, zeigt Martin Werlis Siegel gewöhnlich nur ein lateinisches W im Schilde, im Jahre 1557 aber den Greifen. Dieses selbe neue Wappenbild erscheint auch im selben Jahre 1557 im Siegel des Peter v. Gryffenberg, der auch Bürger von Frauenfeld war und auf der Ahnentafel des Franciscus de Greyfenberg zu Feldkirch (bei Bucelin, Raetia sacra et profana, S. 486) als Sohn Martins auftritt.

Wir haben also nach einem andern, vom zürcherischen Greifenberg grundverschiedenen Greifenberg zu suchen. Ein solches Gryffenberg, ob wirklich eine ältere Burg oder ein blosser Landsitz, ist aus der kurzen Notiz nicht ersichtlich, lag laut Pupikofer, Geschichte Frauenfelds, S. 209, nach einer Urkunde von 1552 beim thurgauischen Weiler Buchschoren im Gemeindebann Hüttlingen. Rahn, Statistik des Thurgaus, erwähnt keine Burg Greifenberg. Möglicherweise ist auf diesen Ort die bäuerliche Herkunft der obigen Frauenfelder Branche der Werli zurückzuleiten, denn im Laufe des 15. und noch im 16. Jahrhundert ist das Geschlecht Werli in den benachbarten Dörfern Hüttlingen und Wellhausen zahlreich sesshaft. Irgendwie muss dann bei der ahnensüchtigen Frauenfelder Branche die Idee aufgekommen sein, die eigentliche Herkunft ihres Geschlechts sei gar im zürcherischen mittelalterlichen Greifenberg zu suchen. Der Ausfluss einer solchen Prätension war die Erwerbung dieser Veste und Gerichtsherrschaft durch „Wolff Walther von Gryffenberg genant Werli, sässhaft zů Lomiss“, im Jahre 1560. Das Zürcher Stadtschreiberratsmanual II von 1560 enthält unterm 23. Dezember folgenden Eintrag: „Als Wolff Walther von Gryffenberg genant Werli, sässhaft zů Lomiss, die Gerichte zů Gryfenberg mit aller Zůgehördt von Annderes Steiner erkoufft und daruf min Herren gepätten, im söllichen Kouff zů bewilligen, habent sy, min Herren, söllichen Kouff zůgelassen, doch das Werli Amptlüten allda habe, die sich irer Religion und Mandaten glychförmig haltind“. Richtig teilt Hoppeler in seinen Rechtsquellen des Kts. Zürich I, S. 353, mit, dass Andreas Steiner zu Wülflingen die Vogtei G. im selben Jahre, vor dem 21. März 1560, von Anton Bosshart zu Winterthur erworben habe, kennt aber den obigen Eintrag im Ratsprotokoll, nach der die Vogtei noch im selben Jahre an W. W. v. Greifenberg gen. Werli übergegangen ist, nicht; nach 7 Jahren wurde mit der Vogtei Diethelm Blarer v. Wartensee (1567, Juni 6.) von der Abtei St. Gallen belehnt (Hoppeler, l. c., S. 353 u. 367). — Die Phantasie Wolf Walthers v. Greifenberg, der jedenfalls ein Sohn des obengenannten Peters v. Greifenberg war, scheint noch weitere Kombinationen ermöglicht zu haben. Eine der ältesten Urkunden über das zürcherische Greifenberg, die auf Greifenberg selbst ausgestellt ist, nennt 1259 den abt-sanktgallischen Ritter Baldebert v. Wolfsberg als Burgmann zu Greifenberg (Zeuge 1233 für den Grafen v. Rapperswil; tot 1260; UBZ)[1]. Werli, mit seinem merkwürdigen

[1] Die Burg Wolfsberg oder Wolfensberg lag Greifenberg gegenüber in der heutigen Tösstalgemeinde Bauma; vgl. Zeller-Werdmüller, Zürcher Burgen, S. 386 (46), und Hoppeler, Zürcher Rechtsquellen I, S. 115 f.

Vornamen Wolf Walther muss von diesem Ritter v. Wolfsberg auf seinem Greifenberg Kenntnis besessen haben, denn seiner Herrschaftswohnung, die er um 1566 auf einem rauhen Hügel oberhalb Ermatingen erbaute, gab er den Namen Wolfenberg oder Wolfsberg (vgl. Pupikofer, Geschichte Frauenfelds, S. 210 f., und Studer, Geschichte der Kirchgemeinde Bäretswil, S. 31). Erwähnen wir noch, dass Abt Theobald 1578 die Herrschaft Lommis, welche von der Mitte des 16. Jahrhunderts bis 1569 im Besitz seines Verwandten Wolf Walthers v. Gr. gen. Werli gewesen war, für das Kloster Rheinau erwarb (s. Rahn, Statistik, S. 270). — Von Jkr. Wolf Heinrich v. Greifenberg, des Rats in Frauenfeld, stammen beiläufig die Meyer v. Greiffenberg in der Mortenau, zu Gengenbach ab, die Kindler v. Knobloch und Freiherr v. Stotzingen im Oberbad. Geschlechterbuch III, S. 73 ff., erwähnen.

Über dem ersten Wappen steht auf dem untern Rande der Steinskulptur, wesentlich kleiner ausgeführt, der ebenfalls geviertete und von Inful mit Pedum überhöhte Wappenschild des Abtes Gerold I. Zurlauben, der den Bau weiterführte, mit folgender Legende darüber: GEROLDVS VON GOTTES GNADĒ APTE DES GOTS HAVS RYNOVW. In Quartier 1 | 4 wieder der silberne Fisch, in 2 sein bekanntes Familienwappen und in 3 dasjenige seiner Mutter, der Elisabeth v. Schäll[1] von Zug: Ueber Dreiberg ein latein. S von 2 Schellen überhöht. In doppelter Weise lässt sich dieses Wappen ein redendes nennen, wegen der beiden Schellen und des S. Der Grund war blau, Schellen und S golden. Doch kommt dieses Wappen auch geviertet vor: 1 | 4 eine goldene Schelle auf Rot, 2 | 3 das goldene S auf Blau — oder 1 | 4 blaue Schelle in Gold, 2 | 3 silbernes S in B über grünem Dreiberg. Ein noch älteres Wappen dieser Schäll teilte die Felder zweimal schräg (geständert), im obern und untern Felde eine goldene Schelle in Blau, seitwärts die blaue Schelle in Gold; diese beiden letzten Wappenschilder finden sich im Rathauskeller in Zug.

Der Abt Gerold I. Zurlauben, Freiherr von Thurn und Gestelenburg aus Zug, geboren 1547, wurde den 24. August 1598 zum Abt erwählt, und starb bereits 1607 am 23. Februar. Sein Vater hiess Michael Zurlauben und war Goldschmied in Zug. Er hatte noch 2 Geschwister, die Verena, cop. mit Seb. Kränzlin, † 1668, und Conrad, cop. mit Regina Furter, † 1629. Herrn G. von Vivis, unserm Mitgliede, verdanke ich noch die Notierung von 2 fernern Wappen Schell. Hans Schäll von Zug führte 1472 bloss ein S im Wappenschilde. Im Wappenbuche Tschopp dagegen finden wir über gr. Dreiberg in geschweifter blauer Spitze eine goldene Schelle. Zwei eben solche auf den seitlichen Feldern auf rotem Grunde. Dass Prälaten und Äbte auch das Wappen der Mutter mit aufgenommen, ist hier nicht etwa vereinzelt; ich habe es bei Exlibris noch ziemlich häufig getroffen; so konnte ich denn von vornherein mit Sicherheit auf die Mutter schliessen.

Die beiden übereinander stehenden Wappen mit ihren Legenden sind von den stehend dargestellten Schutzheiligen des Klosters, dem hl. Benedikt und dem

[1] Wir verdanken die Eruierung dieses Wappens der bereitwilligen Freundlichkeit des Herrn Dr. H. Herzog, Staatsarchivar in Aarau.

hl. Findan flankiert; eine Darstellung, wie wir sie bei unzähligen Rheinauerwappenscheiben finden. Der Faltenwurf ist roh und eigenartig. — Der erstere, Benedikt von Nursia, † 543, mit Schlangenbecher und Pedum, gründete bekanntlich zugleich mit dem Kloster Monte Cassino den Benediktinerorden, der stets den ersten und vornehmsten Rang einnahm. Die ihm zugehörenden Klöster in unserm Vaterlande rücken neben den Chorherrenstiften stets in erster Linie auf. Zur Stunde blühen noch Maria Einsiedeln, Engelberg und Dissentis. Zu den Füssen des hl. Benedikt brachte der Künstler den ihm später beigelegten Wappenschild, den gekrönten Löwen an.

Auf der andern Seite steht, mit der Taube auf der Schulter und Buch nebst Pilgerstab in den Händen, der aus Schottland stammende heilige Findanus, der zweite Schutzheilige Rheinaus. Er entstammte königlichem Blute aus dem laginischen Fürstentum (Schottisches Teilreich). Zu seinen Füssen das erfundene Wappen von Laginia, der Mohr, in der Rechten eine Schale haltend und in verschiedenen Wappenbüchern vorkommend. Über Findanus entnehmen wir der Helvetia Sancta von Murer folgendes: Findans Vater, ein grossmütiger, frommer Fürst beherrschte um 750 das laginische Fürstentum. Findan soll schon in frühester Jugend sehr fromm gewesen sein. Er fiel mit seiner Schwester in normännische Gefangenschaft, wurde jedoch von Gott beschirmt und wieder frei gelassen. Später wurde er von den Feinden seines Vaters überlistet und geriet wieder in normännische Sklaverei und wurde verkauft. Seinen Vater konnte er rächen. Seinem Gott nun zu dienen gelobend, verliess er die Insel, auf der er gefangen war, und kam durch das Meer an das Festland, wo er von einem irisch sprechenden Bischof freundlichst empfangen wurde. Daraufhin machte er eine Romfahrt; auf der Rückreise blieb er 4 Jahre als Priester beim Grafen Wolvenus von Kiburg (!). 51 Jahre alt, im Jahre 800, trat er als Ordensbruder in das Kloster Rheinau. Nach 5 Jahren wurde er infolge göttlicher Erleuchtung Eremit, begann zu fasten und sich zu kasteien; dies 22 Jahre hindurch, bis er 78 Jahre alt, im Jahre 827 zur Ruhe eingehen konnte. Erst viel später wurde ihm von einem Prälaten ein prunkvolles Grabdenkmal errichtet. Findanus war also weder Gründer noch Abt des Klosters. Rothenhäusler schält in seiner Baugeschichte des Klosters Rheinau das historisch Annehmbare aus der allmählich immer phantasievoller ausgeschmückten Vita Findans heraus, S. 8 ff.

Tafel V ist die verkleinerte Wiedergabe einer in Holz geschnittenen Wappendekoration des kassettierten Plafonds des Saales vom Jahre 1601. Dieses rautenförmig, fast wie im Frauenwappen gehaltene Stück wurde kürzlich heruntergenommen, von der dichten Schmutzkruste befreit, wobei die alte Bemalung zum Teil noch zu Tage trat und dann wieder frisch bemalt. Auf den Bändern der vier Engelsköpfe am Rande kam in Goldbuchstaben folgende Legende zum Vorschein: „Geroldus von Gottes Gnaden Appte von und Herr zuo Rhinow 1601."

Die Schnitzerei ist eine etwas derbe aber gar nicht schlechte Arbeit. Mit Ausnahme der Engelsköpfchen präsentiert sich das Übrige als Ganzes recht günstig. Die Inful ist hübsch verziert, der Stab läuft in seiner Krümmung in

einen Fisch aus. Die Blätter am Baumstrunke des Wappens Zurlauben waren ausgebrochen und mussten, so gut als das fehlende S im Wappen Schell, ersetzt werden.

Wir danken Herrn Otto Vogler, dass er uns in freundlichster Weise auf diese Klosterreliquie aufmerksam gemacht und die zwei schönen Photographien gespendet hat, ebenso Herrn Prof. E. A. Stückelberg für sein Kompendium der beiden Heiligen, Herrn Dr. Fr. Hegi für die eingehenden Mitteilungen über die Familie v. Greifenberg genannt Werli.

Les origines de l'Ordre du Collier de Savoie dit de l'Annonciade

par le Prof. Dr. Dino MURATORE.

(Avec planches IX et X).

(Suite et fin).

De la forme primitive du Collier et de ses transformations.

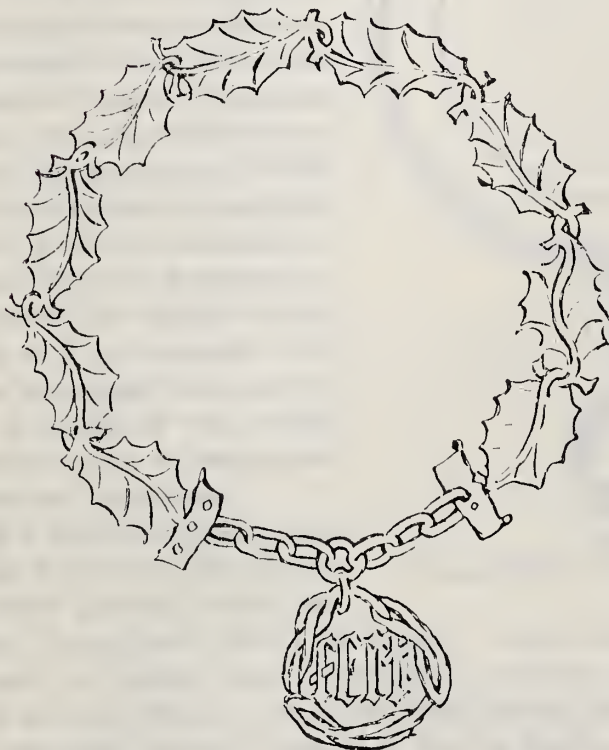


Fig. 57
Le Collier d'après Servion.[1]

Jusqu'à maintenant une obscurité complète a toujours enveloppé la forme primitive du Collier: il manque, en effet, toute indication officielle précise, et la seule, mais sans aucune valeur contemporaine, est celle de *Cabaret*, admise plus ou moins, selon leur caprice, par les historiens postérieurs.

Cet ancien chroniqueur savoyard parle d'«ung colier comme dung levrier, ou avoit escript par dessus en lettres dor, fert, fert, fert, et a lanel du colier estoient neufz lasses ensemble lung asses pres de lautre». Un autre, Servion, le disait «fait dor a feuilles de lorier entretenans lung a lautre, esmalliez de vert esmail, et en la rompure dessoubz ung pendant a iij neux de las

[1] Tiré de la *Bibliothèque de la Maison de Savoie*, tome II: *Gestez et chroniques de la Maison de Savoie*, par J. Servion, édition de F. Bollati. Turin, 1879.

entrelasses, correspondant lung a lautre, et au mylieu du las son mot quil portoit, questoit Fert ...» (fig. 57): mais ni l'une, ni l'autre de ces descriptions n'ont une valeur contemporaine.

Le premier, Paradin, en mentionnant le *Fert* du Collier primitif, avec les roses et l'image de l'Annonciation, en donnait l'explication aussi connue que peu prouvée et ridicule *Fortitudo Eius Rhodum Tenuit,* comme si l'Ordre eût été créé pour glorifier Amédée V; mais c'était Favyn, qui donnant libre cours à sa fantaisie, le décrit composé de roses émaillées de rouge et de blanc, attachées par des nœuds d'amour de couleur rouge de chair tendre, avec quelques *Fert,* signifiant *Frappez, Entrez, Rompez Tout,* comme consécration à Vénus, et avec un ovale en or à la partie inférieure, contenant l'image de Saint-Maurice!

Capré finissait par adopter la version de la *Chronique*, bien qu'il fit allusion à certains colliers, sans le *Fert,* conservés à Hautecombe, et attribués au Comte Vert, dont nous parlerons plus loin; Guichenon, comme preuve décisive du *Fert* dans le Collier, présentait la description de l'un d'eux, tout en répudiant ce qui avait trait à l'entreprise de Rhodes [1]; Borgarello de Cambiano, dans un travail encore inédit, écrit en français au XVIIIe siècle, avançait qu'Amédée VI employait deux colliers de formes différentes: un grand, avec le Fert et le pendant; et un petit, avec le seul pendant attaché à un ruban ou à une chaînette: cette idée, après une longue discussion critique sur le manque de valeur historique des deux colliers de Hautecombe, fut acceptée par Cigna-Santi [2].

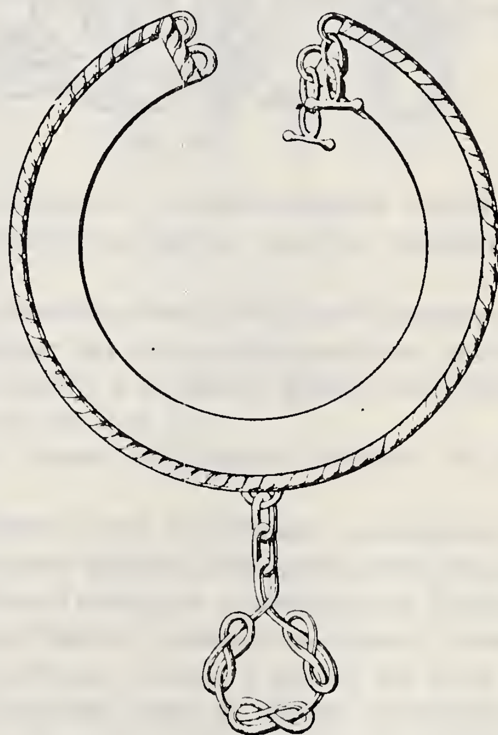


Fig. 58
Reconstitution du Collier par Claretta.

Cibrario lui-même, croyait, tout d'abord, que les roses d'émail, placées dans le Collier primitif, étaient une preuve que l'Ordre était dédié à la Vierge [3], et dans d'autres travaux, que le *Fert* aussi se trouvait dans le vide des trois nœuds, signifiant «*porte* les liens de la foi jurée à Marie» [4]; mais Dominique Promis, avec une logique serrée, démontra plus tard que ni la rose, ni le *Fert* ne devaient se trouver dans le

[1] Hist. généal. Maison de Savoie t. I. 112, 140-41, 145, 147-48.
[2] Manuscrit cité, p. 75 et suiv.
[3] *Statuts* .... p. VII-VIII.
[4] *Storia Mon. Sav.* III. 187-188, et *Descriz. stor. Ordini Cavall.* I, 5-7 et 12-13.



Fig. 59

Collier, au moment de la fondation[1]: résultat purement négatif, que chercha en vain à compléter en dernier lieu Claretta, dans une reconstitution que nous reproduisons ici[2] (fig. 58).

Mais, plutôt qu'aux assertions contradictoires des chroniqueurs et des historiens, il vaudra mieux s'appuyer aux preuves iconographiques, naturellement pour ce qui regarde le temps antérieur à la réforme définitive de l'Ordre, faite par le duc de Savoie Charles III, en 1518.

Malheureusement, la moisson qu'il nous a été donnée de recueillir à ce sujet est plutôt exiguë.

Le plus ancien document connu actuellement, représentant le Collier de Savoie, est l'en-tête d'une charte qui nous a été signalé par M. Fréd.-Th. Dubois[3], et déjà publié par celui-ci dans l'Histoire de la cathédrale de Lausanne, en 1905[4] (fig. 59). Il représente Notre-Dame de Lausanne pour laquelle le comte Vert avait une dévotion particulière. Elle est accostée à gauche des armes d'Amédée VI et à droite du Collier. Au-dessous court la légende *Ad honorem Beate Marie lausannensis*. Dans cet acte passé à la Tour de Peilz, le 29 janvier 1382, le comte Vert fondait dans la cathédrale de Lausanne une messe perpétuelle, dite

[1] *Illustrazione* . . . cit. p. 82-89.

[2] *Statuti* . . . . op. cit. p. 83. A confronter: *Memorie* . . . . cit. p. 826-28.

[3] Parchemin des Archives d'Etat de Turin, *Vescovadi Stranieri*, Lausane, liasse I nº 5. — La minute de l'acte se trouve dans les *Protocolli Segretarii Ducali*, série camerale (?), Reg. 104, fol. CXXII, v. à CXXIII, avec la date du 20 janvier, indiquée par simple erreur de copie, car, dans un acte supplémentaire du 29 (*ivi*, fol. CXXIIII *v.*), la donation est faite «hodie». Les actes furent ensuite confirmés par le Comte Rouge, le 10 juin 1383 (*ivi*, fol. CXXIIII et CXXV *v.*). — Voir à propos de ce don (lego) ***Dupraz,*** op. cit. pp. 96 et suiv.; cf. également ***Corday,*** *L'acquisition du Pays de Vaud par le Comte Vert*, 1359, dans *Mém. doc. Soc. Hist. Suisse Rom.*, série 2e, t. VIII, 1906, p. 88-89.

[4] E. Dupraz, *La cathédrale de Lausanne*. Lausanne 1906.

de «l'aurore» en l'honneur de la Vierge, pour le repos de son âme et de celles des membres de sa famille.

Evidemment, étant données la simplicité, presque la rudesse avec lesquelles le dessin est exécuté, personne ne peut douter qu'il ne soit la reproduction exacte du Collier en usage à l'époque du Comte Vert, étant donné encore le caractère officiel de l'acte et l'offrande votive, faite simultanément, d'un Collier en or; et quand nous aurons considéré encore que, du vivant du fondateur lui-même, il ne fut apporté aucune modification à sa forme, nous aurons la certitude quasi absolue que ce Collier doit être identique à celui de l'acte de la fondation de l'Ordre.



Fig. 60
Le Collier de 1382 (grandeur naturelle)

Ce Collier est très simple (fig. 60). Il est formé d'une large bande circulaire, dont les deux extrémités se terminent par un anneau fixé par des armatures sur lesquelles on distingue de petits rivets; les deux anneaux sont réunis par une boucle allongée à laquelle est suspendu l'insigne de l'Ordre. Ce Collier devait être assez grand pour pouvoir s'adapter au cou sans l'ouvrir et se porter sur le casque et sur la cuirasse ou la cotte de maille. Il devait être massif, puisque pour chacun il a fallu dépenser, en janvier 1364, comme nous l'avons vu, environ 19 florins d'or de bon poids.

Tel était donc, dans son éloquente simplicité, le Collier de Savoie primitif, tel que le portèrent le Comte Vert et ses valeureux compagnons, sur les glorieux champs de bataille et dans les lices des tournois et des joutes, et tel qu'il était déposé sur leurs dépouilles mortelles, quand ils descendaient dans la paix du tombeau; tandis que lors de l'expédition orientale de 1366-1367, peut-être, une croix était placée dans le vide du pendant, symbole de la sainte entreprise [1].

Un autre document important pour la forme primitive du Collier de Savoie est le chevalier, qui se trouve sculpté à l'extrémité de l'une des stalles de l'église de St François à Lausanne (fig. 61).

Ce chevalier, dont le corps se termine en queue de poisson, est revêtu d'un casque conique et d'une cotte de maille recouverte d'une housse décorée de la

[1] Voir le Collier de Guillaume de Grandson, dont il est parlé page 80.

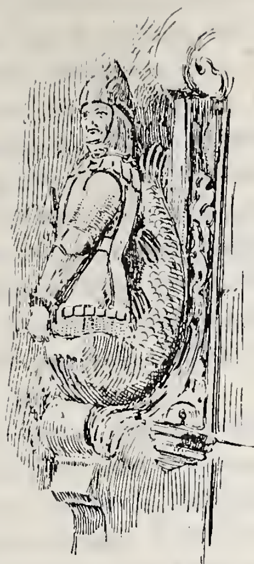


Fig. 61
Stalles de St François à Lausanne.

croix de Savoie. Autour du cou et légèrement posé sur les épaules se trouve le Collier, constitué ici par un simple cordon formant trois nœuds sur lui-même. Nous avons donc ici l'insigne même de l'Ordre, formant le Collier (fig. 62).

De quelle époque datent ces stalles? Chacune d'elles porte les armoiries du donateur: la première un écu parti Savoie et Bourbon, soit les armes d'Amédée VI qui avait épousé en 1355 Bonne de Bourbon, la seconde un écu parti Savoie et Berry, soit les armes d'Amédée VII, qui avait épousé en 1376 Bonne de Berry. Ces deux stalles ont été exécutées en même temps, elles sont faites sur le même modèle et conçues par le même artiste.



Fig. 62

Or nous savons que ces deux princes s'intéressaient vivement aux Franciscains de Lausanne, et qu'Amédée VI leur légua par son testament du 27 février 1383 l'importante somme de 500 florins (près de 11 000 francs, valeur marchande actuelle). L'église de St François fut détruite par un grand incendie qui consuma presque toute la ville de Lausanne, et que M. Maxime Reymond, qui a étudié cette question, place à la date de l'année 1377 ou peut-être déjà en 1376. L'antipape Clément VII accorda des indulgences à ceux qui aideraient à la restauration de l'église: or, il est fort probable qu'Amédée VI et son fils contribuèrent a cette restauration, en dotant l'église de ces deux stalles, qui se trouvaient jadis à l'entrée du chœur.

On peut donc dire que ces stalles sont postérieures à l'incendie de l'église et au mariage d'Amédée VII et de Bonne de Berry, qui eut lieu en 1376, puisque les armoiries de ce prince et de son épouse décorent l'une de ces stalles. Mais elles sont antérieures à l'année 1383, date de la mort du comte Vert, puisque ses armoiries décorent aussi l'autre.

Nous avons donc une date approximative qui nous permet de dire que ce modèle du Collier de Savoie est probablement contemporain du fondateur de l'Ordre.

Nous retrouvons un même genre de Collier dans un dessin tiré d'une charte de 1399, contenant un accord entre les seigneurs de Chevron et Amédée de Savoie, seigneur de Molettes: mais ici les lacs d'amour dépassent le nombre symbolique de trois (fig. 63)[1].

[1] Ce dessein a été reproduit par *A. de Foras, Armorial de Savoie,* tome II, p. 6.



Fig. 63

Un autre document qui date des premières années du XV[e] siècle (quoiqu'en aient dit plusieurs historiens) est le Collier, qui se trouve au pied de l'initiale enluminée des statuts de l'Ordre publiés par Amédée VIII en 1409; ce document est conservé au Musée historique des Archives Royales à Turin[1]. Le plat du Collier est divisé en petits compartiments séparés chaque fois par un double trait, et dans chaque compartiment est placé une rose. Dans le vide du Collier est inscrit le FERT en lettres gothiques minuscules. L'insigne de l'Ordre pendu au Collier est toujours formé du simple anneau aux trois lacs d'amour (fig. 64).

Guichenon, dans son *Histoire généalogique,* assure avoir vu le propre Collier du Comte Vert dans le trésor de la sacristie de l'abbaye de Hautecombe; il est, dit-il, «d'or large de trois doigts, avec ces lettres F. E. R. T., un Lacs d'Amour au bout de chaque F. E. R. T., et le pendant de trois Lacs d'Amour en rond» et dit-il encore «c'est ainsi que ce Collier est peint en teste des Statuts de l'Ordre faits par le duc Amé VIII dont l'Original en parchemin est en l'Archive de S. A. R. à Turin».


Fig. 64

Les colliers dont il est question ont été détruits à la Révolution, lors du sac de l'abbaye de Hautecombe. Mais il nous reste heureusement une description et les dessins de ces colliers, que Cigna-Santi fit faire en 1782[2]; elle est intitulée:

«Description des deux colliers, qu'on montre à Hautecombe comme étant du Comte-Verd, par M. Belly, Officier de la Légion des Campements, qui en a copié dans toutes leurs dimensions les dessins sur le lieu.

«Le grand Collier est de vermeil bien doré sauf les laz d'amour qui sont encore tresbien dorés, et je les aurois crus d'or, si un des religieux d'Haute-

[1] Voir le dessin N° 3, déjà reproduit dans l'opuscule *Statuts* . . . de Cibrario, qui, à l'instar des historiens postérieurs, lui nie toute valeur, l'appelant un caprice du peintre.

[2] Archives Royales de Turin, *Ordini Militari, SS. Annunziata,* mazzo 5°, n. 28. — Pièces concernant l'Ordre de l'Annonciade et la Chartreuse de Pierrechâtel, que M. Victor Amé Cigna-Santi s'est procuré en 1782 et qu'il a eu l'honneur de remettre aux Archives de S. M.



Fig. 65

combe ne m'eut dit, qu'ils étoient aussi d'argent (mais j'en doute encore). Ils sont formés par un gros cordon cordé du même diamètre que sur le dessein, que je vous envoye, et ont tout le relief que leur donne leur grosseur, et sont cloués au Collier par un seul clou. Les lettres F. E. R. T. sont d'argent, qui n'a point été doré et forment le mot Fert tout d'une pièce, qui est clouée au Collier par deux clouds, et les dites lettres ont une ligne et demi d'épaisseur soit de relief. Le Collier dessiné est dans toutes les proportions du véritable. J'ai mis sur le derrière de la petite pièce du Collier la coupe de son profil, soit son épaisseur, et celle de la bordure.

«Le petit Collier est d'or, et ressemble à des cosses de pois adossées l'une à l'autre, ou chevauchée l'une sur la moitié de l'autre, telles que j'ai voulu les faire paroitre dans la copie que j'en ai faite. Ces doubles cosses sont au nombre de huit: je n'en ai fait que trois, parce que j'ai cru inutile de les repeter toutes, puisqu'elles sont semblables. Le tout est de même dimension que sur les copies.

«Les Cordons qui forment les pendants, sont cordés, mais la longue boucle, qui tient les las d'amour du pendant du grand Collier, ne l'est pas, ainsi qu'il

aparoit sur la copie. J'oubliais de dire qu'il y a le long des cosses des petites elevations, formées comme par des grains qui seraient dedans: c'est ce que j'ai voulu imiter par les ombres rondes, qui regnent le long des cosses.

« Au reste, les religieux n'ont aucune notice cronologique sur les Colliers, ni concessions, ni autre chose. Les Princes, qui sont en marbre et en pierre sur les tombeaux, n'ont point de Collier».

Dans le manuscrit de l'ouvrage de Cigna-Santi, conservé à la Bibliothèque du Roi à Turin, nous avons retrouvé les dessins coloriés des deux colliers, dont nous venons de donner la description. Et nous en donnons une reproduction ici (fig. 65 et 66).



Fig. 66

Que devons nous penser de cette tradition, qui fait remonter ces Colliers au XIVe siècle? La forme du Collier proprement dit, nous rappelle certains exemplaires de la fin du XVe et du commencement du XVIe siècle. D'un autre côté la disposition des lacs et des *fert* parait conforme à la description du Collier du Comte Vert, placé sur son catafalque durant la cérémonie des funérailles à Hautecombe en 1383, qui à vrai dire n'est pas très claire: « Item à mestre Pierre le dorier, pour l'argent, faczon et doreure des lacz et devise du collar de Monseigneur que l'on offrit à la sepulture Monseigneur, cuy Diex absolvet, et lequel lacz estoit hostez du dit collar par les gens de larcevesque de Tharentayse, qui en avoient pourte le dit collar, III sol. gr. tur. » [1].

La statue d'Humbert bâtard de Savoie (fils d'Amédée VII, mort en 1443) qui existait autrefois à Hautecombe et que nous repro-



Fig. 67

[1] *Comptes Trésor. Savoie,* vol. 35e, fol. 94 verso.

duisons ici d'après Guichenon (fig. 67), nous montre la forme du Collier à cette époque. Il ne repose pas sur les épaules, mais il plaque au cou, il ne porte ni lacs ni *Fert,* mais la devise arabe *Alahac,* choisie par ce prince lors de sa croisade contre les Turcs. L'insigne est formé ici de trois lacs en cercle, comme aux temps primitifs.

A ceux-ci, nous pouvons ajouter de nombreux colliers, ou de métal précieux, ou brodés sur de riches étoffes, laissés comme don au trésor de Notre-Dame dans la Cathédrale de Lausanne par les Comtes et Ducs de Savoie ou par des seigneurs de la baronie de Vaud, qui sont descrits dans un inventaire de 1441[1].

— Un collier d'or, donné par le seigneur comte A. de Savoie. Il y manque trois nœuds.

— Un autre collier d'argent, donné par le seigneur comte de Savoie, auquel il manque au moins cinq nœuds ainsi que le mot FERT.

— Un autre collier donné par le seigneur G. de Grandson, formé d'un tissu ferré (ferratum supra tissutum) avec une croix; deux articulations de la ferrure (duo ferreti) manquent.

— Un autre collier d'argent doré.

— Un autre collier doré, donné par le sire de Gruyère, sur de l'étoffe ferrée, avec des lettres et des nœuds.

— Un autre collier d'argent fait en forme (ad modum) de roses blanches et rouges, donné par la femme d'Amédée de Challant.

— Un collier d'argent doré, donné par le seigneur bâtard H. de Savoie, sur lequel on voit douze lettres avec une croix dorée sur étoffe d'argent.

— Un autre collier donné par le seigneur Amédée de Challant avec sa devise (divisaz) et beaucoup de lettres dorées.

Nous retrouvons la plupart de ces colliers, mais décrits d'une autre manière, dans l'inventaire des objets précieux du trésor de la chapelle de Notre Dame, fait en 1535.

— Deux colliers en argent doré avec un anneau (maly), et une boucle; l'un porte sur le pourtour l'inscription: *Entre dues* (entre deux); l'autre a un anneau et une boucle semblables, avec l'inscription *Fert, Fert,* et les nœuds dorés de Savoie. Trente-deux lettres et quatre nœuds de Savoie manquent.

— Deux colliers, l'un fait d'une bande d'étoffe assez large, garnie de lettres d'argent et d'autres ornements (fulcimentis argenti deaurati); l'autre se compose d'une bande assez étroite de toile grise garnie d'ornements, savoir de bosselures rondes et plaquées (cum bothonis plactis) et d'une croix entourée de trois nœuds de Savoie, d'un anneau et d'une *tornelo* (tresse?) d'argent doré.

[1] Voir cet inventaire publié d'après l'original par Chavannes, *Le trésor de l'église cathédrale de Lausanne*, Lausanne 1873, p. 21-25, 29, 39-40. Voir aussi Stammler, *Le trésor de la cathédrale de Lausanne,* traduit par J. Galley dans les *Mémoires et Documents publiés par la société d'histoire de la Suisse romande,* IIme série, tome V, Lausanne 1902, et Dupraz, *La cathédrale de Lausanne*, Lausanne 1906, p. 110 et suivantes.

Il est regrettable que la description soit trop succincte et vague et qu'elle n'indique pas clairement la personne des donateurs; et même, qu'on ne puisse pas soutenir certainement si tous sont des Colliers de l'Ordre ou des objets de simple ornementation.

A l'année 1472 appartient la monnaie étudiée par Promis, monnaie du chevalier Claude de Seyssel, qui porte au cou une simple chaînette avec le pendant; à la fin du XVe siècle, le collier peint sur les portraits d'Amédée IX dans les églises des SS. Côme et Damien à Chambéry et de S. Dominique, à Turin. Dans ces derniers, les nœuds et les *FERT* alternent.

Intéressante aussi est la description d'un Collier du Comte Rouge formé de nombreuses perles d'or comme un Rosaire, avec le simple pendant avec les lacs[1]; et de certains Colliers, sur une trame de tissu d'or et de soie, donnés aux Chevaliers, en 1418, par Amédée VIII[2]; comme aussi l'indication, de 1392, d'un Collier d'or du Comte Rouge, «factum ad similitudinem de paternoster seu civelles . . . et laqueus divise Domini»[3]; et un autre, de 1472, d'un «collier d'or a lettres de l'Ordre de Savoie *Fert*»[4]; enfin, la tentative défectueuse de reconstruction primitive, faite par un peintre peu habile, en un dessin représentant la fondation de l'Ordre, dans les Statuts imprimés en 1512: un Collier avec *Fert* et nœuds alternés, et une rose dans le pendant[5].

C'est tout ce qui nous est connu à ce jour: car tous les Colliers peints ou sculptés au XVIe siècle, même s'il s'agissait d'orner les figures des princes ou des seigneurs de temps antérieurs, étaient faits d'après le modèle de ceux usités à leur époque respective.

De l'examen de tous ces documents, il résulte que nous pouvons faire deux constatations. 1° Il n'y a pas eu de forme du Collier fixe, celui-ci se faisait selon l'idée de chaque chevalier. Une seule chose reste invariable, c'est l'insigne qui du reste est la partie principale du Collier. 2° Il y a eu deux sortes de Colliers, le Collier de cérémonies et le Collier ordinaire. En effet, rien de plus naturel; car un insigne aussi important devait se porter journellement, et par conséquent il est très plausible qu'un Collier de gala fut réservé aux grandes cérémonies

[1] «A Johan de la Fonteyne, mercier de Genève, pour 5 once de tissu noir fin pour fere les trois Colliers de l'ordre de Mons. qu'il devait donner . . . . . Livre trois coliers de la devise de Mons. pesans ensemble sans les tissus, 3008 d. (?) d'argent doré, 36 flor. 6 gr. . . .» dans les: *Conti Tesoreria generale Savoia,* vol. 65°, fol. 136 et 157: publié dans Camus op. cit. 313-314.

[2] *Comptes Trésor. Savoie,* vol. 65°, fol. 136 et 157.

[3] *Comptes Trés.,* vol. 39°, fol. 67. «. . . unam corrigiam auri ad similitudinem de pater noster seu civelles factam . . . Item unum colare auri factum ad similitudinem dicti corrigie, in quo colari sunt XLII clavi civellarum, duo moriallii et laqueus dicti colaris devise Domini: que corrigia et colare ponderant V marchas et V oncias cum dimidia ad magnam marcham de troys . . . et tradita fuerunt Ardizone de Bossio pro emendo pannos aureos, cendalia, ceram et certa alia pro sepultura Domini nei Sabaudie Comitis quondam . . . et fuerunt vendita (fine 1391) IIIe LXXII franchos et dimidium regis»: in Conti *Tesoreria generale Savoie,* reg. 39°, fol. LXVII.

[4] *Vernazza,* op. cit., p. 597 et 601.

[5] Voir *Cibrario, Statuts* . . . planche.

et qu'un Collier moins précieux fut porté en temps ordinaires et dans les campagnes. Le modèle de 1382 (fig. 60) est pour nous un Collier de gala.

Le Collier ordinaire pouvait être formé d'un gros cordon, peut-être en fils dorés et tressés, reproduisant en plus grand l'insigne de l'ordre lui-même. Il pouvait être aussi formé de l'insigne en or du grand Collier, suspendu au cou

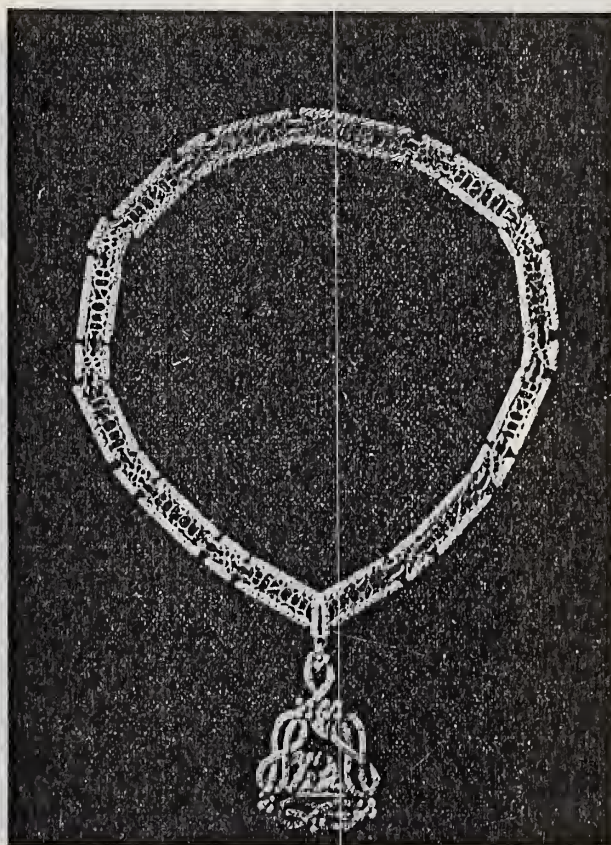


Fig. 68

par un cordon formé suivant la fantaisie personnelle du chevalier. Il pouvait être ou un simple ruban ou une chaîne formée de cosses de pois en or, comme le modèle de Hautecombe (fig. 66), qui du reste passait selon la tradition pour être le collier de campagne du Comte Vert. Il pouvait être fait aussi de feuilles de laurier, comme dans le modèle de Servion (fig. 57) ou d'une simple chaîne comme nous le voyons sur la médaille de Claude de Seyssel.

* * *

A quel moment apparait sur le Collier le *Fert*, cette mystérieuse devise du Comte Vert, qui n'a pas encore trouvé son Œdipe? Bien que tant d'explications

en aient été données[1] et sur lesquels, il me semble inopportun d'insister, du moment que ma ferme conviction, en contradiction avec celle de la majorité des historiens à ce sujet, est que ce mot ne doit pas son origine à la fondation de l'Ordre, et n'a, par conséquent, aucune relation avec lui. Mais, quelle que soit sa signification (et pour mon compte, je m'en tiendrais à l'explication la plus simple, c'est-à-dire la 3e personne du singulier du verbe *ferre,* porter), le mot est



Fig. 69

antérieur au mémorable événement, et eût son origine contemporainement à l'usage de *porter,* sur les armes et les vêtements, le nœud d'amour préféré[2].

En effet, sur l'ancien dessin de 1382 reproduit ci-dessus (fig. 59), le *Fert* ne se trouve pas sur la lame du Collier, comme le modeste artiste aurait pu l'y mettre sans obtenir moins d'effet, si, sur le Collier offert à Notre-Dame de Lausanne, ce mot

---

[1] Outre les explications qu'en donne Guichenon (qui, à tort, affirme que le motto fut employé bien avant Amédée VI), Vernazza, Cibrario, Garoni, Promis et Manno, on pourra consulter, par simple curiosité, les petits travaux, fantaisistes plutôt que critiques, de Padiglione, *Il Fert di Casa Savoia, memoria araldica,* Napoli, 1868; de Pasini, *Il Fert di Casa Savoia;* dans le *Giornale araldico-genealogico.*

[2] Le *Fert* ne se trouve cependant sur les monnaies de la Savoie qu'à partir de 1392 seulement: Promis, Monete . . . , p. 109 et planche V.



Fig. 70

y eût figuré: et, le voir placé dans le vide circulaire formé par la lame elle-même, signifie seulement qu'on voulait le faire ressortir de cette manière, réunissant, auprès de l'image de la Vierge miraculeuse, toutes les «entreprises» du chevaleresque Comte: le Lion ailé, la Croix, le Collier, le Fert et le cri de guerre *Savoye*.

Il est possible même que cette devise ait été habituellement placée de cette manière, sur les étendards de l'Ordre qui, à partir de 1364, flottèrent sur tous les champs de victoire et de gloire, témoignage donné à ces preux qu'ils étaient la plus fidèle garde de leur prince. Dans un tel cas, elle aurait été ainsi faite — broderie d'or sur fond clair — cette «magna banderia Domini», qui «bactuta per magistrum Amoro pictorem de Veneciis ad deguisam Domini» flottait sur la galère du Comte, lors de l'expédition d'Orient, à côté de celle de la Croix de Savoie et de la Vierge Marie [1]; comme nous pouvons en être presque certains, en voyant noté, en 1405 «un grand estandart tout batu dor fin, dou coller de Monseigneur, et dedeins le coller a escript Fert, tout dor fin, qui monte cinquante ecus» [2].

Il est tout à fait impossible de savoir quand le *Fert* et les roses d'émail ont été placées dans le Collier de l'Ordre, auquel, après la mort seulement du Comte Vert, on ajouta l'appellatif «de Savoie», bien que cela puisse paraître quelque peu étrange aux modernes, si précis et si rigoureux en matière d'étiquette. Il faut se contenter d'hypothèses.

---

[1] *Compte de l'expédition,* op. cit., fol. XXVII; Bollati, éd. cit. No 269.

[2] Note des *Conti Tesoreria generale di Savoia,* citée par *Vernazza,* op. cit., p. 601; tout à fait à tort, Promis, *Illustrazione* . . . cit., p. 89, croyait que le *Fert* se trouvait sur le Collier.

En tout cas, jusque dans la seconde moitié du XVe siècle, la devise *Fert* est placée sur le Collier selon la fantaisie des Chevaliers, et jusqu'alors le port de cette devise n'est pas obligatoire, puisque certains Chevaliers la remplacent par *Ave Maria* ou *Alahac.*

Nous trouvons aussi le *Fert* dans le centre de l'insigne, mais il est aussi remplacé quelque fois par une étoile, une croix, un losange ou une rose[1].

* * *

Comme nous avons vu, dès sa fondation l'Ordre du Collier fut dédié à la Vierge, aussi le voyons nous bientôt apparaître décoré de la rose, la reine des fleurs et la fleur de la Vierge par excellence. Elle apparait pour la première fois sur le Collier des Statuts d'Amédée VIII: mais ce n'est que vers la fin du XVe siècle que nous voyons définitivement les roses introduites dans le Collier, et nous croyons que cet usage est en corrélation avec l'introduction de la dévotion au Rosaire, qui se répandit partout dans le centre de l'Europe à cette époque, grâce à l'impulsion qui lui fut donné par Alain de la Roche († 1475) et par la fondation des confréries du Rosaire.

Pour expliquer l'origine du Rosaire, on racontait dans la seconde moitié du XVe siècle une très jolie légende. Un chevalier offrait chaque jour à Notre-Dame une guirlande de fleurs; il se fit moine, et comme il n'avait plus le temps de faire à la Vierge son offrande quotidienne, il songeait à quitter le monastère, quand un vieux père lui apprit à offrir chaque jour à la Vierge une couronne de roses spirituelle en récitant des Ave Maria.

Dans le Rosaire on récitait 150 Ave Maria, divisés en 15 groupes de 10, séparés chacun par un Pater et pendant lesquels on méditait les 15 mystères dont le premier était «l'Annonce».

Les roses du Collier étaient alternativement rouges et blanches. Devons-nous voir là les couleurs de St Maurice ou de la Maison de Savoie?

D'autre part un auteur en 1476 recommande en disant le chapelet «qu'après dix roses blanches il faut intercaler une rose rouge, représentée par le Pater que l'on récite en pensant au sang de N.-S. répandu pour nos péchés».

Un manuel de 1489 parle de trois chapelets, le premier fait de roses blanches, le second de roses rouges et le troisième de roses d'or: ils doivent se rapporter aux mystères joyeux, douloureux et glorieux.

* * *

Enfin, quand est-ce que l'image du mystère de l'Annonciation fut placée dans le cercle du pendant? Nous voyons que c'est dans le dernier quart du XVe siècle. Et vraiment, comme le savant baron Manno nous l'a démontré, contre l'opinion universelle, le 19 juillet 1492, la duchesse Blanche de Savoie-

[1] Nous en avons une preuve dans le prix variable des Colliers: p. ex. en 1402, un Collier valait 15 florins petit poids; en 1418, 116 écus; en 1451, 89 florins; en 1490, l'un valait 171 écus, un autre 60 (Archives d'Etat de Turin, *Ordini Militari,* liasse V, cit. no 28, p. 12; Vernazza, op. cit. p. 600; Manno, op. cit. et Camus, op. cit. p. 313.

Montferrat, régente pendant la minorité de son fils Charles II, ordonnait, à sa requête, à l'orfèvre genevois Ivonet Cotaing, le versement de l'arrière d'un de ses anciens crédits, pour matériel et travail «primo, in uno collari dicti Ordinis facto ad similitudinem rosarum et uno pendenti, in quo est Annuntiatio Domine Nostre ...., item, in uno alio collari constructo modo et forma quibus supra...: que collaria fuere dicto Domino et conthorali nostro expedita et tradita per dictum aurifabrum .....» [1].

Maintenant, il me semble probable que ce soit le duc Charles Ier le Guerrier (1482-1490) qui a introduit dans l'insigne de l'Ordre le premier des mystères joyeux de la Vierge (pour laquelle Amédée VIII déjà avait une dévotion particulière), lorsqu'il succéda, en 1487, dans les droits illusoires au Royaume de Chypre et de Jérusalem, à sa tante Charlotte de Lusignan, veuve de Ludovic de Savoie, et cela, pour donner à l'Ordre un caractère de piété, de religiosité plus marqué: si pourtant, on ne doit pas remonter, pour l'idée première, au bienheureux Amédée IX, qui régna de 1465 à 1472 [2].

Ce fut, en dernier lieu, le malheureux Charles III le Bon, qui, en 1518, en donnant à l'Ordre des Statuts nouveaux, plus larges, et plus appropriés aux temps, et en portant à 20 le nombre des Chevaliers, sanctionna solennellement les modifications survenues pendant une longue série d'années, dans la forme du Collier, par les paroles suivantes: «Pour la grande amour et singulière deuocion qu'avons de tout nostre cueur mis a la glorieuse Vierge Marie et a sa joyeuse Annunciation, et en mémoire dicelle pour desmontrer par dehors ce qui est dedans. Nous auons mys est mectons quinze roses blanches et vermeilles audit collier, ensemble les quinze las dOrdre auecques la deuise de nos antecesseurs, et uoulons qu'il ayt nom l'Ordre de l'Annunciation Notre-Dame et au pendant du dit collier aura la presentacion de l'Annunciation qui feist l'Ange Gabriel à la glorieuse Vierge» [3].

C'est ainsi que l'Ordre était définitivement appelé «de l'Annonciade» et le Collier, destiné à donner la plus haute marque d'honneur aux compagnons fidèles et aux collaborateurs du Duc de Savoie, prenait sa forme définitive, telle qu'elle nous est parvenue: nœuds, *Fert* et roses sur une lame déliée, avec l'image du mystère dans le pendant aux trois nœuds.

Mais que de variations dans sa forme, depuis celle, très simple, qu'il avait, lorsque le Comte Vert le choisissait pour lui et ses compagnons, au moment de la fondation de l'Ordre, aux premiers jours de 1364!

---

[1] Manno, *Les roses et la médaille au collier de l'Ordre de Savoie*, cit.: opinion déjà émise, sans preuve, par Borgarello di Cambiano, selon ce qu'en dit en la combattant, Cigna-Santi, manuscrit cit. p. 35-36.

[2] Dans l'inventaire lausannois de 1441 sont mentionnés plusieurs dons d'Amédée VIII (Félix V) avec la figure de l'Annonciation. Le même mystère est aussi représenté à côtés des insignes de l'Ordre sur un grand nombre d'ornements et d'objets sacrés, indiqués dans des inventaires du temps de Philibert. Cf. Vayra, *Le lettere e le arti alla corte di Savoia nel secolo XVe. Inventari dei castelli di Ciamberi, Torino e Pont-d'Ain*, 1497-1498, No 652, 770, 798, 895, 934. *Miscellanea di Storia Italiana*, série 2e, t. VII, 1884.

[3] Selon la nouvelle transcription de A. Manno, op. cit.

A titre de comparaison nous voulons reproduire ici en terminant le Collier de l'Annonciade tel qu'il est actuellement: 1° le grand modèle qui se porte aux solemnités et 2° le petit modèle qui se porte en temps ordinaires [1]. La planche IX montre le modèle de cérémonie en entier et la planche X l'insigne et un détail du Collier. Les figures 68 et 69 montrent le petit modèle et la figure 70 la plaque sur laquelle nous retrouvons la scène de l'Annonciation, le FERT, les roses et 4 lacs d'amour; on a oublié ici le nombre symbolique de trois.

Caractère de l'Ordre.

Il nous reste encore une dernière question à résoudre: l'Ordre du Collier de Savoie a-t-il eu, dès son origine, un caractère exclusivement chevaleresque ou aussi, en même temps, religieux?

Le comte Amédée VIII, en fixant par écrit les Statuts en 1409, disait sans doute, dans la préface, que l'Ordre avait été institué en l'honneur des 15 mystères de la Vierge, mais il ne faisait que donner corps à la tradition, s'appuyant spécialement sur le testament de son aïeul, qui en 1383 avait fondé la Chartreuse de Pierre-Châtel près de Belley, la confiant à 15 moines, en l'honneur des dits mystères: et, comme il est naturel, traditionnellement, son assertion a été répétée jusqu'à ces derniers temps, jusqu'à Cibrario, qui arriva à interpréter le *Fert* comme « Fert vincula fidei », c'est-à-dire de la foi jurée à Marie.

Il est vrai, qu'en dernier lieu, Claretta a cherché, avec une hardie allégation, de soutenir le caractère primitif absolument chevaleresque et laïque de l'Ordre, déniant toute signification symbolique au nombre des Chevaliers, et par conséquent, refusant d'admettre que les nœuds signifiassent l'amour qui unissait les Chevaliers à Marie [2]; mais nous devons revenir principalement (pour la majeure partie) à l'antique hypothèse, en l'appuyant par des preuves.

Tout d'abord, si nous parcourons les Statuts des Ordres les plus fameux, qui nous sont parvenus, nous les trouvons pénétrés de l'esprit de religiosité, presque de mysticisme, si fréquent alors parmi les grands et dans le peuple; et le Dieu tout-puissant, et la Ste Vierge, et les Apôtres et la cohorte des Saints du ciel étaient invoqués comme les protecteurs des nouveaux Chevaliers [3]; et l'Ordre même de l'Etoile, dont le Comte Vert avait fait partie, était dédié à la Ste Vierge.

Il est donc impossible qu'Amédée VI ait voulu, en cela, briser avec l'esprit général de son temps, si l'on considère encore le grand amour et le respect qu'il éprouvait pour Marie, vénérée alors dans les sanctuaires de Turin, de Lansanne et de Bourg-en-Bresse, et auxquels il avait toujours donné de géné-

[1] J'ai obtenu les photographies du premier, de M. Paolo Boselli 1er secrétaire de l'Ordre de St Maurice et Lazare par l'entremise de M. l'avocat Gorini, et les photographies du second par la même entremise du Sénateur Carlo Alberto Gerbaix de Sonnaz qui les a fait prendre sur le Collier de son frère l'illustre général Joseph Gerbaix de Sonnaz mort en 1905. A tous deux j'adresse mes remerciements.

[2] *Statuti* . . . cit. p. 12-17.

[3] Voir: *S. Pivano, Lineamenti storici e giuridici della Cavalleria Mediavale,* dans les *Mémorie Accademia Scienze Torino,* série 2e, t. 55e, 1905.

reuses preuves de sa piété; de plus, si l'on rattache la fondation de l'Ordre, survenue en janvier 1364, à sa glorieuse expédition d'Orient, bénie par le Souverain Pontife, dirigée contre les ennemis du Christ, devenue une victorieuse campagne contre les Musulmans, ayant pour résultat la libération de son cousin, l'empereur grec Jean V Paléologue, des mains des Bulgares, prélude de son abjuration et de son retour, bien qu'inutile, dans le sein de l'Eglise catholique.

Non pas accidentel donc, mais symbolique était le nombre des premiers Chevaliers du Collier, en souvenir des 15 mystères médités dans le Saint Rosaire: comme symbole, peut-être, de la Ste Trinité, du « Deus trinus et unus » était aussi le nombre des nœuds d'amour qu'en formaient le pendant.

Et c'est ainsi que lorsque, dans sa mémorable expédition balkanique, le Comte Vert dirigeait sa petite flotte de Venise, par le Négrepont et Gallipoli, vers la splendide, mystérieuse et lointaine Constantinople, et de là contre les villes turques et bulgares de la Mer Noire, pour y faire sentir la puissance de ses armes, sur sa grande galère amirale, aux côtés de l'étendard à la fatidique Croix blanche sur champ rouge et à celui de l'Ordre, flottait une bannière de riche taffetas bleu d'azur, semé d'étoiles d'or, avec l'image de Marie, la protectrice de la périlleuse entreprise: c'est cette même image qui ornait le gonfanon de sa lance redoutée, dans la lutte féroce contre les ennemis du nom chrétien ! [1]

Conclusion.

Nous voici arrivé, par un chemin difficile, au but que nous nous étions donné, cherchant à faire parler les documents et les faits seuls, sans nous laisser aller à des écarts inutiles de fantaisie, ou à des commentaires de rhétorique aussi faciles que vains, notre sujet étant par lui-même trop élevé.

En en modifiant ainsi les origines, nous voyons que la fondation de l'Ordre du Collier de Savoie change entièrement d'aspect: ces origines ne sont plus rattachées, comme le veut la tradition universelle, à une guerre de féroce vengeance contre un seigneur révolté, mais à une expédition qui, parmi des raisons naturelles politiques, avait aussi tout l'esprit religieux et l'enthousiasme d'une noble cause.

D'autres temps vinrent: le règlement de l'Ordre, le nombre des Chevaliers, ses insignes, son caractère même changèrent; aux premiers Grands Maîtres, au chevaleresque Comte Vert, et à son intrépide fils, le Comte Rouge, succédèrent d'autres personnages, prudents et sages, Ducs de Savoie, Rois de Sicile et de Sardaigne, ensuite, Rois d'Italie: mais c'est le souffle idéal de son origine qui en a toujours animé la séculaire existence, depuis le commencement de 1364 qui l'avait vu naître en la noble circonstance d'un serment de Croisade, depuis cette aventureuse campagne de 1366-1367, laquelle, pendant que l'Europe entière restait sourde à toute voix généreuse, reçut dans la personne de son chef et de ses quatorze compagnons, son baptême de gloire et de sang !

---

[1] *Compte expédit.* cit. fol. 26-29: *édit. Bollati,* No 269-271.

Armorial historique
des maisons
de l'Ordre des Chartreux

par

Dom Albert-Marie Courtray.

(Suite.)[1]

(Planches VI et VII).

31—1173. Assomption de Notre-Dame du Val-de-Pesio,

au diocèse de Mondovi, en Piémont, fondée par les seigneurs de Morozzo, supprimée par le décret de la République française du 16 août 1802.

65. — *D'or à la bande brétessée de sable,* qui est de Morozzo. (Pl. VII)

Contrairement à ce que dit Dom Le Couteulx dans ses Annales (t. II, p. 376), cette chartreuse n'aurait pas été fondée par les seigneurs de Morozzo, mais par des seigneurs habitant Morozzo, d'après *La Certosa di Pesio, storia illustrata e documentata* da Biagio Caranti (Torino, 1900, 2 vol.). Cette distinction ne paraît guère soutenable, car les documents que rapporte Dom Le Couteulx disent bien « Domini de Morotio », et ils sont confirmés par une autre charte délivrée en 1181 à la chartreuse de Casotto, par des seigneurs de Morozzo, les mêmes qui sont désignés dans la charte de fondation du Val-de-Pesio, ou leurs fils, «in castello murato Morotii». Le texte en est inséré dans l'ouvrage intitulé: *Historiæ patriæ monumenta, edita iussu Regis Caroli-Alberti* (Augustæ Taurinorum ex officina regia. An. MDCCCLIII. Chartarum tomus II, col. 1092). Ce qui a pu tromper l'historien du Val-de-Pesio, ce sont les surnoms, ou noms d'autres seigneuries, donnés à quelques uns des membres de la famille seigneuriale de Morozzo, qui était très nombreuse. On ne connaît pas, d'ailleurs, d'autres armoiries pour chacun d'eux, que celles décrites ci-dessus conformément à Rietstap et plusieurs auteurs piémontais.

En blanc dans Dom Le Vasseur.

32—1173. Val-Saint-Hugon,

au diocèse ancien de Grenoble, en Savoie, bâti en l'honneur de saint Hugues, évêque du lieu, par sept fondateurs, dont le principal est Hugues d'Arvillars; il fut supprimé en 1792 par la Révolution française.

66—I. *D'or à l'aigle d'azur, becqué, membré et couronné de gueules,* qui est d'Arvillars. (Pl. VII)

Dans Dom Le Vasseur, suivi par l'historien de cette chartreuse, Eugène Burnier (*op. cit.*, p. 80).

[1] Voir les *Archives héraldiques suisses,* année 1908, p. 32, 77, année 1909, p. 78 et année 1910, p. 26.



Fig. 71
Armes du Val-Saint-Hugon sur le tableau, représentant cette chartreuse, de la *Galerie des Cartes* de la Gde-Chse. Réduction.



Fig. 72
Partie de l'encadrement peint d'un parchemin du Val-Saint-Hugon et à ses armes, aux arch. de La Valsainte.

Ce blason est bien donné par l'*Armorial de Dauphiné,* à la famille d'Arvillars, originaire de Savoie, établie en Dauphiné vers 1271, puis en Forez, d'après le même et Rietstap qui ne la marque qu'en ce dernier pays.

67—II. Au XVIIe siècle: *D'azur aux initiales* S. H. *entrelacées d'or.* (Pl. VII)

Armes parlantes sur la toile peinte, sans date, représentant le Val-Saint-Hugon, de la *Galerie des Cartes* de la Grande-Chartreuse; l'écu, en forme de cartouche, est timbré d'une mitre et d'une crosse (fig. 71). — Trois sceaux du monastère, décrits par Vallier (p. 67-70), renferment les mêmes armoiries: le no II, employé entre 1649 et 1675, où l'écu est aussi sommé d'une mitre et d'une crosse; le no V, sans date, avec écusson ovale sans cimier; et le no VIII, sur un document de 1713, dont l'écusson est surmonté d'un petit globe crucigère.



Fig. 73
Marbre sculpté aux armes du Val-Saint-Hugon. Musée de La Valsainte.

Ce monogramme se voyait encore au temps de M. Eugène Burnier sur la grille de l'hôtellerie de la chartreuse datant de 1680 (*op. cit.,* p. 164), et il se trouve dans l'encadrement d'un parchemin, provenant du Val Saint-Hugon, aux archives de La Valsainte (fig. 72).

68—III. Au XVIIIe siècle: *D'azur aux initiales* S. H. *entrelacées, surmontées d'une mitre et d'une crosse d'or.* (Pl. VII)

Sur un marbre sculpté au musée de la chartreuse de La Valsainte, sans émaux, encastré sans doute autrefois au-dessus de l'entrée d'une cellule «SUMPTIBUS CARTUSIÆ S. HUGONIS CONSTRUCTA. 1747» (fig. 73), selon l'inscription qu'il porte et dont l'emblème est identique à celui des VIe, VIIe, IXe et Xe sceaux de cette maison, sans écusson, décrits par Vallier. Le VIe est apposé à des actes de 1703 à 1790, le VIIe est contemporain du précédent, le IXe est sur une lettre de 1731, et le Xe sur un document de 1782.

33— vers 1178. Notre-Dame d'Aillon,

au diocèse ancien de Genève, en Savoie, fondée par le bienheureux Humbert, comte de ce pays et de Maurienne, fut détruite par la Révolution française.

69—I. *D'or à l'aigle de sable, becqué et membré de gueules,* qui est de Savoie ancien. (Pl. VII)

Dans Dom Le Vasseur.

70—II. Au XVIIe siècle ou au XVIIIe siècle: *De gueules à la croisette d'argent,* pour Savoie moderne, *la croisette posée dans une macle remaclée à ses angles et entourée de huit annelets (le tout d'argent?).* (Pl. VII)

Écusson sans émaux, avec le buste de la Vierge pour cimier, dans un cachet décrit par Vallier (p. 77). L'auteur se demande s'il n'y aurait pas dans cette figure un jeu de mots rappelant le nom de la chartreuse: les annelets seraient des O et les quatre petits angles de la macle, auxquels ces annelets ou lettres touchent, des A, d'où l'on aurait *A lie O.* Cette interprétation ne paraît pas très heureuse, au surplus elle est forcée, car les angles sont en forme de losanges creux, ou de macles, et ne ressemblent pas à des A.

34—1178. Assomption Notre-Dame de Witham,

au diocèse ancien de Bath, comté de Sommerset en Angleterre, fondée par Henri II, roi de ce pays, fut supprimée par l'un de ses successeurs, Henri VIII, en 1539.

71. — *De gueules à trois léopards d'or, l'un sur l'autre,* qui est d'Angleterre. (Pl. VII)

Dans Dom Le Vasseur. — Pour la pose de la première pierre de l'église des chartreux de Parkminster, en 1876, on demanda au *College of arms,* siégeant à Londres, le texte des armoiries des anciennes chartreuses des Iles Britanniques dont on voulait rappeler le souvenir. Elles furent peintes par un spécialiste sur tôle de 1 mètre de hauteur; remisées après la cérémonie dans un grenier, elles ornent depuis trois ans l'antichambre du priorat de la dite maison. Celles de Witham présentent bien les trois léopards.

Sont-ce là les armes de Henri Plantagenet? Suivant Ellis (*The antiquities of Heraldry,* Londres, 1869, p. 182), on n'en sait rien aujourd'hui; aucun document ne le révèle. Lorsque, en 1127, son père, Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou, fut armé chevalier, on lui passa au cou un écu décoré de lionceaux d'or: «Clypeus leunculos aureos imaginarios habens collo ejus suspenditur», dit le moine Jean de Marmoutiers, auteur de l'*Historia Gaufredi ducis Normanorum,* imprimée dans les *Scriptores rerum gallicarum et francicarum* de Dom Bouquet (t. XII, p. 521, Paris, 1781). Ce prince mourut vers 1151; son tombeau, à la cathédrale du Mans, fut couvert d'une superbe plaque émaillée, conservée maintenant au musée de la ville. Il y est figuré en costume d'apparat. Son bouclier, bleu d'azur, vu en perspective, aux trois quarts, est chargé de quatre léopards lionnés d'or,

lampassés de gueules, qu'on appelait alors lions ou lionceaux[1], et il est évident que la partie invisible en devait porter deux autres, le tout posé 3, 2 et 1. Une boucle assez saillante en occupe le milieu.

Son fils naturel, Guillaume, chargeait son écu d'un lion rampant (Ellis, *op. et loc. cit.*).

Henri II, mort en 1189, laissa plusieurs enfants. Richard Cœur-de-lion, l'aîné, s'armait en 1190 de deux lions affrontés (Cussans, *Handbook of Heraldry*, 4e édition, Londres, 1893, p. 26). En 1194, il prit les trois lions passants la tête de face, appelés au XIVe siècle léopards, et qui formèrent dès lors les armes d'Angleterre (ibid.). Son frère, Jean-sans-terre, n'étant que comte de Mortain, portait vers 1189 et 1192 deux lions passants (Douët d'Arcq, *op. cit.*, nº 990; Demay, *Inventaire des Sceaux de la Normandie*, Paris, 1881, nº 48). Le second fils de celui-ci, Richard, comte de Cornouaille, s'armait *d'argent, au lion de gueules couronné d'or, à la bordure de sable chargée de besants d'or* (Pusikan, *Wappen aus den Werken des Matthias von Paris*, p. 31; Douët-d'Arcq, *op. cit.*, nº 10,116; N. Nicholas Harris, *A Roll of arms of the reign of Edward the Second*, Londres, 1839, p. 90). Nous verrons plus loin, à la chartreuse de Henton (1222), que le fils naturel de Henri II, Guillaume Longue-Épée, portait les armes de son grand-père.

35—1178. Notre-Dame et Saint-Jean-Baptiste du Liget,

au diocèse de Tours, non loin de Loches, chartreuse fondée par Henri II, roi d'Angleterre et souverain de la Touraine, fut détruite par la Révolution française.

72—I. *De gueules à trois léopards d'or, l'un sur l'autre,* qui est d'Angleterre. (Pl. VII)

Dans Dom Le Vasseur.

73—II. Depuis le XIIIe ou le XIVe siècle: *D'azur semé de fleurs de lis d'or,* qui est de France ancien. (Pl. XV)

Sur un sceau attaché à un document de 1410 (Vallier, p. 74).

Ce blason s'explique facilement. Après le retour de la Touraine aux rois de France, saint Louis confirma la fondation du Liget par acte de janvier 1235, et l'augmenta comme firent dans la suite Charles V et ses frères, Jean duc de Berry, et Philippe duc de Bourgogne. (Le Couteulx, t. II, p. 455-456).

36—1185. Notre-Dame d'Apponay,

à Remilly, en Nivernais, fondée dans son diocèse par Thibaud, ou Théobald, évêque de Nevers, ainsi que par le Chapitre de la cathédrale Saint-Cyr, fut supprimée par la Révolution française.

74. — «*Coupé: en chef, parti de gueules, à trois tours et une fleur de lys en abîme, le tout d'or* [qui est de l'Évêché de Nevers], *et d'azur semé de fleurs*

---

[1] Cf. B. de Lesdain, *op. cit.*, p. 38, note 2.

de lys d'or, à la hure de sanglier de même brochant sur le tout [qui est du doyen du Chapitre de Nevers]; *et en pointe, d'azur, semé de fleurs de lys d'or, au sanglier au naturel, chargé d'un saint Cyr de même, nimbé d'or, brochant sur le tout*» [qui est du Chapitre de la cathédrale Saint-Cyr, de Nevers]. (Pl. XV).

Cette description, moins ce qui est entre crochets, est de M. de Soultrait, dans son *Armorial historique et archéologique du Nivernais* (Nevers, 2e édit., 1879, t. I, p. 81). Il la fait précéder de ces mots: «Chartreuse d'Apponay. Elle fut fondée en 1185 par Thiband, évêque de Nevers.» Puis, après avoir blasonné l'écusson, il ajoute: «C'est d'après une empreinte du cachet de la chartreuse fort bien conservée, appliquée à un acte du siècle dernier[1] de notre collection nivernaise, que nous donnons ces armoiries, formées de celles du chapitre et de celles du doyenné de Nevers. Nous ne savons quelle origine attribuer aux trois tours. La légende du cachet est: SIGILL. CARTVS. APPONIACI; au-dessus de l'écusson se voit une sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus.»

Les plus grands savants ont parfois de fortes distractions. Si M. de Soultrait ne connaît pas d'armoiries d'évêques de Nevers, — probablement parce qu'ils n'en ont pas porté, — avant le XIIIe siècle, il donne en tête de la liste de ceux-ci les armoiries de leur Évêché, qui correspondent à peu de chose près au premier quartier du blason d'Apponay. Il est dès lors surprenant, puisqu'il ne parle pas de la coopération du Chapitre à la fondation de cette maison, qu'il ne se soit pas plutôt demandé pourquoi ses armes dans ce blason, et n'ait pas songé à celles de l'Évêché, en premier lieu, comme marque de l'œuvre de l'évêque Thibaud.

On lit, en effet, à la page 37 de son ouvrage:

«Évêché de Nevers. Érigé au commencement du VIe siècle.

«*De gueules, à trois châteaux d'or, accompagnés de cinq fleurs de lys de même posées en sautoir.* Pl. II.

«*Armorial manuscrit des évêchés de France,* aux estampes de la Bibliothèque nationale. — Cotignon, *Catalogue historial des evesques de Nevers.*

«Les trois châteaux qui figurent dans ce blason sont sans doute l'emblême des trois fiefs d'Urzy, de Parzy et de Prémery, anciennes seigneuries des évêques de Nevers qui portaient le titre de comte de Prémery. On trouve aussi quelquefois ces armoiries figurées: *De gueules, à trois châteaux d'or, au chef de France.* Nous ne connaissons aucun monument ancien portant le blason de l'évêché de Nevers.» Il oublie donc, là aussi, le sceau de la chartreuse d'Apponay, qui lui aurait fourni avec un «monument ancien», c'est-à-dire antérieur à la Révolution, une troisième version de ces armes, soit au lieu de cinq fleurs de lis, celle du centre restée seule par erreur ou défaut de place.

Le même auteur explique ainsi l'origine de l'emblème du Chapitre de Nevers (p. 38):

«A la fin du XVe siècle, l'usage était venu de représenter le petit saint Cyr, patron de la cathédrale de Nevers, monté sur un sanglier, et la hure de

[1] Le XVIIIe.

cet animal, comme nous le verrons plus loin, prenait place parmi les emblèmes héraldiques du Chapitre (?) et de ses dignitaires; voici pour quelle raison: Michel Cotignon raconte, dans son *Catalogue historial des evesques de Nevers*, que «Charles «le Chauue, dormant et pensant estre à la chasse tout seul en des boys, il luy «sembla voir vn sanglier furieux, et fort eschauffé, venant droit à luy pour «l'offencer, dont ayant grand peur, et s'estant mis à prier Dieu, s'apparut a luy «vn enfant nud, qui luy dit que s'il luy vouloit donner vn voile pour se couurir, «il le déliureroit du mal, et de la mort que ceste feroce beste luy alloit porter. «Ce que luy ayant promis, icelny enfant prit ledit sanglier, monta dessus, luy «mena, et luy fit tuer de son espée.»

Est-ce voulu ou bien est-ce encore une distraction de l'auteur, ce qu'il écrit dans cette phrase où je me suis permis d'intercaler un point d'interrogation? Après avoir blasonné les armes du Chapitre, composées de saint Cyr monté sur un sanglier, tandis qu'il en expose le motif il dit que la hure de l'animal y figure seule! Par le fait il y aurait bien là matière à une distinction qu'il n'a pas élucidée, à savoir: que, d'une part, la hure seule, meuble héraldique primitif, prenait place dans le blason de l'Église cathédrale, — telle on la voit sur le plus ancien des deux méreaux de cette Église, dont il donne le dessin plus bas parmi ses preuves; telle encore dans deux écussons des doyens du Chapitre du XVIIe siècle —; que, d'autre part, dans le cours de ce même siècle on introduisit dans le blason l'animal tout entier avec saint Cyr, ainsi qu'on avait pris l'habitude de représenter ce martyr, depuis le XVe siècle, sur les verrières et autres monuments.

Car peu d'Églises cathédrales ont eu, je crois, comme celle de Nevers, trois sortes d'écus simultanés: un pour l'Évêché, un autre pour le Chapitre, le troisième pour ses dignitaires. On ne saurait s'étonner, dès lors, que les monuments anciens aux armoiries de l'Évêché soient si rares, même inconnus. Les auteurs que cite M. de Soultrait, ont pris les armes des fiefs de l'Évêché, ou de l'un d'eux, ainsi qu'il l'insinue, pour les armoiries de l'Évêché lui-même. Or il est probable que celles-ci ne devaient pas être distinctes de celles du Chapitre, les seules de l'Église cathédrale, c'est-à-dire une hure d'abord et plus tard le sanglier entier avec saint Cyr, que certains doyens ont accolées aux leurs en les gardant telles qu'elles étaient primitivement. Et les chartreux du XVIIe ou du XVIIIe siècle ont cru bien faire en adoptant toutes ces distinctions qui donnaient à leur blason plusieurs quartiers, selon le goût du temps.

Dom Le Vasseur a laissé en blanc l'écusson d'Apponay.

37—vers 1188. Notre-Dame de Bertaud,

chartreuse de moniales au diocèse de Gap, dans le Dauphiné, fondée par Adélaïde, veuve d'Arnaud III Flotte, seigneur de la Roche dite *des-Arnauds*, et ses quatre fils, Arnaud IV, Raymond, Raimbaud et Mainfroid. Elle fut abandonnée à la suite d'un incendie en 1448, et transférée près de la chartreuse de Durbon, à laquelle on l'unit après la mort de la dernière religieuse en 1626.

75. — *Losangé d'argent et de gueules, au chef d'or,* qui est de Flotte. (Pl. XV)

Dom Le Vasseur donne un *fretté,* et remplace le *chef d'or* par un *parti d'argent,* contrairement aux armoriaux de Grandmaison, de Jouffroy d'Eschavannes et de Rivoire de la Bâtie. Si sa version n'est pas purement défectueuse, ce qui est le plus vraisemblable, aurait-il destiné le second *parti* aux armoiries de la femme d'Arnaud III? Celles-ci auraient bien le droit de figurer, mais on ne les connaît pas plus que le nom de famille d'Adélaïde, et l'on rencontre des cas où, une épouse au nom connu, fondant une chartreuse avec son mari, mieux encore, une mère avec son fils (La Part-Dieu, en 1306), les armes seules du mari ou du fils paraissent certainement sur l'écusson du monastère. C'est pourquoi on peut omettre ici celles de la dame de la Roche-des-Arnauds, jusqu'à ce que l'on sache positivement qu'elle portait un blason différent de celui de son mari et qu'il avait été adopté par la chartreuse.

38—1189.[1] Notre-Dame de Losa,

près de Suse, au diocèse ancien de Turin, en Piémont, fondée par Thomas comte de Maurienne et de Savoie, transférée à Montebenedetto en 1200 (voir cette date).

76. — *D'or à l'aigle de sable, becqué et membré de gueules,* qui est de Savoie ancien. (Pl. XV)

Dans Dom Le Vasseur.

38bis—1200. Notre-Dame de Montebenedetto,

au diocèse ancien de Turin, en Piémont, transfert de la chartreuse de Losa (1189) par son fondateur même, Thomas, comte de Maurienne et de Savoie. Elle fut transférée à Banda en 1498 (voir cette date).

76. — Le même blason que celui marqué à Losa. (Pl. XV)

(à suivre.)

Armoiries découvertes dans la cathédrale de Lausanne.

L'intérieur de la cathédrale de Lausanne a été badigeonné en gris à plusieurs reprises depuis la Réforme et en dernier lieu dans la première moitié du XIXe siècle. Chacun savait que cette couleur monotone cachait sans doute une belle décoration polychrome. L'Etat de Vaud, qui fait tant de sacrifice pour l'entretien et la restauration de ce superbe monument, a fait commencer il y a quelques années l'enlèvement méthodique de ces badigeonnages et la mise à nu et restauration de l'ancienne décoration intérieure de la cathédrale. L'Etat a été pleinement récompensé dans son entreprise, qui a eu un résultat inattendu. Aujourd'hui la

[1] C'est M. le cte Saverio Provana di Collegno, dans son ouvrage intitulé *Notizie e documenti d'alcune Certose del Piemonte* (Torino 1895, t. I, p. 13), qui désigne avec preuves l'année 1189 comme date de fondation de cette maison.



Fig. 74

cathédrale a retrouvé son ancienne parure qui est d'un goût exquis. Les travaux ont commencé dans le narthex et l'on a retrouvé sur sa voûte centrale une décoration datant des premières années du XVI[e] siècle et recouvrant une autre plus ancienne. Elle remplit les quatre panneaux laissés entre la clef de voûte et les nervures; elle est formée d'une riche bordure entourant de grands philactères, portant des inscriptions, et d'un effet très décoratif. Au centre de chaque panneau se trouvent les armes de l'évêché de Lausanne entourées d'une couronne de verdure et surmontée d'une colombe, armes que nous avons déjà décrites et reproduites ici. (Voir plus haut fig. 47.)

Sur la paroi droite du narthex et au-dessous de la voûte on a retrouvé toute une série de fresques représentant des scènes tirées de la vie de la Vierge[1]. Les sommets de deux de ces panneaux sont occupés par un écu. Le premier est complètement vide et semble même ne jamais avoir été terminé, tandis que le second que nous reproduisons, ici porte trois colombes au naturel posées 2 et 1 sur un fond bleu pâle ou bleu cendré (Fig. 74).

Quelles sont ces armoiries? Si nous étudions les fondateurs de chapelles dans la belle étude historique de Mr l'abbé E. Dupraz: *La cathédrale de Lausanne*, nous trouvons qu'un chanoine de la cathédrale, Guillaume Collombet, fonda dans le narthex une chapelle ou un autel dédié aux saints Joseph et Felix. Il est donc très naturel que ce chanoine ait eu la généreuse idée de faire décorer la chapelle de St Joseph de fresques représentant des scènes de la vie de ce saint. Ces scènes, au nombre de cinq, représentent: 1° la convocation des fils de David, 2° la floraison du bâton de Joseph, 3° les fiançailles ou le mariage

[1] Nous devons la photographie de ces fresques à l'amabilité de M. P. Vionnet, Directeur du Musée historiographique à Lausanne.

de Joseph et Marie, 4° L'annonciation, 5° l'information de Joseph. C'est au-dessus de la scène de l'annonciation que se trouvent les armoiries aux trois colombes qui sont pour ainsi dire des armoiries parlantes.

Qui était ce chanoine Colombet? Mr Maxime Reymond qui prépare un catalogue complet des dignitaires de la cathédrale de Lausanne nous communique les notes suivantes: Guillaume Colombet était originaire de Moyrence au diocèse de Besançon. Il était maître des Innocents en 1469, curé de Donneloye puis d'Estavayer en 1481. En 1490 et 1502 il est maître de Fabrique et chanoine de Lausanne, curé de St-Prex en 1500 et de Champvent en 1505. La même année il est altarien de l'autel St-Georges dans l'église de St-Etienne à Lausanne. Il testa deux fois, le 7 octobre 1500 et le 10 juillet 1505. Il mourut le 19 juillet suivant.

Nous pouvons donc dire avec presque certitude que Guillaume Colombet portait: *d'azur à trois colombes posées 2 et 1.* *D.*

Miscellanea.

Zur Heraldik des Ursertales. Dem vorliegenden Hefte ist auf Tafel VIII die Abbildung des Weibelschildes von Ursern beigegeben. Das nächste Heft wird die Reproduktion des sogenannten Juliusbanners zugleich mit einem Artikel von den Herren Dr. R. Hoppeler und Major G. v. Vivis über „Wappen und Siegel der Talschaft Ursern“ bringen.

Convention Internationale d'Héraldique. — Un échange de vues a lieu actuellement au sein du Comité de la C. I. H. au sujet d'une Réunion héraldique internationale qui serait éventuellement tenue à Lausanne, en Septembre prochain. Une décision n'ayant toutefois pas encore été prise, les Sociétaires que la question intéresserait pourront s'adresser, pour renseignements, soit au Secrétaire Général de la «Convention Héraldique», M. le Vicomte de Faria, au Grand Hôtel du Mont-Pélerin, sur Vevey, — soit au Vice-Chancelier, M. René Droz, 8 Paradeplatz, Zurich.

Armoiries de l'hôpital d'Yverdon. M. John Landry, architecte, a publié dans l'*Indicateur d'Antiquités suisses* 1908 un intéressant article sur d'anciennes fresques relevées au moment de la destruction de l'hôpital d'Yverdon en 1846. A la fin de cet article l'auteur reproduit sans autre commentaire le sceau de cet établissement hospitalier. La rédaction de l'*Indicateur* a bien voulu nous prêter le cliché de ce sceau (fig. 75), sur lequel nous attirons l'attention de nos lecteurs. Il porte les armes de l'hôpital: *de sinople à deux bourdons de pèlerins passés en sautoir,* posé sur



Fig. 75

un cartouche dont le style nous permet de faire remonter ce sceau à la première moitié du XVIII[e] siècle. En exerge nous lisons la légende: HOSPITAL DYVERDON. Cet hôpital existait déjà au XIII[e] siècle. Au XV[e] siècle il fut reconstruit, il jouissait alors de nombreux biens. Dans les comptes de la ville il est désigné sous le nom de l'« Hôpital des pauvres de la bienheureuse Vierge Marie d'Yverdon ». Il était sans doute primitivement destiné à recevoir et à loger les pèlerins pauvres ou malades qui traversaient Yverdon et cette destination est bien symbolisée par les deux bourdons ou bâtons de pèlerins qui sont placés dans ces armes, ce qui nous permet d'affirmer que ces armoiries devaient déjà exister avant la Réforme. Il est intéressant de constater que l'on a choisi pour champ de ces armes le même émail que celui des armes de la ville.

Aufnahme der Wappen aus dem Wappenbuche des Chronisten Gerold Edlibach in Donaueschingen. Die Direktion des Schweizerischen Landesmuseums hat auf Anregung der Zürcher Stadtbibliothek, welche das Manuskript (Codex 98 der fürstlich-fürstenbergischen Bibliothek in Donaueschingen) hatte zur Einsicht kommen lassen, alle darin befindlichen Wappen samt den Schlösseransichten und Federzeichnungen im Laufe des letzten Jahres photographieren lassen. Es sind 354 nicht gerade sehr sorgfältig gezeichnete und gemalte Wappen, die der Chronist selbst um 1493 zusammengestellt hat. Zuerst folgen sich die Wappen des abgestorbenen zürcherischen und benachbarten Landadels, dann die Schilde der Ratsherren und Zunftmeister des 1489 abgesetzten, sowie des Hörnernen Rates. Ein flottes selbstgezeichnetes grosses Wappen-Exlibris, „Gerold Edlibach ist dis buoch", ist vorangestellt. Farbige, doch nicht getreu nachgezeichnete Kopien finden sich bereits in den Zeichnungsbüchern der Antiquarischen Gesellschaft Zürich. Vgl. die Ausführungen unseres Mitgliedes: Prof. G. Meyer v. Knonau im Anzeiger f. Schweiz. Altertumskunde 1870, S. 202 f., und Prof. Zemps in den „Schweizer. Bilderchroniken", S. 70 etc.

Die Direktion des Schweizerischen Landesmuseums gestattet die allfällige Reproduktion dieser alten Wappenfolge in unserer Zeitschrift; in erster Linie verdienen die Rats- und Zunftmeisterwappen, von denen eine Reihe sonst nirgends überliefert sind, die Veröffentlichung. Abzüge der Aufnahmen befinden sich auch im Besitze des Redaktors.

Le nouveau morion armorié de la Garde-Suisse. La Garde-Suisse du S[t] Siège fut fondée au XVI[e] siècle par le célèbre pape Jules II, l'ancien évêque de Lausanne. Le 9 septembre 1505 le chanoine Pierre de Hertenstein sollicitait de la Diète de Zurich l'autorisation d'enrôler un corps de hallebardiers pour défendre le Pape, autorisation qui fut accordée. L'uniforme de ce corps, dont le dessin est attribué à Michel-Ange, a très peu varié jusqu'à nos jours, à l'exception du morion dont la forme s'était peu à peu altérée pour

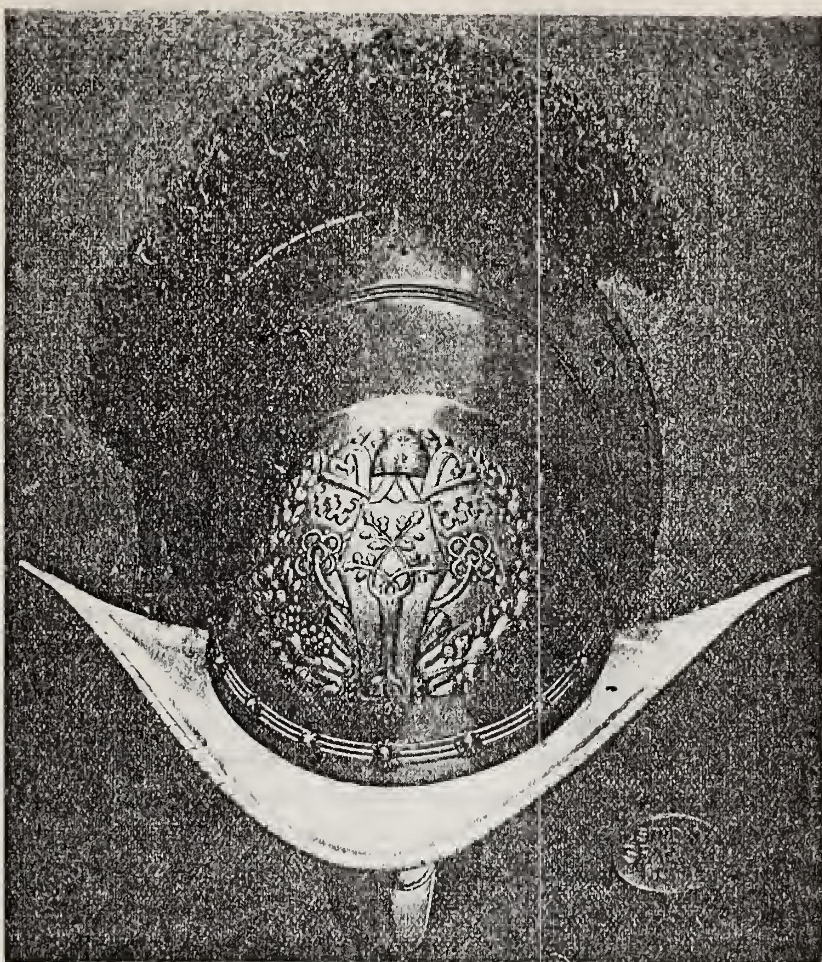


Fig. 76

ressembler à notre époque à un vulgaire casque de pompier. Aussi songeat-on, il y a trois ou quatre ans, à une restauration historique. On étudia les peintures du XVIe siècle et l'on arriva à reconstituer exactement le casque primitif. Grâce à l'obligeance d'un soldat de la Garde-Suisse, nous pouvons donner ici une bonne reproduction de ce nouveau morion, dont la forme est très gracieuse. Il porte de chaque côté, au centre d'une couronne de feuillage les armes du Pape fondateur de la Garde, surmontées de la tiare et des clefs. L'écu de forme italienne porte le chêne, ou la *rovere*, de la famille de la Rovère, à laquelle appartenait Jules II.

Le baron Léopold Meyer de Schauensee, commandant de la Garde-Suisse, a présenté, le 23 juin 1908, six de ses hommes au Pape. Ils étaient revêtus de la cuirasse et coiffés du nouveau morion. Ceux-ci sont en acier bruni. Au panache rouge qui ornait le casque dans les grandes solennités, on a substitué trois plumes d'autruche placées derrière et qui se lèvent au-dessus en volutes.

Le commandant de la Garde présenta ensuite au Pape six autres soldats en tenue de demi-gala portant les nouvelles hallebardes reproduisant le modèle

primitif et destinées aux caporaux de la Garde-Suisse qui accompagnent le Pape lorsqu'il est sur la *sedia gestatoria*. Ces hallebardes sont revêtues de velour vert et ornées de cuivre; elles portent gravées les armes de Pie X.

Nous sommes heureux de cette si habile reconstitution qui ramène la Garde-Suisse à ses anciennes et glorieuses traditions.

Die Erwerbung des Wappengebälks aus dem Hause „zum Loch" in Zürich durch das Schweizerische Landesmuseum. Im Januar dieses Jahres wurde die berühmte Decke, deren Balkenseiten wohl bei Gelegenheit des Besuches König Albrechts I. in Zürich 1306 mit einer stattlichen Folge von Wappen geschmückt worden sind, anlässlich eines neuen Umbaues wieder einmal freigelegt. Die Überreste präsentierten sich auch dem zünftigen Heraldiker in einer Verfassung, die selbst sein Interesse merklich abflauen liess; für den Laien gar erschienen die wirklich nur flüchtig hingeworfenen Malereien als die reinsten Pinselklecksereien. Das Schweizerische Landesmuseum, das sich seiner Pflicht, bei dieser Gelegenheit naturgetreue Aufnahmen eines heraldischen Unikums vornehmen zu lassen, entledigte, liess die Folge abpausen und trat dann auch, begleitet und geleitet von zuredenden und warnenden Preßstimmen (s. N. Z. Z. vom 26. Jan., 1., 4. u. 9. Febr. 1910) der Frage der Erwerbung der Originalbalken selbst näher. Ein Stück des Gebälks befand sich sowieso schon in dem rekonstruierten Zimmer aus dem Hause „zum Loch" im Landesmuseum. Den Entschluss zum Kauf um den Preis von 7000 Franken erleichterte eine Schenkung von 5000 Franken durch einen zürcherischen Gönner. Die grosse Frage ist nun nur die, wo und wie an sichtbarer Stelle die an sich sehr unansehnlichen Hölzer plazieren? — Wir werden im Falle sein, gelegentlich unsere Leser durch die Reproduktion einiger Originalwappen mit dem Zustande der berühmten Balken bekannt zu machen.

La famille de J.-J. Rousseau et ses représentants actuels. M. le prof. Eugène Ritter a bien voulu, sur notre demande, résumer l'intéressante communication qu'il a faite le jeudi 23 juin à l'assemblée générale de la Société J.-J. Rousseau.

Un grand nombre de familles ont été fondées à Genève par les réfugiés français et italiens qui y sont venus au 16e siècle. La plupart d'entre elles se sont éteintes au bout de quelques générations. Aujourd'hui encore nous en voyons qui s'éteignent: telle de la famille Favon, qui remontait à Christophe Favon, de Charlieu en Lyonnais, reçu bourgeois de Genève en octobre 1555, six mois après Didier Rousseau, le quartaïeul de Jean-Jacques. Il y en a d'autres qui sont tombées en quenouille et ne tarderont pas à s'éteindre.

La famille Rousseau, heureusement, est encore aujourd'hui florissante, au moins dans l'une de ses branches. Le tableau qui suit nous en indique la filiation.

Didier Rousseau, épousa en 1569 Mie Miége

Jean (I) Rousseau, épousa en 1601 Elisabeth Bluet

Jean (II) Rousseau, épousa en 1630 Lydie Mussard

David Rousseau, ep. 1666 S. Cartier	Noé Rousseau, ép. 1678 M. Mallet
Isaac Rousseau, ép. 1701 S. Bernard	Jacques Rousseau, ép. 1737 R. de l'Etoile
Jean-Jacques Rousseau	J.-F.-Xavier Rousseau, ép. 1772 A.-M. Sahid
	Jean Baptiste, baron Rousseau, ép. Elisabeth Outrey
	Marius-Alphonse, baron Rousseau, ép. 1841 A.-C. Balit
	Alfred, baron Rousseau, ép. 1882 Alice-Maïa Portalis

Un des grands oncles de Jean-Jacques Rousseau, Noé Rousseau, a eu un fils, Jacques, né le 1er mars 1683, qui a quitté Genève à vingt ans, et qui a accompagné en Orient un ambassadeur envoyé par Louis XIV au roi de Perse. Il se maria à Ispahan; et ses descendants, pendant quatre générations, ont été consuls de France en divers pays du Levant. Son fils, J.-F.-Xavier Rousseau, fit un voyage en France en 1780, deux ans après la mort du philosophe de Genève, et ses contemporains lui trouvèrent un air de famille.

J.-F.-Xavier Rousseau est mort à Alep, sous le premier Empire. Son fils, Jean-Baptiste-Louis Rousseau, a publié divers ouvrages qui lui firent obtenir (7 octobre 1808) le titre de correspondant de l'Académie des Inscriptions. Le roi Charles X le créa baron par lettres patentes du 30 juin 1830.

Le chef actuel de la famille, le baron Alfred Rousseau, a été successivement consul de France en Syrie, consul général à Syra dans les Cyclades, à Palerme, et enfin ministre plénipotentiaire accrédité auprès de la république de Bolivie, à la Paz. Il vit aujourd'hui, en retraite, à Paris; il a deux fils: l'aîné à 24 ans, et le cadet 19. Nous formons bien des vœux pour la carrière et la prospérité de ces deux jeunes gens, sur qui repose

Tout l'espoir de leur race, en eux seuls renfermé!

C'est à eux qu'il appartient de faire refleurir à leur tour une famille illustre, et de lui donner des rejetons. Un nouveau printemps commence à chaque génération.

Le baron Alfred Rousseau a aussi deux filles: l'aînée, Valentine, née à Beyrouth, a épousé en 1906 le prince Giuseppe Lanza di Scalea, d'une noble famille sicilienne, qui a sa place dans l'almanach de Gotha. — *Eugène Ritter.*

(Journal de Genève).

Ein heraldischer Kaiserpreis am eidgenössischen Schützenfest in Bern 1910. Seine Majestät der deutsche Kaiser hat, um den Schweizerschützen und unserm Lande seine Sympathien zu bekunden, einen prachtvollen silbervergoldeten Becher als Ehrengabe an das Eidg. Schützenfest gestiftet. Diese bemerkenswerte Aufmerksamkeit, schreibt der Bund, wird im ganzen Lande als besonderer Beweis der herzlichen Beziehungen zwischen dem Deutschen Reiche und der Schweiz mit Freuden aufgenommen werden. Der Pokal ruht auf einem Sockel von dunklem, gebeiztem Holz und hat die edle Form einer antiken Urne

mit geschweiften Henkeln, die einen Deckel mit der deutschen Kaiserkrone trägt. Die Mitte des mit feinen Blattornamenten geschmückten, reich vergoldeten Stückes zeigt vier Löwenköpfe, welche Medaillen mit den Wappen Deutschlands und der Schweiz und ferner Schiessembleme, Armbrust und Scheibe, tragen. Die Inschrift des Prunkpokals lautet: „Der deutsche Kaiser, Wilhelm II., für das eidgen. Schützenfest in Bern, Juli 1910.“ Diese Ehrengabe, die als ein Prunkstück der Berliner Goldschmiedekunst gilt, ist in Nr. 6 der „Festzeitung“, S. 152, reproduziert worden. — Inzwischen hat auch der Präsident der französischen Republik eine Ehrengabe, eine Sèvrevase, überreichen lassen, Fürst Karl v. Trautmannsdorf, Oberschützenmeister des Wiener Schützenvereins, hat ferner einen silbernen Becher gestiftet.

Bibliographie.

BENJAMIN LINNIG. — **Nouvelle série de Bibliothèques et d'Ex-libris d'amateurs belges aux 17e, 18e et 19e siècles.** Bruxelles 1910.

Dieses zweite verdienstvolle Werk des liebenswürdigen Malers und Sammlers in Antwerpen wird mir soeben vom Verleger, C. van Oest & Comp. in Brüssel zugesandt, mit der Bitte um Rezension in unserm Organ. Gerne komme ich dieser nach, schon um des Verfassers willen, mit dem ich seit Jahren in freundlichsten Beziehungen stehe.

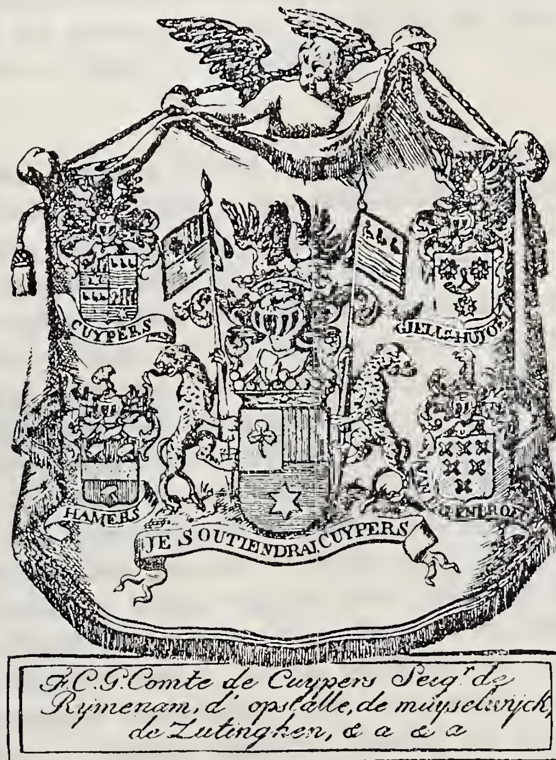


Fig. 77
Illustrationsprobe aus pag. 107 des Ex-libris-Werkes von Benjamin Linnig.

Das stattliche Werk von 278 Seiten, bei J. B. Buschmann in Antwerpen auf Büttenpapier gedruckt, macht in seiner ganzen Ausstattung einen vornehmen Eindruck und reiht sich würdig an das prächtige italienische Ex-libris-Werk und an die ebenso schönen lothringischen und burgundischen Publikationen französischer Bibliothekzeichen. Es bringt 99 Abbildungen im Texte und auf Separatblättern die Wiedergabe einer Lithographie und sechs Neudrucke von alten Kupferplatten. Die heraldischen Blätter tragen durchaus den französischen Typus, der von dem unsrigen wesentlich abweicht. Doch immerhin finden sich darunter Arbeiten von hervorragendem Kunstwert, zum teil in Blattgrösse wiedergegeben.

Wir finden in diesen drei Jahrhunderten, die das Buch umfasst, vorzügliche Künstler, über die das Vorwort mehreres berichtet, so Fruytiers, Harrewyn, Cardon, Heylbrouck, Becker und andere. Es folgen sich sodann der Bibliophilen eine grosse Reihe mit biographischen Notizen, oft begleitet von Darstellung einer umfassenden Sammeltätigkeit auf verschiedenen Gebieten.

Ihre Ex-libris, stets dabei abgebildet, wechseln von der einfachsten gedruckten Bücheretikette mit Namen bis zum prunkvollen Wappen in Kupfer. Es fehlt auch nicht an launigen Details, wie denn Adolf Borgnet auf seinem Blatte das Geständnis anbringen liess: Les Historiens sont le vray «gibbier de mon estude». Auf kostbare Weise erzählt er pag. 232 ff., wie er als 18jähriger Jüngling in Namur sein erstes Werk: «La Devezade» für 16 Fr. in einer Auflage von 32 Stück drucken liess, und was es ihm bei seinen Lehrern für Erfolge gebracht.

Es kommt somit bei diesem kostbaren Buche, das wir warm empfehlen, auch der Humor in reicher Weise zur Entfaltung. *L. Gerster.*

EMIL STAUBER. **Schloss Widen,** *I. Teil. Neujahrsblatt der Stadtbibliothek Winterthur 1910, 245. Stück.* — Das Schicksal jämmerlichen Verfalles, das weitaus die meisten zürcherischen Adelssitze ereilt hat, hat auch einem Bürglein gedroht, das sich auf lustiger Höhe hoch über der Thur in der Nähe von Ossingen erhebt. Vor einigen Jahren hat sich aber seiner unser Mitglied, Herr Prof. Dr. jur. Max Huber-Escher, an der Zürcher Universität, liebreich angenommen und ein Kleinod geschaffen, das nunmehr der ganzen Gegend zur Zierde gereicht. Die Geschichte dieser 700 Jahre alten Burg und ihrer Besitzer erzählt jetzt in 3 anfeinanderfolgenden Neujahrsblättern der Stadtbibliothek Winterthur Lehrer Emil Stauber in Zürich. Zu den Mitteilungen über die Ritter v. Widen lässt sich beifügen, dass wahrscheinlich die Mutter des ersten Bürgermeisters von Zürich, Rudolf Bruns, eine geborene v. Widen war; 1319 V. 25. (Gossau) nämlich ist Ritter Heinrich v. Widen Vogt der Frau Mechthilt, Jacobs seligen Brunen, burgers ze Zürich, elich wirtin (St.-A. Zürich, Urk. Bubikon Nr. 48). Am Schlusse des vorliegenden Heftes, das bis zur Mitte des 16. Jahrhunderts reicht, ist eine willkommene übersichtliche, zwar noch nicht ganz vollständige Stammtafel der Herren v. Griessen angefügt, während bei den andern Burgbesitzersfamilien kürzere Stammbaumausschnitte am Schlusse des jeweiligen

Geschlechterartikels beigegeben sind. Als Ergänzungen zu dem Stammbaum „Griessen“ mögen angebracht sein: Jacob von Griesshan, ehelicher Sohn des vesten Jkr. Hans von Griesshan von Altlikon und der Frau Elssbeth von Wolffurt; er ist 1454 (uff sant Albanstag) noch unter seinen Jahren und bevogtet (St.-A. Zürich, F II α 5; gefl. Hinweis von Dr. R. Hoppeler). Herr Hans von Griessen, Kaplan zu Baden im Spital, unterm 1. VI. und 19. IX. im Jahrzeitbuch Baden. Die im Zürcher Glückshafenrodel von 1504 auftretende Frau Elsbeth v. Griessen, Klosterfrau zu Töss, wird identisch sein mit Frau Elsbetha Escher, Witwe Ritter Sigfrids v. Griessen. — Das Schicksal der vielgeprüften Witwe Rudolfs von Griessen, Dorothea, der illegitimen Tochter des Erzherzogs Sigmund, lässt sich an Hand der Akten „Bern“ im Staatsarchiv Zürich noch über das Jahr 1536 hinaus verfolgen: Nach einem Schreiben Bruggs von 1539 I. 10. ist ihr zweiter Gatte Jörg Joachim, früher Prädikant zu Eglisau, Bürger und sesshaft mit ihr zu Brugg geworden; 1543 VI. 28. wird sie von ihrem Gatten als selig bezeichnet; hier wie auch in weitern Schreiben Bruggs von 1543 VII. 26. und IX. 4. handelt es sich um die Ansprachen Benedikt Han's zu Ottenbach an ihr Gut.

Der Arbeit sind auf 2 Tafeln 14 vortrefflich reproduzierte Siegel der Schlossbesitzer bis ins 17. Jahrhundert vorangestellt mit beigegebenen Legenden: 2 Siegel der Ritter v. Widen mit dem redenden Schildbilde: einem Weidenblatte, 2 Siegel der v. Randenburg zu Schaffhausen, dann wieder 2 des Johannes des Jüngern Trüllerey, der merkwürdigerweise auch das Weidenblatt an Stelle seines Stammwappens im Schilde führt, 1 Griessensiegel, 2 Siegel der Schildhofherren Happ v. Happberg, 2 der Huldenreich oder Gratiosen v. Harburg, je 1 von H. C. Stockar von Zürich, des Grafen Max. zu Pappenheim und seines Dieners Hohenwart zu Gerlachstein und Rabensberg. Wahrscheinlich wird es möglich sein, die Siegeltafeln nach der Drucklegung der ganzen Darstellung auch im „Archiv“ zu veröffentlichen. Vorläufig erlaubt uns das liebenswürdige Entgegenkommen unseres Mitgliedes, Prof. Dr. Huber-Escher, die Beigabe der 4 Siegel mit dem Weidenblatt als Schildfigur:



Fig. 78
Burkhard v. Wida, Ritter,
1264 XII. 30.



Fig. 79
Marquard v. Wida.
1303 IX. 16.



Fig. 80
Johann der J. Trüllerey, zu Widen, 1378



Fig. 81
Johann d. J. Trüllerey, zu Widen, 1383

Umschriften:

1. Siegel (Figur 78): ✠ S ' BURCARDI : MILITIS : DE : WIDA :
2. Siegel (Figur 79): S ' · FRIS · MARCWRDI : D ' WIDA ·
3. Siegel (Figur 80): ✠ S ' · IOHIS DCI TRVLLARI · IVN ·
4. Siegel (Figur 81): . . . . DCI TRVLL . . . . .

MAX PRIMET[1]. — **Armoiries couronnées figurées sur des sceaux français de la fin du XIIIe et du commencement du XIVe siècle.** Les plus anciennes armoiries royales de France couronnées signalées jusqu'à maintenant remontaient au milieu du XIVe siècle. Dans son intéressante étude Mr Primet montre que si l'on n'a pas reconnu jusqu'ici la présence de la couronne à une époque plus ancienne c'est que l'on s'est borné à consulter la série des sceaux de la grande chancellerie. Le blason des rois figure sur une foule d'autres monuments sigillaires tout aussi authentiques, entr'autres les sceaux des juridictions royales et ceux de diverses communes. L'auteur a trouvé l'emploi de la couronne au-dessus de l'écu, dès la fin du XIIIe siècle et donne la description et la reproduction des plus anciens documents qu'il a découverts.

Arbre généalogique de la Suisse. La société d'édition Atar, à Genève, vient de publier un tableau chromolithographique reproduisant les armoiries des 22 cantons de la Confédération suisse. Sur un fond bleu foncé se détachent les Mythen et l'Uri-Rothstock illuminé par un clair de lune; au premier plan sur un tertre sont debouts les trois Suisses du Grutli entourant un écu chargé de la croix fédérale. Derrière eux se dresse un grand chêne touffu portant sur ses rameaux les armoiries des 22 cantons placées par ordre chronologique. L'ensemble est d'un effet assez décoratif, mais les formes et les meubles des écus ne sont pas d'un choix parfait.

Ex-libris von Flachsland. Das Heft I—II 1909 des Anzeigers des germanischen Nationalmuseums in Nürnberg enthält, auf einer Doppeltafel, eine prachtvolle farbige Reproduktion des Ex-libris eines Angehörigen des alten elsässischen und schweizerischen Adelsgeschlechts von Flachsland; es scheint aus dem Anfang des 16. Jahrhunderts zu stammen. Das Wappen, gold mit schwarzen Schrägbalken, ist mit reicher Helmdecke und Helmfiguren ver-

[1] Tirage à part de la *Revue archéologique*, Paris 1909, offert à notre société par l'auteur.

ziert; heraldisch rechts von der Helmzierde schwebt grün umkränzt der Deutschordensritterschild: In weissem Feld ein schwarzes Kreuz, und die Initialen · H · C · V · F · T · O · R · [H. C. v. Flachsland, Teutsch-Ordens-Ritter].

Bei dieser Gelegenheit machen wir darauf aufmerksam, dass sich in der Zeit des ausgehenden Mittelalters ein bäuerlicher und wohl illegitimer Zweig der v. Flachsland in der Schweiz gebildet und bis ins 18. Jahrhundert erhalten hat. In den Bevölkerungsverzeichnissen von 1634 ff. des Staatsarchivs Zürich figuriert nämlich eine Witwe Margreth Flachsland auf dem Hofe Baldisperg bei Embrach (Kt. Zürich) mit verschiedenen Söhnen; sie ist wohl die Witwe eines 1591 lebenden Heinrich Flachsland von Embrach. Der jedenfalls illegitime Ursprung dieser Familie dürfte in dem Chorherrn Conrad v. Flächslanden zu Embrach, 1487 als Burger zu Bern erwähnt, gestorben 1542, zu suchen sein. Hans von Flachsland, der jüngere, von Basel, wohnt 1504 zu Zürich (Glückshafen).

. .

Historische Gedenkblätter der Familie Bally. Den Angehörigen der Familie gewidmet von Eduard Bally-Prior, Nationalrat in Schönenwerd. In dessen Auftrag zusammengestellt von A. Furrer. Basel, Buchdruckerei Kreis & Co. 1909. 101 S.

Die mit grosszügigem Geschäftssinne ausgestattete Fabrikantenfamilie Bally in Schönenwerd und Säkkingen, deren Fabrikate Weltruf besitzen, hatte schon in den neunziger Jahren des vergangenen Jahrhunderts über die Herkunft ihres Stammvaters Franz Ulrich Bally in Schönenwerd, † 1810 daselbst, Nachforschungen anstellen lassen; diese sind nunmehr durch einen neuen Bearbeiter in einer regen, sehr anziehenden Darstellung festgelegt worden. Stammheimat des Geschlechtes, dessen Namensform sinnverwirrend in allen möglichen Variationen auftritt, ist die Berghalde Montschagganera südöstlich von Tschagguns im Montafon; dieses einstige rätoromanische Tal war Ende des 14. Jahrhunderts mit der Herrschaft Bludenz an Österreich gekommen. Schon kurz vor dem Auftreten der Pauli in Tschagguns kommen allerdings schon Bludenzerbürger Pauli in der voluminösen Urkunde vor, die die Namen aller den Untertaneneid am 26. April 1466 schwörender Bürger zu Bludenz enthält, so dass auch eine Einwanderung ins Montafon denkbar wäre. Ein Hans Balle, der zwischen 1608 und 1617 nach dem aussichtsreichen Übersaxen oberhalb Feldkirch aus Tschagguns ausgewandert sein muss, begründete die Linie von Übersaxen, als deren Angehöriger der obengenannte Franz Ulrich Bally 1778 nach Aarau zog und sich dauernd in Schönenwerd niederliess. Der Arbeit ist eine Stammtafel der Familie in Übersaxen und eine Karte, die das Verbreitungsgebiet des ganzen Geschlechts im Vorarlberg darstellt, beigegeben; der Text ist belebt durch zahlreiche Illustrationen, der Stammhäuser in Übersaxen und in Schönenwerd, der in Frage kommenden Ortschaften, von malerischen alten Trachten, der Wiedergabe von Urkunden und Akten, von Wappen und Siegeln; dem Texte vorangestellt ist in Farben das angestammte Wappen. Dankbar gedenkt der Verfasser der für Vorarlberger Familiengeschichten grundlegenden Gedenkblätter der Familie Lorinser, verfasst 1868 vom Wiener Chirurgen Dr. Lorinser; sie enthalten die Wappen von 140 Geschlechtern (mit Notizen), von denen 108 wappengenössig gewesen sind. — Ein urkundlicher Anhang, ein Beweis für die Exaktheit der Darstellung, bringt die Belege in extenso oder in Auszügen. Als kulturhistorisch hochinteressante Hauptquelle haben die sog. Märzengerichtsprotokolle und Kundschaftsbriefe gedient, die mit 1490 beginnen; eine Schriftprobe von 1494 ist auf Seite 23 beigegeben. Merkwürdig sind auch die reproduzierten Unterschriften einer Petition aus Übersaxen von 1727; den Namen sind überall Hauszeichen angefügt! Interessant ist ferner die Mitteilung des Autors, dass sich heute in vielen Montafoner Bürgerfamilien mächtige Stammbaumrollen vorfinden; diejenige der Bally in Tschagguns misst 11 m in der Länge und 40 cm in der Breite.

Besonders anerkennenswert ist das Bestreben der Darstellung, die Familiengeschichte im Rahmen der lokalen Geschichte und in steter Verbindung mit der Kulturgeschichte zu halten.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Nécrologie.

M. Fernand du Martheray.

Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la Confédération helvétique à Vienne.

Le décès très inattendu de notre ministre à Vienne, le 22 mai dernier, a douloureusement surpris aussi bien en Suisse qu'en Autriche.

Il était fort estimé à Vienne, et ses collègues du corps diplomatique, avec le concours de la colonie suisse, organisèrent, le vendredi 27 mai, à l'église protestante, une cérémonie funèbre qui groupa tous les ambassadeurs et ministres accrédités dans cette capitale, des représentants de l'empereur, du prince héritier et de l'archiduc Léopold-Salvator, le comte d'Æhrenthal, d'autres ministres et plusieurs officiers supérieurs, dont deux hauts gradés, Suisses d'origine, les feld-maréchaux-lieutenants de Sprecher-Bernegg et de Goumoëns. Le Conseil fédéral avait délégué M. de Claparède, notre ministre à Berlin. Le service célébré par le pasteur Witz-Oberlin fut particulièrement impressionnant.

Le corps ramené à Lausanne y fut incinéré le 30 mai après une cérémonie non moins solennelle où M. Comtesse, président de la Confédération, retraça les services rendus par le défunt.

M. du Martheray était né à Bugnaux sur Rolle en 1860. Après avoir terminé son gymnase il fit des études de lettres, de droit et de sciences politiques à Lausanne, Genève et Paris où il prit sa licence en droit. Il fit ensuite deux ans à Greifswald et Berlin, puis un long séjour en Angleterre.

En 1889, il entra dans la diplomatie, pour laquelle sa connaissance des langues et ses qualités d'homme du monde lui furent d'un précieux secours.

D'abord secrétaire du département politique avec Numa Droz, il eut la bonne fortune de voir ce dernier aux prises avec Bismarck dans le conflit Wohlgemuth. Dès 1890 il est attaché et, dès l'année suivante, secrétaire à la légation de Vienne. Il y eut comme chargé d'affaires la douloureuse mission de présenter à l'empereur les condoléances du Conseil fédéral lors de l'assassinat de l'impératrice Elisabeth. Son tact y fut très remarqué en haut lieu.

Transféré à Rome en 1901, il y eut, en 1902, lors de l'affaire Silvestrelli, à régler ce conflit particulièrement délicat, puisque les relations diplomatiques furent rompues pendant trois mois et demi et que notre ministre à Rome fut rappelé.

Cette même année, le 18 novembre, M. du Martheray fut nommé à Washington, où il devint vite un des familiers de Roosevelt, et un de ses partenaires favoris dans divers sports.

Enfin, en 1904, lors de la nomination de M. de Claparède à Berlin, M. du Martheray fut nommé à Vienne, où l'empereur avait fait savoir que sa présence serait particulièrement bien vue. Il avait à Vienne un crédit que lui enviaient les représentants des grandes puissances.

Le Conseil fédéral l'accrédita spécialement à Belgrade et à Sofia pour négocier des traités de commerce avec la Serbie et la Bulgarie. L'an dernier, ce fut lui qui réussit à amener l'empereur à Rorschach, et qui régla tous les détails de cette entrevue.

M. du Martheray s'intéressait vivement aux choses du passé et spécialement à l'histoire et l'archéologie de son pays. Il s'était aimablement offert à nous pour introduire et appuyer nos demandes de renseignements historiques et héraldiques aux archives impériales à Vienne. M. du Martheray faisait partie de notre société depuis le commencement de l'année seulement. Lorsqu'il nous écrivit pour nous demander de le présenter comme membre à notre société, il nous dit que dès longtemps déjà il avait envie d'en faire partie et il ajoutait modestement qu'il avait toujours renvoyé ne se sentant pas digne de faire partie d'une si docte compagnie.

La mort de M. du Martheray est une grande perte pour notre pays, qu'il a servi avec fidélité et intelligence pendant vingt ans.

Neue Mitglieder — Nouveaux membres.

M. R. A. Bergier, ingénieur, Valentin, Lausanne.
„ l'abbé P. Colliard, Dr en théol., curé, au Locle, Ct. de Neuchâtel.
Herr Adrian Corrodi-Sulzer, Kreuzstrasse 82, Zürich V.
M. Horace Coulin, ingénieur topographe, à Nyon.
Herr Richard Doetsch-Benziger, Paulusgasse 12, Basel.
„ cand. jur. Walther Gnehm, z. Eidmattbühl, Eidmattstrasse 16, Zürich V.
„ Th. G. Gränicher jr., Architekt, Linde 29, Bern.
„ Gaudenz v. Planta, Schloss Fürstenau im Domleschg, Kt. Graubünden.
„ Dr. jur. Werner Stauffacher, Nordstrasse 6, Zürich IV.
M. Paul de Vallière, capitaine instructeur, le Verger, Pontaise, Lausanne.
Herr Direktor A. Walter, Villa Olanda, Monti, Locarno, Kt. Tessin.
„ Dr. phil. Fritz v. Wyttenbach, Pension Préfleuri, Lausanne-Signal.



Druck von Schulthess & Co., Zürich.


SEBASTIANVS DE
MONTEFALCONE·EPISCOPVS·
LAVSANNEN·
ET·PRINCEPS·
(1522)


(1493)



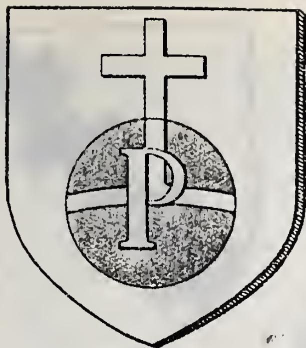
Steinskulptur an der Südseite des Aazheimerhofes mit den Wappen der Rheinauer Äbte Werlin und Zurlauben.

(Aufnahme von Architekt Otto Vogler, Schaffhausen).

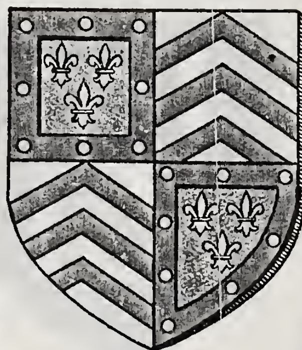


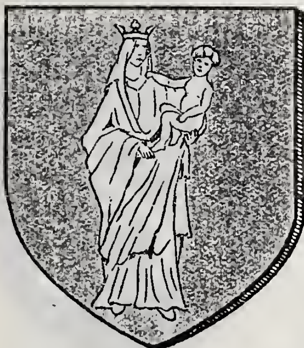
Holzschnitzerei an der Decke des Aazheimerhofes:
Das Wappen des Rheinauer Abtes Gerold I. Zurlauben.

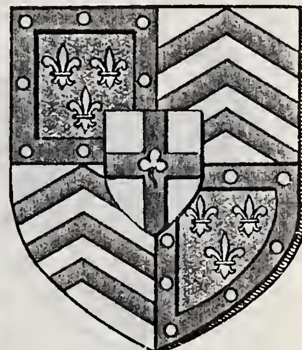
(Aufnahme von Architekt Otto Vogler, Schaffhausen).

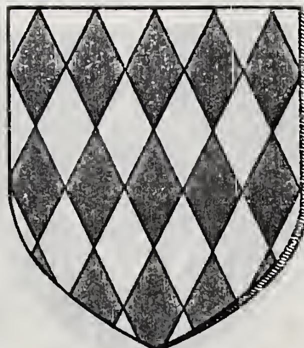

57-II
Pomier.


58-I
Le Val-Dieu.


59-II
Le Val-Dieu.


60-III
Le Val-Dieu.


61-IV
Le Val-Dieu.


62-I
Bonlieu.


63-II
Bonlieu.


64
Casotto.

Th. Cornaz, del.



65
Val-de-Pesio.



66-I
Val-St-Hugon.



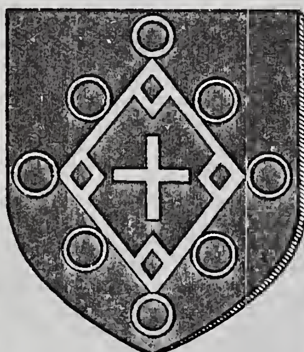
67-II
Val-St-Hugon.



68-III
Val-St-Hugon.



69-I
Aillon.



70-II
Aillon.



71
Witham.

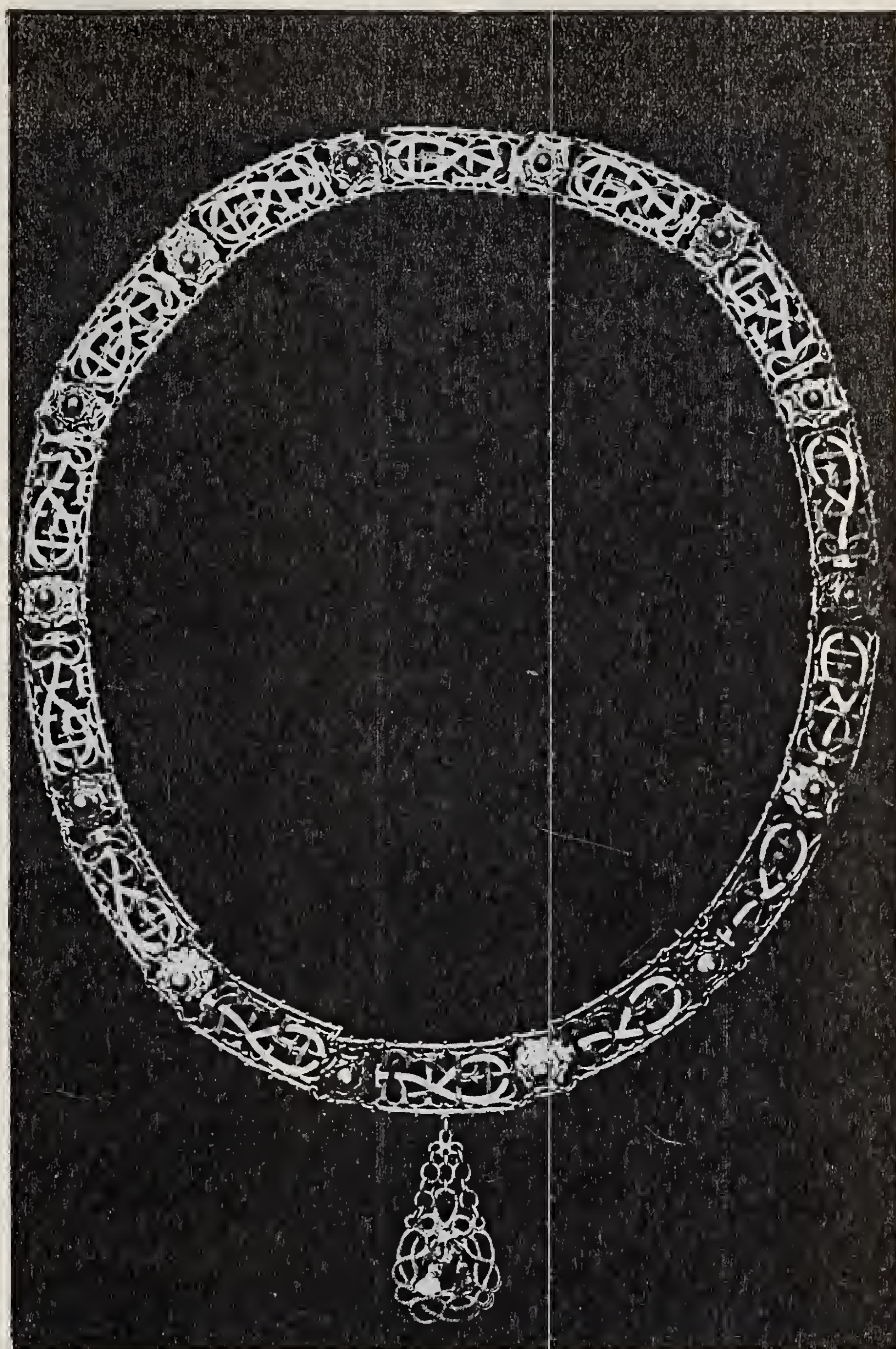


72-I
Le Liget.

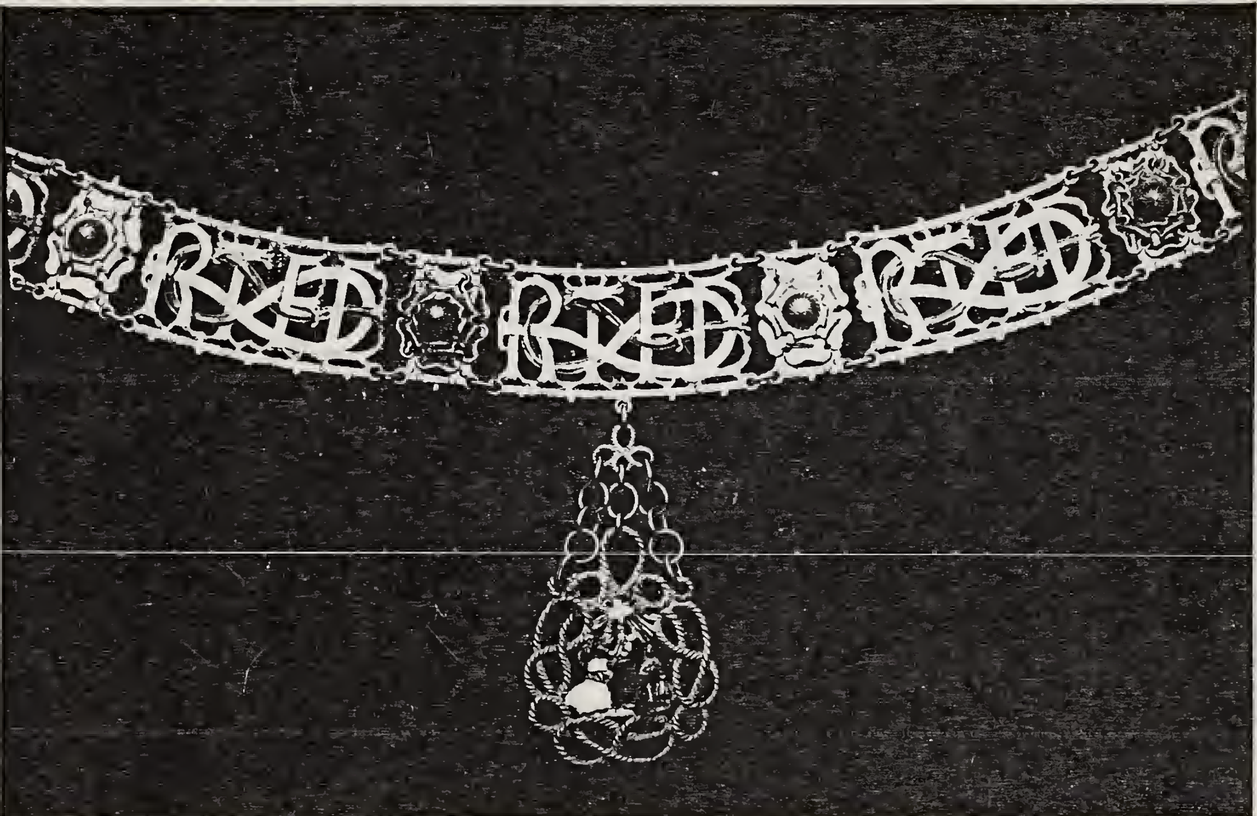
Th. Cornaz,
del.



Weibelschild der Talschaft Ursern, 15./16. Jahrhundert.



Collier de l'Annonciade
(forme actuelle).



Collier de l'Annonciade
(forme actuelle, détail).

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1910 Jahrgang / Année XXIV Heft 3.

Armoiries du diocèse et des évêques de Lausanne dès 1500 à nos jours.

Par Fréd.-Th. Dubois.

(Avec Planche XI).

(Suite et fin).

Jean-Baptiste de Strambin
1662—1684.

Jean-Baptiste de Strambin *(Strambino)* appartenait à une branche de l'antique et illustre famille piémontaise des comtes de St-Martin. Il était entré dans l'ordre des Franciscains (frères mineurs de la stricte observance), et fut nommé à l'évêché de Lausanne par le pape Alexandre VII. Ses bulles de nomination étaient datées du 26 juin 1662; il fut sacré le 17 juillet de la même année à Rome et arriva à Fribourg le 8 avril 1663.

En 1664 le duc de Savoie, Charles Emmanuel II, décora Mgr de Strambin de la Grande croix des SS. Maurice et Lazare.

Les armes de Mgr de Strambin étaient: *écartelé au 1 et 4 losangé d'azur et d'or, au 2 et 3 de gueules plain.*

Il n'écartela pas ses armoiries avec celles de l'évêché. Nous avons de lui une très belle gravure sur cuivre qui figure en tête des *constitutions synodales* qu'il publia en 1665[1].

Les armoiries de Mgr de Strambin, apposées sur cette publication, constituent vraiment une œuvre d'art, et peuvent être placées au premier rang de toutes les gravures héraldiques que les évêques de Lausanne ont fait exécuter jusqu'à nos jours, pour leurs publications (Planche XI). Les armoiries de l'évêque sont

---

[1] *Decreta et Constitutiones synodales Ecclesiae et Episcopatus Lausannensis per diversos praesules editae et recenter per illustrissimum et reverendissimum in Christo patrem et dominum F Joannem Baptistam de Strambino ex comitibus Sancti Martini, Dei et apostolicae sedis gratia Episcopum. Nec non Maioris SS. Mauritij et Lazari Crucis Equitem et Comitem Lausannensem, Sacrique R. I. Principem confirmatae et approbatae, anno a Virgineo partu M.DC.LXV 4. 7bris. Cum Licentia superiorum. Friburgi Helvetiorum. Ex Typis Davidis Irrbisch, 236 p., in-4°.*



Fig. 82

accostées de deux anges qui dans une pose très gracieuse soutiennent d'une main la mitre de l'évêque et tiennent l'un la crosse, l'autre la palme. Ils sont debout sur un sol à carreaux clairs et foncés. L'écu, de forme dite française, porte les armes de l'évêque, seules, soit de la famille de Strambin. Sur l'écu est posée une grande couronne à fleurons, l'ancienne couronne comtale, surmontée d'une grande mitre très haute décorée du *circulus* et du *titulus* et de quelques pierres précieuses; sur les quatre côtés de l'écu apparaissent les extrémités tréflées de la croix mauricienne, indiquant que Mgr de Strambin était chevalier de l'ordre des SS. Maurice et Lazare. L'ange de gauche est vêtu d'une gracieuse draperie retenue à la taille, tandis que celui de droite porte une robe plus complète.

Cette gravure sur cuivre, reproduite ici, est sans doute l'œuvre d'un artiste italien, et Mgr de Strambin l'aura fait graver pendant un de ses fréquents séjours à Turin. Au bas de la gravure on distingue la moitié de plusieurs initiales, qu'il nous a été impossible de compléter.

L'évêque de Strambin fit aussi graver un fer armorié pour ses reliures. Les archives de l'Evêché possèdent encore quelques volumes reliés en parchemin, avec ce fer frappé en or (fig. 82). Les armes de Strambin sont posées sur un cartouche; au-dessus de ce dernier on remarque la croix épiscopale et les deux bras, insignes de l'ordre des Franciscains auquel appartenait Mgr de Strambin. Le tout est surmonté du chapeau épiscopal soutenu par deux petits anges et

duquel pendent les cordons terminés par trois houppes, nombre réglementaire pour les évêques.

Mgr de Strambin mourut le 29 juin 1684 aux Hôpitaux près Jougne, et fut enseveli dans l'église de cette localité, où l'on peut encore voir sa pierre tombale[1].

Pierre de Montenach
1688—1707.

Pierre de Montenach, d'une famille patricienne de Fribourg, naquit le 27 février 1663; il était fils de Georges de Montenach, chancelier d'Etat de la République de Fribourg. Après avoir étudié à Vienne et à Gênes, il fut ordonné prêtre en 1656, et en 1655 déjà, nommé Recteur de l'église de Notre-Dame. Il fut aussi official de l'évêché de Lausanne et, dès 1679, prévot mitré de l'église collégiale de St-Nicolas. Par bulle du 20 décembre 1688 le pape Innocent XI le nomma évêque de Lausanne; il fut consacré le 15 mai 1689 dans la collégiale de St-Nicolas. En vertu d'une dispense du St-Siége, il put conserver sa dignité de prévot de St-Nicolas. Ce fut le premier Fribourgeois qui monta sur le siège épiscopal de Lausanne[2].

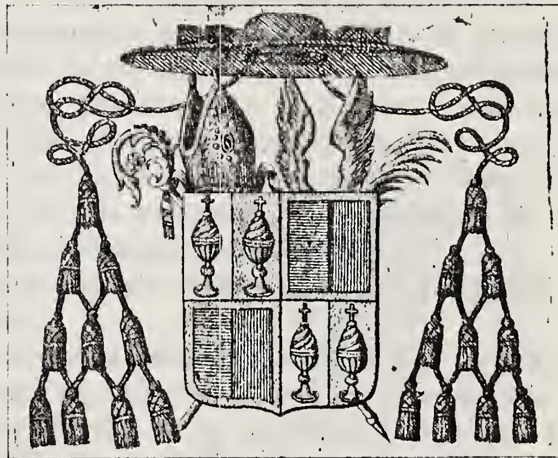


Fig. 83

Les armes de la famille de Montenach étaient : *parti d'azur et de gueules,* mais elles ont eu de nombreuses variantes; ainsi nous trouvons une bordure d'or plus ou moins large, dont l'origine a dû être un simple filet décoratif d'or qui, peu à peu, est devenu une pièce de l'écu. Nous trouvons aussi ce filet d'or séparant les deux émaux, il a été sur certains documents tellement élargi, qu'il est devenu un pal d'or, et nous le trouvons même si exagéré sur les armes qui décorent le portrait de l'évêque, à l'Evêché, que nous avons là un tiercé en pal d'azur, d'or et de gueules.

Nous reproduisons la gravure sur cuivre qui décore le titre du *Propre*[3], publié par cet évêque (fig. 83). Cette composition est de très bonnes proportions. C'est le premier document sur lequel nous trouvons les armes de l'évêché écartelées avec celles d'un évêque. Le grand chapeau épiscopal surmontant ces

---

[1] Schmitt, op. cit. — Franz Kuenlin, Der Bischof Strambino zu Freiburg in der Schweiz. Sursee 1833. — Antwort auf die Broschüre des Herrn Franz Kuenlin, betitelt: Der Bischof Strambino. Luzern 1831.

[2] Schmitt, op. cit. et P. Appolinaire Dellion — Dict. des par. art. Fribourg.

[3] *Proprium sanctorum ecclesiae et dioecesis Lausannensis* etc., imprimé à Fribourg chez J.-J. Quentz en 1703.

armoiries, a ses cordons terminés par quatre rangs de houppes; selon la coûtume ce nombre était réservé aux archevêques, erreur, qui nous le verrons plus loin, a été commise jusqu'à nos jours par les évêques de Lausanne. L'écu est surmonté d'une grande mitre blanche qui, croyons-nous, doit ici symboliser le titre de prévot de St-Nicolas, charge que l'évêque par faveur spéciale avait pu conserver. A coté de la mitre est posé un cimier formé de deux demi-vols. A quoi peut se rapporter ce cimier? Sur un tableau de l'évêque de Montenach, où ce cimier est répété, l'un des demi-vols est coupé d'argent et de gueules, et l'autre, de gueules et d'argent. Derrière l'écu une crosse et une palme sont passées en santoir.

L'évêque Pierre de Montenach mourut le 6 juillet 1707, et fut enseveli dans le chœur de la collégiale de St-Nicolas.

Jacques Duding
1707—1716.

Jacques Duding naquit le 23 août 1643 à Riaz près Bulle, d'où était originaire cette famille, qui fut illustrée par deux évêques de Lausanne et six commandeurs de l'ordre des chevaliers de Malte. Jacques Duding entra jeune dans l'ordre des chevaliers de Malte et devint prêtre de cet ordre. C'était un guerrier intrépide qui prit part à de nombreuses guerres contre les Turcs. Il reçut les commanderies d'Aix-la-Chapelle, Ratisbonne, Altmuhlmunster et Fribourg[1]. Après avoir passé plus de 40 ans à Malte, il fut appelé par le pape Clément XI au siège épiscopal de Lausanne le 1er août 1707. Il fut sacré à son retour de Malte, à Vienne en Dauphiné, le 4 novembre 1708, fit son entrée à Fribourg le 25 du même mois, et y fixa sa résidence dans la commanderie de St-Jean[2].

Les Duding, famille de noblesse récente, portaient: *d'argent à trois roses de gueules tigées du même.*

Nous n'avons pas retrouvé d'imprimés officiels de Mgr Duding timbrés de ses armes, mais nous avons pu constater, d'après les armoiries qui ornent ses portraits à la chapelle de l'Evêché et au réfectoire du Séminaire à Fribourg, que, comme son prédécesseur, il écartelait les armes de l'évêché avec ses armes de famille auxquelles, comme commandeur de l'ordre de Malte, il avait ajouté le chef de gueules à la croix d'argent.

L'évêque Jacques Duding mourut le 20 novembre 1716, à l'âge de 75 ans. Il fut enseveli dans le chœur de l'église de la commanderie de St-Jean à Fribourg.

Claude-Antoine Duding
1716—1745.

Claude-Antoine Duding était le neveu de son prédécesseur Jacques Duding. Il naquit en 1685, et fit de brillantes études à l'université de Dillingen où il prit les titres de docteur en philosophie, en théologie et en droit canon. Il fut

[1] M. Schmitt, Mémoires historiques sur le diocèse de Lausanne, T. II, page 514 et s.

[2] M. Meyer, Histoire de la Commanderie et de la paroisse de St-Jean à Fribourg. Archives de la Société d'histoire du Canton de Fribourg, t. I.

ordonné prêtre dans cette ville, puis entra dans l'ordre des chevaliers de Malte. Après un séjour de trois ans à Malte il fut envoyé en Allemagne, où il reçut les commanderies d'Aix-la-Chapelle et de Heitersheim, et obtint le titre de vicaire général pour les affaires spirituelles du grand priorat d'Allemagne. En 1710 il reçut encore la commanderie de Fribourg.

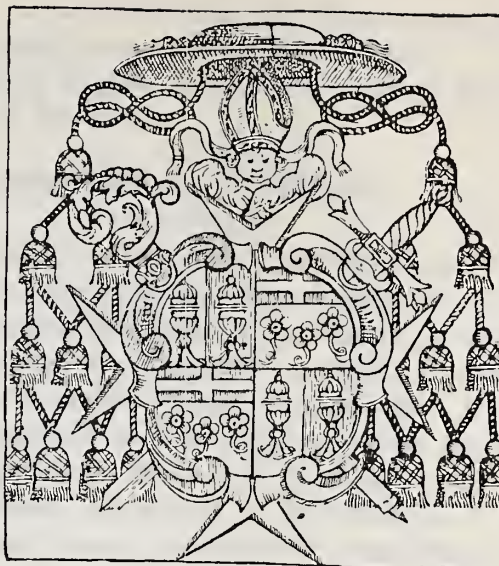


Fig. 84

Le pape Clément XI le nomma évêque de Lausanne dans le Consistoire du 23 décembre 1716. Il fut sacré à Porrentruy le 29 juin 1717, et fit, le 4 juillet, son entrée à Fribourg, où il résida dans sa commanderie de St-Jean [1].

Plus tard le pape Benoit XIII l'honora du titre d'évêque assistant du St-Siège, et en 1728, Louis XV roi de France lui conféra le titre d'abbé du monastère royal de St-Vincent à Besançon.



Fig. 85

Comme nous l'avons vu plus haut, les armes des Duding étaient *d'argent à trois roses de gueules tigées du même*. Nommé commandeur Mgr Duding avait, selon l'usage, ajouté à ses armes le chef de Malte, soit : *de gueules à la croix d'argent*, et lorsqu'il fut nommé évêque, il écartela ces armes amplifiées avec celles de l'évêché de Lausanne.



Fig. 86

Nous avons de lui une gravure sur cuivre à ses armes qui lui servait comme en tête de ses imprimés officiels [2] (fig. 84).

La matrice d'un de ses sceaux est encore conservée aujourd'hui au Musée cantonal de Fribourg (fig. 86).

---

[1] Biographie de Claude-Antoine de Duding, évêque et comte de Lausanne, prince du St-Empire romain, assistant du St-Siège apostolique, etc., par M. Meyer, curé de St-Jean. Fribourg 1844.

[2] La figure ci-dessus est reproduite d'après le propre « *Proprium sanctorum dioecesis Lausannensis* ... etc., imprimé à Fribourg chez J.-Th. Hautt en 1725. Les dimensions du cuivre sont d'après les traces laissées sur le papier : 67 mm de largeur sur 75 mm de hauteur.

Un autre sceau a été reproduit dans les Mémoires et Documents de la Société d'histoire de la Suisse romande (tome X) (fig. 85).

Mgr Duding mourut le 16 juin 1745, et fut enseveli dans l'église de sa commanderie de St-Jean, à Fribourg.

Joseph-Hubert de Boccard
1745—1758.

Joseph-Hubert de Boccard, d'une famille patricienne de Fribourg, naquit le 29 août 1697. Son père faisait partie du Conseil privé, et sa mère était née Rose Maillard. Après avoir étudié à Fribourg en Brisgau, Avignon et Paris, il fut nommé recteur de l'église de Notre-Dame, en 1724. Il résida deux ans à Rome avec son évêque Claude-Antoine Duding, et à son retour, fut nommé vicaire général de l'évêché de Lausanne et administrateur apostolique pendant la vacance.

Le 25 octobre 1745, le pape Benoit XIV le nomma évêque de Lausanne, il fut consacré dans l'abbaye cistercienne de St-Urbain, le 1er mai 1746, et autorisé à conserver, comme évêque, le rectorat de Notre-Dame.



Fig. 87



Fig. 89

Les armoiries de Joseph-Hubert de Boccard étaient : *écartelé au 1 et 4 d'azur à 3 losanges posés, 2 et 1 d'or, et au 2 et 3 de sable au lion d'or.*

Les quartiers 1 et 4 sont les armoiries primitives de la famille de Boccard ; les quartiers 2 et 3 furent ajoutés aux armes primitives par une lettre de noblesse, accordée en 1640 à la famille, par l'empereur Ferdinand III.

Joseph-Hubert de Boccard n'écartela pas les armes de l'évêché avec les siennes, mais imagina une combinaison spéciale : ses armoiries de famille étant déjà écartelées, il posa simplement les armes de l'évêché de Lausanne *en abîme* et, idée bizarre, plaça en pal, brochant sur ces dernières, l'épée, symbole des anciens droits de justice des évêques, mise en général par ses prédécesseurs derrière leurs armes avec leurs autres attributs.

Nous reproduisons ici les armes gravées sur bois dont il se servait pour ses imprimés officiels[1] (fig. 87). L'évêque de Boccard avait pris comme supports les

[1] Tiré du catéchisme que Mgr de Boccard fit publier en 1755 chez H.-J. Hautt, imprimeur à Fribourg.



Fig. 88

lions de ses armes. Nous verrons plus loin que les successeurs de cet évêque adoptèrent ces deux lions comme supports.

Nous reproduisons encore ici (fig. 88) une gravure sur cuivre aux armes de l'évêque de Boccard, qui servit à orner un libelle élogieux adressé à lui par le Père Philippe-Jacob Gsell, cordelier à Fribourg, en 1746. Dans l'ornement qui sert de support à l'écu nous lisons le nom de l'auteur de cette gravure: *Heine exc.*

L'évêque de Boccard se servit de deux sceaux: un premier de grandes dimensions et un second plus petit, que nous reproduisons ici (fig. 89).

L'évêque de Boccard mourut le 29 août 1758 dans sa campagne de Jetschwyl près Fribourg, et fut enseveli dans l'église de Notre-Dame dont il était resté recteur.

Joseph-Nicolas de Montenach
1758—1782.

Joseph-Nicolas de Montenach était fils de Béat-Nicolas de Montenach, conseiller au Sénat, et de Anne-Marie Carmintran. Il naquit à Fribourg le 25 février 1709. Dès 1729 il fut chanoine de la collégiale de St-Nicolas, et fut aussi, pendant deux ans, prieur de Broc. Il était assesseur de la cour épiscopale de Lausanne, lorsque le pape Clément XIII le nomma et le préconisa évêque de Lausanne, le

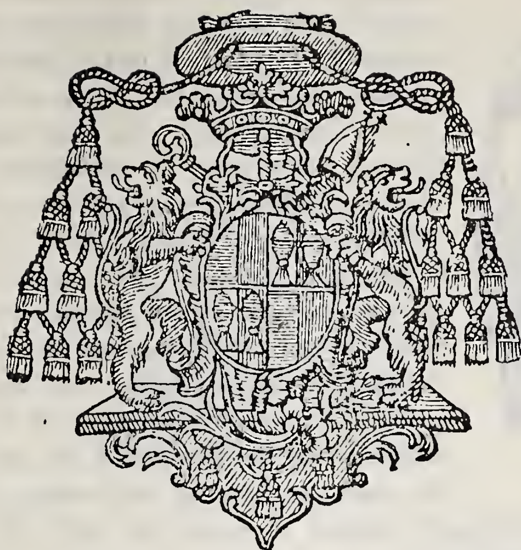


Fig. 90

22 novembre 1758. Il fut consacré le 1er avril 1759 à Porrentruy et fit peu après son entrée à Fribourg.

Cet évêque se servit de deux bois armoriés pour ses imprimés officiels.

Sur ceux-ci ses armes sont: *parti d'azur et de gueules.*

Le premier de ces bois (fig. 90) est assez mal gravé et d'une composition un peu lourde. Les armes de l'évêque sont aux quartiers 1 et 4 et celles de l'évêché aux quartiers 2 et 3. Ce bois fut remplacé vers 1775 par un autre mieux gravé et d'un dessin plus léger (fig. 91). Les armes y sont disposées de la même manière que sur le premier.

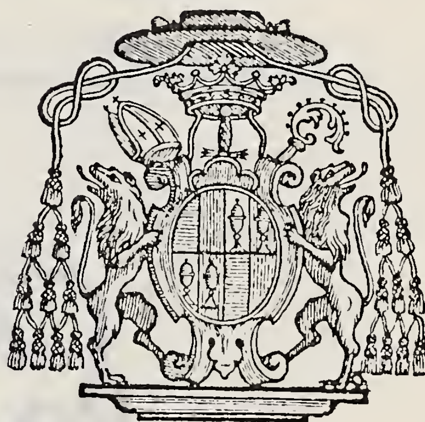


Fig. 91

L'évêque Joseph-Nicolas de Montenach mourut à Fribourg le 5 mai 1782, à l'âge de 75 ans, et fut enseveli dans l'église des Ursulines.

Bernard-Emmanuel de Lenzbourg
1782—1795.

Bernard-Emmanuel de Lenzbourg, d'une famille patricienne de Fribourg, était fils de Jean-Antoine de Lenzbourg et de Marie-Ursule de Vevey. Il naquit à Fribourg le 29 novembre 1723. Il entra dans l'ordre des Cisterciens à Hauterive en 1741, et fut élu abbé de ce monastère en 1761 de son propre mouvement. Le pape Pie VI le nomma évêque de Lausanne le 2 novembre 1782 et le préconisa dans le consistoire du 20 mars 1783. Il fut consacré le 24 août 1783, dans l'église de l'abbaye de Bellelay, et fit son entrée à Fribourg le 31 août suivant. Par une dispense spéciale du St-Siège il put conserver sa charge d'abbé de Hauterive et son habit de Cistercien[1].

Les armes de Lenzbourg étaient: *de gueules à une lune à la face de chair dans son croissant d'or les pointes en haut, soufflant une flèche d'argent ferrée et empennée de même posée en pal, la pointe vers le chef*[2].

---

[1] M. Schmitt, op. cit.

[2] D'après la confirmation d'armes donnée par Charles-Quint le 2 mai 1539.



Fig. 92

Comme évêque, Mgr de Lenzbourg écartela ses armes avec celles de l'évêché et plaça sur le tout les armes de Hauterive surmontées de la mitre, pour bien indiquer qu'il était resté abbé mitré de cette abbaye. Nous reproduisons ici une gravure sur bois dont il se servit pour ses premiers imprimés (fig. 92). Il fit aussi faire des ex-libris avec ce bois[1]. Des armoiries inspirées de ce premier modèle furent aussi gravées sur cuivre; elles servirent de vignette de dédicace pour un ouvrage dédié à l'évêque[2], (fig. 93) et ensuite d'ex-libris.

Mgr de Lenzbourg fit exécuter plus tard un autre cliché pour ses imprimés officiels, (fig. 94) sur lequel il écartela simplement ses armes avec celles de l'évêché. L'écu y est posé sur un gracieux cartouche, de style Louis XVI, et soutenu par deux lions couchés.



Fig. 93

Sur son sceau, dont la matrice est conservée au Musée cantonal de Fribourg, nous trouvons les armoiries de famille de l'évêque, seules, et entourées des insignes épiscopaux (fig. 95).

[1] L. Gerster, Die schweiz. Bibliothekzeichen. Nr. 1351.
[2] Geistliche Reden etc., von Emerich Stangenberger. Fribourg 1784.

Pendant le schisme de France, Mgr de Lenzbourg fut nommé administrateur, *sedibus vacantibus*, des diocèses de Besançon et de Belley. Peu d'années après, le diocèse de Lausanne fut détaché du siège métropolitain de Besançon, pour ne dépendre dès lors que directement du St-Siège.

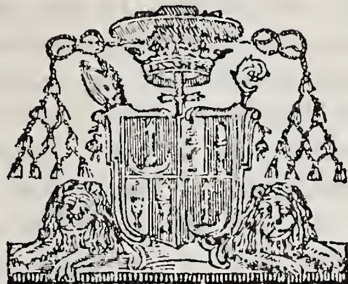


Fig. 94



Fig. 95

Les paroisses de Jougne et des Hôpitaux, qui appartenaient au diocèse de Lausanne, étaient sur territoire français, et en vertu de cela les rois de France prétendaient avoir un droit à la présentation des évêques de Lausanne. Louis XVI, pour augmenter leurs revenus, accorda la commende du prieuré de Prévessin, au Pays de Gex, à Mgr de Lenzbourg, et le pape Pie VI expédia le 20 octobre 1788, une bulle de dispense à ce sujet.

Bernard-Emmanuel de Lenzbourg mourut à Fribourg le 14 septembre 1795, et fut enseveli dans l'église des Cordeliers.

Jean-Baptiste d'Odet
1796—1803.



Fig. 96

Jean-Baptiste d'Odet d'Orsonnens, d'une famille patricienne de Fribourg, naquit le 2 août 1752 dans cette ville. Il fit ses études de théologie dans un séminaire de Paris, et fut déjà nommé en 1774, avant son retour au pays, chanoine du chapitre de St-Nicolas, puis en décembre 1781, curé d'Assens dans le canton de Vaud.

En octobre 1795, le pape Pie VI l'appela à l'évêché de Lausanne, mais ses bulles ne furent expédiées que le 27 juin 1796. Il fut sacré dans l'église de la royale abbaye de St-Maurice

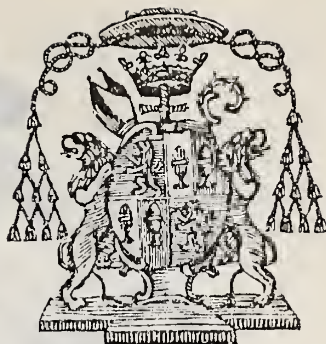


Fig. 97

en Valais, le 30 novembre de la même année, et fit son entrée à Fribourg le 8 décembre suivant [1].

Les armes de Mgr d'Odet d'Orsonnens étaient : *d'azur au lion d'argent*.

Nous reproduisons ici l'ex-libris [2] qu'il s'était fait faire, comme curé d'Assens (fig. 96); il nous donne ses armoiries simples. C'est une gravure sur cuivre exécutée par F. Schueler. Comme évêque il écartela ses armes avec celles de l'évêché de Lausanne. Voici la reproduction des armes, dont il timbra, dès sa nomination, les pièces officielles de l'évêché (fig. 97). Sur cette gravure sur bois, ses armes de famille sont aux quartiers 1 et 4, et celles de l'évêché aux quartiers 2 et 3. Il est à remarquer que le premier ciboire est d'or. Cette composition semble avoir été copiée d'après le second ex-libris de Mgr de Lenzbourg.

Mgr d'Odet eut la tâche difficile de conduire son évêché pendant la période troublée de la Révolution et de l'invasion française. Il mourut, le 29 juillet 1803, au château d'Avry-devant-Pont où il s'était retiré pendant les dernières années de sa vie, et fut enseveli à Bulle, au centre de l'église des Capucins.

Maxime Guisolan
1803—1814.

Maxime Guisolan naquit le 16 mars 1735. Il était originaire de Chénens, village du canton de Fribourg. Il entra dans l'ordre des Capucins et devint définiteur de leur province.

Le 3 septembre 1803 le pape Pie VII l'appela à l'évêché de Lausanne; ses bulles furent expédiées le 27 mars 1804, et il fut sacré dans l'église de la royale abbaye de St-Maurice, le 5 mai suivant.

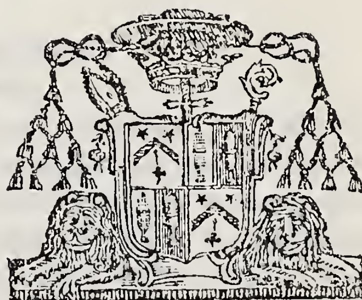


Fig. 98

Ses armoiries étaient: *d'argent au chevron d'azur accompagné en chef de deux étoiles du même et en pointe d'un clou de sable soutenu d'un trèfle de sinople.*

Nous ne savons pourquoi l'armorial vaudois et l'armorial fribourgeois donnent à cet évêque des armes différentes, soit: d'argent au chevron d'azur accompagné de trois molettes du même.

Suivant la coûtume un prêtre régulier, en devenant évêque, devait abaisser ses armes sous un chef portant celles de son ordre; l'évêque Guisolan ne suivit pas cette règle pour le cliché officiel à ses armes, (fig. 98) mais nous trouvons

[1] M. Schmitt, op. cit.
[2] L. Gerster, Die schweiz. Bibliothekzeichen, nº 1698.

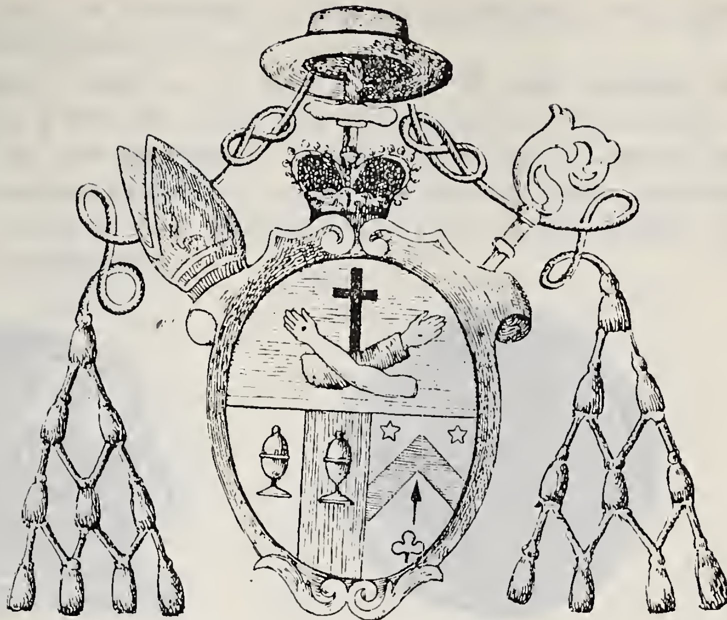


Fig. 99

ce chef dans les armoiries qui décorent son portrait de la galerie des évêques à la chapelle de l'Evêché (fig. 99) et, ici, il est si grand qu'il occupe la moitié de l'écu. Il porte les armes des Franciscains; la seconde moitié porte: parti, au 1 les armes de l'évêché et au 2 les armes de l'évêque. Au lieu de l'ancienne couronne comtale, nous trouvons ici celle de prince du St-Empire.

L'évêque Guisolan mourut le 8 décembre 1814 et fut enseveli dans l'église de son ordre, au couvent des Capucins de Fribourg.

Pierre-Tobie Yenni
1815—1845.

Marie-Pierre-Jean-Tobie Yenni naquit le 27 décembre 1774 à Morlon, village du Canton de Fribourg. Il était fils de Christophe Yenni et de Marie Elisabeth Verdan. Après avoir pris le grade de docteur en théologie au Collège germanique à Rome, il fut ordonné prêtre par Mgr d'Odet, à Fribourg, le 23 septembre 1797, et ensuite, nommé curé de Praroman, poste qu'il occupa pendant 15 ans. Le pape Pie VII le choisit comme évêque de Lausanne, le 20 mars 1815, mais, à cause du retour de Napoléon et du règne des cent jours, il ne fut préconisé que dans le consistoire du 10 juillet 1815, et sacré le 3 septembre suivant dans la collégiale de St-Nicolas[1].

Mgr Yenni timbrait ses pièces officielles de ses armes de famille, écartelées avec celles de l'évêché (fig. 100). Elles furent, pour l'extérieur, copiées sur le

[1] J. X. Fontana, Notice biographique sur Monseigneur Pierre-Tobie Yenni, évêque de Lausanne et Genève. Fribourg 1815.

modèle adopté par Mgr de Lenzbourg. Comme ses prédécesseurs, Mgr Yenni plaça ses armes avant celles de l'évêché.

Ses armes étaient : *coupé, au 1 : d'or à l'aigle de sable couronnée du même, au 2 : d'argent à trois pals noués deux fois et séparés par deux traits.*

Sur le sceau que nous reproduisons ici (fig. 101) et dont la matrice est conservée au Musée cantonal de Fribourg, on peut voir ces armes seules, entourées des insignes de sa charge et de la légende : PET. TOB. YENNI · EPISC. AC COMES LAUS. ET PRINCEPS.

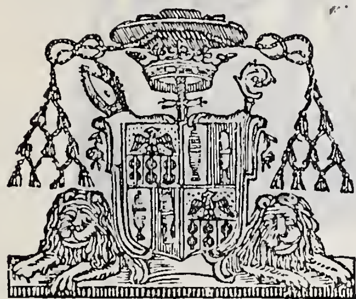


Fig. 100



Fig. 101

Dès 1821 le titre d'évêque de Genève fut donné à l'évêque de Lausanne.

Au moment de la Réforme, l'évêque de Genève avait dû quitter sa résidence, et ses successeurs fixèrent leur siège à Annecy, tout en gardant leur titre d'évêque de Genève. Ils restèrent dans cette ville jusqu'à l'époque du Concordat, en 1801, année où les anciens diocèses de Chambéry, Genève, Maurienne, Tarentaise et une partie de celui de Belley, furent réunis pour former le diocèse unique de Chambéry et Genève.

Après l'entrée de Genève dans la Confédération suisse, en 1815, et l'accroissement de territoire qu'il reçut, le gouvernement genevois fit des démarches pour obtenir la réunion, à un diocèse suisse, des nouvelles paroisses catholiques de ce canton. Appuyé par la Prusse et plus tard par l'Autriche et la France le gouvernement obtint enfin ce résultat, en 1819. Par bref du 20 septembre de cette même année, le pape Pie VII réunit les paroisses catholiques du canton de Genève au diocèse de Lausanne, ainsi que la partie vaudoise de l'ancien diocèse de Genève, qui s'étendait jusqu'à l'Aubonne, et qui jusqu'alors, en vertu d'une délégation apostolique, avait été administrée par l'archevêque de Chambéry.

Depuis près de deux ans le titre d'évêque de Genève était comme en suspens. Il n'était plus porté par l'évêque de Chambéry, et l'évêque de Lausanne ne signait ses pièces officielles que comme évêque de ce diocèse.

Le gouvernement genevois fit faire des démarches à Rome, afin que le titre d'évêque de Genève fut transféré à l'évêque de Lausanne. Par bref du 30 janvier 1821, le pape Pie VII enleva le titre honorifique d'évêque de Genève à l'archevêque de Chambéry, et le conféra à perpétuité à l'évêque de Lausanne [1].

[1] Ch. Seitz, L'historien Niebuhr citoyen de Genève. Genève 1909.

Malgré ce nouveau titre, Mgr Yenni se servit encore de ses anciennes armes jusqu'après 1838. Mais déjà en 1841 nous trouvons ses pièces timbrées d'un nouveau sceau, dont l'ornementation extérieure est plus ou moins exactement copiée sur le précédent, et qui porte écartelées au 1 et 4 les armes de l'évêché de Lausanne, et au 2 et 3 celles du canton de Genève au lieu de celle de l'évêché de Genève, erreur pardonable à cette époque où l'art héraldique était peu en honneur (fig. 102). Les armes de l'évêque sont posées sur le tout; ici comme sur les armoiries décorant ses portraits nous trouvons une petite variante: les fasces nouées sont remplacées par autant de petits cœurs superposés; ces pièces sont aussi séparées par des traits verticaux noirs.

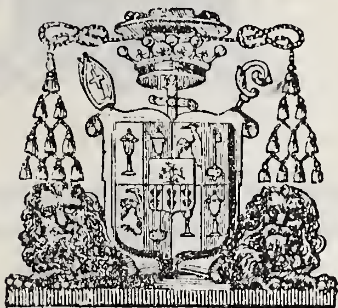


Fig. 102

L'armorial du canton de Fribourg donne encore une autre variante de ces armoiries. Le coupé est remplacé par un chef d'or chargé d'une aigle issante de gueules, et les traits verticaux, placés entre les fasces nouées, sont supprimés. Nous ne savons de quelle source provient cette variante. L'armorial vaudois reproduit cette arme avec les mêmes variantes mais donne le chef d'argent.

En 1843, Charles-Albert décerna à Mgr Yenni un témoignage de sa royale estime, en le créant commandeur de l'ordre des SS. Maurice et Lazare.

Mgr Yenni mourut le 8 décembre 1845, après trente ans d'épiscopat. Il fut enseveli le 16 du même mois, dans l'église de Notre-Dame à Fribourg.

Etienne Marilley
1846—1879.

Etienne Marilley naquit le 29 octobre 1804 à Châtel-St-Denis. Il était fils de Joseph-Alexis Marilley et de Marie-Joséphine Pilloud, de Fruence; il fut ordonné prêtre le 28 mai 1831 et, dès 1835, appelé par Mgr Yenni aux fonctions de directeur au séminaire diocésain. Plus tard il fut nommé vicaire à Genève, puis en 1843 curé de cette ville, mais le gouvernement genevois s'opposa à cette nomination, et l'exila le 15 juin 1845.

Le pape Grégoire XVI le nomma alors évêque *in partibus* et coadjuteur de l'évêque de Lausanne, mais Mgr Yenni étant mort avant l'expédition des bulles, Mgr Marilley fut promu par le pape au siège de Lausanne, les premiers jours de janvier 1846, préconisé le 19 janvier et sacré évêque le 15 mars 1846 dans la collégiale de St-Nicolas. Mgr Marilley, dès sa nomination jusqu'en 1862, timbra ses pièces officielles avec les armoiries écartelées que nous reproduisons ici (fig. 103). Il fit la même erreur que son prédécesseur et écartela les armes de l'évêché de Lausanne avec celles du canton de Genève au lieu des armes de l'évêché du même nom. Il ne plaça pas d'armoiries de famille sur le tout.

En 1847 Mgr Marilley reçut du roi de Sardaigne la croix de commandeur de l'ordre des SS. Maurice et Lazare.


Fig. 103


Fig. 104

Le 25 octobre 1848, victime expiatoire du gouvernement radical fribourgeois, il fut exilé à Chillon, puis à Divonne, pour avoir recommandé à ses fidèles de refuser le serment civique exigé par la nouvelle constitution[1].

En 1851, le pape Pie IX éleva Mgr Marilley au rang de prélat assistant au Trône pontifical, ce qui lui donnait droit au titre de comte.

Après neuf ans d'exil il rentra à Fribourg en 1856.

Dès 1863 Mgr Marilley fit renouveler les armoiries dont il timbrait ses pièces officielles, et l'erreur, sur laquelle nous avons attiré l'attention plus haut, lui fut probablement signalée, car il remplaça dans l'écartelure, les armoiries du canton de Genève par les deux clefs d'or de S. Pierre, sur fond de gueules, armoiries de l'ancien évêché de Genève (fig. 104). Par contre un nouveau changement fut introduit; l'épée que les évêques de Lausanne avaient jusqu'alors posée en pal derrière leurs armes, et qui symbolisait leur ancien droit de haute justice, fut prise par le graveur pour une croix. Dès lors tous les évêques, jusqu'à aujourd'hui ont porté cet attribut.

En vue de rétablir peu à peu, dans le canton de Genève, l'ancien évêché de ce nom, le pape Pie IX voulut former en 1864 une administration séparée pour les catholiques genevois et pour cela créa un vicariat général, dont l'abbé Mermillod fut le titulaire. Mgr Marilley ainsi que la plupart de ses concitoyens n'approuvait pas ces projets, qui, malgré ses conseils, avaient été conçus par la cour de Rome et une partie du clergé genevois[2]. Comme ces projets de transformation le mettait dans une position fausse vis-à-vis de son auxiliaire, il donna, le 23 octobre 1872, sa démission d'évêque de Genève. Par le bref du 16 janvier 1873 le vicariat général fut transformé en vicariat apostolique; dès


Fig. 105

[1] Mgr Marilley ou le prisonnier de Chillon (G. Mermillod). Carouge 1848.

[2] J. Gremaud, Notice biographique sur S.-G. Mgr Etienne Marilley, évêque de Lausanne et Genève, archevêque de Myre. Etrennes fribourgeoises 1890.

ce moment et jusqu'à la fin de son épiscopat Mgr Marilley changea ses armes officielles (fig. 105). Il enleva les armes de l'évêché de Genève, et les remplaça en signe de protestation, par une croix funèbre sur fond blanc.

L'armorial vaudois donne comme armes à cet évêque: de gueules à une tour d'argent accompagnée en pointe de deux branches posées en sautoir du même; mais Mgr Marilley n'a porté ces armes sur aucun document officiel.

En 1872, Mgr Marilley avait reçu de la ville de Rome le titre de citoyen romain. Ce titre avait été accordé à tous les évêques ayant assisté à la canonisation des martyrs du Japon.

Le 27 novembre 1879 Mgr Marilley démissionna comme évêque de Lausanne.

Le 11 mai 1883 il fut élevé au siège archiépiscopal et titulaire de Myre.

Il mourut le 17 janvier 1889 et fut enseveli le 21 suivant dans l'église des Cordeliers à Fribourg.

Christophore Cosandey
1879—1882.

Christophore Cosandey naquit le 16 décembre 1818 à la Scheur, près St-Sylvestre, dans le canton de Fribourg. Il était fils de Jacques Cosandey et de Catherine Zosso. Sa famille était originaire du hameau de Halten dans la commune de St-Ours, paroisse de Tavel, où ses ancêtres habitaient depuis longtemps[1].

Après avoir pris ses grades de docteur en philosophie et en théologie au Collège germanique à Rome, Christophore Cosandey fut ordonné prêtre le 18 décembre 1841. En 1843 il fut nommé chanoine de St-Nicolas, et en 1858 Mgr Marilley lui confia les fonctions de supérieur et professeur au Séminaire diocésain. En 1869 il fut appelé à Rome comme théologien du Concile. Cette même année il reçut le titre de vicaire général honoraire du diocèse de Lausanne, et de camérier secret surnuméraire de Sa Sainteté.



Fig. 106

En 1879, après la démission de Mgr Marilley, il fut désigné comme évêque de Lausanne. Le 19 décembre 1879 il fut préconisé à Rome et sacré le 15 février 1880 dans la même ville[2].

Mgr Cosandey n'était donc qu'évêque de Lausanne, Mgr Mermillod ayant été nommé vicaire apostolique de Genève, aussi, dans ses armes officielles, il écartela simplement les armes de l'évêché de Lausanne avec celles de sa famille. Dans les armes de l'évêché on commit l'erreur d'intervertir les émaux. Les armes de sa famille étaient d'après l'armorial fribourgeois: coupé d'azur à l'aigle issante d'or, et d'argent à une plante de sinople mouvant d'un mont à 3 coupeaux du même. Mais sur son sceau officiel (fig. 106) il portait: d'argent au

[1] Vie de Sa Grandeur Mgr Cosandey, évêque de Lausanne, par M. l'abbé J. Genoud. Fribourg 1885.

[2] Le sacre et la réception de S.-G. Mgr Cosandey, évêque de Lausanne. Fribourg 1880.

mont à 3 coupeaux de sinople accompagné en chef de trois quintefeuilles mal ordonnées du même, au chef d'azur chargé d'une aigle issante d'or. Sur les portraits de Mgr Cosandey on trouve au lieu d'un chef, un coupé d'azur et d'argent.

Sa devise était : *Vinctus in domino.*

Mgr Cosandey mourut le 1er octobre 1882 et fut enseveli le 5 octobre dans la nef de la collégiale de St-Nicolas, à Fribourg.

Gaspard Mermillod
1883—1891.

Gaspard Mermillod naquit le 22 septembre 1824 à Carouge près Genève. Sa famille, originaire de Savoie, était établie à Bardonnex dans la paroisse de Compesières, au canton de Genève. Il était fils de Jacques Mermillod et de Pernette Mégard. Il fut ordonné prêtre le 24 juin 1847 et plus tard nommé vicaire à Genève, puis, en 1857, recteur de Notre-Dame et en 1864 curé de Genève. Comme nous l'avons dit plus haut, le pape Pie IX, voulant former une administration séparée pour les catholiques du canton de Genève, créa en 1864 un vicariat général et appela, pour Genève, l'abbé Mermillod aux fonctions d'évêque auxiliaire de l'évêque de Lausanne et Genève. Il fut consacré le 25 septembre 1864. Le pape le créa en même temps évêque *in partibus* d'Hébron. Ce titre et ces fonctions obligèrent Mgr Mermillod à se choisir des armoiries afin d'en timbrer ses pièces officielles. Grâce à son talent oratoire Mgr Mermillod avait réuni de grosses sommes dans les tournées de collectes qu'il fit en Suisse et à l'étranger, pour la construction de l'église gothique de Notre-Dame à Genève, qui, plus tard, fut injustement enlevée aux catholiques genevois par le gouvernement radical; en récompense, le pape Pie IX lui donna, pour cette église, une statue de la Vierge, œuvre du célèbre sculpteur Forzani (fig. 107). Ce fut cette statue qu'il prit comme pièce principale de ses armoiries. Il la surmonta d'un mantel diminué d'azur, chargé d'une étoile d'or, accostée de deux colombes portant un rameau d'olivier. L'étoile d'or sur fond d'azur devait sans doute rappeler le patron de l'évêque: Gaspard, l'un des trois rois mages, car, sur les anciennes peintures du moyen âge, nous constatons en effet que les héraldistes de cette époque avaient attribué des armoiries à ces personnages; le roi Gaspard est toujours accosté d'un écu d'azur semé d'étoiles d'or.



Fig. 107



Fig. 108

Il prit comme devise: *Veritas et misericordia.*

Voici le cliché officiel dont il se servit jusqu'en 1883 (fig. 108).

Après la démission de Mgr Marilley comme évêque de Genève, Pie IX transforma, par bref du 16 janvier 1873, le vicariat général de Genève en vicariat apostolique, dont Mgr Mermillod fut également le titulaire. Mais le gouvernement de Genève s'opposa à cette transformation et exila Mgr Mermillod.



Fig. 109



Fig. 110

Au moment de la mort de l'évêque de Lausanne, en 1882, Léon XIII avait succédé au pape Pie IX; n'étant pas partisan du vicariat apostolique, il nomma Mgr Mermillod évêque de Lausanne et Genève, et supprimait ainsi le vicariat et, par ce fait même tout rentra dans l'ancien état de chose. Il fut préconisé le 15 mars, et fit son entrée à Fribourg le 28 avril 1883.



Fig. 111



Fig. 112

Dès sa nomination il employa le sceau officiel suivant (fig. 109) portant les armes des deux évêchés écartelées et ses armes personnelles sur le tout. Ici comme chez son prédécesseur on fit la même erreur pour les armes de l'évêché de Lausanne, les émaux furent intervertis. Pour accompagner sa signature sur ses circulaires, Mgr Mermillod se servit aussi, un peu plus tard, d'une sorte de sceau ogival (fig. 110) portant l'inscription : *Caspar · episcopus Lausannen. et Gebennen.*

et au centre la Vierge de ses armes, accompagnée à droite et à gauche des armes des deux évêchés, de sa devise, et au-dessus des deux colombes et de l'étoile.

Dans le Consistoire du 26 juin 1890 Léon XIII donna à Mgr Mermillod le chapeau de cardinal. Il fut le second cardinal suisse: Matthieu Schinner avait été le premier.

Comme cardinal et évêque il se servit des deux types suivants (fig. 111 et 112), formés de l'écu aux armes personnelles du cardinal seules et posées sur la croix, entourées du chapeau cardinalice et soutenues d'une banderole avec la devise: *Veritas et misericordia.* Tous les sceaux de ce prélat sont très disgracieux et exécutés sans le moindre art et, sur aucun, le type de la Vierge choisi par Mgr Mermillod, n'est exactement copié.

Le 30 janvier 1891 Léon XIII demanda à Mgr Mermillod la résignation de son siège épiscopal. Il se retira alors à Rome où il mourut l'année suivante, le 23 février 1892. Il fut enseveli au Campo Verano dans le caveau des Pères Chartreux.

Joseph Deruaz
1892.

Pour les armoiries de Mgr Deruaz, l'évêque actuel de Lausanne et Genève, nous renvoyons nos lecteurs à la notice que nous avons publiée dans les *Archives héraldiques suisses 1904,* page 98.

Der schweizerische Bärenorden

von W. F. v. Mülinen.

(Hiezu Tafel XII).

Im letzten Winter hat die bernische Stadtbibliothek einen Kupferstich in Schabmanier erworben, der einen phantastisch gekleideten Mann darstellt und die Unterschrift trägt: *Chevalier de l'ordre de l'ours.* Was mochte das sein? Von einem Bärenorden hatte ich noch nichts gehört. Ich griff zu Leu, der mich nicht im Stiche liess. Da vernahm ich (II, 45): „Bären-Ritter-Orden. Soll von Kaiser Friderico II. bey seiner Durchreise in dem Kloster St. Gallen a° 1213 zu der Zeit, da auch viele andere Ritterorden entstanden, gestiftet worden sein und zwar, wie einige vorgeben, dem St. Gallo zu Ehren und dem Abt von St. Gallen, welches Stifft einen Bär in dem Wappen führet, eine Gnade zu erweisen, so dass auch ein jedesmaliger Abt daselbst des Ordens Meister und Haubt seyn solle und die darinn aufgenommenen Ritter diesem Abt und Convent treu zu seyn schweren müssen. Nach Anderer Meynung aber geschah diese Stiftung zu Ehren St. Ursi, welcher zu Solothurn gemartert worden seyn soll; desswegen es auch von selbigen St. Ursi-Ritter-Orden genennet wird; wie denn auch nach Einigen die Ritter eine güldene Kette, samt einem Pfenning, in welcher das Bildniss eines schwarzen Bärs gestanden, nach Andern aber die Figur eines Bärs an einer güldenen mit Eichen-Blättern durchflochtenen Kette getragen



Fig. 113
Brustbild des Bären-Ordens-Ritters in Originalgrösse des Stichs.

haben (Fig. 113). Es soll auch dieser Orden bei Abname der Gewalt des Adels in selbigen Landen, oder mit dem Anfang der Eydgenössischen Freyheit in Abgang gerathen seyn. Man sieht solchen Orden um so mehr für verdächtig an, weil in den alten, von den Stiftungen des Klosters St. Gallen handelnden Schriften, desselben nicht gedacht wird."

Später kam mir zu Gesicht, was Graf Theodor Scherer Boccard 1880 im Anzeiger für schweizerische Geschichte (III, 321—323) darüber aus den Acta Monasterii St. Galli veröffentlicht hat. Darin ist ausdrücklich gesagt, dass der Kaiser zu Gunsten des Abtes von St. Gallen den Orden gestiftet habe, um die Brust schweizerischer Edler zu schmücken, die in seinem Kriegsdienste sich verdient gemacht. Wer in den Orden aufgenommen werden sollte, musste die Nacht vor St. Gallen-Tag mit Fasten und Gebet zubringen. Am folgenden Morgen wurde er in die Kirche geführt, mit einem auf dem Altare gesegneten Schwert umgürtet und einer Kette angetan, an der eine Schaumünze mit dem Bilde eines schwarzen Bären hing. Der neue Ritter musste dem Abte Treue schwören und geloben, die Kirche gegen die Ungläubigen zu verteidigen. Der Verfasser dieses Abschnittes der Acta Monasterii S. Galli berichtet auch, der Orden sei dem h. Gallus geweiht worden, den Namen aber habe er vom h. Ursus gehabt.

Eine solche doppelte Beziehung, auf den Namen des St. Urs und auf die Bärenlegende des h. Gallus, ist aber von vornherein unmöglich und trägt zu offenkundig den Stempel der Erfindung. Aber der ganze Orden überhaupt ist eine Legende.

Die Acta Monasterii S. Galli stützen sich auf

Aubertus Miraeus, Origines equestrium sive militarium ordinum 1609,

Andreas Favinus, Theatre d'honneur et de chevalerie, ou l'histoire des ordres militaires 1620,

Elias Ashmael, richtiger Ashmonel, Institution, laws and ceremonies of the most noble order of the Garter 1672. (Dieses Werk war mir nicht zugänglich).

Diese drei sind Schriftsteller des 17. Jahrhunderts; weiter zurück konnte ich die Nachrichten über den Orden nicht verfolgen. Es ist bezeichnend, dass die ersten Berichte von Fremden stammen. Unsere Quellen enthalten keine Silbe von der Sache. Mit Miraeus, der überhaupt nicht zuverlässig ist, hat es noch eine besondere Bewandtnis. Weder in dem von Hottinger zitierten Kap. XI noch in Kap. II, wie Leu angibt, noch in einem andern Kapitel, steht ein Wort von

dem Orden. Was Favinus (André Favyn, Parisien, advocat en la Cour de Parlement) in seinem Werke, II 1443, erzählt, klingt recht wunderbar:

« L'Ordre de l'Ours (dont la plus part des Armes des Cantons et de leurs Confederez sont chargées) institué par le dit Empereur Frederic deuxiesme, ... n'estoit composé que d'une Chaine d'or, à une Ovale au bout de mesme, chargée d'un Ours esmaillé de Noir dessus une Terrasse esmaillée de Synople. En faveur et memoire des trois Chefs Fondateurs de la liberté de Suysse, on entoura ceste Chaine d'Or d'une autre faicte a fueille de Chesne, pour monstrer qu'ils avoient esté les Conservateurs de l'honneur, de la vie, et des biens de leurs Concitoyens. Et qu'en suite avec le temps, et selon les occurences, les autres Cantons de Suysse et leurs voisins, en ceste cause commune, se sont associez, unis, ioincts, et liez ensemble Lambendo à la façon de l'Ours qui fait un frere Lombard informe et sans figure qu'il descouvre, et polit puis apres en luy donnant sa forme, si nous croyons l'Aristote, Aelian et Pline au Livre Huictiesme de son Histoire naturelle, Chapitre 36. Hi sunt candida informisque caro, paulo Muribus maior, sine oculis, sine pilo. Ungues tantum prominent; hanc Lambendo paulatim figurant. Et ceste Beste aime si tendrement ses Petits que Plutarcque au Traicté de l'Amour des Peres envers leurs Enfants en a tiré des comparaisons et similitudes. En un mot durant les Guerres d'Italie sous le Roy François Premier, ceste Nation belliqueuse de Suysse estoit designee et remarquee par l'Ours, les Milanois par la Givre, et les François par la Salamandre, Devise du dit Roy François, et les Imperiaux par l'Aigle

Ursus atrox, Aquilaeque leves, et tortilis Anguis
Cesserunt flammae iam Salamandra tuae. »

Favinus beruft sich (II 1420) für die Zeremonie der Aufnahme in den Orden auf die Histoire ecclésiastique von Walafried Strabo und den Mönch von St. Gallen, die für eine Stiftung des 13. Jahrhunderts nun freilich nicht als Gewährsmänner dienen können. Es muss irgend eine Verwechslung vorliegen. Favius Zitat (Hoc die mos est, ut nocte praecedenti vigiliis factis, gladiis super majus altare positis et benedictis, post vigilias et baleneas novi milites ab abbate militari cingulo et ursi torque aureo decorentur post obsequium monasterio et abbati praestitum) liess sich trotz gründlicher Bemühungen auch meines Freundes Dr. Johannes Bernoulli nicht nachweisen. Auf p. 1440 gibt Favinus noch das sonderbare Bild der Ordenskette, die alle Wappen der Eidgenossen und ihrer zugewandten Orte einschliesst (s. Tafel XII). Auch dieses ist wohl nicht seine freie Erfindung, aber auf welche Quelle geht es zurück?

Friedrich II. war im März 1213 von Augsburg nach Konstanz gekommen, wo er einen Hoftag hielt. Aus seiner Kanzlei gingen dort mehrere Verfügungen; von allen, die bekannt sind, betrifft keine das Kloster oder den Abt von St. Gallen. Dagegen war dieser am Hoftage und wirkte bei allen in Konstanz geschriebenen Urkunden als Zeuge mit. Ausgeschlossen ist ja natürlich ein Besuch des gebildeten Königs in dem berühmten Kloster nicht; im Jahre 1212 hatte ja ein solcher stattgefunden. Es bleibt aber sonderbar, dass, soviel wir wissen, keine Verfügung zu Gunsten des Abtes von St. Gallen erlassen worden ist in den Jahren 1212 und 1213.



Fig. 114
Chevalier de l'Ordre de l'Ours en Suisse.
(24 cm hoch, 14 cm breit)

Die Berichte über den Orden fanden schnell Eingang in schweizerische Werke, so in Haffners Schauplatz 1666 (I, 296), in Hottingers helvetischen Kirchengeschichten 1708 (II, 8), in Leus Lexikon 1748 (II, 45), in Bridels Conservateur 1815 (VII, 272), dann auch in Biedenfelds Ritterorden 1841 (I, 91), wobei der eine oder andere, wie Leu, seinem Verdachte Ausdruck gibt. Dem Ende des 18. Jahrhunderts gehört auch der Stich an, der in Fig. 114 abgebildet ist. Man kann zu Füssen des Ritters noch lesen: J. Ch. Boi... fec. 1782 Nr. 9 A. Wer den Stich hat besorgen lassen und dadurch den schwankenden Glauben an diese Fabel neu beleben wollte, ist mir nicht bekannt.

Hypothèses concernant l'origine de la maison de Blonay.

Par Maxime Reymond.

Contrairement à l'opinion courante, le nom de Blonay n'a pas été apporté dans le pays de Vaud par les seigneurs de ce nom. Il existe avant qu'apparaissent les Blonay.

Le cartulaire de Lausanne reproduit [1] un dénombrement de chesaux, de vignes et de champs que le chapitre possédait dans la région de Vevey. Ce document fut copié en 1235, d'après un ancien cartulaire de la B. Marie, détruit la même année dans l'incendie de la cathédrale. Cet antique registre, pour autant qu'on peut s'en rendre compte par d'autres mentions, dut être rédigé au XI[e] siècle. Le dénombrement de Vevey porte en tout cas les caractéristiques de cette époque; peut-être même pourrait-il être des environs de l'an 1000. On remarque en effet que les chanoines de Lausanne sont encore appelés *fratres lausannenses.* Les noms de famille sont inconnus; les prénoms, tous d'origine germanique, ne sont pas romanisés. Vevey est appelé *Vivescio*, ce qui est l'orthographe des diplômes rodolphiens.

Or, ce dénombrement dit que le chapitre possède à *Blunai* une vigne que tient le seigneur, *quam tenet dominicus.* Un autre passage du même acte montre qu'à ce moment Blonay était non seulement un lieu dit, mais un *fine,* un district, que limitait à l'ouest le *fine* de Pesières, au nord-ouest le *fine* de la Vevyre, au midi celui de Vassin.

Blonay est donc bien un nom indigène. M. le professeur H. Jaccard [2] le fait venir de *Bloniacum,* domaine du gallo-romain Blonius.

Quant au château, la plus ancienne mention est de la seconde moitié du XII[e] siècle. Par un acte ratifié par Vaucher de Blonay, mort peu après 1177, ses fils Pierre et Guillaume donnèrent au monastère d'Hauterive la dîme des Faverges, *in illo anno in quo ceperunt Friurenci e Blonai* [3]. S'il faut, avec M. de Gingins [4], traduire *ceperunt* dans le sens de construire, il ne peut s'agir que d'une reconstruction, car le château de Fruence est déjà mentionné en 1095 [5].

* * *

Les textes qui peuvent servir à établir l'origine de la maison de Blonay sont les suivants:

1° — 1038, octobre 13. — Prestaire accordée par Bourcard, archevêque (de Lyon) et abbé de Saint-Maurice, à Louis, fils de Gui, par les mains d'Otton, avoué de Bourcard [6]. — *Actum Agauno.*

2° — 1051. — Prestaire accordée par Bourcard, abbé, à Thierry, par les mains de son avoué Otton [7].

---

[1] Pages 374-377.

[2] *Essai de toponymie,* p. 38.

[3] *Livre des donations d'Hauterive,* publié par M. Gremaud, n° 235.

[4] *Note sur l'origine de la maison de Blonay,* dans les *M D R,* t. XX, p. 255.

[5] Louis de Charrière, *Dynastes de Cossonay,* p. 257.

[6] *M D R,* t. XXII. p 6.

[7] *Monumenta Hist. Patriae,* chart. II, n° 119.

3° — 1068 (26 avril?). — L'abbé de Saint-Maurice Bourcard et le prévôt Anselme donnent en prestaire le village et l'église d'Attalens à Eldegarde, femme de l'avoué Otton, à son fils Vaucher et à ses fils nés et à naître. — Signé Otton, avoué[1]. — *Actum Agauno.*

4° — 1080. — Concession faite par Louis de Festernes aux chanoines d'Abondance, dans laquelle on a lu: «*Amedeus qui advocatiam ecclesie Agaunensis vindicavit sibi*[2]». — Fait à St-Maurice.

5° — 1108, 2 mai. — Autre concession faite aux chanoines d'Abondance par le chapitre de St-Maurice. *Actum in Agauno. Hæc sunt nomina laicorum principum qui testis sunt: Amedeus de Ploniaco*[3]. — Une autre copie porte: *Hæc sunt nomina eorum principum qui testes interfuerunt: Amedeus de Bloniaco*[4].

6° — 1146? (ou 1216), avril. — Aymon, seigneur de Faucigny, donne à Aymon, seigneur de Blonay, son parent *(consanguineus)* et ami, le territoire de de Saint-Paul en Savoie, pour y construire un château[5].

7° — 1083, 1er février. — Gui (de Faucigny), évêque de Genève, donne au monastère de Cluny l'église de Contamine, du consentement de ses frères Guillaume et Amédée, pour le repos des âmes de son aïeul Aimerard, de son père Louis, de ses oncles Gui, Giselbert, Otton et Guillaume[6].

Le fait de l'avouerie de Saint-Maurice est restée dans la maison de Blonay jusqu'au milieu du XIIe siècle, a fait admettre que l'avoué Otton, mentionné de 1038 à 1068, était la tige de cette famille. Il n'y a qu'une objection. L'acte de 1068 donne un seul fils à Eldegarde, la femme d'Otton, car la formule: fils nés ou à naître, se rapporte surtout à des enfants à venir. Or, Amédée de Blonay est déjà majeur en 1080, et l'absence de son nom est d'autant plus surprenante que c'est lui et non pas Vaucher (lequel fut la souche de la maison d'Oron) qui hérita de l'avouerie. L'objection a été faite par M. de Foras[7]. On peut y répondre qu'Otton peut avoir été marié deux fois; il aurait eu Amédée de sa première femme, Vaucher de la seconde; et Amédée n'avait rien à voir dans la concession de 1068 faite à la mère de Vaucher.

On peut donc bien admettre qu'Amédée est le fils d'Otton. S'il n'avait été que son neveu, comme le pensait M. de Foras, on ne comprendrait pas pourquoi l'avouerie importante de Saint-Maurice a passé d'oncle à neveu, alors que le premier avait un fils, et surtout de cadet en cadet, ce qui serait le cas s'il faut prendre l'un et l'autre dans la maison de Faucigny.

---

[1] *Mémorial de Fribourg,* t. II, p. 343.

[2] L'acte n'a pas été publié. Il est analysé dans de Gingins, M D R, t. XX, p. 252, et dans Mercier, *l'Abbaye et la vallée d'Abondance,* p. 24. M. Piccard, *l'Abbaye d'Abondance,* p. 8, croit que cet acte est le même qu'une charte de 1043 (?) dont il donne le texte; mais ce ne peut être la même puisqu'il n'y est pas question d'Amédée de Blonay, qui n'aurait d'ailleurs pu être avoué de Saint-Maurice en 1043.

[3] Mercier, *L'abbaye d'Abondance,* p. 308.

[4] Guichenon, *Hist. de Savoie,* preuves p. 29, et de Gingins, M D R, t. XX, p. 249.

[5] *M D G,* t. XIV, p. 8. La date doit être fautive, car en 1146 il n'y avait pas d'Aymon de Blonay. On a proposé de lire 1216, date qui à tous égards est plus vraisemblable.

[6] *M D R,* t. XX, p. 266.

[7] *Armorial de Savoie,* t. I, art. *Blonay.*

Cette filiation des Faucigny, affirmée en tout premier lieu par M. de Charrière,[1] se base sur l'acte de 1146 (ou plutôt de 1216) affirmant la consanguinité des Faucigny et des Blonay, et sur l'acte de 1083 qui montre l'existence d'un Otton de Faucigny contemporain de l'avoué Otton. Il est à considérer toutefois, d'une part que le terme *consanguineus* est vague — surtout employé en 1216, un siècle et demi après la séparation des deux branches — et peut s'expliquer par une parenté par les femmes, de l'autre qu'il est étrange que les aînés de la maison de Faucigny n'aient jamais émis de prétentions sur l'avouerie de Saint-Maurice.

* * *

M. Albert de Montet a proposé une autre filiation[2]. L'archevêque Bourcard III, abbé de Saint-Maurice, appartenait à la maison de Savoie. Il avait un frère du nom d'Otton. Il est bien plus vraisemblable que c'est ce frère là qui fut avoué du monastère d'Agaune, car les comtes de Maurienne avaient tout intérêt à concentrer dans leurs propres mains toute l'administration spirituelle et temporelle de l'importante abbaye.

L'hypothèse de M. de Montet est une solution très élégante du problème. Mais pour pouvoir l'admettre, il faut au préalable être au clair sur l'état civil de Bourcard III, et c'est là que gît la difficulté.

Bourcard III, avant d'être archevêque de Lyon, avait été évêque d'Aoste[3]. Il porte cette qualification dans deux actes de 1024 et 1026[4], dont le dernier fait mention du comte Humbert, et il faut remarquer que les biens dont on parle dans le second document sont dans le comté d'Aoste, dont Humbert paraît bien être le comte.

Cet évêque Bourcard est certainement le même que celui mentionné dans un acte du 8 avril 1022[5] par lequel l'évêque de Langres donne des biens à Ambilly en Genevois au comte Humbert et à ses deux fils Amédée et Bourcard évêque. Il est vrai que certains auteurs placent à l'année 1023 une donation d'Anselme I, évêque d'Aoste, mais l'acte original porte 923[6], indiction XI; si l'on n'admet pas l'an 923, l'indiction XI se rencontre avec l'année 1013, qui est la date la plus vraisemblable.

L'évêque Bourcard III, qui fut abbé de Saint-Maurice, était donc le fils du comte Humbert. Qui est maintenant ce comte Humbert? L'idée la plus naturelle est qu'il s'agit d'Humbert aux Blanches-Mains, dont les fils se nomment Amédée, Bourcard, Aymon et Otton. Le fait est d'autant plus plausible que l'acte de 1022 concerne une terre en Genevois et qu'en 1026, Humbert apparaît comme comte d'Aoste. Ici surtout, il ne peut s'agir que d'Humbert aux Blanches-Mains.

---

[1] *Dynastes de Cossonay*, p. 258, note.

[2] *Revue suisse de photographie*, 1890.

[3] Carutti, *Regesta comitum Sabaudiae*, nº 87 — cf. Manteyer, *Origines de la maison de Savoie*, 1899, p. 476-479, 522-525 et *notes additionnelles*, 1901, p. 437-439.

[4] Carutti, id. nº 57 et 59, à rectifier d'après Manteyer, *Origines de la maison de Savoie*, 1899, p. 375-377. Textes dans *Monumenta Hist. Patriae*, chart. t. II, nºs 95 et 96.

[5] *Monumenta Hist. Patriae*, chart. I, nº 251.

[6] *Monumenta Hist. Patriae*, chart. t. II, nº 16. M. de Manteyer remarque qu'Anselme paraît encore en 1025 au concile d'Aoste (*Origines de la maison de Savoie*, la paix en Viennois, 1904, p. 106). Si ce concile a eu lieu (ce n'est pas certain) il faudrait admettre avec M. de Manteyer que Bourcard a été coadjuteur de son oncle Anselme de 1022 à 1025.

Seulement, si l'abbé Bourcard est le fils d'Humbert aux Blanches-Mains, l'avoué Otton n'est pas son frère, car la carrière de ce dernier est bien connue. Il fut comte en Maurienne, marquis en Italie et mourut en 1060, alors que l'avoué Otton vivait encore en 1068, et les comtes de Savoie descendent de lui.

Mais M. de Montet s'appuie sur une autre théorie qui, si nous ne faisons erreur, a été imaginée par M. de Gingins[1] et a été acceptée par M. Carutti. Elle tend à dire qu'il existait une autre branche de la maison de Savoie, ayant elle aussi un comte Humbert, père d'Amédée, de Bourcard et d'Otton, branche qui aurait gouverné le comté de Belley. C'est ce second Bourcard qui serait l'abbé de Saint-Maurice, et son frère Otton serait l'avoué.

Pourtant, à les serrer de près, les textes n'autorisent pas cette interprétation. Le dernier historien de la maison de Savoie, M. de Manteyer,[2] se refuse à l'admettre, et l'examen des textes fait indépendamment de ses ouvrages nous avait amené à la même conclusion. Nous ne voulons pas entrer dans la discussion de documents qui sont hors de notre sujet. Nous nous bornerons à dire que l'acte du 18 novembre 1026, dans lequel le comte Humbert et l'évêque Bourcard cèdent une terre située dans le comté d'Aoste, ne permet guère de supposer que cet Humbert soit un comte de Belley indépendant d'Humbert aux Blanches-Mains[3]. D'autre part, les biens du comte Amédée de Belley passèrent certainement au marquis Otton, souche des comtes de Savoie, ce qui est naturel puisque c'était son frère. Mais si cet Amédée appartient à une autre branche de la famille, comment se fait-il que le comté ait passé à des parents éloignés, plutôt qu'à l'avoué Otton, son frère supposé?

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que le roi Conrad de Bourgogne avait eu d'une maîtresse Aldiud l'archevêque de Lyon Bourcard II. Aldiud épousa Anselme, comte des Equestres, dont elle eut le comte Ulrich, l'archevêque Bourcard de Vienne, l'évêque Anselme II d'Aoste et Ancilie ou Auxilie, qui fut l'épouse d'Humbert aux Blanches-Mains et la mère de Bourcard III. Ce dernier était donc bien le neveu de Bourcard II et du roi Rodolphe III, lequel était cousin de l'évêque Henri de Lausanne.

Tout ceci nous amène logiquement à conclure que l'avoué de Saint-Maurice Otton n'était pas le frère de Bourcard III. Cependant, on pourrait faire une objection. Le dernier fils d'Humbert aux Blanches Mains, Otton, étant cadet de famille, n'aurait-il pas été avoué de l'abbaye avant de devenir par son mariage marquis en Italie? La proposition serait fondée si nous ne connaissions pour l'avoué Otton que l'acte du 13 octobre 1038. Mais l'avoué Otton est encore mentionné en 1051, et en cette même année, le fils d'Humbert aux Blanches-Mains est qualifié de marquis[4]. Le même avoué vivait encore en 1068 marié à

---

[1] *Note sur l'origine de la maison de Savoie,* dans les M D R, t. XX, p. 230.

[2] *Origines de la maison de Savoie,* 1899, p. 478-481.

[3] On pourrait objecter que, dans la donation d'Humbert aux Blanches-Mains en 1040 *(Monumenta Hist. Patriæ,* chart. I, no 312*)* paraît son fils Bourcard, sans qualité ecclésiastique. M. de Manteyer rappelle à ce propos que Bourcard n'était plus archevêque (id. p. 477); quant au titre d'abbé, son importance était moindre.

[4] Carutti, *Regesta,* no 138; cf. Manteyer, *Origines,* 1899, p. 408.

Eldegarde, et le marquis Otton mourut avant le 21 mai 1060, laissant veuve Adelaïde[1]. Or, la date de 1068 est certaine. Enfin, aucun fils du marquis Otton ne porte le nom de Vaucher.

* * *

Nous ne pouvons donc pas rattacher l'avoné Otton directement à la maison de Savoie. Nous le regrettons d'autant plus que la thèse de M. de Montet s'alliait fort bien avec les hypothèses que nous avons soulevées à la séance de la Société d'histoire de la Suisse romande tenue à Blonay le 23 juin 1909.

Nous disions en substance ceci:

Par un acte de 1005[2], l'évêque Hugues de Genève céda à l'évêque de Sion le quart du domaine de Vassin, qu'il avait hérité de son frère Luithard, lequel l'avait eu en don du roi Rodolphe III. Vassin est le territoire situé entre la Tour-de-Peilz et l'Ognonnaz, limité au nord par le *fine* de Blonay, et l'on sait que l'abbaye de Saint-Maurice avait dans la région des biens qui allèrent sans cesse en diminuant pour disparaître au XVII[e] siècle[3].

Ce Luithard se retrouve dans d'autres actes relatifs à l'abbaye de Saint-Maurice. Vers 993-1000, un jugement royal condamne les fils d'un certain Girard à payer au monastère une redevance pour un champ à *Bassuns*, une vigne située à *Tres-Crest*, entre la part de Saint-Maurice, la terre de Rotpert, celle des hoirs de Luithard et celle de Sigifred[4]. Vers 1002-1022[5], le roi Rodolphe III accorde à Eurin une manse à *Cardona*, à condition qu'il soumette à Saint-Maurice deux manses de la terre de *Motholanda*, situés entre Vilar-Leomanc et Vilar-Leuthard, et entre Vilar-Sigifred et *Abasilgicis*.

Nous ne pouvons identifier tous ces noms propres, qui ne nous sont connus que par des copies altérées. *Cardona* est Chardonne. *Bassuns* est probablement Vassin, peut-être aussi Basuges, église, et s'entendrait de l'église qui a donné son nom au village de La Chiesaz, de même que *Abasilgicis*, qui est sans doute *a baselgin*, petite église. Droit au dessous de La Chiesaz sont Hauteville, Villard près l'Ognonnaz et un autre Villard, qui pourraient être les *villas* dont il est question plus haut. D'une manière générale, les deux documents paraissent bien s'appliquer à la région Vevey-Blonay.

Luithard était donc possessionné dans cette contrée et ses biens voisinaient ceux de l'abbaye de Saint-Maurice. Ce Luithard n'était pas le premier venu. L'abbé Odilon de Cluny qualifie son frère l'évêque Hugues de neveu de l'impératrice Adelaïde[6]. Luithard était donc cousin du roi de Bourgogne Rodolphe III et de l'archevêque Bourcard II. Bourcard III, neveu de ce dernier, pouvait bien, par conséquent, avoir pour avoué un héritier de Luithard, et Otton, en fixant

---

[1] Carutti, *Regesta*, n° 156; Manteyer, *Origines*, 1899, p. 530.

[2] *M D R*, t. XVIII, p. 337.

[3] *Mémorial de Fribourg*, t. IV, p. 357 (donation royale du 5 février 1017), *Cart. laus.* p. 375 (XI[e] siècle, terre en Elues). De Montet, *Documents relatifs à l'histoire de Vevey*, p. 79.

[4] *Monumenta Hist. Patriae*, chart. II, n° 48.

[5] idem, n° 54.

[6] Poupardin, *Le Royaume de Bourgogne*, p. 118, conteste l'interprétation du passage d'Odilon admise communément, mais son argumentation n'est pas décisive.

sa demeure à Blonay, restait à la fois au milieu des terres de Saint-Maurice et dans la région où avait vécu Luithard.

Luithard avait ainsi une parenté, indéterminée jusqu'ici, avec Bourcard III et avec la maison de Savoie. Notre hypothèse qui rapproche les Blonay des rois de Bourgogne n'exclut donc pas toute alliance avec la maison de Savoie. Si elle n'établit pas une filiation aussi directe que ne le pensait M. de Montet, nous croyons cependant pouvoir la maintenir.

Nous hasarderons seulement une hypothèse nouvelle. Les évêques Hugues et Henri et leur frère Luithard étaient les neveux de l'impératrice Adelaïde. Il faut supposer une filiation par les femmes plutôt que par les hommes, car le seul frère d'Adelaïde que l'on connaisse, outre le roi Conrad, est le duc Rodolphe qui n'eut très probablement pas d'enfants: ils seraient mentionnés dans les diplômes de l'abbaye de Payerne le concernant.

A quelle famille se rattachaient les trois frères? La similitude de noms pourra servir à nous guider. Leurs prénoms ne se retrouvent pas dans les maisons de Savoie, de Faucigny, de Genève, de Grandson. Mais on les voit dans une famille de Bourgogne qui touche à notre pays, et qui en même temps avait des liens étroits avec l'abbaye de Saint-Maurice.

En 941 et 943, du consentement du roi Conrad, le monastère de Saint-Maurice donna en prestaire au comte Aubri de Mâcon et à ses fils Luithold (ou Luithard) et Humbert des biens importants dans le Varais, l'Ecouen et Salins[1]. Luithold est la souche des comtes de Bourgogne, Humbert celle des sires de Salins. Ce Humbert eut d'une femme inconnue au moins Humbert II, lequel fut le père de Vaucher, sire de Salins, d'Hugues, archevêque de Besançon (1031 à 1048) et d'un autre Luithard[2].

N'est-il pas possible que, bénéficiaire du roi Conrad en 943, Humbert de Salins ait épousé une des soeurs du roi, de laquelle il aurait eu non seulement Humbert II, mais encore les trois frères dont nous nous occupons ici? Nous aurions ainsi le tableau généalogique que voici:

I	*Aubri*, comte de Mâcon, † vers 943 fils de Mayeul, vicomte de Narbonne en 911			
II	*Luithold*, comte de Mâcon † v. 965		*Humbert*, sire de Salins † v. 957 ép.: X, soeur d'Adelaïde de Bourgogne (?)	
III	*Humbert II*, sire de Salins ép.: Ermenbourg de Grandson, viv. 1028	*Hugues*, évêque de Genève (988-1019)	*Henri* évêque de Lausanne (985-1019)	*Luithard*, possessionné à Blonay † avant 993
IV	*Vaucher*, sire de Salins 1044	*Hugues*, archevêque de Besançon (1031-1067)	*Luithard* 1044	*Otton*, 1038-1068, avoué de Saint-Maurice
			Amédée de Blonay	Vaucher d'Oron

[1] *Mon. Hist. Patr.*, chart. II, nos 19 et 20.

[2] Guillaume, *Hist. des sires de Salins*, t. I; Poupardin, le *Royaume de Bourgogne*, p. 216.

Voici encore un autre tableau qui dérive du premier:

I	*Rodolphe II*, roi de Bourgogne descendant du comte bavarois Welf			
II	*Conrad* roi de Bourgogne dont la maîtresse	Aldiud fut mère de	*Adelaïde, impératrice* et aussi de son union avec Anselme comte des Equestres	*X* ép. Humbert I[er] seigneur de Salins
III	*Rodolphe III* roi de Bourgogne	*Bourcard II* archevêque de Lyon	*Anxiltie* ép. Humbert aux Blanches-Mains	*Luithard* possessionné à Blonay
IV		*Bourcard III* archevêque de Lyon	*Otton* comte de Maurienne	*Otton* avoué de Saint-Maurice
V			*Amédée II* comte de Savoie	*Amédée* de Blonay

Il est évident que nous ne donnons pas cette généalogie comme certaine. Mais nous sommes frappé d'une part du fait que les seigneurs de Salins avaient reçu la majeure partie de leurs biens de l'abbaye de Saint-Maurice, de l'autre que la présence d'un évêque Hugues et d'un laïque Luithard à la quatrième génération rend vraisemblable que de pareils prénoms aient pu être employés à la génération précédente.

* * *

Nous avons dit aussi en 1909 qu'il se pourrait que la maison de Blonay eût perdu l'avouerie de Saint-Maurice, après une lutte contre l'ascendant grandissant de la maison de Savoie dans la contrée. Mais Amédée II de Blonay est encore avoué de Saint-Maurice en 1142[1], et c'est le dernier acte dans lequel il paraisse. Son fils Vaucher ne figure qu'en qualité d'avoué de l'abbaye de Hautcrêt. Comme on le voit souvent dans l'entourage du comte de Maurienne Humbert III, il est probable que c'est de plein gré qu'il lui céda ses droits sur les terres d'Agaune[2]. C'est en échange peut-être, que le comte aliéna en sa faveur le château de Chillon[3]. Il y aurait donc eu abandon spontané, et non pas lutte d'influence entre deux familles rivales. Mais c'est bien la maison de Savoie qui y gagna.

Armoiries de Blonay
découverte dans l'église de St-Légier.

L'antique église qui s'élève au centre du village de St-Légier, non loin du château de Blonay, est actuellement en restauration. Au cours de l'exploration

[1] L. de Charrière, *Dynastes de Cossonay*, p. 260.

[2] On ne voit cependant pas que les comtes de Savoie, se soient qualifiés d'avoués de St-Maurice au XII[e] siècle.

[3] *Cart. Hautcrêt,* p. 193, à comparer avec p. 6. La cession de Chillon eut lieu après 1150. On ne sait quand le château revint au comte.

de cet édifice, faite sous la surveillance du service des monuments historiques du Canton de Vaud, on a découvert en mai 1909, dans la chapelle de gauche des deux chapelles qui terminent l'église sur le côté droit et à 3 m 50 au-dessus du sol, un grand écu aux armes de la famille de Blonay. Grâce à l'obligeance de M. A. Næf, archéologue cantonal, nous avons pu avoir pour les *Archives héraldiques* un calque très exact de cette fresque, exécuté par M. E. Correvon, peintre. Malheureusement plusieurs parties de l'enduit étaient tombées, ensorte que les contours du lion ont été endommagés. Les lignes pointillées ne sont pas des essais de reconstitution comme on pourrait le croire au premier coup d'œil,



Fig. 115

mais elles cernent les parties qui sont tombées et par conséquent où il n'y a plus trace de couleur; ceci afin de ne pas induire en erreur celui qui voudra faire un essai de reconstitution de ce lion.

Les armoiries de la famille de Blonay sont : *de sable, semé de croisettes recroisetés au pied fiché d'argent, au lion d'or,* armes portées par la branche aînée dès le XIIIe siècle; tandis que la branche cadette au lieu de porter une brisure selon l'usage, portait ces armes simplifiées c'est-à-dire : *de sable au lion d'or.*

D'après les formes du lion de notre fresque, on peut attribuer celle-ci au XIVe siècle. Il serait intéressant de savoir qui a fondé la chapelle où se trouvent ces armes. Pour avoir cette indication nous nous sommes adréssés à M. Maxime

Reymond, historien dont la compétence en matière d'histoire ecclésiastique vaudoise est bien connue. Voici les renseignements qu'il a bien voulu nous donner:

La visite pastorale de 1416 indique qu'il existait dans l'église de Blonay une chapelle St-Georges fondée par Amédée de Blonay, et une chapelle Ste-Croix fondée par Isabelle, fille de Nicod de Blonay. La lettre de fondation de l'autel St-Georges est de Juillet 1346[1]. Elle émanait de Théobald de Chatillon, coseigneur de Blonay, de Marguerite d'Oron sa femme, veuve d'Amédée, coseigneur de Blonay, et de Mermette de Blonay fille d'Amédée et de Marguerite. Amédée de Blonay est mort entre 1342 et 1346.

Nicod de Blonay était le cousin d'Amédée. Il devint chef du nom et seigneur du château. De sa première femme, Marguerite de Grandmont, il eut Isabelle, qui épousa Ottonin de Bonvillars en 1361, puis Jacques Séchal (Sénéchal) de Blonay. C'est cette Isabelle qui fonda l'autel Ste-Croix.

Laquelle de ces deux chapelles est celle où l'on a découvert les armoiries de Blonay? Nous ne saurions le dire, car il y a à peu près autant de raisons en faveur de l'une, qu'en faveur de l'autre. *D.*

Eine Wappentafel in der Stiftskirche Zofingen,

1631 von Hs. Ulr. Fisch d. j. gemalt.

Von Th. G. Gränicher, jr.

Hiezu Tafel XIII.

Im Chore der St. Mauritienstiftskirche in Zofingen befindet sich an der Nordwand eine hölzerne, zirka 4,50 m lange Holztafel mit gemalten Wappen. Wie die Aufschrift besagt, enthält sie die Namen und Wappen derjenigen, welche zur Erneuerung der Kirchenbestuhlung anno 1631 Beiträge gespendet haben. Diese Bestuhlung ist nicht mehr vorhanden, wohl aber ist uns aus jener Zeit die reichgeschnitzte Kanzel erhalten.

Wie von zuverlässiger Seite versichert wird, darf die Entfernung der alten Stühle nicht bedauert werden, da sie keinerlei künstlerisch wertvolle Dinge boten, wenn sie auch vordem den einzelnen Familien verliehen und oft mit Wappen bezeichnet waren.[2]

Die „historischen Notizen und Anekdoten von Zofingen" berichten, die Beiträge an die Bestuhlung seien im Verhältnis zum Vermögen berechnet worden und hätten zwischen 2 und 8 Gulden differiert. Die Gesamtkosten betrugen 600 Gulden. Die Namen der Stifter sollten der Nachwelt hinterlassen werden — die Bezahlung war übrigens freiwillig.

[1] Arch. cant. vaud. Poncer St-Sulpice III 160.

[2] Rats-Man. Zof. 1651 XII. 22. Es erscheinen Mauriz Gränichers Kinder wegen ihres Vaters Stuhl, den der Kleinweibel stets, mit Unrecht, benütze. Es werden ihnen dafür 6 π vergütet. — Einige auf Blech gemalte Wappen von der Bestuhlung befinden sich in der Antiquarischen Sammlung Zofingen.

Lange Zeit war das untere Stück der Tafel verloren, bis vor kurzem Herr Dr. F. Zimmerlin dasselbe entdeckte.[1] Damit ist auch der Maler der Wappen bekannt geworden. Sein Name und Wappen befinden sich unten in der Mitte: Johan Ůlrich Fisch. Vermutlich verraten die Buchstaben H. B. F. seinen Mitarbeiter: Hans Balthasar Fisch.

Meister Hs. Uhr. Fisch, der jüngere — denn um ihn kann es sich wohl nur handeln[2] — war nicht nur für Zofingen tätig, sondern Meister der Zunft und Bürger daselbst. Am 12. Februar 1644 erschien er vor dem Zofinger Rat mit der Bitte um Urlaub und um ein schriftliches Zeugnis über sein Verhalten. Auch wünschte er, dass ihm und seinem jüngsten Sohne das Bürgerrecht aufbehalten bleibe. Der Rat entsprach seinem Gesuche.[3]

Deutlich ist ein Unterschied zu konstatieren zwischen der Arbeit des einen und derjenigen des andern Malers. Es sind wohl die viel weniger sorgfältig gearbeiteten Wappen auf dem untern Teil dem weniger begabten, ältern Bruder Joh. Ulrichs, dem Hans Balthasar zuzuschreiben[4], desgleichen einige Wappen auf der untern Linie des obern Teils. Auch scheinen die beiden Brüder nicht dieselben Farben verwendet zu haben. Man vergleiche z. B. die beiden Ringier- oder die zwei Gränicher-Wappen.

Leider sind die Farben teilweise etwas mager aufgetragen, so namentlich beim Wappen des Schultheissen Müller, rechts von der Inschrift. Bei diesem, wie bei einer Anzahl anderer Wappen hat ausserdem eine chemische Veränderung der Farben stattgefunden, welche es oft verunmöglichen die ursprüngliche Tönung sicher zu bestimmen. Im allgemeinen hat in Zofingen mangels jeglicher amtlichen Kontrolle grosse Willkür der Wappen geherrscht. Einzig bei jenen Familien, deren Glieder in Ämtern gesessen, welche den Besitz eines Siegels heischten, hat sich das Wappenbild durch Jahrhunderte unverändert erhalten, unbedeutende Zutaten oder Reduktionen abgerechnet. Ziemlich zahlreich sind die Handwerkszeichen vertreten. Häufig mag der Maler auch in den Fall gekommen sein, neue Wappen zu komponieren; da war denn das Anbringen von Werkzeugen naheliegend. In der Wahl der Helmkleinode hatte der Maler völlig freie Hand. Sie sind mit besonderer Liebe behandelt. Spezielles Interesse bietet das Wappen des C. Müller, weil hier statt eines Helmes der Totenkopf das Kleinod trägt. Welchem Umstande dies zuzuschreiben ist, konnte nicht ermittelt werden.

Die Tafel enthält im ganzen 69 Wappenschilder. Auffallenderweise ist des Stiftschaffners, Johann Juckers[5], nur in der Aufschrift Erwähnung getan. Diese

[1] Es ist auch sein Verdienst, dass die Tafel einen günstigern Platz erhielt.

[2] Hs. Ulrich Fisch d. ält. war von 1621—33 Grossweibel von Aarau und wird deshalb kaum diese Arbeit in Zofingen angefertigt haben. Sein gleichnamiger Sohn ist dagegen in der Folgezeit öfters in Zofingen nachweisbar. Wir hätten es demnach mit dem Werk eines achtzehnjährigen Meisters zu tun.

[3] Hr. Dr. F. Zimmerlin gedenkt, über die Fisch in Zofingen eine Arbeit zu machen. Ich beschränke mich deshalb auf obige Notiz.

[4] Vgl. Dr. W. Merz, Hans Ulrich Fisch, 1894.

[5] Er amtierte von 1629—35.

ist links flankiert vom Wappen des Schultheissen Johannes Koler[1], rechts des Alt-Schultheissen Jakob Müller[2] (Molitor). Ersteres weist einen springenden Schimmel im blauen Felde, letzteres ein blaues Feld mit gelbem Rad auf grünem Dreiberg und weisser Lanzenspitze, auf. Unter der Inschrift befinden sich 4 schmucke Holzschildchen. Die beiden äussern zeigen das Stadtwappen, die zwei andern die Wappen der beiden Stadtpfarrer, Ad. Forrers (Feld weiss, Rand gelb, grüner Baum auf grünem Dreiberg) und Johannes Laufers (Feld blau, schrägrechts Balken gelb, Pfeil braun mit weisser Spitze).

Darunter befinden sich nun die friesartig geordneten übrigen Wappen, auf der obersten Reihe 20 mit Helm und Schmuck, auf der nächsten Reihe 30 Schilde, auf dem Untersatz 12 weitere Schilde und endlich zu unterst des Malers eigenes Wappen mit Helm, Mantel und Kleinod:

C[onrad] Boshart, † 1639. Säckelmeister, Sohn des Ratsherrn Hans B.
Feld blau, Sterne weiss, ebenso Sparren, Dreiberg grün.

G[abriel] Gross, Stadtschreiber. (Sein Sohn gleichen Namens gründete die Berner Linie).
Feld blau, Figuren weiss.

W. Ülli, aus einer damals florierenden Familie.
Feld weiss, dunkler Mann auf grünem Boden, in der einen Hand eine Lanze, in der andern einen brennenden Spahn.

H. Beck, aus einer Schultheissenfamilie.
Feld rot, Bäckerinsignien weiss auf grünem Dreiberg.

H[ans] T[homas] Sprüngli, † 1648 als Schultheiss. Sein Vater, wie er ein Kupferschmied, war von Zürich gekommen. Von ihm stammen auch die Berner Sprüngli(n), unter ihnen Niklaus Spr., Werkmeister.
Feld blau, springender Bub mit hochgehaltenem Band weiss

C[aspar] Müller, † 1641, Ratsherr.
Feld blau, Sparren und Rad gelb auf grünem Dreiberg.

H[ans] Hürsch, 1586—1642, Säckelmeister, Schneider.
Weisses Beil im schwarzen Feld.

U[rs] Sifrid, 1579—1657, Schultheiss, Konrads, des Ratsherrn Sohn.
Feld rot, Halbmond und S. gelb, Spitze weiss.

[Hs.] J[akob] Lauffer, 1580—1648, Ratsherr.
Feld blau, schräglinks Balken gelb, Pfeil blau.

H[ans] Fischer, † 1636, Ratsherr.
Feld rot, Fisch weiss, Dreiberg grün.

L. Jüppli, wohl der Sohn des aus Nürnberg eingewanderten (1583) Abraham J.,
Feld schwarz, Greif weiss.

E. Haberer, aus einer alt-eingesessenen Familie.
Feld unbestimmbar (vielleicht gelb), Querbalken blau, Garbe gelb.

H. A. Hunzicker, aus einem ausgestorbenen Zweige der Aarauer Familie H.
Feld rot, Hund weiss auf grünem Dreiberg, Sterne gelb.

T[homas] Grenicher, 1605—1639. Gr. Rats, Sohn des Schulth. Hs. Rudolf Gr.
Feld blau, Blatt weiss.

S[amuel] Klenck, Goldschmied (1601 eingebürgert) von Aarau.
Feld schwarz, Löwe gelb.

H[ans] R[udolf] Teschler, 1610—1652, Gr. Rats.
Feld gelb, Tasche schwarz.

---

[1] Johann Koler, Rössliwirt, wurde Schultheiss 1611 auf den an der Pest gestorbenen Hs. Rud. Gränicher. Er starb am 19. Mai 1631.

[2] Jakob Müller † 1641, Sohn des Schultheissen Jakob M., Vater des Schulth. Hans M.

H[ans] Müller, Metzger, Gr. Rats, 1624 Zunftmeister b/Schützen.
Feld blau, Rad gelb, Beil weiss.
H[ans] Suter, † 1675 als Schultheiss.
Feld rot, Querbalken schwarz, Löwe gelb auf grünem Dreiberg.
M[ichael] Ringier, 1595–1639, Ratsherr, Kronenwirt
Feld und Ringe gelb, Schräglinksbalken schwarz.
B[endicht] Frutig von Bern, eingebürgert 1622, „Gleitsmann" und Bärenwirt. (Name vom Retoucheur etwas entstellt, wie auch das Schildbild).
Feld rot, Hauszeichen gelb auf grünem Dreiberg.
A[braham] Müsli, Sohn des Wolfgang M.
Feld gelb (oder weiss?), Initialen und Maus schwarz auf grünem Dreiberg.
B. Beck, aus alter Schultheissenfamilie.
Feld schwarz, Insignien weiss, Bretzel und Stern gelb.
J. Werder.
Feld weiss, roter Löwe auf grünem Dreiberg.
J. Freüdenberg.
Feld blau, Sonne gelb, Rosen weiss auf grünem Dreiberg.
H. Kiburz.
Feld weiss, Kleeblätter grün, Schrägbalken rot, Rosen weiss.
S. Rummel.
Feld blau, Geweihe und Lilie gelb, Dreiberg grün.
J. Werdenberg.
Feld von schwarz und weiss geteilt, Initialen gelb, Kreuz weiss.
H[ans] A[dam] Senn.
Feld blau, Rad und Lilie (weiss oder gelb ?), Dreiberg grün.
C. Ülli.
Feld rot, Halbmond, Sparrenrädchen und Lanzenspitze weiss, Dreiberg grün.
M[auriz] Grenicher, 1603—1617. Gr. Rats Hs. Rudolfs des Schulth. Sohn.
Feld blau, Blatt weiss (undeutlich).
J[akob] Fricker (Frikart), Sternenwirt und Schuster, Gr. Rats.
Feld weiss, Schuh schwarz mit weissem Trotel, Rose rot.
M. Ehrb. Die Familie starb 1649 aus.
Feld schwarz, Werkzeuge weiss, grüner Dreiberg.
H. Hügi.
Feld weiss, Hauszeichen schwarz, grüner Dreiberg.
Ü[lrich] Matter, d. Gr. Rats.
Feld rot, Klee und Dreiberg grün, Lanzenspitze weiss, Rad gelb.
Jo. Flükinger.
Feld blau, Flüge weiss, Dreiberg grün.
Ü. Küu, aus einer angesehenen, alten Familie.
Feld rot, Werkzeuge weiss, Dreiberg grün.
H[einrich] Wulsch[leger], Gerber, Zunftmeister 1623.
Feld rot, Gerbermesser weiss, Stern gelb, Dreiberg grün.
H. A[ndreas] Schwarz, eingebürgert 1599 (?).
Feld schwarz, weisse Kanne.
R[udolf?] Suter, von Kölliken, eingebürgert 1629. Gr. Rats.
Feld rot, weisse Lilie, grüner Dreiberg.
N. Frey.
Feld schwarz, Widder weiss.
H[ans] Senn, Pfister.
Feld blau, Rad gelb, Bäckerschaufeln weiss, grüner Dreiberg.
C. Langenberg.
Feld rot, Zeichen und Lanzenspitze weiss, Sterne gelb, Dreiberg grün.
A[dalbert] Suter, ein „Gewerbsmann", wurde Bürger 1617, † 1638. Gr. Rats.
Feld blau, Lilie gelb auf grünem Dreiberg.
Ü. Freiburger.
Feld rot, Burg weiss, Boden grün.

H[ans] Täsch[l]er (nicht sicher zu bestimmen).
Wie H. R. Täschler.
V[rs] Zimmerli, Pfister, aus alter Familie.
Feld schwarz, Bäckerschaufeln weiss, Bretzel und Lilie gelb, Herz rot, grüner Dreiberg.
S[amuel] Bossart, Metzger, Zunftmeister 1601.
Feld blau, Sparren und Werkzeug weiss, Stern gelb, Dreiberg grün.
R. Haller (nicht sicher zu bestimmen).
Feld rot, Blatt und Dreiberg grün, Stern gelb, Werkzeug weiss.
R[udolf] Hofer, Pfister, eingebürgert 1630.
Feld blau, Bäckerinsignien weiss, grüner Dreiberg
M. Schaffner.
Feld (?), Schuh, Dreiberg und Klee grün.
H[s.] Ü[lrich] Rudolf, eingebürgert 1598. Gr. Rats.
Feld weiss, Pferd braun, Dreiberg grün.
H. Bienz.
Feld blau, Werkzenge und Lanzenspitze weiss, Dreiberg grün.
M. Detw[yler], aus alteingebürgerter Familie.
Feld rot, Werkzeuge weiss, Dreiberg grün.
H[ans Heinrich?] Mater, Bruder des obig. Ulrich M.
Feld blau, Klee und Dreiberg grün, Rad gelb, Spitze weiss.
J. Lang (nicht sicher zu bestimmen).
Feld weiss, Drudenfuss rot, Spitze schwarz, Dreiberg grün oder schwarz.
R[udolf] Mater, Bruder des Hs. Heinr. M.
Feld blau, Klee und Dreiberg grün, Rad gelb, Spitze weiss.
H[ans] J. Lang.
Farben wie J. Lang.
L. Lüti.
Feld rot, Glocke gelb, Dreiberg grün.
B. Lang (nicht zu bestimmen).
Farben wie J. Lang.
B. Lüti.
Farben wie L. Lüti.
H[ans] J[akob] Ringier, 1606—1656, Ratsherr.
Farben wie M. Ringier.
H. Hagg.
Feld rot, Schlüssel weiss, Pfeil gelb, grüner Dreiberg.
Johan Ülrich Fisch, der Maler.
Feld rot, Meerweibchen weiss.

Les cachets du réformateur Pierre Viret.

L'église évangélique réformée du canton de Vaud s'apprête à célébrer l'an prochain le 400e anniversaire de la naissance de Pierre Viret, né à Orbe en 1511. Il nous paraît donc intéressant de publier ici à cette occasion les cachets de ce réformateur.

La Bibliothèque des Pasteurs à Neuchâtel possède 126 lettres adressées par Viret à Farel, et plusieurs sont ornées de son cachet. M. Arthur Piaget, archiviste d'Etat de Neuchâtel, a eu l'obligeance de choisir les exemplaires les mieux réussis et les a fait photographier à notre intention.

Il y a deux modèles différents: le premier porte un écu armorié tandis que le second ne porte qu'un signe.

Nous reproduisons ici deux exemplaires du premier modèle éclairés de deux côtés différents afin que l'on puisse mieux saisir les détails du relief (fig. 116 et 117). Le premier exemplaire est tiré d'une lettre de Viret à Farel du 25 novembre 1548 et le second d'une lettre du 18 mars 1550. Ce cachet est rond, l'écu de forme assez découpée, est accompagné à droite et à gauche des initiales P. V.; il porte trois V superposés, celui du centre posé un peu plus bas que les deux autres. Au-dessus un chef chargé d'une fleur à cinq pétales séparées par autant de petits fils ou feuilles.

Que peuvent signifier ces trois V. En voyant le nom du réformateur écrit en latin, avec des lettres majuscules dans les «Icones» nous trouvons ces trois



Fig. 116



Fig. 117

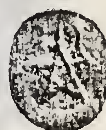


Fig. 118

lettres qui nous frappent: PETRVS VIRETVS. Mais on pourrait les interprêter d'une autre manière, ainsi elles pourraient signifier Pierre Viret d'Orbe au pays de Vaud: VIRETUS EX VURBIGENA VALDENSIS.

Ces armes pourraient aussi avoir été composées par le père de Pierre Viret, qui se nommait Guillaume: Wilhelmus Viretus, et tout simplement porter ses deux initiales superposées.

Le second cachet de Pierre Viret qui se trouve sur une lettre adressée par celui-ci à Farel est datée des calendes de Juillet 1551 (fig. 118). Ce cachet est, sauf erreur, le seul de son espèce dans la collection de la Bibliothèque des Pasteurs. Il porte un pentalpha dont l'une des pointes semble surmontée d'une petite croix.

Est-ce que ce signe a une signification? On pourrait y voir une combinaison des trois V entrelacés?

Les émaux des armes de Viret ne nous sont pas connus. Dans son Armorial historique du Pays de Vaud, de Mandrot donne les armes de Viret sans émaux et probablement d'après un autre document, car au lieu du chef il donne un coupé, et les V au lieu d'être superposés sont simplement accollés et sur la même ligne. *D.*

Contribution à l'histoire des armes de Moudon

par René Meylan.

Les armes de l'ancienne capitale du Pays de Vaud sous les princes de la maison de Savoie seraient, d'après Cibrario (Sigilli et monetae), un souvenir des bienveillances accordées à la petite ville par cette maison souveraine. Moudon porte : *parti de gueules et de sinople à la lettre M majuscule gothique d'or brochant sur le tout* (Gauthier : Armorial historique des villes et des bourgs de la Suisse). Ces couleurs, toujours d'après Cibrario, seraient celles d'Amedée VI, le comte vert, unis à celles d'Amedée VII, le comte rouge, dont les règnes furent glorieux et bienfaisants. Cibrario nous apprend que les vêtements, les housses, les meubles etc. étaient verts à la cour d'Amedée VI et rouges à la cour d'Amedée VII. — Si non è vero ... dirons-nous dans la langue de l'auteur cité.

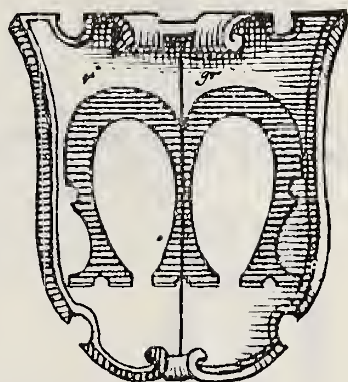


fig. 119
Tiré de la carte de Schoepf. 1578.

Ces armes sont blasonnées différemment selon les auteurs : ainsi Martignier et de Crousaz dans le *Dictionnaire historique du Pays de Vaud* donnent la description suivante, reproduite par Cornaz Vulliet dans sa *Suisse en zig-zag :* « Armes de Moudon : *Un écusson parti de gueules et de sinople à la lettre M gothique, brochant sur le tout* ». Ces auteurs oublient de mentionner que la lettre M est d'or. Cette lettre varie beaucoup quant à sa forme dont nous reproduisons quelques relevés d'après des formes anciennes (fig. 119 à 135).



fig. 120
Tiré d'un vitrail de 1866, à la cathédrale de Lausanne.

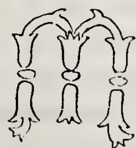


fig. 121
Peinture sur la voûte du bas côté de l'église de Moudon.



fig. 122



fig. 123
Anciennes marques à feu communales.

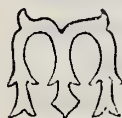


fig. 124
Motif sculpté sur une ancienne fontaine.

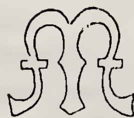


fig. 125
Ferrure dans l'église.



fig. 126
Gravé sur une pierre encastrée dans un mur de la rue du château avec la date 1567.


fig. 127

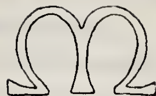

fig. 128

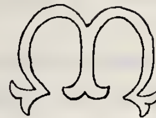

fig. 129


fig. 130

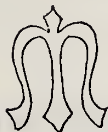
Sculptures sur d'anciennes bornes communales.

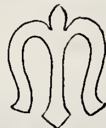

fig. 131

Gravure sur la barre de fer qui encercle le bassin de la fontaine de Moïse. 1537.


fig. 132

Peinture sur la voûte d'une travée de la nef de l'église St Etienne.


fig. 133


fig. 134

Tirés de sceaux du XVIe siècle.

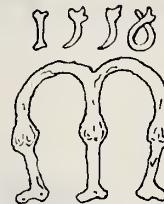


fig. 135

Relief sur molasse à l'ancien hôpital de St-Jean.

Il est intéressant de remarquer que les armes de Meaux ressemblent à celles de Moudon. Gourdon de Genouillac les figure dans son *Traité de l'art héraldique : Parti de gueules et de sinople à l'M gothique majuscule d'or brochant, au chef de France,* et Ch. Grandmaison dans son *Dictionnaire héraldique,* publié par l'abbé Migne, Paris 1852, p. 484 : *parti de gueules et de sinople à un M gothique sommé d'une couronne de comte brochant sur le tout.*

Les noms de Meaux (Melde), de Melun (Melodunus), sa voisine, ont-ils quelque rapport éthymologique avec le mot Moudon anciennement Meldunum, Myldunum, Minnodunum, Milden en allemand ? Et Brie, l'ancien pays dont Meaux fut le chef-lieu a-t-il quelque rapport avec le nom de la Broie, rivière qui traverse Moudon ? Un philologue pourrait nous donner une consultation intéressante sur le cas.

Pour terminer cette modeste contribution à l'étude des armes de Moudon nous donnons quelques extraits des *manuaux* de la ville de Moudon relatifs aux couleurs de cette dernière.

En 1517 le duc de Savoie, Charles III, se rend à Genève. Le conseil de la ville de Moudon charge une délégation de se rendre auprès du Suzerain pour lui présenter un drapeau. Le protocole de la séance du conseil dit : «Sequuntur ea qui sunt pro villa Meld. et pro facienda vexillum seu loz pennon et los palliz ad causam jucundi adventus illustrissimi domini nostri ducis apud Gebennas.»

La note à payer qui est de 42 florins, comprend entr'autre:

una ulna de damas blanchi 6 florins
sex ulnas taffetas verdi coloris 15 »
sex ulnas taffetas rubi coloris 15 »

A quoi sert cette aune de *damas* blanc?

En 1536: « Il a esté ordonné de respondre par les syndiques, du drap vert et rouge pour une part de chausses à Maistre Jaque Marlingoz en récompense de son tâche de la Salle de l'hospital jusqu'à 6 deniers ».

En 1537. On nomme un *banderet* pour trois ans et à cette occasion il est dit: « Pour faire un enseigñe il faut neuf aunes de taffetas vert et rouge et 8 gros de soie ».

A la même date: « Il a été ordonné et signé d'ordonnance aux syndiques pour le M d'or faite en l'enseigne par un paintre, assavoir 13 florins ».

En 1577. « Jehan Connet taborynier luy est délivré assavoir: 1/4 drap rouge et verd pour chausses et quil ne les doive porter siñon pour mettre en allant savoir en autres villes et aux festes solennelles ».

Die Wappenfarben der Talschaft Ursern.

Von G. v. Vivis.[1]

Das Wappenbild der Talschaft Ursern ist durch Siegel festgestellt, über die Wappenfarben selbst herrschen verschiedene Ansichten. Es sind zwei Darstellungen vorhanden. Die ältere: in Gold (gelb) ein schwarzer, silberbewehrter, schreitender Bär mit roter Zunge. Auf dem Rücken ein silbernes (weisses) Kreuz. Die zweite, jüngere Darstellung setzt an Stelle des gelben den unheraldischen grünen Grund. Darstellungen, welche Aufschluss über die Farben geben, sind selten. Es sind dies das Weibelschildchen aus dem Anfange des 16. Jahrhunderts, das sogenannte Juliuspanner aus ungefähr der gleichen Zeit, und aus dem 17. Jahrhundert das Wappen am Hauptaltare der Pfarrkirche in Andermatt. Besonders wichtig für die Farbendarstellung ist das Weibelschildchen. Hier ist der Schild der Talschaft Ursern von einem Schildchen des deutschen Reiches (in Gold schwarzer, doppelköpfiger Adler) überhöht. Dabei ist die Mattierung des Goldgrundes des Reichsschildes die gleiche wie beim Goldgrund des Schildes der Talschaft Ursern. Der Goldschmied wollte also auf beiden Schilden die gleiche Farbe darstellen. Bär wie Adler sind schwarz emailliert, das Kreuzlein war ursprünglich silbern, jetzt infolge des Alters dunkel. Das sogenannte Juliuspanner besteht aus einem gelben, reich gemusterten italienischen Seidendamast, auf welchem das Wappenbild in den vorgenannten Farben gemalt ist. Auch das Wappen am Hochaltar der Pfarr-

[1] Der zugehörige Artikel von Dr. R. Hoppeler, betitelt: „Siegel und Wappen von Ursern" wird samt der Reproduktion des Juliuspanners im nächsten Heft erscheinen.

kirche in Andermatt zeigte schon vor der Renovation von 1904 einen goldenen Schild. Als ältere Darstellungen für die grüne Farbe können einzig die beiden, freilich neubemalten Schilde über dem Portale des Rathauses in Andermatt dienen. Auch die schwarz und grüne Übermalung des Griffes des Gerichtsschwertes der Talschaft ist nicht alt.

Die zum teil sehr alten Talschaftsprotokolle geben keine Auskunft. Wohl sind an verschiedenen Stellen der Talrechnungen Ausgaben für Beschaffung von Stoffen für eine Fahne 1532, oder für die Mäntel des Talweibels aufgeführt, aber jede Angabe über die Farbe fehlt. Der älteste mir bekannte Hinweis auf das „Grün" findet sich auf einem Bilde des Erbauers der Pfarrkirche in Andermatt aus dem Jahre 1732. Auf diesem Gemälde heisst es, dass man 1602 dem Anton Schmidt eine Kleidung in den Talfarben schwarz und grün geschenkt habe. Eine noch vorhandene Fahne der den 24. Juni 1725 gestifteten „Gute-Tod-Bruderschaft", jetzt „Bürger-Bruderschaft", gibt keinen Aufschluss. Die Fahne selbst ist ein von weiss und schwarz fünfmal im Wellenschnitt geteilter Seidenstoff. Jeder der zusammengenähten Teile läuft in eine Spitze aus. An der Fahnenstange sind die Farben verwechselt. Das Weiss ist durch abfärben etwas grünlich geworden.

Wie ist nun aber die grüne Farbe entstanden? Gewisse gelbe Farben haben die Eigenschaft, sich durch Alter und atmosphärische Einflüsse in grün zu verwandeln. Es ist nachweisbar, dass das Wappen von Ursern in Andermatt gemalt angebracht war, wenigstens verlangt einmal Uri, dass sein Schild neben dem von Ursern gemalt werde. Freilich blieb dies, soviel man weiss, ein frommer Wunsch. Dagegen wird Ursern mit Freude die oben erwähnte zufällige Änderung von gelb in grün benutzt haben, um auch durch seine Farben die Unabhängigkeit von Uri, dessen Landes- und Wappenfarben ebenfalls schwarz und gelb sind, dokumentieren zu können. Der Unterschied zwischen Landesfarben und Wappenfarben kommt häufig vor, z. B. führte Freiburg als Kokarde schwarz und blau statt schwarz und weiss etc. Aus dem Dargestellten geht folgendes hervor: Die Wappenfarben der Talschaft Ursern sind in Schild und Fahne schwarz und gold (gelb). Die Talfarben dagegen, vielleicht seit Ende des 17. Jahrhunderts, für Kokarde und den Mantel des Talweibels schwarz und grün.

Ex-libris Curchod.

Les Curchod sont une famille vaudoise de vieille souche, qui apparaissent déjà vers la fin du XVe siècle à Villars-Mendraz et à Dommartin. Elle a fourni dès le XVIIe siècle, de nombreux pasteurs au canton de Vaud, et plusieurs officiers au service étranger. Cette famille a été surtout illustrée par Suzanne Curchod, femme de lettres, qui, en 1764, épousa Jacques Necker, ministre des finances sous Louis XVI, et dont elle eut une fille: Germaine qui devint plus tard la célèbre Madame de Staël.

L'ex-libris que nous reproduisons, portait dans l'écu l'inscription : *Rodolph Curchod,* écrite à la main. Or ce Jean-François Rodolphe Curchod né en 1747, était pasteur à Rossinière en 1789, et avait épousé Françoise Genevois. Cet ex-libris doit être plus ancien et semble être plutôt une composition de la première moitié du XVIIIe siècle. Il pourrait donc plutôt avoir appartenu au père de Rodolphe Curchod soit à Béat-Jean-Pierre Curchod né en 1712, pasteur à Daillens de 1751 à 1766 et à Ecublens dès 1766 à 1784, année de sa mort.

Les armes de la famille Curchod sont d'après l'Armorial vaudois, de A. de Mandrot : d'azur à l'autel d'argent surmonté de flammes tortillantes au naturel mouvant de l'autel posé sur une terrasse de même.



Fig. 136

Or ici nous avons une modification dans ces armoiries, le champ est d'argent et l'azur a été réservé à une bordure chargée de 11 besans réunis par une chaîne. L'autel semble être de sable maçonné d'argent, trois flammes s'élèvent de l'autel, auxquelles répondent trois autres flammes se détachant du chef. Il se pourrait très bien que le pasteur B.-J.-P. Curchod fût l'auteur de cette modification et qu'il le fit dans une idée de piété. Il voulait peut-être que cette armoirie qu'il apposait sur les livres de sa bibliothèque, ne fut pas pour lui une simple marque de propriété mais qu'elle lui rappela, chaque fois qu'il ouvrait un des ses livres, les devoirs de son ministère. Dans l'autel enflammé il aura vu l'image du sacrifice, c'est pourquoi il aura mis en lettres hébraïques, sur les onze besans réunis par la chaîne, le passage suivant : *Je me sacrifierai au Messie qui a expié pour moi,* allusion à la parole de l'Épître aux Galates, II, 20. De même la banderole qui flotte au-dessus du casque porte aussi en hébreux le passage : *Je trouverai dans le sacrifice la paix,* allusion à la parole de l'Épître aux Ephésiens, V, 2. Les trois flammes de l'autel se retrouvent sur le casque comme cimier.

Au-dessous de l'écu se trouve l'inscription en lettres majuscules : STEM : CURCHODI : FAM. L'auteur de cette gravure a signé dans le coin à droite : *Ramel sculp.* Le tout est encadré d'un simple filet. Cet ex-libris est gravé sur cuivre et les dimensions de la plaque sont de 85 × 62 mm. *D.*

Eine Wappenscheibe der Schnorf zu Baden von 1551
und die Geschlechter Schnorf von Baden und vom Zürichsee.

Von Dr. Friedrich Hegi.

(Hiezu Tafel XIV).

Im Jahrgange 1907 unserer Zeitschrift leisteten wir den Nachweis der Herkunft einer der führenden Familien der Bäderstadt an der Limmat, der Bodmer, aus Zürich. Nunmehr hat uns das liebenswürdige Entgegenkommen unseres neuen Vereinsmitgliedes, Herrn Rudolf Schnorfs in Uetikon, in den Fall gesetzt, den Lesern eine flotte Erinnerung an dasjenige Geschlecht zu Baden vor Augen zu führen, das die politische Tätigkeit der Bodmer als Erbe im 17. Jahrhundert eigentlich übernommen hat: der Schnorf bezw. v. Schnorf zu Baden.

Dieses Geschlecht hat sich ebenfalls aus dem zürcherischen Gebiete, zwar nicht direkt aus der Stadt Zürich, sondern von den Gestaden des lieblichen Zürichsees hinweg, wenig später als die ersten Bodmer, zu den warmen Quellen an der Limmat verzogen. Die „Seebuben" stehen nicht umsonst im Rufe besonderer selbstbewusster Eigenart; diese hat sich durch jahrhundertelange Sesshaftigkeit an den fruchtbaren, für Bodenbewirtschaftung, Schiffahrt und Fischerei geeigneten Zürichseeufern herausbilden können; auch die Schnorf lassen sich, wie die meisten Geschlechter „am See", sehr weit zurückverfolgen [1]. Von den „Nachkommen des Stammvaters Jörg Schnorf, geboren ca. 1560, und des Stammvaters Heinrich Schnorf, geboren 1593", hat im Frühjahr 1906 der nunmehr verstorbene Herr Rudolf Schnorf, Zivilstandsbeamter in Uetikon, bereits ein in mühevoller Arbeit gewonnenes Verzeichnis veröffentlicht [2]. Unser oben genanntes Mitglied hat sich seitdem der weitern Erforschung seiner Familiengeschichte eingehend angenommen und unter andern im Juni 1909 einen die Übersicht erleichternden wirklichen Stammbaum des Heinrich Schnorf, geb. 1593 und verehelicht mit Maria Steiger, vervielfältigen lassen. Ihm verdanken wir auch die Überlassung des gesammelten Materials für unsere folgende Darstellung. Die Familie erfreut sich heute der besten Blüte und hat sich auch in Herrliberg, Richterswil, Zürich und Hamburg verbürgert.

Die älteste bisher zu Tage geförderte Nachricht vom Vorkommen der Schnorf datiert aus dem Jahre 1346, in welchem Ulrich Snorf von der Hube „Egtzine" in Meilen der Propstei in Zürich Zins zahlt [3]; es ist die Gegend von Feldmeilen, oder noch präziser von Bünishofen, einem Weiler am See, wo-

[1] Seit längerer Zeit arbeitet Herr Joh. Frick in Herrliberg an einer umfassenden Untersuchung über die ersten Generationen aller noch existierenden Familien der zürcher. Landschaft; die Studie, die manche neue Namendeutungen begründen kann, wird für Viele überraschende Beweise für das hohe Alter sehr vieler zürcherischer Landfamilien bringen, denen gegenüber dieses und jenes sich altschweizerisch vorkommende städtische Geschlecht den Kürzern ziehen muss.

[2] Küsnacht, Buchdruckerei A.-G. vormals E. Gull, 1907 (als Manuskript gedruckt).

[3] Stadtbibliothek Zürich, C 10 a (Statutenbücher der Propstei); gefl. Hinweis von Herrn J. Frick, Herrliberg.

selbst die ritterlichen Meyer von Bünishofen eine Burg bewohnt haben. Bestimmt zu Bünishofen — ein Rudolf 1403 in Degenow-Meilen — wird 1413 Joh. Snorf erwähnt; die Familie blieb daselbst sesshaft bis ins 16. Jahrhundert und figuriert in den Steuerbüchern des 15. Jahrhunderts bereits als sehr vermöglich, unter der Rubrik Feldmeilen, wozu Bünishofen gehört; 1467 waren es vier Familien, von denen alle späteren Linien abstammen; im „alten Zürichkrieg“ stellte sie einen Schützenhauptmann, Hans Schnorf von Meilen, mit Uli und Hans Schnorf; letzterer ist wohl identisch mit dem 1443 an der Letzi in Hirzel gefallenen Hans Schnorf von Bünishofen. Heinimemli beteiligte sich unter dem Panner der Stadt Zürich am Zuge gen Hochburgund (1513), sowie an der Schlacht bei Marignano zusammen mit Ritz und Heini, die, alle von Meilen, unter Bürgermeister Röist im letzten Zug ausrückten. Nach einer Urkunde aus den ersten Jahren des 16. Jahrhunderts hat Rűdi Schnorf dem Heini Meyer von Bünishofen den „Stock“ mit dem Keller darunter verkauft[1]; man möchte dabei an den Burgstall der ritterlichen Meyer von Bünishofen denken; doch scheint die nähere Ortsbestimmung gegen eine derartige Identifizierung zu sprechen. Erst um 1600 hat sich das Geschlecht, das bereits 1403 im Gseck-Uetikon Reben erwarb, nach Uetikon verzweigt, woselbst der Vater unseres Mitglieds in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts die bekannte chemische noch existierende Fabrik zur jetzigen Ausdehnung emporbrachte.

Die bessern Lebensbedingungen in der zürcherischen Hauptstadt, die durch die Jahrhunderte eine Fülle tatkräftiger Elemente vom „See“ her in die „Stadt“ zogen und die die Lücken in der stadtzürcherischen Bürgerschaft in willkommenster Weise ergänzen machten, haben auch vom Jahre 1401 an, als Hans Snorf mit 12 Küsnachtern zu Zürich Bürger wurde, eine Reihe von Mitgliedern der Familie Schnorf zum Einzug in Zürichs Mauern veranlasst. Leu gibt in seinem Lexikon, XVI. Teil, Seite 420, einige Angaben über die politisch-militärische und verwaltende Betätigung der stadtzürcherischen Branchen, die zu Beginn des 17. Jahrhunderts bereits wieder ausgestorben sind. Bis jetzt fand sich nur **eine** W a p p e n d a r s t e l l u n g dieser stadtzürcherischen Linien: im Siegel des Obervogtes Felix Schnorf zu Wipkingen, gestorben 1587, das als Papiersiegel im zürcherischen Geschlechterbuche Dürsteler erhalten ist; die Schildfigur stellt einen schreitenden Löwen dar. Es sind in derselben Quelle, ferner in Wappenbüchern des Stadtarchivs und Landesmuseums, noch eine Reihe weiterer ähnlicher Wappen, die jedenfalls auch zürcherischen Gliedern angehörten, sowie das einfache und quadrierte Wappen der Schnorf resp. von Schnorf zu Baden abgebildet. Die Liebenswürdigkeit unseres Herrn Rud. Schnorf wird uns die Publikation dieser Wappen in Farben mit einem erklärenden Texte, sowie die Wiedergabe der Kopie einer Ofenkachel vom Jahre 1697 ermöglichen. Im Lochhause zu Erlenbach befand sich nach den Wappenbüchern eine Wappenscheibe Schnorf, die in gelbem Feld vier schwarze Ringe oder umgekehrt zeigte.

[1] Formelbuch im St.-A. Zürich, 1492—1504, B III. 16; dieser Rudi, 1467 mit seinen Brüdern Heini und Hensli in den Steuerbüchern, ist 1487 Untervogt.

Die Abzweigung nach der Bäderstadt ist durch eine wehrhafte Kriegsgurgel erfolgt, den Kleinhans Schnorf, der wie Wilhelm Frölich und viele andere waffenfreudige, durch die Reisläuferverbote der zürcherischen Regierung sich beengt fühlende Elemente aus seiner Heimat recht eigentlich verdrängt worden ist. Leider hat sich diese Persönlichkeit noch nicht genau in die Geschlechterreihe der Schnorf zu Meilen und Umgegend einreihen lassen; dass dieser Schnorf aber von Meilen herstammt, ist sicher bezeugt[1]. Noch 1539 ist Kleinhans Schnorf zu Baden Eigentümer von Reben in der Brüch (einem Rebhügel nordwestlich des Dorfes Meilen). Wo ein Kleinhans muss auch ein Grosshans gewesen sein; ein solcher, wohnhaft in der Haab-Meilen, hat denn auch wirklich gelebt, von 1515 an urkundlich genannt; ob Gross- und Kleinhans Brüder waren, was sehr wohl möglich wäre, oder wie sie zueinander standen, kann noch nicht entschieden werden.

Unser Kleinhans Schnorf hatte sich 1522 wegen eines Schlaghandels im Gesellenhause zu Meilen zu verantworten[2] und 1524 hat er mit einem Schuldspan wegen eines Streuriets zu tun[3]. Weit charakteristischer für ihn ist der Inhalt eines Schelthandels zwischen dem Pfarrer Poley zu Meilen und ihm, der von dem Gerichte zu Meilen 1531 zu Protokoll genommen wurde: Der Prädikant klagt gegen Kleinhans Schnorf „von wegen, das er soll gerett hann, er syg ein offen eebrecher, und sölichs söll er grett hann zů Winterthur uff der mess oder jarmerkt ald uff dem weg, oder zů Baden ....“.[4] Mochte das von Schnorf verbreitete Gerücht seine Richtigkeit haben oder nicht, Tatsache ist, dass unser Held vor seiner eigenen Türe in erster Linie hätte kehren sollen. Aus der in Beilage I abgedruckten Supplikation Schnorfs aus Baden vom 21. Juni 1532 geht nämlich deutlich genug hervor, dass er sich selbst eines Ehebruchs schuldig gemacht hat. Wir wollen mit ihm über diesen Fehltritt, der augenscheinlich seinem ungebundenen, urwüchsigen Wesen zuzuschreiben ist, nicht rechten; uns interessiert nur die Darlegung seines Verhältnisses zu Zürich, dass er nämlich in allen seinen Geschäften zu Zürich, zu Meilen und anderen Orten als ein Ausländischer geachtet und gehalten werde. Woher diese Behandlung herrührte und wie Schnorf nach Baden gelangte, darf man aus der vom 25. September 1537 datierten, in der 2. Beilage abgedruckten 2. Supplikation schliessen: Er hat als Söldnerführer die Reisläuferverbote der Zürcher Regierung übertreten, mehr denn einmal. Mit der Anklage, gegen die sich Schnorf in beweglichen Heimwehtönen wendet, steht eine Verhörnotiz in Verbindung: „Felix Aman von Kloten ist uß Baderpiet, da er dann dient und gewerchet, zů reiß zogen, im auch zů Zug das erst gellt von Kleinhans Schnorffen von Baden, namlich ein

[1] Während Leu im Lexikon, l. c., nur sagt, es hätte sich einer vom Schnorfengeschlecht aus dem Zürcher Gebiet 1525 in Baden niedergelassen, steht in den zugehörigen Vorarbeiten (St.-A. Zürich, Mscr. L 121, no 32), das Geschlecht stamme von Meilen, „wo annoch der sogenante Schnorffenberg; auch sollen aldorten alte rudera von einem Schloss zu sehen seyn“. Holzhalb, Supplement zu Leu, V, Seite 419, spricht von Meilen.

[2] St.-A. Zürich, A 134. 1 (mit Beilage), 1522 VIII. 6.

[3] l. c., 1524 VI. 20.

[4] l. c., 1531 II. 6.

kronen geben, und von demselben Schnorffen im namen Jakoben Fuchsbergers angenommen worden, eins manotz umb 5 guldin".[1] Schnorf stellt sich uns am Schlusse seines vergeblich gebliebenen Bittschreibens als Badener Hotelier, Wirt zum Bären vor, mit einem Metier, das wie in Zürich und anderwärts so auch in Baden eine Reihe Geschlechter zu Reichtum und damit zu führenden politischen Stellungen gebracht hat.

Schon bald im Beginn des 17. Jahrhunderts (1615) bekleidete ein Schnorf die Schultheissenwürde; durch dasselbe Saeculum hindurch hob sich das Ansehen des Geschlechts in politischer und literarischer Hinsicht; es bildete für die katholischen Orte die Brücke zum Kaiser, zur habsburgischen Monarchie, stund und brach schliesslich im Zwölferkrieg (1712) mit der katholischen Vorherrschaft zusammen, mochte es in der Folgezeit auch noch durch höfische und kirchliche Dienste einigen äussern Glanz sich bewahren. Zu Beginn des 19. Jahrhunderts scheint es mit dem Pfarrherrn Sebastian Heinrich ausgestorben zu sein.

Für diese späteren Persönlichkeiten, für die Nobilitierung 1634 und deren Bestätigung und Vermehrung von 1681 verweisen wir vorläufig, bis wir das auf der erwähnten Ofenkachel quadrierte volle Wappen reproduzieren, auf Leus Lexikon, Holzhalbs Supplemente und Frickers Geschichte von Baden.

Kehren wir zum Stammvater, zu Kleinhans Schnorf zurück und gehen wir zum Schlusse über auf die bildliche Erinnerung an ihn oder seinen Sohn Hans, die wir dank der Opferwilligkeit unseres neuen Mitgliedes, Herrn Rudolf Schnorfs, in prächtig gelungener Wiedergabe auf Tafel XIV vorführen können.

Fast möchte man sagen, noch mehr als Menschen oder Bücher haben die Glasscheiben ihre Schicksale. Nach gefl. Mitteilungen unseres schweizerischen Ministers in London, Herrn Carlin, hat nämlich vor Jahren Herr Wilhelm Itzinger in Berlin die Scheibe in Wien erworben; dessen Sammlung wurde am 21. April 1903 versteigert; das Glasgemälde figurierte unter No. 108 des Auktionskataloges[2], war auf Tafel IX illustriert, aber ganz klein und war folgendermassen beschrieben:

„108). Schweizer Glasscheibe in Bleifassung, darstellend einen Bürger in voller Rüstung auf blauem Damasthintergrund, rechts eine Frau mit Kelch in der Rechten. Am Sockel oben eine Genre-Darstellung". (Nackte Frau in einem Fischkorb, in den links Männer hineinkriechen, die beim Ausgange, rechts, von anderen Männern mit Knüppeln erwartet werden). „Hans Schnorf (rechts unleserlich) 1551".

Die Scheibe wurde von Herrn Minister Carlin erworben und im Mai dieses Jahres 1910 an Herrn Rudolf Schnorf weiter verkauft; sie ist damit erfreulicherweise wieder in die Hände des Geschlechtes gelangt, dem ihr einstiger Besteller und Eigentümer entspross. Denn wir halten auf Grund des Wappenbildes für sicher, dass wirklich mit dem in der Inschrift genannten Hans Schnorf entweder

---

[1] St.-A. Zürich, A 166. 2 (Reislaufen).

[2] Der Katalog trägt die No. 1339 des Hauses Rudolph Lepke in Berlin S. W., Kochstrasse 28/29: Antiquitäten und Gemälde aus der Sammlung Wilhelm Itzinger-Berlin.

unser Kleinhans Schnorf oder dessen Sohn Hans identisch ist[1]. Betonen müssen wir allerdings, dass einige Teile ergänzt sind, einmal das Stück in der Notverbleiung auf der Fischreuse, sodann das Wappen und das Stück der anschliessenden Cartouche, das die Worte „zů Baden" und die Zahlen „51" enthält und bis zur Verbleiung reicht; das Wappen war vor der Restaurierung noch zur Hälfte vorhanden gewesen mit derselben Schildfigur, ebenso die Zahl „51", aber an Stelle „zů Baden" war auf einem alten Flickstück anscheinend zu lesen „Honra". Herr Carlin hatte sich zur Erklärung dieser Ortsbezeichnung an das Staatsarchiv Zürich gewandt, indem er vermutete, dass darunter Honrain-Hohenrain bei Wollishofen zu verstehen sei. An letzterem Orte haben aber zur bewussten Zeit keine Schnorf gelebt; man vermutete vielmehr einen, vielleicht abgegangenen Ortsnamen bei Feldmeilen; tatsächlich existiert wenigstens dort noch ein „Rain", woselbst der oben genannte Grosshans Schnorf begütert war. Indessen stammte vielleicht dieses Flickstück mit den Buchstaben „Honra" überhaupt von einer ganz andern Scheibe.

Die Scheibe ist 30 cm hoch und 20 cm breit, der Fuss der mittleren Säule grün, deren bauchiges Mittelstück braunrot, das Kapitäl grün, die Voluten hier wie bei der Halbsäule braunrot, während der Rest der letztern grün gehalten ist. Das rechte Bein des Gerüsteten zeigt rote, das linke gelbe Farbe; die Frau trägt ein rotes Kleid mit gelber Tasche und Band. Das Oberstück (Zwickel) ist grau und gelb gehalten, die Inschriftencartouche silbergelb.

Die Farben wirken kräftig; die zwei im besten Alter stehenden Hauptfiguren, die an sich konventionelle Haltungen einnehmen, wie sie mit Vorliebe auf Bauernscheiben zu treffen sind, verraten eine liebevoll ins Detail gehende professionelle Hand; diese zeigt ihre Kunst vor allem in den Zwickelminiaturen. Man möchte angesichts der oben geschilderten kriegerischen Ader des Stammvaters Kleinhans Schnorf versucht sein, in dem Gerüsteten gerade ihn selbst mit individuellen Zügen zu sehen und in der Frau dessen Gattin, die der dürstenden Kriegsgurgel als Wirtin zum Bären in Baden den Becher reicht; oder dann ist es bereits sein Sohn Hans, gleichfalls Wirt zum Bären. Ob der Mummenschanz im Oberstück irgendwelche Beziehung zu den Hauptfiguren hat, muss dahingestellt bleiben. Das Schildbild zeigt einen halben Steinbock, eine Figur, die neben dem Gemsrumpf allein oder im quadrierten Schilde der Schnorf zu Baden vorkommt, in Siegelabdrücken des Landesmuseums wie in den schon obengenannten Wappenbüchern wie auch laut gefl. Mitteilung des Herrn Majors G. v. Vivis in dem von diesem in unserer Zeitschrift 1900 S. 151 besprochenen und jetzt in der Stadtbibliothek Luzern befindlichen Wappenbuche. Wir werden bei der Veröffentlichung der von Herrn R. Schnorf der Gesellschaft zur Verfügung gestellten farbigen Wappentafel näher auf diese Wappenvarianten zu sprechen kommen.

[1] Merkwürdig ist nur, dass sich anscheinend keine Reste und auch kein Platz fand für die doch zu erwartende Bezeichnung dieser Schnorf als Ratsherren; vgl. Fricker, Baden, S. 658 Note 1.

Beilage I. — Kleinhans Schnorf zu Baden ersucht den Zürcher Rat, ihn entsprechend seiner bisherigen Behandlung als Fremden wegen eines Vergehens nicht zu bestrafen.

Baden, den 21. Juni 1532.

Den strengen, edlen, vesten, fürsichtigen, ersamen und wisen burgermeister und rhadtt der statt Zürich, minen insunder günstigen und gnedigen herren zů handen.

Strengen, edlen, vesten, fürsichtigen, ersamen und wisen, insunderß günstigen und gnedigen herren! Es ist kurtz verschiner tagen an mich gelangtt, daß ich gegen üch, minen gnedigen herren, solle geleidet sin von wegen eineß eebruchß, ouch üch deß sinß und willenß sin und den büsen müsse nach der gesetzten ordnung und ansehen üwer statt recht, welches bin mir zeschwer sin geachtet wirdt, diewil ich den weder in üwer statt noch gerichten nit begangen; den solte ich in disem handel üwer statt recht müssen geben, wurd ich geursachett, mich zeklagen, den ich in allem dem, so ich in Zürich, ze Meilen, anderen orten handel, eß sig in gericht, recht, stüren und brüchen, alß ein ußlendiger geacht und gehalten wird, und diewil kein bürgerlich friheit und recht, so ich under üch ze handlen hab, mit mir nit gebrucht wird, sunder in alleweg alß mit einem anderen frömbden und ußlendigen, bin ich der hoffnung und züversicht, uwer statt satzung solle mich harin ouch nit begriffen und ich deren underworffen sin solle, und bit dorumb üch, mine herren, wellind den handel baß betrachten, damit ich sollichß überheptt werde, wil ich mich zů üch gentzlich versehen und allweg alß ein getrüwer der statt Zürich finden lassen, deß ir keinen zwifel tragen sollend, ouch diß min schriben im besten uffnemen und, wo müglich ist, mir daruff ze antworten, weß ich mich harin halten solle. Hiemit sind gott bevolhen!

Ußgon Baden uff fritag vor Johanniß anno etc. XVc xxxij.

Uwer wißheit undertheniger Kleinhanß Schnorff.

(St-A. Zürich A 369. 1, Akten fremde Personen; Orig.-Pap., eigene Hand Schnorfs, Siegelspuren).

Beilage II. — Kleinhans Schnorf, Wirt zum Bären in Baden, bittet den Zürcher Rat um Begnadigung wegen Werbungen für Frankreich, und um Wiedereröffnung von Stadt und Land Zürich. — Baden, den 25. September 1537.

Den edlen, gestrenngen, vesten, fromen, fürsichtigen, ersamen unnd wysenn burgermeister und rhatt der statt Zürich, minen innsundern gnedigen, lieben herrnn.

Edlen, gestrenngen, vestenn, fromen fürsichtigen, ersamen und wysen, innsunders gnedigen, lieben herren! Ü. g. syent zů allerzit min gantz unnderthenig, schuldig, willig, diennst bereit zůvoran! Innsunders gnedigen, günstigen, liebenn herren! Ich wirden bericht, wie ich gegen ü. g. versagt unnd inn schweere ungnad komen, deßwegen das ich inn neehstverruckten frantzössischem zug ü. g. ire knecht und unnderthannen uffgwiglot, bestellt, angenomen und hinweg gfürt sölle haben. Daran aber mir zů kurtz gwalt unnd ungůtlichen beschicht, dann alle knecht, so under Jacoben Fuchsberger hinyn gezogen, durch den vendrych und schriber bestellt und angnomen sind worden, und ich allein bemelts houptmans Jacob Fuchsbergers statthalter etlich kurtze zit gwässen bin. Und so nun aber ich gegen ü. g. vil grösser dann aber mit der warheit erfunden wurde, verunglimpfet und verschwetzt sin möchte, das aber mitler zit mir zů grossem schaden und nachteil diennen unnd reichen wurde, und mir aber daran zů vil und ungůtlichen bescheche, deßhalb ich ü. g. zum undertheinigosten und höchsten piten, ob ich inn diserm handel zůvil und wider ü. g. gethann hete, si welle mir söllichs gnedigklichen und günstlichen verzichen und vergeben und mir inn statt und land miltiklichen widerumb offnen, uffthůn und darinn zewandlen erlouben unnd vergünstigen, damit ich mich dero behelffenn und geniessen könne. Bin ich erpütig, niemer mer wider ir gnad zethůn, sunder allso gepürlichen unnd zimlichen gegen iren und iren unnderthanen zehallten unnd zetragen, das si daran ersettiget und dess gůt benůgen haben sol. Das statt mir umb üch allezit underthenigklichen zů verdiennen. Mich hiemit zů iren g. diennsten alls der schuldig, willig erpietende.

Datum zinstag nach Mathei apostoli anno etc. xxxvij.

Ü. g. allezit undertheniger dienner
Kleinhans Schnorpff, wirt
zum Bären zů Baden inn Ergöw.

(St.-A. Zür. l. c, Orig.-Pap., Kanzleischrift; Dorsualnotiz: „Man laß es eyn geschrifft sin“).

Armorial historique
des maisons
de l'Ordre des Chartreux

par

Dom Albert-Marie Courtray.

(Suite.)[1]

(Planches XV et XVI).

39—1200. Saint-Martin (Val-) de Sélignac,

en Bresse, au diocèse de Lyon puis de Belley, chartreuse fondée par Hugues de Coligny, supprimée par la Révolution française. Elle fit retour à l'Ordre en 1867, et a été de nouveau évacuée en septembre 1901.

77—I. *De gueules à l'aigle d'argent becqué, membré et couronné d'azur,* qui est de Coligny. (Pl. XV)

Dans Dom Le Vasseur.

C'est la version la plus commune du blason des Coligny. D'après Edmond Chevrier, dans *La Maison de Coligny au Moyen-Age,* Bourg-en Bresse, 1868, p. 40, l'aigle est *langué d'or.* (*Chartreuse et Seigneurie du Val-Saint-Martin de Sélignac,* par Dom Ambroise Bulliat, Paris, 1884, p. 27.)

78—II. A une époque inconnue: *D'azur semé de fleurs de lis d'or,* qui est de France ancien. (Pl. XV)



Fig. 137
Écusson imprimé sur la couverture de l'ouvrage intitulé: *Chartreuse et seigneurie du Val-Saint-Martin de Sélignac* (op. cit.). Réduction.

Au-dessus du portail de la maison qui date du XVIIe siècle, mais ces armes pouvaient avoir été prises antérieurement et pour une raison ignorée, afin de se placer sous la protection royale peut-être.

79—III. En 1696: «*D'or à un saint Martin de gueules.*» (Pl. XV)

Armorial de France, 32,200, p. 414, et 32,233, p. 575. — Cet écusson se voit dans Vallier (p. 87), et sur la couverture du livre broché de Dom Bulliat, avec champ d'azur, saint Martin, son cheval et le pauvre gisant à terre au naturel ou d'argent (fig. 137). — Son emblème est sur quatre sceaux décrits par Vallier (p. 86-88); il devrait simplement servir de cimier au précédent.

40—1203. Notre-Dame de Valbonne,

en Languedoc, au diocèse d'Uzès, aujourd'hui de Nîmes, ancien couvent de bénédictines, donné aux chartreux par Guillaume de Vénéjan, évêque du lieu, avec

[1] Voir les *Archives héraldiques suisses,* année 1908, p. 32, 77; année 1909, p. 78; année 1910, p. 26, 89.

le consentement du Chapitre de son Église cathédrale. On construisit un nouveau monastère sur le terrain donné près de là par Raymond Bernard et Ponse, son épouse; l'église fut élevée à l'aide des biens légués en 1219 par Amie, notaire à Nîmes. Cette chartreuse supprimée à la Révolution française, rétablie en 1836, fut évacuée de nouveau en septembre 1901.

80—I. *D'azur à deux annelets en fasce reliés par une attache posée en équerre ou en pal ou en demi-cercle d'argent.* (Pl. XV)

Dans un écusson, avec le lien mis en pal, sur une pierre-limite de la chartreuse, de 1474, ou peu avant, reproduite par Vallier (p. 94), qui en tenait le dessin de M. Brugnier-Roure (fig. 138, 139). — Sur une autre pierre-limite, sans





Fig. 138 Fig. 139

Pierres-limites d'une propriété de Valbonne, sur le territoire de Carsan: côté du monastère de St-Pierre (fig. 138), et côté de la chartreuse (fig. 139).

écusson, avec le lien en équerre, figurée aussi dans Vallier d'après la même source, et dont on ne sait pas la date (fig. 140, 141). — Dans un médaillon légèrement bombé, avec le lien en demi-cercle, placé au milieu de quatre autres rosaces de 12 à 15 centimètres de diamètre, sous la corniche du retable en noyer de l'autel de la salle capitulaire (XVIIIe s.).





Fig. 140 Fig. 141

Borne-limite du domaine des Cellettes, propriété de la chse de Valbonne: côté de Saint-Nazaire (fig. 140), et côté de Saint-Gervais (fig. 141).

M. Bruguier-Roure, l'aimable historien de Valbonne, ainsi que d'autres savants de la région, doute que le premier fondateur usât d'armoiries. On ne sait pas non plus au juste à quelle famille il appartenait. Les uns, avec Charvet (*La première maison d'Uzès .... suivie du catalogue analytique des Évêques d'Uzès,* Alais, 1870), pensent qu'il était de la famille d'Uzès, ligne de Sabran, qui portait *de gueules au lion d'or;* les autres, avec M. Bruguier-Roure, croiraient plutôt qu'il était de la maison de Béziers, à qui appartenait alors la terre de Venéjan,

et qui s'armait *d'argent à trois fasces de gueules* (aliàs *fascé d'argent et de gueules de six pièces*), *au chef de France*. Quant aux sceaux, généralement à cette époque les évêques d'Uzès y mettaient le buste de saint Théodorit, Titulaire de leur Église cathédrale, mais on n'en possède pas même de Guillaume de Vénéjan.

Valbonne ne tiendrait donc pas de lui son emblème. Malgré ses recherches racontées avec une verve et une originalité qu'il faut lire, M. Vallier n'a pu découvrir ni l'origine ni la signification de celui-ci (*Sigill.*, p. 89 et 401). Plusieurs l'ont pris pour des besicles; ainsi l'appelle déjà Molin au commencement du XVII[e] siècle: «Sigillum vel insignia hujus Domus Vallisbonæ, seu gentilitiæ, sunt conspicilia (gallice, *des lunettes*)» (*op. cit.*, t. I, p. 266). Elles seraient l'ex-voto d'une guérison rapportée à la Vierge. Cette opinion ne paraît pas à tous suffisamment fondée. Il ne reste aucune trace de madone miraculeuse, que des récits ou légendes populaires n'auraient pas manqué de nous faire connaître, à défaut des chroniques de la maison. On n'en voit rien dans son Obituaire de 1661, qui renferme un catalogue des prieurs relatant les faits mémorables passés sous chacun d'eux, ni dans la notice que lui a consacrée M. Bruguier-Roure (*op. cit.*).

D'autres voudraient y reconnaître la marque de la fabrique de verre que Valbonne exploitait avant la Révolution. «Mais, risposte Vallier, entre l'industrie de la fabrication du verre et la science de l'opticien, il y a un rapprochement bien difficile à établir et par trop éloigné.» En outre, que ceux à qui cette raison ne suffirait pas prouvent l'antériorité de la fabrique sur les annelets.

Peut-être n'a-t-on pas songé jusqu'ici à une circonstance propre à résoudre l'énigme assez simplement.

L'église de Valbonne a été construite, vers 1219, avec l'héritage du notaire Amic. L'usage naissait alors de sculpter les armoiries des bienfaiteurs sur les monuments. Il est bien possible qu'on ait mis sur la fondation celles d'Amic ou bien l'enseigne ou insigne de sa profession. Ce dernier n'était-il pas primitivement de la forme de l'emblème qui de l'église Notre-Dame de Valbonne, centre et cœur du monastère, aurait passé à celui-ci tout entier?

Rapprochement frappant. Dans l'*Armorial général* de Rietstap, la seule famille «*Notaire*, en Lorraine (anoblie le 15 nov. 1632)», soit à cause de son nom, soit à cause de ses anciennes fonctions dont elle aurait retenu le nom, ne porte-t-elle pas «*d'azur à la fasce d'or, accompagnée de trois annelets d'argent rangés en chef*»! De part et d'autre des annelets. Il y a, en plus, à ceux de Valbonne le mode d'attache à l'aide duquel on les suspendait et qui, n'étant pas indispensable, ne se rencontre pas sur l'un des sceaux dont il va être question.

La charge de notaire consistait à rédiger et à sceller les actes. Or les anneaux sigillaires furent toujours en usage, dès la plus haute antiquité; les sceaux n'ont paru que vers le X[e] siècle et ne remplacèrent peu à peu les *annuli*, dans les chancelleries, qu'au XII[e].[1] Serait-il improbable, dès lors, que l'anneau,

[1] On employait encore cette formule en 1169: *Annuli nostri impressione confirmari præcipimus* (*Acta SS. Bened.*, t. VII, p. 8), d'après le *Dict. de numismatique et de sigillo-*

même après l'apparition des sceaux, servît d'enseigne au notaire, jusqu'au jour où il fut supplanté par les panonceaux? En France, ce fut Charles VI qui ordonna, par lettres patentes du mois d'avril 1411, au prévôt de Paris, de placer à la porte des notaires de cette ville des panonceaux aux armes royales. Puis cette mesure fut étendue aux provinces.

Si mon hypothèse était inadmissible, il resterait à considérer néanmoins les annelets comme la marque personnelle, et non professionnelle, d'Amic.

Dom Le Vasseur a laissé en blanc l'écusson de Valbonne, preuve qu'il a composé son armorial avant de connaître l'ouvrage de Molin.

81—II. En 1696: « *D'azur à une Notre-Dame couronnée d'une couronne à l'antique, tenant sur son bras senestre l'Enfant-Jésus et ayant sous ses pieds un croissant duquel pendent des lunettes, le tout d'argent, surmonté de sept étoiles de même rangées en chef, avec cette inscription aux deux costez le long de l'écu:* SIGILLUM CARTUSIÆ VALLIS BONÆ.» (Pl. XVI)

Armorial de France, 32,208, p. 923, et 32,241, p. 309, où la légende est hors du blason. — Trois sceaux, ou cachets, sans écu, des XVII[e] et XVIII[e] siècles ressemblent à cette description (Vallier, p. 88, 89 et 401), mais surtout le premier des trois qui a bien pu servir de présentation à l'enregistrement des armoiries. La Vierge pose les pieds directement sur les disques des deux autres, dont ceux du dernier n'ont pas de lien.

Il est assez naturel de graver sur les sceaux l'emblème du monastère sous son Titulaire, de sorte que cette juxtaposition ne suffit pas ici pour l'attribuer à un miracle. Seulement, au lieu de le mettre dans un écusson, on a eu le mauvais goût de le fixer à cheval sur le croissant ou d'en faire un support incompréhensible. «Il me semble, au reste, que l'allusion, — si allusion il y a, — ne se rapporte pas à Marie, et que les deux choses sont séparées comme signification», écrivait déjà à M. Vallier un de ses correspondants (*Sigill.*, p. 91).

Décrivant «la façade extérieure» de Valbonne qui «a conservé l'aspect des maisons fortifiées du XVII[e] siècle», l'auteur de la notice sur cette chartreuse dit (p. 98): «A droite et à gauche de ce pavillon central, deux bâtiments destinés à héberger les étrangers se développent jusqu'à deux grosses tours rondes percées seulement de quelques meurtrières; on y voit en relief sur la pierre des fleurs de lis, armoiries de la Chartreuse de Valbonne en même temps que le signe extérieur de la sauvegarde accordée au monastère par Philippe de Valois et ses successeurs.» Les mots «armoiries de Valbonne» sont de trop: M. Brugnier-Roure les effacera dans la seconde édition plus complète de son œuvre qu'il se propose de publier. Le reste de ce passage concorde avec ce que nous avons déjà vu sur le même sujet aux articles de la Grande-Chartreuse et de Vaucluse (1139).

---

graphie religieuses (op. cit., col. 1300). — «Les anneaux pour seller furent en usage jusque sous la troisième race des rois de France: les sceaux n'ont paru que vers le X[e] siècle.» *Dict. d'Archéologie sacrée*, par Bourassé, t. II, col. 586, dans la *Nouv. Encyc. théol.* de Migne, Paris, 1851. — «Peu à peu il [le sceau] prit la place de l'*annulus* qui cessa d'être en usage au XII[e] siècle.» Quantin, *op. cit.*, col. 697.

41—1205. Saint-Barthélemy de Trisulti,

dans la Campagne romaine, au diocèse d'Alatri, chartreuse construite par le pape Innocent III, non loin d'une abbaye bénédictine qu'elle remplaça, en l'honneur de la Sainte Vierge; elle retint cependant l'ancien vocable de l'abbaye. Supprimée par Napoléon I, rétablie par Pie VII, elle fut séquestrée par Victor-Emmanuel en 1873, mais les religieux y sont restés en qualité de gardiens du monastère déclaré monument national.

82—I. *De gueules à l'aigle échiqueté d'or et de sable, couronné d'or,* qui est d'Innocent III. (Pl. XVI)

Sur le Tableau *arbre généalogique cartusien.* — Dans Le Vasseur. — Sur un tableau de la chartreuse de Trisulti représentant Innocent III.

Cet écusson est bien attribué au fondateur par tous les armoriaux des papes.

83—II. *De gueules à un dextrochère armé d'un couteau d'argent.* (Pl. XVI)

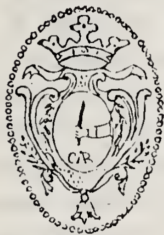


Fig. 142
Timbre humide, inédit, de la chse de Trisulti. Réduction.

Dans un écusson sur le deuxième sceau de Vallier (p. 95). — Sur deux autres sceaux armoriaux, le sixième et septième, mais accompagné du monogramme CAR (ibid. p. 96). — Sur un timbre humide inédit, actuellement en usage, également avec CAR (fig. 142).

Le couteau, instrument de supplice de saint Barthélemy, Titulaire du monastère, a dû être pris par celui-ci comme emblème au XVIIe ou au XVIIIe siècle, époque où plusieurs chartreuses employèrent des armes parlantes.

Rietstap appelle *dextrochère,* le «bras qui se dirige du côté dextre de l'écu vers senestre». La plupart des héraldistes, au contraire, disent que le bras droit est nommé dextrochère et le gauche sénestrochère. J'admets cette définition qui semble plus naturelle; or le bras droit se dirige ordinairement du côté senestre de l'écu vers dextre. Lorsqu'il en est autrement on doit ajouter *mouvant de dextre,* pour le distinguer du bras gauche.

42—1209. Notre-Dame de Bellary,

en Nivernais, au diocèse d'Auxerre, fondée par Hervé IV sire de Donzy et comte de Nevers, et par sa femme Mahaut de Courtenay, fille de Pierre II de Courtenay, empereur de Constantinople, et d'Agnès héritière du comté de Nevers, sa première femme. Cette chartreuse fut supprimée par la Révolution française.

84—I. *D'azur à trois pommes de pin d'or,* qui est de Donzy. (Pl. XVI)

Dans Dom Le Vasseur, où les pommes de pin sont fautivement *renversées.*

«Ces armoiries, dit de son côté M. de Soultrait (*op. cit.,* p. 82), nous sont connues par une empreinte du cachet de Bellary, des premières années du XVIIIe siècle, appliqué à un acte de 1741 des Archives de la Nièvre. L'écu ovale aux

armes ci-dessus, posé sur un cartouche, est surmonté d'une vierge soutenue d'un croissant; on lit autour: SIG. CART. BELLILARICI. La composition de ce blason est toute naturelle, puisqu'il est formé des armoiries du fondateur de la chartreuse. Un autre écusson, parti des mêmes armoiries et *d'or, à trois tourteaux de gueules, au chef de France,* supporté par deux cerfs, se voit au-dessus d'une cheminée du logis prioral de Bellary, construction de la seconde moitié du siècle dernier.[1] Là le blason d'Hervé de Donzy figure avec celui de sa femme la comtesse Mahaut. Nous donnons la préférence à l'écu du cachet officiel du monastère sur celui du logis prioral et sur celui qu'attribue à Bellary, l'Armorial de la généralité de Bourges, ... composé d'après un sceau gothique.»

Le «cachet» du monastère, d'un usage privé, ne mérite pas à proprement parler le titre d'«officiel»; ce qualificatif doit être réservé au «sceau gothique» de la maison, dont M. de Soultrait nous parlera plus longuement tout à l'heure. Puis, les armes de Mahaut de Courtenay avaient bien droit de figurer dans le blason de la chartreuse dont elle était co-fondatrice et qui était élevée dans ses domaines, le comté de Nevers, que son mari ne tenait que par elle. L'écusson du priorat de Bellary ne peut donc pas surprendre. Sur les armes de la famille de Courtenay, qu'on y remarque, M. de Soultrait dit (p. 10): «Pierre de Courtenay» Pierre II, père de Mahaut «avait abandonné le blason de son père» Pierre I, de France, fils du roi Louis-le-gros et d'Elisabeth, dame de Courtenay, «pour prendre celui de la maison de Courtenay. Les sceaux de ce prince, reproduits par l'*Histoire de la maison de Courtenay* (preuves, p. 13, 14 et 15) et, d'une manière plus exacte, dans Lebeuf (t. III, p. 119 et 154) le représentent à cheval, revêtu du harnois militaire, brandissant une épée et portant un écu à *trois tourteaux;* un écu semblable se trouve au contre-sceau.» D'après le même auteur (p. 11) Mahaut, fille de Pierre II, femme d'Hervé de Donzy, n'aurait porté aussi que les trois tourteaux, tandis qu'«il existe aux Archives de France, un sceau d'Hervé de Donzy, appendu à une charte de 1209, qui porte un écusson chargé de trois objets fort peu distincts, de pommes de pin sans doute, et de deux fleurs de lys; ces fleurs de lys que l'on ne retrouve nulle part ailleurs aux armes de ce Comte, avaient sans doute été prises à cause de la parenté de Mahaut avec la maison de France.»

Cette dernière réflexion est très juste et elle trouve son application, plus parfaite encore que sur le sceau d'Hervé, dans le blason du priorat de Bellary, où les lis sont dans le parti de Courtenay. Quant à la déclaration de M. de Soultrait, que «Pierre de Courtenay avait abandonné le blason de son père pour prendre celui de la maison de Courtenay», quel en est le sens précis? Cela doit s'entendre probablement de cette façon que ni Pierre II, ni Pierre I dont on ne possède pas de sceau armorié, n'eurent à quitter le blason de France qui n'existait pas avant eux, si l'on peut croire les auteurs cités au Mont-Dieu (1132), ou du moins n'était pas encore porté par les cadets à leur époque.

---

[1] Le XVIIIe.

85—II. En 1696 : «*D'azur à une Vierge tenant son Enfant Jésus sur le bras gauche d'or, le tout dans une niche de même, et au-dessous de la Vierge un saint Bruno d'argent à genoux et tenant les mains jointes devant sa poitrine.*» (Pl. XVI)

Armorial de France, 32,198, p. 61, et 32,232, p. 95.

Cette description n'a jamais dû constituer les armoiries de la chartreuse que sur l'*Armorial général de France.* «Il est bien évident», poursuit M. de Soultrait à son sujet, «que ce dernier écusson fut composé d'après le sceau gothique de Bellary, dont nous avons retrouvé une empreinte assez nette sur les flancs de la cloche de l'église ruinée d'Arzembouy (canton de Prémery), provenant de notre chartreuse. Ce sceau, du XV[e] siècle, est elliptique et porte une figure de la sainte Vierge, tenant l'Enfant-Jésus, sous des ornements d'architecture, et, au-dessous, un religieux en prières dans une niche. On lit autour en lettres minuscules gothiques: SIGILLU DOMUS BELLILARRICI ORDIS CARTHUSIEN (*Sigillum domus Bellilarrici ordinis carthusiensis*). Un autre sceau du même temps, rond et plus petit, est empreint sur la même cloche; il est également chargé d'une représentation de la Vierge, sans ornements accessoires, avec la légende: S. P. (*sigillum parvum?*) DOMUS BELLILARRICI. M. le comte de Damas d'Anlezy possède la matrice en bronze d'un troisième sceau de la chartreuse, de forme ronde, qui paraît dater de la première moitié du XVI[e] siècle et dont voici la description: S . BEATE . MARIE . DE BELLILARRIACO . CARTUS . ORDIS (*cartusiensis ordinis*), en lettres minuscules gothiques, entre filets; dans le champ, la sainte Vierge couronnée portant l'Enfant-Jésus, tenant une palme de la main droite, les pieds sur un croissant, environnée d'une gloire rayonnante semée d'étoiles; un dais d'architecture dans le haut de la composition.»

Des trois sceaux dont il est ici question et du précédent à l'écu de Donzy, M. Vallier mentionne seulement les deux qui se trouvaient sur la cloche d'Arzembouy (p. 97-98). Il aurait pu donner un dessin quelconque du plus grand, s'il avait consulté l'*Armorial de France.* Un dessin quelconque, car le style ogival, en exécration au XVII[e] siècle, a été remplacé sur l'écusson par le plein cintre. Le «saint Bruno» de la description officielle est mieux appelé par M. de Soultrait «un religieux en prières»: il est commun à beaucoup de sceaux.

43—1210. Notre-Dame du Val-Saint-Etienne de Montmerle,

au diocèse ancien de Lyon. Monastère fondé vers 1170 par Hugues seigneur d'Asnières et de Saint-Julien-sur-Reyssouze, et dont les religieux bénédictins embrassèrent la Règle cartusienne avec l'autorisation du pape Innocent III. Cette chartreuse fut anéantie par la Révolution française.

86—I. *D'hermines à la fasce denchée de gueules,* qui est d'Asnières. (Pl. XVI)

Dans l'*Armorial de l'Ordre des Chartreux* par Dom Bernard Peter.

Il paraît très probable que le fondateur et sa descendance, éteinte au XIV[e] siècle, ont porté ce blason. Révérend du Mesnil (*op. cit.*) le leur attribue spécialement. La Chesnaye des Bois (*Dictionnaire de la Noblesse de France,* 2[e] édit.,

15 vol., 1770-86) le marque aussi à Asnières en Bresse, Rietstap et d'Eschavannes à Asnières en France.

Révérend du Mesnil, il est vrai, l'indique comme douteux, parce que Gourdon de Genouillac dans son *Dictionnaire des Fiefs* (Paris, 1862) donne à Asnières en Bresse: *d'argent à trois croissants de gueules.* Mais cette armoirie appartient aux Asnières de Saintonge et Poitou, d'après Rietstap, Grandmaison et les héraldistes de ces provinces. Si ses meubles étaient allongés verticalement plutôt que horizontalement, elle concorderait d'une certaine manière avec ce qu'on semble voir sur une peinture de la *Galerie des Cartes* de la Grande-Chartreuse, au-dessus de la porte d'entrée de Montmerle: un écusson entouré d'un collier (?), cimé d'un diadème et renfermant trois objets illisibles, posés 2 et 1. Serait-ce l'écu royal de France? La chartreuse aurait pu changer d'armoiries dans le cours de son existence, et non sans raison, car les possessions de son fondateur passèrent successivement à diverses maisons.[1]

Dom Le Vasseur a laissé en blanc l'écu de Montmerle.

87—II. En 1696: «*D'argent à un S. Etienne de carnation vestu en diacre de gueules, tenant de sa main droite des pierres d'or ensanglantées de gueules, et de sa main senestre soutenant la lettre M en lettre gothique d'azur, et au-dessus une croix à deux croisons de même au pied fiché dans le milieu de cette lettre, et au-dessous une étoile aussy d'azur.*» (Pl. XVI)

Armorial de France, 32,199, p. 377, et 32, 233, p. 490. — Les deux sceaux décrits par Vallier (p. 100), tous deux du XVIIIe siècle, ressemblent à l'emblème de cet écusson, mais avec des différences: leur saint Étienne tient une palme de la main droite et une pierre de la main gauche qui est appuyée sur la poitrine; ils n'ont ni lettre M, ni croix, ni étoile.

(à suivre.)

Le blason d'un peintre veveysan du XVIIe siècle.

Par André Kohler.

Les lecteurs des Archives héraldiques n'ont sans doute pas oublié l'étude si bien documentée que notre collègue, M. le Dr Joseph Zemp, vice-directeur du Musée national, a publiée en 1897 sur le blason des artistes en Suisse. Le blason

[1] L'héritière des premiers seigneurs d'Asnières et de Saint-Julien «épousa Guerrie de Sachins, damoiseau, qui, en 1306, fit bâtir le château d'Asnières» (Révérend du Mesnil). — «La Maison des Gorrevod, en 1523, acheta de la duchesse de Nemours, Philiberte de Savoie, la seigneurie de Saint-Julien-sur-Reyssouze, qui jusque-là avait appartenu à différens seigneurs, au comte de Villars entr'autres.» (L'abbé Nyd: *Montmerle,* p. 17, extrait de l'*Annuaire de l'Ain* de 1851). — Asnières-sous-bois (Bresse), «comté sous le nom de Loriol, en 1743, en faveur de Duport» (Gourdon de Genouillac). Les armes des Asnières de Loriol sont: *d'azur à la tour d'argent, senestrée d'un avant-mur de même, le tout maçonné de sable.*

des artistes (Künstlerwappen, Malerwappen) consiste, comme on sait, en un écu de gueules (en général, du moins) à trois petits écus d'argent, deux et un. Accompagnant une signature ou un monogramme il est l'équivalent du mot *pinxit;* avec ou sans changement d'émaux, il est souvent l'emblème d'une corporation déterminée d'artistes; parfois aussi tel ou tel peintre se l'est approprié comme armes personnelles, en modifiant les émaux ou en chargeant les petits écus d'une pièce spéciale; dans d'autres cas enfin l'artiste a chargé les armes de sa famille des trois petits écus symboliques.

C'est à cette dernière catégorie qu'appartiennent les armoiries qui nous occupent aujourd'hui. Nous les avons relevées sur une peinture allégorique assez curieuse qui, après avoir orné longtemps une des salles de l'Hôtel de ville de Vevey, se trouve actuellement au Musée Jenisch, en la dite ville. Au bas du tableau se voient les armes de la famille de Villarzel accolées à celles de la famille d'Erlach; mais les armes de Villarzel — de gueules au chef d'argent chargé d'un lambel d'azur à cinq pendants — sont modifiées en ce sens que le gueules est chargé de trois petits écus d'argent, deux et un. Les sires de Villarzel jouèrent un rôle important sous la domination des évêques de Lausanne. D'après D. Martignier *(Vevey et ses environs au moyen-âge p. 114)* la généalogie de cette famille commence au chevalier Rodolphe, châtelain de Villarzel, qui est cité comme témoin d'une transaction datée du 15 avril 1254; le dernier descendant mâle fut Jacques-François, seigneur de Delley, coseigneur de Sepey et Bressonnaz, major et châtelain de Lucens, lequel mourut en 1668, deux ans avant son fils unique.

Le grand-père de Jacques-François, François, donzel, seigneur de Delley, coseigneur de Châtonnaye, major et châtelain de Lucens eut entre autres enfants un fils naturel du nom de Claude. « Claude de Villarzel, dit Martignier (op. cit. p. 119), légitimé en 1592, reçu bourgeois de la ville de Berne, y épousa (contrat du 27 février 1599) demoiselle Anne d'Erlach, fille légitime du baron de Spiez. C'était un peintre distingué, qui, après de longues pérégrinations en France et en Italie, finit par se fixer à Vevey, où on le trouve établi dès 1599 à 1615.»

On ne connaît aucun autre peintre du nom de Villarzel: la présence des trois petits écus sur le blason de la famille et l'alliance d'Erlach nous permettent donc d'affirmer que les armoiries dont il s'agit sont celles de Claude de Villarzel; on peut aussi en inférer que le peintre vivait encore en 1630, si le tableau représente réellement, comme on le prétend, la naissance et le baptême d'Emilia-Catherine de Croll (Emilie de Nassau) dont la ville de Vevey fut marraine[1].

---

[1] Archives héraldiques 1907, p. 46.

Miscellanea.

Jean Heberlé, arpenteur héraldiste genevois du XVIII[e] siècle.

On sait qu'en Suisse de bonne heure les armoiries cessèrent d'être un privilège de la noblesse; dans le Pays de Vaud c'est surtout au XVII[e] siècle et encore plus au XVIII[e] siècle que nombre de familles bourgeoises ou rurales prirent des armoiries. Le gouvernement de L. L. E. E. de Berne ne fit, à notre connaissance, aucune opposition. D'ailleurs ceux qui se donnaient des armes ne prétendaient point par cela à la noblesse ou au patriciat et ne cachaient nullement l'origine de leur blason. Ainsi, dans un recueil manuscrit d'armoiries du Pays-d'Enhaut (fin du XVIII[e] siècle) nous trouvons à côté des armes des Martin et des Rosat la mention «tirées de Milan», à côté de celles des Massard l'indication «données à Milan». Ces armes avaient été probablement fournies par un «office héraldique» qui, créé en 1715 par un membre de la famille Bonacina — dans laquelle se transmettait de père en fils une importante collection héraldico-généalogique —, est encore florissant sous le nom d'*Archivio araldico Vallardi* (Milan, Via Moscova, 40). Souvent aussi, à la veille même de la Révolution, on s'adressait pour «avoir ses armes» à un arpenteur genevois, Jean Heberlé, lequel, moyennant rétribution sans doute, livrait à son client des armes dessinées et peintes sur papier, accompagnées d'une brève notice et signées de son nom, suivi de son adresse «rue de la Rôtisserie, n° 97, à Genève». Dans plus d'une famille du pays sont conservés des documents de ce genre: le dessin ne manque pas de vigueur, mais le coloris laisse à désirer; l'écu, presque toujours agrémenté d'une sorte de cartouche est surmonté d'un casque à plumes d'autruche; des ours servent fréquemment de supports; au-dessus, dans une banderole, le nom de la famille; au-dessous, la notice. Heberlé, possédait évidemment quelque vieux manuel de blason où il puisait son jargon héraldique, mais il ne devait pas perdre son temps en de longues recherches généalogiques: pour lui la famille dont il donne les armes — armes parlantes généralement — est «la plus ancienne en Suisse». Deux exemples donneront une idée du genre. Dans le recueil cité plus haut «*les Rittener portent champ de gueules au cavalier d'argent à la rondelle d'azur chargée d'une croix patriarcale d'or. Gueule représente la vertu, l'élément du feu, l'ardeur, l'amour et le courage. Le cavalier signifie le nom, dénote la chevalerie*». Sur une feuille de 1792, où figure un écu parti aux armes des Thélin et des Gruaz «*le 1[er] représente l'histoire de Guillaume Thell (sic), le 2[e] porte champ de Gueules soit Rouge à une Gruë d'argent tenant une pierre en son pied, elle présente la Vigilance. Le Rouge représente l'Élément du feu, Ardeur, Amour et le Courage. Ces deux familles sont les plus anciennes en Suisse. De ce dernier un Chevalier de l'Annonciade, Comte de Gruères, Baron d'Aubonne et Seigneur d'Oron. Relevé sur les Anciennes* (sic) *tirres du Blason*».

Voilà de quoi faire baisser encore dans l'estime des profanes l'héraldiste modeste qui déclare ne pas connaître d'armes à telle famille donnée ou ne pouvoir «expliquer» celles qu'on lui présente. *André Kohler.*

Société vaudoise de généalogie. Le 20 novembre 1907, sur l'initiative de M. le Prof. F. A. Forel, M. H. de Mandrot avait convoqué à l'Hôtel de Ville de Lausanne, un certain nombre de personnes portant intérêt aux questions généalogiques. M. de Mandrot leur proposa de se constituer en société, dans le but de recueillir les éléments des généalogies des familles vaudoises, de procéder à leur rédaction et à leur publication. La proposition, chaudement appuyée par plusieurs des personnes présentes, fut adoptée séance tenante, et l'assemblée nomma un comité provisoire, chargé de préparer la réalisation du projet caressé.

Ce comité a travaillé, pendant plus de deux ans, à la tâche qu'il s'était donnée. Il s'est occupé successivement de la constitution de la jeune Société de généalogie, de l'élaboration de ses statuts, de la discussion des systèmes de rédaction des généalogies, des moyens d'intéresser le public à son entreprise.

Après avoir pris connaissance des conditions faites par les éditeurs MM. Bridel et Cie à Lausanne, pour la publication de ses travaux, le comité a décidé de faire paraître, si possible chaque année, un fascicule de 130 pages environ, contenant 8 à 12 généalogies. Une série de cinq fascicules formera un beau volume, format des *Archives héraldiques suisses,* se rattachant comme «Série vaudoise» au Recueil généalogique suisse, publié et édité à Genève.

La première assemblée générale, convoquée le 28 janvier passé, a ratifié toutes les décisions prises par le comité provisoire. Elle a adopté, entre autres, un mode de rédaction sensiblement différent du mode habituel et classique. Au lieu de suivre l'ordre de primogéniture, les généalogies vaudoises seront rédigées génération après génération, en épuisant l'une avant d'entreprendre la suivante. Grâce à plusieurs perfectionnements, le texte sera d'une parfaite clarté, sans être surchargé de numéros, ni de lettres.

A la demande des intéressés, et à leurs frais, il pourra être joint au texte des reproductions d'armoiries et des tableaux graphiques pour lesquels le comité a adopté le type descendant.

L'œuvre entreprise par la Société vaudoise de généalogie, l'a été dans un but essentiellement historique et scientifique.

Aucune famille, si modeste soit-elle, n'est exclue de son champ d'investigation, La Société réclame l'appui de tous ceux qui comprennent son utilité et sa raison d'être.

Le comité est composé de MM. H. de Mandrot, président, château de La Sarraz; Ch.-A. Bugnion; Alb. Choisy, Genève; Th. Cornaz; F.-A. Forel, Morges; B. van Muyden; E. du Plessis; Maurice de Palézieux-Du Pan, Vevey; A. Vuilleumier, pasteur, Assens (Vaud).

Plus de 70 sociétaires ont été admis comme membres de la nouvelle Société vaudoise de généalogie, à la suite de la première Assemblée générale en janvier dernier. La finance annuelle est de fr. 6 et les publications de la Société seront remises à moitié prix à ceux qui en font partie.

———



Fig. 143

Frage nach der Eigentümerin eines um 1860 bei der Farnsburg aufgefundenen bronzenen mittelalterlichen Siegelstempels. Herr Dr. W. Merz in Aarau übermittelte unserer Zeitschrift nebenbei wiedergegebene Ansicht eines mittelalterlichen Stempels, dessen Umschrift Herr Dr. Merz folgendermassen liest: ✠ S ' DNE · FLORIMŌDE · D ' · OTEVN ·

Der zierliche, minutiös gearbeitete Stempel wurde, wie Herr Dr. Merz als wahrscheinlich annimmt, von seiner Eigentümerin bei einem Besuche der Farnsburg verloren. Aus den von Herrn E. Denger in Gelterkinden unterm 17. Mai 1910 eingesandten Fundnotizen ergibt sich, dass ihn um 1860 eine Magd auffand. Er lag auf der Oberfläche des Bodens in einer kleinen Pflanzung nördlich des Dorfes Ormalingen in der sog. „Händschenmatt", links vom sog. Schlosswege nach der Farnsburg, unmittelbar ausserhalb des äussersten Hauses (jetzige Käserei), südöstlich Punkt 433 des topographischen Atlasses, Blatt 31 (Gelterkinden). Die Finderin trat ihn dem jetzigen Besitzer, Herrn Völlmin-Muser, um 5 Franken ab.

Als 1907 unsere Gesellschaft in St. Gallen tagte und von da, gemeinsam mit der Historischen Gesellschaft, dem Schlosse Altenklingen einen Besuch machte, wurde uns ein schöner farbig gestickter Teppich gezeigt, der in seiner ganzen Anlage mit Ranken, Figuren und Wappen lebhaft an die Deckenfriese aus dem Anfange des 16. Jahrhunderts erinnert. Zwei der Wappen konnten damals nicht erniert werden und sind es bis heute noch nicht. Es sind die folgenden:

1) Als Allianz neben von Ulm stehend: „Schild weiss und rot geteilt mit schwarzem, wachsendem Adler im obern Felde. Kleinot dito wachsend."
2) Als Allianz neben Mumprat stehend: „In silbernem Schilde ein halber blauer Löwe. Kleinot dito wachsend."

Der Teppich ist von 1527 datiert und dürfte eine Untersuchung der Stammlinien derer von Ulm und Mumprat leicht und sicher zur Eruierung der in Frage kommenden Wappen führen. Wem dazu das Material an der Hand liegt, der dürfte damit der Familie Zollikofer einen freundlichen Dienst leisten.

L. Gerster, Pfarrer.

Devise · S · S · S · S ·, die auf dem flatternden schwebenden Bande im Exlibris des Jakob Christoph von Uttenheim zu Ramstein etc., 1599, figuriert, — besprochen im „Archiv" 1910, S. 23 ff. — löst unser Mitglied Herr Dr. jur. L. Falck in Luzern folgendermassen auf: „*S*ola *S*alvatori *S*ervire *S*alus".

Nachtrag zum Artikel Gerster im 2. Hefte: **Zwei alte Rheinauerwappen.** Im Schloss Alteuklingen fand Herr Gerster die Eltern des Abtes Werlin auf dem Stammbaume der Hürus von Konstanz, der sich im Korridor des zweiten Stockes an der Wand befindet, — mit den Wappen: Ludwig Werlin von Frauenfeld und Anna Hüruserin. Keine Daten dabei. *a)* goldener Greif in Blau. *b)* von Rot und Silber geteilt mit dito aufrechten Straussenfedern in verwechselten Farben. *G.*

Découvertes héraldiques au cloître de Hauterive. L'Etat de Fribourg a entrepris il y a quelques années, avec l'aide de la Confédération, la restauration de la belle église de l'abbaye cistercienne de Hauterive. La restauration de l'église est actuellement terminée et l'on a entrepris il y a peu de temps celle du cloître, ce bijou d'architecture du Canton de Fribourg. En abaissant le sol de ce cloître, surélevé au XVIIIe siècle, on a retrouvé le sol primitif avec plusieurs dalles funéraires, dont trois portant les armoiries des familles Rych, de Maggenberg, de Duens, et remontant au XIVe siècle. Sur les voûtes on a retrouvé une décoration intéressante et sur les parois plusieurs armoiries peintes dans le beau style héraldique du XIVe siècle. Notre collaborateur M. Max de Diesbach, président de la commission de cette restauration, a bien voulu nous promettre pour un des prochains numéros des *Archives*, une étude héraldique sur les armoiries découvertes soit au cloître, soit à l'église de Hauterive. *D.*

République helvétique et armoiries communales. Les décrets, arrêtés et autres offices par lesquels les autorités de la République helvétique, en 1798 et 1799, prescrivent la destruction des emblèmes de l'ancien régime et interdisent aux citoyens « tout signe de distinction héréditaire » sont muets quant aux armoiries communales. Aussi celles-ci échappèrent-elles au marteau destructeur même dans les villes du Pays de Vaud qui avaient fomenté la révolution. Bien plus, à Lausanne, qui avait donné le signal du mouvement, le secrétaire de la Chambre économique se sert encore, le 4 mars 1799, d'un ancien sceau aux armes de la ville pour cacheter une lettre adressée aux «Citoyens de la commune de Villars Ste-Croix». L'écu surmonté de l'aigle à deux têtes et la légende «Sigillum consulis et consilii lausannensis» forment un contraste assez amusant avec la missive elle-même qui débute par le « Citoyens ! » de rigueur, pour se terminer par le « Salut fraternel » d'usage en ce temps-là, et en tête de laquelle le scribe a tracé de sa plus belle écriture la devise « Liberté Egalité ». Ajoutons que la lettre traite du mode de rembours de « l'emprunt Ménard», que l'Assemblée Provisoire avait dû contracter pour satisfaire aux exigences du général commandant les troupes françaises qui, à la fin du mois de janvier 1798, envahirent le Pays de Vaud pour y « porter et y rétablir les droits sacrés de l'homme » [1].

André Kohler.

[1] Cf. Verdeil, Hist. du C. de V., III, p. 481 et sq.

Bibliographie.

GÉNÉRAL NIOX. — **Drapeaux et Trophées.** Résumé de l'histoire militaire contemporaine de la France. Catalogue des Trophées du Musée de l'Armée. Paris. Librairie Ch. Delagrave. 1910.

« C'est rendre hommage á l'ennemi, dit le général Niox, que de conserver avec respect les trophées conquis, car ces trophées n'ont de valeur que s'ils rappellent un souvenir glorieux pour le vaincu comme pour le vainqueur.»

La France a réuni aux Invalides tous les témoins de ses gloires passées, trésor précieux, accumulé par la vaillance de ses soldats.

Grâce à un travail patient et méticuleux, quelques officiers ont réussi à classer cette admirable collection de reliques et à la soustraire définitivement au danger de perte et de destruction dont elle était menacée. La vieille soie ternie des drapeaux s'étale maintenant dans des vitrines, à l'abri de tout accident.

Il ne subsiste, malheureusement, qu'un nombre relativement restreint des milliers de banniéres, drapeaux et étendards conquis ou ramassés sur tous les champs de bataille de l'Europe par les armées de Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, de la Révolution et de l'Empire. — Beaucoup ont disparu dans les tourmentes révolutionnaires et dans les invasions de 1814 et 1815. Ceux qui ornaient les voûtes de Notre-Dame sont tombés en poussière. D'autres ont été détruits pour les soustraire à l'ennemi: « Dans la nuit du 30 au 31 mars 1814, le maréchal Sérurier, gouverneur des Invalides, craignant que les Alliés ne vinssent les enlever, donna l'ordre d'allumer un bûcher dans la cour d'honneur de l'Hôtel et y fit brûler, avec l'épée de Frédéric II, tous les drapeaux et étendards conservés dans l'église. Les cendres et les débris furent jetés dans la Seine.»

Actuellement, la collection du musée de l'Armée se compose de 484 numéros provenant des guerres de la Révolution, du premier et du second Empire, de la Restauration et des guerres coloniales, depuis 1870.

L'ouvrage du général Niox, débute par un résumé fort bien fait de l'histoire militaire contemporaine de la France de 1792 à nos jours. La seconde partie contient la description détaillée de chacun des drapeaux déposés à l'Hôtel des Invalides. Nous autres Suisses, nous constatons avec intérêt que le nº 1 de la collection, le plus ancien de tous, est un drapeau des Grisons, du XVᵉ siécle [1]. — Le texte est accompagné de 20 reproductions de drapeaux et trophées.

Ce petit livre tout palpitant d'héroïsme est plus qu'un simple catalogue; il y a dans cette nomenclature de trophées quelque chose d'émouvant; on sent passer sur ces dépouilles arrosées de sang le souffle des victoires et l'âme d'un noble pays.

---

[1] Drapeau suisse. — Bataille de Morat (1476). (1re section salle B). Drapeau des Grisons à l'époque de Louis XI. Les contingents du canton des Grisons combattirent sous ce drapeau à la bataille de Morat (1476) contre Charles le Téméraire. — Ce drapeau a été remis après la victoire au chef des troupes grisonnes Acquis dans la suite et parvenu en don au Musée d'Artillerie. (Note tirée du catalogue).

Ces lambeaux d'étoffe, ces hampes brisées, symboles du sacrifice, nous apparaissent alors comme: «quelque chose de grand qui ne se comprend pas ..... et pour quoi l'on meurt.« *Capitaine de Vallière.*

Ein Appenzeller Wappenbuch. Selten, sehr selten sogar kommt es vor, dass man aus dem Appenzellerland etwas vernimmt, das auf Heraldik Bezug hat. Über den bisher an Wappen für arm gehaltenen Kanton besteht jedoch ein flottes, handschriftliches Werk. Es ist wohl angebracht, dass dieses mehr bekannt wird.

Schon in den Schuljahren interessierte sich dessen Verfertiger über das Woher und Warum der wenigen Wappenbilder, die ihm damals zu Gebote standen. In ein Skizzenbuch wurden die ersten Wappen eingetragen; ein zweites wurde mit der Zeit zu klein. Vor acht Jahren wurde frisch und beherzt das dritte, jetzige Wappenbuch angelegt. Es sollte möglichst alle Wappen enthalten, die erhältlich waren und sich irgend nennenswert mit der appenzellischen Geschichte verflochten.

Still und unverdrossen, mit unermüdlichem Eifer und Fleiss, oft mit grossen Widerwärtigkeiten hart kämpfend schuf sich Herr Jakob Signer aus Appenzell, nun in Arbon, unser Vereinsmitglied, eine appenzellische Wappenchronik, die 1400 Nummern umfasst.

Bestimmend für den ersten Eindruck ist eine gewisse Einfachheit der äussern Form, sofortige Übersicht, geschichtlich charakteristischer Gruppen. Gold und Silber sind mit wenigen Ausnahmen vermieden und durch Gelb und Weiss ersetzt. Die meisten Wappen oder begleitenden Figuren sind sauber, viele recht nett, manche sehr schön, zumeist aber fleissig behandelt. Kräftig in der heraldischen Form und Farbe, geschichtlich in der Grundlage, beweist dieses erste systematische Werk appenzellischen Wappenwesens, dass sein Urheber vor noch grösseren heraldischen Arbeiten nicht zurückschreckt.

Als Quellen dienten das Archiv in Appenzell, das Klosterarchiv in St. Gallen, Haggenbergs Wappenbuch, zerstreute Urkunden in Privathänden, Gemälde und handschriftliche Chroniken.

Wahrlich, es brauchte viel Mut, mehr noch Geduld, eine zähe Ausdauer, solch ein wohldurchdachtes Werk aus eigenen Kräften und bloss in Mussestunden zu erstellen. Der Name des Erstellers ist deshalb würdig, bekannt zu werden, drinnen in seiner schönen Heimat und draussen überall, wo Freunde und Kenner der edlen Heroldskunst wohnen.

* * *

Um weiteren Anfragen an die Redaktion vorzubeugen, benützen wir die Gelegenheit, um gleichzeitig auf eine reiche Wappensammlung für den Kanton Glarus hinzuweisen, die Herr Kirchenrat Wild selig in Niederurnen angelegt hat und die jetzt im Besitze seines Sohnes Jakob Wild ist. — Eine ebenso reichhaltige Wappenkollektion für den benachbarten Kanton Schwyz hat Herr Kantonsschreiber Martin Styger in Schwyz zusammengebracht. — Auf

das von Herrn Zeichenlehrer Emil Huber verfasste Wappenbuch des Kantons Uri ist seinerzeit von Herrn Pfarrer Gerster im „Archiv" 1907, S. 108 f. hingewiesen worden; die Landesmuseumskommission, der ein Verkaufsangebot von 1000 Fr. vorlag, konnte sich angesichts des teuren Preises nicht zu dessen Erwerbung entschliessen. — M. Daucourt, Stadtarchivar von Delsberg (Delémont), hat in 6 Bänden Wappen aus dem Berner Jura gesammelt.

Zur Ahnentafel des fünften deutschen Reichskanzlers. Dr. B. Körner ergänzt im „Herold" 1910, S. 118, die ebenda 1909, S. 223, gegebene Ahnentafel v. Bethmann-Hollwegs, durch dessen Ahnen mütterlicherseits: die Rongemont von Neuchâtel, unter denen eine Osterwald sich befindet, deren Ahnen auch wiedergegeben sind. — Des Reichskanzlers Mutter ist eine geborne Denyse Louise Isabelle de Rougemont, geb. 1833 in Paris, verehelicht Schadau in der Schweiz 1855 mit Felix v. Bethmann-Hollweg, — die Tochter Abram Denys Alfreds de Rougemont, verehel. de Pourtalès, schweizer. Artilleriemajors.

Dem **18. Jahresberichte 1909 des Schweizer. Landesmuseums** ist auf Tafel III in Farben ein flachgeschnitztes und bemaltes Wappen des Konstanzer Bischofs Hugo von Hohenlandenberg aus dem bischöflichen Schloss Arbon beigegeben; die Neuerwerbung bildet eine erwünschte Ergänzung der zwei prachtvollen Decken, die das Landesmuseum von dort bereits besitzt. Die Wappenschnitzerei, die aus dem Jahre 1516 stammt, ist ein heraldisches Meisterstück und dürfte als Türbekrönung gedient haben (Seite 44). — Als Legat kam dem Landesmuseum ein silbervergoldetes Trinkgeschirr in Form eines Hahns, der Schildfigur im Wappen der Familie Blarer von Wartensee, Augsburger Arbeit des M. Wögmann vom Anfang des 18. Jahrhunderts zu; das tadellos gearbeitete Wappentier hält mit dem rechten Fusse den Alliance-Wappenschild des Pfarrer Hans Jakob Blarer (1643—1697) und der Dor. Escher v. Luchs; der Aufsatz ist auf Tafel VI abgebildet, wobei im Gegensatz zum Text angegeben ist, die Arbeit sei um 1680 entstanden. — Auf Tafel IV ist ein Glasgemälde mit Darstellung Karls des Grossen reproduziert, das von Felix Frey, dem letzten Propste des Grossmünsters in Zürich 1519 gestiftet wurde; links unten dessen Wappenschild, goldener Stier in rotem Felde.

Von der Werkstättentätigkeit ist zu berichten, dass das photographische Atelier 435 photographische Aufnahmen von Glasgemälden in Kirchen und dem Museum des Kantons Bern vorgenommen hat (s. S. 60). Zu erwähnen ist auch die fast vollständige Aufnahme der Glasgemälde der Auktion Dr. Angst, A. Huber und A. Siegfried (Zürich 1909), eine Sammlung interessanter Studiendokumente, deren Originale jetzt wieder in alle Welt zerstreut sind, von der aber seinerzeit ein reichausgestatteter und für Familienforscher willkommener Katalog erschienen ist, der bleibenden Wert besitzt. — Auf die zahlreichen heraldischen Neuerwerbungen können wir hier nicht eintreten.

Gesellschaftschronik.

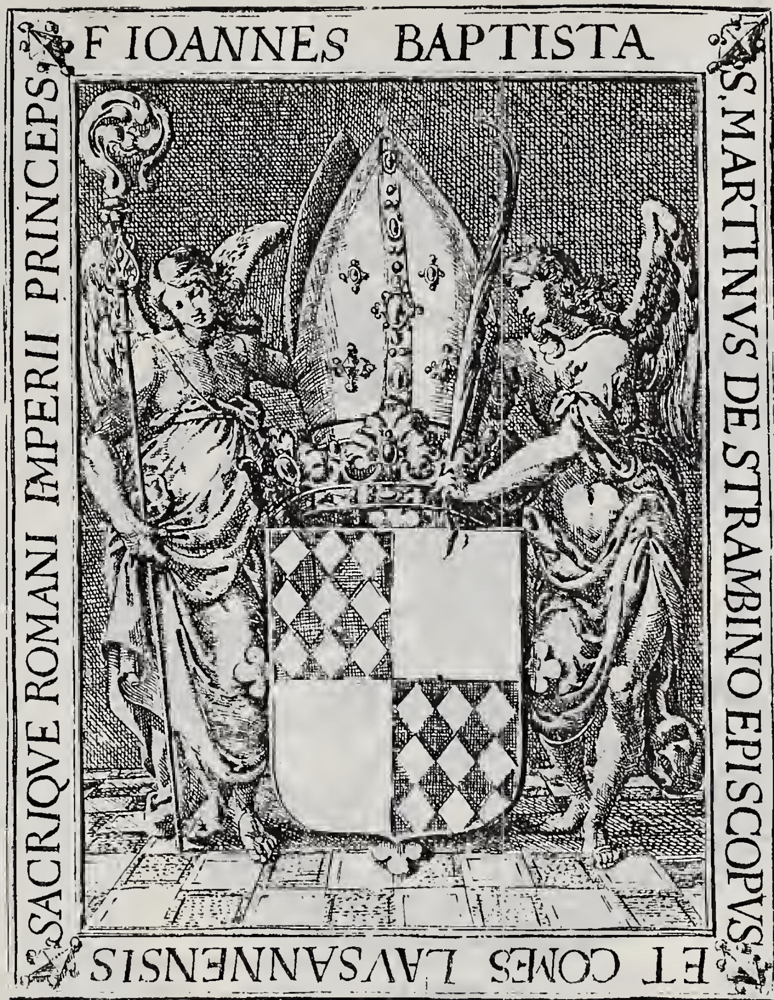
CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Distinction. Nous sommes heureux d'apprendre que M. le baron Manno, commissaire du roi d'Italie près la Consulte héraldique et membre d'honneur de la *Société suisse d'héraldique*, a été nommé sénateur du Royaume. Toutes nos félicitations au vénéré et érudit historien et héraldiste.

Neue Mitglieder — Nouveaux membres.

M. Fréd. Baur-Borel, Conservateur du Médaillier de Neuchâtel, Geneveys-sur-Coffrane, Ct. de Neuchâtel.
„ Sigismond de Blonay, avocat, Avenue de Rumine 22, Lausanne.
Herr Adolf Bodmer, zur Seeburg, Zollikerstrasse 60, Zürich V.
M. Edgar Borel, orfèvre-bijoutier, Neuchâtel.
„ l'abbé F. Brülhart, curé de Font, Ct. de Fribourg.
Herr Friedrich Businger, Furrengasse 2, Luzern.
M. Jacques de Chambrier, stud., Bevais, Ct. de Neuchâtel.
M. William de Charrière de Sévery, Valency, près Lausanne.
„ Roger de Diesbach, à la Schürra près Fribourg.
Herr Emil Gerster, Kunstmaler, Austrasse 107, Basel.
„ Heinrich Göldlin von Tiefenau, Apotheker, Rathausgasse 11, Aarau.
„ Paul Luchsinger-Wunderly, Bellariastrasse 28, Zürich II.
M. Dr. C. de Marval, Palais 6, Neuchâtel,
„ Hans v. Meiss, Schulhausstrasse 22, Zürich II.
M. Albert Merguin, Peintre-héraldiste, Nord 149, La Chaux-de-Fonds.
„ Matthieu Merian, Seevogelstrasse 54, Basel.
„ Ed. de Miéville de Rossens, Avenue du Léman 36, Lausanne.
Herr Dietrich v. Radeck, Detzeln bei Waldshut, Grossherzogtum Baden.
M. Maxime Reymond, publiciste, Clos Maria, 3 Avenue de Collonge, Lausanne.
„ Henry De Riaz, Le Fief, Chéserex sur Nyon, Ct. de Vaud.
Herr Salomon Rordorf-Gwalter, Auf der Mauer 5, Zürich I.
M. Henry de Sandol-Roy, Faubourg de l'Hôpital 56, Neuchâtel.
„ Auguste de Saugy, 12 Rue de Bassano, Paris.
Herr Pfarrer H. Schmitt, Rheinau, Kt. Zürich.
„ Albert von Speyr-Boelger, Bankier, St. Alban-Anlage 31, Basel.
„ Dr. med. Carl Stäubli, Seestrasse 22, Zürich II.
M. Fernand Tavel, ingénieur, 24 Avenue d'Ouchy, Lausanne.
Herr Conrad Tuchschmid, Forstadjunkt, Sihlwald, Kt. Zürich.
„ Emil Weber-Walther, Bodmerstrasse 6, Zürich II.
„ P. X. Weber, Archivar am Staatsarchiv Luzern.
Frau Anna Windler, Dorotheenstrasse 3, Berlin N. W.
Herr Fritz Wirz, Holzbildhauer, Chur.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



Armoiries de Jean Baptiste de Strambin
Evêque de Lausanne 1662–1684.

Glyptographie Alfred Ditisheim, succ. de H. Besson, Bâle.



Kette des schweizer. Bärenordens (nach Favinus).
(1620)



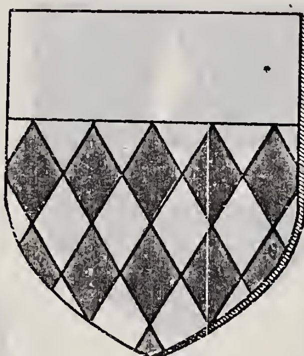
Wappenscheibe der Schnorf zu Baden, 1551.



73-II
Le Liget.



74
Apponay.



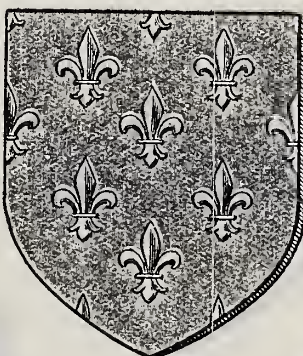
75
Bertaud.



76
Losa.



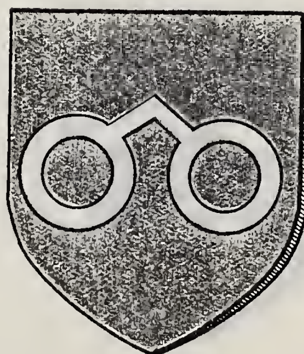
77-I
Sélignac.



78-II
Sélignac.



79-III
Sélignac.



80-I
Valbonne.

Th. Cornaz,
del.



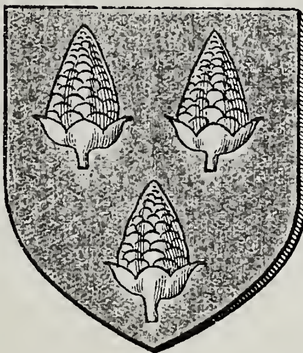
81-II
Valbonne.



82-I
Trisulti.



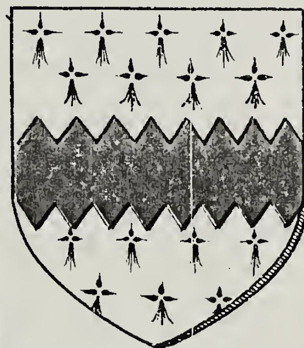
83-II
Trisulti.



84-I
Bellary.



85-II
Bellary.



86-I
Montmerle.



87-II
Montmerle.



88-I
Glandier.

Th. Cornaz, del.